A Lopes Trovão
Offerece
o seu affº e obgd. amigo
Rio-Branco.

LE BRÉSIL

LE BRÉSIL

PAR

E. LEVASSEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE ET AU CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS

Avec la collaboration de

MM. de Rio-Branco, Eduardo Prado, d'Ourém, Henri Gorceix, Paul Maury, E. Trouessart et Zaborowski.

(Extrait de la GRANDE ENCYCLOPÉDIE)

DEUXIÈME ÉDITION

Illustrée de Gravures, Cartes et Graphiques,

ACCOMPAGNÉE D'UN

APPENDICE

Par * et M. Glasson, membre de l'Institut**

ET D'UN

ALBUM DE VUES DU BRÉSIL

EXÉCUTÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. de Rio-Branco.

Publié par le Syndicat Franco-Brésilien pour l'Exposition universelle de Paris en 1889.

PARIS

H. LAMIRAULT ET Cie, ÉDITEURS

61, RUE DE RENNES, 61

1889

A 918.1 656 Vol 1889

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL
Este volume foi aí registrado
sob o numero 9.278
do ano de 1946

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le Brésil est extrait de la *Grande Encyclopédie* (article *Brésil*). L'auteur s'est appliqué à rassembler, dans un résumé succinct et méthodique, les principaux traits de la géographie physique, politique et économique, de l'histoire et des progrès sociaux de l'Etat le plus grand et le plus peuplé de l'Amérique du sud. Ce vaste empire mérite d'être mieux connu qu'il ne l'est généralement en France.

Les renseignements ont été empruntés, autant que possible, à des documents officiels ou à des travaux originaux. Plusieurs sont inédits. L'auteur a été puissamment aidé par les connaissances spéciales des personnes qui lui ont prêté leur concours et auxquelles il se fait un plaisir d'adresser ses remercîments. Outre les collaborateurs ordinaires de la *Grande Encyclopédie*, MM. E. Trouessart, docteur en médecine, Paul Maury, du Muséum d'histoire naturelle, docteur ès sciences, et Zaborowski, publiciste, ancien secrétaire de la Société d'anthropologie de Paris, qui ont traité de la faune, de la paléontologie, de la flore et de l'anthropologie, M. Henri Gorceix, chevalier de la Légion d'honneur, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de France et directeur de l'Ecole des mines d'Ouro-Preto, a rédigé le chapitre de la géologie ; M. le baron d'Ourém (J.-C. d'Almeida-Arêas) [1], membre du conseil de S. M. l'Empereur du Brésil, membre de l'Institut historique et géographique du Brésil, ancien directeur général du contentieux au Trésor et ancien ministre plénipotentiaire à Londres, a écrit celui de la législation et fourni des notes sur la question du crédit; M. Eduardo Prado, chevalier de la Légion d'honneur, publiciste et homme de lettres brésilien, est auteur des chapitres relatifs à la langue, à la littérature et à la musique et a pris la peine de lire et d'annoter l'ensemble du travail sur épreuve; M. le baron de Rio-Branco (J.-M. da Silva-Paranhos), membre du conseil de S. M. l'Empereur du Brésil, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut historique et géographique du Brésil, ancien député, est non seulement l'auteur des chapitres de l'histoire, de la presse, des beaux-arts et de la

[1] Aujourd'hui vicomte d'Ourém.

plus grande partie du chapitre de l'anthropologie, mais, par les recherches d'érudition auxquelles il s'est consacré, par les nombreuses notes qu'il a rédigées et par la correction qu'il a faite, à plusieurs reprises, des épreuves, il a une très grande part dans la composition de tout le travail.

E. LEVASSEUR.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

La seconde édition du Brésil a été revue et corrigée par M. E. Levasseur et par M. le baron de Rio-Branco. Les auteurs adressent leurs plus respectueux remercîments à Sa Majesté Dom Pedro II, membre de l'Institut de France, qui, en vue de cette nouvelle édition, leur a fait l'honneur de leur communiquer des notes rectificatives et des documents complémentaires sur la géographie physique et économique, sur l'anthropologie et la linguistique, ainsi qu'un grand nombre de vues photographiques du Brésil. Cette gracieuse intervention est un nouveau témoignage de la sympathie avec laquelle l'Empereur accueille toutes les œuvres qui peuvent être utiles à la nation brésilienne et contribuer à la mieux faire connaître en Europe.

Plusieurs parties du travail, surtout la géographie physique, ont été modifiées et développées et une section spéciale a été consacrée aux villes principales qui ne pouvaient trouver leur place dans l'article Brésil de la *Grande Encyclopédie*. Les corrections et additions n'ont d'ailleurs rien changé au plan de l'ouvrage ni aux jugements portés par les auteurs.

L'édition est enrichie de deux mémoires insérés en appendice à la fin du volume. Le premier, sur la *Langue tupi*, nous a été adressé de Rio de Janeiro par un membre de l'Institut de France qui sait partager son temps entre les hautes préoccupations de la politique et le culte des lettres. L'auteur du second mémoire, qui a pour sujet les *Institutions primitives au Brésil*, est M. Glasson, membre de l'Institut.

L'édition est, en outre, illustrée de cartes, de gravures et de graphiques, qui, choisis avec discernement de manière à éclairer le texte, le complètent par un commentaire figuré. Les gravures, faites pour la plupart d'après les photographies qui nous ont été envoyées de Rio de Janeiro, étaient inédites ; les unes ont été intercalées dans le texte avec les cartes et les graphiques ; les autres forment à la fin du volume un album avec table spéciale. Le mérite de la direction, comme celui du choix, revient à M. le baron de Rio-Branco qui seul s'est occupé de cette partie du travail.

L'impression des deux éditions a été faite aux frais du Syndicat de l'Exposition

brésilienne à l'Exposition universelle de 1889, et la première édition a été épuisée avant la clôture de cette exposition. L'accueil bienveillant que le public et la presse brésilienne et étrangère ont fait à cette édition ont encouragé les auteurs et le Syndicat à publier la seconde.

E. LEVASSEUR.

LE BRÉSIL[1]

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

CHAPITRE I

La situation et la superficie

Par M. E. LEVASSEUR.

L'empire du Brésil *(Imperio do Brazil)* est l'Etat le plus grand et le plus peuplé de l'Amérique du Sud. La partie la plus septentrionale de son territoire se trouve à l'intérieur du continent, à la source du Cotingo (serra de Roraima), affluent du Takutú, par 5° 9′ 50″ de lat. N. et par 17° 43′ 20″ de long. occ. comptée à partir du méridien de Rio de Janeiro (63° 12′ de long. occ., méridien de Paris). Il occupe sur l'océan Atlantique une étendue de côtes d'environ 6,500 kil. depuis l'embouchure de l'Oyapock et le cap d'Orange par 4° 20′ 45″ de lat. sept. jusqu'à l'embouchure du Chuy par 33° 46′ 10″ de lat. mérid. — La partie septentrionale de la côte jusqu'à l'île Maracá, par 2° de lat. N., appartient au territoire qui a été l'objet de contestations entre le Brésil et la France. — L'extrémité orientale de l'Empire du Brésil se trouve, d'après le vice-amiral Mouchez, un peu au S. du cap Branco, à la pointe Timbahú (ne pas confondre avec Tambahú au N. du cap) par 7° 18′ 45″ de lat. S. et 37° 6′ 55″ (méridien de Paris) de long. occ. (soit 8° 21′ 45″ de long. orient. du méridien de Rio); d'après les travaux du commandant brésilien Vital de Oliveira (*Annuaire de l'Observatoire de Rio*), la pointe de Timbahú est située par 7° 18′ de lat. S. et 8° 19′ 54″ de long. orient. de Rio (soit 37° 8′ 46″ long. occ. de Paris) et, ce serait un peu plus au S., à l'entrée de la rivière de Goyana (pointe nord), que se trouverait l'extrémité orientale de l'Amérique du Sud, par 7° 28′ de lat. S. et 37° 5′ 10″ de long. occ. (soit 8° 23′ 30″ de long. orient. du méridien de Rio ; la pointe nord de cette entrée se trouve, selon l'amiral Mouchez, par 7° 32′ 30″ de lat. S. et 37° 9′ 18″ de long. occ. de Paris, soit 8° 19′ 22″ de long. orient. de Rio). L'extrémité occidentale de l'empire se trouve par 76° 27′ 6″ (méridien de Paris), soit 30° 58′ 26″, méridien de Rio) de long. occ. sur le cours supérieur du Javary, et par 6° 59′ 29″ de lat. mérid. — La superficie donnée comme officielle est de 8,337,218 kil. c.; en réalité, on ne connaît pas avec précision l'étendue de cet empire, dont le territoire n'a pas été cadastré et dont les frontières de terre sont sur plusieurs points indéterminées. Il occupe le cinquième rang dans le monde sous le rapport de la superficie, après l'empire britannique, l'empire russe, la Chine et les États-Unis; il est seize fois plus grand que la France. Du N. au S., de la source du Cotingo à l'embouchure du Chuy, il mesure 4,280 kil. et de l'E. à l'O., de la pointe Timbahú au

[1] Cet article occupe les pages 1077 à 1127 du tome VII de la *Grande Encyclopédie*.

Javary, 4,350 kil. Il occupe presque la moitié (45 p. %) de la superficie de l'Amérique du sud. Il est limitrophe de tous les Etats de cette partie du monde, le Chili et peut-être l'Equateur exceptés.

CHAPITRE II

Les limites : frontières, côtes et îles

Par M. E. Levasseur.

§ 1. Territoire contesté entre la France et le Brésil. — Au N., le Brésil considère la rivière Oyapock jusqu'à sa source et la ligne de partage des eaux dite Tumucumaque jusqu'à la source du Maroni (branche Tapanahono) comme limitant son territoire et celui de la Guyane française; c'est aussi la limite provisoirement acceptée par l'administration française. — Mais tout le pays qui s'étend au S. jusqu'à l'Amazone (à Macapá sous l'équateur) a été depuis deux siècles et demi l'objet d'un litige entre la France et le Portugal, puis entre la France et le Brésil; la diplomatie ne l'a pas encore tranché. Ce pays est connu sous le nom de *territoire contesté*. En 1605, Henri IV conféra au chevalier Daniel de la Touche, seigneur de la Ravardière, par lettres patentes, le titre de « lieutenant général du roi ès contrées de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'isle de la Trinité ». Cependant, en 1616, les Portugais, dirigés par Caldeira, prirent possession des bouches de l'Amazone et fondèrent la ville de Pará. Les Portugais de Pará chassèrent les Hollandais et les Anglais qui occupaient quelques territoires au nord de l'Amazone (1623–1632) et la capitainerie du cap Nord fut donnée (1637) à Maciel Parente qui avait détruit un fort hollandais et fondé Gurupá sur ses ruines ; le Portugal voulait par là opposer un titre aux prétentions de la France. Les contestations remontent à Louis XIII, qui, le 27 juin 1633, autorisa en faveur des sieurs Rosée et Robier une compagnie pour la colonisation du « cap du Nord », et surtout au ministère de Mazarin, qui créa, en septembre 1651, la compagnie de « la France équinoxiale ». C'est en 1664 que les Français s'établirent à Cayenne, dont ils avaient chassé les Hollandais.

Le Portugal, qui était resté de 1580 à 1640 sous l'autorité des rois d'Espagne, étant redevenu indépendant en 1640, fonda en 1688 le fort de S. Antonio de Macapá sur l'emplacement de celui de Cumaú, que Feliciano Coelho de Carvalho avait pris (9 juil. 1632) aux Anglais. Il possédait alors, au nord de l'Amazone, trois autres forts : celui de Desterro, à l'embouchure du Uacarapy, qui existait déjà en 1639, celui de l'embouchure du Tohéré, et celui d'Araguary, qui avait été détruit peu de temps avant par le pororoca (mascaret) et rebâti (il fut encore démoli par le pororoca et rétabli entre 1688 et 1697). En mai 1697 M. de Ferrolles, gouverneur de Cayenne, s'empara de ces forts, conserva celui de Macapá pour y mettre garnison et rasa les autres. Macapá fut repris par les Portugais (28 juin 1697). Louis XIV entama avec le Portugal des négociations qui aboutirent à la convention du 4 mars 1700, par laquelle la France s'engageait à ne faire provisoirement aucun établissement sur la rive N. du fleuve, et à considérer le droit sur les terres situées entre Macapá et la rivière Iapoc ou Vincent-Pinson, comme étant à régler ultérieurement; le Portugal devait raser le poste de Macapá. A la suite de la guerre de la succession d'Espagne, dans laquelle le Portugal avait été, depuis 1703, l'allié de l'Angleterre, le traité d'Utrecht (traité particulier du 11 avr. 1713) stipula, non sans débat, que la France renoncerait à ses prétentions sur les deux rives de l'Amazone et abandonnerait tout le territoire « entre la rivière des Amazones et celle de Iapoc ou Vincent-Pinson sans se réserver aucune portion desdites terres » (art. 8) et interdirait à tout Français de commercer « dans le Maragnon et dans l'embouchure de la rivière des Amazones » et de « passer la rivière de Vincent-Pinson pour négocier et acheter des esclaves dans les terres du cap Nord » (art. 12). Ce texte avait le tort de ne pas préciser les limites de ce territoire, soit en fixant la longitude et la latitude, soit en dressant une carte. Où était la rivière Iapoc? Il existait bien des cartes du temps sur lesquelles l'embouchure de la rivière Oyapock (Iapoco sur la carte de Delisle, 1703, etc.) était, avant le traité d'Utrecht, marquée à côté du cap Orange ; la même dénomination était donnée à cette rivière par quelques auteurs qui avaient résidé dans le pays (en 1666, La Barre, lieutenant général du roi en Guyane ; en 1673, le père Grillet, supérieur de la mission de Cayenne). Cependant, au XVIIIe siècle, quoique d'Anville (1729), La Condamine (1748) et d'autres eussent aussi marqué la rivière Oyapock à la même place, des discussions s'élevèrent; des écrivains soutinrent que *Hia-poc*, signifiant eau-embouchure, pouvait s'appliquer à beaucoup d'estuaires ; mais, en guarani, rivière se dit *I*, et embouchure *imbiaça ;* la langue des Oyampis, dans laquelle *ouaya* signifie pointe et *poko* grand, fournirait mieux l'étymologie. D'autre part, Vicente Pinzon, dans son voyage de l'an 1500, avait passé devant beaucoup d'embouchures depuis le cap S. Augustin jusqu'au golfe de Paria, et des écrivains pensaient que le mouillage auquel il avait donné son nom pouvait être situé aux bouches de l'Amazone même.

Les contestations continuèrent donc. Les Portugais agirent comme si l'Oyapock, situé au N. du cap Orange, eût été leur frontière, et ils construisirent en 1764 le fort São José de Macapá, non loin de l'emplacement de l'ancien poste de ce nom; de son côté, le gouverneur français de la Guyane, Malouet, établit en 1777 un poste dans le Mayacaré, qu'il reporta l'année suivante à Counani, quinze lieues au N. du cap Nord, et créa un village à Macari (1783). Pendant les guerres de la Révolution, le gouverneur portugais de Pará ayant fait occuper l'Araguary, les Français évacuèrent Macari (1792) et Counani (1794) ; et les Portugais établirent un poste sur la rive droite de l'Oyapock. Plusieurs traités (1797–1802) furent négociés ; celui d'Amiens décida que la grande bouche de l'Araguary (1° 20′ de lat. N.), le cours de l'Araguary et une ligne droite tirée de la source de ce fleuve au rio Branco serviraient de frontière. Mais on ne connaissait ni le cours de l'Araguary, ni sa source, ni la position exacte du rio Branco. La France perdit la Guyane pendant les guerres de l'Empire (capitulation de Cayenne, 12 janv. 1809). Le traité de Paris du 30 mai 1814 (art. 8) stipula que la Guyane serait rendue à la France conformément aux limites de janv. 1792 ; mais ce traité n'a pas été ratifié par le Portugal Par l'Acte de Vienne (art. 107) le prince régent du Portugal et du

Gravé et Imp. par Erhard. 1889

LAMIRAULT et Cie Editeurs

BRÉSIL

Brésil s'engagea « à restituer à sa dite Majesté (le roi de France) la Guyane française jusqu'à la rivière d'Oyapock dont l'embouchure est située entre le 4e et le 5e degré de latitude septentrionale : limite que le Portugal a toujours considérée comme celle qui avait été fixée par le traité d'Utrecht ».

La Guyane fut rendue en 1817, à l'arrivée du gouverneur nommé par Louis XVIII. Après la proclamation d'indépendance du Brésil et pendant la guerre civile qui affligea les provinces septentrionales, la France établit un poste à Mapá, et, en 1840, le Brésil établit sur la rive gauche de l'Araguary la colonie militaire de don Pedro II. Puis, sur les réclamations du Brésil, la France consentit à évacuer le poste de Mapá, et l'arrangement du 5 juil. 1841, sur le *statu quo*, déclara neutre le territoire entre l'Amapá et l'Oyapock en attendant une solution définitive. La solution ne vint pas. Des négociations reprises de 1853 à 1856, dans lesquelles le plénipotentiaire français, baron His de Butenval, réclamait la branche N. de l'Araguary pour limite et le plénipotentiaire brésilien, vicomte d'Uruguay, offrait le Carsevenne ou Calçoene, situé au N. de l'île de Maracá, n'eurent pas plus de succès et la question est restée sans solution. La puérile tentative de la fondation d'une république de *Counani* en 1887 l'a, pendant quelques jours, signalée de nouveau à l'attention publique.

§ 2. Les frontières de l'Empire. — Le cours de l'Oyapock et la serra de Tumucumaque, ligne de partage des eaux qui coulent au sud et au sud-ouest de l'Oyapock vers l'Océan ou l'Amazone, séparent donc le Brésil de la partie de la *Guyane française* non contestée.

La limite septentrionale du bassin de l'Amazone le sépare des *Guyanes néerlandaise* et *britannique*, d'après les cartes brésiliennes. Mais, de ce côté aussi, les limites ne sont pas fixées et ont donné lieu à des contestations; le territoire entre les rivières Rupununy, Takutú et Cotingo, territoire nommé Pirara ou Pirarara, a été accepté provisoirement comme neutre par l'Angleterre et le Brésil (notes des 28 janv. et 29 août 1842) à la suite de difficultés qui se produisirent de 1836 à 1842 et qui eurent pour cause certaines tentatives d'occupation par un ministre protestant, puis par un colonel anglais. Le Brésil revendique tout le bassin du Takutú et du Cotingo; l'Angleterre prétend s'avancer jusqu'à la rive droite du Takutú et à la rive gauche du Cotingo.

Entre le Brésil et le *Venezuela*, la frontière est fixée par le traité du 5 mai 1859 (négocié par le ministre brésilien Pereira Leal). Elle suit la ligne de partage des eaux, c.-à-d. la crête des monts Pacaraima (jusqu'à la source de l'Auarys), Parimá, Curupira, Tapiirapecó et Imery, jusqu'au mont Copy; de ce point elle gagne en ligne droite la chute Huá dans la Maturacá, puis en ligne droite l'île São José au nord du rocher de Cucuhy; une autre ligne droite tirée de ce point aboutit aux monts qui séparent les affluents du rio Negro coulant au N., de ceux qui coulent vers le S.; elle suit la crête de ces monts jusqu'à la source du Memachi (la carte de cette partie de la frontière a été publiée dans le *Rapport du Ministre des Affaires étrangères du Brésil* de 1884).

La frontière de la *Colombie* n'est pas déterminée : c'est le commencement de la frontière occidentale. Il existe au N. et au S. de l'équateur, dans les bassins du rio Negro et du Japurá, un territoire de plus de 250,000 kil. q. qui est réclamé par les deux Etats et sur certaines parties duquel le Venezuela, l'Equateur et le Pérou élèvent aussi des prétentions. Le 25 juin 1853, le Brésil a proposé à la Colombie un traité par lequel il lui offrait certaines concessions relativement aux limites déterminées par les traités de Madrid et de Saint-Ildefonse, mais qui n'a pas été accepté; la frontière de la serra Araracoára et du cours du Tarahíra à l'ouest de S. José fait partie de cette limite. Plus tard la Colombie a offert de négocier avec le Brésil un traité de limites; mais celui-ci a décliné la proposition en répondant que la Colombie devait régler d'abord la question de ses limites avec le Venezuela et l'Equateur, et qu'il traiterait ensuite avec celui des deux Etats dont il se trouverait être limitrophe. Provisoirement, le Brésil s'attribue pour frontière une ligne, mal déterminée, allant du Tarahíra (affluent de l'Apaporís) au confluent de l'Apaporis et du Japurá; puis, conformément à son traité avec le Pérou, une ligne droite, allant du confluent de l'Apaporis avec le Japurá jusqu'à l'Amazone, à 2 kil. 1/2 en amont de Tabatinga, port situé sur la rive gauche de l'Amazone, en face du confluent du Javary.

Le Brésil n'a pas de traité avec l'*Equateur*, quoique celui-ci prétende que son territoire s'étend jusqu'à la ligne de l'Içá et du Japurá, et même bien au delà. Mais d'après la ligne frontière offerte jadis à la Colombie par le Brésil (proposition approuvée dans un rapport écrit du baron de Humboldt) et par le traité signé avec le Pérou, l'Equateur ne serait pas limitrophe du Brésil. Les questions de frontière entre l'Equateur, la Colombie et le Pérou, comme entre la Colombie et le Venezuela n'étant pas réglées, toutes les limites sont conséquemment provisoires de ce côté.

La frontière avec le *Pérou* est fixée par les traités du 23 oct. 1851 (négocié par le baron de Ponte Ribeiro), du 22 oct. 1858 (négocié par le ministre Miguel Lisboa) et du 11 fév. 1877. Elle s'étend, au N. de l'Amazone, du confluent de l'Apaporís jusqu'en amont de Tabatinga, comme nous venons de le dire; au S., elle suit le Javary jusqu'à sa source, par 7°1′ de lat. S. et 74°8′ de long. occ. de Greenwich, soit 76°28′ de long. occ. de Paris, et 32°58′ de long. occ. de Rio (*Rapports du ministre des affaires etrangères du Brésil* de 1875 et de 1877).

De la source du Javary la frontière gagne en ligne droite la rive gauche du Madeira, au confluent du Beni et du Mamoré, par 10°20′ de lat., remonte le Mamoré jusqu'au confluent du Guaporé, puis ce dernier jusqu'au confluent du rio Verde, son affluent de gauche, suit le rio Verde jusqu'à sa source et, de là, en ligne droite, arrive aux monts Quatro Irmãos, puis, par d'autres lignes droites dans la direction E., au Morro da Boa-Vista, à l'extrémité S. de Corixa Grande, et, à travers une suite de lacs (lacs Uberába, Gahiba, Mandioré et Caceres), gagne la Bahia Negra, et le Paraguay, par 20° 10′ de lat. et suit le cours de ce fleuve jusqu'en face du confluent de l'Apa : c'est la frontière telle que l'a réglée le traité du 27 mars 1867 avec la *Bolivie* (conseiller Lopes Netto, plénipotentiaire brésilien), en prenant à peu près pour base le traité de Saint-Ildefonse (1777). La ligne de Bahia Negra et du Paraguay est reconnue comme la limite du Brésil par la Bolivie et le Paraguay, les deux Etats qui se disputent le territoire du Chaco, à l'occident du fleuve Paraguay.

Après de longues contestations (conférences de 1856 à Rio, entre les ministres des affaires étrangères du Brésil et du Paraguay, Silva-Paranhos et Berges, protocoles publiés dans le *Rapport du ministre des affaires étrangères*, 1857), et à la suite de la guerre du Paraguay, il a été décidé (traité du 9 janv. 1872, négocié par le baron de Cotegipe), que la frontière du Brésil et du *Paraguay* serait

l'Apa, la chaîne d'Amambahy et de Maracayú, le Paraná, depuis la chute dite Salto das Sete Quedas jusqu'au confluent de l'Iguassú (V. sur le traité et la délimitation les *Rapports du ministre des affaires étrangères du Brésil* de 1872 et 1875).

Au sud de l'Iguassú commence la frontière du Brésil et de la *République Argentine*. D'après le traité du 14 déc. 1857 (négocié par le conseiller Silva-Paranhos), traité qui n'a pas été ratifié par le congrès argentin, cette frontière suit le cours de l'Iguassú depuis son embouchure dans le Paraná jusqu'au confluent du Santo Antonio ; elle suit le cours du Santo Antonio jusqu'à sa source, gagne la source du Pepirí-Guassú et longe ce cours d'eau jusqu'à l'Uruguay, qui sépare les deux Etats de ce point jusqu'à l'embouchure du Quarahim, son affluent. Mais les Argentins donnent les noms de Santo Antonio et Pepirí-Guassú à deux rivières situées plus à l'E. et nommées par les Brésiliens Chopim et Chapecó : c'est ce désaccord qui n'a pu être réglé jusqu'à présent. Cependant les Brésiliens ne manquent pas de faire remarquer que la République Argentine doit surtout aux négociations du Brésil le territoire qu'elle possède de ce côté et qui était occupé par le Paraguay du temps de Francia; que la ligne réclamée par le Brésil constitue déjà une frontière très mauvaise pour leur pays et que celle du Chopim et du Chapecó serait plus désavantageuse encore, parce que le territoire argentin, s'avançant comme un coin dans le territoire brésilien, couperait en partie les communications entre les deux provinces de Paraná et Rio Grande do Sul. Par le traité du 28 sept. 1885, les deux gouvernements ont pris la résolution de faire reconnaître le territoire disputé pour pouvoir résoudre le différend à l'aide d'une carte exacte; la commission argentino-brésilienne a terminé cette exploration en 1888. Nous venons d'apprendre que le gouvernement argentin a accepté la proposition du gouvernement impérial (25 mai 1889) et que la question de limites entre les deux pays sera décidée par arbitrage. L'arbitre sera le président des Etats-Unis.

Par le traité du 12 oct. 1851 (plénipotentiaires brésiliens Carneiro Leão, depuis marquis de Paraná, et Limpo de Abreu, depuis vicomte d'Abaeté), complété par ceux du 15 mai 1852 (Carneiro Leão) et du 4 sept. 1857 (vicomte de Uruguay), le Quarahim, affluent de l'Uruguay, la Cuchilla de Haedo, la Cuchilla de Santa Anna, les sources du rio Negro, le Jaguarão, le lac Mirim et le Chuy séparent le Brésil de la *République Orientale de l'Uruguay*.

§ 3. Côtes et Iles. — La côte du Territoire contesté commence au cap Orange qui signale l'embouchure de l'Oyapock. Elle se dirige vers le S.-S.-E.; elle est partout basse, presque partout marécageuse, bordée de palétuviers; on y trouve le cap Cassiporé, l'île Maracá, séparée du continent par le canal Carapaporís et le canal Tururу, le cap Nord (cabo do Norte). Les *bouches de l'Amazone*, du cap Nord à la pointe Tijióca, ont une largeur d'environ 335 kil. Les côtes sont basses aussi, généralement marécageuses, rongées par les courants. Au fond se trouvent les îles Caviana et Mexiana; la grande île Marajó, d'où la ville de Pará tire son bétail, est terminée par le cap Maguary et sépare les bouches septentrionales de la bouche méridionale du fleuve ou *Pará;* le Pará, large de 61 kil. à son embouchure, est la voie de la grande navigation; sur la rive droite de ce fleuve, dans la *baie de Guajará*, se trouve la ville de *Belem do Pará*, la plus commerçante de l'Amazone et du nord du Brésil. De l'Amazone au cap Saint-Roch (ou plus exactement à la pointe Timbahú), la côte est généralement basse, bordée de dunes ou de petites falaises et de bouquets de mangliers et de cocotiers en maint endroit; les embouchures des cours d'eau sont encombrées de bancs de sable. Cependant, dans la province de Ceará, des montagnes s'élèvent à l'horizon. Les points les plus remarquables de cette côte sont la baie de Salinas, la pointe Atalaia et son phare, la baie de Caïté et le cap Gurupy, le morro (mont) Itacolumy, qui, visible de loin, annonce l'entrée de la longue *baie de São Marcos* avec les ports d'*Alcantara* et de *S. Luiz do Maranhão*, ce dernier situé dans l'île du même nom, la baie de São José, le phare de l'île Santa Anna, le delta du Parnahyba, le port, mal abrité et qu'on travaille à améliorer, de Ceará (Fortaleza), celui d'Aracaty. Il y a dans cette partie de la côte plusieurs récifs, João da Cunha, Lavandeiras, Siobá, etc. Au delà de la pointe Calcanhar (lat. 5° 9′ 10″ S., long. 37° 48′ 35″ occ. méridien de Paris), la côte tourne vers le S.-E., puis vers le S.-S.-E. jusqu'au *cap Saint-Roch* (São Roque, en portugais), colline sablonneuse d'une soixantaine de mètres de hauteur (lat. 5° 29′ 15″ S.; long. 37° 36′ 27″ occ. mérid. de Paris). Le petit port de Touro se trouve à 4 kil. 1/2 au S.-O. de la pointe Calcanhar; il est célèbre dans l'histoire du Brésil, Louis Barbalho y ayant débarqué le 7 fév. 1640 pour marcher sur Bahia à travers le pays alors occupé par les Hollandais.

A 430 kil. au N.-E. du cap Saint-Roch est l'île *Fernando de Noronha*, découverte en 1503 par le Portugais de ce nom; île volcanique, ainsi que les îlots voisins, et présentant dans plusieurs endroits des falaises abruptes. — Au S. du cap Saint-Roch sont l'embouchure ensablée du Rio Grande do Norte, le port de Natal et l'embouchure du Parahyba do Norte avec la forteresse historique de Cabedello et la ville de Parahyba. Puis viennent la baie de Tambahú (et non Timbahú), et le *cap Branco* (par 7° 8′ 15″ de lat. S. et 37° 7′ 10″ de long. occ.). Ce cap est reconnaissable par les falaises rouges qui forment une partie de la côte et par l'église de Penha, située un mille plus au sud; c'est plus au sud par 7° 18′ 45″ de lat. S. et 37° 6′ 45″ (M. Mouchez) de long. O., que se trouvent le village Carapebú et la *pointe Timbahú*, dont nous avons déjà parlé (entre les rivières Curugy — et non Gregi — et Tabatinga) qui est peut-être (si l'embouchure de la rivière de Goyana, située un peu plus au S., n'est pas plus à l'Orient) la pointe la plus orientale du Brésil. De cette pointe à l'embouchure du Chuy, la côte, qui se dirige vers le S., puis vers le S.-O., a un développement d'environ 4,000 kil. Elle est, jusqu'à l'embouchure du São Francisco, bordée de récifs coralliens qui ne dépassent pas le niveau des hautes mers, et à l'intérieur desquels de petites embarcations peuvent seules naviguer; mais ces récifs sont accores et à peu de distance du rivage (10 à 50 kil.), le fond de la mer descend tout à coup à plusieurs milliers de mètres. Là se trouvent l'île d'Itamaracá, la ville d'*Olinda*, sur une hauteur, puis *Recife* (Pernambuco), qui est le grand port du Brésil le plus voisin de l'Europe, et qu'on projette de rendre accessible aux grands transatlantiques, forcés jusqu'ici de mouiller au large ; le *cap Saint-Augustin*, que Vincent Pinçon découvrit le 26 janv. 1500 (cependant l'historien Varnhagen pense que Pinçon s'était trompé et que c'est à Ceará qu'il a pour la première fois abordé la côte brésilienne), la baie de Maceió, bon mouillage, l'embouchure du *São Francisco*, le port d'Aracajú, la grande *baie de tous les Saints*, avec le port de *Bahia* ou S. Salvador. Puis viennent les ports de Morro de São

Paulo, l'île de Boypéba, les ports de Camamú, Ilhéos, Santa Cruz, où Cabral mouilla en 1500, Porto-Seguro et Caravellas.

Des écueils corallins s'étendent à deux ou trois milles de la côte entre Bahia et Morro de São Paulo, entre Boypéba et Camamú, à Ilhéos et entre Santa Cruz et Porto-Seguro. Au S. de ce port se trouvent des récifs plus considérables formés de coraux. Ce sont d'abord les *Itacolumís* (entre 16° 49′ et 16° 57′ de lat.), puis les récifs et îlots *Abrolhos;* quelques milles à l'orient des Abrolhos, a été livrée la bataille navale du 12 sept. 1631 entre Oquendo et Pater. A la hauteur de ces récifs, par 16° 53′ de lat., se trouve, à quelques kilomètres de la mer, dans l'intérieur des terres, le *monte Paschoal* (536 m.), visible à 16 lieues au large, la première terre du Brésil aperçue par Cabral (22 avr. 1500). Au S. sont l'embouchure du *rio Doce*, le port de *Victoria*, l'embouchure du *Parahyba do Sul*, le *cap Saint-Thomas* (São Thomé), puis l'anse d'*Imbetiba* et le *cabo Frio*, un des promontoires les plus importants du Brésil, situé dans une petite île et terminé par une haute falaise (phare). A 1,150 kil. de la côte sont les îlots rocheux de la *Trinité* (Trindade) et de *Martim Vaz*. — Au cap Frio la côte tourne brusquement à l'O., et conduit à l'entrée de la *baie de Rio de Janeiro* ou de *Guanabára*, signalée par le Pain de Sucre (Pão de Assucar, 385 m.), le Corcovado (719 m.), la Gavea (785 m. d'après Mouchez, 522 m. d'après Mendes d'Almeida), le Tijuca (1,025 m.), baie renommée comme une des plus belles du monde; Magellan y a relâché en 1519. Au S.-O. de Rio de Janeiro sont *l'île Grande*, *l'île Saint-Sébastien* et le port de *Santos*.

La côte incline ensuite au S.-O.; dans cette partie se trouvent l'île de Bom-Abrigo, le port de Paranaguá, la fertile *île de Sainte-Catherine* avec le port de *Desterro*, celui de Laguna, où une escadrille brésilienne, commandée par Mariath, détruisit, en 1839, celle de Garibaldi qui combattait pour les séparatistes du Rio-Grande do Sul, le grand *lac (lagôa) dos Patos*, « lac des Canards », auquel le Rio Grande do Sul sert de débouché et où se trouvent le port de *Porto-Alegre* et celui de *Rio-Grande*, incommode à cause de sa barre, puis le *lac Mirim* et l'embouchure du *Chuy*.

CHAPITRE III

Le relief du sol

Par M. E. Levasseur.

La configuration générale du relief du Brésil est simple; les détails en sont complexes et sont encore imparfaitement connus. Ce relief comprend cinq parties.

I. Le *massif de la Guyane* comprend toute la région montagneuse qui s'étend entre le bassin de l'Amazone et celui de l'Orénoque, et où prennent leur source ce dernier fleuve et un très grand nombre de rivières appartenant à l'un et à l'autre bassin. Ce massif, qui paraît avoir une longueur d'environ 1,800 kil. et couvrir presque 1 million de kil. c., est encore très peu connu, malgré les voyages de Schomburgk (1840), de Crevaux (1877) et de Coudreau (1888), et l'exploration faite par la commission brésilienne de délimitation de frontières dirigée par le baron de Parimá (1882-83). C'est dans cette région que les chercheurs d'or du XVIe siècle plaçaient le grand lac fabuleux de Parima et la ville non moins fabuleuse de Manoa, capitale de l'Eldorado « le doré ». Le pays doit son nom aux indiens Guayanos qui habitaient entre l'Orénoque et le Caroni. Il se compose en général de plateaux couverts de forêts vierges qu'interrompent ça et là de vastes savanes. Des crêtes et des sommets isolés surmontent ce plateau accidenté d'escarpements de granits, de schistes dénudés et de ravins profonds. Le Brésil ne possède que les versants méridionaux, la ligne de partage des eaux lui servant presque partout de frontière. Les principaux noms que porte cette ligne de hauteurs sont ceux de *serra Araracoára* (ou *Aracoára*), *serra Imery*, *serra Parimá*, *serra Pacaraima*, *serra Roraima* (2,600 m. ?), au pied de laquelle naît le Cotingo, entre le rio Naupes et le rio Branco. Dans cette partie se trouvent, sur le territoire venezuelien, des sommets qui dépassent 2,000 m. (Duida, 2,475 m.; Maracagua, 2,508 m.). La partie qui est à l'E. du rio Branco est moins élevée; le plateau y est couvert d'immenses forêts vierges, entrecoupées de clairières, et va s'abaissant vers l'E.; il comprend la *serra Acaray*, la *serra Tumucumaque*, dont l'altitude est presque partout inférieure à 500 m.

II. L'immense *plaine de l'Amazone*, dont la superficie dans le Brésil est d'environ 5 millions de kil. c. et constitue la plus grande partie du bassin du fleuve, est située au S. et à l'O. du Massif de la Guyane. Elle comprend la plus grande partie des provinces de Pará et d'Amazonas et une partie du Matto Grosso à l'O., et du Maranhão à l'E. C'est une des plaines d'alluvion les plus uniformes du monde : à plus de 3,000 kil. dans l'intérieur des terres (à Barranca); l'Amazone n'est qu'à 140 m. au-dessus du niveau de la mer. Elle est cependant accidentée, sur quelques points, de hauteurs qui n'excèdent guère 300 m., et de contreforts du Massif central ou du Massif de la Guyane. A l'O. cette plaine se confond, sans montagnes pour marquer la limite, avec la plaine de l'Orénoque au N. et avec celle du bassin de la Plata au S.

III. Le *Grand massif du Brésil* comprend toutes les hautes terres qui occupent l'intérieur de l'Amérique du sud entre la plaine de l'Amazone au N., les plaines côtières de l'Atlantique à l'E., la plaine de l'Uruguay et du Paraguay au S.-O., le Guaporé et le Madeira à l'O. C'est de ce massif que descendent les affluents de droite de l'Amazone, les cours d'eau tributaires de l'Atlantique jusqu'à l'Ibicuy et au Jacuhy, tributaire du lac dos Patos. Le Grand massif se termine par des talus, encore peu étudiés, qui descendent à l'O. dans la vallée du Guaporé, au S.-O. dans celle du Paraguay supérieur; ceux de l'E. qui descendent sur les plaines côtières de l'Océan Atlantique sont mieux connus. La superficie du Grand massif du Brésil est d'environ 4 millions $^1/_2$ de kil. c.; son altitude, presque partout supérieure à 500 m., s'élève à plus de 1,000 m. sur certains plateaux, plus haut même dans les régions montagneuses. Ce massif se termine dans le voisinage de la mer par des chaînes côtières, dont la plupart forment le talus et les contreforts du grand plateau intérieur. Aux sources de l'Iguassú, dont le cours peut être considéré comme la séparation du Grand massif et des plateaux du sud, ce talus prend le nom de *serra*

do Mar, « chaîne maritime ». Dans l'intérieur du plateau s'étendent, sur une longueur de plus de 400 kil., les *serras da Esperança* et d'*Apucarana*, entre les rios Iguassú et Ivahy, et la *serra dos Agudos* au S. du Paranapanema. Au N. du Ribeira d'Iguape, la serra do Mar prend le nom de *serra de Paranapiacaba*, puis de *serra do Cubatão*. De São Paulo à Campos, la serra do Mar est limitée au N. par l'étroite vallée du Parahyba do Sul et couvre de ses hauteurs presque tout l'espace compris entre cette vallée et la côte; prenant les noms de *serra da Estrella* et de *serra dos Orgãos*, « chaîne des Orgues » (2,232 m. au point culminant, 2,391 selon Mendes d'Almeida), qui dresse au-dessus d'une vallée calcaire ses grandes colonnes granitiques semblables à des orgues et qui sert de talus au plateau sur lequel est bâtie la ville de Petropolis (à 760 m. d'alt.), *serra da Boa Vista*, *serra dos Goitacazes*. La *serra da Bocaina* (1,260 m. au pic Paraty, selon M. Mouchez), sur la frontière des provinces de S. Paulo et de Rio de Janeiro, est un rameau de la serra do Mar où le Parahyba prend sa source. Les plateaux qui s'élèvent derrière cette chaîne ont une altitude de 500 à 1,000 m. : 759 à S. Paulo, 960 à Franca, 694 à Campinas, 720 à Casa Branca, 553 à Sorocaba dans la prov. de S. Paulo ; 546 à S. José do Rio Preto, et 876 à Nova-Friburgo dans celle de Rio de Janeiro. Au N. de l'embouchure du Parahyba sont la *serra do Espigão* ou de Sousa, au S. du rio Doce, la *serra dos Aymorés*, entre le rio Doce et le Jequitinhonha, les *serras d'Itiúba*, *de Monte Santo*, *de Muribeca*, dans la prov. de Bahia. Toutes ces chaînes sont à peu près parallèles à la mer. Elles le sont aussi à la grande *serra do Espinhaço* qui borde à l'E. le bassin du S. Francisco et dont elles sont en quelque sorte les contreforts avancés, formant le dernier bourrelet ou gradin du talus du plateau. La Serra do Espinhaço se continue au N. par les *serras do Grão-Mogol*, *Branca*, *do Boqueirão*, de *Itiúba* (684 m.), qui séparent aussi le fleuve São Francisco des fleuves côtiers. Le São Francisco rencontrant dans son cours la barrière formée par ces chaînes, qui constituent les gradins du massif, la traverse dans de profondes échancrures et, par ses dernières cascades, situées à 350 kil. de l'embouchure, tombe tout à coup de l'alt. de 474 à celle de 94 m. Au N. de cette échancrure le sol se relève dans les *serras de Periquitos*, *de Talhada*, *de Barriga*, *de Pilões;* dans la province de Pernambuco, plusieurs chaînes, *serras de Garanhuns*, *de Guandú*, *da Prata*, *dos Cayriris Velhos*, s'avancent perpendiculairement à la côte; la *serra da Borborema*, située au N. du Parahyba do Norte, a la même direction. Les unes et les autres, depuis la serra do Mar, constituent le talus oriental du Grand massif. Le talus septentrional comprend le vaste *plateau de Apody* et une suite de chaînes, les unes perpendiculaires à la côte, comme la *serra Araré*, les autres, parallèles en partie, comme les *serras do Negro* et *da Cinta*, qui occupent entre le Jaguaribe et le Tocantins la partie méridionale des provinces de Ceará, de Piauhy et de Maranhão. Les plateaux sont élevés (1,372 m. aux sources du Mearim, 1,226 m. à la ville de Barra do Corda sur ce fleuve, province de Maranhão, selon C. Marques).

Aux chaînes côtières du talus oriental on peut rattacher la *serra da Mantiqueira* qui leur est parallèle et qui est séparée de la serra do Mar par l'étroite et haute vallée du Parahyba. Elle commence aux sources du Tiété (contrefort de *Cantareira*) et se prolonge au N.-E. jusqu'au nœud où se trouvent les sources du rio Grande, du rio Doce et des premiers affluents du São Francisco. Elle constitue avec les chaînes côtières un des gradins du talus du plateau sur lequel les eaux coulent vers le N.-O., et elle fait partie d'un des nœuds hydrographiques les plus importants du Brésil; dans cette chaîne se trouve les monts *Itatiaia*, dont le point culminant est *Agulhas Negras* (2,994 m. d'après F. Masséna et Homem de Mello, 2,713 d'après Glaziou), et qui paraît être la plus haute montagne du Brésil.

Le massif lui-même est un plateau ou plus exactement un ensemble de hautes terres, formé de plusieurs plateaux surmontés de chaînes et coupés de vallées, qui comprend les provinces de Minas-Geraes, de Goyáz et une grande partie du Matto Grosso, de Bahia, de Pernambúco, de Piauhy et de Maranhão. Au N. de la serra da Mantiqueira commence le *plateau de Minas-Geraes et de Goyáz*, qui est en grande partie composé de roches cristallines et qui a un millier de mètres d'altitude (1,137 m. à Barbacena). C'est, avec la serra das Vertentes qui est comprise dans cette région, la partie la plus haute du massif et le principal centre où naissent et d'où divergent les eaux (Tocantins, São Francisco, Paraná). On donne le nom de *serra das Vertentes*, « chaîne de partage des eaux », à la suite de hauteurs qui forment la principale ligne de partage des eaux du massif, entre le São Francisco et le Tocantins d'un côté et le Paraná de l'autre, et dont les principales chaînes, qui paraissent en général dominer de peu le plateau, sont les *serras Cayapó*, *Dourada*, *de Santa Martha*, *dos Pireneos* (qui atteint peut-être 2,300 m. près de la ville de Goyaz, et plus loin 2,932 m. selon Desgenettes, 2,896 selon Ward), la *serra da Canastra* (1,282 m., près des sources du São Francisco), la *serra das Vertentes* proprement dite, la *serra do Espinhaço* (chaîne de l'Epine dorsale), nom qu'on peut donner par extension à la ligne de partage du bassin du São Francisco et des bassins côtiers; cette dernière atteint 1,752 m. à l'*Itacolumi* (2,300 au *Boas* (?), carte de Stieler) et 1,955 au *Caraça*, près de Ouro-Preto, 1,823 à l'*Itambé*, près de Diamantina. Les *serras de Itabira* (1,520 m.) et de *Piedade* (1,783 m.) près de Sabará en sont des ramifications. La serra do Espinhaço se soude, à son extrémité méridionale, à la serra da Mantiqueira en formant un angle obtus, et constitue avec elle le *système Mantiqueira-Espinhaço*, qui est le plus important du massif. Entre le São Francisco et le Tocantins s'allongent la *serra de Paraná* et celles *de Tabatinga* et de *Duro;* puis la *serra do Piauhy*, avec ses prolongements, limite au S. le bassin du Parnahyba.

Toute la partie orientale du Grand massif est occupée par le bassin du São Francisco qui s'allonge vers le N., entre la serra dos Pireneos et ses prolongements qui le séparent du bassin du Tocantins, et la serra do Espinhaço, qui le sépare des bassins côtiers et qui fait partie du talus du massif. La vallée du fleuve forme un sillon profond dans ce massif; au confluent du rio das Velhas, il n'est qu'à l'altit. d'environ 530 m., et dans son cours inférieur à Joazeiro, à l'endroit où il commence à descendre par cascades le talus du massif, il est à l'altit. de 368 m. La partie occidentale du Grand massif est le *plateau du Matto-Grosso* dont l'altit. dépasse sur certains points 800 m. (820 au N.-E. de Cuyabá). La *serra dos Parecis*, qui borde le bassin du Guaporé, appartient à cette dernière région.

Les plateaux du Grand massif sont, suivant les régions, des déserts, des steppes ou des forêts; les vallées y sont généralement très boisées.

On connaît encore très imparfaitement les formes du terrain et l'altitude de cette vaste région, qui est en grande partie habitée par des Indiens sauvages.

Au S. du Rio Grande, ou Haut-Paraná, qui, dans son cours inférieur forme la limite de la prov. de Minas-Geraes et de São Paulo, le Grand massif se continue vers le S. par une région de hauts plateaux qui, serrés entre l'Océan et le Paraná, n'ont guère que 500 kil. de largeur et forment comme l'appendice méridional du Massif. La *serra do Mar*, avec ses contreforts avancés, continue la bordure de ces plateaux et forme le talus par lequel on descend des hauteurs dans la plaine côtière ; puis, dans les deux provinces les plus méridionales, Santa Catharina et Rio Grande do Sul, cette chaîne prend le nom de *serra Geral*, « chaîne générale » ; entre le bassin de l'Uruguay et celui du lac dos Patos, cette chaîne se recourbe presque à angle droit, à la latitude de 29°40′, au nord du lac, et se prolonge dans cette direction jusqu'à l'Uruguay (S. Borja) ; quelques sommets dépassent 1,300 m. (province de Paraná : *Pic Marumby*, dans la serra do Mar, 1,810 m., selon Léop. Weiss ; *Serra da Esperança*, 1,365 m. ; Serrinha, 1,215 m.) ; cette chaîne forme de ce côté le talus méridional et la limite du Grand massif.

Plus au S., la Cochilha Grande n'a qu'une très médiocre altitude ; mais les *serras do Herval, da Velleda* et *dos Tapes* sont de véritables montagnes.

Le plateau s'élève, à l'E., des bords de la mer, par un rapide talus, et s'incline à l'O., en pente douce ; la direction des cours d'eau marque cette pente ; ce plateau a une alt. d'un millier de mètres dans le voisinage des montagnes du talus, 960 m. à Lages, 897 m. à Curityba, et même plus au centre, dans les vastes plaines ou campos du plateau ; 1,000 m. à Caçapava (Rio Grande do Sul).

IV. Les *plaines côtières du nord-est et de l'est* occupent l'espace compris entre le pied des talus du Massif central et la côte de l'Atlantique. Elles se confondent dans le Maranhão avec la plaine de l'Amazone ; elles se rétrécissent dans le Piauhy, le Ceará, le Pernambuco et plus encore dans l'Alagôas et le Sergipe ; elles sont plus étendues en largeur dans les provinces de Bahia, de Espirito Santo et de Rio de Janeiro. Plus au S., elles occupent l'espace entre la serra do Mar et le rivage de la mer ; elles sont très étroites dans le São Paulo et le Paraná, plus larges dans Santa Catharina, et de nouveau très étroites dans le Rio Grande do Sul jusqu'au lac dos Patos.

V. Les *plaines occidentales* comprennent, d'une part, le *bassin du Guaporé*, puis le *bassin supérieur du Paraguay*, à l'O. du Grand massif, où la ville de Cuyabá, située sur un sous-affluent de cette rivière, n'est qu'à 161 m. d'alt. selon Leverger (Corumbá à 120 m. d'alt. selon Page), et, d'autre part, au S.-O., la *plaine de l'Uruguay* qui, entre les plateaux du S. et le fleuve, a plus de 100 kil. de largeur.

CHAPITRE IV

La géologie

Par M. Henri Gorceix.

La constitution géologique de l'empire du Brésil est bien loin d'être complètement connue ; c'est à peine si l'étude méthodique en est commencée. De ce que l'on sait jusqu'à présent, on peut affirmer la grande importance des formations anciennes, terrains archéens et paléozoïques et le développement relativement restreint des dépôts mésozoïques et néozoïques. Les roches cristallines métamorphiques appartenant au terrain archéen primitif de certains géologues, laurentien et huronien, forment une large zone côtière qui s'étend de la province de Rio Grande do Sul au cap Saint Roch ; elles pénètrent dans la province de Minas-Geraes dont elles constituent les montagnes et les hauts plateaux et se continuent dans celles de São Paulo, de Goyaz et de Matto-Grosso. Ces roches appartiennent principalement à la série des gneiss, des micaschistes, des amphibolito-schistes, des quartzites micacés ou itacolumites, des schistes chloriteux et micacés, des tabirites. Le carbonate de chaux, relativement rare, y est représenté par des roches calcaires cristallines fréquemment magnésiennes. A ces terrains principaux se rattachent une série d'autres roches éruptives, granits, syénites, phonolithes, diorites, diabases, gabbros, mélaphyres, etc., dont un grand nombre ont apparu durant l'ère paléozoïque.

Ce sont surtout les quatre dernières séries, riches en phosphate de chaux, qui ont fourni par leur décomposition la célèbre « terra roxa » de São Paulo, comparable, au point de vue de la fertilité, à la Terre noire de Russie. La plupart des dépôts aurifères sont placés dans le terrain archéen, auquel appartiennent aussi les gisements en place de diamant et d'autres gemmes, topazes, améthystes, tourmalines, cymophanes, etc., et qui se fait encore remarquer par l'abondance des minerais de fer.

Paléozoïque. — Les terrains paléozoïques, siluriens, dévoniens et carbonifères se montrent dans la partie inférieure des cours de l'Amazone et de ses affluents : Xingú, Tapajoz, etc. Les bassins étudiés sont de formation marine ; les roches dominantes sont des schistes, des grès, des argiles ; les calcaires ne prennent de l'importance qu'à la partie supérieure. Leur faune est remarquable par l'abondance des brachiopodes. Dans les provinces de Bahia, Minas-Geraes, São Paulo, Paraná, Santa Catharina, où l'étude en a été entreprise, ils formeraient des bandes étroites enclavées dans le terrain archéen. Pour certains géologues, les dépôts de houille de Rio Grande do Sul appartiendraient au carbonifère.

Crétacé. — Le trias est mal connu. Le crétacé s'étend sur une partie des provinces du Ceará, Piauhy, Pernambuco, Sergipe, Alagôas, formant un bassin d'une grande étendue. Au Ceará et au Piauhy, sa faune est riche en poissons.

Tertiaire. — Les terrains tertiaires couvrent les bords de l'Amazone dont ils accompagnent le cours jusqu'à une très grande hauteur et forment une bande étroite sur la côte, de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à la province de Espirito Santo ; ils sont constitués presque entièrement par des grès.

Dans l'intérieur, comme à Minas-Geraes, ils sont représentés par de petits bassins lacustres contenant du lignite.

Quaternaire. — Aux dépôts quaternaires appartiennent des couches superficielles d'argiles, de graviers, de conglomérats disséminés par lambeaux sur les plateaux et dans les vallées, et des dépôts argileux salpêtrés de certaines grottes calcaires de Minas-Geraes et de Bahia qui ont fourni de nombreux restes de mammifères appartenant à des genres ou espèces éteints, *Scelidotherium*, *Megatherium*, *Milodon*, etc., étudiés par Lund. C'est au même horizon géologique que doivent être rapportés les gisements d'alluvions diamantifères de Minas-Geraes, de Bahia, de Goyáz, de Matto-Grosso. Dès la fin de l'époque paléozoïque le Brésil était en grande partie émergé et, dans la suite des époques géologiques, sa forme générale n'a plus que faiblement varié. Les dislocations qui ont affecté ces divers terrains ont produit, comme dans l'Amérique du Nord, de grands plis parallèles avec de nombreuses failles et des lignes anticlinales peu fréquentes.

CHAPITRE V

Le régime des eaux

Par M. E. LEVASSEUR.

Les cours d'eau de l'empire du Brésil peuvent être classés en sept groupes : celui des fleuves côtiers de la Guyane; celui de l'Amazone, qui, outre les eaux qu'il reçoit dans son cours supérieur et sur sa rive gauche des Andes et du massif de la Guyane, sert d'écoulement à la plaine de l'Amazone, à la partie occidentale et à plus de la moitié de la partie septentrionale du Grand massif; celui des cours d'eau du N.-E. entre l'Amazone et le São Francisco, par lequel s'écoulent les eaux d'une partie du Grand massif et celles des plaines du N.-E.; celui du S. Francisco qui occupe la partie orientale du Grand massif; celui des fleuves de la côte orientale entre le S. Francisco et le Parahyba do Sul, qui descendent des versants orientaux du Grand massif; celui des fleuves du S. depuis le Parahyba jusqu'à la frontière, qui descendent de la serra do Mar; celui du Paraguay et Paraná, qui reçoivent toutes les eaux de la partie méridionale du Grand massif et des plateaux du S. Les fleuves et les rivières sont désignés au Brésil, comme au Portugal, sous le nom de *rio ;* les petites rivières et les ruisseaux sont désignés à Rio Grande do Sul sous le nom de *arroio* ; dans l'Amazonie ils sont nommés *igarapé;* dans les autres provinces, *riacho*, *ribeirão* et *corrego*.

I. Le Brésil possède au N. de l'Amazone les fleuves côtiers situés entre l'*Oyapock* et l'Amazone, le *Cassiporé* (ou Cachipour), le *Counani*, le *Mapá Grande*, le *Calçoene* (ou Carsevenne), l'*Araguary*.

II. *Bassin de l'Amazone.* La plus grande partie du bassin de l'Amazone appartient au Brésil. En 1500, Vincent Yañez Pinson a passé devant l'embouchure d'un grand fleuve qu'il nomma la « mer douce ». C'était l'Amazone. En 1540, Francisco de Orellana, parti de Quito avec une troupe que commandait Gonzalo Pizarre, parvint au confluent du Napo, construisit une embarcation et, abandonnant son chef, se laissa aller au courant de cette « grande mer douce » à laquelle, d'après ses récits que que peu merveilleux, les Espagnols donnèrent le nom de fleuve des Amazones. Plus tard, à l'époque de la domination espagnole, une expédition partie de Para, sous le commandement de Pedro Teixeira, explora ce fleuve (1637-39). Le père Cristoval de Acuña a écrit la relation de ce voyage. Puis La Condamine (1743-1744) et plusieurs autres savants parmi lesquels Spix, Martius, Castelnau et Agassiz qui, au XIXe siècle, l'ont visité et étudié. Le décret du 7 déc. 1866 a déclaré libre pour tous les pavillons la navigation de l'Amazone et une partie du cours de certains de ses affluents.

Le bassin de ce fleuve a une étendue d'environ 7 millions de kil. c. ; mais le Brésil ne possède ni la région de la Cordillère où, sous le nom de Marañon, il prend sa source, ainsi que ses premiers affluents, le Huallaga et l'Ucayali, ni la plaine subjacente à la Cordillère qui fait partie des territoires du Pérou et de la Bolivie. C'est au fort de *Tabatinga*, au dessus du confluent du Javary, qu'il entre sur le territoire brésilien; sa largeur est à cet endroit de plus de 2,770 m. Sur un cours d'environ 5,600 kil. 3,200 appartiennent à ce territoire. Dans le Brésil, le bassin de l'Amazone est bordé au N. par la ligne de partage des eaux du Massif de la Cuyane, au S. par la ligne de partage des eaux du grand Massif du Brésil, à l'E. par la serra dos Pireneos et ses prolongements. Du confluent du Javary à celui du Purús, le fleuve décrit un grand arc de cercle de plus de 700 kil. d'amplitude dont le 4e degré de latit. S. est à peu près la corde. C'est dans cette partie, jusqu'au confluent du Madeira, qu'il est désigné sous le nom de *Solimões ;* son cours onduleux se porte ensuite vers l'E.-N.-E. jusqu'à l'embouchure située (embouchure septentrionale) sous l'équateur.

Sur la surface généralement unie et monotone, sans pente sensible, de la plaine boisée qu'il arrose, il s'est creusé un lit profond (de 20 à 50 m. en moyenne sur une grande partie du cours et jusqu'à 80 m. en quelques endroits), et ayant, du Javary au Madeira, presque partout une largeur de 4 à 6 kil. et des rives plus élevées au N. qu'au S. Il y coule en tourbillonnant et en enveloppant de longs chapelets d'îles dans son immense nappe d'eau toujours tiède (26° à 27°) et bourbeuse. Une partie de cette eau se perd hors de son lit dans un dédale infini de criques latérales, de lacs et lagunes couvertes de plantes aquatiques et de canaux naturels désignés dans les provinces de Pará et de l'Amazone sous les noms de *paranámirins* (canal qui commence et finit dans la même rivière) et *furos* (canal qui relie deux rivières), qui font communiquer sur beaucoup de points le fleuve avec ses affluents et qui bordent son lit d'une innombrable quantité d'îles ; la plus grande, après l'*île de Marajó* (5,328 kil. c.) qui se trouve à l'embouchure même, est l'*île de Tupinambaranás* (2,453 kil. c.) ; ces lagunes sont alimentées non seulement par ses débordements, mais par de nombreuses sources. Il descend majestueusement au milieu de prairies, de fourrés et de forêts épaisses qu'il ronge et dont on voit flotter çà et là les arbres enlacés en forme de radeau; souvent il détache de larges portions de la rive qui deviennent des îles flottantes. Les érosions rendent en plusieurs endroits les bords de l'Amazone peu habitables. Près du confluent du Trombetas, est un étranglement du lit de l'Amazone, où a été bâtie sur un morne

de la rive gauche la ville d'*Obydos*. Il y a à cet endroit des batteries. Entre le confluent du Tapajóz, où se trouve la ville de *Santarém*, et celui du Xingú, l'Amazone acquiert, sur certains points, une largeur de plus de 13 kil. Après avoir reçu cette dernière rivière, il s'élargit beaucoup plus encore et se divise en plusieurs canaux qui entourent de grandes îles, ilha Grande de Gurupá, ilha dos Porcos, etc.

Cette partie du fleuve atteint, à Macapá, une largeur de 40 kil. et se déverse à la mer sous le nom de bras du nord ou de *canal de Bragance* par trois bouches que séparent les îles Cavianna et Mexianna, le canal du nord, le canal dangereux et le canal du sud et qui forment les *bouches septentrionales*; elles sont peu fréquentées par la navigation. Entre le confluent du Xingú et le petit port de Gurupá se détachent un bras étroit, mais profond, dit canal de Vieira Grande, puis une suite de canaux, étroits aussi. Le dernier, le *furo de Breves*, n'a guère qu'une cinquantaine de mètres de largeur et ses rives sont garnies d'une végétation arborescente si haute et si touffue qu'elle forme parfois une véritable voûte. Ces canaux, qui sont la voie suivie par la navigation à vapeur, bordent la rive occidentale de l'île de Marajó. Le furo de Breves débouche dans un vaste estuaire où se jette le Tocantins, 120 kil. à l'E. du furo. Cet estuaire, désigné dans le pays sous le nom de *Rio Pará* et par quelques géographes sous celui de Tocantins est, en réalité, la bouche méridionale de l'Amazone ; sur sa rive s'élève la ville de Belem do Pará. Du cap Raso do Norte au cap Maguary, les bouches septentrionales ont 300 kil. de largeur ; du cap Maguary à la pointe Tijióca, la bouche méridionale en a 61. La masse d'eau qui se déverse à la mer par cette embouchure est évaluée en moyenne à 70,000 et même à 100,000 m. c. par seconde ; elle est plus considérable que celle de tous les fleuves de l'Europe réunis.

La force du courant amazonien se fait sentir jusqu'à 300 kil. au delà de l'embouchure dans la direction du N.-N.-E. et permet de puiser en pleine mer une eau presque douce. Dans le sens contraire, la marée, qui est forte dans ces parages, entre avec violence, surtout par les bouches septentrionales, en formant trois ou quatre vagues hautes de 4 à 5 m., qui se succèdent avec un bruit assourdissant ; les Indiens désignent sous le nom expressif de pororóca ce phénomène qui se fait sentir surtout à l'époque des marées d'équinoxe jusqu'à 700 kil. en amont, et qui produit dans les bras du fleuve des courants redoutables. A Obydos, où le fleuve n'a que 1,911 m. de largeur, le niveau de l'eau s'élève de 33 cent. à la marée montante. L'alizé, vent d'E. qui souffle tout l'été, facilite, plus encore que la marée, la remonte aux voiliers.

Les crues de l'Amazone sont considérables. Elles causent, surtout dans la vallée moyenne du fleuve et de ses affluents, des inondations d'une immense étendue qui, à cause du peu de relief du sol, transforment en étangs des plaines boisées plus grandes que la France. Cependant, quoique le niveau de l'eau monte quelquefois à plus de 14 m. au-dessus de l'étiage, les crues se font médiocrement sentir dans le cours inférieur, parce que les affluents de la rive droite étant situés dans l'hémisphère S. et ceux de la rive gauche étant en partie dans l'hémisphère N., les pluies tropicales qui les font déborder ne tombent pas en même temps. La crue principale de l'Amazone a lieu en février sur le Solimões, en avril sur l'Amazone proprement dite, du Madeira au Para, et en juin sur le Para. Le niveau baisse ensuite jusqu'en octobre pour se relever par une seconde crue qui dure jusqu'en janvier. La crue varie, suivant la partie du cours et suivant les années, de 8 à 19 m.

Affluents de la rive gauche. Les affluents de cette rive coulent vers l'E., le S.-E. et le S. Les premiers affluents brésiliens de ce côté sont le *rio Içá* ou Putumayo, navigable pour des bateaux à vapeur sur une longueur de plus de 2,000 kil., et le *rio Japurá* dont le cours inférieur, depuis le confluent de l'*Apaporis*, appartient au Brésil et dont le docteur Crevaux a relevé, en partie, le cours en 1879. Le *Tarahira*, affluent de l'Apaporis, est la limite entre le Brésil et la Colombie. Le *Codajaz*, *Codayas* ou *Cudajaz*, dont le cours n'a pas été relevé, paraît être un bras oriental du Japurá ; il communique, par des *igarapés*, avec les *lacs Aiamá* et *Anamá*, traverse le *lac Codajaz* et entre dans l'Amazone en face de deux des bouches du Purús.

Le *rio Negro* (fleuve noir), qui doit ce nom à la couleur de son eau, très brune quoique limpide, prend naissance, ainsi que son affluent le *Uaupés*, dans une région inexplorée de la Colombie, reçoit par le Casiquiare une partie des eaux de l'Orénoque, franchit la frontière brésilienne au S. du fort de San Carlos, coule vers le S.-E. en formant, surtout à la hauteur de São Gabriel, une suite de rapides et de cascades qui, dans une étendue d'environ 7 kil., arrêtent la navigation quoique la lenteur de son cours facilite la remonte. Il reçoit sur sa rive droite les eaux du *Uaupés*, passe au pied de Barcellos, s'élargit considérablement en formant plusieurs bras et se grossit du *rio Branco* (fleuve blanc) ; cette rivière (environ 600 kil.), dont le bassin appartient entièrement au Brésil, malgré quelques prétentions des Anglais, est désignée par le nom de *Uraricoera* depuis sa source jusqu'au confluent du *Takutú*, son affluent de la rive gauche, à peu près à 4° de lat. N. Le *Takutú* communique, à l'époque des pluies, par un canal naturel avec un affluent de l'Essequibo et recueille les eaux du *Mahú* ou *Ireng* (le *Cotingo* est un affluent de cette rivière), du *Pirara*, du *lac Amacú*. L'*Uraricoera* ou Haut rio Branco est une grande rivière dont les bras enveloppent l'île Maracá et qui coule dans la direction de l'E., étroitement serrée entre des rochers et accidentée de nombreuses cascades. Le rio Branco proprement dit (depuis le confluent du Takutú) a 590 kil. de cours ; il roule une masse d'eau considérable à l'époque des crues, de mai à septembre ; dans la saison sèche, l'eau reste stagnante sur un grand nombre de points. Le rio Negro dont les crues, de février à juin, élèvent le niveau d'une dizaine de mètres, communique avec l'Amazone par plusieurs canaux dans son cours inférieur ; il enveloppe les îles Anavilhanas, s'élargit en un vaste bassin, baigne Manaos et se jette dans l'Amazone entre deux pointes qui rétrécissent son lit.

Les autres affluents sont : l'*Urubú* qui se jette, après avoir descendu un grand nombre de rapides, dans le *lac Saracá* avant de porter ses eaux à l'Amazone, le *Uatumà*, le *Jamundá* ou *Nhamundá* qui traverse le *lac de Faro* ou de *Nhamundá* et sur les bords duquel Orellana prétend avoir vu des amazones (c'est, de ce côté la limite, entre les provinces d'Amazonas et de Pará), le *Trombetas* ou *Oriximina*, dont une des chutes (Fumaça), a 26 m. de hauteur, le *Curuá*, le *Gurupatuba* ou *Mãe-Curú*, le *Parú*, remarquable, comme la plupart des cours d'eau de la contrée, par ses nombreuses chutes, le *Jary* dont la principale cascade, nommée par le docteur Crevaux (en 1877) chute du Désespoir (do Desespero), a 25 m.

de hauteur. La plupart de ces rivières, qui coulent dans une contrée presque exclusivement peuplée d'Indiens, sont encore imparfaitement connues.

Affluents de droite. Les affluents de cette rive coulent vers le N.-E. avec une direction septentrionale plus accentuée pour ceux qui viennent du Grand massif brésilien que pour ceux qui descendent de la Cordillère.

Le *Javary*, dit aussi Hyábary, Yabary et Yacarana, est une grande rivière (reconnue par les commissions brésilienne et péruvienne, la première présidée par le baron de Teffé), qui descend d'un cours très sinueux dans une vallée généralement profonde et étroite et dont le confluent est à 13 kil. en aval de Tabatinga.

Le *Jundiatiba* est navigable ; le *Jutahy* navigable sur 800 kil. environ et le *Juruá* sont de grandes rivières sinueuses, dont le cours supérieur est mal connu, mais dont le cours inférieur est desservi par des bateaux à vapeur.

Le *Teffé*, le *Catuà*, le *Coary* paraissent être de moindre importance.

Le *Purús*, Pacana ou Beni en indien, une des plus grandes rivières de la région, grossie d'autres rivières importantes telles que l'*Aquiry* et le *Tapruá* sort de sources encore inexplorées et coule vers le N.-E. comme presque tous les affluents de cette partie du bassin et promène dans une suite indéfinie de méandres ses eaux blanchâtres à travers des forêts.

Le *Madeira*, dont le nom signifie « bois » en portugais, parce qu'il charrie beaucoup d'arbres, enlacés parfois en manière d'île flottante, est formé de la réunion du *Beni* et du *Mamoré*. Il a une longueur d'environ 3,500 kil. depuis la source du Guapay, et de cette source à l'embouchure de l'Amazone, la voie d'eau a une longueur de 6,400 kil. Le *Guaporé* ou *Itenez* (environ 1,500 kil.), dont le nom signifie cataracte des plaines et qui sert, sur la plus grande partie de son cours, de frontière du Brésil, est le principal affluent du Mamoré ; il a sa source dans les Campos dos Parecis, par 14° 40′ de lat. S. et 61° 20′ de long. O. de Paris, à 275 m. d'altitude (Dr Pontes), et contrairement à la direction générale des cours d'eau de cette région, il coule vers le N.-O. en côtoyant le Grand massif brésilien. La ville de Matto-Grosso et le fort de Principe da Beira se trouvent sur sa rive droite. Il reçoit plusieurs affluents parmi lesquels (rive gauche) le *Rio Verde* (226 kil.), qui forme la limite entre le Brésil et la Bolivie ; à partir de ce confluent son cours forme cette limite jusqu'à son embouchure dans le Mamoré. Après ce confluent, le *Mamoré* double presque de volume, et sert à son tour de frontière jusqu'à sa jonction avec le Beni. Le Madeira, au point de jonction des deux rivières qui le forment, a 1,980 m. de largeur et 22 m. de profondeur dans la saison des pluies (Leverger). Le Mamoré (avant le confluent du Beni), puis le Madeira, entre le 11e et le 9e degré de lat., sur une longueur de 360 kil., franchissent un défilé rocheux par dix-sept chutes ou rapides, qui sont un obstacle insurmontable à la navigation (4 dans le Mamoré, 13 dans le Madeira, parmi lesquelles le Caldeirão do Inferno). Au delà, la grande rivière, devenue navigable, poursuit son cours vers le N.-E. à travers d'immenses solitudes et verse, à l'époque des crues, 40,000 m. c. d'eau par seconde dans l'Amazone et 4,000 seulement dans les basses eaux. Il communique avec le Purús et avec le fleuve par plusieurs canaux dont le principal, le furo Canuman (dans lequel se jettent les rivières *Canuman* [environ 600 kil.] et *Abacaxis*), enveloppe l'île de Tupinambaranas, longue de 300 kil.

Le *Tapajóz* (environ 1,800 kil.), appartient (ainsi que le Xingú et le Tocantins) entièrement au Brésil. Il a sa source sur le plateau dos Parecis, à 640 kil. au N.-N.-E. de la ville de Matto-Grosso, et est désigné sous le nom de *Juruena* jusqu'au confluent de l'*Arinos*, à partir de ce point il devient le *Tapajóz*, coule dans une gorge de montagnes, descend consécutivement quatorze cascades ou rapides, se grossit du São Manoel ou Tres Barras et s'épand dans un estuaire large de 15 à 20 kil. avant de mêler ses eaux brunes aux eaux grisâtres du fleuve. L'*Arinos*, affluent de droite du Tapajóz, a sa source à 80 kil. à l'orient de la ville de Diamantino (Matto-Grosso).

Le *Xingú* (écrit Schingú sur certaines cartes allemandes récentes) (environ 2,000 kil.), dont le cours a été relevé jusqu'à Piranhaquára par le prince Adalbert de Prusse (1842) et dans sa partie supérieure par le voyageur von Steinen (1884), prend sa source sur le plateau du Matto-Grosso, descend par de nombreux rapides vers le N.-E., forme brusquement un grand crochet et, depuis Souzel où commence la navigation à vapeur, s'épand dans un lit large de 4 à 8 kil. avant de mêler ses eaux limpides aux eaux troubles du fleuve.

Le *Uanapú* (600 kil.) est relativement un petit affluent.

Le *Tocantins* (2,600 kil.), que les géographes classent quelquefois parmi les fleuves, est un des plus puissants affluents de l'Amazone. Deux cours d'eau nés sur le versant septentrional du plateau de Estreito, à l'est de Goyáz, le *Urubú* et le *rio das Almas* se réunissent, après 200 kil. de cours, au *Maranhão*, sorti du lac (lagôa) Formosa, et forment le Petit Tocantins qui reçoit entre autres affluents le *Manoel Alves*. Près d'Imperatriz, la rivière fait brusquement un coude vers l'ouest et se réunit à l'*Araguaya*.

Cette dernière rivière (1,800 kil). dont le cours est à peu près parallèle à celui du Tocantins, reçoit entre autres affluents le *rio das Mortes*, enveloppe de ses deux bras (le Braço maior, le plus important, est celui de gauche), la grande *Ile de Bananal* dont la superficie égale presque celle du royaume de Portugal. La réunion de l'Araguaya et du Petit Tocantins forme le *Tocantins*, large cours d'eau, facilement navigable au-dessous des dernières chutes, sur une longueur de près de 500 kil. ; il acquiert près du confluent une largeur de 13 kil.

Les rios *Mojú*, *Acará*, *Capim*, qui débouchent dans le rio Pará par le *Guajará*, ont un cours beaucoup moins long.

III. *Bassins du nord-est du Grand massif brésilien.* A l'est du bassin de l'Amazone, le Brésil possède tous les fleuves tributaires de l'océan Atlantique. Le *Gurupy* qui sépare les provinces de Pará et de Maranhão forme un grand nombre de chutes et n'est accesible qu'aux pirogues; le *Pericuman* commence dans le lac *Burigiatiba* et plusieurs autres près de la ville de Pinheiro, et arrive à l'océan par la baie de Cuman ; le *Mearim* (1,100 kil.) reçoit à gauche deux grands affluents, le *Grajahú*, considéré comme le véritable fleuve par certains géographes à cause de l'étendue de son cours, et le *Pindaré* ; il se jette dans le fond de la baie de Saint-Marcos. L'*Itapicurú* du Maranhão (1,650 kil.) a son embouchure non loin de là dans la baie de Saint-José. Au-dessous de la cascade de Santa Auna, il reçoit l'*Alpercatas*, arrose Caxias, se grossit du *Codó*, qui a sa source dans le *lac da Matta*, et est navigable sur une longueur de 550 kil. pour des bateaux à vapeur.

Le *Parnahyba* (1,700 kil.) prend sa source à l'extré-

mité de la serra de Taguatinga, traverse sur une longueur de plus de 400 kil. une contrée déserte, reçoit le *rio das Balsas*, le *rio Gurgueia*, qui traverse le *lac de Parnaguá*, le *rio Piauhy*, grossi du *Canindé*, sépare les provinces de Maranhão et de Piauhy, devient navigable (sur une longueur de plus de 1,000 kil.) malgré plusieurs rapides, baigne la ville de Therezina près de laquelle est le confluent du *Poty*, puis celle de Parnahyba, et se jette dans l'Océan par cinq bouches qui forment un delta.

Le *Camucim*, l'*Acaracú*, le *Curú* et le *Jaguaribe* (700 kil.), arrosent la province de Ceará; le *Piranhas*, le *Rio Grande do Norte* ou *Potingy*, celle de Rio Grande do Norte. Le *Tareiry*, dans la même province, est le déversoir du *lac Grodhiras*, jadis Guarairas, où les Hollandais possédaient sur une île un fort qui fut pris d'assaut par le célèbre Henri Dias (6 janv. 1648).

Le *Parahyba do Norte*, qui donne son nom à une des provinces du Brésil, et le *Capiberibe* sont les premiers cours d'eau de quelque importance que l'on rencontre au S. du cap Saint-Roch. La plupart des rivières de cette région, comme de toute région tropicale, roulent beaucoup d'eau durant la saison pluvieuse et en ont moins durant le reste de l'année.

Entre le *Beberibe* et le *Capiberibe*, près de Monteiro, un des faubourgs de Recife, se trouvait l'*Arraial do Bom Jesuz*, le camp retranché des Portugais et des Brésiliens pendant les premières années de la guerre contre les Hollandais. Ces deux rivières confondent leurs eaux devant la ville de Recife.

Dans la province d'Alagôas (province des lacs) le *Mundahú* et le *Parahyha*, avant de se jeter dans l'Océan traversent, le premier, le *lac de Mundahú*, l'autre le *lac Manguaba;* le *Jequiá* traverse le lac qui porte son nom.

IV. *Bassin du São Francisco.* Le *São Francisco* (2,900 kil.) est un des fleuves les plus importants de l'Amérique du Sud. Son bassin, supérieur et moyen, séparé par la serra dos Pireneos, et ses prolongements, du bassin de l'Amazone, fait partie du Grand massif brésilien, dont le fleuve descend le talus dans son cours inférieur, par une longue suite de cascades. Le Haut São Francisco prend sa source dans la serra da Canastra, vers 20°30′ de lat. S. et forme en naissant la haute cascade (203 m.) de Casa d'Anta. Il coule vers le N.-N.-E., dans une gorge étroite; il reçoit à 27 kil. au-dessous de la chute de Pirapóra et par une alt. d'environ 530 m. le *rio das Velhas* (1,130 kil.), ou Guaicuhy, dont la source se trouve dans le voisinage d'Ouro-Preto. La réunion de ces deux cours d'eau forme le S. Francisco qui, par une alt. de 450 m. seulement, se grossit du *Paracatú*, du *rio Pardo*, du *rio Verde* et du *Carinhanha* sur la limite des prov. de Minas et de Bahia, puis du *rio Grande*, navigable sur 297 kil., et du *rio Preto;* il atteint une largeur de 1,800 m. au confluent du rio Grande. Depuis la chute de Pirapóra (27 kil. en amont du rio de Velhas) et surtout depuis le Carinhanha où le lit a 800 m. de largeur et 4 de profondeur jusqu'à la chute de Sobradinho, sur une longueur de 1,580 kil., le fleuve a un cours calme, régulier, propre à la navigation à voiles et à vapeur; cette dernière y a été inaugurée en 1866. La contrée est généralement fertile. Les eaux y sont abondantes pendant la saison des pluies et les rivières débordées inondent de vastes territoires; pendant la saison sèche, beaucoup d'affluents n'apportent plus d'eau au fleuve.

A Sobradinho, par une alt. d'environ 380 m., le fleuve est tout à coup resserré entre deux hautes murailles de granit: les rapides et les chutes commencent. On en compte en tout une douzaine: il y en a six à Bôa-Vista, sur une longueur d'une quarantaine de kil. A 160 kil. en aval, se trouve, entre deux murailles de granit aussi, une autre série de chutes par lesquelles le fleuve descend de l'alt. de 174 m. à celle de 94 m.; l'avant-dernière et la plus renommée est la *cachoeira de Paulo Affonso*. A l'époque des hautes eaux, cette chute se compose de quatre bras (le bras septentrional est à sec à l'époque des basses eaux); la masse énorme d'eau qui se précipite avec fracas en projetant des jets d'écume et en formant de redoutables tourbillons font de cette chute un spectacle qui, peut-être, ne le cède dans les deux Amériques qu'au Niagara; sir Richard Burton a donné la préférence à Paulo Affonso qu'il appelle *the King of rapids*. Un chemin de fer a été construit de Jatobá au-dessus de la première chute, à Piranhas, au-dessous de la dernière.

Depuis Piranhas sur une longueur de 238 kil., le fleuve redevient navigable; mais son lit, élargi dans la plaine, est semé d'îles toutes boisées et de bas-fonds; dans la saison pluvieuse, de mars à septembre il inonde ses rives. La navigation maritime s'arrête ordinairement à Penedo ou à Piranhas (238 kil. de l'embouchure).

V. *Bassins du versant oriental du Grand massif brésilien.* Les fleuves qui descendent du versant oriental du Grand Massif brésilien sont au N.: le *Vasa Barris*, l'*Itapicurû* (890 kil.), embarrassé de rapides dans son cours et de bas-fonds à son embouchure; le *Paraguassû*, qui forme de nombreuses cascades, arrose Cachoeira et débouche au fond de la baie de Tous les Saints; le *rio de Contas* ou Jussiâpe (530 kil.); le *Rio Pardo* ou Patype, dont le cours, un des plus embarrassés par les rapides et les cascades, est cependant navigable sur une longueur de 112 kil. depuis l'Océan et qui se confond à son embouchure avec le Jequitinhonha.

Au centre, le *Jequitinhonha* ou Belmonte (1,080 kil.), qui prend sa source dans la région diamantifère (serra da Pedra Redonda), se grossit de l'*Arassuahy*, descend du plateau par un défilé à l'extrémité de la serra dos Aymorés en formant les magnifiques cascades das Panellas, do Angelim, do Inferno (40 m. de haut), et de Salto Grande, est peu navigable, excepté sur les 135 derniers kil. de son cours. Le *Mucury*, dont les chutes de Santa Clara sont connues par leur beauté, et qui est navigable sur 158 kil., le *S. Matheus* et le *rio Doce* (750 kil.). Ce dernier fleuve prend sa source dans le massif de Barbacena. et se forme par la réunion du *Piranga* et du *Gualacho;* il coule, comme le Jequitinhonha, sur le plateau où il se grossit du *Piracicaba*, du *S. Antonio*, du *Suassuhy Grande*, affluents de gauche, du *Manhúassû*, du *Guandú* et du *Santa Maria*, affluents de droite; il forme des chutes et des rapides, les uns sur le plateau même, les autres sur les gradins du talus (chute das Escadinhas, « des petits escaliers », longue de 6 kil.); du confluent du *Manhúassû*, au port de *Souza*, il est navigable en toute saison sur 222 kil.

VI. *Bassins côtiers au sud du Grand Massif brésilien.* Le *Parahyba do Sul* (1,060 kil.) prend sa source non loin de la mer, à 30 kil. du petit port de Paraty, dans la serra de Bocaina par 1,500 m. d'alt., il descend d'abord vers l'O.-S.-O., se replie brusquement et coule rapidement vers l'E.-N.-E. dans une longue vallée, parallèle à la côte, dorbée par la serra da Mantiqueira et la

serra do Mar ; un grand nombre de rapides interrompent de distance en distance la navigation. Le *Parahybuna*, le *rio Preto*, le *Pomba*, le *rio Novo*, le *Muriahé* en sont les principaux affluents. De *Campos* à la mer le fleuve coule en plaine.

Au sud de Campos se trouve une série de lacs dont le plus important est *Lagôa Feia*.

Le *Macahé* et le *rio de S. João* sont des rivières peu importantes.

Du cap Frio à Rio de Janeiro il y a plusieurs lacs près de la côte. Les plus importants sont les *lacs d'Araruama*, de *Saquarema* et de *Maricá*.

La baie de Rio de Janeiro ne reçoit que des rivières peu importantes, parmi lesquelles le *Macacú* et l'*Iguassû*.

Le *Guandû*, le *Mambucába*, le *Cubatão*, sont des cours d'eau peu importants ; la serra do Mar serre la côte de trop près pour donner naissance à de grands fleuves. Le *Ribeira d'Iguápe*, l'*Itajahy*, le *Tubarão* sont des rivières plus considérables.

Le *Rio Grande do Sul* n'est qu'un canal situé au S. de la *Lagôa dos Patos*, c.-à-d. le « lac des Canards », dont il est le débouché. Le lac (65,000 kil. q.) qui a 70 kil. de largeur sur 300 de longueur et dont le bord occidental marécageux, reçoit au N. le *Jacuhy* (700 kil.), cours d'eau très sinueux qui devient une belle et large rivière après le confluent du *Taquary* et qui, avant de déboucher dans le lac, prend, après la jonction des rivières *Cahy, dos Sinos* et *Gravatahy*, depuis Porto-Alegre, le nom de *Guahyba* (ses principaux affluents de gauche sont le *Rio Pardo*, le *Taquary* et le *rio dos Sinos ;* de droite, le *Vacacahy*, qui coule près de la ville de São Gabriel, et le *São Sepé*), au S.-O. le lac reçoit le *Camaquam* (300 kil.). Ce lac communique par un canal long de 100 kil. et profond, le *rio São Gonçalo*, avec un autre lac, séparé comme lui de la mer par une étroite langue de terre, le *lac Mirim*. Le *São Gonçalo* reçoit le *Piratinim*. Le lac Mirim et le rio *Jaguarão* qui s'y jette forment la frontière du Brésil et de l'Uruguay. Le *Chuy*, qui continue cette frontière jusqu'à la mer, est un ruisseau.

VII. *Bassin de la Plata*. Le bassin de la Plata a une superficie de plus de 3 millions $^1/_2$ de kil. q. Le Brésil en possède la partie orientale dans laquelle se trouve la source des trois plus grands cours d'eau de ce bassin, le Parana, l'Uruguay et le Paraguay.

Le *Paraná* ou *Paranã*, c.-à-d. « semblable à une mer » prend naissance dans la partie méridionale du Grand massif brésilien, à peu de distance de la côte de l'Atlantique. Il est formé de la réunion de deux cours d'eau, le *rio Grande* et le *Paranahyba*. Le *rio Grande*, qui est a branche principale, ou le *Paraná supérieur*, a sa lource dans le versant N. de la serra de Mantiqueira, province de Minas-Geraes, et coule d'un cours onduleux vers l'O.-N.-O. en formant une longue suite de rapides et en se grossissant de beaucoup d'affluents, dont les principsux sont, par sa rive septentrionale et droite, le *Rio das Mortes*, et par la rive opposée, le *Sapucahy* (sous-affluent le *Rio Verde*), le *Mogy-Guassû* dont le *rio Pardo* est un affluent de droite, et le *Turvo*. Le *Paranahyba* a sa source dans la serra da Canastra, coule vers l'O. puis vers le S.-O., se grossit de rivières venues du N., *rio de São Marcos*, *rio Verissimo*, *rio Corumbá*, *rio da Meia-Ponte*, dont les sources sont situées dans la serra dos Pireneos, à la partie la plus septentrionale du bassin, le *rio dos Bois*, le *rio Verdinho* et de celles venant du S., dont la plus importante est le *Rio das Velhas*, qu'on ne doit pas confondre avec l'affluent du São Francisco déjà mentionné. Le Paranahyba forme les deux chutes de São Simão et de Santo André, la première en aval du confluent du rio dos Bois, la deuxième 25 kil. en amont de son point de jonction avec le Rio Grande. Après le confluent des deux cours d'eau, le Paraná coule vers le S.-O. et forme deux grandes chutes, la *cachoeira d'Urubupungá*, entre ce point de jonction et le confluent du Tieté, et le *Salto Grande de Guayra* ou *Salto das Sete Quédas*, en aval de l'*Ilha Grande do Salto ;* c'est moins une chute qu'un rapide ; le fleuve sortant d'un bassin de plus de 2 kil. 2 de largeur, se trouve tout à coup rétréci dans un chenal de 70 m. où il descend sur un lit de rochers une pente de 17 m. Il est navigable pour de grands navires entre ces deux chutes séparées l'une de l'autre par 400 kil. environ. Du confluent du Pequiry, tout voisin de cette dernière chute, jusqu'à celui de l'Iguassû, le fleuve, qui jusque-là n'avait arrosé que le territoire brésilien, sert de frontière entre le Brésil et le Paraguay. A partir de l'Iguassû, il n'appartient plus au Brésil et il forme jusqu'au confluent du Paraguay, la limite du Paraguay et de la République Argentine. Le Paraná, depuis la source du Rio Grande jusqu'à la Plata, a un cours d'environ 4,290 kil. (Cunha Couto) dont 1,871 sur le territoire brésilien jusqu'au confluent de l'Iguassû.

Les principaux affluents de gauche du Paraná depuis la réunion du rio Grande et du Paranahyba sont : le *Tieté*, que les Indiens et les Espagnols nommaient *Anhemby*, et qui prend sa source dans la serra do Mar, à une vingtaine de kilomètres de l'Océan, coule vers l'O., comme toutes les rivières de cette partie du bassin, passe à peu de distance de la ville de São-Paulo, se grossit de nombreux affluents et devient à peu près navigable malgré ses cinquante-cinq rapides ; le *Paranapanema* grossi de plusieurs affluents dont l'*Itararé* et le *Tibagy* sont les principaux (l'Itararé, près de Registro do Itararé, traverse un tunnel naturel) ; l'*Ivahy*, le *Piquiry*, le *Jequiry-Guassû*, l'*Iguassû* formé par la réunion du *rio Curityba* et du *rio Negro*. L'*Iguassû* reçoit plusieurs affluents dont les principaux par sa rive méridionale et gauche, sont le *Jangada*, le *Chopim* et le *Santo Antonio Guassû*, ce dernier, frontière entre le Brésil et la République Argentine en amont de la grande chute de l'Iguassû (26 m. de chute), nommée *Salto Grande do Iguassû*, située à 25 kil. du Paraná. Les principaux affluents du Paraná à droite sont : le *rio Verde*, le *rio Pardo* qui, malgré ses nombreuses chutes, a été, avec le Tiété, la voie longtemps suivie pour se rendre au Matto Grosso (après le rio Pardo, le Coxim, affluent du Paraguay), le rio *Ivinheima*, l'*Iguatemy*.

L'*Uruguay* (1,390 kil. dont 833 sur le territoire brésilien jusqu'au confluent du Quarahim), ou « rivière des Colimaçons » (selon Montoya), est formé de la réunion du *rio das Canôas* « rivière des canots », et du *rio das Pelotas*, qui est la branche principale, et doit être considéré comme le Haut Uruguay (on donne le nom de *pelotas* à des barques en cuir improvisées pour le passage des fleuves). Ces deux rivières ont leurs sources dans le versant occidental de la Serra Geral, province de Santa-Catharina. L'Uruguay coule vers l'O. en formant la limite des provinces de Santa-Catharina et de S.-Pedro do Rio Grande do Sul ; il reçoit de nombreuses rivières, entre autres le *Chapecó* et le *Pepiri-Guassû*, qui sert de

frontière entre le Brésil et la République Argentine, il se replie brusquement au S.-O. après ce confluent et sert à son tour de frontière aux deux Etats. En aval du confluent du Papirí-Guassú se trouve la chute nommée *Salto Grande de Mucunan*. Il reçoit l'*Ijuhy*, le *Piratiny*, le *Camaquam* ou *Icamaquam* (l'*Itacoruby* est un de ses affluents de gauche), le *Botuhy*, l'*Ibicuhy*, — dont les principaux affluents de gauche (rive méridionale) sont le *Santa-Maria* (sous-affluent, le *Cacequy*), l'*Ibirapuitan* et l'*Ibiraocahy*, et les principaux de droite sont le *Jaguary* et l'*Itú*, — et le *Quarahim*, qui sert de limite entre le Brésil et la République de l'Uruguay. A l'époque des crues, l'*Uruguay* est navigable à partir du confluent du Piratiny ; dans les autres mois de l'année, des rapides arrêtent cette navigation (cachoeiras de Santa Maria et Santo Izidro, entre l'Ijuhy et le Piratiny ; des Garruchos et das Mercês entre cette dernière rivière et le Camaquam ; et São Gregorio do Botuhy). Devant Uruguayana il a 3 kil. de largeur. La navigation maritime s'arrête à Salto Oriental, qui se trouve hors des limites de l'Empire, mais les navires peuvent monter ou descendre le Salto lors des grandes crues.

Le *Paraguay* (environ 2,800 kil.), « rivière des couronnes » (selon Montoya), est le plus grand affluent du Paraná ; il occupe la partie occidentale du bassin de la Plata. Le bassin du Paraguay en particulier s'étend au N. jusqu'à 13° 45′ de lat. S. et est limité par un plateau d'environ 300 m. d'alt. couvert de marécages et de petits lacs dont les eaux s'écoulent partie dans le Tapajóz et partie dans le Paraguay ; la ville de Diamantino a été bâtie non loin d'une des sources de la rivière. Le Paraguay, grossi de plusieurs ruisseaux ou rivières dont la principale est le *Jaurú*, coule presque directement vers le S. et entre en plaine à S. Luiz de Caceres (ci-devant Villa Maria). Dans cette première partie de son cours, il reçoit le *Sepotuba*, le *Cabaçal*, le *Jaurú*, dont un affluent, l'*Aguapehy*, mêle ses eaux, à l'époque des pluies, avec l'Alégre, affluent du Guaporé ; on a fait en 1773 une tentative infructueuse pour réunir ces deux rivières par un canal. A l'époque des crues, de juillet à décembre, le Paraguay inonde presque entièrement ses rives basses et plates sur une étendue de 200 kil. de largeur et sur une longueur de 450 kil. (du 16e au 20e degré de latitude); la surface couverte d'eau paraît avoir alors une superficie d'environ 25,000 kil. c. C'est ce qu'on appelle la lagune des Xarayes, du nom des Indiens qui naviguaient dans ces parages ; dans la saison sèche, le sol se couvre d'une maigre végétation. Quelques lacs, *Uberába*, *Gahyba*, *Caceres*, *Mandioré*, *Bahia Negra* se trouvent sur la frontière du Brésil qui passe à l'O. de la rivière. Dans cette région, le Paraguay reçoit sur sa rive gauche le *São Lourenço*, grossi du *Cuyabá* qui arrose la ville de ce nom, le *Taquary*, grossi du *Coxim*, deux cours d'eau faisant partie de l'ancienne ligne de navigation entre S. Paulo et le Motto Grosso. La ville brésilienne de Corumbá est sur la rive droite du Paraguay, ainsi que l'arsenal de marine de Ladario, le village d'Albuquerque et le fort de Nova-Coimbra. Au-dessous de cette localité, et à partir de 20° 10′ de lat., le cours du fleuve sert de frontière entre le Brésil et la Bolivie (ou entre le Brésil et le Paraguay, car les deux Républiques se disputent une partie du Chaco), jusqu'au confluent de l'*Apa*. Le *Miranda*, jadis Mondego, est un affluent brésilien de la rive gauche du Paraguay, où il se jette par 19° 27′ de lat. L'*Aquidauana*, autrefois *Mbotetey* ou Emboteteû, est un affluent du Miranda.

L'*Apa* ou rio Branco, nommé autrefois Corrientes, forme de ce côté la limite du Brésil et de la République du Paraguay. Au nord de l'Apa il y a un petit ruisseau dont le confluent avec le Paraguay se trouve par 20° 56′ de lat., nommé le *Nabileque* ou *Queima* (autrefois Tereris), et auquel le dictateur Lopez Ier a voulu appliquer le nom de rio Blanco, qui n'appartient qu'à l'Apa. A partir du confluent de l'Apa, le Paraguay quitte entièrement le territoire brésilien ; mais le Brésil a obtenu des Républiques de la Plata depuis 1852, du Paraguay depuis 1858, la libre navigation, pour tous les pavillons, de la ligne d'eau qui, par le Paraguay, le Paraná et le rio de la Plata, s'étend jusqu'à l'Océan. Le Paraguay, qui n'est ni large (350 m. en moyenne), ni profond (2m50 à 4 m., quelquefois jusqu'à 6 m. dans les crues extraordinaires), décrit de nombreuses sinuosités dans la plaine où il coule ; il a peu de pente et un faible courant. Aussi malgré quelques bas-fonds, est-il facilement navigable pour les goélettes jusqu'à S. Luiz de Caceres dans la saison des hautes eaux.

Tous les cours d'eau du Brésil, situés au N. du Parahyba do Sul, étant dans la zone tropicale, sont sujets à des alternatives de demi-sécheresse et d'abondance, qui sont, pour les moins considérables, des obstacles à une navigation régulière. Presque tous, dans la zone tempérée comme dans la zone tropicale, traversent les défilés du massif ou en descendent les talus, dans le voisinage de la mer, par une série de cascades qui sont des obstacles plus graves encore ; aussi le commerce les a-t-il peu utilisés. Cependant il y a des services à vapeur sur l'Amazone, et sur ses principaux affluents ; il y en a sur le cours moyen du São Francisco, etc. (V. plus loin.)

CHAPITRE VI

Le climat

Par M. E. Levasseur.

On peut distinguer au Brésil plusieurs régions climatériques correspondant au relief du sol : région du bassin de l'Amazone et de la Guyane, région du Grand massif, région côtière dans la zone tropicale, région de la zone tempérée, qui se divise elle-même en zone côtière et zone des plateaux, région du bassin du Paraguay.

La *plaine de l'Amazone* doit surtout à l'horizontalité de son sol très peu élevé au-dessus du niveau de la mer et au libre accès qu'elle offre à l'alizé de posséder un climat particulier, climat tropical d'ailleurs où la chaleur est très forte, quoique moins accablante que sur la côte du Venezuela. On peut prendre 28° comme moyenne approximative du climat amazonien (27°5 d'après Castelnau, 28° à 29° d'après Agassiz). A Belem, elle est de 27° à 29°, avec 22° et 34° comme extrêmes diurnes ; à Manáos, de 26° avec des variations de 20° à 35°, parce que le climat est un peu plus continental. Partout l'uniformité de la température, la nuit comme le jour, énerve les Européens habitués à un climat plus froid et plus variable. La saison pluvieuse dure de décembre en juillet à Pará ; la saison sèche, le reste de l'année. Les

pluies sont très abondantes pendant une partie de l'année : en février et en mars, il tombe à Pará plus de 25 centim. d'eau par mois, principalement sous forme d'orages qui éclatent dans l'après-midi. Pendant la saison sèche, dans l'intérieur, on reste des mois entiers sans pluie, excepté toutefois dans le voisinage de la Cordillère, où l'alizé ne se fait plus sentir. Cependant l'humidité de l'air est à peu près constante; les marécages et la chaleur rendent fiévreux le climat amazonien dans les parties basses.

Le *Grand massif du Brésil* participe en partie du climat amazonien. L'alizé y est moins régulier et souffle du N.-E. La différence entre la saison pluvieuse, qui est extrêmement humide, et la saison sèche qui est tout à fait sans pluie, est très marquée : l'humidité atmosphérique n'est pas constante comme dans le bassin de l'Amazone. Durant la saison sèche, les petites rivières des provinces du Nord n'ont presque pas d'eau et la verdure est desséchée. La température ne présente cependant pas de grandes différences d'un mois à l'autre (27° dans le mois le plus chaud et 21° dans le mois le plus froid à Goyaz); mais, à cause de l'altitude, on passe dans la même journée de 32° à midi à 5° vers la fin de la nuit. Le climat est tempéré sur les *plateaux* qui constituent la plus grande partie du Grand massif, où il se rapproche beaucoup de celui de l'Europe méridionale. Le froid est même quelquefois assez vif en hiver au N. du tropique, dans une grande partie de la province de Rio de Janeiro, dans le Minas-Geraes et à S. Paulo. Sur les plateaux de ces deux dernières provinces, il neige quelquefois. Dans la ville d'Uberaba (750 m. d'altitude, 19°33′ de lat. S.), la température moyenne est de 21° et la température est descendue jusqu'à 2°5 au-dessous de zéro, selon le père Germain d'Annecy. A Ouro-Preto (1,145 m. d'altitude, 20°25′ de lat. S.), la température moyenne est de 19°9 et le minimum observé 3°5 au-dessous de zéro ; à Barbacena (1,076 m., 21°21′ lat. S.), le minimum est 6° au-dessous de zéro; à Lagôa-Santa, célèbre par le séjour de Lund (850 m., 19°40′ de lat.), la moyenne est de 20°4 ; à São Paulo (750 m., 23°36 de lat.), la moyenne est de 16°8 et le minimum observé de 3° au-dessous de zéro. Dans quelques endroits de la province de Rio de Janeiro, sur les montagnes et plateaux, il gèle en hiver. A Nova-Friburgo, ville de cette province (876 m., 22°19′ de lat.), la température moyenne est de 20°3 avec un maximum absolu de 29° et un minimum de 1°.

La *côte tropicale du Brésil* participe du climat amazonien, mais avec un régime particulier. Les vents varient suivant la latitude; la saison des pluies s'étend de décembre à juin dans le Maranhão, de mars au mois d'août dans le Pernambuco, d'octobre à avril dans le Rio de Janeiro. La chaleur est tempérée par les brises de la mer *(viração do mar)*. La température moyenne est de 27°4 à São Luiz do Maranhão (2°31 lat. S.; maximum observé 33°8′; min. 21°1); 26°6 à Fortaleza (3°44 lat. S.); 26°2 à Recife (8°4′ lat. S.; temp. max. 37°3; min. 16°3); 20°7 à Garahuns (Pernambuco), qui se trouve à 845 m. d'alt.; 26° à Bahia (12°58′ lat. S.; temp. max. 31°5; min. 21°). Des sécheresses périodiques ont ravagé la province de Ceará (1808-9, 1816-17, 1824-25, 1844-45, 1877-79, 1888-89). Dans le but de remédier à cette situation, le président de la province, Caïo Prado, mort dernièrement (1889), s'était adressé à sir James Caird. A Rio de Janeiro même (22°54′ de lat. S.), la température moyenne de l'année est de 23°5; celle de janvier, de 26°4 avec des variations diurnes de 21° au lever du soleil à 31° à midi; celle de juillet, de 20°7, avec des variations diurnes de 12° à 23°; la température la plus basse 10°7, a été observée le 1er sept. 1882; la plus haute, 37°5, le 25 nov. 1883. Il y tombe annuellement 120 centim. d'eau, presque toujours par averses, et on compte en moyenne 104 jours de pluie et 29 d'orages par an. La grêle est rare à Rio. En 1864 elle y a fait de grands dégâts.

Dans la *zone tempérée*, au S. du tropique, c.-à-d. dans la partie méridionale de S. Paulo, dans le Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul, le climat se rapproche d'autant plus de celui de l'Europe méridionale qu'on va plus vers le S. et que l'altitude du sol est plus grande. Il gèle souvent en hiver sur les plateaux Sud et la neige y tombe quelquefois. La température moyenne est de 17°9 à Curityba (897 m. d'alt. ; 25°27′ de lat. S.); température max. + 38° ; min. — 4°4) ; 21°4 à Blumenau (26°55′ lat. S.) ; 20°6 à Joinville (26°19′ lat. S.) ; 17°1 à Passo-Fundo (28°28′ de lat. S.) ; 18°5 à Porto-Alegre (30°1′57″ lat.) ; 17°2 à Pelotas (31°46′ de lat. S.) ; 18°8 à Rio Grande (32°6′ de lat. S.).

Dans les *bassins du Haut Paraguay et du Guaporé* (Matto-Grosso) le climat est chaud. A Cuyabá la température moyenne annuelle est de 26° et le thermomètre y monte quelquefois à 41°.

La fièvre jaune, qu'on attribue à l'influence du climat et dont on a exagéré les ravages, est une maladie qui a été importée à Rio de Janeiro en 1850. Depuis la date de sa première apparition jusqu'en 1884, elle a sévi irrégulièrement (elle ne s'est pas produite pendant douze années de cette période) et elle a causé en tout 27,978 décès, soit une moyenne de 1 sur 350 hab. par an; la maladie ne sévit d'ailleurs que dans certains ports.

CHAPITRE VII

La flore

Par M. Paul Maury.

La végétation au Brésil présente des caractères bien distincts, selon qu'on se rapproche soit de l'équateur, soit du tropique, régions influencées chacune par des climats différents. Dans l'une et l'autre croissent des types qu'on a pu appeler *américains*, parce qu'ils sont nettement différenciés de ceux qui croissent dans les autres régions tropicales ou équatoriales du reste du globe; ils donnent une physionomie spéciale à la flore brésilienne.

I. La région équatoriale, que Humboldt appelait *Hylæa*, comprend les bassins de l'Amazone et de ses tributaires. C'est là que l'on peut contempler dans toute sa splendeur la flore tropicale, aussi riche par le nombre considérable des espèces qui la composent que par la beauté des fleurs, la permanence du feuillage, la dimension de quelques types, l'étrangeté de certains autres. Il est difficile d'établir une limite entre la végétation du territoire brésilien et celle des contrées situées au N. et comme lui soumises aux mêmes influences climaté-

riques : la Guyane et le Venezuela, dans une partie du cours de l'Orénoque. Mais dans toute la région amazonienne on rencontre deux formations végétales caractéristiques dues à une circonstance physique, le séjour de l'eau sur le sol voisin des rivières pendant plusieurs mois de l'année. Partout où les pluies abondantes transforment en marécages les rives de l'Amazone et de ses affluents, croissent des types particuliers formant des forêts vierges que depuis longtemps les Indiens ont désignées sous le nom de *Caá-ïgapó* ou *Forêt immergée*. Le caractère des plantes de cette région est une taille moyenne, un tronc nu jusqu'à une certaine hauteur et un feuillage extrêmement abondant, d'un vert sombre. Ici l'association végétale se compose en premier lieu de Myrtacées (dont la plus commune est le *Couroupita guianensis*), Guttifères, Méliacées, Bombacées, Mimosées *(Inga spendens* et *corymbifera)*, Cinchonées *(Enkylista)*, Anonacées. Ces plantes se trouvent toutes dépassées par des Palmiers dont les troncs s'élèvent comme autant de colonnes élancées au travers du feuillage précédent et épanouissent leurs bouquets de feuilles au-dessus de lui. Les lianes sont presque partout absentes de cette forêt ; lorsque les eaux se sont retirées, quelques Convolvulacées à bois mou s'enroulent autour des troncs vaseux complètement dépourvus d'épiphytes. Sur le sol croissent alors avec rapidité des Graminées à port rigide, de nombreuses Sélaginelles, et sur la lisière même de la forêt, au bord de l'eau abondent avec une luxuriance surprenante des Monocotylédones : Scitaminées, Aroïdées, Graminées, etc. Du reste cette partie de la Caá-ïgapó revêt un caractère spécial, dû à ce que les végétaux qui la composent vivent dans une humidité constante ; la plupart du temps leurs racines baignent dans l'eau et leurs rameaux sont arrosés par les pluies incessantes. Les rives des cours d'eau, les îles, sont bordées par des sortes de haies où dominent le Saule américain *(Salix Humboldtiana)*, un type particulier de Bombacée, le *Cecropia*, des Scitaminées de haute taille, des Musacées, des Palmiers *(Astrocaryum Jauari)*, des Aroïdées *(Montrichardia)*, une Graminée de 5 à 7 m. de haut, l'*Arundo Saccharoïdes*. Sur les rives de l'Amazone croissent, au moment où les eaux baissent, quelques Cypéracées et Utriculariées naines dont l'une, l'*Utricularia uniflora*, haute de quelques centimètres seulement, forme un singulier contraste avec le *Victoria regia* qui étale ses feuilles et ses fleurs gigantesques à la surface des eaux.

Dans les parties un peu plus élevées de la région équatoriale, là où le sol n'est plus périodiquement submergé, se rencontre la seconde formation végétale caractéristique de cette région, la forêt vierge par excellence : *Caá-eté* (la « vraie forêt ») ou *Caá-guaçú* (la « grande forêt ») des indigènes, *Matta virgem*, en portugais. Ici la forme du feuillage est presque toujours celle des Lauracées, et la dimension des arbres atteint de 60 à 65 m. de haut, dépassant souvent les Palmiers les plus élevés. La coloration est presque uniformément d'un vert sombre ; les troncs élancés sont couverts d'innombrables lianes aux fleurs du plus brillant coloris ; Epiphytes, Broméliacées, Orchidées ne laissent pas la moindre place inoccupée. Sur le sol, où l'enchevêtrement des lianes et des racines ne permet pas à une végétation gazonnante de s'installer, poussent de nombreuses espèces de Fougères, Aroïdées, Scitaminées, etc., ainsi que le *Phytelephas* qui fournit l'ivoire végétal, les *Carludovicia*, etc. Les familles dominantes de cette région sont des Anonacées, des Myrtacées, notamment le *Bertholletia excelsa*, qui fournit la noix du Pará, des Sapotacées, des Aristolochiées aux fleurs étranges, des Cactées, des Mimosées, des Vochysiacées, des Apocynacées, des Bignoniacées qui fournissent de nombreuses lianes, des Piperacées, des Broméliacées dont une espèce, le *Tillandsia usneoides*, couvre les arbres et les lianes de ses ramifications et feuilles dont l'aspect rappelle certains lichens ; des Palmiers *(Attalea excelsa)*, etc. Un grand nombre des plantes de ces diverses familles fournissent d'importants produits, parmi lesquels on ne peut pas ne pas signaler le caoutchouc fourni par une Euphorbiacée, le *Siphonia elastica*, le cacao *(Theobroma Cacao)*, la vanille, la salsepareille *(Smilax papyracea)*, enfin d'innombrables bois de charpente ou d'ébénisterie fournis surtout par les Mimosées, les Césalpiniées, les Myrtacées, etc.

Dans la forêt émergée *Caá-eté*, le feuillage est persistant, comme dans la forêt immergée ; mais les bois sont de consistance plus dure, plus résistante ; dans cette dernière, en effet, les tissus sont gorgés d'eau et la lignification ne s'opère que faiblement, comme on le voit par exemple dans les Bombacées. A côté de ces deux principales formations tropicales, on observe dans les espaces laissés libres entre elles, sur les pentes ou les plateaux qui limitent les bassins des cours d'eau, des bois de peu d'étendue, d'aspect tout particulier, élevés au centre et s'abaissant insensiblement jusqu'au sol ; les Indiens leur ont donné le nom caractéristique de *Caá-paũ* [1], d'où vient l'altération portugaise *Capão* (*capões*, au pluriel), bois isolé. Ces bois sont formés à peu près des mêmes essences que les précédents ; mais les Palmiers dominent, ainsi que les Lianes, avec les Aroïdées et les Fougères épiphytes. Le sol de ces bois est ordinairement gréseux, et l'humidité extrême de l'air y favorise une exubérante végétation. Enfin, dans les espaces complètement vides, entre les *Caá-ïgapó*, *Caá-eté*, *Capões*, s'étendent quelques savanes non complètement dénudées, mais offrant çà et là des bouquets d'arbres (Myrtacées) avec des Lianes, des Orchidées, des Broméliacées et des Fougères épiphytes. Sur la lisière de ces savanes, les grandes forêts sont bordées d'arbres et d'arbustes qui en rendent l'accès presque impénétrable, et dont presque tous les éléments sont caractéristiques : Mélastomacées, Malpighiacées, Vochysiacées, Solanées, Apocynacées, etc.

Un caractère général de cette végétation équatoriale, c'est de ne posséder qu'un très petit nombre de types spéciaux. La plupart des espèces de cette région sont dispersées sur une surface assez vaste et se retrouvent soit vers le N. jusque dans les Antilles, soit vers le S. sur le littoral atlantique jusque vers Rio de Janeiro.

II. Tout autre se montre la végétation du Brésil dans les provinces du centre et de l'E., plus rapprochées du tropique. Ici, les espèces, non moins nombreuses, sont plus localisées et, par conséquent, plus caractéristiques. De plus, la diversité des stations appelle une variation plus fréquente dans la composition des formations végétales. On peut nettement distinguer dès le premier coup d'œil deux régions dans la flore tropicale : le littoral et l'intérieur.

1° La *zone littorale* rappelle, depuis Pernambuco jusqu'à Rio de Janeiro et même São Paulo, la région équa-

[1] B. C. d'Almeida Nsgueira, t. VII des *Ann. de la Bibl. Nat. de Rio*, p. 63. Ce mot *Capão* vient de *Caá-pau* (prononcez *Caápaoun*) qu'on confond généralement avec *Caápuã*. Ces deux derniers mots signifient bois élevé ou haute forêt : les deux autres, bois isolé.

toriale. On peut y distinguer plusieurs végétations caractéristiques. C'est tout d'abord, sur le rivage même de l'Atlantique, la zone des Mangueraes ou des Palétuviers, dont les nombreuses et énormes racines plongent dans la vase maritime et forment un inextricable fouillis, contre lequel viennent se briser les dernières lames de la marée. A côté des Palétuviers croissent des *Avicennia*, des *Conocarpus*, etc.

2° Au delà de ce premier cordon végétal s'étendent des forêts composées des mêmes essences que sous l'équateur, mais dont les fleurs ont un coloris plus brillant et dont les types caractéristiques sont des Rutacées *(Erythrochiton, Almeidea)*, des Mutisiacées *(Stiftia, Mutisia)*, des Palmiers de la tribu des Coccoinées *(Coccos, Attalea, Bactris)* ; enfin sur les versants de la serra do Mar et de la serra dos Orgãos, depuis Bahia jusqu'à Maranhão, des Fougères arborescentes qui donnent à cette région le caractère le plus particulier. Parmi ces Fougères, il convient de citer les genres *Lomaria*, *Alsophila*, *Cyathea*, *Trichopteris*, et l'*Hemitelia polypodioides* qui offre les plus grands rapports avec une espèce du Cap. Les arbres de cette région sont tous couverts de Lianes et d'Epiphytes : Orchidées, Broméliacées, Aroïdées, Cuscutes, Loranthacées, etc. Outre les espèces arborescentes, on trouve, sur les lisières des bois, le long des cours d'eau comme types caractéristiques : des Bambous *(Gadua)*, des *Heliconia*, des Vochysiacées, Ochnacées, Gesneriacées, Dalbergiées, Cæsalpiniées, etc. Un grand nombre d'espèces arborescentes peuvent être utilisées dans l'industrie, notamment les *Bowdichia*, *Cæsalpinia*, *Aspidosperma*, *Nectandra*, *Machærium*, *Physocalymna*, etc.

3° Sur les pentes douces des serras, qui limitent dans toute sa partie orientale le Grand massif du Brésil et souvent aussi forment des pointes sur le plateau, s'étend la région des *Pinheiraes* ou sapinières, uniquement composées d'*Araucaria brasiliensis*, la seule espèce de ce remarquable genre qui croisse au Brésil. Du Rio Grande do Sul au Minas-Geraes, y compris une grande partie des provinces de Paraná, Santa-Catharina, São Paulo, les Pinheiraes forment le fond de toute la végétation et donnent à ces contrées un aspect tout spécial.

4° Au delà de ces diverses zones et en s'avançant toujours vers l'intérieur, on gravit des plateaux plus ou moins élevés, sur lesquels règne dans la plus grande partie de leur surface une sécheresse et une aridité qui s'opposent à toute végétation luxuriante. Là croissent les formes les plus spéciales de la flore brésilienne, resserrées dans leur aire étroite par des vallées où la végétation est touffue ; ces plantes ne peuvent franchir ces vallées à cause des immenses espaces recouverts de plantes gazonnantes ou à peine buissonnantes. Ce qui achève d'accentuer le contraste de cette végétation avec celle des régions équatoriale ou littorale, c'est, pendant la saison sèche, la perte des feuilles que subissent les espèces ligneuses. Ces savanes, élevées de 600 à 1,500 m., sont appelées *Campos* d'une manière générale ; mais, elles prennent différents noms suivant les accidents de la végétation. Les campos proprement dits, ou plaines dépourvues d'arbres, nourrissent des Graminées abondantes, surtout des tribus des Panicées et des Stipacées, des Restiacées *(Eriocaulon)* de taille parfois élevée, des Broméliacées épineuses, des Liliacées arborescentes, des Cactées, les unes de petite taille dans les campos élevés et ouverts, d'autres de 5 à 7 m. de haut dans les plaines de Ceará et de Pernambuco. Çà et là, dans les cuvettes naturelles du sol où peuvent s'amasser des eaux, il se forme des marécages plus ou moins flottants, en grande partie recouverts de Cyperacées ; autour de ces marécages croissent des Palmiers caractéristiques, des *Mauritia vinifera*, dont le suc est vivement désiré pour étancher la soif dévorante qu'éprouve parfois le voyageur dans les campos. Cette espèce se trouve toujours près des cours d'eaux ou dans les dépressions humides des coteaux, et forme des forêts entières. Dans les campos se rencontrent des *capões* et des forêts vierges, *Matta virgem*, dont l'aspect diffère essentiellement de celui des forêts du littoral par la chute des feuilles ; les indigènes les appellent *Caá-tinga*, mot à mot : de bois blancs ou clairsemés. Les *capões* et les *catingas* n'atteignent jamais la hauteur des *mattas virgens*. Entre les arbres espacés ne croissent que de rares formes frutescentes et le sol est complètement sec pendant une partie de l'année. Mais dans ces bois et sur les arbres qui les composent sont de nombreuses épiphytes constituées pour résister longtemps à la sécheresse, Broméliacées, Cactées ; et du sol s'élèvent des *Cereus* et des *Opuntia*. Les espèces arborescentes des *Caá-lingas* varient suivant les contrées ; dans les environs de Bahia, Martius indique particulièrement des Bombacées *(Cavanillesia, Chorisia)*, des Térébinthacées *(Bursera, Spondias)*, des Légumineuses *(Cæsalpinia, Erythrina)*, des Euphorbiacées *(Cnidoscalus)* ; vers Minas Geraes, des Légumineuses *(Acacia, Andira, Copaifera)*, des Urticées *(Ficus)*, des Bignoniacées *(Jacarandá)* ; dans le Ceará, Gardner cite des Mimosées, des Combrétacées, des Chrysobalanées ; à Goyaz, des Vochysiacées *(Quelea, Salvertia, Vochysia)*, des Légumineuses, des Vernoniacées *(Albertina)* ; vers les Andes boliviennes, des Bombacées, des Palmiers, des Cactées. Un fait intéressant à signaler, c'est que certaines espèces des hauts plateaux, Epacridées, Mélastomacées, *Lippia*, *Baccharis*, *Lavoisieria*, etc., se rencontrent sur les sables littoraux de l'E., franchissant ainsi de vastes espaces, les graines ayant été probablement emportées par les eaux. En de nombreux points, les forêts primitives ont été détruites par l'exploitation ou par le feu, et sur leur emplacement repoussent des taillis appelés *Capueiras*, corruption du mot indien *Caá-cuêra*, qui signifie bois qui a repoussé. Ces Cápueiras forment l'un des traits particuliers de la végétation arborescente des campos. Ils sont composés en majeure partie des espèces suivantes : Urticées *(Celtis)*, Verbénacées *(Ægiphila)*, Laurinées, Malpighiacées, Borraginées *(Cordia)*, Tiliacées *(Sloanea)*, types arborescents auxquels se mêlent des arbustes : Verbénacées *(Lantana)*, Synanthérées, Solanées, Euphorbiacées *(Croton)*, Malpighiacées en lianes, Fougères *(Pteris caudata)*, Graminées *(Melinis)*. Enfin les campos revêtent encore un aspect différent depuis Piauhy et Pernambuco jusque vers l'extrémité de Minas-Geraes, où se rencontrent surtout les Cátingas, lorsque le sol est couvert d'une végétation frutescente rabougrie, tourmentée dans ses formes, peu élevée et qui prend le nom de *Carrascos* ou *Carrascaes* (*carrascal* au singulier). Au point de vue du nombre et de la variété des espèces, les Carrascaes sont riches en végétation. On y rencontre en effet des séries considérables de Mélastomacées *(Lasiandra, Microlicia)*, de Myrtacées *(Eugenia)*, de Malpighiacées, de Synanthérées *(Lychnophora)*, de Restiacées buissonnantes *(Eriaucolon)*, enfin, sur divers points, de Liliacées arborescentes. Les points où ces associations forment d'épais buissons, pressés les uns contre les autres, ont reçu le nom plus spécial de *Cerrados* et *Cerradões*.

La région sud-occidentale du Brésil, comprenant presque toute la province de Matto Grosso, offre une végétation très différente de celle que nous venons d'examiner, car elle reproduit presque identiquement la végétation équatoriale de l'Amazone. Les vastes plaines qui, en ce point, s'étendent entre le Paraná et le Paraguay et se continuent dans le Grand Chaco et en Bolivie jusqu'au pied des Andes, constituent la zone des *Pantanaes* (marécages), forêts tropicales bordant tous les cours d'eau et garnissant les marécages, parfois immenses, de ces plaines. Tout à fait sur le bord de l'eau et sur tous les points où les inondations se font sentir, règnent en maîtres les Palmiers à cire ou *Carandá*, dont les feuilles s'étalent en éventail, les *Cocos capitata*, les *Copernicia*, etc. En dehors de la région inondée, croissent d'autres Palmiers (*Euterpe oleracea*, *Œnocarpus Bacaba*, *Iriartea exorrhiza*, *Mauritia*, etc.), des Myrtacées *(Eugenia)*, des Bombacées *(Chorisia ventricosa)*, des Broméliacées arborescentes, et les arbres sont couverts d'épiphytes et de Lianes comme dans les *Caá-etés* de l'Amazone. Les endroits marécageux nourrissent de nombreux Roseaux, Bambous, et les parties humides sont couvertes de Fougères arborescentes. En s'avançant vers le S., ces *Pantanaes* se modifient rapidement et passent à la forme de savane à Graminées du Grand Chaco et de la République Argentine, que l'on désigne sous le nom de *pampas*. Dans les *Pantanaes*, le nombre des arbres utiles est très peu considérable relativement à celui des végétations analogues de l'Amazone et du littoral.

Il serait difficile de fixer aujourd'hui le nombre des espèces végétales qui se rencontrent au Brésil. Outre que tous les points de ce vaste empire sont loin d'avoir révélé leurs richesses botaniques, le compte des espèces actuellement connues ne saurait être fait, faute d'un ouvrage de flore complète. Le magnifique travail que Martius a commencé *(Flora Brasiliensis)*, ne sera pas, en effet, terminé de longtemps encore, et les familles qui ont été étudiées, il y a de nombreuses années, seraient à revoir. Enfin le nombre des Cryptogames qui croissent au Brésil est plus difficile encore à établir, car aucun ouvrage ne permet d'en avoir une approximation complète.

CHAPITRE VIII

La faune

Par M. le Dr E. Trouessart.

Le Brésil, par sa faune, forme une des subdivisions de la *région néotropicale* qui s'étend du Mexique à la Terre de Feu, et comprend quatre sous-régions. La *sous-région brésilienne*, la plus vaste de beaucoup, comprend toute l'Amérique méridionale, au sud de l'isthme, à l'est des Andes et au nord du Rio Grande do Sul, région que l'empire du Brésil couvre presqu'à lui seul, et qui possède, à peu de choses près, tous les types les plus caractéristiques de la région néotropicale.

Parmi les Mammifères, les Singes *(Cébiens)* sont plus nombreux au Brésil, et surtout dans le bassin de l'Amazone, que dans le reste de l'Amérique, et plusieurs genres *(Lagothrix, Pithecia, Eriodes, Callithrix)* peuvent être considérés comme lui étant propres ; il en est de même des Ouistitis *(Hapaliens)*, dont une seule espèce s'étend jusqu'à l'isthme de Panama. Huit genres de Chauves-Souris *(Phyllostomidæ)* sont propres au Brésil. Le seul Carnivore redoutable de cette région est le Jaguar ou Onça *(Felis onça)*, dont la force et la taille égalent presque celles du Tigre, mais dont la robe est semblable à celle des Léopards de l'ancien continent. Parmi les Carnivores de plus petite taille, signalons le Puma, en tupy Suçuarâna *(Felis concolor)*, l'Ocelot ou Maracajá *(F. pardalis)* et le Margay ou Gato do mato *(F. tigrina)*, puis plusieurs formes particulières de Loups ou Chiens sauvages, le Lobo vermelho *(Canis jubatus)*, le Raposa do Brazil *(C. brasiliensis)*, l'*Icticyon venaticus*, le Raton ou Guaxinim *(Procyon cancrivorus)* et le Coatí *(Nasua socialis)*. Dans le groupe des Didelphes, *Didelphis cancrivora* et *D. palmata* (cette dernière à habitudes aquatiques). L'Amazone est habitée par une espèce particulière de Dauphins d'eau douce *(Platanista amazonica)*, et, à son embouchure, par un Lamantin *(Manatus australis)*. Sur les côtes on voit de nombreux Botos *(Delphinus rostratus)*. Les Baleines, qui étaient jadis nombreuses, fréquentent peu aujourd'hui le littoral du Brésil. Le Tapir ou Anta *(Tapirus americanus* ou *suillus)*, le plus grand Mammifère indigène du Brésil, deux Pécaris (Bacurys ou *Dicotyles labiatus* et Caïtetús ou *D. torquatus*), et quatre ou cinq espèces de Cerfs (le Veado-galheiro, Guazú-pucú des Guaranys, ou *Cervus paludosus* ; le Veado-campeiro, Guazú-i, ou *C. campestris* ; le Veado-catinga, Guazú-birá ou *C. nemorivagus* ; le Veado-mateiro, Guazú-pitá ou *C. rufus*), sont les seuls Ongulés de cette vaste région boisée, périodiquement inondée par les débordements des grands fleuves. Les Rongeurs, par contre, sont nombreux, et atteignent une grande taille : tels sont le Cabiai que les Brésiliens appellent Capivára *(Hydrochœrus)*, les Pacas (*Cœlogenys)* et les Agoutis *(Dasyprocta)*. La famille des *Echimyidæ* à pelage épineux est propre à cette région. Une seule espèce de Lièvres *(Lepus brasiliensis)*, s'y trouve tout à fait isolée du reste du genre. Les Edentés sont nombreux et variés, bien qu'ils n'atteignent plus la taille gigantesque des *Megalonyx* et des *Glyptodon*, quaternaires : les Paresseux *(Bradypus)*, le grand Fourmilier ou Tamanduá *(Myrmecophaga)* et deux genres de Tatous *(Priodonta, Tatusia)* se trouvent dans presque tout le Brésil.

Les Oiseaux du Brésil sont remarquables par la variété et l'éclat de leurs couleurs. Au premier rang, il faut signaler les Oiseaux-mouches ou Beija-flôres *(Trochilidæ)* dont 59 genres sont propres à cette sous-région. Viennent ensuite les Tangaras ou Tanagras (*Tanagridæ*, avec 26 g.), les *Tyrannidæ* nommés au Brésil Sahys, Sahiras et Bem-tevis (22 g.), et les Manakins (*Pipridæ*, avec 10 genres propres). L'oiseau chanteur par excellence au Brésil est le *Sabiá*, de la famille des *Turdidés*, voisin du *Moqueur* de l'Amérique du nord, qui ressemble à nos Grives, et dont le plus apprécié est le *Sabiá da praia* (*Mimus lividus*, d'après Pr. Max. de Neuwied). Les Perroquets *(Conuridæ)* et notamment les *Aras*, les Toucans *(Ramphastidæ)*, les Cotingas *(Cotingidæ)*, les Fourmiliers *(Formicariidæ)*, sont aussi largement représentés, et ces familles sont propres à la région néotropicale. Nos Perdrix et nos Faisans sont remplacées par les Colins *(Odontophorus)*, Hoccos *(Cracidæ)* appelés Mutums au Brésil, et par les Pénélopes (dans le pays Jacús, Jacutingas, etc.). Les Tinamous *(Tinamidæ)*

représentent un autre type plus voisin, par son ostéologie, des Autruches. L'Agami ou Jacami *(Psophia)*, le Cariama ou Seriama, le Kamichi *(Palamedea)*, l'Eurypyge, l'Hoazin *(Opisthocomus)*, sont des types aberrants propres au Brésil.

Les Reptiles sont nombreux, et quelques-uns sont très redoutables par leur taille ou leur venin. Parmi les Serpents, le *Boa constrictor*, ou Giboia des Brésiliens, atteint des dimensions considérables. Le Sucuriú ou Boa Anaconda *(Eunectes murinus)* est plus grand encore (6 m.), les *Elaps* et *Craspedocephalus* (ceux-ci voisins des Crotales sont très dangereux par leur morsure venimeuse), et les *Tortricidæ* (famille qui se retrouve en Asie) sont remarquables par leurs brillantes couleurs. Les Lézards sont représentés par des Iguanes dont quelques-unes atteignent une grande taille. Les Crocodiles ont des représentants appartenant aux deux familles des *Alligatoridæ* et *Crocodilidæ*. Les Tortues de l'Amazone (g. *Podocnemys* par exemple), atteignent souvent une taille comparable à celle des Tortues marines.

Parmi les Amphibiens, les Batraciens seuls sont nombreux : la Grenouille-taureau de l'Amérique du Nord, ainsi nommée à cause de sa voix mugissante, est remplacée par de grandes espèces *(Ceratophrys cornuta)* d'une autre famille *(Cystignathidæ)* ; le genre *Rana* diminue à mesure que l'on se rapproche du sud de l'Amérique où il est remplacé par des Rainettes *(Hylidæ Polypedalidæ)*, comme en Australie. Le *Pseudis* est intéressant par la grande taille de ses têtards ; le *Nototrema* ou *Notodelphis* et le *Pipa* sont remarquables par l'habitude qu'ont les femelles de couver leurs œufs dans des replis de la peau du dos.

La Faune des Poissons d'eau douce, que nous connaissons surtout par les travaux d'Agassiz, est, comme on devait s'y attendre, extrêmement riche en types variés et souvent d'une taille colossale. Tel est le Pirarucú (*Vastres* ou *Arapaima gigas*) de l'Amazone, de la famille des *Osteoglossidæ* qui dépasse souvent 3 m. de long. Les *Polycentridæ*, les Gymnotes *(Gymnotidæ)* ou Anguilles électriques, nommées Poraquès au Brésil, les *Trigonidæ* ou Raies d'eau douce sont propres à cette région. Les *Siluridæ*, les *Chromidæ*, les *Characidæ* sont aussi largement représentés. Les Poissons dipnoïques ont ici un représentant isolé *(Lepidosiren)*, les deux autres étant propres, l'un à l'Afrique, l'autre à l'Australie intertropicales.

Nulle part ailleurs la faune des Insectes ne présente une égale profusion de formes et de couleurs. Les Longicornes sont surtout remarquables par leur variété (489 g. propres), et leur grande taille (*Titanus*, *Macrodontia*, l'Arlequin ou *Macropus longimanus*, etc.). Viennent ensuite les *Lucanidæ* et surtout les *Cetoniidæ*, parmi lesquelles les g. *Inca* et *Dynastes*, remarquables par leurs formes robustes, les *Buprestidæ*, également de grande taille et parés de couleurs métalliques, les *Elateridæ* ou Taupins, dont une espèce d'un pouce de long *(Pyrophorus noctilucus)* répand, dans son vol nocturne, une lueur phosphorescente. — Les Papillons ne sont pas moins éclatants : tel est le *Morpho* aux ailes azurées et changeantes, un des plus grands Papillons connus ; les *Nymphalidæ*, *Erycinidæ*, *Heliconidæ*, sont également parés des plus vives couleurs. Citons encore parmi les *Sphingidæ* le g. *Urania*. — Un Hémiptère, le Fulgore porte-lanterne ou Getiranaboia, est célèbre par la propriété lumineuse qu'on lui a prêtée et qui n'est pas prouvée. Les Termites ou Cupim, de l'ordre des Névroptères, vivent en société comme les Fourmis, et ont deux espèces dont l'une construit des nids de forme conique qu'on prendrait dans la campagne pour des habitations humaines ; l'autre *(Termes devastans)* est très redoutée pour ses ravages.

Les Arachnides sont représentées par plusieurs formes spéciales : au premier rang se placent la *Mygale aviculaire* et la *Mygale versicolore* ou *Blondii*, celle-ci propre au Brésil. Les Myriapodes ont plusieurs espèces d'une taille relativement gigantesque *(Scolopendra ptatypoïdes, variegata, morsitans)*, et dont la morsure venimeuse est quelquefois fort dangereuse.

Les Crustacés d'eau douce (*Palemon*, etc.) présentent aussi quelques particularités intéressantes sur lesquelles le naturaliste F. Müller, du Muséum de Rio, a appelé l'attention.

Les Mollusques terrestres, moins abondants qu'aux Antilles, sont cependant largement représentés par de grandes espèces du g. *Bulimus*, des *Cyclostomidæ*, *(Cistula, Chondropoma, Cyclophorus)* et l'*Ampullaria gigas* qui habite l'Amazone. Les Limaces de l'ancien continent sont remplacées par une autre famille, celle des *Vaginulidæ*.

CHAPITRE IX

La paléontologie

Par M. le Dr E. Trouessart.

La paléontologie du Brésil est restée longtemps presque complètement inconnue ; elle commence à s'éclairer grâce aux travaux récents des géologistes qui ont exploré ce pays. Le Dr C.-A. White vient de publier (1887) un important mémoire sur les Mollusques et les Echinodermes de l'époque crétacée. Cette faune marine se rapproche, par ses Gastéropodes, de la faune crétacée de l'Inde méridionale plus que d'aucune autre ; les Céphalopodes seuls présentent quelques affinités avec la faune contemporaine du Nouveau-Mexique. Cette dissemblance est d'autant plus remarquable que le peu que l'on sait des faunes antérieures (paléozoïques et spécialement carbonifères), caractérisées surtout par des Brachiopodes, indique une identité presque complète entre les deux Amériques. Plusieurs de ces espèces crétacées ont un faciès jurassique, d'autres un faciès tertiaire ; mais la grande majorité fixe l'âge de cette période comme crétacée. Parmi les bivalves nous citerons : *Ostrea distans*, *Gryphæa trachyoptera*, *Pecten collapsus*, *Lima interlineata*, etc.; parmi les Gastéropodes : *Cerithium pedroanum*, *Fusus longiusculus*, *F. pernambucensis*, *Phorus brasiliensis*, *Murex sutilis*, etc.; parmi les Céphalopodes : *Ammonites pedroanus*, *A. maromiensis*, *A. Hartii*, *Helicoceras hystriculum*, etc.; parmi les Echinodermes : *Cidaris branneri*, *Gonoclypus nettoanus*, *Echinobrissus freitasii*, *Catopygus æqualis*, *Toxaster altiusculus*, etc., et un grand *Uraster*.

La plupart de ces espèces et plusieurs genres sont nouveaux. Le crétacé inférieur (groupe de Bahia) renferme des coquilles d'eau douce qu'il est impossible de distinguer du genre encore vivant *Lioplax* (Troschel). Ces mêmes couches d'eau douce des environs de Bahia ont

fourni, avec des *Unio*, *Paludina*, *Melania*, appartenant à des genres encore vivants, des Poissons et des Reptiles *(Crocodilus Hartii*, *Thoracosaurus bahiensis)*, que Hartt considère comme caractérisant le néocomien inférieur. Plus récemment, Cope a décrit, sous le nom de *Stereosternum tumidum*, un Batracien urodèle trouvé dans la province de São Paulo et qu'il considère comme carbonifère. Des poissons *(Anædopogon*, *Aspidorhynchus)* seraient jurassiques, puis de trois étages différents du crétacé, dont les deux supérieurs correspondraient au *Fox Hills* et au *Laramie* de l'Amérique du nord *(Pycnodus*, *Apocopodon*, *Galeocerdo*, *Enchodus*, *Chiromystus*, *Diplomystus)*. Un Reptile Téléosaurien *(Hyposaurus Derbianus)* est du Fox Hills de Pernambuco.

La faune tertiaire est mal connue, les couches presque exclusivement marines de cette époque étant très pauvres en fossiles. Il est probable, cependant, que la riche faune de vertébrés tertiaires, qui a laissé ses débris en Patagonie et sur le territoire de la République Argentine, s'est étendue jusque dans l'ouest du Brésil, car on en trouve des traces plus au nord dans la République de l'Equateur (recherches de Branco et Reiss) et jusque dans l'île de Cuba (Castro). La faune quaternaire, découverte par Lund dans les cavernes de la province de Minas-Geraës, n'est, d'ailleurs, elle-même qu'un reste de la faune tertiaire sud-américaine que les travaux tout récents d'Ameghino ont montrée si intéressante et si variée. Cette faune quaternaire du Brésil est beaucoup plus riche que la faune actuelle. En effet, outre la plupart des Mammifères qui vivent encore au Brésil, on y trouve deux Singes d'espèces éteintes *(Protopithecus brasiliensis*, *Jacchus grandis)*; des Carnassiers d'une force et d'une taille redoutables (*Smilodon neogæus* ou *populator*, voisin du *Machairodus* et pourvu comme lui de longues canines en forme de sabre, *Abathmodon fossilis*, *Canis (Speothos) pacivorus*, *Arctotherium bonærense* ou *Ursus brasiliensis*, etc.). Des Ruminants, notamment des Lamas *(Auchenia)*, actuellement refoulés, de même que l'Ours, dans la chaîne des Andes; des Cerfs d'espèces éteintes (genre *Leptotherium*, de Lund). Des Proboscidiens *(Mastodon Humboldtii)*, et, ce qui est bien remarquable, plusieurs espèces du genre Cheval *(Equus)* et d'un genre voisin *(Hippidium)*. Ces restes prouvent que le Cheval a existé et s'est éteint dans l'Amérique du sud bien longtemps avant son importation moderne par les Européens. Une espèce (*Equus curvidens*, Owen, ou *E. affinis-caballo*, Lund), est très voisine par ses dents du Cheval de l'ancien continent; une autre (*E. Lundii*, Boas) a des dents semblables à celles des Zèbres africains, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'on a des raisons de croire que tous les Equidés tertiaires étaient rayés. Les *Hippidium neogæum* et *principale* sont très voisins des Chevaux. Des Ongulés voisins des Rongeurs (*Toxodon expansidens*, Cope) se trouvent ici moins nombreux qu'à la Plata. Il en est de même des grands Edentés qui sont représentés par des Gravigrades (*Ochnotherium*, *Megatherium*, *Platyonyx Cuvieri*, *Scelidotherium*, *Cœlodon*, etc.), animaux assez voisins des Paresseux actuels, mais aux formes colossales, et qui ne grimpaient pas sur les arbres, comme ceux-ci, mais se contentaient de les déraciner pour dévorer leurs feuilles. Enfin, des Tatous gigantesques *(Glyptodontes)*, à cuirasse entière, comme celle des Tortues *(Chlamydotherium*, *Hoplophorus*, *Pachytherium*, *Euryodon*, *Heterodon*). Tous ces types sont éteints.

CHAPITRE X

L'anthropologie

Par MM. le baron de Rio-Branco et Zaborowski.

—

A une époque où il n'était pour ainsi dire pas encore question de l'homme préhistorique, où son ancienneté était niée ou ignorée, un certain nombre de ses restes étaient recueillis dans des cavernes du Brésil. Un savant danois, Lund, est l'auteur de cette découverte. En poursuivant ses études sur la paléontologie brésilienne dans les environs de Lagoa Santa (province de Minas-Geraes), il rencontra dans les cavernes calcaires de la vallée du Rio das Velhas des restes d'animaux éteints et dans six de ces cavernes une certaine quantité d'ossements humains (1841-1843). Celle de Sumidouro, entre les rivières das Velhas et Paraopéba, à trois lieues de la ville de Santa Luzia, lui a fourni à elle seule des restes de trente individus plus ou moins pétrifiés, recouverts d'une brèche très dure, et, parmi ces débris, seize crânes, dont cinq en bon état. Un de ces crânes, resté au Brésil, a été étudié par MM. Lacerda et Peixoto, du Muséum de Rio; quatorze, envoyés à Copenhague, viennent de l'être par M. Hansen; le seizième est à Londres. Il n'y a pas d'exemple d'os humains quaternaires trouvés en si grand nombre dans des cavernes. Ces ossements gisaient dans le plus grand désordre, mêlés avec des restes de plusieurs espèces d'animaux, les unes encore vivantes, d'autres éteintes ou émigrées, ce qui exclut toute idée de sépulture. Plusieurs crânes montraient un trou de même grandeur et de forme oblongue, évidemment produit par un instrument de pierre à bout pointu. Lund a émis l'opinion que les individus en question auraient été des prisonniers de guerre mis à mort d'un coup de hache de pierre sur la tempe. « Il y avait des mâchoires inférieures », écrivait-il quelque temps après (28 mars 1844, lettre à Rafn), « qui n'étaient pas seulement dépourvues de toutes les dents, mais qui étaient tellement usées, qu'elles ressemblaient à une plaque osseuse, épaisse seulement de quelques lignes. »

Cela montre, peut-être, que l'homme fossile de Sumidouro portait déjà à la lèvre inférieure l'étrange ornement que portent encore aujourd'hui les Botocudos du rio Doce. En effet, le prince Maximilien de Neuwied raconte dans son *Voyage au Brésil* (t. II, 215), qu'il avait fait examiner par Blumenbach le crâne d'un Botocudo de vingt à trente ans. « C'est, dit Maximilien, une véritable curiosité d'ostéologie. On reconnaît sur cette tête que le batoque a déjà fait tomber les dents antérieures de la mâchoire inférieure, et en même temps a comprimé si fortement les os maxillaires que les alvéoles des dents ont entièrement disparu, et que la mâchoire est dans cet endroit devenue aussi aiguë qu'un couteau. »

M. Gaudry croit qu'il faudrait distinguer dans la caverne de Sumidouro deux couches quaternaires : la moins profonde, caractérisée par les espèces plus récentes et par les ossements humains, serait contemporaine du renne de l'Europe occidentale ; la couche inférieure, caractérisée par les espèces éteintes, correspondrait à l'époque du mammouth. Selon lui, l'homme fossile de Sumidouro existait à coup sûr à l'époque du renne, mais il manquait peut-être à celle du mammouth. Quoi qu'il en soit, ces crânes offrent un haut intérêt pour l'anthropologiste. Ils diffèrent de tous les crânes fossiles de l'Europe par plusieurs caractères, dont le plus frappant est la grande hauteur de la voûte (hypsisténocéphalie), jointe à une excessive dolichocéphalie. Ils diffèrent aussi de ceux de l'homme précolombien des *Tambaquis*, qu'on trouve dans les provinces méridionales du Brésil. Les crânes des Tambaquis, d'après M. Peixoto, varient depuis la dolichocéphalie jusqu'à la brachycéphalie ; mais ils présentent un caractère uniforme ; c'est l'indice nasal franchement leptorrhinien. De tous les Indiens du Brésil étudiés jusqu'à présent, ce sont les Botocudos actuels, mesorrhiniens, ceux qui se rapprochent le plus de l'homme du Sumidouro. Ils paraissent être le résultat du croisement de ce type primitif avec l'autre élément ethnologique des Tambaquis du Sud.

Les autres débris préhistoriques d'origine brésilienne que l'on possède se rapportent presque tous à des époques plus récentes. Ce sont notamment des inscriptions sur des rochers, des poteries, des mortiers, des idoles, des fétiches et des statuettes en terre cuite ou en pierre, des objets d'ornementation, des haches et des pointes en pierre, recueillis dans des cavités, ou dans les *Tambaquis*, amas coquillers du littoral (de *Tambá*, huître, et *quïb*, restes), nommés vulgairement *Sambaquis* et *Sernambys*, et dans les stations funéraires *(Tÿmbatïbïs)* de l'Amazone. C'est dans les collines artificielles de Pacoval et de Camutins, la première sur la rive orientale du lac Arary (île de Marajó), la seconde quelques lieues plus loin, dans la direction O.-S.-O., près de la rivière Anajas, qu'on a recueilli, dans ces dernières années, les plus belles curiosités archéologiques du Brésil, ainsi que dans les grottes du Maracá (rive gauche de l'Amazone en face de l'île de Gurupa), dans les vallées du Tapajoz, du Trombetas et du Nhamundá, même plus loin, en montant l'Amazone, à Miracancuera (corruption de Môrô-câng-cuêra) quatorze lieues en amont d'Itacoatiara. Presque tous ces objets ont figuré à l'Exposition anthropologique de Rio de Janeiro en 1882, organisée par le conseiller Ladislão Netto, directeur du Muséum de cette ville. Le musée Peabody, à Cambridge (Etats-Unis), en possède beaucoup, ainsi que le musée de Pará. Les premières fouilles à Pacoval ont été faites, en 1870 et 1871, par des auxiliaires du professeur Hartt (Barnard et O. Derby), par le professeur Steere, de l'Université de Michigan, et Ferreira Penna, de Pará. Les fouilles de 1876, sous la direction de M. O. Derby, et, surtout celles de 1880, faites par M. Ladislão Netto, ont été plus considérables et plus productives. Les collines de Camutins ont été explorées par O. Derby en 1876 et 1877, et les grottes de Maraca découvertes en 1872 par Ferreira Penna.

Le *tÿmbatïbï* du Pacoval est la plus remarquable de ces stations funéraires. C'est une colline artificielle, aujourd'hui couverte entièrement de végétation, et qui peut-être aurait eu primitivement, selon M. Netto, la forme d'une tortue, animal qui joue un grand rôle dans les mythes de l'Amazone. On y a trouvé, comme dans les stations voisines, un grand nombre d'urnes funéraires *(câmbucis)*, des fragments de poteries, des vases *(ïgaçabs)* de formes très variées, gravés ou peints; des figures décoratives (anses, etc.) ; des fétiches et des idoles en terre cuite ou en pierre, des *hembós (phallus)* et des *tambeaós* ou *tamatiâtangs (folia vitis)*, ornements féminins en argile, décorés de dessins capricieux ; des statuettes *(aceraanguá)* et des grotesques en terre cuite. Ces objets diffèrent de tous ceux qu'on rencontre dans les autres parties du Brésil, et indiquent qu'un peuple d'une civilisation plus avancée et d'un sentiment artistique assez développé a habité cette région avant sa découverte par les Européens.

Fig. 1. — Vase anthropomorphe orné de gravures en creux et en relief, et peint en rouge sur fond blanc. Trouvé à Marajó.

Fig. 2. — Urne funéraire gravée et ornée de griffes et de feuilles.

Nos gravures représentent, d'après celles publiées dans le tome VI des *Archives du Muséum de Rio de Janeiro*, quelques spécimens de la céramique de Marajó ; deux urnes funéraires trouvée à Pacoval, l'une, anthropomorphe (fig. 1), ornée de reliefs et de gravures, et peinte en rouge sur fond blanc ; l'autre (fig. 2), ornée de feuilles, de griffes et de lignes gravées ; un petit vase

(fig. 3), ayant la forme de l'alabastros, et un *tambeaó*, *tamatiâtang* ou *tamatiâ-açoyaba* (fig. 4), curieux ornement qu'on a rencontré dans toutes les urnes renfermant des ossements de femmes. Un trou placé à chacune des trois extrémités servait à le maintenir. La fig. 5 reproduit un poisson en stéatite provenant de la vallée du Trombetas. Ces fétiches en pierre, représentant presque toujours des poissons ou des oiseaux, se retrouvent encore dans les Tambaquis de la côte méridionale du Brésil, ainsi que de nombreux petits vases en pierre, des pointes de flèches, des haches et des ornements, quelques- uns fabriqués avec des pierres très dures.

Fig. 3. — Petit vase gravé, trouvé à Marajó.

Au moment de la découverte, les sauvages du Brésil se servaient, comme aujourd'hui encore, d'instruments en pierre polie. Les trouvailles de ce genre sont nombreuses, et la collection d'armes et d'objets en pierre du Muséum de Rio est très riche. La plus grande partie de ces instruments sont en diorite, mais ce Muséum possède plusieurs exemplaires de haches en quartzite, serpentine, gneiss, fibrolithe, néphrite, etc. Quelques-uns des objets en pierre sont d'une ancienneté prouvée, comme ceux que M. Vlasto a recueillis dans les excavations faites près de Caratapera, province de Maranhão, et qui ont été présentés à la Société d'anthropologie de Paris. L'âge du terrain d'où ils ont été extraits et leur ressemblance avec des objets trouvés en Guyane, qui sont d'une ancienneté démontrée, permet de les rattacher à une période alluviale antérieure à la nôtre et correspondant sans doute à l'âge néolithique en Europe. Les

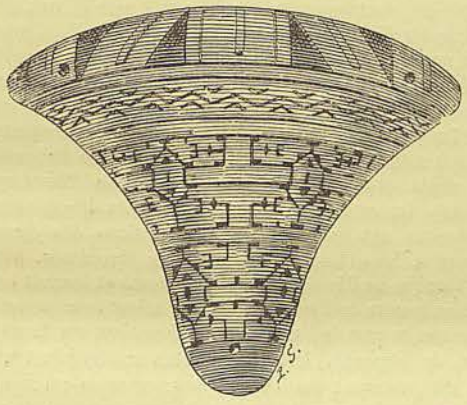


Fig. 4. — *Tambeaó* ou Tamatiâtang (*Folium vitis*).

instruments en pierre taillée, découverts jusqu'à présent au Brésil, sont en petit nombre et proviennent de la vallée de l'Amazone (Taperinha, Itaituba, Uatuma, etc.),

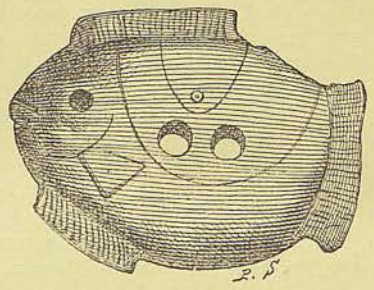


Fig. 5. — Fétiche de stéatite, trouvé dans la vallée du Trombetas.

du Parahybuna (prov. de Minas-Geraes) et d'un tambaqui de la prov. de Paraná.

Beaucoup de tambaquis du Brésil ne datent pas d'une époque bien antérieure à la conquête européenne. D'autres sont même postérieurs à la découverte. On a remarqué à travers les couches des ossements humains fracturés, qui déceleraient des habitudes d'anthropophagie chez plusieurs des tribus qui ont formé ces amas. D'un autre côté on sait par les anciens chroniqueurs que, pendant la saison de la pêche et des fêtes sur le littoral, les Indiens avaient l'habitude d'enterrer leurs morts dans ces monts de coquillages.

Le Père Christoval de Acuña, dans son voyage de l'Amazone avec Pedro Teixeira (1639), a trouvé encore des Indiens qui adoraient des idoles et qui les attachaient à la proue de leurs canots quand ils allaient à la pêche ou à la rencontre des ennemis (§ 40 du *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*). C'est probablement une de ces idoles que M. Barbosa Rodrigues a découverte et décrite en 1875. Elle a été reproduite dans le t. VI des archives du Muséum de Rio et représente un carnivore domptant un animal qui paraît être un chélonien, le tout en stéatite, mesurant 0m18 de hauteur. Le comte de Castelnau avait rapporté de l'Amazone (Santarem), en 1846, une statue de plus grande dimension (1m35 de hauteur), qui se trouve aujourd'hui au musée du Trocadéro et dont l'ancienneté avait été contestée au Para et à Rio à une époque où le professeur Hartt et M. Ladisláo Netto n'avaient pas encore ouvert la voie aux études archéologiques dans le Brésil.

Les inscriptions sur des rochers se trouvent presque toutes dans la vallée du São Francisco et de l'Amazone. Elles sont taillées sur les rocs, quelques-unes présentant des traces de peintures diverses, d'autres simplement coloriées en rouge. Ce sont des arabesques, des signes variés, des figures humaines, des animaux, des soleils, des flèches. Elles paraissent indéchiffrables, et ne représentent peut-être que le caprice des artistes indiens. La seule qui pourrait peut-être avoir une interprétation est celle que les naturalistes Spix et Martius ont publiée dans leur atlas de voyage, plus connue par une reproduction peu fidèle de Debret. Elle se trouve dans la serra do Anastacio, sur la rive droite du Bendegó, entre Monte-Santo et le São Francisco. On croit y voir l'historique d'une bataille commencée la nuit. Non loin de cet endroit on trouve d'autres inscriptions à Tiuba (Pedra das Lettras, [1]

entre Monte Santo et Villa Nova da Rainha), à Grota Funda, près de Jacobina, à Talhada, Pé da Serra, Salgado, Brejo (en face de Piranhas), à Olho d'Agua do Casado (Alagoas, près de Piranhas), dans le Panema, affluent du São Francisco, etc. En dehors des zones que nous avons indiquées (São Francisco et bassin de l'Amazone) on connaît des inscriptions dans le versant oriental de la Serra do Bacamarte et dans la Serra do Teixeira (Parahyba), à Ceará, à Piauhy (Curumatá), au Maranhão, et, plus au S., dans la Serra da Onça (rio Doce), et à Rio Grande du Sud. Dans le bassin de l'Amazone ces inscriptions sont nombreuses : à Itacoatiara, pierre peinte, dans le Rio Negro, le Madeira, le haut Tapajóz (Morro de Cantagallo), le Xingú, le Yapurá, etc. Une inscription dans l'Araguaya avait été découverte dès 1774 par Cabral d'Almeida. On en connaît une autre sur le canal du lac Gahyba (Matto-Grosso).

La nouvelle répandue en Europe de la découverte des ruines d'une ville monumentale dans l'intérieur du Brésil (province de Bahia) ne repose que sur un manuscrit de 1754, très détérioré, qu'on conserve à la Bibliothèque nationale de Rio. Jusqu'ici la ville en question n'existe que dans les pages de ce vieux manuscrit, publié dans le tome Ier (1839) de la *Revue de l'Institut historique du Brésil*.

D'autre part, van Baerle (Barlœus, *Res Brasiliæ*, p. 217 de l'édit. princeps) raconte qu'Elias Herckman, l'ami de Maurice de Nassau, avait rencontré, dans une exploration de l'intérieur (1641), deux pierres parfaitement rondes, dont la plus grande, placée sur l'autre, mesurait seize pieds de diamètre. Elles se trouvaient à l'occident des montagnes de Yuruparïbacaí, non loin de la rive gauche de l'Araçagy, affluent du Mamanguape (Parahyba do Norte), entre les villages indiens de Guirâobira (aujourd'hui ville d'Independencia) et de Guirarembuca. Le lendemain il rencontra encore d'autres pierres très grandes dressées en forme d'autels, qui lui ont rappelé certains monuments de Drenth. Ces parages n'ont pas été visités depuis ce temps par d'autres savants, et il est possible que les pierres qu'il a vues n'aient pas été rassemblées par la main des hommes.

On sait que la perforation de la lèvre inférieure et quelquefois du nez et des joues chez les hommes (plus rarement chez les femmes) était un usage très répandu parmi les sauvages de l'Amérique, surtout parmi ceux du Brésil. Les premiers voyageurs ont signalé avec étonnement la déformation bizarre de ces hommes qui se perçaient la lèvre inférieure et les joues pour y introduire divers ornements. Cet usage existe encore chez plusieurs tribus. Les Botocudos du rio Doce et quelques Indiens du Xingú portent des rondelles de bois. D'autres tribus emploient des coquillages, des os, des arêtes de poisson, des cylindres en résine et différentes pierres polies de forme ronde et aplatie ou longues et cylindriques, *metara*, *tembetá* (*tembé*, lèvre inférieure, *itá*, pierre). Les plus beaux tembetas étaient fabriqués en quartz hyalin, en albâtre, en néphrite, en béril et en orthose verte. Ces *pierres vertes* (*metara hoby*), désignées par les voyageurs sous des noms très différents (émeraude, albâtre vert, *jade*, etc.; M. Fischer a présenté cent cinquante noms donnés à ces pierres), étaient très estimées des Indiens, et comme on n'en connaissait pas de gisements au Brésil, on a voulu y voir des preuves d'immigration ou de communication des Indiens du Brésil avec le Mexique, voire même avec l'Asie. Ces hypothèses ont été combattues, en 1883, par le professeur A. W. Meyer, de Dresde, et nous ajouterons que, dès 1809, Mawe avait trouvé des nodules de *grünstein* dans du granit décomposé, à Minas Geraes.

Au commencement du XVIe siècle, lorsque les Portugais et les Français entrèrent en relations avec les Indiens du Brésil, les *Tupys* ou *Guaranys*, race conquérante, occupaient presque tout le littoral. Lorsque les expéditions vers l'intérieur commencèrent, on put vérifier que les *Tupys* formaient le peuple indigène le plus répandu, quoique divisé en un très grand nombre de nations ou tribus souvent ennemies, et séparées par d'autres tribus dont la langue différait sensiblement de la leur. Un grand nombre de ces peuplades étaient anthropophages. La dénomination générale de la race prédominante était *Abas* (hommes) ou *Tupys* (T'ĭpĭ, ceux de la génération primitive). Ils se donnaient aussi le nom de *T'ĭpĭ-abá*, ou *T'ĭpĭnabá*, c.-à-d. les autochtones, ou les maîtres du pays, d'où les dénominations *Tupinambás*, des Portugais, et *Toupinamboults* des voyageurs français du XVIe siècle. Aux tribus voisines ils donnaient les noms de *Tupinikê* (ceux du pays voisin, *Tupiniquins* des Portugais, *Toupinenkins* des Français) et *Tobáiguar* (ceux qui habitent en face), d'où le nom *Tobajaras*, donné par les Portugais à certains Indiens. *Tapĭĭ* c'était le sauvage, l'ennemi, ce qui donna naissance au mot *Tapuya*, pour désigner certains Indiens plus sauvages, mot qui pouvait venir aussi de *Tapoyĭ*, enraciné, ferme, pour désigner les Indiens primitifs qui ont réussi à maintenir leur indépendance au milieu des Tupys, même après la conquête portugaise. — Les Tupys qui occupaient le littoral de Rio de Janeiro jusqu'à la partie orientale de São Paulo, étaient désignés par le nom de *Tamoyos* (*Tamoĭ*, les aïeux). C'étaient les alliés des Français contre les Portugais; leurs flottilles ont souvent attaqué sur la côte des navires portugais. Le « grand et puissant roi Quoniambek » (Cunhambebe) dont le portrait a été publié par Thevet, dans sa *Vie des Hommes illustres*, et dont parle Hans Stade, était un chef Tamoyo, ennemi implacable des Portugais. Ces Indiens, après de longues guerres, ont été forcés d'émigrer, et sont allés se fixer, dit-on, sur les bords de l'Amazone. Les Tupys de São Paulo prenaient le nom de *Temiminós* (*Temĭ mînŏ*, petits-fils). Les Tamoyos de Rio désignaient les alliés des Portugais sous le nom de *Mbaracayás* (chats). On comprend quelle confusion ces dénominations différentes ont produite dans les relations des chroniqueurs et dans l'interprétation de ces chroniques. Ainsi, un Tamoyo de Rio s'intitulait Tupinambá et donnait à ses voisins le nom de Tupinikê; ceux-ci, à leur tour, prenaient pour eux le nom de Tupinambá, et donnaient aux Tamoyos celui de Tupinikê. Les chroniqueurs multipliaient ainsi ces désignations : les *Patos* (mot portugais qui signifie canard), Indiens qui habitaient le littoral sud de Sainte-Catherine et les rives du lac qui porte leur nom, étaient les mêmes que les *Guanandás* (*Guananá*, canard), quoique des auteurs les désignent comme des nations différentes. Par contre, on désigne quelquefois sous le même nom des Indiens dont les mœurs et la langue diffèrent beaucoup, comme les *Caingangs* et *Camés*, de la province de Paranà et les *Croás* du Matto-Grosso, désignés sous le nom de *Corôados* dans les deux provinces.

Les Tupys parlaient tous, avec de petites différences, une langue qui, pour être très répandue, a été désignée sous le nom de *langue générale des Brésiliens* (*Lingua geral dos Brazis*). C'était l'*abañeenga* (langue des hommes), plus connue aujourd'hui sous le nom, que les jésuites du Paraguay lui ont donné, de *guarany* (*guarinyhara*, guerrier). Le tupy du Brésil était cette même langue avec de légères modifications. Aujourd'hui encore,

malgré les transformations subies pendant quatre siècles de relations avec d'autres peuples barbares et avec les Espagnols et les Portugais, un Indien brésilien de la race tupy peut s'entendre aisément avec un Guarany du Paraguay et du Corrientes.

Outre les Tupys, il y avait au XVIe siècle, et il y a encore, au Brésil, des régions occupées par des Indiens dont la langue diffère entièrement de l'abañeenga. Martius, après avoir étudié un grand nombre de vocabulaires, a groupé ainsi les Indiens du Brésil d'après la langue : les TUPYS ou GUARANYS, dont nous venons de parler; les GÉS ou CRANS, du bassin du Tocantins et d'une grande partie du Maranhão et du Piauhy (*Cayapós*, *Chavantes*, *Cherentes*, *Geicós*, etc.); les CRENS ou GUERENGS, du versant oriental de la chaîne des Aymorés, de la partie occidentale du São Paulo, des provinces du Paraná et de Matto Grosso (*Botocudos*, *Puris*, *Coroados*, *Malalis*, etc.); les GOYATACAZES (de *Aataâquâ*, léger à la course), qui jadis s'étendaient depuis le Parahyba do Sul jusqu'à la partie méridionale de Bahia, et dont on trouve des représentants dans cette dernière province et dans celle de Rio, la plupart incorporés à la civilisation, et dans le São Paulo à l'état sauvage (*Coropós*, *Machacalis*, *Patachos*, etc.); les GUCKS ou COCOS, dans l'intérieur de Bahia, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande du Nord et Ceará et au nord du rio Negro (*Cairiris* ou *Kiriris*, *Sabujas*, *Mandos*, *Maxurûnas*, etc.); les PARECIS, dans le Matto Grosso (*Parecis*, *Guachis*, etc.); enfin les ARUACS, qui habitent les régions voisines de la frontière N. du Brésil, et les GUAYCURUS du Matto Grosso, plus répandus sur la rive droite du Paraguay, hors des limites de l'empire. Les Indiens sauvages des provinces de São Paulo, Paraná, Sainte-Catherine et de la partie septentrionale du Rio Grande do Sul sont généralement désignés sous le nom de *Bugres*.

On pourra peut-être réduire ces différents groupes à trois ou quatre, car la classification de Martius a été faite d'après des vocabulaires très incomplets; cependant nous devons l'accepter provisoirement, les renseignements sur la plus grande partie de ces tribus étant insuffisants. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'au premier abord tous les indiens du Brésil se ressemblent plus ou moins par leurs caractères physiques et par leurs mœurs. La seule langue indienne véritablement connue au Brésil, grâce aux ouvrages que nous ont laissés les pères Anchieta, Montoya et L. Figueira, et récemment, grâce aux travaux de Almeida Nogueirà (Baptista-Caetano de), Couto de Magalhães et Platzman, est le tupy. Elle est encore parlée par la majorité des Indiens du Brésil, au Paraguay et dans la province argentine de Corrientes; mais au Brésil elle tend à disparaître. Dans tout l'empire il n'y a qu'une chaire de langue tupy, au séminaire du Pará. Les pères Mamiani et Bernard de Nantes, missionnaires à Bahia au XVIIe siècle, ont laissé des travaux sur la langue des *Kiriris* ou *Cairiris* du groupe Guck ou Coco.

Plusieurs publications faites sur la langue tupy et un grand nombre d'explications étymologiques données par des auteurs qui connaissent très sommairement cette langue ont le défaut de présenter souvent des indications fausses, et les mots mal orthographiés selon la prononciation des Indiens actuels, qui parlent déjà une langue très corrompue. Les travaux d'Almeida Nogueira ne sont pas de ce nombre, car il a étudié le guarany parlé du temps des jésuites du Paraguay, dont plusieurs documents sont depuis longtemps publiés, et d'autres, manuscrits, sont conservés à la Bibliothèque nationale de Rio.

De toutes les peuplades du Brésil, en dehors des Indiens de la race tupy, la plus curieuse est celle des *Botocudos* ou *Aymorés*. Ils ont occupé jadis une grande partie des forêts des provinces de Minas-Geraes, d'Espirito Santo et de la partie méridionale de Bahia. Aujourd'hui leurs campements sont établis dans les forêts vierges des affluents du Jequitinhonha, du Mucury, du São Matheus et du rio Doce. Leurs tribus sont peu nombreuses; mais il est déjà assez extraordinaire qu'en plein cœur du Brésil, elles aient résisté aux causes de destruction, massacres, fièvres éruptives, métissage, qui ont anéanti la plupart de leurs congénères. Ils se donnent des noms qui diffèrent selon les tribus : *Engereckmoung* ou *Cracmun*, *Nak-nanuk*, *Pejaurum*, *Djioporoca*, etc. Les anciens Portugais les appelaient *Guaymurés* (Guamôiré), d'où le mot *Aymoré*. Le nom de Botocudo, qui a prévalu, et qui blesse profondément ces sauvages, vient des rondelles d'un bois très léger, presque toujours du fromager ventru (*Bombax ventricosa*, Arruda Camara), qu'ils s'introduisent dans la lèvre inférieure et dans le lobule des oreilles. Ces rondelles ou disques ressemblent aux bondes de tonneaux, *batoque* en portugais, et arrivent graduellement à des proportions telles (de 6 à 4 cent. de diamètre), qu'elles donnent à la figure l'aspect le plus hideux et finissent par déchirer la lèvre inférieure retournée. Elles étaient jadis en usage chez un grand nombre d'indigènes brésiliens, notamment chez les Gés. Les Koloches, indigènes de la Colombie anglaise, au voisinage des Esquimaux, en fabriquaient de semblables avec des os compacts. La lèvre distendue se maintient presque horizontale et un peu relevée; les oreilles élargies arrivent jusqu'aux épaules. La rondelle de la lèvre est nommée *gnimato* (*gnima*, bouche; *tö*, qu'on doit prononcer en français *teu*, droit : redresse bouche), celles des oreilles *noumê*.

L'aspect extérieur des Botocudos n'a pas peu contribué à leur faire leur réputation de sauvagerie. Le premier des anthropologistes qui s'en soient occupés, Blumenbach lui-même, les représentait comme les derniers des hommes. Le pur type Botocudo est à crâne élevé et étroit, franchement dolichocéphale, à nez moyennement large, à capacité ranienne faible. Le cubage des crânes étudiés à Paris par M. Rey a donné, par le procédé du plomb, selon les instructions de Broca, une capacité moyenne de 1,470 centim. c. chez les hommes et de 1,385 chez les femmes; M. Peixoto a trouvé comme moyenne, dans un grand nombre de crânes, à Rio, 1,480 centim. c. pour les hommes et 1,212 pour les femmes. La ressemblance du type Botocudo, rappelée plus haut, avec le type du crâne fossile de Lagoa-Santa et ses rapports avec celui des crânes Patagons anciens des Paraderos, qui rappelle les Esquimaux, sont bien significatifs. La présence chez les Botocudos d'individus brachycéphales, prouve toutefois que ce peuple n'est pas resté indemne de tout mélange. Il a été influencé comme presque tous les autres peuples brésiliens, surtout par l'élément Tupy ou Guarany, Araucan ou Pampéen. Tel est encore leur état de sauvagerie indomptable que les Brésiliens civilisés ne connaissent et ne fréquentent qu'une faible portion d'entre eux, appelés Botocudos *traitables*. Pour les autres, ils font encore de temps en temps des incursions par petites troupes pour saccager les maisons isolées, et tuer des blancs ou des nègres. Jamais les habitants civilisés de ces parages ne s'aventurent dans leurs forêts et la plupart d'entre eux ne connaissent sans doute encore ni le vêtement

européen, ni les armes à feu. Ils vivent par petites troupes ou *aldeias*, d'une cinquantaine d'individus. « Ils ont pour abri des huttes de branchage *(kijeme)* quelquefois entièrement cachées dans les broussailles et toujours dressées au plus épais des forêts. Ils n'ont pas d'ustensiles, si ce n'est des tronçons de bambous destinés à porter de l'eau. Leur nourriture se compose d'animaux tués à la chasse, de poissons et de végétaux sauvages ; ils soumettent les aliments à l'action du feu, mais leur cuisson est rarement complète. Quelques Botocudos traitables travaillent, très irrégulièrement, chez les missionnaires et chez les colons, qui les emploient, soit à sarcler les plantations de café et de maïs, soit à abattre les arbres ; sans motif apparent, ils laissent là les instruments de travail et disparaissent pour un temps plus ou moins long. Chez eux, ils ne font aucune espèce de culture. » (P. Rey.) Leurs relations avec quelques petits centres civilisés n'ont donc pas modifié leur état social ; elles n'ont pas davantage élevé leur niveau intellectuel et moral. Et, par exemple, les lambeaux de vêtements dont se couvrent quelques-unes de leurs femmes n'ont pas fait éclore chez elles le sentiment de la pudeur. Quelques rares individus demeurent chez les planteurs de cette région depuis l'enfance et font en quelque sorte partie de la famille. Ces individus, un peu civilisés, sont cependant toujours dans un état d'infériorité intellectuelle et morale vis-à-vis des blancs et des nègres, dont ils partagent le genre de vie. Il existe aussi quelques métis et ceux-là se montrent plus intelligents et plus actifs.

Les Indiens sauvages deviennent de plus en plus rares au Brésil. Leur nombre ne peut être connu. On estimait, il y a quelques années, qu'il était de plus 600,000. Aujourd'hui M. Netto croit qu'il ne dépasse pas de beaucoup 200,000. Les Indiens à demi civilisés ne sont nombreux que dans la vallée de l'Amazone. Les efforts du gouvernement pour les attirer n'ont pas été assez énergiques ni assez suivis depuis l'expulsion des jésuites. Aujourd'hui une somme d'environ cinq cent mille francs est affectée annuellement, dans le budget, au service de la civilisation des Indiens, mais c'est aux gouvernements provinciaux qu'appartient ce service.

On trouvera plus loin, au chapitre Population, quelques données statistiques sur les trois races qui composent le peuple brésilien. Les Indiens et les nègres de pure race finiront probablement par disparaître dans un métissage général avec la race blanche, renforcée chaque jour par l'immigration. Le blanc brésilien n'est pas un type bien défini ; il ressemble beaucoup au Portugais, mais il s'est un peu modifié selon les différentes régions. Dans quelques provinces du N., le blanc se rapproche par plusieurs caractères de la race indienne, qui y a été toujours très nombreuse et n'a pas souffert des guerres d'extermination faites au XVIe et au XVIIe siècle par les habitants des établissements portugais de la côte depuis le São Paulo jusqu'à Pernambuco. Les métissages avec la race nègre ont été plus nombreux du côté de Bahia et dans la province de Rio de Janeiro. Sur les hauts plateaux de Minas, de São Paulo et de Goyaz, et dans le Paraná et les provinces plus méridionales, le type blanc est plus pur et les métissages résultent en plus grand nombre du croisement avec les Indiens. Ces métissages ont donné naissance à une race particulièrement énergique, plus robuste sur les plateaux élevés, qui forment la plus grande partie du pays, et où le climat est tempéré, que dans les vallées des fleuves et les plaines côtières. Le nom de *Paulista*, que plusieurs auteurs européens emploient à tort comme synonyme de métis, s'applique à tous les natifs de la province de São Paulo, qu'ils soient blancs, indiens, nègres ou métis, de même que *Mineiro* désigne le natif de Minas-Geraes, *Fluminense*, celui de Rio de Janeiro, *Bahiano*, celui de Bahia, etc. Un Paulista ne diffère en rien des natifs des autres provinces du Brésil. Les individus résultant du croisement des races blanche et indienne étaient désignés, aux XVIe et XVIIe siècles, sous le nom de *Mamelucos*, corruption de *memby-ruca*, fils de mère indienne. Les jésuites et les historiens du Paraguay et de la Plata, ont répandu alors plusieurs fables au sujet de l'origine des Paulistas et surtout des mamelucos de São Paulo. Montoya les croyait descendants d'Italiens ; l'évêque Aresti, Charlevoix et bien d'autres, même des historiens de notre siècle, ont prétendu qu'ils résultaient du mélange des Hollandais avec les Portugais et les Indiens. La vérité est que jamais il n'y a eu de Hollandais ou d'Italiens dans le São Paulo à cette époque, et que la population civilisée de cette partie du Brésil s'est formée avec les blancs portugais, les Indiens et quelques rares Espagnols des provinces jésuitiques du Paraguay ravagées par les Paulistas (V. plus loin *Histoire* et *Immigration*). Les nègres ne commencèrent à être introduits dans le São Paulo qu'après l'abolition de l'esclavage des Indiens, et c'est seulement maintenant, depuis une dizaine d'années, que cette province a commencé à recevoir en nombre des immigrants italiens.

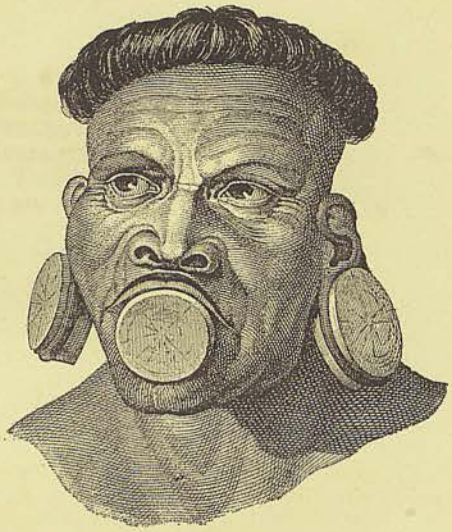
CHAPITRE XI

Les explorations scientifiques

Par M. le baron de Rio-Branco.

Piso, Marcgraf et Herckmans, au XVIIe siècle, pendant a domination hollandaise, La Condamine au XVIIIe siècle, sont les seuls savants étrangers qui aient visité l'intérieur du Brésil avant 1808. Les deux premiers ont écrit sur l'histoire naturelle du pays ; le dernier a descendu l'Amazone, déjà exploré par Orellana et Pedro Teixeira. Le père Christoval de Acuña a écrit la relation du voyage de Teixeira. La frontière a été explorée par des commissions de délimitation (Azara, au XVIIIe siècle, et plusieurs autres). Les explorations à l'intérieur étaient faites jusque là par des savants portugais et brésiliens ; parmi les Portugais, Gabriel Soares de Souza, au XVIe siècle, parmi les Brésiliens, les docteurs Lacerda d'Almeida, Alexandre Rodrigues Ferreira, Silva Pontes, João da Silva Feijó et Conceição Velloso au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe.

Depuis l'arrivée de la famille de Bragance, le Brésil a été librement ouvert aux étrangers. Les principaux explorateurs, à partir de cette date, ont été Langsdorff (1808-1829), Mawe (1807-1810), Luccock (1808-1818), Koster (1809-1815), Chr. Waterton (1812-1816), Caldleugh (1820), L. Riedel (1820-23), Eschwege, Feldner, Auguste de Saint-Hilaire (1816-1822), le prince Maximilien de Neuwied (1815-1817), Spix et Martius (1817-1820), Pohl (1817-1821), Natterers (1817-1835), Lund, qui se



BOTOCUDOS

PURI

COERUNA

MUNDURUCÛ

MAUHE

fixa à Lagoa Santa en 1834 et y est mort en 1880, Gardner (1836-1841), A. Pissis (1841), le prince Adalbert de Prusse (1842-43), F. de Castelnau (1843-1847), H. Burmeister, Agassiz, Hartt, sir Richard Burton.

L'intérieur et les frontières ont été explorés aussi par des Brésiliens : le général Cunha Mattos, Freire Allemão, Ferreira Lagos, l'amiral Leverger (baron de Melgaço), le vicomte de Maracajú, les barons de Parimá, de Teffé, de Ladario et de Capanema, MM. Couto de Magalhães, Severiano da Fonseca, A. d'Escragnolle Taunay, Pitanga et d'autres encore.

Le littoral a été visité, depuis la découverte, par un grand nombre de navigateurs, de savants ou de voyageurs dont les relations ou les travaux ont été publiés. Citons d'abord Amerigo Vespucci, de 1501 à 1504; Nieuhof, Fleckno et Froger au XVIIe siècle; Dampier, Ed. Cooke, Woodes Rogers, Frezier, Gentil de la Barbinais, Atkins, Georges Anson, Pernetty, L.-A. de Bougainville, Byron, Langstedt, John Barrow et Macartney au XVIIIe siècle; De Freycinet (1817), Ferdinand Denis, Dumont d'Urville (1822-25), le baron de Bougainville (1824), Walsh (1828-29), Darwin (1832), Du Petit Thouars (1836-39), Thomas Ewbanck, Kidder et Fletcher, Charles de Ribeyrolles, l'amiral Roussin, le commandant Mouchez. Ces deux derniers ont dressé, comme le commandant Vital de Oliveira, les cartes marines d'une grande partie de la côte brésilienne.

Il est regrettable que des ouvrages très intéressants sur le Brésil, écrits en allemand (Spix et Martius, Pohl, Eschwege, etc.) et en hollandais (Nieuhof, Montanus, etc.), n'aient pas été traduits.

4 20

DEUXIÈME PARTIE

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

HISTOIRE, ADMINISTRATION, POPULATION

CHAPITRE I

L'histoire

Par M. le baron de Rio-Branco.

§ 1. Découverte du Brésil. — Pedro Alvares Cabral, conduisant aux Indes, après la découverte de Vasco da Gama, une escadre de treize navires et faisant route, d'après les instructions de Vasco da Gama, dans l'O., très loin de la côte d'Afrique, afin d'éviter les calmes, aperçut la terre (22 avr. 1500) et aborda à l'entrée d'un port sûr (Porto-Seguro, devenu depuis le XVIe siècle Santa Cruz; la ville actuelle de Porto-Seguro est plus au S.). Il prit possession du pays au nom du Portugal en le désignant par le nom d'« île de la Vraie Croix », ainsi qu'il est rapporté dans la lettre de Caminha, du 1er mai 1500, adressée au roi Dom Emmanuel. Ce nom fut changé contre celui de Santa Cruz dans la notification du 29 juil. 1501, adressée par ce roi aux souverains catholiques. La contrée ne tarda pas à être nommée Brazil (Brésil) à cause d'un bois de teinture rouge qu'on y trouvait (*ibirá-pitang* des Tupys). Les bois de teinture de cette couleur, importés jusqu'alors de l'Asie, étaient désignés dans le commerce, dès le XIe siècle, sous le nom de brazil (V. Caetano da Silva, *Questões Americanas*, dans la *Rev. de l'Inst. Hist.* du Brésil, t. XXIX, 2e partie). Avant la découverte, une bulle d'Alexandre VI avait fixé la limite des possessions de l'Espagne et du Portugal à 100 lieues à l'O. du cap Vert, en attribuant aux Espagnols tous les pays à découvrir et à convertir à l'O. de ce méridien, et au Portugal tous les pays à l'E. (1493); l'année suivante, le traité de Tordesillas avait porté à 370 lieues à l'O. des îles du cap Vert la limite des droits des deux Etats. Après la découverte, une bulle du pape Jules II confirma ce traité (1506). Le nom *Brésil* est déjà employé en 1503 dans la relation d'Empoli, qui accompagna d'Albuquerque et Pacheco aux Indes, ainsi que dans une plaquette de 1506 de la bibliothèque de Dresde (Presillig Landt), et dans le routier du navire portugais le *Bretoa* allant au cap Frio (1511). En 1500, avant Cabral, un Espagnol, compagnon de Colomb, Vicente Yañez Pinzon, avait découvert la côte septentrionale du Brésil depuis le cap S. Augustin, en passant par les bouches de l'Amazone, jusqu'au cap d'Orange.

§ 2. Premières explorations et commencement de la colonisation. — De 1501 à 1502 et de 1503 à 1504, il y eut deux expéditions portugaises, dont Amerigo Vespucci fit partie; la première, sous les ordres d'André Gonçalves, reconnut la côte entre le cap Saint-Roch et Cananea, poussant ensuite vers le S.-E. jusqu'à une terre qu'on croit être la Géorgie du Sud; la seconde, sous les ordres de Gonçalo Coelho, reconnut la même côte, depuis Bahia dans la direction du sud. A l'île de Fernando de Noronha, le chef de cette seconde expédition et Vespucci s'étaient séparés; ils ne purent se rejoindre. Deux petits forts furent construits, l'un par Vespucci au cap Frio qu'il ne dépassa pas dans ce voyage, et l'autre par Coelho à Rio de Janeiro; mais ces établissements furent bientôt détruits par les Indiens. Vespucci était de retour à Lisbonne au mois de sept. 1504. On ignore la date de la rentrée de Coelho. Une des lettres de Vespucci, publiée en 1504

traduite et plusieurs fois réimprimée à cette époque, est le premier document qui ait fait connaître à l'Europe les merveilles de la nature du Brésil : « e se nel mondo », disait-il, « è alcun paradiso terrestre senza dubio dee esser non molto lontano da questi luoghi. »

En 1503, Fernando de Noronha découvrit l'île qui porte son nom. La même année, ou peu après, le Portugais João Coelho reconnaissait la côte au N. du cap Saint-Roch jusqu'au Maranhão. En 1504, un Français de Honfleur, Paulmier de Gonneville, abordait dans les parages visités par Vespucci. En 1505, une expédition portugaise, dont le chef paraît avoir été Dom Nuno Manoel (avec João de Lisboa et Vasco Gallego), parcourut la côte méridionale, découvrit le rio de la Plata et poussa jusqu'à la baie de San Matias en Patagonie.

Presque toutes les escadres portugaises se rendant aux Indes commencèrent depuis 1506 à relâcher au Brésil, qui fut visité cette année par d'Albuquerque et Tristão da Cunha. En 1508, les premiers explorateurs espagnols des mers du Sud longèrent les côtes du Brésil (Solis et Pinzon) ; puis, en 1516, Solis ; en 1519, Magellan, et, en 1526, Garcia et Caboto. Le Portugal déporta dans cette contrée, dès l'expédition de 1501, quelques criminels, et des marins portugais échappés à des naufrages s'y établirent. Au nombre des premiers colons portugais de cette période figurent le bachelier Duarte Peres, dont le nom nous a été transmis par Rui Diaz de Guzman, et qui, déporté à l'île de *Cananéa* en 1501, y devint le chef d'une nombreuse famille ; Diogo Alvares qui, naufragé en 1510, près de Bahia, épousa la princesse indienne Paraguassú et devint célèbre sous le nom de *Caramurú ;* João Ramalho qui se fixa à *Piratininga* vers 1512 et qui eut de nombreux enfants de son union avec une des filles du chef indien Tibiriçá. En 1526, le Portugal envoya au Brésil une escadre, sous les ordres de Christovão Jacques, chargée de donner la chasse aux navires français qui trafiquaient avec les Indiens sur la côte. Jacques fit construire un petit fort à Pernambuco, fouilla toutes les anses jusqu'à la Plata et engagea un combat avec trois navires bretons dans le Paraguassú (Bahia). Hawkins, qui vint en 1530, est le premier Anglais connu pour avoir abordé au Brésil.

En 1531, Martim Affonso de Souza, ayant reçu les pouvoirs nécessaires pour occuper le pays, arriva avec une escadre et quatre cents colons, s'empara de trois navires français qui trafiquaient à Pernambuco, visita Bahia et stationna trois mois dans la baie de Rio de Janeiro. Puis, l'année suivante, s'étant avancé jusqu'à la Plata, il fonda la colonie de São Vicente et celle de Piratininga (São Paulo). Il expédia dans l'intérieur, à la recherche de l'or, une petite troupe qui fut repoussée par les Guaranys du Paraguay à l'occident du Paraná, puis détruite, pendant la retraite, aux bords de l'Iguassú. Son frère, Pero Lopes de Souza, qui a écrit le journal de son voyage maritime, captura au retour deux bâtiments français à Pernambuco et prit un fort construit à Itamaracá par un capitaine français, Jean Duperet (1532). Plus tard, Martim Affonso de Souza fit envoyer de l'île Madère, à São Vicente, la canne à sucre qui était introduite à la même époque à Pernambuco par Duarte Coelho.

De 1532 à 1535, le pays, encore inexploré, fut divisé, par des lignes parallèles partant de la côte, depuis le Pará jusqu'à Sainte-Catherine, en plusieurs capitaineries qui furent de véritables fiefs héréditaires et presque indépendants ; d'autres furent créés postérieurement (1552, 1566, etc.). Peu à peu les rois de Portugal recouvrèrent ces fiefs par héritage, par achat ou autrement ; cependant la très grande propriété resta un des caractères de la constitution foncière du Brésil. Les dernières capitaineries furent rachetées par la couronne au XVIIIe siècle, du temps de Pombal. En 1540 l'Espagnol François Orellana, venant de Quito, descendit le premier tout le cours de l'Amazone.

En 1549, un gouverneur général, Thomé de Souza, fut nommé ; São Salvador de Bahia, fondée par lui la même année et érigée en évêché en 1551, fut sa résidence. Les jésuites, qui furent amenés par lui, entreprirent de catéchiser les Indiens et de les grouper sous leur autorité exclusive ; parmi eux se sont surtout distingués les pères Anchieta et Nobrega, surnommés les apôtres du Brésil. Les jésuites furent en lutte continuelle avec les Paulistas, c.-à-d. les habitants de São Paulo, dont les uns étaient des blancs et les autres des métis nés de pères européens et de mères indiennes ; ces derniers étaient surnommés *mamelucos*, nom dérivé de *membyruca* (fils de femme indienne) et devenu célèbre dans l'histoire des jésuites du XVIIe siècle. Des esclaves nègres commencèrent à être introduits dans le N. du Brésil, à Pernambuco et à Bahia, peu après la fondation de ces colonies ; en 1549, il y en avait déjà dans cette partie du pays. A Rio, le premier contrat pour l'importation d'Africains fut passé en 1583 entre le gouverneur Salvador Corrêa de Sá et un nommé Gutierres Vallerio.

Durant le XVIe siècle, des marins français venaient sur les côtes faire le commerce de bois de brésil. En 1555, Nicolas Durand de Villegaignon, qui avait l'appui de l'amiral Coligny, vint fonder une petite colonie à l'île de Sery Gipe (aujourd'hui île de Villegaignon) dans la baie de Rio de Janeiro. Ses exigences religieuses suscitèrent des difficultés qui nuisirent à l'établissement, composé de catholiques et de calvinistes ; lui-même l'avait quitté, laissant à sa place son neveu Bois-le-Comte, pour venir soutenir en Europe des controverses religieuses. Deux écrivains français, André Thevet (*Singularitez de la France antarctique*), qui le premier apporta le tabac en France (déjà introduit au Portugal par Luiz de Góes), et Jean de Lery (*Navigation au Brésil*), ont raconté cette tentative d'établissement français. Les Portugais, dirigés par le gouverneur général du Brésil, Mem de Sá, s'emparèrent (1560) du fort de Coligny (aujourd'hui Villegaignon). A cette époque, une alliance, ou confédération générale des Tamoyos du Rio de Janeiro menaça l'établissement portugais de São Paulo ; mais les pères Anchieta et Nobrega, se rendant au campement des sauvages, parvinrent à désarmer les principaux chefs ; puis, les colons de São Paulo, de São Vicente, d'Espirito Santo et de Bahia, conduits par Estacio de Sá, que rejoignit bientôt le gouverneur général, finirent par expulser (1567) les Français et les Indiens Tamoyos leurs alliés, qui étaient maîtres de deux positions fortifiées, Uruçúmirí (Flamengo, faubourg de Rio) et Paranapucuhy (île du Governador). C'est alors que Mem de Sá fonda Rio de Janeiro. Les Français continuèrent à fréquenter la côte septentrionale. Onze de leurs navires en 1579, cinq en 1581, furent brûlés par les Portugais à l'embouchure du S. Domingos (Parahyba do Norte) ; en 1584, Portugais et Espagnols détruisirent sept navires français et s'emparèrent d'une fortification que les Français avaient élevée à Parahyba de concert avec les Indiens ; les hostilités continuèrent jusqu'en 1609 sur les côtes du Rio Grande do Norte et de Parahyba. En 1594, un armateur de Dieppe,

Riffault, vint trafiquer à l'île de Maragnon (Maranhão en portugais), et sous Louis XIII, Daniel de la Touche, sire de La Ravardière, y fonda l'établissement de Saint-Louis de Maragnon (V. les relations des pères Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux, ainsi que celles de de Lastre et Campo Moreno). Les Portugais envoyèrent de Pernambuco, sous le commandement du Brésilien Jeronymo d'Albuquerque, des troupes qui, après le combat de *Guaxenduba* et l'arrivée de la flotte d'Alexandre de Moura, s'emparèrent de l'établissement (1615) et occupèrent les bouches de l'Amazone. Depuis cette époque, les Français n'ont plus fait de tentative pour fonder des colonies sur le territoire brésilien.

Pendant l'union du Portugal à l'Espagne (1580-1640), des navires de guerre et des corsaires français, hollandais et anglais ravagèrent plusieurs fois les côtes du Brésil. Des navires français, envoyés en 1580 et en 1581 pour soutenir contre l'Espagne les droits d'Antoine, prieur de Crato, furent repoussés à Rio. En 1583, l'Anglais Fenton pénétra dans le port de Santos qu'il quitta après un combat contre des navires espagnols de passage; en 1587, Withrington ravagea les environs de Bahia ; en 1591, Cavendish saccagea Santos et, en 1592, échoua dans une attaque contre Espirito Santo. En 1595, Lancaster et le corsaire français Le Noyer prirent Recife et y firent un grand butin; en 1599, Olivier van Noort, après avoir essayé en vain de pénétrer dans Rio, poursuivit avec son escadre un voyage autour du monde ; en 1604, van Carden butina dans le port de Bahia; en 1615, Joris van Spilbergen en fit autant dans le port de Santos ; vers 1623, le commandant Direk van Ruyter fut fait prisonnier par Martim de Sá, gouverneur de Rio.

D'après une « Information » du père Anchieta (1585), il y aurait eu (en comptant, pour quelques capitaineries, cinq personnes par feu), environ 25,000 blancs (dont 250 à Itamaracá, 8,000 à Pernambuco, 12,000 à Bahia, 1,500 à Ilhéos et Porto-Seguro, 750 à Espirito-Santo, 750 à Rio de Janeiro, 1,500 à S. Vicente), plus de 13,000 esclaves noirs (dont 10,000 à Pernambuco, 3,000 à Bahia, 100 à Rio) et près de 19,000 Indiens civilisés ; en tout, près de 57,000 hab. — Sergipe (1590), Pará (1615) et plusieurs autres établissements avaient été fondés.

§ 3. Hollandais. — Les Hollandais en guerre avec l'Espagne, s'emparèrent de Bahia, alors capitale du Brésil (1624) ; les natifs du pays ne tardèrent pas à y assiéger les vainqueurs. Une grande expédition hispano-portugaise, commandée par dom Fadrique de Toledo, vint à leur aide et reprit la ville l'année suivante. En 1630, les Hollandais s'emparèrent d'Olinda et de Recife. Les Brésiliens, sous la conduite du général Mathias d'Albuquerque, commencèrent alors contre les envahisseurs une lutte qui dura vingt-quatre ans. Cependant, conduits par un déserteur, le mulâtre *Calabar*, les Hollandais s'agrandirent par la conquête d'Iguarassú (1632), de Rio Formoso, de l'île d'Itamaracá, du Rio Grande do Norte (1633), du fort du cap de Saint-Augustin de Parahyba (1634), et du camp retranché de l'Arraial (1635). Ce dernier revers força le général Mathias d'Albuquerque à faire retraite sur les Alagôas où il reprit Porto Calvo (1635) ; mais la position retomba ensuite au pouvoir des Hollandais. Ceux-ci, sous Arciszewski, battirent (1636) à Matta Redonda, près de Porto Calvo, le général Rojas, successeur d'Albuquerque, puis, sous J. Maurice de Nassau, l'avant-garde du comte de Bagnoli (nom qu'on prononce Bagnolo en dialecte napolitain), successeur de Rojas, à Comandaïtuba (1637). Maurice, ayant tenté de s'emparer de Bahia (1638), fut repoussé avec perte par Bagnoli (créé alors prince et mort à Bahia en 1640). Il réussit cependant à étendre la domination hollandaise de Rio Réal, au S., à Maranhão, au N. (1637–1641), et fonda, dans l'île Saint-Antoine, Mauritzstadt dont il fit une ville florissante et qui est aujourd'hui un quartier de Recife. Maurice attira des artistes et des savants, proclama la liberté des cultes et obtint des Etats généraux la liberté du commerce, le monopole de la Compagnie des Indes occidentales restant limité à l'importation des esclaves et des munitions de guerre et à l'exportation des bois de teinture (1638). La Hollande resta longtemps maîtresse de la mer et envoya dans ces parages plusieurs de ses plus illustres marins, Piet Heyn, Jol, van Trappen dit Bankert, Lichthardt. Cependant la ville de Victoria de Espirito Santo repoussa deux attaques (1625 et 1640) des Hollandais, dont la première était dirigée par l'amiral Piet Heyn. L'armistice, signé en 1641 entre la Hollande et le Portugal, qui venait de secouer le joug de l'Espagne, et d'acclamer roi le duc de Bragance (Jean IV), n'empêcha pas les habitants du Maranhão de se soulever en 1642, et tous les Brésiliens, qui, à Pernambuco, détestaient leurs maîtres protestants, d'en faire autant en 1645, année où Fernandes Vieira gagna sur eux la victoire de Tabocas, et Vidal de Negreiros celle de Casa Forte. Les chefs brésiliens, *Louis Barbalho* et *Vidal de Negreiros*, l'Indien *Camarão* et le nègre *Henrique Dias* se distinguèrent dans ces luttes. Les deux batailles de *Guararapes* (1648 et 1649), gagnées par Barreto de Menezes, permirent aux Portugais et aux Brésiliens, qui faisaient le siège de Recife et de Mauritzstadt, de commencer l'assaut des forts extérieurs dont ils s'emparèrent (1654). Le général hollandais Von Schkoppe capitula. Toutes les forteresses qu'occupaient encore au Brésil les Hollandais furent remises au roi de Portugal. Une expédition organisée à Rio de Janeiro par l'amiral Salvador Correa de Sá, natif de cette ville, s'empara des forts de Loanda, et reprit Angola aux Hollandais (1648).

§ 4. Colonisation et guerres au XVIIe et au XVIIIe siècle. — Du temps de l'union avec l'Espagne (1580–1640), une expédition portugaise, partie de Belem do Pará sous la conduite de Pedro Teixeira, explora le cours de l'Amazone, arriva à Quito et revint à Belem en descendant le fleuve (1637-39).

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les Paulistas, qui ont été les pionniers du Brésil au centre et au S. de l'Empire, s'avancèrent très loin dans l'intérieur des terres, à la recherche de l'or et pour la chasse des Indiens qu'ils réduisaient en esclavage pour approvisionner les plantations de la côte. Ils fondèrent ainsi les premiers établissements de Minas-Geraes, de Goyáz, de Matto-Grosso, de Santa-Catharina et de la partie septentrionale de Rio Grande do Sul. Ils chassèrent les jésuites espagnols établis à l'E. du Paraná, reculant ainsi les limites du Brésil. En 1630-31, sous la direction de Raposo Tavares, ils s'emparèrent de la province espagnole de Guaïra, entre l'Iguassú, le Paraná et le Paranapanema et forcèrent les jésuites et les Espagnols à abandonner leurs « réductions » et les deux villes de Ciudad-Real et de Villa-Rica et à se réfugier avec les Indiens auprès de leurs confrères, entre le Paraná et l'Uruguay et dans la province de Tape (Rio Grande do Sul). Les Paulistas les poursuivirent en 1636 jusque dans cette retraite et leur firent évacuer les missions du bassin du Jacuhy. Vainqueurs à Caáro (Martyres), à Caásapáguazú, à Caásapáminí, à San

Nicolas, ils chassèrent les Espagnols des bassins du Piratinim, de l'Ibicuhy et de tout le pays à l'E. de l'Uruguay (1638). Cependant les jésuites espagnols revinrent (1687-1707) et fondèrent sept nouvelles réductions à l'E. de l'Uruguay dans le territoire dont le Brésil n'a achevé la conquête qu'en 1801. On vit alors les Paulistas pousser leurs courses jusque dans la partie septentrionale du Paraguay, à Santa Cruz de la Sierra et dans la Cordillère du Pérou; en 1676, un de leurs chefs, Pedroso Xavier, prit et détruisit Villa-Rica (sur le Jejuy, Paraguay : celle qui était sur l'Ivahy ayant été détruite en 1631). Entre les Paulistas et les jésuites, une longue lutte s'engagea à cause des Indiens dont ces derniers défendaient la liberté, mais qu'ils étaient accusés d'exploiter à leur profit : à Rio, on essaya de faire sauter avec de la poudre la chambre du premier prélat de cette ville, Lourenço de Mendoça (1632), qui défendait la liberté des Indiens; à S. Paulo, les habitants s'emparèrent de tous les Indiens qui travaillaient dans le collége des jésuites (1633) et expulsèrent ces religieux (1640) de la ville. Les bulles du pape et les ordres du roi obtenus par Montoya, Dias Taño, et L. de Mendoça, condamnant l'esclavage, n'étaient pas exécutés. En 1641, les Paulistas voulurent se séparer du Portugal et nommer roi Amador Bueno; celui-ci refusa et fit acclamer le roi Jean IV, déjà reconnu dans toute la partie du Brésil non occupée par les Hollandais. En 1653, les jésuites purent rentrer à São Paulo, en acceptant les conditions qu'imposèrent les habitants. En 1661, les habitants du Maranhão et de Pará chassèrent aussi les jésuites. L'animosité dura jusqu'à l'expulsion de l'ordre par Pombal en 1759. En 1755 (6 juin) et 1758 (8 mai), le même ministre obtint du roi Joseph Ier deux lois qui mirent fin à l'esclavage des Indiens, en rendant exécutoire dans tout le Brésil la loi du 1er avr. 1680.

Après la libération du Portugal, la colonisation, qui ne se portait plus aux Indes, se développa plus rapidement au Brésil; la date de la fondation des évêchés marque à peu près les étapes du progrès : l'évêché de Bahia fut érigé en archevêché en 1676; Rio de Janeiro et Pernambuco devinrent des évêchés la même année, Maranhão en 1677, Pará en 1720, S. Paulo et Minas (à Marianna) en 1746; Goyaz et Matto Grosso devinrent des prélatures en 1746.

En 1640, lorsque le Portugal recouvra son indépendance, le Brésil était partagé en deux grands gouvernements, dits Etats : au N. était l'Etat du Maranhão, créé en 1624 et composé du Pará et du Maranhão (le Ceará a fait partie de cet Etat, à partir de 1624, puis il a été annexé au gouvernement de Pernambuco en 1629 selon Araripe, en 1663 selon Varnhagen); au S. était l'Etat du Brésil, capitale Bahia, qui s'étendait depuis le Piauhy (réuni au Maranhão en 1715) et le Ceará jusqu'à Santa Catharina et la rive N. de la Plata, et qui comprenait les gouvernements de Pernambuco, de Bahia et de Rio de Janeiro (occupant le territoire de seize provinces actuelles). L'Etat du Brésil fut érigé en vice-royauté en 1640. Une partie des côtes était alors aux mains des Hollandais qui ont été, comme nous l'avons vu, chassés du pays en 1654. Au XVIIe siècle, la colonisation portugaise s'était portée principalement vers Bahia et Pernambuco; depuis 1680, le gouvernement s'occupa de la diriger vers le S.; au XVIIIe siècle, la découverte des mines amena beaucoup d'émigrants à Rio. En 1775, l'Etat de Maranhão fut réuni à celui du Brésil. Le pays avait commencé à être subdivisé par la création de nouvelles capitaineries : São Paulo et Minas (1709); Minas séparée de S. Paulo (1720); Santa Catharina (1738); Goyaz (1748); Matto-Grosso (1748); Piauhy, capitainerie subordonnée au Maranhão, 1750); indépendante 1811; Rio-Negro (1757); Parahyba, qui était indépendante, fut subordonnée à Pernambuco (1755) et redevint indépendante (1799); Maranhão et Pará séparées (1775); Ceará (1799), Espirito Santo (1799), Alagôas (1817), Sergipe (1821). Depuis l'indépendance du Brésil, deux provinces seulement, celle d'Amazonas (1850), formée de l'ancienne capitainerie du Rio Negro qui avait été incorporée au Pará en 1823, et celle du Paraná (1853), ont été créées.

Pendant l'occupation hollandaise, des esclaves nègres s'étaient rendus indépendants dans le district de Palmarès (Alagôas); ils avaient résisté aux Hollandais et ils ne furent complètement soumis par les colons qu'en 1697.

En 1680, Colonia do Sacramento avait été fondée par D. Manoel Lobo, gouverneur de Rio, sur la rive gauche de la Plata, très loin de la partie peuplée du Brésil dont l'établissement le plus méridional était alors dans l'île de Santa Catharina. Elle a été la source de nombreuses querelles avec l'Espagne à qui elle resta par le traité de Saint-Ildefonse (1777). Durant cette période, les guerres européennes entravèrent le progrès de la colonie. En mai 1697, les Français de la Guyane, conduits par Ferroles, détruisirent les trois petits forts portugais de l'Araguary, du Tohéré et de Desterro, et s'emparèrent de celui de Macapá que les troupes du Pará, envoyées par le gouverneur Antoine d'Albuquerque, sous le commandement de Fundão et Muniz de Souza, reprirent un mois après (28 juin).

En 1708, une guerre civile éclata à Minas-Geraes entre les Paulistas et les Portugais européens, unis aux natifs des autres provinces, que les Paulistas désignaient par le nom d'Emboabas (de *amõ*, loin, *abá*, homme). La pacification fut faite à l'arrivée du gouverneur Ant. d'Albuquerque. Vers la même époque il y eut des troubles à Bahia et une guerre civile entre les habitants d'Olinda et ceux de Recife ravagea le Pernambuco (1710-1711) : c'est la guerre des Mascates, c.-à-d. des marchands ambulants, nom que les habitants d'Olinda donnaient par mépris à ceux de Recife.

Rio de Janeiro avait 12,000 habitants en 1711. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, le capitaine de frégate Du Clerc, Français, essaya d'y pénétrer et fut fait prisonnier (1710). L'année suivante (1711), Duguay-Trouin s'en empara; la ville se racheta et la population déposa le gouverneur qui n'avait pas pu la défendre.

La Colonia do Sacramento avait été prise par les Espagnols de Buenos-Aires l'année même de sa fondation (1680), puis rendue au Portugal. Elle fut assiégée peu de temps après par les Espagnols, évacuée par ordre du roi de Portugal après une longue défense du général Veiga Cabral (1705) et rendue au Portugal par le traité de paix d'Utrecht. La guerre ayant éclaté de nouveau en 1735, la Colonia, défendue par le général Vasconcellos, résista victorieusement à deux ans de siège et le général portugais Paes, parti de cette place avec des troupes de Rio, de Bahia et de Minas, occupa et fortifia le Rio Grande do Sul (1737). La limite fixée par le traité de Tordesillas (1494) n'ayant été respectée ni par le Portugal au Brésil, ni par l'Espagne aux Philippines, on régla enfin le litige par le traité de Madrid, négocié par le Brésilien Alexandre de Gusmão (1750); le Portugal céda la Colonia en échange du territoire des Missions jésuitiques établies sur la rive gauche de l'Uruguay. Les jésuites excitèrent les Indiens à résister et il fallut recourir à la guerre (1754-1756) pour soumettre ces derniers. Les Guaranys de l'Uruguay furent vaincus à la bataille de Caáibaté par l'armée de Buenos-

Aires et du Brésil, commandée par Andonaegui et Gomes Freire d'Andrada, comte de Bobadella. C'est alors que Pombal prononça l'expulsion des jésuites (1759). Les commissaires n'ayant pu s'entendre pour la délimitation de la frontière, le traité fut rompu; les Espagnols, sous Ceballos, bloquèrent et attaquèrent la Colonia (1761-1762), qui dut capituler, et s'emparèrent des deux rives du Rio Grande do Sul. Malgré les stipulations du traité de Paris (1763), ils ne rendirent que la Colonia, et les Brésiliens, sous la direction de Sá e Faria, reprirent la rive N. du Rio Grande (1767). La guerre éclata encore une fois en 1772. Quatre ans après, l'armée portugaise, commandée par le général Böhm, s'empara des forts de la rive S. du Rio Grande, de celui de Santa Thecla et de tout le territoire que les Espagnols détenaient depuis 1762. Pour venger ces défaites, l'Espagne envoya contre le Brésil le général Ceballos avec une flotte nombreuse et une armée qui s'emparèrent de l'île Sainte-Catherine et de la Colonia (1777). Par le traité de Saint-Ildefonse (1777), l'Espagne garda la Colonia, rendit l'île Sainte-Catherine et renonça à ses prétentions sur la partie orientale du Rio Grande do Sul, ainsi que sur presque tous les territoires occupés par les Brésiliens à l'occident de la ligne fixée par le traité de Tordesillas.

En 1762, Rio de Janeiro devint la capitale coloniale du Brésil au lieu de Bahia.

Dès 1560 et 1590, Braz Cubas et Affonso Sardinha avaient découvert des mines d'or dans le São Paulo; plus tard on en découvrit de plus importantes dans le district de Minas-Geraes. Ces découvertes avaient déplacé le courant d'immigration qui, après s être d'abord porté vers le N., se dirigeait alors vers Minas, Rio et São Paulo. Plusieurs gouverneurs et vice-rois, le comte de Bobadella (1733-1763), le marquis de Lavradio (1769-1779), Vasconcellos e Sousa (1779-1790) favorisèrent ce mouvement de colonisation, ainsi que la recherche et l'exploitation des mines d'or, l'agriculture et les études littéraires. C'est vers 1761 que la culture du café fut introduite à Rio (V. le chapitre Produits du règne végétal). Le Brésil se développait et comptait déjà à cette époque des hommes distingués qui figuraient parmi les premiers littérateurs et savants du Portugal. En 1789, une conspiration ayant pour but l'indépendance fut découverte à Minas Geraes. Les chefs du mouvement projeté, parmi lesquels étaient les poètes Gonzaga, Claudio da Costa et Alvarenga Peixoto (V. le chapitre Littérature), furent exilés en Afrique; Claudio da Costa se donna la mort en prison. Une seule exécution eut lieu, celle d'un sous-lieutenant, Silva Xavier, le *Tiradentes*, dont le nom devint, par ce fait, populaire au Brésil.

En 1801, une invasion des Espagnols du Paraguay dans le Matto-Grosso fut repoussée à Nova-Coimbra et un corps de volontaires brésiliens commandés par Pedroso et Canto s'empara des Missions espagnoles de la rive gauche de l'Uruguay jusqu'au Quarahim, pendant que l'armée régulière, du général Veiga Cabral, faisait la conquête de la ligne du Jaguarão.

§ 5. Royaume du Brésil. — En 1807, dom João (Jean), prince régent, au nom de sa mère Maria Ire, ne pouvant résister à l'invasion française, se réfugia avec toute la famille royale à Rio de Janeiro (7 mars 1808), qui devint capitale d'Etat. Ainsi fut réalisé par la force des circonstances le projet qu'avaient conçu dom Luiz da Cunha en 1736, le marquis de Pombal en 1761, de transporter en Amérique le siège du gouvernement portugais. Dans le manifeste du 1er mai 1808 adressé aux puissances étrangères, le régent disait qu'il « levait la voix du sein du nouvel empire qu'il était venu créer ». Le Brésil cessa dès lors de subir les rigueurs du régime colonial. Le prince régent, suivant le conseil de l'économiste brésilien Silva Lisboa, vicomte de Cayrú, ouvrit les principaux ports du pays aux nations amies (28 janv. 1808, décret de Bahia, signé avant l'arrivée du régent à Rio), admit les étrangers à la propriété foncière et accorda (16 déc. 1815) au Brésil le titre de royaume. La monarchie prit celui de Royaume-Uni du Portugal, du Brésil et des Algarves. Il créa une imprimerie royale (il y avait eu une imprimerie au Brésil au XVIIIe siècle, mais la métropole avait interdit l'exercice de cette industrie); il créa des écoles supérieures et attira des artistes français (V. plus loin *Beaux-Arts*). En 1809, des troupes brésiliennes, sous le commandement de Marques d'Elvas, et quelques bâtiments de guerre portugais, partis du port de Pará et ralliés en route par une corvette anglaise, prirent Cayenne et la Guyane française que le Brésil rendit à la France en 1817.

Les troubles de la Banda Oriental attirèrent au S. les Brésiliens et les Portugais (1811-12 et 1816-20) qui, la seconde fois, après les victoires de l'armée du général Curado à *São Borja*, à *Ibiraocahy*, à *Carumbé* (1816) et à *Catalan* (1817) et celle d'une division de l'armée du général Lecór à *India Muerta* (1816), entrèrent à Montevideo le 20 janv. 1817 et complétèrent leur triomphe par les victoires de Lecór à Paso de Cuello (1817), de Chagas Santos à San Carlos (1818), de Ribeiro (Bento Manoel) dans l'Entre Rios, ainsi qu'au Queguay (1818) et à *Arroyo Grande* (1819), d'Abreu à Itacoruby (1819) et du comte de Figueira à *Tacuarembó* (1820). C'est après cette dernière défaite que le général José Artigas, jusque là chef de la confédération de l'Uruguay, vit son autorité méconnue dans l'Entre-Rios et le Corrientes, et se réfugia au Paraguay. La Banda Oriental s'unit par fédération au royaume du Brésil sous le nom d'Etat Cisplatin (1821).

A l'intérieur, une révolution républicaine et séparatiste, dirigée par Domingos Martins, natif de l'Espirito Santo, éclata à Pernambuco (1817). Elle ne rencontra pas un grand nombre de partisans et fut promptement réprimée par une petite armée envoyée de Bahia.

§ 6. Indépendance et règne de l'empereur D. Pedro Ier. — Jean VI, ayant changé le titre de régent pour celui de roi à la mort de sa mère, en 1816, fut rappelé en Portugal par les Cortès constituantes. Il laissa au Brésil ses pouvoirs à son fils aîné, le prince royal dom Pedro, avec un ministère dont le comte dos Arcos était le membre le plus influent. Les Cortès de Lisbonne suivirent, à l'égard du Brésil, une politique contraire à celle que le roi avait suivie; elles votèrent la suppression des écoles, des tribunaux supérieurs, ordonnèrent la dissolution du gouvernement central de Rio, le rappel de dom Pedro, et cherchèrent à rompre l'unité brésilienne par le rattachement direct de chaque province à la métropole. Les Brésiliens furent révoltés de ces procédés : un mouvement éclata en faveur de l'autonomie brésilienne qu'on pensait d'abord pouvoir concilier avec l'union, moyennant la création d'un Parlement siégeant à Rio. Le 9 janv. 1822, dom Pedro répondit à une démarche de la population de Rio et de São Paulo en déclarant qu'il resterait dans le pays, força les troupes portugaises qui voulaient s'opposer à cette résolution à quitter le pays, et forma un nouveau ministère (16 janv.)

avec José Bonifacio d'Andrada, qui s'associa, quelques mois après, son frère Martim Francisco d'Andrada. Bientôt il accepta le titre de défenseur perpétuel du Brésil (13 mai 1822) et, sur les conseils de Gonçalves Ledo et Clémente Pereira, convoqua à Rio une assemblée constituante (déc. du 3 juin) ; puis, se trouvant en voyage dans la province de São Paulo, il reçut, près du ruisseau *l'Ypiranga*, un courrier de Rio avec des dépêches lui annonçant les séances orageuses des Cortès de Lisbonne, ou les députés du Brésil (Antonio Carlos d'Andrada, Villela Barbosa, Lino Coutinho et d'autres), n'étaient pas parvenus à faire entendre raison à la majorité. Il reconnut alors que l'union était impossible et, appelant les officiers et soldats de la garde d'honneur qui le suivaient, il proclama l'indépendance du Brésil (7 sept.). Arrivé à Rio, il fut acclamé empereur constitutionnel (12 oct. 1822). Les troupes portugaises évacuèrent Bahia (2 juil. 1823) et capitulèrent à São Luiz do Maranhão (28 juil.), à Caxias (1er août), à Pará (11 août) et à Montevideo (19 nov. 1823).

Le ministère Andrada, qui, par son énergie, a rendu de grands services à la cause de l'indépendance, sévit rigoureusement contre tous ceux qui étaient soupçonnés d'être contraires à la monarchie et à l'union des provinces, supprima tous les journaux d'opposition, poursuivit et exila un certain nombre de libéraux, parmi lesquels Ledo, Clemente Pereira et Cunha-Barbosa. A la Constituante, qui se réunit à Rio (3 mai 1823), cette politique fut blâmée par plusieurs députés. Le 2 juil. le ministère subissait un échec dans l'élection du bureau de l'assemblée, et deux jours après la cour d'appel acquittait les inculpés politiques de Rio. L'empereur ayant manifesté l'intention d'arrêter les procès politiques à São Paulo, les Andrada se retirèrent et le ministère Carneiro de Campos (marquis de Caravellas) fut organisé (17 juil. 1823). Mais la discussion du projet de constitution traînait en longueur, l'opposition augmentait, et la majorité décida, contre le vote du ministère, que toutes les lois votées par l'Assemblée seraient promulguées sans la sanction de l'empereur. La liberté de la presse ayant été rétablie, plusieurs journaux de l'opposition commencèrent à exciter les haines de la population contre les natifs du Portugal, qui avaient adhéré à l'indépendance. Les séances de la Constituante devinrent orageuses, et dom Pedro, formant un nouveau ministère avec Villela Barbosa (marquis de Paranaguá), prononça la dissolution de la Constituante (12 nov.), mesure déjà conseillée par Andrada, qui, maintenant dans l'opposition, fut exilé avec ses frères et quelques-uns de ses partisans.

Dom Pedro prépara, à l'aide de son conseil d'Etat, une constitution dont les municipalités demandèrent l'adoption, sans qu'une seconde Constituante fût réunie. En conséquence, le serment d'obéissance à cette constitution fut prêté le 25 mars 1824.

Une révolution républicaine et fédéraliste éclata dans les provinces du Nord, de Pernambuco à Ceará (juill. 1824). Elle fut promptement réprimée (nov.) par le général F. de Lima e Silva et les partisans de l'union dans ces provinces.

Le 29 août de l'année suivante, le Portugal reconnut l'indépendance du Brésil.

Une autre révolution, préparée à Buenos-Aires, éclata en 1825 dans la Banda Orientale, devenue province Cisplatine après la constitution de l'empire. Les Brésiliens, qui n'y avaient laissé qu'un très faible corps de troupes, furent battus à Sarandy (1825), et, après l'intervention du gouvernement de Buenos-Aires, qui déclara cette province incorporée au territoire de la République, ils furent repoussés, sous le commandement du marquis de Barbacena, par des forces supérieures, à la bataille d'Ituzaingo (20 fév. 1827). Deux expéditions qu'ils firent sur le fleuve Uruguay (commandant Sena Pereira) et en Patagonie (commandant Shepherd) furent anéanties à l'île de Juncal et à Carmen de Patagones (1827). De leur côté, les Argentins éprouvèrent des revers, notamment à la Colonia (1826), défendue par le général Manoel Jorge Rodrigues (créé baron de Taquary en 1840), et devant Buenos-Aires (30 juil. 1826) et Monte Santiago (7, 8 avr. 1827). Les deux derniers engagements sont des victoires gagnées par l'escadre brésilienne qui bloquait les côtes de Buenos Aires et qui était commandée, dans le premier de ces combats, par Norton, dans le second, par l'amiral Pinto Guedes, baron du Rio da Prata. La guerre se termina par la convention du 27 août 1828 conclue sous la médiation de l'Angleterre : le Brésil et la République Argentine renoncèrent à la Banda Orientale qui forma un Etat distinct et que, plus tard, le Brésil défendit contre l'ambition de Rosas (1851-52).

Dom Pedro Ier était devenu, par la mort de Jean VI (1826), roi de Portugal ; il avait donné une charte constitutionnelle à ce royaume, puis s'était empressé d'abdiquer en faveur de sa fille dona Maria, en restant lui-même empereur du Brésil. Les chambres brésiliennes, créées par la constitution, se réunirent pour la première fois en 1826, et pendant tout le règne de dom Pedro l'opposition, composée de libéraux monarchistes, partisans du parlementarisme anglais, de quelques fédéralistes et républicains, se trouva en majorité à la Chambre des députés. On faisait au Brésil les premiers essais du système représentatif, et si l'empereur était jeune, inexpérimenté et impétueux, on peut dire aussi que les partis et la presse avaient encore à faire leur éducation politique. Le ministère Paranaguá, qui était au pouvoir depuis 1823, celui du vicomte de São Leopoldo qui lui succéda (16 janv. 1827), se composaient seulement de sénateurs ou d'hommes qui n'appartenaient pas au Parlement. Le 20 nov. 1827 l'empereur forma enfin un ministère parlementaire avec le député Araujo Lima (marquis d'Olinda) ; mais dom Pedro ayant congédié son ministre de la guerre à la suite d'une révolte de quelques régiments étrangers à Rio, qui fut énergiquement étouffée, les députés membres du ministère donnèrent leur démission. Deux des membres les plus influents de la Chambre, Costa Carvalho (depuis marquis de Monte Alègre) et Vasconcellos, ayant refusé d'organiser un nouveau cabinet, cette mission fut confiée au député Clemente Pereira (15 juin 1828) que les libéraux abandonnèrent aussitôt. Ce ministère, ainsi que celui de Paranaguá qui lui succéda (4 déc. 1829) rencontrèrent une vive opposition à la Chambre et dans la presse.

Les journaux fédéralistes et républicains augmentaient en nombre, et aux élections de 1830 ces deux partis firent passer plusieurs de leurs candidats. Tous les ministres, tous les sénateurs qui se montraient dévoués à l'empereur étaient présentés comme des partisans de l'absolutisme. Le 19 mars 1831, dom Pedro Ier, dont le plus grand défaut était d'être né en Portugal et qui avait perdu sa popularité de 1822, essaya de gouverner avec un ministère libéral (F. Carneiro de Campos) ; mais les haines entre Brésiliens et Portugais étaient trop vives à cette époque pour que la concorde s'établît ; ces derniers ayant fait des manifestations impérialistes, des conflits sanglants eurent lieu dans les rues. L'empereur forma

alors un cabinet composé seulement de sénateurs (Paranaguá). Un mouvement populaire, appuyé par la défection d'une partie des troupes, eut lieu ; on réclamait le retour du ministère congédié (6 avr. 1831). Fatigué de cette opposition, et désireux de venir soutenir en Europe les droits de sa fille contre l'usurpateur dom Miguel, dom Pedro, qui, il y avait quelques jours, avait déjà annoncé à ses conseillers d'Etat sa résolution d'abdiquer, ne voulut pas céder devant les révoltés. Il abdiqua donc en faveur de son fils (7 av. 1831) et partit pour l'Europe où il parvint, avant de mourir, à l'âge de trente-six ans (24 sept. 1834), à établir le gouvernement constitutionnel et à assurer le trône de Portugal à sa fille, après une lutte héroïque dans laquelle il se distingua personnellement.

§ 7. Règne de l'empereur Dom Pedro II. — Dom Pedro II, son fils et son successeur sur le trône du Brésil, était âgé de cinq ans. Une régence gouverna l'empire jusqu'en 1840 ; elle se composa d'abord de trois membres : le marquis de Caravellas, Vergueiro et le général F. de Lima e Silva, formèrent la régence provisoire jusqu'au 17 juin 1831 ; ce dernier avec Costa Carvalho et Braulio Muniz, la régence définitive qui gouverna jusqu'au 12 oct. 1835. Après l'Acte additionnel, il n'y eut plus qu'un régent unique (1835-1840). Ce fut une époque de troubles. Les partisans du fédéralisme agitèrent les provinces, comme ils l'avaient fait en 1824 ; les réactionnaires, partisans de D. Pedro Ier, tentèrent aussi plusieurs fois, jusqu'à l'année 1834, de renverser le gouvernement de la régence. La guerre civile ensanglanta le Ceará (1831-32), Pernambuco (1832-35), le Pará (1831-33, 1835-37), Bahia (1837-38), le Maranhão (1838-41), le Rio Grande do Sul (1835-45) et plusieurs autres provinces. Le parti libéral monarchiste *(Liberal Moderado)*, dont Evaristo da Veiga et Vasconcellos devinrent les chefs, garda le pouvoir depuis 1831 jusqu'en 1837, et eut à lutter contre les fédéralistes, qui étaient presque tous républicains (parti *Liberal exaltado*), et les réactionnaires (parti *Restaurador* ou *Caramurú*) dont les frères d'Andrada, rentrés de l'exil en 1828, et reconciliés avec D. Pedro Ier, devinrent les principaux conseillers. Ce dernier parti demandait le retour de dom Pedro Ier comme régent ; mais ce prince sollicité par Antonio Carlos d'Andrada en 1833, refusa.

Le député Feijó, devenu ministre le 5 juil. 1831, étouffa énergiquement toutes les révoltes suscitées à Rio par les réactionnaires et les républicains, et aux troupes indisciplinées qui avaient profité des mauvais exemples de quelques-uns de leurs chefs et que ceux-ci ne pouvaient plus contenir, il opposa la garde nationale créée par la loi du 18 août 1831. Aux clubs fédéralistes, Evaristo da Veiga opposa la « Société des défenseurs de la liberté et de l'indépendance nationale » *(Sociedade defensora)*, vaste organisation qui a eu une grande influence sur la marche des événements politiques au Brésil. A cette époque (1832), Auguste de Saint-Hilaire traçait un sombre tableau des maux que les discordes produisaient sur les bords de l'Uruguay. « C'était naguère une des plus belles contrées de l'Amérique méridionale. Ses habitants voulurent se fédérer et commencèrent par se désunir ; chaque village, chaque hameau prétendit faire sa patrie à part ; d'ignobles chefs s'armèrent de tous côtés ; la population fut dispersée ou anéantie... » et, à propos du Brésil qu'il « aimait presque à l'égal de son pays », et qu'il comparait aux Etats-Unis, prospérant sous le régime fédéral, il écrivait : « Les Brésiliens, au contraire, ne sauraient établir chez eux le système fédéral sans commencer par rompre les faibles liens qui les unissent encore. Impatients de toute supériorité, plusieurs des chefs hautains de ces patriarchies aristocratiques dont le Brésil est couvert, appellent sans doute le fédéralisme de tous leurs vœux ; mais que les Brésiliens se tiennent en garde contre une déception qui les conduirait à l'anarchie et aux vexations d'une foule de petits tyrans mille fois plus insupportables que ne l'est un seul despote. »

Pour donner satisfaction aux libéraux monarchistes, partisans de l'autonomie provinciale, des réformes constitutionnelles (Acte additionnel) furent votées en 1834. Les fédéralistes demandèrent alors que les présidents de province, ou gouverneurs, fussent proposés par chaque province ou choisis par le gouvernement central sur des listes de trois noms présentées par les assemblées provinciales ; mais la majorité, dirigée par Evaristo da Veiga, eut la sagesse de repousser ces propositions (12 juil.) qui auraient brisé l'unité nationale et seraient devenues la cause de luttes semblables à celles qui ont entravé les progrès de plusieurs Etats hispano-américains.

Après la réforme constitutionnelle, Feijó fut élu régent de l'empire, qu'il gouverna depuis le 12 oct. 1835. Avant son élection, le Ceará avait déjà été pacifié en 1832 à la suite du combat de Missão Velha ; Pernambuco, en 1835, grâce à l'intervention de l'évêque Perdigão. Le régent Feijó, à son tour, réussit à rétablir l'ordre dans le Pará avec l'aide du général Andrea, baron de Caçapava (1836) ; mais une révolution éclata dans le Rio Grande do Sul (20 sept. 1835) et le fédéralisme y dégénéra en guerre séparatiste.

A la mort de Dom Pedro Ier (1834), la plus grande partie des réactionnaires se réunirent à l'opposition parlementaire qui s'était formée en 1836 dans les rangs du parti libéral monarchiste, et qui avait pour chefs Araujo Lima (marquis d'Olinda) et Bernard de Vasconcellos. Cette fusion donna naissance au parti qui depuis lors, prit le nom de *conservateur*, et qui triompha aux élections de 1836. Le 19 sept. 1837, Feijó démissionna et confia la régence au chef de l'opposition, Araujo Lima, que les électeurs, quelques mois après, confirmèrent dans ce poste. La révolution séparatiste, qui éclata la même année dans la ville de Bahia, fut étouffée par le général Callado, et l'ordre fut plus ou moins assuré partout, excepté dans le Rio Grande do Sul.

Depuis 1836, toute l'histoire politique du Brésil se résume dans la lutte des deux partis constitutionnels, le *conservateur* et le *libéral*. La Chambre des députés, conformément à la doctrine défendue par Vasconcellos, devint prépondérante, à partir de 1831. En 1840, l'opposition libérale commença à demander la déclaration de la majorité du jeune empereur, qui n'avait alors que quinze ans. Hollanda Cavalcanti (vicomte d'Albuquerque) et les Andradas se mirent à la tête de cette agitation ; plusieurs conservateurs, comme le marquis de Paranaguá (Villela Barbosa), se rallièrent à cette opinion et l'empereur fut déclaré majeur le 23 juil. (1840).

Dom Pedro II commença son gouvernement avec les libéraux (Hollanda Cavalcanti et les Andrada) : puis, du 23 mars 1841 au 2 fév. 1844, il gouverna avec des ministères conservateurs (marquis de Paranaguá, 23 mars 1841 ; Carneiro Leão, depuis marquis de Paraná, 20 janv. 1843). Le Maranhão fut pacifié par le général Lima (1841), créé

baron, puis duc de Caxias, mais une révolution éclata dans le São Paulo et le Minas (1842). L'ordre fut rétabli par ce même général, à São Paulo, après le combat de Venda-Grande, à Minas, après la bataille de Santa-Luzia (1842). Pendant le gouvernement des libéraux (vicomte de Macahé, 2 fév. 1844; vicomte d'Albuquerque, 5 mai 1846; vicomte de Caravellas, 22 mai 1847; vicomte de Macahé, 8 mars 1848; Paula e Souza, 31 mai 1848), la guerre civile du Rio Grande do Sul, qui avait duré dix ans, fut terminée (1er mars 1845) par le général de Caxias. C'est aussi à cette époque que commencèrent les démêlés du Brésil avec l'Angleterre au sujet du bill Aberdeen (1845) dont il sera question plus loin. Le 29 sept. 1848, les conservateurs revinrent aux affaires avec le ministère du marquis de Olinda. Une révolution éclata à Pernambuco. Peu de mois après, le président Tosta, appuyé de la garde nationale et de quelques troupes, sous le commandement du général Coelho, rétablissait l'ordre (1849). C'est la dernière révolution tentée au Brésil. Pendant le règne de dom Pedro II, la répression de toutes les révoltes a été suivie d'une amnistie.

En 1851–52, le Brésil appuya de son escadre et de son armée les gouvernements de Montevideo, de l'Entre-Rios et de Corrientes contre le dictateur argentin Rosas, qui fut chassé de la Plata après la bataille de *Caseros*. Le marquis d'Olinda, en divergence avec ses collègues au sujet de la politique à suivre avec la Plata, avait été remplacé dans la présidence du conseil (6 oct. 1849), par le marquis de Monte Alegre (Costa Carvalho). Ce fut après ce changement dans la présidence du conseil que le ministre des affaires étrangères, Paulino de Souza (vicomte d'Uruguay), négocia l'alliance de 1851, qui assura la victoire des libéraux des républiques de la Plata, la liberté de la navigation dans les affluents de ce fleuve et l'indépendance de l'Uruguay. Ce ministère dont Eusebio de Queirós était membre, fut fortement appuyé par l'empereur et les Chambres, pour la suppression de la traite des noirs qui se faisait par contrebande, et qui cessa complètement. Le 11 mai 1852, le cabinet fut reconstitué, et le ministre des finances Rodrigues Torres (vicomte d'Itaborahy) devint président du conseil.

Du 6 sept. 1853 au 12 déc. 1858, la politique de *conciliation* des ministères du marquis de Paraná, du maréchal de Caxias et du marquis d'Olinda, apaisa les inimitiés politiques, et les deux partis, conservateur et libéral, se trouvèrent presque confondus. C'est d'ailleurs de 1850, fin de la période des guerres civiles, que datent véritablement les progrès réalisés par le Brésil. La séparation se fit de nouveau en 1858 avec l'opposition des chefs du parti conservateur au ministère Olinda. « La première partie du programme accomplie dans les vingt dernières années », a dit Ch. de Ribeyrolles, « fut une œuvre utile : il fallait constituer l'unité du pays et ne point le laisser tomber en satrapies fédéralistes ou maritimes. Si l'on veut être un peuple, il faut d'abord être une patrie ».

Du 12 déc. 1858 au 24 mai 1862, trois cabinets conservateurs se succédèrent : Abaeté (12 déc.), Ferraz (10 août 1859), et Caxias (3 mars 1861). Pendant ce dernier ministère un grand nombre de conservateurs (Zacarias de Vasconcellos, Olinda, Nabuco, Saraiva, Dantas et plusieurs autres), s'allièrent à l'opposition et assurèrent l'avènement des libéraux, qui occupèrent le pouvoir sous les ministères de Zacarias de Vasconcellos (24 mai 1862), d'Olinda (30 mai 1862), de Zacarias (15 janv. 1864), de Furtado (31 août 1864), d'Olinda (12 mai 1865), de Zacarias (3 août 1866), jusqu'au retour des conservateurs en 1868. Cette période est signalée par la guerre du Paraguay et par les luttes entre les deux fractions du nouveau parti libéral, c.-à-d. entre les libéraux historiques, dirigés par Theophilo Ottoni, et leurs nouveaux alliés.

En 1864, le Brésil, ayant déclaré la guerre à la République de l'Uruguay, prit *Paysandú* (généraux Menna Barreto et Flores), bloqua (amiral Tamandaré) et assiégea la ville de *Montevideo* (Menna Barreto et Flores), qui fut forcée de capituler (20 fév. 1865); mais Lopez, dictateur du Paraguay, ayant envahi le Matto-Grosso (nov. 1864), puis la province argentine de Corrientes (avr. 1865), une triple alliance fut signée entre le Brésil, la République Argentine et l'Uruguay (1er mai), et les trois Etats entreprirent une guerre longue et difficile, dont, en fait, le Brésil supporta presque tout le poids. Le général Mitre, président de la République Argentine, eut le commandement des armées alliées pendant les premières années de la guerre.

Les Brésiliens débutèrent par la victoire navale de *Riachuelo*, remportée par l'amiral Barroso sur l'escadre paraguayenne. Une division paraguayenne qui s'avançait sur la rive droite de l'Uruguay fut anéantie à Yatay, par les alliés, sous la conduite de Flores, président de la République Orientale. Un autre corps d'armée, qui avait pénétré dans la province brésilienne de Rio Grande do Sul, fut assiégé à *Uruguayana* et obligé de mettre bas les armes. L'empereur D. Pedro II se trouvait alors à la tête des alliés, et ce fut dans ce campement qu'il reçut le ministre Thornton, envoyé par l'Angleterre pour lui demander le renouvellement des relations diplomatiques avec le Brésil, rompues dès 1863. Lopez abandonna le Corrientes pour attendre ses ennemis sur le territoire du Paraguay, derrière la ligne du Paraná.

En 1866, les alliés réussirent à traverser ce fleuve et à s'emparer des premières positions, après les combats de *Confluencia* (Ozorio, général brésilien), et les batailles d'*Estero Bellaco* (Flores, général oriental, et Ozorio) et de *Tuyuty* (Mitre, général argentin, Ozorio et Flores); mais ils durent rester inactifs, en attendant des renforts, devant les retranchements ennemis. Cependant au mois de juillet, ils essayèrent, mais sans succès, une attaque du côté de *Sauce*. Les premiers renforts arrivés, le général brésilien Porto Alegre s'empara de *Curuzú;* mais, quelques jours après, le même général et le président Mitre échouèrent à l'assaut de *Curupaïty* (22 sept. 1866).

Ce fut alors que le Brésil concentra le commandement de ses armées de terre et de mer entre les mains du maréchal de Caxias, et que presque toute l'armée argentine se retira pour aller réprimer des révoltes et des résistances de gouverneurs de province. En 1867, après plusieurs mois d'inaction forcée (le choléra avait ravagé les campements), Caxias, resté général en chef des alliés après le départ de Mitre pour Buenos-Aires, commença ses opérations contre les fortifications d'Humaïtá. Les cuirassés brésiliens (amiral Inhaúma) forcèrent le passage de *Curupaïty* (1867), ensuite celui *Humaïtá* (1868, commodore Delphim de Carvalho). La même année Caxias s'empara de toutes les défenses élevées de ce côté, de celles du Tebicuary et marcha vers le N. pour attaquer les lignes d'Angostura et du Pikysyry qui couvraient la route de la capitale. Il y remporta au mois de déc. 1868, les victoires d'*Itôrôró*, d'*Avay* et de *Lomas Valentinas* qui assurèrent aux alliés la possession de toute la partie occidentale du pays.

Mais Lopez était allé se réfugier dans l'intérieur du Paraguay, sur la Cordillère d'Ascurra, où il réussit à organiser une nouvelle armée.

La dernière campagne fut dirigée par le comte d'Eu (1869 1870), qui prit d'assaut la ville de *Piribebuy*, écrasa la majeure partie de l'armée de Lopez, conduite par Caballero, à la bataille de *Campo Grande*, et fit poursuivre les vaincus dans toutes les directions, au milieu des déserts et des forêts de l'E. et du N. du Paraguay. Après plusieurs engagements partiels, le général Camara parvint à surprendre, le 1er mars 1870, le campement de Lopez à *Cerro Corá* sur un affluent de l'Aquidaban. Le dictateur, qui n'avait plus qu'un millier d'hommes, fut tué pendant la fuite et la guerre fut terminée. Le traité, signé en 1872, fixa la frontière, sans que le Brésil ait demandé d'agrandissement de territoire.

La liberté de la navigation sur le Paraguay, interrompue par les hostilités, avait été obtenue par le Brésil dès l'année 1858 (traité du 12 févr. signé à l'Assomption). Le 7 sept. 1867, le Brésil avait ouvert au commerce étranger l'Amazone et une partie de ses affluents, ainsi que le São Francisco jusqu'à Penedo (décret du 7 déc. 1866).

Une série de ministères conservateurs commença en 1868 : vicomte d'Itaborahy (16 juil.), qui a terminé la guerre du Paraguay ; marquis de São-Vicente (29 sept. 1870), vicomte de Rio-Branco (7 mars 1871), qui, entre autres réformes, a fait voter la première loi pour l'émancipation graduelle des esclaves ; duc de Caxias (25 juin 1875), qui est parvenu à rétablir l'union des conservateurs dont une grande partie, dirigée par le conseiller Paulino de Souza, s'était séparée du cabinet Rio-Branco depuis la discussion de cette réforme. Les libéraux ont ensuite pris la direction des affaires : Cansansão de Sinimbú (5 janv. 1878), Saraiva (28 mars 1880), qui, avec l'appui du chef des conservateurs, baron de Cotegipe, a réalisé la réforme électorale (élection directe), Martinho Campos (21 janv. 1882), Paranaguá (3 juil.), Lafayette Pereira (24 mai 1883), Dantas (6 juin 1884), qui a été renversé pour avoir présenté un projet abolitionniste, et Saraiva (6 mai 1885), qui, avec l'appui des conservateurs, a fait triompher dans la Chambre des députés plusieurs idées de son prédécesseur. En 1885 les conservateurs rentrèrent aux affaires (20 août 1885) avec le cabinet du baron de Cotegipe, qui obtint du Sénat l'adoption de la seconde loi d'émancipation votée par la Chambre, et fit la conversion de la dette intérieure. Il fut remplacé (10 mars 1888) par le cabinet, conservateur aussi, du sénateur Corrêa d'Oliveira, qui complèta la grande réforme de l'émancipation par la loi du 13 mai 1888.

L'année suivante, l'alliance d'une partie des conservateurs avec l'opposition libérale amena la retraite du ministère et, un autre cabinet conservateur n'ayant pu se constituer, le pouvoir passa à un ministère libéral, sous la présidence du vicomte de Ouro-Preto (7 juin 1889).

Pendant le règne actuel, et par suite des voyages de l'empereur à l'étranger, la princesse impériale Dona Izabel a eu trois fois la régence de l'empire : du 25 mai 1871 au 30 mars 1872, du 26 mars 1876 au 25 sept. 1877, et du 30 juin 1887 au 21 août 1888.

Depuis une quarantaine d'années, le Brésil, pacifié à l'intérieur, a fait de grands efforts, sous la direction de l'empereur D. Pedro II, pour répandre l'instruction, pour élever le niveau de l'enseignement, pour développer l'agriculture, l'industrie et le commerce, et pour tirer parti des richesses naturelles du sol par la construction de voies ferrées, par l'établissement de lignes de navigation et par des faveurs accordées aux immigrants. Les résultats obtenus depuis la clôture de la période révolutionnaire sont déjà considérables : nulle part en Amérique, sauf aux Etats-Unis et au Canada, le progrès n'a été plus rapide.

CHAPITRE II

L'émancipation des esclaves

Par M. E. LEVASSEUR.

Dès l'année 1758, l'abbé Manoel Ribeiro Rocha, établi avocat à Bahia, publiait à Lisbonne un ouvrage, *Ethiope Resgatado*, dans lequel il demandait que tout esclave fût rendu à la liberté après un temps de service suffisant pour indemniser le maître, et que les enfants de femmes esclaves, naissant libres *(ingenui)*, ne serviraient que jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. En 1810, Velloso de Oliveira, de la province de São Paulo, dans un mémoire adressé au prince régent, parlait de donner la liberté aux enfants qui naîtraient de mères esclaves. Hippolyto da Costa dans le *Correio Braziliense* (1808-22) signalait l'émancipation graduelle des esclaves comme une nécessité pour le Brésil. En 1822, un député de Bahia, Borges de Barros (depuis vicomte de Pedra-Branca), proposait aux Cortès constituantes de Lisbonne, sans aucun succès, quelques mesures en vue de la colonisation par des Européens, et, subsidiairement, d'une diminution de l'esclavage. Plusieurs Brésiliens se prononçaient contre l'introduction d'esclaves : Domingos Moniz Barreto en 1814, Maciel da Costa (marquis de Queluz) en 1821, José Bonifacio d'Andrada, dans un mémoire publié en 1825, dans lequel il présentait un projet d'émancipation, sans demander toutefois (non plus que Borges de Barros), la liberté des nouveau-nés.

L'Angleterre signa avec le Brésil la convention du 23 nov. 1826, relative à la traite, qui devait être considérée comme entièrement illicite, à partir de 1830. La loi brésilienne du 7 nov. 1831, contre les négriers, ne put être exécutée. Le 18 mai 1830, A. Ferreira França présenta à la Chambre un projet pour l'abolition graduelle de l'esclavage qui devrait finir entièrement le 25 mars 1881, et trois ans après (8 juin 1833), un nouveau projet qui déclarait libres tous les nouveau-nés ; la Chambre refusa de discuter ces deux propositions. En 1845, par le bill Aberdeen, l'Angleterre blessa le Brésil en déclarant que les négrires et les navires suspects d'avoir été employés à la traite pourraient être capturés, même dans les eaux territoriales de l'empire, et seraient justiciables des tribunaux britanniques. L'indignation que cette mesure excita profita aux négriers dont l'odieux commerce devint plus florissant.

Cependant il se forma peu à peu un parti abolitionniste dont l'empereur dom Pedro II, sans oublier ses devoirs de roi constitutionnel, a été le patron persévérant. Le ministre Eusebio de Queirós fit voter, par la loi du 4 sept. 1850, des moyens plus sûrs de répression et, les appliquant rigoureusement, il obtint le résultat que n'avaient jamais atteint les croiseurs anglais.

Quelques autres mesures favorables aux esclaves furent prises à partir de 1864. Le 23 janv. 1866, le sénateur Pimenta Bueno, depuis marquis de São Vicente, présenta à l'empereur des projets d'émancipation graduelle qui furent examinés par le conseil d'Etat, mais que la guerre du Paraguay fit ajourner. C'est à cette époque (juil. 1866) que la Société française pour l'abolition de l'esclavage ayant adressé une supplique à l'empereur, celui-ci fit répondre que, dès que les circonstances le permettraient, son gouvernement s'occuperait d'une mesure « que l'esprit du christianisme réclame ».

Après la paix, une commission de la Chambre, sur la proposition de M. Teixeira junior (vicomte de Cruzeiro), rédigea un projet pour l'abolition graduelle (15 août 1870). L'année suivante le premier ministre, J.-M. da Silva-Paranhos, vicomte de Rio-Branco, assura le triomphe du principe de l'émancipation et parvint à faire voter, après une lutte parlementaire de cinq mois, la loi du 28 sept. 1871 qui abolissait en principe la servitude et affectait certains impôts à l'émancipation des esclaves. Désignée sous le nom de « loi Rio-Branco », cette loi déclarait que tous les enfants naîtraient désormais libres et resteraient seulement jusqu'à leur majorité au service du maître de la mère pour indemniser celui-ci des frais d'éducation.

Le recrutement de l'esclavage était ainsi tari dans ses deux sources, l'importation et la naissance ; aussi le nombre des esclaves, qui était d'environ 2 millions 1/2 en 1856, de 1,800,000 en 1871, de 1,584,000 en 1873, se trouvait-il réduit à 1,050,000 en sept. 1885 et à 743,449 au recensement annuel des esclaves de 1887 (mars) ; depuis 1871, les esclaves non enregistrés dans le recensement annuel étaient considérés comme libres. Il y avait, en outre, à la même époque, 18,946 sexagénaires qui devaient encore des années de service et plus de 500,000 (439,831 déjà d'après la statistique imparfaite du 30 juin 1885) « ingenuos », c.-à-d. qui étaient enfants de femmes esclaves libres en vertu de la loi de 1871, mais qui, n'ayant pas atteint leur vingt et unième année, restaient au service du maître de leur mère ; la valeur totale de ces serviteurs était, d'après le tarif de 1885, évaluée à 1,212 millions de francs.

En 1880 commençait à se former un parti, très peu nombreux encore, de partisans de l'abolition immédiate (les sénateurs Jaguaribe, conservateur, Octaviano et Silveira da Mota, libéraux, le député libéral Joaquim Nabuco, les journalistes Ferreira de Menezes, Gusmão Lobo, Patrocinio, Serra, A. Rebouças, Vicente de Souza et plusieurs autres). Deux provinces (Amazonas et Ceará) affranchirent leurs esclaves en 1884 (elles en avaient d'ailleurs peu), et cette même année le ministère Dantas présenta un projet d'abolition graduelle qui échoua devant une coalition de plusieurs libéraux et de presque tous les conservateurs. Mais cette initiative du gouvernement et la discussion engagée dans la presse et dans les Chambres donnèrent une grande impulsion à l'idée d'abolition. Une loi du 28 sept. 1885, due à MM. Saraïva, Cotegipe et A. Prado, compléta la loi de 1871 en déclarant libres les esclaves à partir de l'âge de soixante ans (comme l'avait proposé M. Dantas), à condition qu'ils serviraient encore trois ans leur maître, et en fixant un tarif de la valeur des esclaves décroissant avec les années, et augmenta certains impôts pour créer un fonds d'encouragement à l'immigration. La question de l'émancipation était alors celle qui passionnait le plus la politique intérieure au Brésil ; les abolitionnistes des provinces du N., lesquelles avaient peu d'esclaves, et ceux de la province de S.-Paulo au S., qui en avait beaucoup, réclamaient l'abolition graduelle et accélérée, tandis que les représentants d'autres provinces, comme Minas Geraes et surtout Rio de Janeiro, qui en avaient aussi beaucoup, résistaient à toute accélération du mouvement émancipateur.

La ville de Rio devint cependant le centre de l'agitation abolitionniste. En 1887, deux des chefs du parti conservateur, les sénateurs João Alfredo Corrêa de Oliveira et Antonio da Silva Prado, se prononcèrent pour la nécessité d'une nouvelle loi. Ce dernier, qui est un grand planteur, affranchit aussitôt ses propres esclaves ; il eut de nombreux imitateurs dans la province de São Paulo (1887), et le mouvement d'opinion qu'il produisit se propagea dans les provinces voisines. L'assemblée provinciale de S. Paulo prit des mesures vigoureuses pour accroître l'immigration européenne, tout en écartant sagement l'idée de faire venir des Chinois, et vota par tête d'esclave un impôt si lourd qu'il équivalait à une prohibition ; ce dernier vote ne fut pas ratifié par le président de la province. Dans certaines fermes les esclaves, suivant les conseils d'un abolitionniste intransigeant, A. Bento, partirent en masse sans être affranchis ; la proximité des chemins de fer qui se multipliaient dans la province et les dispositions favorables de la population facilitaient leur évasion ; les abolitionnistes soutenaient l'opinion émise par M. A. Prado que l'armée ne devait pas être employée contre les esclaves fugitifs tant qu'ils ne commettaient pas de délit. Cependant aucun désordre grave ne se produisit : l'exemple était encourageant. Le 10 mars 1888, le ministère Cotegipe donna sa démission, et la princesse impériale régente chargea M. Corrêa de Oliveira de la formation d'un nouveau ministère. M. Antonio Prado accepta un portefeuille dans ce ministère. Ces deux hommes d'Etat et leurs collègues comprirent bientôt que l'abolition différée jusqu'en 1889 ou 1890, qu'ils proposaient encore au mois de février avec les abolitionnistes les plus avancés, n'était plus possible et qu'une solution immédiate s'imposait. M. Rodrigo Silva présenta, au nom du cabinet, le 8 mai, et les deux Chambres votèrent presque à l'unanimité, la loi du 13 mai 1888, qui accorde la liberté sans délai et sans aucune restriction à tous les esclaves. Dans le discours du trône, prononcé le 3 mai 1888 à l'ouverture de la session, la princesse annonçait ce projet : « A l'honneur du Brésil, sous l'influence du sentiment national et des libéralités particulières, l'extinction de l'élément servile a fait de tels progrès que c'est aujourd'hui une aspiration acclamée par toutes les classes avec d'admirables exemples d'abnégation de la part des propriétaires. Alors que l'intérêt privé lui-même travaille spontanément à délivrer le Brésil du malheureux héritage que les nécessités de la culture avaient maintenu, je compte que vous n'hésiterez pas à effacer du droit national l'unique exception qui contraste avec l'esprit chrétien et libéral de nos institutions. » A la Chambre des députés, M. Joaquim Nabuco, le Buxton brésilien, a caractérisé le projet en déclarant qu'il ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire du Brésil : « La génération actuelle n'a pas encore connu d'émotion aussi puissante et il faut remonter à celle qu'éprouvèrent nos pères, à la proclamation de notre indépendance. Pour nous, Brésiliens, 1888 est un événement plus considérable que 1789 ne le fut pour la France. C'est littéralement une nouvelle patrie qui commence. » A la suite du vote du Sénat, la princesse

donna le même jour, 13 mai, sa sanction en signant avec une plume d'or qui lui avait été offerte à cet effet par souscription populaire. Toute la population de Rio manifesta un enthousiasme chaleureux qui a été partagé par toutes les grandes villes et qui s'est répandu dans la République Argentine et dans l'Amérique entière. La France s'est associée à ces manifestations (fête du 10 juil. 1888).

La suppression de l'esclavage a été accomplie pacifiquement au Brésil, sans coûter une goutte de sang. Elle ne s'effectuera pas toutefois sans créer des difficultés économiques que le temps seul fera peu à peu disparaître, mais que les Brésiliens s'appliquent à surmonter. Il leur faudra remplacer une partie des esclaves par des ouvriers libres: le Brésil cherche à attirer dans ce but des immigrants. Beaucoup de propriétaires se trouveront appauvris ou momentanément gênés : le luxe et la large hospitalité des fazendas s'en trouveront affectés et, ce qui est plus grave, il y aura des exploitations ruinées. Il faudra plus de capitaux pour faire valoir les terres et plus de numéraire pour payer les salaires ; ceux qui ne possèderont pas ces capitaux ou qui ne pourront pas se les procurer devront abandonner ou, ce qui est beaucoup plus souhaitable, restreindre leurs cultures en louant ou en vendant à de petits colons immigrants les champs qu'ils n'utiliseraient plus eux-mêmes.

On ne doit pas cependant s'exagérer les difficultés. Il importe de faciliter la transition par des mesures qui développent le crédit. Lorsqu'on discutait, en 1871, le projet Rio-Branco, ses adversaires prédisaient que la rareté des bras ruinerait le pays. Or, le nombre des esclaves, qui était alors de 1,800,000, s'est trouvé réduit à 600,000 environ en 1888 et cependant la récolte du café a presque triplé durant cette période (V. plus loin, *Produits du règne végétal*). L'exemple des Etats-Unis est rassurant : la plus forte récolte de coton au temps de l'esclavage avait été de 4,824,000 balles en 1860 ; après une longue crise de transition, la récolte, sous le régime de la liberté, s'élevait à 4,669,000 balles en 1876, et à 7,017,000 en 1888. Au Brésil, la transition sera vraisemblablement plus facile, parce que l'émancipation a été peu à peu préparée par les lois de 1850, de 1871 et de 1885, que la quantité de bras serviles à remplacer est beaucoup moindre et que les esclaves, selon le témoignage d'un grand nombre d'étrangers (Koster, A. de Saint-Hilaire, Gardner, Couty, etc.) y étaient beaucoup mieux traités qu'aux Etats-Unis et aux Antilles anglaises et françaises. Au Brésil, d'ailleurs, le préjugé de la couleur n'existe pas comme aux Etats-Unis et dans plusieurs colonies. Les résultats obtenus jusqu'au mois de mai 1889 dans toutes les provinces où les esclaves étaient nombreux ont dépassé l'attente des abolitionnistes, excepté au Maranhão, dont la situation agricole était depuis longtemps désavantageuse. En général, les esclaves ne pouvant pas soutenir la concurrence dans les villes contre les ouvriers blancs et ne trouvant pas à la campagne, dans le voisinage des grandes plantations, de terres à mettre en culture, sont restés avec leurs anciens maîtres, et les récoltes ont été supérieures à celles de l'année précédente. L'arrivée d'immigrants européens a augmenté considérablement comme nous le montrons plus loin[1].

[1] Le discours prononcé par l'empereur D. Pedro II à l'ouverture du Parlement, le 3 mai 1889, annonce que les revenus publics ont continué à dépasser, l'année dernière, l'estimation budgétaire, que le développement du commerce et des industries au Brésil attire les capitaux étrangers en monnaie métallique, que le papier de l'Etat fait prime sur l'or, et il ajoute :

« Après l'abolition de l'esclavage que vous avez décrétée pendant la dernière session, le travail libre a commencé à remplacer régulièrement les bras esclaves, sans qu'on ait ressenti les secousses profondes qui partout ailleurs ont toujours succédé aux réformes de cette nature. La classe agricole a compris que cette propriété, qui n'était plus susceptible d'être conservée, était devenue inutile et sans valeur, et elle a inauguré courageusement le nouveau régime, d'où viendra la régénération et l'accroissement des industries. Le gouvernement a aidé, avec les moyens que vous lui avez accordés, à ce mouvement de transformation économique et sociale : c'est ainsi qu'il a mis tous ses soins à étendre le réseau de nos voies ferrées, soit en autorisant le prolongement des chemins de fer appartenant à l'Etat, soit en concédant des garanties d'intérêts aux chemins de fer qui peuvent être construits par des compagnies privées à des conditions avantageuses.

« Le gouvernement n'a pas montré moins d'empressement à venir en aide à l'agriculture et à l'industrie, en favorisant le courant d'immigration, en grande partie spontané, courant déterminé par l'exemple de prospérité qu'offrent les étrangers qui viennent s'établir dans notre pays. Pendant l'année dernière, nous avons reçu 131,000 immigrants, et les arrivées des derniers mois annoncent un nombre d'immigrants encore plus considérable cette année-ci. Pour fortifier l'immigration et augmenter le travail agricole, il importe que votre sagesse prenne en considération le projet de loi régularisant la propriété territoriale et rendant plus faciles l'acquisition et la culture des terres inoccupées. En examinant ces projets, vous verrez s'il n'est pas utile d'accorder au gouvernement le droit d'exproprier, pour cause d'utilité publique, les terrains situés sur les lisières des chemins de fer, qui ne seraient pas exploités par leurs propriétaires, et qui pourraient servir à l'établissement de noyaux coloniaux. »

CHAPITRE III

Le gouvernement et l'administration

Par MM Levasseur, d'Ourém et de Rio-Branco.

§ 1. Gouvernement[2]. — L'empire du Brésil est une monarchie héréditaire, constitutionnelle et représentative. Il est gouverné par la Constitution du 25 mars 1824, rédigée par l'empereur dom Pedro Ier et ses conseillers d'Etat[3], modifiée par l'Acte additionnel du 12 août 1834, qui a établi l'autonomie provinciale en remplaçant les anciens conseils de province par des assemblées qui légifèrent, et par la loi interprétative du 12 mai 1840.

[2] Par MM. Levasseur, d'Ourém et de Rio-Branco.

[3] Voici les noms des conseillers d'Etat qui ont collaboré à la rédaction de la Constitution : J. J. Carneiro de Campos (marquis de Caravellas), Villela Barbosa (marquis de Paranaguá), Carvalho e Mello (vicomte de Cachoeira), Maciel da Costa (marquis de Queluz), Clement Ferreira França (marquis de Nazareth), baron de Santo-Amaro (puis marquis), Pereira da Fonseca (marquis de Maricá), Silveira Mendonça (marquis de Sabará), Pereira da Cunha (marquis d'Inhambupe), Nogueira da Gama (marquis de Baependy).

La Constitution, une des plus libérales du Nouveau et de l'Ancien monde, reconnaît quatre pouvoirs : le législatif, le modérateur, l'exécutif et le judiciaire, qu'elle déclare être des délégations de la nation. Le pouvoir législatif appartient à l'*Assemblée générale*, avec la sanction de l'empereur. Le refus de sanction n'est qu'un veto suspensif, le projet de loi étant promulgué de droit s'il est voté et présenté à la sanction impériale par deux législatures consécutives. Le pouvoir modérateur appartient à l'*empereur* qui, en vertu de ce pouvoir, peut convoquer extraordinairement l'Assemblée générale, proroger ou ajourner la session législative, dissoudre la Chambre des députés. L'empereur choisit, pour les sièges vacants au Sénat, un des trois candidats qui lui sont présentés par les électeurs, il nomme et renvoie les ministres, il exerce le droit de grâce et peut accorder des amnisties. Le pouvoir exécutif appartient aussi à l'empereur; il l'exerce par l'intermédiaire des ministres qu'il choisit et qui sont responsables; l'empereur nomme les évêques, les magistrats, les employés civils, politiques et militaires, les représentants de l'empire à l'étranger; il traite avec les autres puissances, déclare la guerre et fait la paix, accorde des titres de noblesse, lesquels ne sont pas héréditaires, et des distinctions honorifiques, promulgue et fait exécuter les lois, décrets et résolutions du pouvoir législatif, accorde ou refuse l'exéquatur aux décrets des conciles et aux lettres apostoliques. Les *ministres* sont au nombre de sept : finances, empire (intérieur), justice, affaires étrangères, marine, guerre, et agriculture, commerce et travaux publics. Le pouvoir judiciaire est exercé par des magistrats inamovibles, ce qui toutefois n'implique pas que ceux de première instance (les *juges de droit*) ne puissent être déplacés pour le temps et d'après le mode déterminé par la loi.

L'*Assemblée législative générale*, qui ne siège réunie que dans certains cas déterminés par la loi, est formée par les deux Chambres : le *Sénat*, composé de 60 membres nommés à vie par l'empereur sur des listes de de trois candidats dressées par les électeurs de la province (les candidats doivent être âgés de plus de quarante ans), et la *Chambre des députés*, composée de 125 membres élus pour quatre ans par suffrage direct et scrutin d'arrondissement (loi Saraïva du 9 janv. 1881). Pour être électeur il faut avoir vingt et un ans, savoir lire et écrire et jouir d'un revenu de 500 fr. au moins. Les non catholiques et les étrangers naturalisés sont éligibles. Le *Conseil d'Etat*, qui est présidé par l'empereur, se compose, outre l'héritier de la couronne et les princes de sang nommés par l'empereur, de douze membres ordinaires et de membres extraordinaires dont le nombre ne peut dépasser douze. Les ministres quand même ils ne soient pas conseillers d'Etat, ont le droit d'y siéger. Le Conseil d'Etat donne son avis dans un grand nombre de matières politiques et administratives lorsque l'empereur juge à bien de l'entendre, et en est responsable.

§ 2. Divisions politiques[1]. — L'empire comprend *vingt provinces*, et, en outre, le *municipe de la capitale de l'empire* ou *municipe neutre* qui est administré par le gouvernement central. Chaque province est administrée par un *président* nommé par le gouvernement central. La principale autorité appartient à l'*Assemblée législative provinciale*, qui est élue pour deux ans, qui vote le budget et possède des pouvoirs très étendus sur l'administration provinciale, les finances, la justice (création ou suppression de districts judiciaires, etc.), la police, les travaux publics, l'instruction, etc. : le système de la décentralisation administrative est très largement appliqué depuis l'Acte additionnel de 1834 qui a fait aux idées fédéralistes de cette époque les concessions compatibles avec l'unité nationale. L'Acte additionnel autorise, en outre, les provinces à avoir un sénat; mais aucune, jusqu'à présent, n'a demandé à l'Assemblée législative générale l'autorisation d'en créer un. La loi interprétative du 12 mai 1840, en fixant une limite à plusieurs attributions des assemblées provinciales, porta remède à quelques abus qui avaient eu pour conséquence d'entraver l'action légitime de l'Etat et de porter atteinte à l'autonomie du pouvoir communal.—Les provinces sont subdivisées en *municipes* administrés par un *conseil municipal (camara municipal)*, sous la présidence d'un de ses membres, qui sont tous électifs. Le siège du municipe est une *cité (cidade)* ou une *ville (villa)*; le nombre des conseillers municipaux *(vereadores)* est plus grand dans les municipes des cités que dans ceux des villes. En 1887 (janv.) il y avait au Brésil 910 municipes, dont 258 cités et 652 villes. Ils appartenaient aux provinces suivantes : Amazonas 15 municipes (4 cités, 11 villes), Pará 46 (11 cités, 35 villes), Maranhão 42 (9 cités, 33 villes), Piauhy 27 (4 cités, 23 villes), Ceará 64 (19 cités, 45 villes), Rio Grande do Norte 27 (9 cités, 18 villes), Parahyba do Norte 31 (8 cités, 23 villes), Pernambuco 57 (21 cités, 36 villes), Alagoas 27 (7 cités, 20 villes), Sergipe, 32 (7 cités, 25 villes), Bahia 94 (15 cités, 79 villes), Espirito-Santo 15 (3 cités, 12 villes), Municipe Neutre (cité), Rio de Janeiro, province, 54 municipes (18 cités, 36 villes), São Paulo 125 (56 cités, 69 villes), Paraná 26 (9 cités, 17 villes), Santa Catharina 19 (6 cités, 13 villes), Rio Grande do Sul 60 (15 cités, 45 villes), Minas-Geraes 106 (17 cités, 89 villes), Goyaz 32 (17 cités, 18 villes), Matto Grosso 10 (5 cités, 5 villes). (Pour la division en districts de Relações, Comarcas, etc. V. le § Justice). Le Brésil rencontre des difficultés particulières d'administration à cause de l'éloignement des localités, du manque de voies de communication, de l'inégalité des provinces sous le double rapport du territoire et de la population; le Sergipe est quarante-sept fois plus petit que l'Amazonas, et la province de Minas a trente-sept fois plus d'habitants que le Matto Grosso.

Il n'y a pas de recensements périodiques de la population. Le seul qui existe a été fait en 1872, par les soins du sénateur M.-F. Correa, alors directeur du bureau spécial de statistique créé par le ministre João Alfredo. Ce bureau, dont la dotation était très modique, a été supprimé en 1879 par raison d'économie; ses attributions ont été confiées alors à un des bureaux du ministère de l'intérieur. Il serait pourtant très désirable qu'un grand Etat comme le Brésil possédât une statistique régulière de sa population et, en général, des principaux faits sociaux qui s'y produisent; la connaissance numérique de ces faits est indispensable pour la bonne administration des affaires et il y a lieu de féliciter le ministre qui a ordonné un dénombrement général de la population pour 1890. Dans celui de 1872 la distinction entre les populations urbaines et rurales n'a pas été faite.

[1] Par MM. Levasseur et de Rio-Branco.

Nos D'ORDRE	PROVINCES	CAPITALES	SUPERFICIE EN KIL. CARRÉS D'après M. le professeur Silva Coutinho (exprimée en milliers).	SUPERFICIE EN KIL. CARRÉS (Calcul officiel.)	POPULATION au recensement de 1872.	POPULATION calculée (par évaluation hypothétique). pour l'année 1888. Par M. Favilla Nunes (1).	DENSITÉ de la population en 1888.
—	Municipio Neutro, Municipe neutre (ville de Rio de Janeiro et son district).....	Rio de Janeiro..	2.1	1.394	274.972	406.958	312.08
1	Amazonas.....	Manáos	2.000	1.897.020	57.610	80.654	0.04
2	Pará.....	Belem do Pará..	1.160	1.149.712	275.237	407.350	1.06
3	Maranhão.....	São Luiz do Maranhão.....	324	459.884	359.040	488.443	0.35
4	Piauhy.....	Theresina	315	301.797	202.222	266.933	0.88
5	Ceará.....	Fortaleza.....	142	104.250	721.686	952.625	9.13
6	Rio Grande do Norte..	Natal.....	54	57.485	233.979	308.852	11.23
7	Parahyba do Norte....	Parahyba.....	54	74.731	376.226	496.618	6.64
8	Pernambuco.....	Recife.....	200	128.395	841.539	1.110.831	8.64
9	Alagôas.....	Maceió.....	46	58.491	348.009	459.371	7.85
10	Sergipe.....	Aracajú.....	43	39.090	176.243	232.640	5.95
11	Bahia.....	São Salvador da Bahia ..	430	426.427	1.379.616	1.821.089	4.27
12	Espirito-Santo.....	Victoria.....	45	44.839	82.137	121.562	2.70
13	Rio de Janeiro.....	Nictheroy	80	68.982	782.724	1.164.468	16.88
14	São Paulo.....	São Paulo.....	320	290.876	837.354	1.306.272	5.20
15	Paraná.....	Curityba.....	205	221.319	126.722	187.548	0.84
16	Santa Catharina	Desterro.....	80	74.156	159.802	236.346	3.18
17	São Pedro do Rio Grande do Sul.....	Porto-Alegre...	270	236.553	434.813	643.527	2.72
18	Minas-Geraes.....	Ouro-Preto.....	600	574.855	2.039.735	3.018.807	5.25
19	Goyáz.....	Goyáz	630	747.311	160.395	211.721	0.21
20	Matto-Grosso.....	Cuyabá	1.500	1.379.651	60.417	79.750	0.06
	26 communes non énumérées dans les provinces (1 du Maranhão, 2 du Piauhy, 5 de Sergipe, 4 de Rio de Janeiro, 3 de Rio Grande do Sul, 11 de Minas-Geraes).				177.813		
	Évaluation des Indiens sauvages, non compris dans la population des provinces.				600.000	600.000	
	Total général de l'Empire du Brésil...		8.500.1	8.337.218	10.708.291	14.002.335	1.67

(1) Ces chiffres sont à peu près les mêmes que ceux que nous avait précédemment communiqués le baron de Rio-Branco.

§ 3. Villes principales [1]. — Le Brésil possède treize villes de plus de 20,000 habitants, dont trois ont plus de 100,000 habitants.

La capitale de l'Empire est *São Sebastião do Rio de Janeiro* ou simplement *Rio de Janeiro*. Le recensement de 1872 a attribué 274,972 habitants à la ville avec ses faubourgs (V. plus loin le chapitre Population). Aujourd'hui (faubourgs compris) Rio de Janeiro compte environ 400,000 habitants. Sa population était de 750 habitants en 1587 ; de 2,500, outre une garnison de 600 hommes, en 1648 ; de 12,000 en 1711 ; de 24,397, sans compter les enfants au-dessous de cinq ans, en 1749 ; de 46,944 habitants, outre une garnison de 2,400 hommes, en 1808 ; d'environ 80,000 (10,063 feux), plus 5,600 hommes de garnison, en 1821 ; de 137,078 habitants en 1838 ; de 205,206 en 1849.

[1] Par MM. Levasseur et de Rio-Branco.

La ville est bâtie sur la rive occidentale d'une baie splendide, qui passe pour être la plus belle du monde, et qui renferme plus de 80 îles ; les plus grandes sont celles do Governador (anciennement Paranapucuhy) et de Paquetá. Depuis l'Acte additionnel (1834) Rio de Janeiro et son district forment, sous l'autorité directe du gouvernement central et d'un conseil municipal, un *Municipe neutre*, détaché de la province de Rio de Janeiro, dont la capitale, Nictheroy, s'élève sur la rive orientale de la baie.

La ville de Rio fut fondée en 1565, à Praia Vermelha, par Estacio de Sá (elle n'était alors qu'un campement retranché), près de la base d'un cône de granit situé à l'ouest de l'entrée de la baie auquel sa forme a fait donner le nom de Pão d'Assucar, « Pain de Sucre » (385m). En 1567, le gouverneur général du Brésil, Mem de Sá, après l'expulsion des Français, fit abandonner cette position et transféra la ville au Morne do Castello, d'où elle commença à s'étendre sur une plaine marécageuse située entre plu-

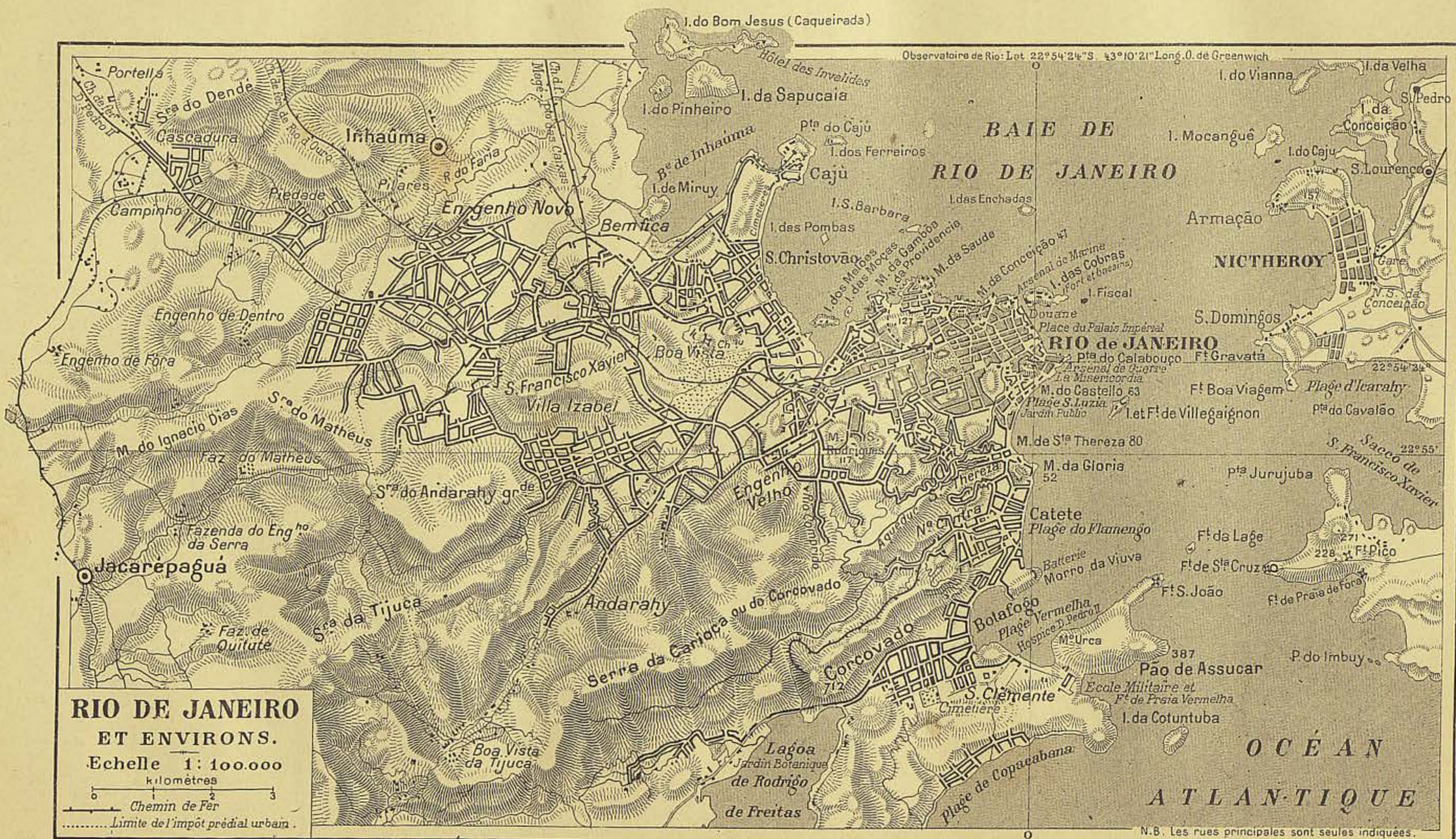
sieurs collines. Peu à peu les marais furent desséchés et les maisons couvrirent les vallées, les collines et les montagnes des environs.

Cette ville fut attaquée en 1710 par les Français, sous la conduite du capitaine de vaisseau François Du Clerc. Après un combat acharné dans la rue Direita, cette troupe fut forcée de mettre bas les armes. En 1711, Duguay-Trouin, avec dix-sept vaisseaux et frégates (sept cent quarante canons et 5,764 hommes), força l'entrée de Rio et occupa l'île das Cobras, et les collines de S. Diogo, Providencia et Livramento. Le 20 sept., l'escadre française et trente-sept canons et mortiers établis sur les hauteurs et dans l'île das Cobras, commencèrent le bombardement de la ville. Le gouverneur n'avait que 2,700 hommes et quatorze canons pour répondre à ce bombardement ; il évacua la ville et se retrancha à Engenho-Novo, dans les environs, en attendant des renforts ; mais Duguay-Trouin ayant fait savoir qu'il détruirait la ville de fond en comble si elle n'était pas immédiatement rachetée, le gouverneur se décida, conseillé par les jésuites, à signer une convention (10 oct.) pour le paiement de la rançon. Trois jours après, Antonio d'Albuquerque arrivait avec 6,000 hommes de Minas et de São-Paulo, mais la convention fut respectée, et le dernier versement ayant été fait le 4 nov., la ville fut évacuée par les Français. Albuquerque, déférant à la demande du conseil municipal et des habitants de Rio, resta à la tête du gouvernement.

Depuis 1762 la ville de Rio de Janeiro est la capitale du Brésil, et du 7 mars 1808 au 26 avr. 1821 elle fut en même temps la capitale de la monarchie portugaise.

Quand on s'approche de la côte on a la vue du Géant couché. Sa tête est formée par le Corcovado et le pied par le Pain de Sucre. L'entrée de la baie est dominée par le Pain de Sucre, à l'O., et le Pico, à l'E. Elle est défendue par la forteresse de Santa-Cruz, à l'E., par celle de São João, à l'O., par le fort de Lage, sur un rocher qui forme un îlot, et par plusieurs batteries. Près de l'entrée, en dehors, sur l'île Rasa, se trouve un phare puissant, à lumière électrique. Dans la rade, l'île fortifiée de Villegaignon fait face à une partie de la ville. L'île das Cobras « île des Serpents » (probablement parce que à l'époque de la découverte on y voyait de ces reptiles) se trouve tout près de l'arsenal de la marine, situé près de la colline de São Bento. Cette île est une dépendance de l'arsenal ; elle possède des bassins taillés dans le roc, plusieurs ateliers, des habitations, l'hôpital de la marine, une forteresse et la caserne du bataillon naval. Plus au large on voit la petite île dos Ratos, entièrement occupée par la caserne des douaniers, édifice gothique avec un phare électrique. Le seul point d'où l'on puisse découvrir toute la ville, la baie et la côte, parce qu'il domine les autres hauteurs, est le sommet du Corcovado (719m), où l'on arrive par un chemin de fer à crémaillère gravissant une rampe de 30 % de pente et d'une longueur de 3,790 m. Le panorama dont on jouit du sommet du Corcovado est de ceux dont on garde toujours le souvenir. Les rues des quartiers les plus anciens sont en général droites et étroites. Quelques-unes, comme la rue Primeiro de Março (ci-devant Direita) et Ouvidor sont très animées. Cette dernière est bordée d'élégantes boutiques ; beaucoup d'enseignes y sont à la fois en français et en portugais. C'est dans cette partie de la ville que se trouvent presque tous les bâtiments publics et les principales églises ; parmi celles-ci, Candelaria (la plus grande), le Carmo, Saint-François-de-Paul, Saint-Joseph et la Croix des Militaires, le Monastère de Saint-Benoit, sur la colline de São Bento, le couvent Saint-Antoine sur la colline Santo Antonio ; l'observatoire sur la colline do Castello ; le palais de l'évêché sur la colline da Conceição ; parmi les autres monuments, le palais impérial, vaste bâtiment qui était la résidence des vices-rois et qui n'a rien de remarquable ; la poste ; la bourse ; la douane, avec ses docks ; l'arsenal de guerre, l'hôpital général de la Miséridorde ; l'Académie des Beaux-Arts et la Banque du Brésil. Plusieurs places possèdent des jardins : les places D. Pedro II, Saint-François-de-Paul, où se trouvent la statue de José Bonifacio d'Andrada et l'Ecole polytechnique, la place da Constituição, avec la statue équestre de l'empereur D. Pedro Ier. Le vaste « campo de Sant'Anna » aujourd'hui « jardins da Acclamação », est un très beau parc de paysage, mais où l'on regrette de ne pas trouver assez d'ombrage. Là se trouvent la Monnaie, la gare du chemin de fer D. Pedro II, des casernes, le Sénat et le Musée national. L'ancien Passeio Publico (promenade publique), avec une terrasse sur la mer, est le plus beau des jardins de Rio. Entre les collines de Conceição, Providencia, Livramento et São Diogo (les trois premières sont en partie couvertes de maisons), se trouvent les quartiers de Saude et de Gambôa, où il règne une grande animation autour des *trapiches*, ou magasins au bord de l'eau, destinés au déchargement des navires, et le quartier du Saco do Alferes. Dans les environs de la ville, près du lac (lagôa) de Rodrigo de Freitas, on admire le jardin botanique, dont l'allée des Palmiers, formant une magnifique colonnade, jouit d'une juste renommée. L'aqueduc de Carioca possède deux étages d'arcades reliant les montagnes de Sainte-Thérèse à la colline de Santo-Antonio. C'est l'œuvre architecturale la plus grandiose construite dans l'Amérique du sud pendant la période coloniale. Les maisons de campagne s'étendent très loin sur les plages, dans les vallées, sur les collines et les montagnes. Sur ces hauteurs les soirées et les nuits sont fraîches, même en été (Tijuca, Santa Theresa, etc.). Les plus beaux quartiers sont ceux de Gloria, Flamengo, Catête, Botafogo, Larangeiras et Cosme Velho. Le château de Bôa-Vista, dans le faubourg de São Christovão, est la résidence habituelle de l'empereur et est entouré d'un parc (Parque imperial). Les maisons de campagne occupent de ce côté les faubourgs de São Christovão, Cajû, Engenho-Novo et Bemfica. Plus au sud, et dans la vallée au nord de la Serra do Corcovado, on voit les faubourgs d'Engenho-Velho, de Rio-Comprido et d'Andarahy, d'où l'on monte par une belle route à Tijuca, le séjour préféré de la colonie anglaise de Rio, avec sa belle forêt, des cascades et la Vista Chineza, parage d'où l'on voit l'entrée de la rade. On vient de percer un tunnel reliant les faubourgs de Rio-Comprido et du Jardin botanique séparés par la serra do Corcovado. Les montagnes de Santa-Theresa et de Paula Mattos, plus près de la ville, sont des contreforts de la serra do Corcovado. On y voit un grand nombre d'habitations, des rues et des places. Un chemin de fer conduit à Santa-Theresa et un ascenseur à Paula Mattos. De toutes les hauteurs qui entourent la ville on a une vue magnifique sur la rade. « Rio de Janeiro, dit M. Mouchez, brille entre toutes les capitales par son bel éclairage au gaz qui circule dans tous les environs de la ville jusque sur le flanc des montagnes et produit une vive réverbération dans le ciel, visible quelquefois à 30 ou 40 lieues en mer ». Les services des tramways et des téléphones sont très bien organisés à Rio.

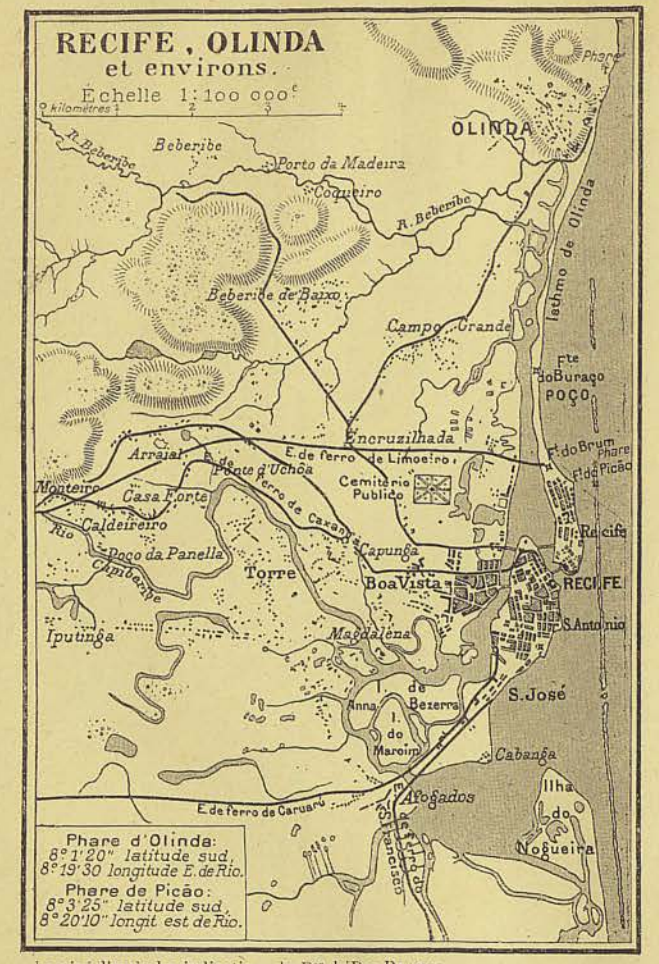
Les détours que les montagnes obligent à faire rendent



RIO DE JANEIRO
ET ENVIRONS.

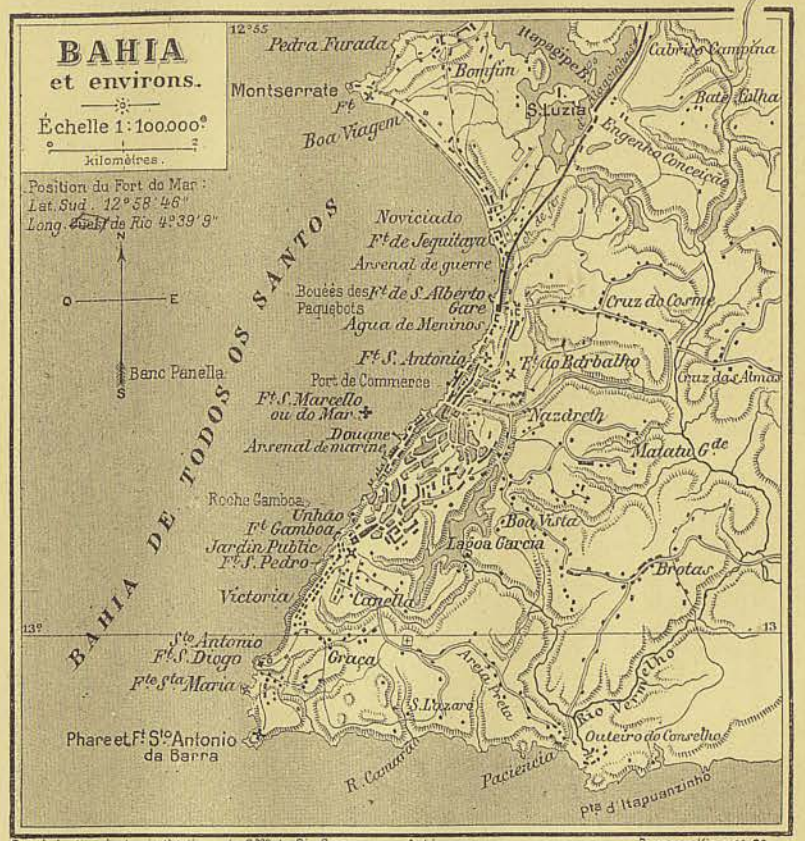
Dessiné, d'après les indications du Baron de Rio-Branco, par A. Lévy, 21 rue Vandamme

Rougeron, Vignerot, SC.



Dessiné d'après les indications du Bon de Rio-Branco.

Piraja o



Dessiné, d'après les indications du Bon de Rio-Branco, par A. Lévy

Rougeron, Vigneron, sc.

très grandes les distances entre les différents quartiers et faubourgs de la ville. Il est question depuis longtemps de raser les collines de Castello et de Santo-Antonio, pour aérer le centre de la ville. La mortalité annuelle est de 23,8 sur 1,000 habitants. Pour le climat de cette ville et des autres dont il est question ici, voir le chapitre CLIMAT.

Rio de Janeiro est la ville la plus peuplée de l'Amérique du Sud et en même temps la plus importante pour son commerce. Elle occupe un des premiers rangs parmi les villes commerciales du monde. La ville de *Petropolis*, sur la serra dos Orgãos, est le séjour d'été de l'empereur et des riches habitants de Rio. On se rend de Rio à Petropolis soit en bateau jusqu'à Mauá, au fond de la baie, et en chemin de fer depuis Mauá, soit en chemin de fer depuis Rio; mais ce dernier trajet est plus long.

São Salvador da Bahia (152,000 habitants au recensement de 1861, environ 200,000 habitants en 1888). Capitale de la province de Bahia, ville fondée en 1549 par Thomé de Souza, premier gouverneur général du Brésil, à l'entrée de la baie de Tous les Saints, capitale de la colonie jusqu'en 1762. Elle est encore aujourd'hui la métropole religieuse. Elle est située le long de la plage et sur le plateau qui s'étend derrière la falaise à pic (60 à 80 m. d'élévation) qui longe la plage, et est divisée en deux parties bien différentes, la *ville basse (Cidade baixa)* et la *ville haute (Cidade alta)*, jusqu'au promontoire de Montserrate. Elle possède quelques belles églises, des fontaines, des monuments, un grand nombre de maisons élegantes. La ville basse est le centre du commerce. La ville haute, d'où l'on jouit d'une très belle vue, renferme, entre autres édifices, le palais du gouvernement. Un ascenseur dessert les deux parties de la ville. Les maisons de campagne s'étendent au loin depuis Victoria, au S., jusqu'à Bomfim, au N. Un chemin de fer relie Bahia à Joazeiro dans le S. Francisco.

La ville de Bahia fut prise en 1624 par l'amiral hollandais Willekens. Les habitants, dirigés d'abord par l'évêque dom Marcos Teixeira, puis, successivement, par Marinho d'Eça et dom Francisco de Moura, assiégèrent les vainqueurs. La ville fut reprise l'année suivante par une grande expédition hispano-portugaise dirigée par don Fadrique de Toledo. En 1627, le célèbre Piet Heyn attaqua sans succès Bahia, défendue par Diogo de Oliveira. En 1638, Maurice de Nassau y fut repoussé par Bagnoli, qui mourut dans cette même ville le 26 août 1640 (il a été enterré dans l'église du couvent des Carmes). De 1822 à 1823, pendant la guerre de l'indépendance, cette ville, où se trouvait une armée portugeise sous les ordres du général Madeira, fut assiégée par l'armée brésilienne, commandée d'abord par le général Labatut, Français, puis par J.-J. de Lima e Silva. Elle fut évacuée par les Portugais le 2 juil. 1823. En 1837 (7 nov.) une révolte militaire et séparatiste y éclata. Après un combat sanglant (13-15 mars 1838), la ville fut prise par le général Callado et la révolte étouffée. Les vaincus avaient commencé à incendier le quartier du commerce. Bahia a été toujours renommée comme un des grands centres intellectuels du Brésil. Un grand nombre d'hommes d'Etats, d'orateurs, de publicistes et de poètes dont le Brésil s'honore, sont nés dans cette ville.

Recife de Pernambuco ou simplement *Recife* (98,254 habitants en 1872 et environ 130,000 en 1888) nommée souvent à l'étranger *Pernambuco*, du nom de la province dont elle est la capitale, est une grande ville bâtie au confluent du Capiberibe et du Beberibe. A l'arrivée des Hollandais, en 1630, il n'y avait à cet endroit qu'un village, sur la pointe méridionale d'une langue de sable qui commence près de la ville d'Olinda, et qui est connue sous le nom de Isthmo de Olinda. Le village de Recife était le port d'Olinda, capitale de la capitainerie, fondée par Duarte Coelho. Maurice de Nassau fonda, en face de Recife, Mauritzstad, sur l'île d'Antonio Vaz, formée par les deux rivières. La ville de Recife est divisée par ces deux cours d'eau en trois quartiers, reliés par plusieurs ponts : *Recife* proprement dit, à l'endroit de l'ancien Recife ; *Santo-Antonio* (l'ancienne Mauritzstad) et São José sur l'île Santo Antonio ; et *Bôa-Vista* sur la terre ferme. Ce dernier quartier, plus neuf, est d'un bel aspect. Les faubourgs de Passagem da Magdalena, Ponte d'Uchôa, Monteiro, Beberibe, possèdent de très belles maisons entourées de jardins. Les rues du quartier de Recife sont très étroites et tortueuses. Là se trouvent l'arsenal de marine, la douane, la bourse. Dans le quartier Santo-Antonio on remarque le palais de la présidence, le théâtre Santa Izabel et la maison de détention. Trois chemins de fer partent de Recife, ceux du São Francisco, de Caruarû et de Limoeiro, outre deux autres qui desservent les environs : le chemin de fer d'Olinda et Beberibe, et celui de Monteiro et Apipucos avec un embranchement vers le village de Varzea.

Recife fut pris en 1630 par l'amiral Lonck et le colonel Waerdenburch, et devint jusqu'en 1654 la capitale du Brésil hollandais. Après un long siège (commencé en 1645) et les deux batailles de Guararapes, les Brésiliens et les Portugais, dirigés par le général Barreto de Menezes, s'emparèrent des forts extérieurs, et le général hollandais Siegemundt von Schkoppe capitula le 26 janv. 1654. En 1821 les Brésillens, sous la conduite de Camello Pessoa, y assiégèrent les troupes portugaises du général Luiz do Rego. La convention de Beberibe (5 oct. 1821) stipula l'embarquement des Portugais. En 1824, la ville, restée pendant quelques mois sous la domination des républicains fédéralistes, fut prise par le général François de Lima e Silva. En 1849, pendant la révolte des libéraux de Pernambuco, Recife fut attaqué par l'armée des insurgés, et un combat sanglant fut livré le 2 fév. dans les quartiers de Santo Antonio et de Bôa-Vista. L'énergique défense du président Tosta (marquis de Muritiba) et l'arrivée des troupes du gouvernement dirigées par le général Coelho, assurèrent la victoire du gouvernement. Le député Nunes Machado, que ses collègues avaient entraîné à jouer un rôle dans cette révolte, périt dans le combat.

Belem do Pará (35,000 habitants en 1872 et environ 60,000 en 1888), capitale de la province de Pará, fondée en 1616 par François Caldeira, sur la rive orientale de la baie de Guajará et sur le Pará, bouche méridionale de l'Amazone, dans une plaine unie. Bâtie régulièrement, elle possède de beaux édifices, un large quai en pierres, de belles promenades. Ses nombreux clochers sont d'un effet pittoresque lorsqu'on les voit du fleuve. Elle est une des villes les plus importantes du Brésil. — A l'époque de la révolution de l'indépendance, Belem do Pará, occupé par des troupe portugaises, resta dans l'obéissance du gouvernement de Lisbonne jusqu'à l'arrivée du commandant Grenfell, de la marine brésilienne. La population proclama alors l'indépendance, et les autorités portugaises furent déposées (1823). Cette ville a beaucoup souffert pendant la guerre civile de 1835 à 1837, nommée *Cabanada*, ou *guerra dos cabanos*. Les révolutionnaires se rendirent maîtres de la ville (1835), et ils repoussèrent une attaque faite par l'escadre impériale. Le général

Manoel Jorge Rodrigues (depuis baron de Taquary), ayant réussi à occuper cette ville, les révolutionnaires revinrent l'attaquer et le forcèrent à se rembarquer après neuf journées de combat (14-22 août 1835). L'autorité du gouvernement central y fut rétablie le 14 mai 1836 par le général Andréa, depuis baron de Caçapava.

São-Paulo (25,000 habitants en 1872 et 50,000 en 1888), capitale de la province de São-Paulo, doit son origine à la « maison » de Saint-Paul. Le jésuite Emmanuel de Paiva avait fondé cette maison en 1553, dans le village indien de Piratininga, gouverné par Tibiriçá, et situé entre le ruisseau Anhangabahû et la rivière Tamanduatehy (affluent du Tieté) sur un terrain accidenté, à 750 m. au-dessus du niveau de la mer. La ville s'est beaucoup agrandie depuis vingt ans : elle a dépassé les limites de ces deux cours d'eau et est devenue une des plus belles du Brésil avec ses faubourgs de Liberdade, Moóca, Braz, Marco de Meia Legua, Luz, Santa-Cecilia, Consolação et Arouche. Elle possède plusieurs monuments, quatre gares de chemins de fer, et un jardin public. Sa faculté de droit est renommée au Brésil. C'est près de cette ville, sur le ruisseau Ypiranga, que D. Pedro proclama l'indépendance (7 sept. 1822) ; on y a construit, sur les plans de l'ingénieur et architecte T. Bezzi, un beau palais. De la ville on voit sur l'horizon nord les belles montagnes de Cantareira, contreforts de la Serra da Mantiqueira. Dans le chapitre Histoire nous avons parlé des expéditions des Paulistas aux xviie et et xviiie siècles. L'histoire de cette ville est en même temps l'histoire du peuplement et de la civilisation du Brésil central et méridional à cette époque. La ville de São Paulo, comme celle de Rio de Janeiro, a joué un rôle très important dans la révolution de l'indépendance du Brésil, et, en 1887 et 1888, dans la question de l'abolition de l'esclavage.

Porto-Alégre (25,000 habitants en 1872 et 40,000 en 1888), capitale de la province de São Pedro do Rio Grande do Sul, ville fondée en 1742 sur une presqu'île de la rive gauche du Guahyba ou Viamão, nom que prend le Rio Jacuhy après la jonction de plusieurs rivières, jusqu'au lac dos Patos. Elle a été primitivement une colonie formée par des insulaires des Açores et désignée sous le nom de Porto dos Casaes. En 1773, le gouverneur Manoel Jorge de Sepulveda (José Marcellino de Figueiredo) y établit la capitale de la province, et changea l'ancien nom contre celui qu'elle porte maintenant. De 1836 à 1840 cette ville a été assiégée à plusieurs reprises par les républicains séparatistes de Rio Grande do Sul.

São Luiz do Maranhão (31,604 habitants en 1872 et 35,000 en 1888), capitale de la province de Maranhão. La ville fut fondée en 1612 par des Français dirigés par Daniel de la Touche, seigneur de la Ravardière, sur une pointe de la rive occidentale de l'île de Maranhão, dans la baie de São Marcos. Elle est devenue portugaise en 1614 (V. le chapitre Histoire). Le 25 nov. 1641 elle fut occupée par les Hollandais, qui, assiégés par les habitants, sous la conduite de Moniz Barreiros et Teixeira de Mello, l'évacuèrent le 28 févr. 1644. Lors de la révolution de l'indépendance, elle était occupée par des troupes portugaises qui firent leur soumission à l'arrivée de l'amiral brésilien lord Cochrane (28 juil. 1823). Elle est de construction assez régulière et d'aspect monotone. Elle fait un commerce important.

Nictheroy (15,000 habitants en 1872 et 30,000 en 1888), capitale de la province de Rio de Janeiro, ville située dans une anse de la rive orientale de la baie de Rio de Janeiro, en face de la capitale de l'Empire avec laquelle un service de bateaux à vapeur la met en communication presque continuelle ; c'est une ville régulièrement bâtie qui ne date que de notre siècle. Son nom primitif était Praia-Grande. Ses faubourgs de São Domingos et d'Icarahy se trouvent sur des plages fréquentées par les baigneurs. La plus belle de ces plages est celle d'Itapuca, à Icarahy.

Fortaleza (21,000 habitants en 1872 et environ 27,000 en 1888), capitale de la province de Ceará, ville bâtie sur un terrain plat et port situé 7 kil. à l'E. de l'embouchure du Ceará. Ses rues sont larges, propres et bien pavées.

Ouro-Preto (20,000 habitants ou plus probablement aujourd'hui 12,000 habitants, la ville renfermant 1,200 maisons), capitale du Minas-Geraes, ville fondée vers 1699 par les Paulistas sous le nom de Ouro-Preto (alt. 1,145 m.). Ce village reçut le titre de ville (villa) en 1711, ce qui lui donnait un conseil municipal, et son nom fut changé contre celui de Villa-Rica. En 1822, le prince-régent D. Pedro l'éleva au rang de cité en lui restituant son nom primitif. Elle est située dans une région minière sur des contreforts de la serra d'Ouro-Preto, terrain fouillé autrefois par les mineurs, et très accidenté. Le luxe des chercheurs d'or en avait fait une ville très florissante au xviiie siècle. Elle est aujourd'hui moins fastueuse. L'école des mines est établie à Ouro-Preto.

Pelotas (20,000 habitants), ville du Rio Grande do Sul, centre important pour la préparation des viandes.

Campos (25,000 habitants), sur le Parahyba do Sul, la ville la plus commerçante de la province de Rio de Janeiro.

Campinas (23,000 habitants), ville de la province de S. Paulo, centre important de la culture du café.

Rio-Grande (R. Grande do Sul), selon le recensement municipal du 15 avr. 1888, n'a que 14,345 hab. Le port de *Santos* (prov. de S. Paulo), très important par son commerce maritime, n'a que 13,000 hab.

§ 4. Justice[1]. — L'administration de la justice a été réglée par la loi Sayão Lobato du 20 sept. 1871, qui n'a abrogé qu'en partie les dispositions des lois antérieures. La justice, qu'elle soit civile, commerciale ou criminelle, est administrée par les mêmes autorités, à savoir : *juges de paix*, électifs dans les *paroisses (freguezia* ou *parochia* ; il y avait en janv. 1887 dans tout l'empire 1,886 paroisses et chaque paroisse peut être divisée en plusieurs districts de paix, chacun avec un juge ; *juges municipaux* dans chaque *termo* (le *termo* correspond à une commune ou à un groupement de communes) ; *juges de droit* dans chaque *comarca* (la *comarca* comprend un ou plusieurs termos, mais dans les comarcas plus importantes il y a des juges de droit spéciaux, ainsi que des juges substituts ; *cours d'appel (tribunaes de relação)*, dont les membres sont nommés *desembargadores*, au nombre de 11 (Pará, Maranhão, Ceará, Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro, São Paulo, Rio Grande do Sul, Minas, Goyaz et Matto Grosso) ; et au-dessus de ces juges et tribunaux il y a la *Cour suprême de justice (supremo tribunal de justiça)*, dont les membres ont le titre de *ministres*, et qui siège à Rio de Janeiro ; elle n'examine pas si le jugement a été bien ou mal rendu au fond, mais si les moyens de cassation proposés (nullité manifeste ou injustice notoire) sont justifiés, en renvoyant seulement les parties devant une autre cour d'appel, en cas d'annulation de jugement. Les fonctions du parquet appartien-

[1] Par M. d'Ourém.

nent aux *procureurs publics (promotores publicos)* dans les comarcas (nommés par l'empereur à Rio, par les présidents dans les provinces), ainsi qu'à leurs adjoints, et, dans les cours d'appel, à un de leurs membres, désigné par l'empereur, et qui a le titre de *procureur de la couronne et de la souveraineté nationale* ; celui de la Cour d'appel de Rio, remplit aussi les fonctions du ministère public devant la Cour suprême. Les délits militaires sont jugés par des *conseils de guerre* assistés de juges de droit, nommés *auditores de guerra* ou de *marinha*, et, en dernier ressort, par le *Conseil suprême militaire et de justice*, qui siège à Rio de Janeiro, et est composé de douze généraux de l'armée ou de la flotte, ayant le titre de conseillers de guerre, et de trois *desembargadores*, à titres d'adjoints. Le jury, présidé par le juge de droit, est la juridiction ordinaire en matière criminelle ; il ne fonctionne en matière civile que pour fixer les indemnités dans le cas d'expropriation pour cause d'utilité publique, mais s'il s'agit de construction de chemins de fer, le jury est remplacé par l'arbitrage. Les juges sont nommés par l'empereur, à l'exception des juges de paix, qui sont élus, et des suppléants des juges substituts et des juges municipaux qui sont nommés par les présidents dans les provinces. Les membres des cours d'appel sont choisis parmi les quinze juges de droit les plus anciens ; ils passent par ordre d'ancienneté à la Cour suprême. Les magistrats sont inamovibles : les juges municipaux, pendant quatre ans, ne peuvent être distraits de leur fonction que par promotion à juges de droit, déplacement ou démission sur leur demande, acceptation d'une charge incompatible, y compris le mandat législatif et déchéance de l'emploi par sentence judiciaire. Les magistrats proprement dits, à savoir : les juges de droit et les membres des cours supérieures, nommées à vie, sont inamovibles jusqu'à la mise à la retraite, à moins qu'ils ne soient déchus de leur titre par jugement, mais l'exercice de leurs fonctions peut cesser par suite de promotion ou de déplacement et démission sur leur demande ou du mandat législatif. Les districts des juges de droit *(comarcas)* sont classés en trois catégories : le déplacement de ces juges, pour un autre district de la même catégorie ou inférieure, n'a lieu que sur leur demande; s'il s'agit d'une catégorie supérieure, le gouvernement peut le faire sous la condition de temps de service ; le gouvernement est autorisé aussi à déplacer les juges de droit lorsqu'une guerre civile ou étrangère, ou une rebellion, éclate dans la province ou un complot dans le district, ou si le président le réclame ; dans ce dernier cas, il faut que le président en expose les motifs, que le juge de droit soit préalablement entendu, s'il n'y a pas d'inconvénient, enfin que le Conseil d'Etat soit aussi entendu. Les magistrats peuvent être mis à la retraite, soit sur leur demande, soit par initiative du gouvernement; celle-ci est entourée naturellement de plusieurs garanties et ne peut s'exercer que dans le seul cas d'impossibilité physique ou morale, après constatation de l'infirmité, contradictoirement avec le magistrat ou son curateur, et audience du Conseil d'Etat, s'il ne demande pas la retraite dans le délai qui lui est assigné. La pension est liquidée sur la base du traitement fixe intégral pour trente ans de service et proportionnellement, si le magistrat en a moins, pourvu qu'il en ait plus de dix ; à ce traitement, on ajoute la moitié de la gratification, s'il a plus de trente-cinq ans de service, et toute la gratification, s'il en a plus de quarante, pourvu que dans tous les cas il ait atteint l'âge de soixante-dix ans. La mise à la retraite est obligatoire à l'âge de soixante-quinze ans, ainsi que par incompatibilité parlementaire (sauf pour les membres de la Cour suprême), lorsque le magistrat accepte les fonctions de sénateur.

§ 5. Religion [1]. — L'exercice de tous les cultes est libre ; cependant le catholicisme est la religion d'Etat. Il y a 11 *évêchés* (Pará, Maranhão, Ceará, Olinda, Rio de Janeiro, São Paulo, Porto-Alegre, Marianna, Diamantina, Goyaz et Cuyabá), et un *archevêché* (Bahia). L'archevêque et les évêques sont nommés par l'empereur ; ils doivent jurer obéissance à la constitution. Les décrets des conciles et les bulles, brefs et autres actes du Saint-Siège ne sont exécutoires au Brésil qu'avec le « placet » de l'empereur.

§ 6. Forces militaires [2]. — L'effectif de l'armée a varié beaucoup ; il était de 26,225 hommes en 1826, sans compter 91,000 miliciens qui formaient la réserve ; il fut réduit à 14,342 en 1831, puis à moins de 8,000 en 1832 ; en même temps la garde nationale était créée. En 1839, l'armée fut réorganisée et l'effectif fixé, en temps de paix, à 16,474 hommes, puis à 19,853 en 1843. Les armées de terre et de mer devraient se recruter par voie d'engagement et par le tirage au sort en vertu de la loi du 26 sept. 1874 ; mais cette loi, qui admet trop d'exceptions, n'est pas appliquée rigoureusement quant au tirage au sort; l'armée se recrute par engagements volontaires, avec prime, pour six ans, durée légale du service. L'effectif en temps de paix est depuis quelques années d'environ 17,000 hommes; en 1887, il se composait de 21 bataillons d'infanterie et 8 compagnies de garnison comprenant 8,624 hommes, de 5 régiments de cavalerie, comprenant 2,760 hommes, de 2,624 hommes d'artillerie, d'un bataillon du génie comprenant 800 hommes, de l'état-major général, etc. : en tout, 15,288 hommes. D'après le décret du 18 août 1888, l'armée doit se composer de deux bataillons du génie (4 comp. par bataillon), de 4 régiments d'artillerie à cheval (4 batteries de 6 canons par rég.), de 4 bataillons d'artillerie de place, de 10 régiments de cavalerie à 4 escadrons (chasseurs et lanciers), de 30 bataillons d'infanterie à 4 comp. par bat. (fusiliers et chasseurs) et des escadrons du train des équipages.

Dans la nouvelle organisation l'effectif des sous-officiers et soldats sera :

	Pied de paix.	Circonstances extraordinaires.
Génie.....	774	1.520
Artillerie.....	2.572	4.396
Cavalerie.....	2.410	4.810
Infanterie.....	10.590	16.982
Equipages militaires..	270	900
	16.616	28.608

Le cadre des officiers se compose de 30 généraux, y compris le maréchal d'armée comte d'Eu, 120 officiers d'état-major, 56 officiers du génie, 262 d'artillerie, 264 de cavalerie, 630 d'infanterie, 179 du corps de santé, 57 aumôniers; en tout, 1,558.

L'effectif est donc aujourd'hui de 18.274 hommes (1.558 officiers, 16.616 sous-officiers et soldats).

Le cadre des officiers généraux en activité comprend 2 maréchaux d'armée, 4 lieutenants-généraux (grade qui n'a pas d'équivalent dans l'armée française), 8 maréchaux de camp (généraux de division), et 16 brigadiers (géné-

[1] Par M. Levasseur.

[2] Par M. de Rio-Branco.

raux de brigade). Les grades d'officiers dans l'infanterie et la cavalerie sont : colonel, lieutenant-colonel, major, capitaine, lieutenant et sous-lieutenant; dans l'artillerie, les officiers des deux derniers grades sont désignés sous le nom de premiers et deuxièmes lieutenants. En temps de guerre, ces chiffres peuvent être dépassés ; le Brésil a eu jusqu'à 70,000 hommes sur pied pendant la guerre du Paraguay, en comptant les garnisons de frontière et de places. Au commencement des hostilités (1864), l'armée régulière ne comptait que 15,000 hommes; c'est avec des bataillons de volontaires et des gardes nationaux que le Brésil a complété ses armées d'opérations. Les corps militaires de police sont organisés par les gouvernements provinciaux et ne dépendent que d'eux; ils comptent 10,792 hommes. Pendant la guerre du Paraguay, ces corps de police ont été mobilisés et ont fait campagne. La garde nationale, créée par la loi du 18 août 1831, devrait former la réserve de l'armée active, mais elle dépend du ministre de la justice, et, seulement, la garde nationale mobilisée relève du ministère de la guerre. Elle comprend une partie active et une réserve, et comptait 945,660 hommes inscrits sur les rôles en 1883, mais, depuis qu'une loi de 1873 a supprimé pour les provinces non frontières le service dont elle était chargée, on peut dire que cette milice ne se compose que d'états-majors. Elle a rendu autrefois des services signalés, non seulement dans les guerres civiles, mais dans les guerres extérieures, et les hommes d'Etat du Brésil sentent la nécessité de la réorganiser pour en faire une véritable réserve.

La flotte active (en 1889) se compose de 58 navires, dont 9 cuirassés, 8 torpilleurs, 7 corvettes, 16 canonnières, 7 chaloupes canonnières, 4 navires écoles, 2 transports, 5 navires auxiliaires et 2 remorqueurs, avec un total de 39,390 chevaux et 251 canons et mitrailleuses ; le personnel est de 16 généraux, 444 officiers de 1re classe, 79 du corps de santé, 95 de comptabilité, 80 maîtres et gardiens, 175 mécaniciens, 25 pilotes de la Plata, 3,411 sous-officiers et marins du corps des « Marins impériaux », 601 sous-officiers et soldats du bataillon naval ; total 4,326 hommes, outre 1,500 marins apprentis. Le cadre des officiers généraux en activité se compose de 2 amiraux, 2 vice-amiraux, 8 chefs d'escadre et 16 chefs de division. Les autres grades d'officiers sont : capitaine de vaisseau, capitaine de frégate, capitaine-lieutenant, premier lieutenant, deuxième lieutenant et enseigne. — La marine de guerre brésilienne fut créée en 1822 et 1823 par Dom Pedro Ier, et elle eut un grand développement sous le ministère du marquis de Paranaguá. En 1826, la flotte se composait de 67 navires de combat, armés de 932 bouches à feu (1 vaisseau, 6 frégates, 5 corvettes, 18 brigs et brig-goélettes, 14 goélettes, 23 canonnières) et 29 navires auxiliaires (transports, avisos, etc.). Les officiers et les équipages se composaient en grande partie d'étrangers. C'est seulement à partir de 1840 que le Brésil commença à avoir une marine militaire vraiment nationale.

Il y a au Brésil, six arsenaux de guerre : à Rio, à Pará, à Recife, à Bahia, à Porto-Alegre, à Cuyabá; et cinq arsenaux de marine : à Rio, à Bahia, à Recife, à Maranhão, à Ladario (Matto-Grosso). Du temps de la colonie, une partie de la flotte portugaise était construite à Rio, à Bahia et à Pará. Pendant la guerre du Paraguay, plusieurs cuirassés et monitors, notamment ceux qui ont forcé le passage d'Humaïtá, ont été construits dans l'arsenal de Rio. Ces monitors étaient d'un système nouveau, dû à M. Braconnot, officier de la marine impériale, né au Brésil d'un père français.

Il y a à Rio l'école de marine et l'école navale préparatoire, et 13 écoles de marins apprentis (Belem do Pará, São Luiz do Maranhão, Parnahyba, Fortaleza, Parahyba, Recife, Bahia, Rio, Santos, Paranaguá, Desterro, Rio-Grande et Ladario); à Rio, à Porto-Alegre et à Ceará des écoles militaires et des collèges préparatoires, à Rio l'école supérieure de guerre, à Campo-Grande (Municipe neutre) l'Ecole générale du tir, à Rio-Pardo (Rio Grande do Sul) l'Ecole de tactique; dans chaque régiment ou bataillon, une école régimentale ; des écoles de militaires apprentis à Rio, à Minas et à Goyaz, et des écoles d'artisans-militaires à Rio, à Bahia, à Pernambuco et à Matto-Grosso. A Rio, il y a les bibliothèques de l'armée et de la marine.

§ 7. Finances [1]. — Il y a un *tribunal du trésor national* qui siège à Rio. Le budget général est voté par l'assemblée législative. Les recettes et les dépenses de l'empire se sont, comme dans tous les Etats, accrues considérablement : la recette était de 11,171 contos de réis en 1831-32 (environ 37,200,000 fr.), première année du règne de dom Pedro II; de 16,310 en 1840-41 (environ 50 millions de francs), première année de sa majorité; de 48,342 en 1862-63 (env. 121 millions de fr.); de 109,180 en 1872-73 (env. 272 millions de fr.); de 128,206 en 1882-83 (env. 320 millions de fr.). Les dépenses ont surtout augmenté pendant la guerre du Paraguay; après cette guerre, les budgets se sont clos en déficit, parce que le budget extraordinaire des travaux publics les surchargeait beaucoup. Le budget de 1888 (à partir de 1888, l'année financière commence le 1er janv.) portait en recettes et en dépenses 141,492 contos de réis (353 millions et demi de francs) ; celui de 1889 (budget ordinaire) est de 147,200 contos en recettes et de 153,148 en dépenses, dans lesquelles sont compris 10,000 contos pour l'immigration et plus de 2,000 pour la construction de chemins de fer. En ajoutant 19,939 contos du budget extraordinaire (dont 19,851 pour les chemins de fer et autres travaux publics), la dépense totale s'élève à 173,087 contos. En retranchant du chiffre des recettes les sommes qui ne proviennent pas de l'impôt (recettes des chemins de fer de l'Etat, etc.), il reste 315 millions, soit environ 25 francs payés par habitant en moyenne : proportion bien inférieure à celle des peuples d'Europe et même de la plupart des peuples de l'Amérique; il est vrai qu'au Brésil, les charges pèsent presque exclusivement sur certaines classes de la population. Sur les 153,148 contos du budget ordinaire de 1889, la guerre en prend 15,032 et la marine 11,313, soit ensemble 18 % du total : proportion qui, quoique beaucoup moindre que celle des budgets européens, paraît cependant forte relativement à l'état militaire du Brésil. Le budget du ministère des finances est de 58,748 contos (environ 147 millions de francs) affectés principalement au service des dettes publiques. Dans celui du ministère de l'intérieur (9,228 contos), figurent 1,091 contos (2,700,000 fr.) pour la dotation de la famille impériale, près de 2,000 contos (5 millions) pour le Sénat et la Chambre des députés (5 millions), 879 contos (2,200,000 fr.) pour le culte, plus de 3,000 contos 7,500,000 fr.) pour l'instruction universitaire dont l'Etat est seul chargé et pour l'instruction secondaire et primaire du Municipe neutre (dans les provinces, l'instruction secondaire et primaire est payé sur le budget provincial), etc.;

[1] Par MM. Levasseur et de Rio-Branco.

celui du ministère de la justice est de 7,680 contos (19,200,000 fr.); celui des affaires étrangères de 771 contos seulement (1,927,000 fr.); celui de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, est de 46,929 contos (101,320,000 fr.), ou, en additionnant le budget extraordinaire, de 66,780 contos (166,950,000 fr.).

Les droits de douane fournissent à peu près les trois quarts de la recette; le tarif est rédigé d'après le système protecteur à l'importation et comprend des droits d'exportation qui constituent une partie importante de la recette. C'est principalement de l'impôt indirect que le Trésor tire ses ressources; dans un pays qui est aussi vaste et où la population à l'intérieur est très éparse, les impôts directs seraient d'un recouvrement difficile et d'un faible produit.

L'*actif de l'Etat* consistait, au 31 mars 1888, en outre des contributions arriérées (26,865,398 milréis), en une dette de la République de l'Uruguay de 18,229,685 milréis (subsides payés par le Brésil pendant les guerres entre les dictateurs Rosas et Lopez), et une dette du Paraguay de 256,049 milréis.

La *dette*, tant *extérieure* qu'*intérieure*, s'élevait à 2,527 millions de francs (au change de 400 réaux par franc) en mai 1888. Le capital des dettes représente environ sept années du revenu de l'Etat; en France et en Angleterre il représente à peu près dix fois ce revenu. Une grande partie de la dette intérieure (1,329,479 contos, soit 823 millions de francs) a été convertie de 6 en 5 °/o en 1886 par le ministre F. Belizario.

Voici comment se détaillait au mois de mai 1888, d'après le rapport du ministre des finances, en livres sterling, en milréis et en francs (le franc étant compté pour 400 réaux), la dette du Brésil, y compris le dernier emprunt contracté à Londres :

	livres sterling.	francs.
Dette extérieure ...	29.279.000	731.975.000
Dette intérieure....		
	milréis.	
Anciens titres de 6 °/o convertis à 5 °/o..	329.478.900	
Anciens titres 5 °/o..	51.997.200	
Titres 4 °/o.....	119.600	
Emprunt national 6 °/o de 1868	19.838.500	
Emprunt nat[l] 4 1/2 °/o de 1879	35.872.500	1.796.367.717
Dette antér[re] à 1827.	312.988	
Dépôts, fonds des Orphelins, etc.....	60.715.136	
Bons du Trésor	31.351.000	
Papier-monnaie (billets du gouver[t])...	188.861.263	
	718.547.087	
		2.528.342.717[1]

[1] Depuis l'année dernière ces chiffres ont diminué et il n'y a plus de dette flottante (bons du Trésor). Nous n'avons pu nous procurer un exemplaire du rapport présenté aux Chambres le 15 mai dernier (1889) par le ministre des finances, mais selon les extraits de ce rapport, publiés dans le *Jornal do Commercio*, voici les chiffres de la dette :

Dette extérieure : 28.568.300 livres sterling (714.207.500 fr.); *dette intérieure* : anciens titres 6 °/o convertis à 5 °/o, anciens titres 5 °/o et titres 4 °/o, 381.655.300 milréis; emprunt national de 1868 (6 °/o), 18.953.500 milreis; emprunt national de 1879 (4 1/2 °/o), 34.232.500 milreis; dette antérieure à 1827, 309.260 milréis; bons du Trésor, zéro; papier-monnaie (billets du gouvernement), 185.819.213 milréis.

Tous les emprunts extérieurs du Brésil ont été faits à Londres par l'entremise de la maison Rothschild, à l'exception d'une partie de l'emprunt de 1824.

Malgré les difficultés politiques que le Brésil a traversées dans la période d'agitations qui a duré jusqu'en 1849, malgré la guerre du Paraguay qui a coûté 630,000 contos (1 milliard 1/2 de francs) le Brésil a toujours payé exactement les intérêts de ses dettes et procédé à l'amortissement de ses titres qui jouissent d'un grand crédit en Angleterre; ils sont moins connus jusqu'ici sur le marché français. Les deux tableaux suivants donnent des détails sur les emprunts extérieurs du Brésil.

Emprunts amortis.

DATES	TAUX D'ÉMISSION	INTÉRÊT ANNUEL	CAPITAL	
			Réel.	Nominal.
			livres sterling.	livres sterling.
1824	81 2/3 °/o	5 °/o	2.999.940	3.686.200
1825	100 °/o	5 °/o	1.400.000	1.400.000
1829	52 °/o	5 °/o	400.000	769.200
1839	76 °/o	5 °/o	312.512	414.200
1843	85 °/o	5 °/o	622.702	732.600
1852	95 °/o	4 1/2 °/o	954.250	1.040.600
1858	95 °/o	4 1/2 °/o	1.425.000	1.526.500
1859	100 °/o	5 °/o	508.000	508.000
1860	90 °/o	4 1/2 °/o	1.210.000	1.373.000

Deux tiers de l'emprunt de 1824 ont été émis à 85 °/o par la maison Rothschild et un tiers à 75 °/o par une autre maison, ce qui, avec les conditions des contrats, représentait un taux de 81 2/3 °/o. L'emprunt de 1825 a été contracté par le Portugal, et, dans le traité par lequel il a reconnu l'indépendance du Brésil, le nouvel empire s'est engagé à prendre à sa charge cet emprunt, conformément à l'équité et à la pratique suivie par d'autres Etats en cas de séparation. Ceux de 1829 et de 1839 ont été contractés à des époques de grande agitation politique. Après le rétablissement de l'ordre et de l'union nationale, le crédit du Brésil à Londres s'est établi peu à peu. L'emprunt de 1865 a été contracté au commencement de la guerre du Paraguay; celui de 1871 aussitôt après la paix.

Le chiffre des dépôts, fonds des orphelins, etc., nous manque. En supposant qu'il soit le même de l'année dernière (60.715.136 milréis), nous aurons pour la *dette intérieure* un total de 681.684.909 milréis (1.704.212.272 fr.). Le *total de la dette extérieure et intérieure* serait de 2.418.419.772 fr. au mois de juin 1889. Elle a donc diminué de 109.922.945 fr. depuis le mois de mai 1888.

Dans le discours du trône, à l'ouverture du Parlement (3 mai), on lit le passage suivant :

« Les revenus publics ont continué à dépasser, l'année dernière, l'estimation budgétaire, et cette progression a continué pendant l'exercice en cours. Le développement du commerce et des industries attire les capitaux étrangers en monnaie métallique, laquelle est en circulation à un taux inférieur au papier de l'Etat, qui se trouve au-dessus du pair.

« Le Trésor national, débarrassé de l'énorme dette flottante provenant des exercices antérieurs, a eu à sa disposition des moyens plus que suffisants pour les dépenses intérieures, sans avoir eu besoin d'avoir recours aux expédients d'anticipation de recettes, et il garde à Londres une grande partie du dernier emprunt pour ses applications légales. Dans ces circonstances, votre patriotisme saura penser aux institutions de crédit qui pourront prêter leurs concours à une plus grande activité industrielle et opérer la conversion de notre monnaie, en la plaçant d'une manière sûre et définitive sur des bases normales. »

Etat de la dette extérieure fondée au 31 décembre 1888.

DATES		TAUX D'ÉMISSION	INTÉRÊT	CAPITAL		CAPITAL AMORTI		CIRCULANT
De l'emprunt.	De l'extinction.			Réel.	Nominal.	Réel.	Nominal.	NOMINAL
				livres sterling.	livres sterling.	livres sterling.	livres sterling.	livres sterling.
1863	1893	88	4 1/2 %	3.300.000	3.855.300	3.210.700	3.556.300	299.000
1865	1902	74	5 %	5.000.000	6.963.600	2.734.900	2.734.900	4.228.700
1871	1909	89	5 %	3.000.000	3.459.600	849.362	878.500	2.581.100
1875	1913	96 1/2	5 %	5.000.000	5.301.200	823.524	852.600	4.448.600
1883	1922	89	4 1/2 %	4.000.000	4.599.600	258.890	289.300	4.310.300
1886	1923	95	5 %	6.000.000	6.431.000	98.062	98.100	6.332.900
1888	1928	97	4 1/2 %	6.000.000	6.297.300	»	»	6.297.300
				32.300.000	36.907.600	7.975.438	8.409.700	28.497.900

Deux provinces brésiliennes, São Paulo et Bahia, et une municipalité (Santos) ont fait dernièrement des emprunts en Europe pour 45 millions de francs.

La loi du budget de 1889 a autorisé la conversion des dettes intérieure et extérieure de l'empire avec réduction d'intérêt.

Outre le budget général de l'Etat, les *budgets des provinces* formaient un total de 95 millions 1/2 de francs en dépense et de 89 millions 1/2 en recette pour l'exercice 1887. Les provinces accusent une dette totale de 169 millions de fr. (67,764 contos de réis) en 1888, y compris l'emprunt émis dernièrement à Londres par la province de S. Paulo. Cette dette, a presque doublé depuis dix ans (36,000 contos en 1877). Voici, selon M. Pinto de Figueiredo, le détail par province des recettes et des dépenses pour l'exercice 1887 :

PROVINCES	ANNÉES	BUDGET GÉNÉRAL ET BUDGET PROVINCIAL en contos de réis.				EXCÉDENT DES RECETTES OU DES DÉPENSES du budget provincial et du budget général réunis (en contos de réis).		DÉPENSES DU BUDGET PROVINCIAL en millions de francs (à raison de 400 réis pour 1 fr.).
		Recettes.		Dépenses.				
		Budget général.	Budget provincial.	Budget général.	Budget provincial.	Excédent des recettes sur les dépenses.	Excédent des dépenses sur les recettes.	
São Paulo	1886-87	9.658	5.237	2.745 1/2	5.489	6.661	»	13.7
Bahia	»	10.885	3.047	6.002 1/2	4.486 1/2	3.444	»	11.2
Pará	1887	9.029	3.961	2.397 1/2	3.700 1/2	6.891	»	9.3
Pernambuco . . .	1886-87	10.126	2.715	7.714 1/2	3.337 1/2	1.790	»	8.4
Rio Grande do Sul .	»	7.379	2.806 1/2	7.898	2.972	»	684	7.4
Rio de Janeiro . .	1887	1.284	6.017	469 1/2	5.987	845	»	14.7
Minas Geraes. . .	1886-87	1.660	3.410	1.884	3.410	»	224	8.5
Maranhão	»	2.237	716	1.672	767	514	»	1.9
Amazonas	»	961	1.939	602 1/2	1.779	519	»	4.5
Ceará	1887	1.172	976 1/2	1.033	1.054	62	»	2.6
Alagôas	1886-87	928	742	847 1/2	726	97	»	2.1
Paraná.	1887	548	969	875	969	»	326	2.2
Sergipe	1886-87	382	800	562	674	»	53	1.7
Santa Catharina . .	»	782	374	744	462	»	49	1.2
Parahyba	1887	395	522 1/2	626	703 1/2	»	412	1.8
Espirito Santo. . .	»	306	439	466 1/2	431	»	152	1.1
Matto Grosso . . .	»	395	228	1.616	249	»	1.242	0.6
Rio Grande do Norte	1886-87	178	391	437	492 1/2	»	360	1.2
Piauhy	»	271	273	567	319	»	342	0.8
Goyáz.	»	61	240	757	240	»	696	0.6
		58.637	35.803 1/2	39.917	38.248 1/2	20.823	4.540	95.5
		= 236,412,500 fr.		= 195,412,500 fr.				

Dette fondée et dette flottante des provinces en 1888.

PROVINCES	INTÉRÊTS des dettes.	MONTANT TOTAL (en contos de réis).	EN MILLIONS DE FRANCS (à raison de 400 réis pour 1 fr.).
Amazonas (1888)....	»	1.467	3.7
Pará — ...	8 %	3.205	8.0
Maranhão — ...	5 et 6 %	1.277	3.2
Piauhy — ...	6 %	262	0.6
Ceará — ...	»	»	»
Rio Grande do Norte (1889)....	8 %	228	0.6
Parahyba (1888)....	9 %	833	2.1
Pernambuco — ...	5 et 7 %	8.026	20.0
Alagôas — ...	6 et 8 %	362	0.9
Sergipe — ...	6 et 7 %	949	2.4
Bahia (1886).....	6 et 7 %	9.731	24.3
Espirito Santo (1888).	7 %	302	0.8
Rio de Janeiro (1887).	6 %	17.392	43.5
Santa Catharina (1888).	7 %	155	0.4
Rio Grande do Sul —	6 %	3.434	8.6
Sao Paulo (déc. 1888).	5 %	12.167	30.4
Paraná (1888).....	8 %	1.603	4.0
Minas Geraes (1888).	6 %	5.826	14.6
Goyáz —	»	53	0.1
Matto Grosso —	8 %	238	0.6
	Total...	67.510	168.8

Indépendamment du budget de l'Etat et des budgets provinciaux, il y a les *budgets municipaux*. Celui du Municipe neutre, après le vote du Conseil municipal, est réglé par le gouvernement, mais les comptes de la gestion, après avoir été apurés chaque année par le gouvernement, doivent être renvoyés, pour le réglement définitif, à l'Assemblée générale législative; ceux de toutes les autres municipalités de l'Empire sont votés par les assemblées provinciales, sur la proposition des municipalités.

CHAPITRE IV

La législation

Par M. le baron d'Ourém.

Colonie du Portugal jusqu'au commencement de ce siècle et puis royaume uni à ce pays jusqu'à la séparation en 1822, le Brésil était régi par la législation générale de la mère patrie; ces lois, sans parler des vieux règlements *(regimentos)*, n'étaient autres que les ordonnances philippines de 1603, vrai code général, comprenant toutes les branches du droit, modifié toutefois par des lois postérieures. A côté de ces dispositions, plusieurs mesures avaient été prises à l'égard de la colonie, relatives surtout à l'administration et aux finances et dont l'étude serait des plus intéressantes, mais des plus difficiles, les éléments nécessaires nous faisant défaut.

Ce fut cette législation qu'une loi de la Constituante brésilienne du 20 oct. 1823 adopta provisoirement comme nationale, y compris quelques décrets des Cortès de Lisbonne de 1821, et les lois promulguées au Brésil. Peu après la Constitution de l'Empire, art. 179, § 18, ordonnait l'organisation des codes civil et pénal.

La partie de la législation portugaise, concernant le droit privé, modifiée par les lois promulguées après notre indépendance, constitue la *législation civile* du Brésil. Teixeira de Freitas, un des plus grands jurisconsultes dont puisse s'honorer un pays, rédigea, par ordre du gouvernement, une *Consolidation des lois civiles* en 1,333 articles, mise à jour en 1876 par l'auteur même. Chargé de la rédaction d'un projet de code civil, il en publia *l'ébauche* — travail qui a inspiré en grande partie le code civil argentin. — Une commission fut nommée pour examiner ce projet; mais au bout de plusieurs séances, depuis avr. 1865 (auxquelles l'empereur avait toujours assisté), alors que les rapports des sept membres de la commission étaient déjà rédigés sur le titre préliminaire *(Du lieu et du temps)* et au moment où on allait les discuter, le gouvernement suspendit ces travaux (août) en raison de l'état de guerre où se trouvait le Brésil avec le Paraguay. Plus tard, le conseiller Nabuco de Araujo, jurisconsulte remarquable, fut chargé de rédiger un projet de code civil, que la mort (1878) l'a empêché de terminer. En 1881, une nouvelle commission de jurisconsultes fut nommée; mais, cinq ans après, le gouvernement suspendit ses travaux, faute de crédit budgétaire. Cependant il s'agit maintenant de réorganiser cette même commission, en confiant l'œuvre si importante de la codification des lois civiles de l'Empire, à des jurisconsultes non moins distingués que ceux dont nous venons de parler, tels que MM. Lafayette Pereira, sénateur et conseiller d'Etat, Coelho Rodrigues, professeur à la faculté de droit de Recife, Silva Costa, avocat du barreau de Rio. Parmi les lois civiles importantes promulguées depuis l'indépendance, il faut signaler celles qui concernent l'abolition des majorats, la sécularisation de la mainmorte, la délimitation du domaine privé vis-à-vis du domaine de l'Etat, l'exécution des règles du concile de Trente quant à la célébration du mariage, le mariage de ceux qui ne professent pas la religion de l'Etat, la tenue des registres de l'état civil (obligatoires depuis le 1er janv. 1889), le droit de succession des enfants naturels, lesquels, lorsqu'ils sont reconnus, avant le mariage, succèdent comme les enfants légitimes, la réforme hypothécaire, toute hypothèque légale ou conventionnelle étant soumise à inscription, le gage agricole à domicile, même sur les récoltes pendantes, le louage des services agricoles, y compris le colonage et le cheptel, les brevets d'invention et marques de fabrique (quant à la propriété littéraire, un projet a été présenté dernièrement au Sénat par le vicomte de Cavalcanti), enfin, la plus grande de toutes les réformes, les lois sur l'abolition de l'esclavage, commencée en 1871 par la loi Rio-Branco, terminée en 1888 par la loi João Alfredo.

Le Brésil possède un *code de commerce* (promulgué le 25 juin 1850), un *code pénal* (16 déc. 1830), un *code de procedure criminelle* (29 nov. 1832), réformé en 1841 et en 1871; enfin la *procédure commerciale* a été codifiée dans les règlements du 25 nov. 1850 d'Eusebio de Queirós. Le *code civil*, comme nous venons de le dire, et celui de la *procédure civile* manquent. Le *code de commerce* a subi quelques réformes et en attend nécessairement d'autres, exigées par le progrès des affaires commerciales; les plus importantes de ces

réformes sont le concordat par abandon et la liberté de l'anonymat. Le *code criminel* brésilien est une œuvre remarquable, connue et appréciée des criminalistes étrangers, dont l'auteur est Bernardo de Vasconcellos. Depuis qu'il a été promulgué, quelques lois, exigées par le progrès social, se sont ajoutées à la partie concernant les délits et les peines ; les plus importantes se rapportent aux rassemblements, à la traite, à la banqueroute, à l'homicide involontaire, à la contrefaçon, à la destruction et à l'incendie, sans parler des matières spéciales, comme la police sanitaire, les chemins de fer et télégraphes, les marques de fabrique et les brevets d'invention. Le code pénal brésilien n'a pas suivi la division *tripartite* des infractions, comme le font d'autres codes ; les mots *crime* et *délit* sont synonymes et les contraventions y sont même rangées sous la dénomination de « crimes de police ». La théorie de la compétence et de la procédure repose au Brésil sur la triple base de la mesure de la peine, de la nature du délit et de la hiérarchie privilégiée; la première détermine la compétence générale, les deux dernières la compétence exceptionnelle. La modération est, en général, le trait caractéristique de la partie pénale. La peine de mort y figure, mais elle est, pour ainsi dire, abolie de fait par la clémence impériale. En effet, depuis une vingtaine d'années, l'empereur, usant du droit de grâce que la Constitution lui confère, commue cette peine en celle d'emprisonnement perpétuel, dont la durée est toujours susceptible de remise ou réduction par suite de l'exercice de la prérogative impériale. Le système pénitentiaire est en exécution à la capitale de l'empire et dans plusieurs provinces, mais on tâche d'améliorer le plus possible le régime des établissements à ce destinés. — Nous avons parlé de l'*organisation judiciaire* (V. le § Justice), réglée par la loi du 20 sept. 1871. Le trait saillant de la réforme opérée par cette loi a été de concentrer, autant que possible, entre les mains des juges de droit, magistrats inamovibles jugeant seuls, l'administration de la justice en première instance. L'arbitrage est admis en matière civile et commerciale, mais il est toujours volontaire. Les tribunaux de commerce, créés en 1850, ont été abolis. Quelquefois, selon la condition du prévenu, les délits relèvent du Sénat, des assemblées législatives de province, des cours d'appel, de la cour suprême de justice. Les conseils de guerre et le tribunal suprême de justice militaire connaissent des délits purement militaires. La juridiction ecclésiastique connaît des causes de nullité de mariage ou de divorce entre catholiques ; lorsque ces questions s'agitent entre des personnes qui ne professent pas la religion d'Etat, elles sont de la compétence de l'autorité civile. Par l'appel comme d'abus, qui relève du conseil d'Etat, le pouvoir exécutif protège contre l'abus du pouvoir ecclésiastique.

La *procédure civile* est réglée par l'ordonnance portugaise de 1603 (spécialement dans le livre 3e), par quelques vieilles lois portugaises et par les lois et règlements promulgués depuis l'indépendance. Toutes ces dispositions ont été recueillies en mille six cent soixante-six articles dans un travail préparatoire, approuvé par le gouvernement en déc. 1876, sous le titre de *Consolidation des dispositions législatives et réglementaires concernant la procédure civile*. Son auteur, le conseiller Ribas, professeur émérite de la Faculté de droit de São Paulo, a accompagné ce recueil d'un commentaire en deux volumes. Toutefois, la valeur de cette compilation, d'après la jurisprudence des tribunaux, n'est que purement doctrinale. Il faut ajouter à ce recueil le règlement du 27 juil. 1878 sur l'exécution des jugements étrangers, la loi du 5 oct. 1885 sur l'expropriation forcée, civile et commerciale, les actions hypothécaires et le gage agricole, enfin la loi du 11 juin 1887 sur la procédure en matière de registres de l'état civil. La loi précitée de 1885 est remarquable à un autre point de vue, c'est que tout en réglant l'expropriation forcée, elle a aboli l'adjudication obligatoire pour le créancier saisissant, vestige du bénéfice de dation en payement du droit de Justinien, si nuisible au développement du crédit foncier et agricole. La procédure brésilienne a été empruntée à la législation portugaise, qui dérivait des Décrétales bien plus que du droit romain. La conciliation est un préliminaire exigé même par la Constitution; l'assignation du défendeur n'a jamais lieu par autorité privée ; la procédure est formelle ou sommaire (celle-ci exceptionnellement); elle est en général par écrit, dans toutes les instances, comme devant le tribunal suprême de justice ; la preuve est laissée à la conviction du juge, mais le système de la preuve légale ou préconstituée y joue un grand rôle ; l'action du ministère public n'a lieu qu'en matière de tutelle, d'exécution de testament et d'intérêt de l'Etat ; enfin l'expropriation forcée s'adresse exclusivement au patrimoine, jamais à la personne du débiteur, puisque la contrainte par corps a été abolie depuis la fin du siècle dernier.

L'avantage de la codification de la *procédure commerciale* faite par les règlements déjà cités de 1850, s'est révélé dans l'application que souvent l'on a faite de ces règlements aux matières civiles, et tout récemment à l'expropriation forcée et à l'action hypothécaire.

La *procédure criminelle*, rédigée par Alves Branco (depuis vicomte de Caravellas) et Miranda Ribeiro, membres de la dernière des commissions nommées par la Chambre des députés à ce sujet, est représentée par le *code* du 29 nov. 1832, adapté aux changements radicaux opérés dans la législation portugaise par le nouveau régime constitutionnel ; les réformes introduites par la loi Paulino de Sousa du 3 déc. 1841, ont été inspirées par un esprit de réaction contre les abus qu'avait révélés l'application de l'ancien code. La dernière de ces lois a subi en 1871 une autre réforme qui est encore en vigueur; celle-ci à son tour a réagi contre la précédente au nom des principes et des libertés publiques ; on a séparé la police administrative de la justice criminelle, restreint la détention préventive, réglé l'*habeas corpus*, et concentré dans les mains des magistrats inamovibles, soit directement, soit par voie de recours, la mise en accusation dans les délits communs et les jugements en matière de police correctionnelle et municipale. Toutes les dispositions concernant l'instruction criminelle ont été compilées par ordre du gouvernement dans un travail préparatoire rédigé par le conseiller Alencar Araripe sous le titre de *Consolidation de la procédure criminelle du Brésil* et publié en 1876.

Quant au *droit constitutionnel*, il repose sur la *Constitution de 1824* et l'*Acte additionnel de 1834*, interprété par la *loi de 1840*, dont il a été parlé aux §§ Gouvernement et Divisions politiques.

Le *droit administratif* dérive du droit constitutionnel qui lui trace ses limites; le principe qu'agir est le fait d'un seul et qu'à côté de l'action doit se trouver le conseil, n'est pas entièrement appliqué. Les organes de l'administration active sont l'empereur, comme chef du pouvoir exécutif, les ministres et les présidents de province ; ceux-ci le sont également dans ce qui concerne l'exécution des lois provinciales. La nécessité se fait sentir d'agents

directs du pouvoir central dans les dernières circonscriptions. A côté de l'empereur est le Conseil d'Etat, mais il n'a que voix consultative, même au contentieux. Les conseils municipaux délibèrent et exécutent en même temps leurs délibérations. La justice administrative est exercée par les ministres et les présidents de provinces, sauf appel au Conseil d'Etat. Les conflits d'attribution appartiennent au Conseil d'Etat. En matière fiscale, le Tribunal du Trésor connaît des décisions des autorités inférieures et remplit les fonctions de Cour des comptes; ses arrêts sont susceptibles d'être cassés par le Conseil d'Etat. Les questions d'état, de propriété, et, en général, de contrats relèvent de l'autorité judiciaire. La procédure administrative n'est pas codifiée; elle consiste en textes épars sur les affaires qui ressortissent au Conseil d'Etat, au Tribunal du Trésor, au contentieux des contributions, du domaine et des travaux publics, aux ministres, présidents et conseils communaux comme juges au contentieux, aux conseils des élections, de l'instruction publique, du recrutement, de la garde nationale, d'hygiène et autres, enfin, même aux autorités judiciaires, investies quelquefois, par déclassement, d'une juridiction contentieuse et disciplinaire qui relève de l'administration. L'institution des avocats au Conseil d'Etat a été abolie récemment.

Le *droit public ecclésiastique brésilien* dérive des relations entre l'Eglise et l'Etat, la religion catholique ayant, d'après la Constitution, continué à être celle de l'Etat. L'exercice des autres cultes est toléré. L'autorité civile a des droits et des devoirs à cet égard qui se résument dans la surveillance suprême, la tutelle et la protection de l'Eglise et de ses ministres. Le culte catholique est subventionné par l'Etat. Le pouvoir exécutif nomme les évêques, sous la dépendance de la confirmation du souverain pontife, concède les bénéfices ecclésiastiques, accorde ou refuse le *placet* aux décrets des conciles, aux bulles et toute autre lettre apostolique, qui dépendent même du Corps législatif si elles contiennent une disposition générale, approuve les statuts des confréries et autres associations religieuses (dans les provinces cette attribution appartient aux assemblées respectives), enfin, par l'appel comme d'abus qui relève du conseil d'Etat, protège les sujets, qu'ils appartiennent ou non au clergé, contre l'abus du pouvoir ecclésiastique. Inutile de dire que dans le code pénal se trouve la sanction de la violation des relations normales entre l'Eglise et l'Etat, ainsi que de l'exercice permis des autres cultes.

Pour ce qui concerne le *droit international public*, le Brésil, faisant partie de la communauté des nations civilisées, a suivi toujours dans ses relations avec les puissances étrangères, en temps de paix et en temps de guerre, les principes du droit des gens européen, comme régulateur de ses droits et de ses devoirs. En dehors des traités conclus sur différents sujets concernant ces principes, nous n'avons à mentionner qu'un règlement de 1822 sur les prises maritimes, modifié, quant à la course (une dizaine de corsaires seulement ont été autorisés en 1827 et 1828) par l'adhésion du Brésil aux règles proclamées par le congrès de Paris en 1856. Un ministre des affaires étrangères, M. Silva-Paranhos (vicomte de Rio-Branco) demandait même comme conséquence logique, par une note du 18 mars 1857, que toute propriété particulière inoffensive, sans excepter les navires marchands, fût placée sous la protection du droit maritime, à l'abri des croiseurs de guerre. Les causes relatives aux prises maritimes et à leur indemnité relèvent du conseil d'Etat. La Constitution (art. 102, § 8) attribue à l'empereur le droit de conclure des traités, ceux-ci ne dépendant du Corps législatif que si, en temps de paix, ils emportent cession ou échange de territoire. En 1863, le Brésil a eu recours à l'arbitrage du roi des Belges dans un conflit avec l'Angleterre, et ce dernier a pris (1863) une décision favorable au Brésil. Plus tard, l'empereur a envoyé trois fois des représentants à des tribunaux d'arbitrage à Genève, à Washington et à Santiago (Chili).

En matière de *droit international pénal*, il faut mentionner la loi du 4 août 1875, réglementée le 8 juin 1878, sur les crimes commis à l'étranger contre le Brésil et les Brésiliens ou contre les étrangers. L'extradition ainsi que le droit d'expulsion n'ont encore été réglés par aucune loi; mais, à l'égard de la première, il y a eu plusieurs traités.

Dans la sphère du *droit international privé*, c.-à-d. des lois civiles et commerciales, les étrangers sont assimilés aux nationaux et il n'y a aucune restriction pour eux quant à la jouissance des droits civils, sauf celles concernant la propriété de navires et la propriété littéraire; quant à la première de ces restrictions, plus ou moins adoptée dans toutes les nations, il faut remarquer qu'elle ne s'étend pas à des brésiliens domiciliés hors de l'Empire et que le cabotage est permis aux bâtiments sous pavillon étranger; quant à la propriété littéraire, le Code pénal ne porte que l'incrimination de la contrefaçon d'ouvrages, écrits, gravures, etc, composés par des citoyens brésiliens, pendant leur vie ou dix ans après leur décès, s'ils laissent des héritiers, régime qui va bientôt subir de profondes modifications par suite du projet de loi, déposé devant le Sénat brésilien, sur les *droits d'auteur*. Inutile d'ajouter que tout genre d'industrie et de commerce, même en détail, est libre aux étrangers, y compris celui des établissements typographiques, et que les lois récentes sur les marques industrielles et les brevets d'invention les ont placés dans les mêmes conditions que les nationaux. Le principe de la personnalité des lois nationales a été, depuis longtemps, législativement consacré; pour les personnes juridiques il y a toutefois des conditions spéciales requises tant en matière civile qu'en matière commerciale. Le droit de succéder n'a aucune restriction à l'égard des étrangers, même en concours de cohéritiers brésiliens; la loi nationale du *de cujus* règle l'ordre de la succession, la mesure des droits successoraux et la validité intrinsèque du testament, quelle que soit la nature des biens et le lieu de leur situation; le domicile du défunt n'influe que sur la compétence des tribunaux. La loi réelle ne s'étend, en aucune façon, sur les biens situés à l'étranger. La forme des actes est, depuis l'ordonnance Philippine, régie par la loi du lieu où ils ont été passés, *locus regit actum*, mais quant à leur substance, s'il s'agit de contrats conclus à l'étranger, pour recevoir leur exécution dans l'empire, ils sont jugés d'après la loi brésilienne. L'exécution des jugements étrangers, quels qu'ils soient, en matière civile ou commerciale, a été réglée en 1878; elle dépend de la réciprocité législative mais celle-ci étant constatée, l'exécution ne dépend pas de revision au fond; en tout cas le jugement aura, devant les tribunaux de l'empire, l'autorité de la chose jugée. L'accès des tribunaux, tant au civil qu'au criminel, y compris l'*habeas corpus*, est ouvert, sans restriction d'aucune sorte, aux étrangers comme aux nationaux pour toute espèce d'action; enfin la caution *judicatum solvi* n'est pas un privilège, car elle doit être accordée à tout défendeur qui

la sollicite, quelle que soit sa nationalité, à l'égard de tout demandeur, national ou étranger, résidant hors de l'empire ou qui s'en absente au cours du procès.

CHAPITRE V

La population

Par M. E. LEVASSEUR.

On n'a pas de données précises sur la population du Brésil. Le recensement de 1872 a été défectueux, parce que la dissémination de la population rend très difficile une enquête de ce genre dans certaines parties de l'empire, que l'expérience manquait à l'administration, et que, sur quelques points, il y a eu résistance des administrés contre une mesure qu'ils comprenaient mal. Il en résulte que le chiffre donné par ce recensement est inférieur à la réalité. Il est regrettable que le Brésil n'ait pas renouvelé cette opération périodiquement. L'année prochaine (1890), après dix-huit ans d'intervalle aura lieu le second recensement de l'empire.

On estimait cette population : en 1776, à 1,900,000 âmes ; en 1797, à 3,250,000 (Correa Serra cité par Humboldt); en 1817-1818, à 3,817,900, dont 1,043,000 blancs, 259,400 Indiens civilisés, 526,500 mulâtres ou nègres libres, 1,930,000 esclaves (sans compter les enfants au-dessous de dix ans) ; en 1819, à 4,396,000 (Velloso d'Oliveira) ; en 1840, à 5,000,000 ; en 1862, à 7,755,000.

Le recensement de 1872 a donné 9,930,478 hab. En ajoutant, d'une part, vingt-six communes non énumérées dans ce recensement et renfermant 177,813 hab. et, d'autre part, 600,000 Indiens sauvages environ, on obtient un total de 10,708,291. Ce chiffre était inférieur à la réalité, même pour le municipe de la capitale de l'empire (274,972 hab. en 1872, alors que la ville s'était agrandie considérablement depuis 1849, date à laquelle la population, selon un recensement municipal, était déjà de 266,466 hab.). Dans presque toutes les provinces les résultats ont été, de même, très incomplets. Un statisticien du Rio Grande do Sul, M. Graciano de Azambuja, a calculé que cette province devait avoir 652,000 hab. en 1872, au lieu de 443,000. L'enregistrement des esclaves en 1873 a fourni un chiffre supérieur à celui du recensement qui était antérieur d'une année.

On évaluait la population de l'empire, en 1883, à 12,603,000 (*Bulletin de l'Institut international de statistique*) ; en 1888, à 14,000,000 environ d'après l'estimation du baron de Rio-Branco et la brochure de M. Favilla Nunes. Toutefois ce dernier auteur, pour calculer la population en 1888, a supposé que, depuis 1872, la natalité avait été de 40 naissances par 1,000 hab. (taux qui est admissible, quoiqu'il soit élevé) et la mortalité de 20 décès sur 1,000 hab. (taux qui semble beaucoup trop faible), et il a ajouté aux 20 ‰, qui font la différence, 10 ‰ par an pour l'immigration dans dix provinces (ce qui impliquerait une immigration de plus de 30,000 individus par an depuis 1872, tandis qu'elle a été vraisemblablement inférieure à 25,000) : le coefficient 30 ‰ est excessif, car c'est à peu près celui des Etats-Unis. La province de São Paulo offre cependant, d'après le recensement qu'elle a fait en 1886 et qui a donné 1,221,394 hab., un accroissement de 33 ‰ ; mais cette province est de beaucoup celle qui a le plus profité de l'immigration depuis 1872. Néanmoins, en considérant que le recensement de 1872 était inférieur à la réalité, on peut admettre hypothétiquement que la population actuelle du Brésil est d'environ 14 millions d'âmes.

La densité moyenne de tout l'empire est de 1,7 hab. par kil. c. Elle est d'ailleurs très diverse suivant les régions. Dans la région côtière, elle est d'environ 6 hab. par kil. c. en moyenne et dépasse 16 dans la province de Rio de Janeiro et le Municipe neutre réunis. La région intérieure, qui comprend le Grand massif et la plaine de l'Amazone, est beaucoup moins peuplée et ne dépasse guère en moyenne 1 hab. par 10 kil. c., soit 0,1 hab. par kil. c.

Sous le rapport de la race, la population se compose de Brésiliens, descendants de colons européens, de noirs d'origine africaine nés au Brésil, d'Indiens indigènes et de métis. On désignait autrefois par le nom de Mamelucos les métis nés du croisement des blancs et des Indiens. Les Mineiros (natifs du Minas-Geraes), les Paulistas, (natifs de S. Paulo), les Paranaenses (du Paraná), les Rio-Grandenses (R. Grande do Sul) et les habitants des plateaux sont, en général, plus grands et plus robustes que les habitants de la zone côtière et des vallées des fleuves. Les nègres importés au Brésil jusqu'en 1850 appartenaient aux meilleurs types de l'Afrique (Congo, Benguela, Mozambique, surtout les *Minas*, les plus beaux et les plus forts, très nombreux à Bahia). La statistique officielle accusait, en 1872, sur 100 hab. environ 38 personnes de race caucasienne, 20 nègres, 4 Indiens et 38 mulâtres ou métis ; elle accusait aussi une prédominance du sexe féminin (51,6 p. %) sur le sexe masculin (48,4 p. %), surtout parmi les esclaves.

	PROPORTION SUR 100 HABITANTS (d'après le recensement de 1872)			
	Blancs	Indiens civilisés	Nègres	Métis
Municipe neutre...	55	0.3	24	20
Amazonas.....	19	63	3	13
Pará.....	33	16	11	38
Maranhão.....	28	3	23	46
Piauhy.....	21	6	14	57
Ceará.....	37	7	6	49
Rio Grande do Norte	43	5	12	38
Parahyba do Norte.	38	3	9	50
Pernambuco.....	34	1	14	49
Alagôas.....	25	1	12	60
Sergipe.....	28	3	18	51
Bahia.....	24	4	26	46
Espirito Santo....	32	7	27	33
Rio de Janeiro....	38	3?	34	26
São Paulo.....	51	5	20	23
Paraná.....	55	7	10	27
Santa Catharina...	78	1	9	10
Rio Grande do Sul..	59	6	18	16
Minas Geraes.....	40	1	23	39
Goyáz.....	28	2 1/2	14	56
Matto Grosso	28	14	17	41

Depuis seize ans, ces proportions se sont sensiblement

modifiées dans plusieurs provinces, par suite de l'émancipation graduelle des esclaves et de l'immigration. Ainsi, dans le São Paulo, la proportion des nègres est tombée de 20 en 1872 à 10, 4% en 1886; celle des blancs y était à cette dernière date, de 67,7 %, celle des Indiens de 8,4, celle des métis de 13,5.

CHAPITRE VI

L'immigration

Par MM. Levasseur et baron de Rio-Branco.

Jusqu'à l'arrivée de la famille de Bragance au Brésil, en 1808, ce pays ne recevait comme immigrants que des Portugais. Au XVIIe siècle, après les guerres avec la Hollande, quelques milliers d'étrangers (Hollandais, Allemands, Espagnols et Napolitains) restèrent dans le nord du Brésil, et quelques centaines de prisonniers hollandais faits en Afrique par Salvador Correa (1648) furent placés dans les bourgades et les plantations de Rio de Janeiro. Après le sac de Ciudad Real, Villa-Rica et Xerez par les Paulistas (1631), plusieurs familles espagnoles, qui étaient de connivence avec ces derniers dans les guerres contre les Indiens, se fixèrent à São Paulo. Ces étrangers s'assimilèrent promptement à la population générale. La découverte des mines d'or augmenta au XVIIIe siècle l'immigration spontanée d'aventuriers portugais, qui se répandirent, avec les Paulistas, les Bahianos, les Fluminenses, sur les plateaux de l'intérieur. Le gouvernement portugais expédia, à plusieurs reprises, plusieurs centaines de familles, surtout des Açores, pour peupler Santa Catharina et le Rio Grande do Sul.

Le roi Jean VI, désireux de mettre fin à la traite, fit les premiers essais de colonisation étrangère. Il fonda en 1820, dans la province de Rio, la colonie suisse de Nova-Friburgo. L'empereur D. Pedro Ier créa (1824) la colonie allemande de São Leopoldo (Rio Grande do Sul) dans une situation avantageuse choisie par le président de la province Fernandes Pinheiro, depuis vicomte de Sam Leopoldo. Des Allemands, des Italiens, des Belges et quelques Français s'établirent, vers la même époque, à Santa Catharina et des colonies furent fondées (1828) à Santo Amaro (São Paulo) et à Rio Negro (province de Paraná). Quelques centaines d'officiers et de soldats allemands, qui avaient servi pendant le règne de D. Pedro Ier, restèrent au Brésil. De 1818 à 1830, l'immigration des Allemands au Brésil n'a été que de 6,856. Ce mouvement s'arrêta même complètement de 1830 à 1837 pendant l'agitation fédéraliste et les guerres civiles. Il recommença en 1838, lentement d'abord; de cette année à 1884, le nombre des Allemands qui se sont fixés au Brésil a été de 71,247. En 1841, un riche planteur de São Paulo, le sénateur Vergueiro, commença à introduire des colons allemands dans ses propriétés; en 1860, la province de São Paulo comptait déjà quarante-trois petites colonies allemandes En 1846, avec la protection et les encouragements de D. Pedro II, le président de la province de Rio, vicomte de Sepetiba, fonda sur des terrains cédés par l'empereur, dans la serra dos Orgãos, la colonie de Petropolis, qui est aujourd'hui une ville florissante. En 1851, un Allemand, le Dr Blumenau, fonda à Santa Catharina une colonie qui porte son nom, et y attira un grand nombre de ses compatriotes. Vers la même époque, le prince de Joinville, marié à une sœur de l'empereur, passa un traité avec une société de Hambourg pour la colonisation (colonie Dona Francisca) de terrains situés dans la même province qui faisaient partie de la dot de sa femme; le duc d'Aumale y possède aujourd'hui un vaste domaine avec une usine pour la fabrication du sucre.

A partir de 1856, le gouvernement, suivant l'impulsion donnée par le ministre Pedreira, vicomte de Bom-Retiro, commença à s'occuper plus sérieusement de la colonisation; cependant, jusqu'à l'année 1872, la moyenne annuelle des immigrants n'a guère dépassé 10,000, quoiqu'une notable augmentation se fût produite en 1871 (12,331 immigrants) et en 1872 (18,441). Jusqu'à cette dernière date, les Portugais formaient les deux tiers des immigrants; ils comptaient pour près de la moitié dans le total des étrangers au recensement de 1872. Depuis 1873, le nombre des immigrants italiens commença à dépasser celui des Portugais. En 1872, il n'y avait au Brésil que 6,108 Français, et depuis, l'immigration française, qui était déjà très faible dans ce pays, a diminué encore. Depuis 1873 le gouvernement impérial a appliqué des sommes importantes au service de la colonisation. Grâce à la protection donnée à l'immigration par le conseiller Costa Pereira, ministre de l'agriculture (1873-75), les colons qu'il avait introduits en attirèrent d'autres, et un courant d'immigration se forma, malgré le défaut de suite qu'on peut reprocher à la politique du gouvernement dans cette question. D'une part, à mesure que le nombre des esclaves diminuait, le besoin de travailleurs libres augmentait et l'espérance d'un meilleur salaire attirait plus d'émigrants. D'autre part, les Brésiliens comprenaient mieux l'intérêt qu'ils avaient à multiplier les hommes pour mettre en valeur les terres de leur immense empire et ils s'ingéniaient, à l'exemple d'autres Etats, à encourager l'immigration. De notables services ont été rendus sous ce rapport par une société formée dans ce but à Rio, sous la direction du général comte de Beaurepaire-Rohan et du sénateur d'Escragnolle-Taunay, les inspecteurs généraux de la colonisation, le conseiller Alfredo Chaves et le colonel Accioli.

La statistique des immigrants débarqués à Rio de Janeiro montre le progrès accompli sous ce rapport en un quart de siècle.

NATIONALITÉ des immigrants débarqués à Rio de Janeiro	PÉRIODE 1864-72 (9 ans).	PÉRIODE 1873-86 (14 ans).	ANNÉE 1887
Portugais	56.351	110.891	10.205
Italiens	9.307	112.279	17.115
Français	5.862	3.475	241
Anglais	5.252	2.215	72
Espagnols	3.229	15.684	1.766
Américains du N^d^.	3.515	316	31
Allemands	3.119	23.469	717
Autrichiens	»	9.022	274
Suisses	»	479	889
Russes	»	417	
Divers	2.188	26.549	
Total	88.823	304.796	31.310
Moyenne annuelle.	9.869	21.771	»

De 1878 à 1888, le nombre total des immigrants, dans les ports qui dressent la statistique de l'immigration, a été :

1878.....	22.423	1883.....	28.670
1879.....	22.189	1884.....	20.087
1880.....	29.729	1885.....	30.135
1881.....	11.054	1886.....	25.741
1882.....	27.197	1887.....	54.990

En 1888, il s'est élevé tout à coup, pour deux ports, à 131,268, dont 56,915 débarqués à Rio et 74,353 à Santos.

Le premier trimestre de 1889 présente déjà le chiffre de 43,489 immigrants débarqués dans trois ports (15,349 à Santos, 24,860 à Rio, 1,280 à Victoria), ce qui fait supposer que le chiffre total de l'année dépassera 160,000.

L'immigration enregistrée en 1887 se répartit de la manière suivante d'après le lieu de débarquement :

Rio de Janeiro	31.310
Santos.	22.227
Rio Grande do Sul.	815
Santa Catharina.	430
Bahia.	199
Paraná	9
	54.990

Dans cette statistique ne figurent pas les immigrants arrivés à Pernambuco, à Pará et dans les autres provinces du Nord vers lesquelles se dirige aussi depuis quelque temps un certain courant d'immigration. Les émigrants partent pour la plupart de Lisbonne, de Naples, de Gênes, d'Anvers, de Hambourg ; l'Alsace et surtout le Tirol en fournissent beaucoup. Sur les 31,310 qui ont débarqué à Rio en 1887, il y en avait 25,450 du sexe masculin et 5,860 du sexe féminin ; les enfants (au-dessous de 12 ans) des deux sexes étaient au nombre de 4,787. Il y a des provinces qui n'ont pas de statistique de ce genre et d'autres (excepté le port de Rio) qui n'enregistrent pas les départs. A São Paulo, le chiffre total de l'année 1887 est de 34,710, dont 22,227 étaient arrivés par Santos et 12,483 par Rio. Au Brésil on ne compte comme immigrants que les voyageurs étrangers de 3e classe, tandis que dans d'autres pays d'Amérique on compte les voyageurs de toute classe.

La province de São Paulo s'est distinguée tout particulièrement par les efforts qu'elle a faits pour attirer les immigrants. Une société promotrice s'y est formée, dont le président, M. Martinho Prado Junior, est venu en Europe (en 1887) dans le but d'obtenir des facilités pour l'émigration. Une hôtellerie, qui peut abriter 4,000 personnes, a été ouverte à São Paulo pour loger et nourrir gratuitement pendant une semaine les nouveaux venus ; on les aide à se placer. Il existe sur l'île das Flores, dans la baie de Rio de Janeiro, une hôtellerie du même genre, où les immigrants sont logés et nourris gratuitement, jusqu'à ce que le passage, gratuit aussi, par chemin de fer ou par bateau à vapeur, leur ait été assuré pour la destination de leur choix. D'autres hôtelleries viennent d'être créées à Macahé (prov. de Rio) et à Juiz de Fóra (Minas). Pernambuco possède aussi une hôtellerie des immigrants, une inspection spéciale des terres et de la colonisation et une société promotrice de la colonisation et de l'immigration. Les grands efforts de São Paulo datent de la loi provinciale du 29 mars 1884 et surtout de l'année 1887 ; ils ont coïncidé avec la propagande abolitionniste et ils ont contribué à préparer le grand événement de l'émancipation. Aussi la province, qui avait enregistré 2,743 immigrants en 1882, 6,500 en 1885, a-t-elle atteint le chiffre de 34,710 en 1887, et celui de 92,000 en 1888. On y compte aujourd'hui des colonies prospères, à Piquete et à Cannas (Belges), à Ribeirão Preto (Italiens et Allemands), à Cascalho (Italiens), à Nova Louzã (Portugais), à Santa Veridiana (Italiens). Les Italiens et les Allemands se portent surtout vers les provinces méridionales, principalement dans le Paraná, Santa Catharina, Rio Grande do Sul où de nombreuses colonies agricoles ont été fondées. S. Leopoldo (Rio Grande do Sul), où 8,000 Allemands avaient été établis (1825-27), est aujourd'hui une ville florissante, au centre d'un district de 40,000 habitants. Santa Cruz (Rio Grande do Sul), fondée en 1849, est depuis 1877 une ville dont le district renferme 20,000 Brésiliens descendant d'Allemands ; la colonie Caxias (Rio Grande do Sul) renferme 17,000 habitants. Blumenau et Joinville, dans la province de Santa Catharina, prospèrent depuis longtemps ; la première contient dans son district près de 20,000 habitants (1889), dont 6,000 Allemands, 2,500 Italiens et plusieurs milliers de Brésiliens. Nova-Friburgo et Petropolis, dans la prov. de Rio de Janeiro, qui ont commencé par être des colonies, sont aujourd'hui des villes toutes brésiliennes. On compte environ 230,000 Brésiliens d'origine germanique qui conservent encore la langue et en partie les mœurs de leurs pères ; plusieurs sont devenus membres des assemblées provinciales et l'un d'eux (prov. de Santa Catharina) est membre de la Chambre des députés (1889). Aussi le commerce du Brésil avec l'Allemagne a-t-il quadruplé de 1864 à 1880 ; celui de l'Italie augmente aussi grâce au développement de l'immigration italienne.

Nous avons dit que le gouvernement et quelques provinces méridionales encourageaient puissamment l'immigration ; le Minas-Geraes est entré dans la même voie. Il est regrettable que la province de Rio de Janeiro, dont les terres appartiennent à de grands propriétaires et qui pourrait établir facilement des colonies aux abords de ses nombreuses voies ferrées, n'ait jusqu'ici rien entrepris en ce genre. Le cabinet du 10 mars 1888 était entré résolument dans la politique colonisatrice, convaincu, avec raison, que les questions d'affaires sont plus importantes par elles-mêmes et plus profitables à la considération du Brésil dans le monde que les débats sur des questions de parti, de centralisation ou de fédération.

CHAPITRE VII

L'instruction

Par MM. E. Levasseur et le baron de Rio-Branco.

L'empire du Brésil, comme tous les Etats civilisés, a fait depuis une vingtaine d'années de sérieux efforts pour développer l'instruction. C'est une des parties de l'administration qui ont le plus éveillé la sollicitude de l'empereur dom Pedro II : les Brésiliens ayant voulu lui élever par souscription une statue après la guerre du Paraguay, il demanda que l'argent ainsi recueilli fût employé à la construction d'écoles primaires. Le Brésil avait beaucoup à faire sous ce rapport ; le recensement de 1872 a compté dans la population libre seulement 23 hommes sur 100

et 13 femmes sur 100 sachant lire et moins de 1 sur 1,000 dans la population servile.

L'instruction primaire et secondaire relève du gouvernement central dans le Municipe neutre, des assemblées législatives provinciales dans les provinces; l'instruction supérieure relève du gouvernement central dans tout l'empire. Les sommes affectées à l'instruction par le budget général se détaillent ainsi (1889) : facultés de droit, facultés de médecine, école polytechnique et école des mines, 1,385,832 milréis; école des beaux-arts, 87,550; bibliothèque nationale, 75,000; observatoire, 93,300; muséum d'histoire naturelle, 73,000; écoles d'agriculture et instituts agricoles, 464; arts et métiers, 90,000; sociétés savantes, 12,000; séminaires, 110,000; école normale, 67,500; écoles militaires, 396,000; jeunes aveugles, 91,953; sourds-muets, 116,580; enfance abandonnée, 116,582; écoles d'instruction primaire et secondaire du Municipe neutre, 1,133,849. Total, 3,917,145 milréis (budget des ministères de l'intérieur, de l'agriculture, de la guerre et de la marine), soit environ 9,800,000 francs. Les vingt provinces de l'empire affectaient, en 1887, à l'enseignement primaire et secondaire, la somme de 7,283,000 milréis, ou 18,207,500 francs (en calculant le franc à 400 réis). Les provinces qui, en 1887, dotaient mieux le service de l'instruction publique étaient: Pernambuco 1,042 contos, Rio de Janeiro 913, Minas-Geraes 894, São Paulo 794, Pará 682, Bahia 575, Rio Grande do Sul 481, Amazonas 325. L'instruction primaire est gratuite partout en vertu de la Constitution, et elle a été déclarée obligatoire dans la moitié environ des provinces.

Outre les écoles primaires (dont le nombre, en 1857, n'était que de 2,595 avec 70,000 élèves et s'élevait, en 1875, à 5,890 avec 187,915 élèves, en 1886 à 6,605 avec 214,670 élèves et est aujourd'hui d'environ 7,200 écoles avec 300,000 élèves), il y a des lycées et autres écoles pour l'enseignement secondaire des jeunes gens; à Rio est le collège impérial D. Pedro II, créé en 1838 par le ministre Bernardo de Vasconcellos.

Il y a 19 séminaires, plusieurs grandes écoles techniques, deux facultés de médecine (Rio de Janeiro et Bahia), et trois écoles de pharmacie (Rio, Bahia et Ouro-Preto), deux facultés de droit (São Paulo et Recife), une école supérieure de guerre, créée en 1889 à Rio par le ministre Thomaz Coelho, trois écoles militaires (Rio, Porto-Alegre et Ceará), trois « collèges impériaux militaires » (préparatoires ; à Rio, à Porto-Alegre et à Ceará) une école de marine et un collège naval préparatoire (Rio), une école des mines (Ouro-Preto), qui publie les travaux de ses professeurs et de ses élèves, une école polytechnique à Rio (anciennement école centrale) qui prépare des ingénieurs, des stations agronomiques, des écoles d'agriculture (trois écoles de ce genre viennent d'être créées dans la province de Minas en 1889), plusieurs écoles normales (1 à Rio, 2 à Bahia, dont une pour les institutrices, 8 dans la province de Minas et 1 dans chacune des villes suivantes : Belem do Pará, Therezina, Fortaleza, Natal, Parahyba, Recife, Maceyó, Aracajû, Nictheroy, São Paulo, Curityba, Porto-Alegre et Goyaz), plusieurs lycées d'arts et métiers (Rio, Bahia, Recife, São Paulo, Taubaté, Desterro et Ouro-Preto), un institut pour les jeunes aveugles et un autre pour les sourds-muets, une école des Beaux-Arts à Rio et une autre à Bahia (fondée en 1886), un conservatoire de musique à Rio.

Il y a un observatoire astronomique à Rio; il publie un *Annuaire* et des *Annales* (en portugais et en français) dans lesquelles ont été insérées les observations des astronomes brésiliens sur le passage de Vénus faites à S. Thomas et au détroit de Magellan ; un Bureau central météorologique, un Bureau hydrographique.

Les principales villes comptent plusieurs grandes bibliothèques (la Nationale, à Rio, renferme 170,000 volumes, 8,000 manuscrits, 30,000 estampes et publie des *Annales;* la Fluminense, 65,000 volumes). Il y a une Académie fondée sous les auspices de D. Pedro II, sous le nom d'Institut historique, géographique et ethnographique du Brésil (sa *Revue* forme aujourd'hui 51 tomes publiés de 1839 à 1888), des musées (Muséum national, à Rio, qui publie dans ses *Archives* d'importantes études d'histoire naturelle et d'ethnographie; musée scolaire, pinacothèque, musée militaire, musée naval, etc.; dans les provinces, musées de Pará, Ceará, Maceyó, Ouro-Preto, etc,), une Société de géographie (sous la présidence du marquis de Paranaguá ; elle vient de réaliser à Rio, — 1889 — une exposition intéressante), une Société de jurisprudence (Institut de l'ordre des avocats brésiliens), une Académie impériale de médecine, un Institut polytechnique (président le comte d'Eu), une Société pour la propagation des beaux-arts, plusieurs Sociétés pour la propagation de l'instruction publique, à Rio, etc. L'enseignement de la médecine a pris un grand développement.

Le discours du trône, à l'ouverture du Parlement, le 3 mai dernier (1889), a demandé la création de deux universités, l'une dans le sud, l'autre dans le nord du Brésil, ainsi que de facultés des sciences et des lettres dans les provinces.

CHAPITRE VIII

La presse

Par M. le baron de Rio-Branco, ancien journaliste à Rio de Janeiro.

Sous le régime colonial, il n'y a eu qu'une seule imprimerie au Brésil. Elle avait été fondée à Rio vers 1744, sous les auspices du comte de Bobadella, par Isidoro da Fonseca, et elle fut supprimée après 1747 par ordre de la métropole. En 1808 l'Imprimerie royale (aujourd'hui Imprimerie nationale) créée, à son arrivée, par le prince régent, imprima la *Gazeta do Rio*, journal officiel, puis une revue, *O Patriota* (1813-14), rédigée par Ferreira Guimarães. A Bahia, la première imprimerie et le premier journal (*Idade de Ouro*, 1811-23) datent du gouvernement du comte dos Arcos.

Quoique la presse ne fût pas libre, on lisait partout au Brésil le *Correio Braziliense*, revue très libérale publiée à Londres par le Brésilien Hippolyto da Costa-Pereira (V. le chapitre Langue et Littérature).

A Pernambuco, dans la ville de Recife, la première imprimerie fut fondée pendant la révolution de 1817, et n'imprima que quelques proclamations et autres pièces. Elle fut confisquée après la victoire des royalistes. Des brochures hollandaises du XVIIe siècle portent comme lieu de publication Recife, mais elles ont été imprimées en Hollande.

Avec l'avènement du régime constitutionnel (1821) d'autres journaux commencèrent à paraître : à Rio, *O Conciliador* (1821), de Joseph da Silva Lisboa, *O Reverbero* (1821-22), de Ledo et Cunha Barbosa, organe des constitutionnels partisans de l'indépendance immédiate; *O Espelho* (1821-23), de Ferreira Guimarães, et *O Regulador* (1822-23), du Père Sampaio, qui défendaient les mêmes

idées, mais qui étaient attachés au ministère Andrada; *O Sylpho* (1823); *O Correio do Rio* (1822–23), du Portugais Soares Lisboa, républicain, et plusieurs autres. Du 30 oct. 1822 au 17 juil. 1823 la liberté de la presse ayant été supprimée en fait, ce dernier journaliste fut emprisonné, condamné, puis amnistié sous le ministère suivant, et sommé de quitter le pays ; les rédacteurs du *Reverbero* (quoique l'un d'eux, Ledo, eût été élu député) furent exilés. Un quatrième journaliste, May, rédacteur de la *Malagueta*, fut assommé dans sa maison par une bande d'hommes masqués. Dans les provinces, le gouvernement sévit aussi. L'agitateur Barata, rédacteur de la *Sentinella*, à Pernambuco, fut arrêté et enfermé dans une forteresse à Rio.

Le ministère Carneiro de Campos (17 juil. 1823) rétablit la liberté de la presse, qui bientôt dégénéra en licence. Parmi les journaux d'opposition parurent alors le *Tamoyo*, des frères Andrada, et la *Sentinella*, très violent, celui-ci, excitant les haines de la population contre les Portugais. Ils cessèrent (nov. 1823) par la déportation de ses rédacteurs, sous le ministère Villela Barbosa, votée par le conseil d'État et conseillée par l'amiral lord Cochrane.

Quelques journaux avaient été fondés dans es provinces dès 1821 : à São Luiz do Maranhão le *Conciliador*, à Recife l'*Aurora Pernambucana*, rédigé par le jeune Rodrigo da Fonseca Magalhães, plus tard célèbre dans l'histoire politique du Portugal, et le *Cegarrega*. Bahia, outre le journal cité, avait en 1822 le *Baluarte*, l'*Analysta* et le *Diario Constitucional*. C'étaient des journaux portugais, sauf ce dernier, fondé par Montezuma (depuis vicomte de Jequitinhonha). Les presses du *Diario Constitucional* furent brisées par des officiers et soldats portugais, et le journal, transféré à Cachoeira reparut à Bahia après la libération de cette ville, occupée, jusqu'au 2 juil. 1823 par l'armée portugaise du général Madeira.

En 1821 six villes du Brésil possédaient des imprimeries : Rio, Bahia, Recife, São Luiz do Maranhão, Villa Rica (Ouro-Preto) et São Paulo. Ces deux dernières sont citées en 1822 par Balbi, qui a puisé dans des sources portugaises, mais nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur les journaux publiés alors dans ces villes. Les autres parties de la monarchie portugaise n'étaient pas plus avancées que le Brésil, car en 1821 il n'y avait des imprimeries qu'à Lisbonne, Coimbre, Porto et Funchal.

Dès 1823, un Français, Leloy, partisan de la monarchie constitutionnelle, fondait à Rio l'*Estrella Brazileira*, qui fut de courte durée et, en 1824, avec les libraires-imprimeurs P. Plancher-Seignot et E. Seignot-Plancher, le *Spectador*, qui devint en 1827 le *Jornal do Commercio*, rédigé quelque temps par Leloy et Alexandre Magno de Castilho, et, peu à peu, le principal organe du commerce et des classes conservatrices sous la direction de ses nouveaux propriétaires (1832), deux autres Français, Villeneuve et Mongenot, puis sous la direction de Villeneuve (1836-44), resté seul propriétaire, et, successivement, de F. Picot (1844-54), Moreira de Castro (1854–60), Emile Adet (1860–67) et L. de Castro (1867-88).

L'opposition garda le silence pendant les années 1824 et 1825, excepté à Pernambuco où éclata une révolution républicaine et fédéraliste. Soares Lisboa, que l'empereur avait amnistié (1824), y créa le *Desengano Brazileiro*, et fut tué au combat de Couro d'Anta ; le Père Caneca, principal publiciste de cette révolution et rédacteur du *Tiphys*, fut fait prisonnier dans le Ceará, condamné à mort par un conseil de guerre à Pernambuco, et exécuté (1825). L'année suivante, avec le triomphe des libéraux aux élections générales, et la première convocation du Parlement, plusieurs journaux d'opposition paraissent à Rio, et la liberté de la presse est assurée. Cependant, cette même année (avril) le Français Pierre Chapuis, qui venait de créer le *Verdadeiro Liberal* et de publier un pamphlet, fut expulsé comme étranger. C'est d'ailleurs, au Brésil, après l'établissement du régime constitutionnel, le seul exemple d'expulsion d'un journaliste étranger.

Un décret impérial du 22 nov. 1823 (ministère Villela Barbosa) avait rendu exécutoire un projet de la Constituante réglant le jugement des délits de presse, et abrogeant le décret du 18 juin 1822 (ministère Andrada). En 1826, un autre projet du député libéral Ledo fut adopté et promulgué le 11 sept. Puis vinrent la loi du 20 sept. 1830 et les articles du code pénal concernant cette matière.

En sept. 1828, Rio comptait 9 journaux, la ville de Praia-Grande (Nictheroy) 1, celle de Bahia 4, celle de Recife 5, Ceará 1, Maranhão 3, Pará 1, São Paulo 1 ; la province de Minas-Geraes 5, et celle de Rio Grande do Sul 1. Les journaux de l'opposition qui, tous, se disaient d'abord partisans de la monarchie constitutionnelle, commencèrent à exercer une très grande influence sur l'opinion. Parmi ces journaux politiques, les plus importants étaient, à Rio, l'*Aurora Fluminense* (1827–35) d'Evaristo da Veiga, avec la collaboration du docteur Sigaud, Français, et de plusieurs jeunes Brésiliens, et l'*Astréa* (1826-32) de Vieira Souto et Amaral ; à São Paulo le *Farol* (1827–32) de Costa Carvalho (depuis marquis de Monte Alegre), et l'*Observador Constitucional* (1829-31) de Badaró ; à Ouro-Preto, *O Universal* (1825–40), de Bernardo de Vasconcellos ; à São João d'El Rey, l'*Astro de Minas* (1827-30) ; à Diamantina, l'*Echo do Serro* (1827-1831?) ; à Bahia, *O Bahiano* (1828-29), de Rebouças, tous journaux d'opposition. Dans la ville de Recife, Figueiroa fondait en 1828 le *Diario de Pernambuco*, destiné à devenir le plus grand journal des provinces du Nord. L'année suivante, ce journal et le *Constitucional* (1829-31) engageaient la lutte avec l'*Abelha* (1829-31), anarchiste, *O Cruzeiro* (1829-31) et *O Amigo do Povo* (1829-30), rédigé par le poète Père Ferreira Barreto, ces deux derniers, organes de la société secrète « Colonne du Trône constitutionnel », qu'on disait composée de partisans de l'absolutisme et qui avait des succursales dans le Ceará. Les ministères Clemente Pereira et Villela Barbosa, cédant aux clameurs des libéraux, ordonnèrent des poursuites contre ces sociétés (4 nov. et 12 déc. 1829), et F. Barreto, en butte aux haines de ses adversaires, se vit forcé d'émigrer en Europe.

De tous les journaux de cette époque les mieux écrits, donnant en même temps l'exemple de la modération et de la dignité dans les discussions, étaient l'*Aurora Fluminense* et le journal français *le Courrier du Brésil* (1828-30), ministériel, rédigé par E. Sevène et Plasson. Ce dernier écrivain rédigea aussi, de 1830 à 1831, le *Moderador* et une revue. Il quitta le Brésil sur la même frégate anglaise qui conduisit en Europe dom Pedro Ier. Le vicomte de Cayrú, partisan dévoué de l'empereur, était alors dans la presse le plus actif adversaire de l'opposition, et se multipliait en articles et pamphlets. Les autres journalistes ministériels à citer étaient le Père Sampaio, Cunha Barbosa et Loureiro, qui écrivaient dans plusieurs journaux, J.-M. da Costa, de la *Gazeta do Brazil*, puis du *Censor*, dont plusieurs articles étaient du ministre Clemente Pereira. Une publication faite à Londres, sous titre de *O Padre Amaro*, par le Portugais Joaquim Ferreira

dos Santos, était distribuée au Brésil par les amis du gouvernement, et lui faisait quelquefois un grand tort.

L'arrivée de l'escadre du baron Roussin (1828), envoyée par Charles X pour réclamer quelques navires français que les Brésiliens avaient capturés pendant le blocus de la Plata, et la nécessité où dom Pedro se trouva de céder à cette injonction, augmentèrent l'irritation populaire. La révolution de 1830 en France vint passionner l'opinion, et la chute de Charles X fut célébrée par tous les libéraux brésiliens. Plusieurs journaux nouvellement créés, à Rio et dans les provinces, commencèrent à prêcher les uns le fédéralisme, d'autres la république. Les plus importants de ces journaux étaient *A Luz Brazileira* (1828-31), *O Tribuno do Povo* (1831-32) et *O Republico* (1831). Le rédacteur de ce dernier, A. Borges da Fonseca, ainsi que les éditeurs de l'*Aurora* et de l'*Astréa*, tous deux monarchistes, et le premier (le journal d'Evaristo da Veiga), défenseur de l'unitarisme, furent poursuivis, mais acquittés par le jury. En 1831 quarante-quatre nouveaux journaux furent créés à Rio. « Les pamphlets qui s'imprimaient à Rio, dit Aug. de Saint-Hilaire, dégoûtants de platitudes et de personnalités, révolteraient les Européens qui dans ce genre ont poussé le plus loin la licence. » Les discussions et les luttes politiques devinrent très ardentes, surtout de 1830 à 1836. En 1830 (20 nov.) un journaliste des plus estimés de l'opposition, le docteur Badaró, fut assassiné à São Paulo, et cet événement eut un retentissement énorme dans tout le pays. En 1832 (8 nov.) un coup de pistolet manqua Evaristo da Veiga, qui était alors, par son journal, par sa popularité et par son influence à la Chambre, le plus puissant soutien de la monarchie constitutionnelle et des ministères de la régence jusqu'en 1835. « Evariste, dit de Ribeyrolles, était un caractère. Il fut l'instructeur, le guide, et l'on pourrait dire la conscience du parti libéral modéré. En 1830 surtout, son influence fut décisive. Il avait formé cette opposition redoutable qui délivra le pays des influences étrangères. »

De 1831 à 1834, l'*Aurora* est le principal défenseur du gouvernement contre les journaux fédéralistes et républicains qui, outre ceux déjà cités, étaient *O Exaltado*, *Jurujuba*, *Matraca*, *Trombeta*, *Sentinella* (de Barata), rédigés par des membres de la Société fédérale présidée par le Portugais Epifanio Pedroso, et les journaux réactionnaires *Caramurú*, *Carijó*, *Tempo*, *Paraguassú*, *Diario do Rio*. Les presses de ces deux derniers journaux furent détruites dans la nuit du 5 déc. 1833 par la foule ainsi que le mobilier de la « Société militaire ». L'*Aurora*, l'*Independente* (1831-33), de Rodrigues Torres (vicomte d'Itaborahy), puis le *Sete de Abril* (1833-39), du grand orateur Bernardo de Vasconcellos, furent les journaux qui, dans cette période d'agitations, défendirent à Rio la cause de l'ordre, de la vraie liberté et de l'union, de même qu'un grand nombre de journaux des provinces. Lorsque, par la mort du duc de Bragance, le parti réactionnaire, qui avait gagné les élections à Rio, dut se dissoudre, presque tous ses membres allèrent renforcer la fraction du parti libéral modéré en opposition au régent Feijó, et le parti conservateur brésilien fut créé. Le *Sete de Abril* et le *Chronista* (1836-39), de Justiniano Rocha, devinrent les organes du nouveau parti; puis ce furent *O Brazil* (1840-52), du même Rocha, et le *Correio da Tarde* (1848-52), inspiré par Vasconcellos. Le parti libéral eut aussi à cette époque plusieurs journaux bien écrits : *O Despertador* (1838-40) et *O Maiorista* (1841), rédigés par Salles Torres-Homem (vicomte d'Inhomirim); *O Novo Tempo* (1844-45) par Silva-Paranhos (vicomte de Rio-Branco) et J. de Assiz; *O Correio Mercantil* (1844-67), fondé par Barreto, et dont les principaux rédacteurs furent le même Barreto et Paranhos, en 1848 et 1849, le député, puis sénateur, F. Octaviano, et Sousa Ferreira plus tard. Le nouveau *Correio da Tarde* (1855-62) dans ses dernières années, et le *Regenerador* (1860-61), de Rocha, furent des journaux conservateurs, comme le *Constitucional* (1862-64), rédigé par le sénateur Firmino Silva, Azevedo Castro et le poète P. de Calazans, le *Correio Mercantil* (1867-1868), sous la direction de Firmino Silva, puis, de Leonel de Alencar, le *Diario do Rio* (1868-78), sous la direction du député Ferreira Vianna qui, de 1871 à 1875, fut le journaliste des conservateurs dissidents opposés au ministère Rio-Branco, *A Nação* (1872-75), organe de ce ministère, rédigé d'abord par ses propriétaires, les députés Ferreira de Aguiar et J.-M. de Carvalho, ensuite, de 1873 à 1875, par les députés Gusmão Lobo et Silva-Paranhos, et *O Brazil* (1881-85), dirigé par le député, puis sénateur, F. Belizario.

Le *Diario do Rio*, avant de devenir conservateur, avait été dirigé par plusieurs journalistes appartenant à des partis différents : J de Alencar, conservateur; Bocayuva, républicain; Saldanha Marinho, aujourd'hui républicain, alors libéral, mais en opposition aux cabinets libéraux de 1863 et 1864.

Les libéraux ont eu dans cette dernière époque plusieurs journaux dont les principaux ont été : l'*Actualidade* (1858-64) de Farnèse, Lafayette et Pereira de Sousa; *Diario do Povo* (1867-69) et *Reforma* (1869-79), dirigés par l'ancien ministre Affonso Celso (vicomte de Ouro-Preto) avec la collaboration de plusieurs écrivains distingués, parmi lesquels Joaquim Serra. Aujourd'hui (1889) ils ont à Rio la *Tribuna Liberal*, dirigé par le vicomte de Ouro-Preto et le *Diario de Noticias* par Ruy Barbosa, et les conservateurs *O Municipio Neutro*, *As Novidades* et *O Constitucional*.

Les républicains ont eu à Rio, pendant les derniers quarante ans, plusieurs journaux : *O Republico* (1853-55), le *Correio Nacional* (1864-70), de Limpo de Abreu (Henri) et Rangel Pestana, *A Republica* (1870-74), de Bocayuva et Cunha, et *A Gazeta Nacional*, d'Aristides Lobo. Ils ont maintenant (1889) *O Paiz*, dirigé par Bocayuva.

Le *Correio do Brazil*, de 1872, et le *Globo*, de 1874 à 1878, étaient de grands journaux, le premier rédigé par Rodrigo Octavio, le second par Bocayuva et Salvador de Mendonça.

En 1875, la *Gazeta de Noticias* était fondée et est dirigée depuis lors par Ferreira de Araujo, avec la collaboration de plusieurs hommes de lettres brésiliens et portugais, parmi les premiers Machado de Assiz. En 1880, Ferreira de Menezes, mort l'année suivante, créait la *Gazeta da Tarde*, journal abolitionniste, dirigé ensuite par Patrocinio, puis par Gustavo Macedo. En 1887 *A Cidade do Rio* fut créée par Patrocinio, un des plus ardents champions de l'abolitionnisme. Le *Paiz*, qui, avant de devenir un journal républicain, avait eu la collaboration du député Nabuco, et le *Diario de Noticias*, qui a été dirigé par Mendes de Almeida, aujourd'hui rédacteur du *Diario do Commercio*, sont, comme les trois que nous venons de citer et le *Jornal do Commercio*, les plus grands journaux de Rio; mais ce dernier, qui date de 1827, est de beaucoup le plus considérable, par ses dimensions, dans toute l'Amérique du Sud, et compte parmi ses

rédacteurs (Sousa Ferreira, Gusmão Lobo, etc.) et correspondants (Nery, Rodrigues, etc.) quelques-uns des meilleurs écrivains du Brésil. Il est la propriété du comte de Villeneuve, ministre du Brésil à Bruxelles. *O Apostolo*, qui date de 1866, est le journal du clergé. Le chanoine Gonçalves Ferreira a été son directeur pendant vingt ans.

Le journal officiel créé en 1808 (*Gazeta do Rio*) a pris, en 1823, le nom de *Diario do Governo*, et de 1824 à 1833, celui de *Diario Fluminense* (rédacteurs le père F. de Sampaio, en 1824 et 1825, et, après lui, le chanoine Cunha Barbosa). Il prit, en 1833, le nom de *Correio Official* (Cunha Barbosa, rédacteur), fut supprimé en 1841, rétabli en 1846 sous le nom de *Gazeta official* (rédacteur en chef Cansansão de Sinimbú, rédacteurs F. Octaviano et Olympio Machado), supprimé de nouveau en 1848, et rétabli depuis 1862 sous le nom de *Diario Official*.

La colonie française a eu toujours un journal à Rio, et parfois plus. Aujourd'hui elle y possède l'*Etoile du Sud*, rédacteur Ch. Morel. Deux journalistes français, émigrés du 2 Décembre, Ch. de Ribeyrolles et Ch. Quentin, collaborèrent pendant quelque temps dans les journaux de Rio. Ribeyrolles, auteur du *Brésil pittoresque*, y est mort (1860). La presse de cette ville lui a élevé un monument au cimetière de Catumby, dont l'épitaphe a été composée par Victor Hugo.

En fait de journaux illustrés il n'y a guère à enregistrer que *O Ostensor Brazileiro* qui a donné, de 1845 à 1846, quelques mauvaises gravures, et plusieurs journaux écrits par des Brésiliens à l'étranger. Le plus important a été *O Novo Mundo* (1870-78), de J.-C. Rodriguez, imprimé à New-York.

Les journaux à caricatures commencèrent en 1857, à Rio, avec le *Charivari Nacional*. On peut citer, dans ce genre de publications, *O Bazar volante* (1863-66), de França junior, *A Vida Fluminense* (1869-75), dirigée par J. d'Almeida (artistes : Agostini et Borgomainerio), *O Mosquito* (1868-77), la *Revista illustrada*, créée en 1876 par Agostini, et *O Mequetrefe*, fondé en 1875. Ces deux derniers existent encore.

Aujourd'hui, les journaux sont nombreux dans tout le pays ; la seule ville de Rio possède quatre-vingts journaux (douze quotidiens) et revues, dont quatre italiens, un français, un anglais et un portugais. On cite comme les meilleurs journaux des provinces ceux du São Paulo (*Correio Paulistano*, *Provincia*, etc.), Rio Grande do Sul (*Reforma*, *Conservador*, *Federação*, *Echo do Sul*, *Diario do Rio Grande*, etc.), Bahia (*Diario da Bahia*, *Gazeta da Bahia*, etc.), Pernambuco (*Diario de Pernambuco*, *Jornal do Recife*, etc.), Maranhão (*Paiz*, *Diario do Maranhão*, etc.), et Pará (*Diario do Grão-Pará*, *Conservador*, *Liberal*, etc.).

Le tableau suivant donne les chiffres de 1876 et des dernières années sur lesquelles nous avons pu obtenir des renseignements :

	1876	1884, 1889		1876	1884, 1888
Amazonas	6	7 (1889)	Reports	117	175
Pará	17	19 (1884)	Espirito Santo	8	6 (1884)
Maranhão	9	14 —	Rio de Janeiro (Ville)	44	80 (1888)
Piauhy	7	10 —	— (Province)	24	52 (1884)
Ceará	9	19 —	São Paulo	26	104 —
Rio Grande do Norte	7	8 —	Paraná	2	16 —
Parahyba	5	8 —	Santa Catharina	5	13 —
Pernambuco	22	22 (1876)	Rio Grande do Sul	25	35 —
Sergipe	5	18 (1884)	Minas-Geraes	16	37 —
Alagoas	9	21 —	Goyáz	2	9 —
Bahia	21	29 —	Matto Grosso	2	6 —
A reporter	117	175	Totaux	271	533

Quelques-uns des journaux, quant au format et au nombre des pages, ne peuvent être comparés qu'aux plus grandes feuilles politiques et commerciales de l'Angleterre ou des Etats-Unis.

La liberté de la presse est complète. Les journaux brésiliens ont ceci de particulier qu'ils réservent au public, sous le titre de « publicações a pedido », une section dans laquelle tout le monde peut publier des articles ou des attaques personnelles, signés ou non ; les articles injurieux ont en général pour répondants des individus qui font métier de prendre ce genre de responsabilité. C'est aussi dans cette section et dans les journaux très répandus que paraissent souvent les meilleurs écrits des publicistes du gouvernement et de l'opposition, chaque fois qu'une question passionne les esprits. Ainsi les articles du député J. Mendès d'Almeida, de J.-F. de Castilho, homme de lettres portugais, et de plusieurs autres écrivains pendant la campagne abolitionniste de 1871, ceux des abolitionnistes Nabuco, Gusmão Lobo, Ruy Barbosa, Rodolphe Dantas, Sancho Pimentel, pendant la campagne de 1884 et 1885, de J. Avelino et d'autres, pendant l'agitation qui a précédé l'acte final de cette réforme, et les articles de ses adversaires, ont été publiés en même temps dans les colonnes inéditoriales de tous les grands journaux de Rio.

Les revues sérieuses sont encore en petit nombre (quatre revues de jurisprudence, une revue de l'Académie de médecine, une revue de l'Institut historique, une autre de l'Institut polytechnique, une revue de la Société de géographie, une revue navale, une revue de l'armée, etc.). Quelques revues intéressantes, qui ont paru après 1836, ont été de courte durée : *Minerva* (1843-45), *Ostensor Brazileiro* (1845-46), *Iris* (1848-49), *Guanabara* (1849-56), *Revista Popular* (1859-62), *Ensaios de Sciencia* (1876-80), la *Revista Brazileira* de 1856 (Paula Menezes), celle de 1857-61, dirigée par le mathématicien et économiste C. B. de Oliveira, et une troisième du même nom, qui, de 1879 à 1881, a formé onze volumes, où se trouvent des productions des premiers hommes de lettres et savants du Brésil contemporain.

CHAPITRE IX

La langue et la littérature

Par M. Eduardo Prado.

—

Le portugais est la langue nationale du Brésil. Elle est, avec la religion et la communauté d'origine, l'un des facteurs de l'unité de l'empire; elle est parlée par les blancs, les nègres, les métis et les Indiens civilisés. Il n'y a que quelques établissements des provinces méridionales où les descendants de colons allemands se servent encore entre eux de la langue de leurs ancêtres. Le portugais est la langue romane qui a le plus gagné en clarté en se développant; sa nouvelle littérature, au Portugal et au Brésil, l'ayant beaucoup rapprochée du français, il a acquis une souplesse et une aisance de forme, ainsi qu'une variété d'expressions modernes qui font encore défaut à l'italien et à l'espagnol. La prononciation du portugais au Brésil est beaucoup plus douce qu'au Portugal; mais les différences dans le langage courant sont peut-être moins grandes que celles qu'on remarque entre l'anglais d'Angleterre et l'anglais des Etats-Unis, quoique les Brésiliens aient introduit des mots nouveaux dans leur langage et que certains mots aient pris au Brésil un sens différent de celui qu'ils ont en Portugal. Les nuances entre le portugais parlé dans le N. du Brésil et celui qu'on parle dans le voisinage de la frontière méridionale proviennent, pour le premier, de l'influence indienne et africaine et, pour le second, du contact avec les Espagnols; elles sont moins sensibles que les différences du français parlé dans les départements du nord et dans ceux du midi. Un grand nombre de mots tupy-guaranys et africains ont passé dans la langue.

Le tupy-guarany, que les Européens trouvèrent au XVIe siècle, était la langue la plus répandue (V. le § Anthropologie); les missionnaires la croyaient assez riche pour qu'ils aient pu l'employer à enseigner le christianisme, à traduire les chants et les prières de l'Eglise. Cette langue, dont Thevet et Lery ont les premiers donné des notices en France au XVIe siècle, s'est beaucoup altérée. On trouvera plus loin (V. la Bibliographie) la liste des principaux ouvrages sur les Indiens du Brésil et sur leurs langues qui, parlées par un nombre toujours décroissant de tribus, ne sera peut-être plus connue dans un siècle que par les travaux des érudits, excepté toutefois pour les parties reculées du bassin de l'Amazone. Les Indiens sauvages, qui vivent divisés en petites tribus et qui occupent encore presque tout le bassin de ce fleuve et la plus grande partie du Grand massif, parlent des idiomes particuliers, dérivés quelques-uns du tupy-guarany, mais modifiés à tel point que les membres d'une tribu ne comprennent parfois pas ceux de la tribu voisine. — L'influence africaine a été plus faible que celle de la langue tupy sur le portugais brésilien; à la seconde génération, les noirs amenés d'Afrique ne connaissent plus leur dialecte d'origine.

Les jésuites, établis dès 1549, ont commencé à répandre l'instruction par leurs écoles, principalement par celle de Bahia; ils étudièrent en la perfectionnant, la langue des indigènes qui leur était nécessaire pour la prédication, et ils organisèrent des représentations religieuses en portugais et en tupy. Dès le XVIe siècle, on trouve au Brésil un écrivain poète et prosateur, Bento Teixeira Pinto, né à Pernambuco vers 1540, et, parmi les colons portugais fixés dans le pays, Gandavo, ami du Camoens et auteur du premier livre composé sur ce pays que Camoens lui-même nommait la *Terra Santa Cruz pouco sabida* (1576), et Gabriel Soares, auteur d'une intéressante description du pays (1587).

Au XVIIe siècle, Bahia est le centre intellectuel du Brésil; c'est l'époque du père Antonio Vieira et de Gregorio de Mattos. Le père Vieira (1606-1697), né au Portugal, mais élevé au Brésil, où il a passé la plus grande partie de sa vie, a exercé une influence considérable dans les deux pays comme orateur sacré, comme diplomate et comme écrivain; avec Eusebio de Mattos (1629-1692), né à Bahia, et Antonio de Sá (1620-1678), né à Rio, il enflamma le patriotisme des Brésiliens dans la guerre contre les Hollandais. Gregorio de Mattos (1633-1696), né à Bahia, élève des jésuites, est connu par la fécondité de son talent poétique, par sa verve satirique et par sa vie agitée. Le jésuite Vicente do Salvador (1567-1639), né a Bahia, écrivit alors la première *Histoire du Brésil* qui, après être restée longtemps manuscrite, est maintenant en cours de publication. Botelho de Oliveira (1636-1711), Ravasco (1617-1697), et Borges de Barros (1657-1719), de l'école de Bahia, composèrent des poésies lyriques. Les jésuites firent aussi l'éducation de Rocha Pitta, de Bahia (1660-1738), qui a publié dans une belle langue la première histoire du Brésil *(Historia da America Portugueza)*. Son contemporain, le franciscain Jaboatão (1675-1763), est un chroniqueur estimé.

Le Brésil donna le jour au principal écrivain comique du théâtre portugais en ce temps-là, Antonio José da Silva, juif né à Rio de Janeiro en 1705 et brûlé à Lisbonne par l'Inquisition en 1739. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le nombre de Brésiliens élevés en Europe était déjà considérable et quelques-uns occupaient une place éminente au Portugal. Alexandre de Gusmão (1695-1753), né à Santos, fut un diplomate distingué et un ministre influent pendant le règne du roi João V; son frère Bartholomeo Lourenço de Gusmão (1685-1724) a fait à Lisbonne (1709) la première expérience d'un aérostat. Plusieurs sociétés littéraires furent fondées : à Bahia, *Academia dos Esquecidos* (1724) et *Sociedade Brazileira dos Academicos renascidos* (1759); à Rio, *Academia dos Felizes* (1736), *Academia dos Selectos* (1752), *Academia scientifica* (1772) et *Sociedade Litteraria* (1786).

La poésie brésilienne qui, jusqu'alors, avait été une imitation du français et de l'italien ou s'était exprimée en latin, se porta sur des sujets nationaux. Basilio da Gama (1740-1795) écrivit le poème *Uraguay*, où il chante en vers harmonieux la guerre contre les Guaranys de l'Uruguay soulevés par les jésuites contre l'Espagne et le Portugal. Par la beauté et la vérité des descriptions, ce poème est vraiment national et américain. Durão (1736-1784) composa, sur un autre sujet brésilien, le poème *O Caramurú* consacré à l'histoire du Portugais Diogo Alvares qui, ayant fait naufrage au XVIe siècle sur les côtes de Bahia, épousa Paraguassú, fille d'un chef indien. Gama et Durão étaient nés à Minas-Geraes, province qui avait pris alors un grand développement à cause de ses mines d'or. La série des écrivains de l' « école de Minas » se termine par Claudio Manoel da Costa (1729-1789), poète arcadien, dont le poème *Villa-Rica* sur la fondation

de la ville d'Ouro-Preto, brille par la couleur locale ; par Gonzaga (1744-1809), poète lyrique devenu classique dans la langue portugaise, et par Alvarenga Peixoto (1748-1793), poète du même genre, qui tous les trois se trouvèrent impliqués dans la conspiration de Minas pour l'indépendance du Brésil. Claudio Manoel da Costa se donna la mort dans sa prison et ses deux amis périrent relégués dans les colonies portugaises d'Afrique.

Le XIXe siècle s'ouvre par une renaissance chrétienne qu'inspire le *Génie du christianisme* de Châteaubriand. La cour de Portugal, transportée au Brésil, y patronnait les prédicateurs dans un pays où le sermon était presque la seule manifestation publique de la pensée. Le Père Souza Caldas (1762-1814) devint célèbre par ses odes et par sa magnifique traduction portugaise des *Psaumes* (qu'on regrette n'avoir pas été faite de l'hébreu, mais d'après la Vulgate), ainsi que le Père de São Carlos (1763-1829), auteur du poème l'*Assomption de la Vierge*, et le chanoine Cunha Barbosa (1780-1846), auteur du poème *Nictheroy*. Le Père F. de Sampaio (1778-1830) brilla dans la chaire. Ces quatre orateurs sacrés ont été surpassés par le Père Mont'Alverne (1784-1858), moine franciscain, qui a laissé des pages remarquables par le style grandiose et par l'éloquence. Le lexicographe brésilien Moraes e Silva (1756-1824) publia son *Dictionnaire de la langue portugaise* (1789), qui jouit encore d'une grande autorité. A cette époque, l'évêque Azeredo Coutinho (1742-1821) publiait ses travaux économiques et José Bonifacio de Andrada e Silva (1769-1838), né à Santos, se distinguait comme minéralogiste avant de devenir un homme politique et le premier ministre de l'indépendance. Andrada, qui a été aussi un poète, publia ses poésies classiques en 1825. Vers cette époque le poète Villela Barbosa (1765-1847) et Nogueira da Gama (1769-1846), devenus, après l'inpendance, marquis de Paranaguá et de Baependy, étaient des mathématiciens remarquables; le botaniste Velloso (1742-1811) écrivait alors sa grande *Flora Fluminensis;* Seabra se distinguait dans la chimie. Parmi les explorateurs et le naturalistes, le Brésil qui avait déjà eu le célèbre voyageur américain et africain Lacerda, mort en Afrique (1798), comptait Rodrigues Ferreira (1756-1815), Silva Feijó († 1823), Ferreira da Camara (1762-1835) et le médecin Mello Franco (1757-1823). Vers la fin du siècle dernier et au commencement du XIXe siècle, comme le reconnaît un historien portugais, la plus grande partie des savants, poètes et hommes de lettres du Portugal, était composée de natifs du Brésil. Parmi les poètes de cette époque il y a encore à citer Eloy Ottoni (1761-1851) et Borges de Barros, créé vicomte de Pedra-Branca (1783-1855).

L'imprimerie fut autorisée au Brésil en 1808 et la vie intellectuelle prit un nouvel essor. Parmi les travaux publiés au Brésil, on doit citer ceux du botaniste Arruda Camara (1758-1810) et la *Corographia Brazilica* de l'abbé Ayres do Casal (1816) qu'Auguste de Saint-Hilaire appelle le père de la géographie du Brésil, mort à Lisbonne après 1832. Les idées d'indépendance gagnaient tous les jours du terrain ; quand le régime parlementaire fut créé (1821), plusieurs orateurs remarquables se montrèrent aux Cortès constituantes de Lisbonne, puis dans les Chambres brésiliennes pendant le règne de D. Pedro Ier : Antonio Carlos d'Andrada (1775-1845), le vicomte de Cayrú (1756-1835), Villela Barbosa, déjà nommé, Bernardo de Vasconcellos (1795-1850), Calmon (marquis d'Abrantes, 1794-1865), Carneiro de Campos (marquis de Caravellas, 1768-1836), Lino Coutinho (1786-1838), G. Ledo (1781-1847).

Deux écrivains qui eurent une très grande influence à cette époque et qui sont considérés à juste titre comme les premiers publicistes du Brésil, furent Hippolyto da Costa et le vicomte de Cayrú (José da Silva Lisboa). Le premier (1774-1823) a publié à Londres, de 1808 à 1822, une revue, le *Correio Braziliense*, vaste recueil formant 28 vol. in-8°, où toutes les questions qui intéressaient l'indépendance du Brésil et ses progrès, même la question de l'émancipation graduelle de l'esclavage, ont été discutées avec clairvoyance et patriotisme. Cayrú, qui a été professeur d'hébreu et de grec, publia un grand nombre d'ouvrages de droit, d'économie politique, d'histoire, ainsi que des pamphlets politiques. Il fut un grand doctrinaire politique pendant le règne de D. Pedro Ier, partisan dévoué de la monarchie constitutionnelle, et un des plus grands adversaires, dans la presse et au Sénat, des premiers gouvernements de la régence. C'était un érudit, et il reste jusqu'à présent l'écrivain le plus fécond du Brésil. Parmi les autres journalistes, citons G. Ledo e Cunha Barbosa, à l'époque de l'indépendance, puis Evaristo da Veiga (1799-1837).

Le voyageur anglais Walsh, qui visita le Brésil en 1828 et 1829, dit que les Brésiliens lui semblaient être *un peuple d'orateurs*. En effet on y parle beaucoup. En 1827, on créa deux écoles de droit, une au nord du Brésil, à Olinda, transférée plus tard à Recife, l'autre au sud, à São Paulo. De ces deux établissements, dont l'enseignement est libéral, sont sortis des jurisconsultes distingués, comme Teixeira de Freitas, dont les travaux ont servi pour le code civil de la République Argentine; Pimenta Bueno (marquis de Sam Vicente), Nabuco de Araujo, Paula Baptista, Braz Florentino, Ramalho, Ribas, Lafayette Pereira et Tobias Barreto. La prépondérance de l'étude du droit a même contribué à priver les classes dirigeantes d'une éducation pratique qu'on cherche aujourd'hui à leur donner en encourageant l'enseignement des sciences.

Le romantisme a trouvé de nombreux adeptes dans la jeunesse brésilienne de 1830; il a pris au Brésil la forme d'un attachement un peu artificiel aux beautés de la nature tropicale et des mœurs primitives des Indiens. Gonçalves de Magalhães, vicomte d'Araguaya (1811-1882), est l'auteur de plusieurs poèmes lyriques; quelques-unes de ses odes, notamment *Waterloo*, ont une grande allure. Son poème *A Confederação dos Tamoyos* (1857) célèbre en dix chants la lutte des Indiens alliés aux Français contre les Portugais. Araujo Porto-Alegre, baron de Santo-Angelo (1806-1879), a décrit en vers des scènes de la nature brésilienne, composé des idylles, et, dans le long poème de *Colombo*, chanté la découverte de l'Amérique. Gonçalves Dias (1823-1864), plus tendre que Magalhães, est le poète qui a le mieux célébré les Indiens du Brésil. Le poète Odorico Mendes (1799-1864) a publié de belles traductions de Virgile et d'Homère. José de Alencar (1829-1877) se rattache par son roman *O Guarany* et par son poème en prose *Iracema* à l'école de l'indianisme; mais il l'a bientôt abandonnée, et, s'étant fait une grande réputation comme romancier, journaliste et orateur politique, il écrivit de nouveaux romans, les uns d'histoire, dans lesquels il essaie de reconstituer la vie coloniale, les autres de caractère, dans lesquels il montre les Brésiliens tels qu'ils sont.

La vie coloniale avait eu son romancier dans Almeida (1832-1861), qui a laissé un roman vraiment national, *As Memorias de um Sargento de Milicias*. Martins Penna

(1815–1848) fut le créateur de la comédie nationale (*Noviço*, *Juiz de Paz da roça*, *Judas em sabbado de aleluia*, etc.). J.-M. de Macedo (1820-1882), laborieux polygraphe, est l'auteur de plusieurs romans, parmi lesquels *A Moreninha*, et d'un poème estimé, *A Nebulosa* (1859). Ce dernier a abordé aussi le théâtre avec succès, ainsi qu'Agrario de Menezes (1834-1863), les poètes Magalhães, Gonçalves Dias, J. de Alencar, Pinheiro Guimarães (1832-1877). Mais ces auteurs dramatiques n'ont pas eu de continuateurs ; car le théâtre au Brésil, à part quelques comédies de mœurs, ne joue depuis quelques années que des traductions ou des imitations de pièces françaises. Bernardo Guimarães (1827-1885) a écrit de beaux romans de mœurs de la province de Minas, *O Garimpeiro* (*le Chercheur de diamants*), *O Seminarista*, *A escrava Izaura* et un roman qui est une concession à l'indianisme alors dominant, *O Ermitão do Muquem*.

Le Brésil, outre ces écrivains, a donné naissance à plusieurs poètes de mérite, qui sont morts jeunes : Alvares de Azevedo, qui a eu l'inspiration byronienne (1831-1852), Junqueira Freire (1832-1855), Fagundes Varella (1841-1875), et Casimiro de Abreu (1837-1859), qui comptent au nombre des meilleurs poètes lyriques de la langue portugaise ; Castro Alves (1847-1871), dont la haute inspiration et les vers enflammés, surtout quand il chante le malheur des esclaves et maudit l'esclavage, le rapprocheraient davantage de Victor Hugo. Citons encore Firmino Rodrigues Silva (1815–1879), Teixeira de Sousa (1812-1861), P.-L. Pereira de Souza (1839-1885), J. Norberto, à la fois statisticien et historien, et les improvisateurs F. Moniz Barreto (1804–1868) et Laurindo Rabello (1826-1864).

Parmi les orateurs, il faudrait citer, dans la politique, Maciel Monteiro (baron d'Itamaracá) (1804-1868), Alves Branco (vicomte de Caravellas) (1797-1855), tous les deux poètes et orateurs, Alvares Machado (1792–1846), Rodrigues dos Santos (1816-1858), Sousa Franco (1805-1875), le vicomte de Rio-Branco (1819-1880), Salles Torres-Homem (1812-1876), Nabuco de Araujo (1813-1878), Zacarias de Vasconcellos (1815–1877), José Bonifacio d'Andrada (né à Bordeaux, 1827, † 1886), qui était aussi poète comme son grand-père, José de Alencar, et plusieurs contemporains, le vicomte de Ouro-Preto, Silveira Martins, Ferreira Vianna, Andrade Figueira, Joaquim Nabuco, Fernandes da Cunha, Gusmão Lobo et Ruy Barbosa ; parmi les publicistes et journalistes, Justiniano Rocha (1812-1862), Landulfo Medrado († 1862), Tavares Bastos (1840-75), F. Octaviano (1825-89), Joaquim Serra († 1888), Ferreira de Menezes (1845–81), Gusmão Lobo, Bocayuva, Ferreira d'Araujo, Patrocinio, Maciel Pinheiro et Mgr Macedo Costa, évêque de Pará, polémiste religieux et politique d'une grande vigueur ; parmi les poètes Machado de Assiz, F. Octaviano, L. Guimarães, Rozendo Moniz, Cardozo de Menezes, L. Delphino, Theophilo Dias († 1889), R. Correa, Valentim Magalhães, Mello Moraes fils.

L'histoire et la géographie du Brésil ont fait de grands progrès à la suite des travaux de F.-A. de Varnhagen, vicomte de Porto-Seguro (1816-1878), des études de Caetano da Silva (1818–1873), C. Mendes d'Almeida (1818-1881) et, plus récemment, des recherches du baron Homem de Mello, de MM. Capistrano de Abreu, Alencar Araripe, Teixeira de Mello, Ramiz, Duarte Pereira, Valle Cabral, Cesar Marques. L'*Institut historique, géographique et ethnographique du Brésil*, qui tient ses séances au palais impérial et dont l'empereur est un des membres assidus, a une part considérable dans ces progrès. Il a été fondé en 1838, sous la protection de D. Pedro II, par le savant vicomte de São Leopoldo (1774-1847), l'historien du Rio Grande do Sul, par le général Cunha Mattos (1776-1832) et par Cunha Barbosa, qui ont laissé des ouvrages estimés. Ign. Accioli (1808–1865) est le meilleur des chroniqueurs modernes du Brésil. Macedo a été surtout un vulgarisateur de l'histoire de son pays. Sylvio Romero vient de publier une histoire littéraire du Brésil. Fernandes Pinheiro (1825–1876) et Pereira da Silva sont auteurs de nombreux écrits de critique littéraire et de biographie. Ce dernier a écrit aussi plusieurs volumes sur l'histoire contemporaine. Varnhagen, l'auteur de l'*Historia Geral do Brazil* et de plusieurs autres travaux remarquables, n'a pas le talent de la forme : il a consacré sa vie entière à des recherches et réuni une masse énorme de documents. Prenant l'histoire du Brésil colonial qu'avait déjà traitée l'illustre Southey, il l'a refaite entièrement depuis la découverte jusqu'à l'indépendance, et il a élevé un véritable monument.

La critique littéraire et scientifique devient chaque jour plus éclairée avec MM. Machado de Assiz, d'Escragnolle Taunay, tous les deux romanciers, Sylvio Romero, Tobias Barreto, Carlos de Laet, Santa Anna-Nery, Teixeira Mendes, Miguel Lemos, Pereira Barreto. Les études scientifiques, comme le montrent les publications des établissements mentionnés dans le § Instruction, ont pris un essor remarquable. Il y a surtout à citer les études d'ethnographie et d'archéologie publiées par MM. Ladislao Netto, Peixoto, Lacerda, Ferreira Penna (1826-1882) et Couto de Magalhães.

CHAPITRE X

Les beaux-arts

Par M. le baron de Rio-Branco.

Au Brésil, comme dans la plupart des Etats de l'Amérique du Sud, la culture des arts n'est pas encore suffisamment développée. On peut attribuer cette insuffisance au manque de collections et de modèles, au petit nombre de professeurs, à l'absence presque complète d'éducation artistique dans les classes dirigeantes, et, par suite, au peu d'encouragement qu'elles accordent aux artistes de talent.

Pendant l'occupation hollandaise, les peintres Franz Post (Harlem, 1620–1680) et A. van den Eckhoute, dont parle Humboldt dans le *Cosmos*, avaient reproduit des paysages brésiliens, et l'architecte Pieter Post avait construit à Pernambuco des édifices que nous connaissons seulement par les gravures hollandaises de l'époque, et dont la destruction paraît d'ailleurs peu regrettable. Parmi les œuvres architecturales que les Portugais ont laissées au Brésil, il n'y a de remarquable que l'aqueduc de Carioca, à Rio, terminé en 1750 par le gouverneur général, puis vice-roi, Gomes Freire d'Andrada. Les deux étages d'arcades reliant les

montagnes de Sainte-Thérèse à la colline Saint-Antoine ont l'aspect grandiose d'une construction romaine. Malheureusement elles sont aujourd'hui presque entièrement masquées par des maisons. Outre ce monument il n'y a à citer, de l'époque coloniale, que des églises et des couvents du style jésuitique avec de maladroites imitations de l'antique, et quelques vastes bâtiments, plus solides que gracieux, qui ont servi de résidence aux gouverneurs et aux vice-rois. Il n'est venu de la métropole que deux architectes d'un certain talent, Silva Lisboa, à Bahia, et A.-J. Lande, à Pará (1761).

L'intérieur de beaucoup d'églises est richement décoré d'ornements en bois sculpté et doré, trop souvent avec profusion. Plusieurs artistes ont excellé à Rio dans ces sculptures : au XVIIe siècle le moine Domingos da Conceição, né à Rio (1643-1708), et qui est, par ordre d'ancienneté, le premier statuaire brésilien; au XVIIIe siècle, José da Conceição, Simão da Cunha (sculptures au monastère de São Bento), et surtout Valentim da Fonseca, né au Minas-Geraes († 1813), sculpteur, ciseleur et orfèvre, qui a fait les statues de la façade de l'église des militaires à Rio et orné l'intérieur de cette église et de plusieurs autres de Rio (Saint-François, Carmo, etc.). On cite encore un sculpteur de Rio, Gaspar J. Ribeiro, qui florissait en 1798, et dont quelques œuvres se trouvent en Espagne.

La première messe au Brésil (1er mai 1500), d'après le tableau de Victor Meirelles (1861), à l'Académie des Beaux-Arts de Rio.

Dans le Minas-Geraes, Antoine-Joseph da Silva, surnommé l'Aleijadinho, « le petit estropié », né à Sabará vers 1750, a acquis une grande renommée comme sculpteur. Il est l'auteur des statues colossales des prophètes qui sont devant l'église de Mattosinhos, près de Congonhas do Campo, et de plusieurs autres œuvres à São João d'El Rey, Jaguára et Ouro-Preto, qui ont été admirées par A. de Saint-Hilaire, Luccock et Sir Richard Burton.

Bahia avait eu dès le XVIIe siècle un peintre, le moine Eusebio de Mattos (1629-1672). Plus tard, José Joaquim da Rocha, peintre médiocre, natif du Minas, s'établit dans cette ville (XVIIIe siècle), et eut deux élèves d'une certaine valeur, A.-J. Vallasques et Theophilo de Jesuz.

Un peintre allemand, connu sous le nom de Richard du Pilar, né à Cologne et mort bénédictin à Rio en 1700, fut le fondateur de l'ancienne école de cette dernière ville. Après lui viennent des peintres nés à Rio : José de Oliveira, qui florissait en 1737, João de Sousa, élève de Oliveira, Manoel da Cunha († 1809) qui a complété ses études en Europe, Leandro Joaquim († vers 1795), Raymundo da Costa, José Leandro de Carvalho, bon coloriste et le plus remarquable des peintres brésiliens du commencement du siècle, mort en 1846 à Angra dos Reis et Manoel Dias de Oliveira Braziliense, mort en 1831. La cathédrale, les églises de São Bento, de Saint-François de la Pénitence, de Saint-Sébastien, et quelques autres temples, possèdent des œuvres de ces artistes. Leandro de Carvalho a eu trois élèves de talent : son fils J. Leandro Franco de Carvalho, peintre de fleurs, mort à Rio en 1838, F.-P. do Amaral, qui décora une partie du château de Boa-Vista et de l'ancienne biblio-

LA PREMIÈRE BATAILLE DE GUARARAPES (19 avril 1648).

Tableau de Victor Meirelles (1879), a l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro.

YPIRANGA

PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE DU BRÉSIL PAR D. PÉDRO Ier (7 septembre 1822).

Tableau de Pedro-Américo de Figueiredo (1888), qui se trouve au Palais de l'Ypiranga, près São-Paulo.

thèque (mort en 1831), et M.-J. Gentil, miniaturiste.

En 1816, Jean VI voulant, sur les conseils de son ministre, le comte da Barca, et du baron de Humboldt, fonder une école des beaux-arts, appela à Rio Joachim Lebreton, membre de l'Institut de France, destiné à être le premier directeur de l'Académie de Rio, et mort en 1819, les peintres Nicolas-Antoine Taunay (1755-1830), de l'Institut, et J.-B. Debret (1768-1848), les sculpteurs Auguste Taunay (1769-1824) et Marc Ferrez († 1850, Rio), les graveurs Zéphirin Ferrez († Rio, 1854) et Simon Pradier, l'architecte Grandjean de Montigny (1776-1850, Rio), qui a construit le palais des beaux-arts de Rio. Le séjour des deux peintres fut court au Brésil : Taunay retourna en France en 1821 ; Debret, en 1831. Le graveur Pradier quitta le Brésil dès 1818 ; Auguste Taunay mourut en 1824 à Rio. Les autres artistes se fixèrent dans cette ville et y firent des élèves, mais leur influence fut bornée parce qu'après 1831, le gouvernement abandonna presque entièrement l'école des beaux-arts. Il ne s'en occupa de nouveau qu'à partir de 1837, sous le ministère de Vasconcellos. Parmi les élèves de Debret, il n'y a à citer que les peintres Simplicio de Sá, bon portraitiste, maître de peinture de l'empereur Dom Pedro II, J. da Silva Arruda, J. de Christo Moreira, paysagiste, Araujo Porto-Alegre, qui bientôt abandonna l'art pour s'adonner aux lettres (V. Littérature), Grandjean Ferreira et Correa de Lima. Ce dernier, mort en 1857, a été le maître du peintre d'histoire M. J. de Mello Corte-Real et des deux premiers peintres du Brésil, Victor Meirelles, né à Desterro en 1832, auteur de la *Première messe au Brésil*, de la première *Bataille de Guararapes*, de la *Bataille navale de Riachuelo*, du *Passage d'Humaitá*, et de plusieurs autres tableaux, et Pedro Americo de Figueiredo, né à Arêas (Parahyba do Norte) en 1843, qui a produit, entre autres œuvres, la *Bataille d'Avay* et la *Proclamation de l'Independance par D. Pedro Ier*. Parmi les peintres contemporains, on peut citer encore Zeferino da Costa, qui décore en ce moment l'église de Candelaria, Ferraz d'Almeida junior, Decio Villares, Rodolphe Amoedo et Henri Bernardelli, peintres d'histoire et de genre, Agostinho da Motta († 1878), paysagiste, Arsenio da Silva, né à Pernambuco en 1833 mort en 1881, qui a laissé quelques tableaux (*Jardin d'Armide*, etc.) et un grand nombre de petites gouaches très estimées, et Mlle Abigail Andrade, qui montre un grand talent pour le paysage.

L'école des Beaux-Arts n'a produit jusqu'ici qu'un statuaire d'un réel mérite, Rodolphe Bernardelli. Il est l'auteur de plusieurs œuvres remarquables (*le Christ et la femme adultère*, *la Coquette*, etc.), et il termine dans ce moment, à Rio, les statues équestres, en bronze, du *Maréchal de Caxias* et du *Général Ozorio*, ainsi que la statue du romancier *José de Alencar*.

Les peintres d'histoire au Brésil ont dédaigné jusqu'ici les tableaux de dimensions ordinaires, qui seraient cependant d'un placement plus facile. Leurs productions ne sont pas nombreuses, si on compare leur œuvre à celle des peintres français ou européens même d'un ordre secondaire; mais leurs toiles sont toujours de très grandes dimensions. On peut dire aussi que les peintres brésiliens ont dédaigné le paysage, quoique le Brésil présente des sites d'une admirable beauté. Plusieurs planches des Atlas de voyage, notamment la vue de Tapebuçû (Atlas du prince Maximilien), qu'on dirait gravée d'après un tableau de Claude Lorrain, montrent que, malgré l'exubérance de la végétation du Brésil, il serait même possible de trouver dans ce pays le calme et la poésie des paysages classiques. En Europe la nature brésilienne n'est connue que par les œuvres de quelques peintres étrangers : les deux Hollandais déjà cités, le Français N.-A. Taunay, qui a produit beaucoup pendant son séjour au Brésil, et l'Allemand Maurice Rugendas (1802-1858), dont les nombreuses peintures et aquarelles furent achetées par les gouvernements de Bavière et de Prusse. Cet artiste a publié, comme Debret, son voyage au Brésil (V. Bibliographie). A Paris, on admire dans ce moment-ci (1889) le beau panorama de Rio de Janeiro, peint en grande partie par Victor Meirelles. Mais un panorama est toujours une œuvre de passage, condamnée à disparaître. Dans ces derniers temps la peinture de paysage a été cultivée avec succès, à Rio, par George Grimm († 1888) et par Nicolas Fachinetti. Le premier y a fait plusieurs élèves.

La gravure des médailles, malgré Zéphirin Ferrez, et la gravure sur cuivre, introduite par Eloy de Miranda en 1810, n'ont pas jusqu'ici de mérite artistique. La lithographie est plus avancée.

L'architecture paraît, depuis trente ans, avoir rétrogradé, excepté pour la construction des habitations privées et surtout des maisons de campagne. L'ouverture de concours en Europe et au Brésil pour la construction des bâtiments publics est une nécessité qui s'impose au gouvernement central et aux gouvernements provinciaux. En général, au Brésil, on confie la construction des édifices publics plutôt à des ingénieurs qu'à des architectes. Cette habitude date de l'époque coloniale, où même un grand nombre d'églises ont été construites d'après les plans d'officiers du génie (la Candelaria, à Rio, général Roscio ; l'église des militaires, général Sá e Faria, etc.). On ne peut citer qu'un petit nombre d'édifices contemporains qui aient réellement du style, comme l'école des beaux-arts, les hôpitaux de la Miséricorde et de D. Pedro II, le château de Bôa-Vista, les banques du Brésil et Commerciale, la bibliothèque portugaise, le palais Nova-Friburgo, la caserne des douaniers (Posto Fiscal) à Rio, les églises de Bôa-Vista et de Penha à Pernambuco, le palais de l'Ypiranga près S. Paulo. L'aspect des deux grands hôpitaux aurait été bien plus monumental si on avait employé pour l'extérieur le beau granit des environs de Rio, comme l'a fait à la banque du Brésil, Araujo Porto-Alegre, son architecte.

L'école des Beaux-Arts, a été dirigée, après la mort de Lebreton, par quelques peintres : Henrique J. da Silva, mort en 1834, Félix-Emile Taunay (fils de Nic.-Ant.), né à Montmorency en 1795, mort à Rio en 1881, et Araujo Porto-Alegre. Elle se trouve aujourd'hui presque entièrement désorganisée, réduite à une demi-douzaine de professeurs. Le budget des Beaux-Arts n'est que de 87,550 milréis (237,766 fr.). Il faudrait recommencer l'œuvre à peine essayée par Jean VI, en appelant au Brésil pendant une vingtaine d'années des professeurs étrangers, en encourageant leurs élèves, en répandant l'étude des arts du dessin et de l'histoire de l'art, et en formant peu à peu une collection d'œuvres des maîtres. En un mot, il faudrait faire ce qu'ont fait à leurs débuts tous les pays qui occupent aujourd'hui une place dans le domaine de l'art et ce que l'ancienne métropole n'a jamais su faire malgré son voisinage de l'Espagne.

Il n'y a dans la ville de Rio (1889) que 40 artistes peintres, 2 statuaires et 24 architectes, dont la plupart n'ont jamais visité l'Europe. Presque tous les peintres sont condamnés, pour vivre, à faire le portrait. Le nombre 42

des amateurs et des collectionneurs est trop restreint et les œuvres d'art venant de l'étranger payent des droits élevés, *ad valorem*, comme les marchandises non favorisées par le tarif.

L'architecture des jardins a beaucoup gagné avec le botaniste français M. Glaziou, qui a introduit au Brésil le goût des jardins de paysage, nommés vulgairement anglais, créé à Rio le beau parc da Acclamação, et transformé le Parc Impérial et l'ancien Passeio Publico, œuvre de Valentim da Fonseca.

CHAPITRE XI

La musique

Par M. Ed. Prado.

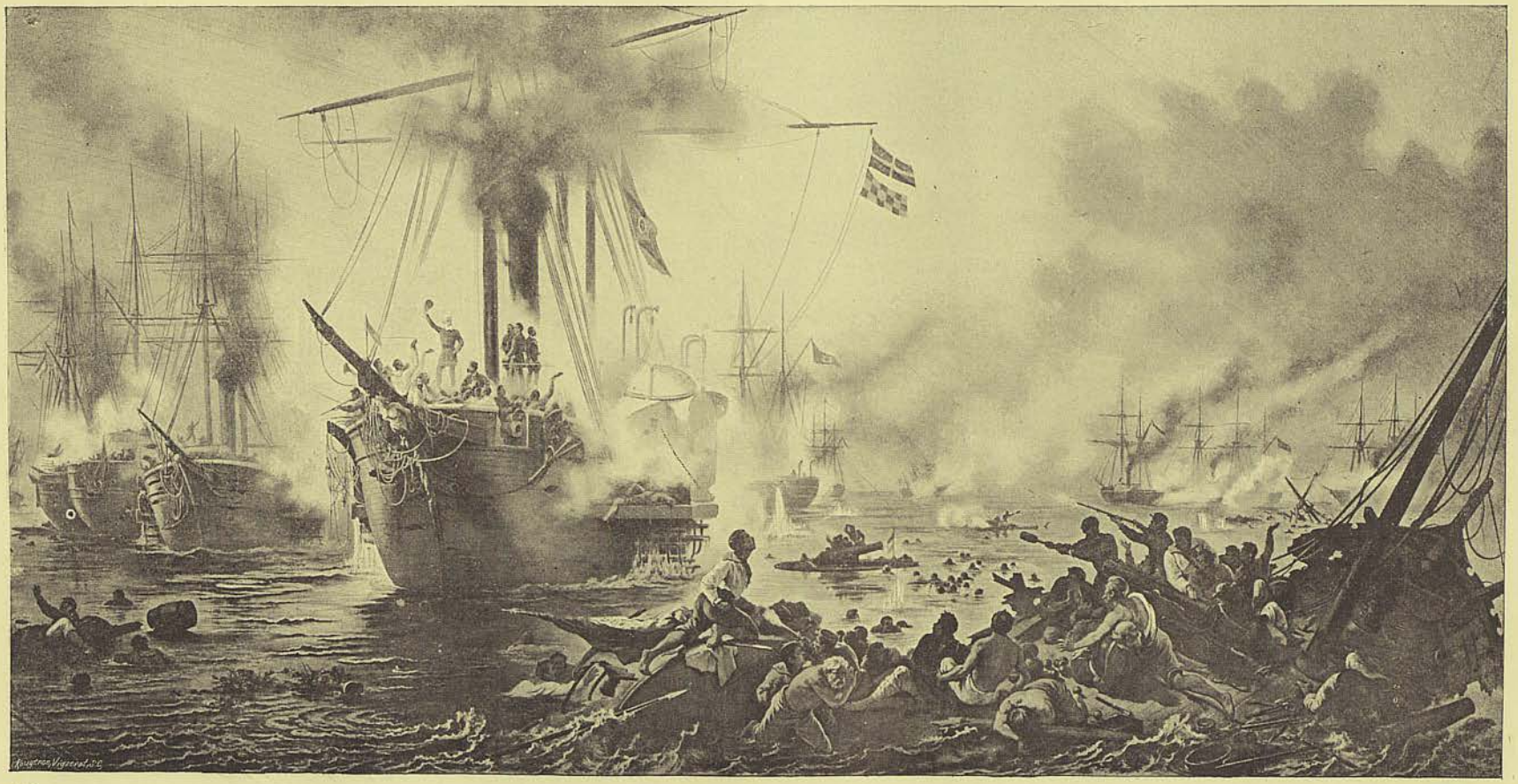
La musique italienne passa du Portugal au Brésil avec les jésuites, qui formèrent des maîtrises de nègres et de mulâtres. Quand Jean VI vint s'établir au Brésil, il amena son maître de chapelle, Marcos Portugal (1762-1830) qui était une célébrité en Italie. A la même époque, le Brésilien J.-M. Nunes Garcia (1767-1830), né à Rio, composait de remarquables morceaux de musique sacrée, inspirée de Bach, de Beethoven et de Haydn ; Sigismond Neukom (1778-1858), disciple de Haydn, venait passer cinq années au Brésil (1816-1821) et faisait l'éducation musicale du futur empereur D. Pedro Ier, et celle de sa femme, l'impératrice Léopoldine, et parvenait, par des réductions pour piano et harmonium, à faire connaître les compositions classiques dans la société brésilienne. Dom Pedro Ier composa le bel hymne de l'indépendance brésilienne, une messe, une symphonie à grand orchestre, un opéra dont l'ouverture a été exécutée dans un concert donné au Théâtre-Italien de Paris, au mois de nov. 1832, et d'autres morceaux de musique cités par Fétis.

Un élève de Nunes Garcia et de Neukom, le Brésilien Francisco Manoel da Silva (1795-1865) que ses compositions ont rendu populaire, a été le fondateur du Conservatoire impérial de musique de Rio. Il a formé, entre autres élèves, Ant. Carlos Gomes, né en 1839 à Campinas, auteur de plusieurs opéras, dont les plus populaires en Italie et au Brésil sont *Il Guarany*, *Fosca* et *Salvator Rosa*.

Les opéras italiens sont chantés tous les ans à Rio pendant la saison d'hiver, depuis le commencement du siècle. La musique classique est très goûtée au Brésil depuis une trentaine d'années ; les concerts se multiplient et sont très fréquentés. D'ailleurs les belles voix et les bons exécutants ne sont pas rares.

En 1860, une « Académie impériale d'opéra national », formée d'élèves du Conservatoire de Rio, a été instituée ; elle a chanté, entre autres, les opéras *A Noite do Castello* et *Joanna de Flandres* de Gomes, et *O Vagabundo* de Mesquita ; mais, la subvention du budget ayant cessé, elle n'a eu qu'une courte durée.

Le *lundú*, de Bahia et la *modinha*, de Minas-Geraes et du São Paulo, dont Spix et Martius ont reproduit quelques spécimens, donnent une idée de la musique populaire au Brésil. Neukom a publié à Paris un choix de *modinhas* de Joaquim Manoel, mulâtre de Rio, doué d'un talent remarquable, et très populaire à cette époque. Joaquim Manoel improvisait et exécutait admirablement ses compositions sur un instrument dont il fut l'inventeur, le *cavaquinho*, espèce de petite viole.

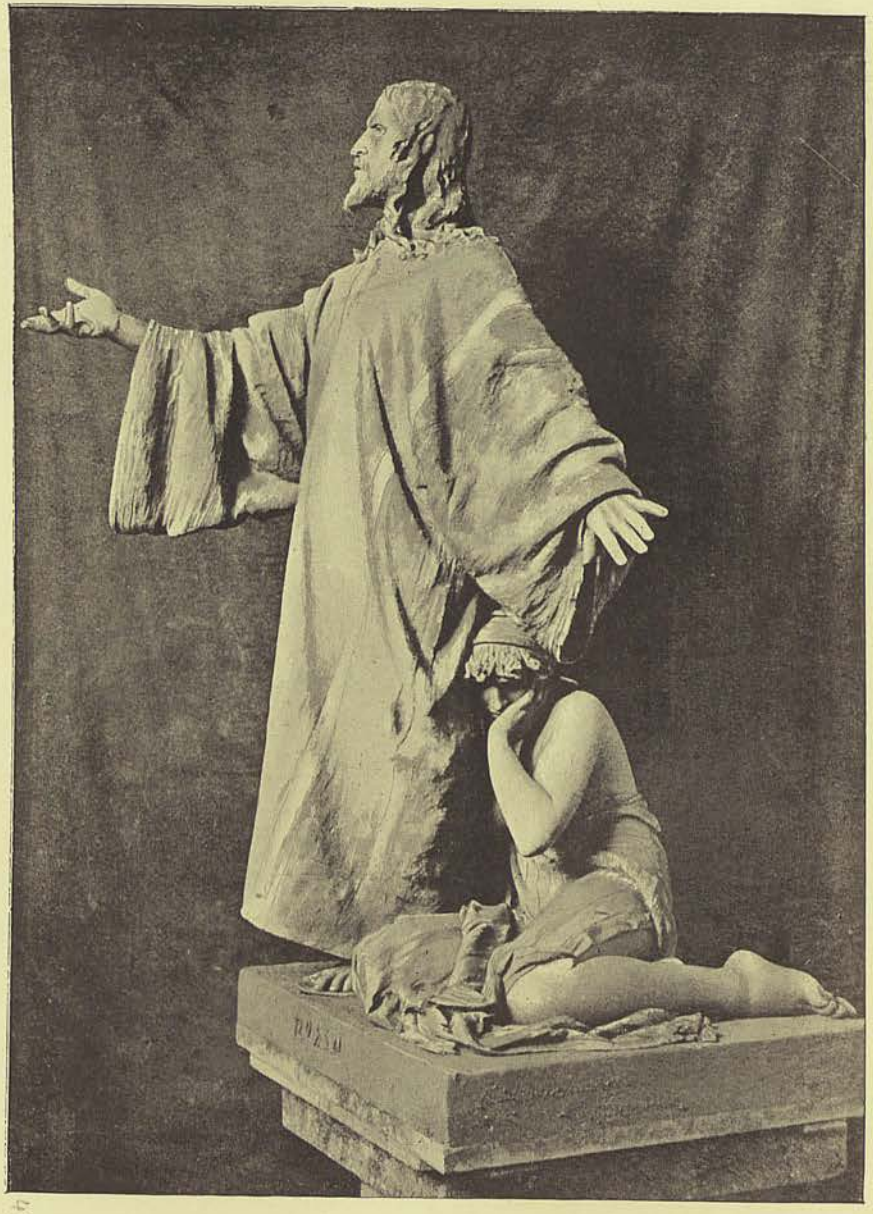


LA BATAILLE NAVALE DE RIACHUELO (11 juin 1865).

Tableau de Victor Meirelles (1872), a l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro.

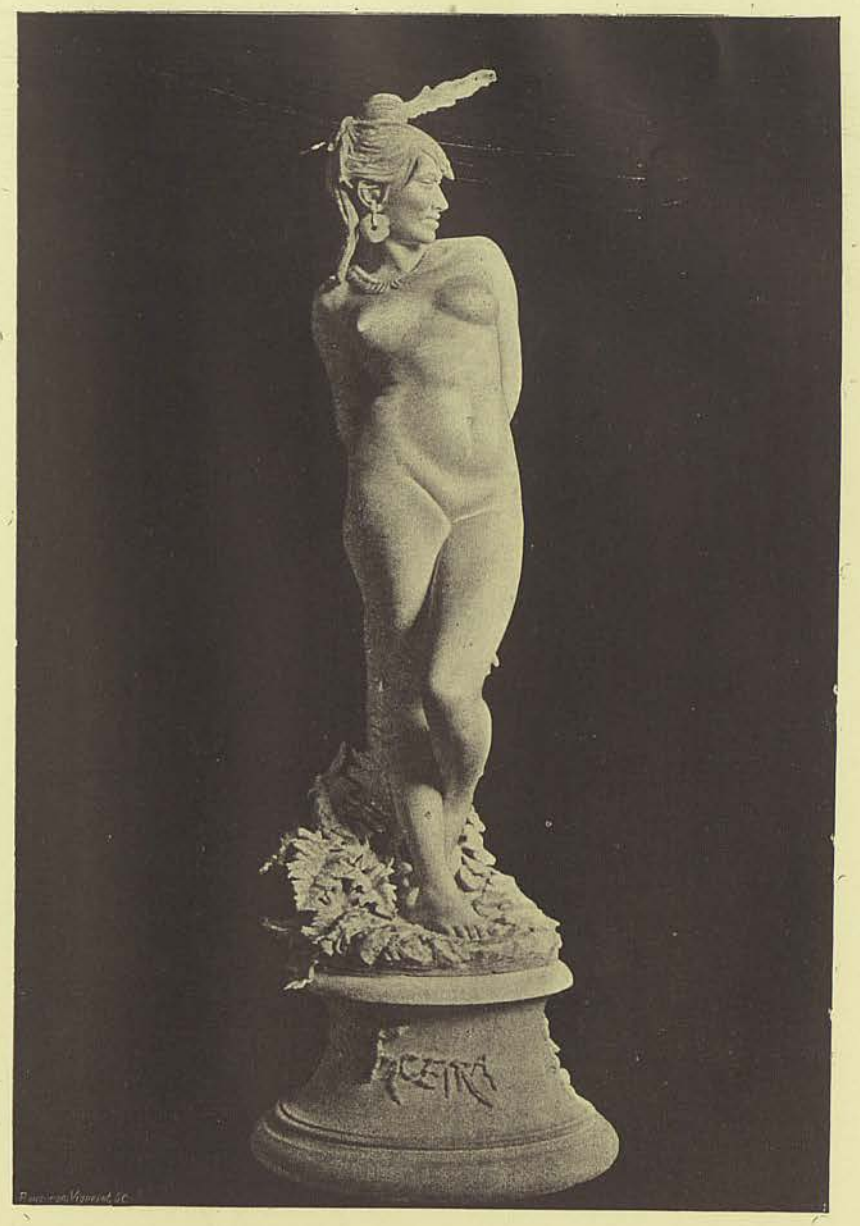
LA BATAILLE D'AVAHY (11 décembre 1868).

Tableau de Pedro Américo de Figueiredo (1877), a l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro.



LE CHRIST.

Marbre de Rodolpho Bernardelli, a l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro.



LA COQUETTE (Faceira).

Marbre de Rodolpho Bernardelli, a l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro.

TROISIÈME PARTIE

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

CHAPITRE I

Les régions agricoles

Par M. E. Levasseur.

Le Brésil, dans sa vaste étendue, comprend nécessairement des régions naturelles très diverses. Cependant, de la Guyane à la province de São Paulo, le climat tropical donne une certaine uniformité à sa flore. D'ailleurs, la terre, à l'exception de la région côtière, est encore peu cultivée, parce que la population civilisée fait défaut ; une grande partie des territoires de l'intérieur est même, pour ainsi dire, inexplorée. Ce n'est donc que d'une manière approximative qu'on peut, à l'aide de certains caractères généraux, diviser le Brésil en quatre grandes régions agricoles. — 1° La *région côtière tropicale* s'étend des bouches de l'Amazone jusqu'à Santos et São Paulo sous le tropique du Capricorne. C'est la plus peuplée et la mieux cultivée. Au N., dans le Maranhão, les plaines basses dominent ; cette première partie est, en quelque sorte, le prolongement de la plaine de l'Amazone. Mais, depuis le Ceará, la plaine côtière se rétrécit ; derrière elle, les terrasses et les crêtes montagneuses s'élèvent par gradins jusqu'à la région des plateaux et sont coupées de vallées d'érosion par lesquelles les eaux descendent à la mer. Dans les parties basses se trouvent surtout les cultures de canne à sucre, de manioc, de maïs, les forêts de cocotiers ; sur les terrasses, le caféier et de vastes forêts d'essences diverses ; sur les hauteurs, du coton, du tabac, des pâturages et des steppes. Dans le Pernambuco particulièrement, on désigne sous le nom de « Matta » (forêt) la plaine basse qui a une soixantaine de kilomètres de largeur et dans laquelle dominent les alluvions, et sous celui de « sertão » les plateaux dont l'altitude est en général supérieure à 500 m. et qui sont dépourvus de grands arbres. Dans les autres provinces du nord, le mot « sertão » désigne les régions éloignées de la côte. La région côtière tropicale, qui fournit les principaux articles de l'exportation brésilienne, doit sa supériorité moins encore à sa fertilité qu'à la proximité des ports. Le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics a présenté aux Chambres, en 1887 et 1888, deux tableaux montrant la valeur officielle de l'exportation des produits agricoles dans les périodes quinquennales de 1881-86 et de 1882-87. Le second de ces tableaux est plus incomplet encore que le premier sur lequel manquent les chiffres de l'exportation de l'année 1885-86 pour les trois provinces de Pará, Minas-Geraes et Matto-Grosso. On peut cependant estimer la valeur de l'exportation agricole de Pará à 20,000 contos, celle de Matto-Grosso à 600 contos, et dans le second tableau (rapport de 1888) on trouve pour la province de Minas-Geraes, en 1885-86, le chiffre de 37,000 contos. Ces trois chiffres additionnés à ceux du premier tableau présentent un total de 1.156.000 contos pour la valeur officielle de l'exportation agricole des vingt provinces de l'empire dans la période de 1881-86, ce qui donne une moyenne annuelle de 231,200 contos. Cependant ce chiffre des exportations est bien au-dessous de la vérité, le service de la statistique au Brésil étant mal organisé, et ne représente nullement la valeur de la production agricole. Selon M. Souza Ferreira (*Revue commerciale de l'année* 1887, dans le *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro), la production agricole de l'empire qui était de 50,000 contos (125 millions de francs) en 1840, s'élevait à 500,000 contos (1 milliard 250 millions de francs) en 1887, c.-à-d. plus du double du chiffre officiel des exportations. Sur le total d'environ 231,200 contos de réis, résultant des chiffres officiels (moyenne annuelle de 1881-86), les onze provinces de la région, qui s'étend depuis

Maranhão jusqu'à Rio de Janeiro, figurent pour près de la moitié c.-à-d. pour 112,000 contos dont 65,000 pour la seule province de Rio de Janeiro et 18,000 pour celle de Pernambuco. — 2° La *région tempérée du sud*, située au S. du tropique, comprend une partie de São Paulo et les provinces de Paraná, de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul. Le climat de l'intérieur y diffère sensiblement de celui de la côte. Les cultures coloniales s'y montrent encore au N.; mais c'est surtout la région du bétail et celle où l'on cultive le plus les céréales, les haricots, et où l'on cueille le maté *(ilex paraguayensis)* dans les provinces du Paraná, de S. Catharina et du Rio Grande do Sul. Comme le climat convient aux Européens mieux que celui des tropiques, l'immigration s'est portée de préférence de ce côté, et c'est à ses colons que cette région doit son caractère agricole. Dans les 231,200 contos de la statistique officielle (complétée comme nous l'avons fait ci-dessus), elle figure pour 68,000, dont 48,000 pour la seule province de São Paulo, qui est la plus riche après celle de Rio de Janeiro. — 3° La *région des plateaux* ou région du Grand massif brésilien se compose principalement des trois provinces de Minas Geraes, de Goyáz et de Matto Grosso. C'est une région mixte par le climat qui est tropical dans les vallées et qui ressemble sur les plateaux à celui du bassin de la Méditerranée. Elle se compose de vastes forêts ou zone « de mattas », situées surtout dans les vallées basses où coulent les rivières et où la végétation est le plus souvent luxuriante, de plaines immenses ou zone « dos Campos » dont le sol est couvert de graminées avec quelques rares bouquets de bois et qui sont surtout propres au pâturage. Elle comprend aussi des déserts et des terrains montagneux où la végétation, à partir de 1,000 à 1,100 m., cesse entièrement d'avoir le caractère tropical et est plus pauvre. Les voyageurs vantent la variété de la flore de cette région à laquelle il ne manque, sur beaucoup de points, que des bras pour la culture et des voies de communication pour le transport des produits. Ayres do Cazal parle avec admiration des bois d'orangers gigantesques chargés de fleurs et de fruits qu'on voit au Matto Grosso. Aug. Saint-Hilaire a dit de Minas Geraes : « S'il existe un pays qui puisse jamais se passer du reste du monde, ce sera certainement la province de Minas ». Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, les plantations de cette province et même celles du S. du Goyaz approvisionnent en partie Rio de Janeiro de bétail, de céréales et de pommes de terre. Cependant, l'exploitation est encore très médiocre, et cette région fournit au commerce plus de produits forestiers, ipécacuanha, bois de brésil, palissandre (jacarandá en portugais), et autres bois et essences que de produits agricoles. Sur les 231,200 contos, total de l'exportation agricole, elle ne figure que pour 32,046 dont 31,093 pour la seule province de Minas Geraes qui, dans sa partie méridionale, participe de l'état économique de la province de Rio de Janeiro. — 4° La *région de la plaine de l'Amazone*, dite aussi région des « selvas », forêts, comprend les deux grandes provinces de Pará et d'Amazonas. C'est une plaine généralement basse où le climat, tout tropical, est plus chaud et l'humidité plus grande que dans les autres régions : deux causes qui, jointes à un sol d'alluvion périodiquement inondé, entretiennent une végétation très abondante, mais rendent difficile l'acclimatation des Européens. C'est la partie du Brésil la moins cultivée. On ne trouve que sur un très petit nombre de points des cultures principalement de manioc, de riz, de haricots, de bananes, de tabac, d'indigo, de caoutchouc, de cacao. Ce sont surtout les produits des forêts, exploitées par les mains des Indiens ou des métis, qui fournissent matière au commerce : caoutchouc, cacao, cire de divers palmiers, châtaigne du Pará, vanille, palissandre, acajou, bois de brésil, carnahuba et bois de construction, d'ébénisterie ou de teinture. Les immenses forêts de cette région sont interrompues, en maint endroit, par de non moins vastes savanes où se trouvent parfois des fermes d'élevage et où paissent à l'état presque sauvage des bœufs dont on vend le cuir. M. Coudreau a traversé dans la Guyane brésilienne plusieurs de ces grandes savanes. Dans le total de 231,200 contos, les deux provinces de cette région figurent pour 19,250 dont 19,000 pour celle de Pará. D'après la communication faite par M. de Santa-Anna Néry, le 9 août 1887, à la Société de géographie de Rio de Janeiro, la production des provinces de Pará et d'Amazonas a beaucoup augmenté pendant ces dernières années.

Le tableau suivant indique approximativement, d'après une statistique officielle, la valeur totale de l'exportation agricole des principales provinces du Brésil pour la période quinquennale de 1880–1885 :

	En contos de réis.
Rio de Janeiro	491.040
São Paulo	240.525
Minas-Geraes	142.400
Pernambuco	106.029
Pará	90.044
Bahia	82.731
Rio Grande do Sul	69.451

La statistique officielle estime que la production agricole a augmenté de 25 °/₀ de 1882 à 1887.

CHAPITRE II

Les produits du règne végétal

PAR M. E. LEVASSEUR.

Quatre plantes forment le fond de l'alimentation au Brésil. Le *manioc* qui se plaît dans les terrains secs et sablonneux de la zone tropicale et qui, exigeant très peu de soins, rend cependant jusqu'à 150 hectol. à l'hectare, nourrit la plus grande partie de la population avec la farine extraite de sa racine et fournit à l'exportation le tapioca. Le *maïs* est consommé sous forme de farine avec laquelle on saupoudre divers aliments, sous forme de pâte ou de bouillie (angou), de grains cuits dans de l'eau ou du lait (cangica), de biscuits. Le *riz* pousse surtout dans les terrains bas du bassin de l'Amazone et du Maranhão et sur les côtes basses de São Paulo et du Paraná. Le *haricot noir* (feijão preto) est cultivé presque partout et, avec la farine du manioc, le lard et les viandes conservées, forme la base de l'alimentation des classes pauvres. — En outre, l'igname, la patate et surtout la banane ont une part importante dans l'alimentation. Dans les provinces du S. et surtout dans São Paulo (Mogy dos Cruzes, serra da

Cantareira, Tiété) et Rio Grande do Sul, on cultive avec quelque succès la vigne. La loi du 24 nov. 1888 a créé à Campinas une école scientifique de l'enseignement de la viticulture ; elle a été inaugurée le 1er janv. suivant. — Trois denrées alimentaires, en partie consommées dans le pays, sont en même temps de très importants articles d'exportation : le café, le sucre et le cacao. — Le *caféier*, importé de Cayenne à Pará en 1727 par le major Palheta (grâce à un don de Mme Claude d'Orvilliers), n'a commencé à prospérer au Brésil que lorsque le décret du 4 mai 1761 eut favorisé cette culture en supprimant les droits d'exportation. En 1770, il fut importé au Maranhão, et vers 1761 à Rio de Janeiro par Jean-Albert Castello Branco, né à Pará, chancelier à la cour de Rio. Ce dernier a apporté quelques pieds qui furent cultivés dans le jardin des Capucins (aujourd'hui rue Evaristo da Veiga) et dans la maison de campagne de l'Anglais Hoppmann, à Mataporcos (aujourd'hui faubourg de Rio). Ces pieds fournirent la graine des premiers essais de plantation, faits à Resende et à São Gonçalo, d'où la culture se propagea dans tous les districts de la Serra do Mar de la province de Rio de Janeiro, puis dans les provinces de São Paulo et de Minas Geraes. Peu de temps après, des capucins de Rio donnèrent à un planteur de Villa Viçosa quelques graines qui produisirent les premiers caféiers de la province de Bahia. Le caféier, qui exige un climat tropical et se plaît sur les terrains en pente, exposés au levant, élevés de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, abrités des vents froids du sud, trouvait au Brésil d'immenses terrains favorables. Les forêts ont été défrichées pour faire place aux plantations de caféiers des fazendas, des sitios et des roças (abattis de forêts où de petits propriétaires cultivent des denrées alimentaires, maïs, manioc, haricot, etc.), c.-à-d. de la grande et de la petite culture. En 1791, Hoppmann avait déjà exporté un peu de café. Cependant l'exportation annuelle de Rio ne dépassait pas encore deux sacs en 1800. La culture a pris quelque importance à partir de 1825 ; depuis 1877, elle en a une considérable. « L'immense développement de la culture du café au Brésil, dit Agassiz, et la rapidité du mouvement, surtout dans un pays où les bras sont si rares, sont au nombre des phénomènes économiques les plus frappants de notre siècle ». La récolte moyenne, qui était évaluée à 40 millions de kilogrammes pour 1835-40, à 126 pour 1855-60, à 220 pour 1873-77, s'est élevée à 389 millions pour la récolte 1884-85 et à plus de 400 millions en 1886-87, malgré la crise commerciale qui avait déprécié la valeur de la marchandise et la maladie qui a fait, dans ces derniers temps (1887), périr un grand nombre de caféiers dans la province de Rio de Janeiro. Le Brésil produit ainsi à lui seul plus de la moitié du café récolté dans le monde entier. Les nombres que nous donnons sont des évaluations privées, provenant surtout des Chambres de commerce ; le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics déclarait encore, en 1887, qu'il n'avait pu, malgré ses efforts, rassembler les données d'une statistique satisfaisante sur la production agricole. Les localités qui vendent le plus de café sont d'abord Rio de Janeiro, qui exporte les produits des provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes et d'une partie de la province de S. Paulo, et qui a fourni près des 7/10 de l'exportation provenant de la dernière récolte. De 1810 à 1813, Rio n'exportait encore qu'une dizaine de sacs (de 60 kilogr. chacun) ; il en exporte aujourd'hui 4 millions 1/2 de sacs. Après la province de Rio viennent celles de São Paulo (dont les produits sont désignés sous le nom de Santos, port d'exportation), et de Minas-Geraes ; puis Bahia, Espirito Santo, Ceará. La quantité de café exportée, d'après les tableaux officiels de la douane, a été de 374 millions de kilogr. en 1884-85, de 326 en1885-86 et de 364 en 1886-87. De 1840 à 1884, la valeur de cette exportation a sextuplé. Le général Morin a montré, dans un savant mémoire, que la plus grande partie du café consommé en Europe sous le nom de Moka et de Martinique provenait du Brésil. — La *canne à sucre* est aussi une plante importée, bien qu'on ait prétendu la rencontrer à l'état sauvage dans l'intérieur du Brésil. Dès la fin du XVIe siècle, il existait de grandes sucreries, notamment à Pernambuco et à Bahia, et celles des célèbres Schetz, marchands d'Anvers, à São Vicente. Jusqu'au milieu du XVIIIe, le Brésil fournissait plus de sucre qu'aucun autre pays du monde, et Lisbonne était le grand marché de cette denrée. Les Antilles prirent le premier rang dans le cours du XVIIIe siècle, et la culture diminua au Brésil. Elle s'est relevée, surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle ; mais, comme celle du caféier, elle est atteinte par une maladie qui inquiète beaucoup les planteurs. En vue d'améliorer une production longtemps défectueuse et de soutenir la concurrence sur les marchés étrangers, les Brésiliens ont établi des usines centrales pour l'extraction du jus et pour la raffinerie. Le gouvernement, par la loi du 6 nov. 1875, a promis une garantie d'intérêt de 7 pour % aux capitaux qui s'engageraient, jusqu'à concurrence de 75 millions, dans ce genre d'entreprise ; le rapport du ministre à la législature de 1887 mentionne 26 usines centrales dont une partie seulement était en activité et qui représentaient un capital d'environ 50 millions de francs ; le résultat général a été trop peu favorable pour encourager le gouvernement à persévérer dans cette voie, quoique les sucres sortis de ces usines soient ceux qui obtiennent les meilleurs prix sur les marchés européens. On ne sait pas quelle est la production totale du sucre dont une partie est consommée dans le pays à l'état soit de cassonade colorée *(assucar mascavo)*, soit de sucre raffiné. La quantité exportée, principalement sous forme de « mascavado » ou sucre brut, s'élevait à 226 millions de kilogr. en 1886-87. De 1830 à 1884, la valeur de cette exportation a triplé. — La fabrication de l'eau-de-vie, « aguardente », est une conséquence de la culture de la canne ; la consommation dans le pays en est considérable ; l'exportation, contrariée par la concurrence des alcools de grains et de betterave, n'est guère que de 1 million et demi de litres. — Le *cacaoyer* croît à l'état sauvage, dans la plaine de l'Amazone, les Indiens le récoltent surtout dans les forêts des bords de l'Amazone et du Tocantins ; cette production était plus importante au siècle dernier qu'aujourd'hui. Cependant la plante est cultivée avec succès dans l'Amazonas, le Pará, Bahia (district de Ilhéos, Caravellas, Valença, et ailleurs), le Maranhão, le Ceará ; la culture est facile d'ailleurs, l'arbre pouvant produire pendant trois quarts de siècle et donner deux récoltes par an. — La vanille, le poivre, le piment, le thé sont aussi au nombre des cultures destinées à l'alimentation. — La principale culture industrielle du Brésil est celle du *coton* ; elle exige moins de capitaux que le café et convient mieux aux petits propriétaires. La hausse des prix, pendant la guerre de sécession des Etats-Unis, avait stimulé la production ; l'exportation s'était élevée jusqu'à 78 millions de kilogr. en 1872 ; elle est retombée à 13 millions en 1880, et elle était de 23 millions en 1886-87 ; elle a aujourd'hui une valeur à peu près le triple de celle de 1840. On

estime vaguement la production du coton au Brésil à 40 millions de kilogr. Ce sont les provinces du N., surtout Pernambuco, le Parahyba et les Alagôas qui produisent le plus de coton ; cependant on le cultive jusque dans Rio Grande do Sul. Parmi les autres fibres textiles cultivées ou exploitées au Brésil, on peut citer le lin, cultivé dans le S., et surtout les lianes et arbustes du bassin de l'Amazone, particulièrement la guaxima, la piassava, le cocotier, le tucum, qui servent à fabriquer des cordages, des nattes et même des étoffes. — Le *tabac* est cultivé surtout dans les provinces de Bahia (tabac de Saint-Félix, etc.) dont les cigares sont estimés en Amérique et à Hambourg, et où cette culture est devenue la plus importante de la province, de Minas Geraes (Rio Novo, etc.), de Goyáz, de São Paulo (tabac de Descalvado), du Paraná et du Pará (tabac de l'Irituia). L'exportation du tabac, qui a quintuplé depuis un demi-siècle, était de 23 millions de kilogr. en 1883–84. On peut supposer que la consommation locale est à peu près égale à l'exportation.

Les *forêts* couvrent peut-être plus de la moitié du territoire du Brésil, surtout dans la région de l'Amazone. Leurs produits se prêtent à un nombre considérable d'usages. Les Indiens y trouvent leurs matériaux de construction, leurs matières premières et une partie de leurs aliments. L'industrie du pays n'en fait jusqu'ici, relativement à la richesse naturelle, qu'un médiocre emploi, et le commerce extérieur, faute de débouchés, est encore loin d'en tirer tout le profit possible. « Nulle part au monde, disait Agassiz en parlant de l'Amazone, il n'y a de plus admirables essences soit pour la construction, soit pour l'ébénisterie de luxe. » Nous n'en citons que quelques-unes : l'ipé *(Tecoma sp.)*, l'*araucaria brasiliensis* qui forme de grandes forêts, surtout dans le Paraná, et dont l'exploitation est considérable, l'itatiba qui atteint 24 m. de hauteur, le sucupira *(Bowdichia)*, bois résistant et durable dont la tige dépasse quelquefois 20 m., le massarandúba dont le suc devient, en séchant, une sorte de gutta-percha blanche ; l'acajou, le palissandre (jacarandá au Brésil) qu'on exporte pour une valeur de plus de 13 millions de francs par an, le samaumeira dont les branches gigantesques peuvent ombrager, au dire de Walis, qui l'a découvert en 1863 dans les forêts du rio Branco, une superficie de plus de mille mètres carrés ; le peróba et le jequitibá, qui atteignent aussi de très grandes dimensions ; le *cedrela brasiliensis*, le citronnier, le bois de fer, le bois satin *(aspidosperma)*. Les palmiers abondent ; le cocotier *(cocus nucifera)*, qui aime l'air salin de la mer, prospère surtout sur les côtes ; le châtaignier du Pará peuple des forêts entières dans le bassin du Tocantins et porte des noix qui, suspendues à une trentaine de mètres de hauteur, sont aussi grosses que celles du cocotier, le carnahúba *(Copernicea serifera)* est précieux par ses feuilles, qui, découpées en lanières, servent à faire des éventails, des nattes, des balais, des chapeaux et dont on extrait une cire jaune, surtout dans le Ceará, et de la potasse ; par les nervures de ses feuilles dont on fabrique des filets, par sa tige creuse qui se transforme en tuyaux, par les fibres intérieures de cette tige qui remplacent le liège, par son chou-palmiste, aliment qu'on prépare de diverses manières. Beaucoup d'arbres des forêts fournissent des gommes, des résines, de l'huile, particulièrement l'huile de ricin, le benjoin, l'huile de palme ; l'ipécacuanha et la salsepareille s'y trouvent aussi.

De toutes les résines ou gommes, la plus importante est le *caoutchouc* (*borracha gomma elastica*). Les Indiens connaissaient l'usage du caoutchouc dont ils faisaient des vases avant la venue des Européens et dont La Condamine propagea le nom en Europe. Le Brésil est la contrée du monde qui fournit le plus de caoutchouc ; la récolte, facile à pratiquer, convient au caractère des Indiens, et, comme elle a donné de grand bénéfices, elle est devenue la principale spéculation dans les provinces du Pará et d'Amazonas. Il faut ajouter à ces provinces celle de Matto Grosso, trop éloignée des débouchés pour fournir beaucoup, mais où l'on a découvert (dans le bassin de l'Amambahy), en 1886, de vastes forêts de syringas, et Pernambuco qui produit, ainsi que le Parahyba do Norte et le Minas, un caoutchouc provenant du mangabeira (*Hancornia speciosa*, Gom ; *Hancornia pubescens*, Mart.). Cette plante qui pousse sur tout le Grand massif brésilien et qu'on commence à exploiter avec profit, et même à cultiver, fournit, outre son fruit savoureux, un bon caoutchouc. Les états de douane accusaient une exportation de 400,000 kilogr. vers 1840, de plus de 6 millions en 1878–79, de plus de 8 millions en 1885-86, de 2 seulement en 1886-87. D'après les déclarations faites à la douane, l'exportation aurait décuplé depuis 1848 ; mais ces déclarations sont inférieures aux quantités réellement exportées : M. de Santa Anna-Nery estimait, pour l'année 1882, l'exportation du Pará à 10 millions de kilogr. et celle d'Amazonas de 3,800,000, deux quantités dont l'une faisait peut-être double emploi avec l'autre dans le total de l'exportation. — Le *maté* est la grande richesse des campagnes du S. comme le caoutchouc l'est des forêts du N. ; on l'exploite dans le Paraná qui fournit à peu près les trois quarts de la production brésilienne, dans Santa Catharina, Rio Grande do Sul, le Matto Grosso. En 1886-87 l'exportation a tout à coup augmenté considérablement et dépassé 20 millions de kilogr. ; elle n'avait été que de 4,342,000 en 1884–85. — Le *thé*, dont la culture était très prospère vers 1830, n'est produit aujourd'hui qu'en petite quantité, à São Paulo et à Minas ; on peut consulter sur cette culture, en 1830, un intéressant rapport de M. Guillemin, commissaire du gouvernement français. Cependant au Brésil, comme à Ceylan et à Java (Preanger), le thé peut avantageusement succéder au café dans les terres fatiguées, comme celles de Rio de Janeiro, dont le climat est très propice à cette culture.

CHAPITRE III

Les produits du règne animal

Par M. E. Levasseur.

Relativement à la population qui est très clairsemée, le bétail est nombreux dans les provinces du centre. Il est plus nombreux en réalité dans certaines parties des provinces du N. (Maranhão, Piauhy, etc.), quoique, dans le bassin de l'Amazone, le climat, l'humidité, les moustiques soient des obstacles à l'élevage ; à Pará, on a souffert plus d'une fois de la disette de viande. Cependant l'île de Marajo a joui autrefois d'une certaine réputation, comme région d'élevage, surfaite il est vrai, et M. Coudreau a vu dans la région du rio Branco de vastes prairies qu'il déclare propres à l'élevage. Au sud du

fleuve, sur les plateaux de Piauhy, de Ceará, de Parahyba, de Pernambuco, le climat, qui ressemble à celui de l'Australie, convient au mouton, quoique les sécheresses du Ceará lui soient redoutables. Les provinces du S. pratiquent en grand, comme l'Uruguay, l'élevage des bœufs et des moutons (Paraná, Rio Grande do Sul, etc.). On nourrit, surtout dans le Rio Grande do Sul, des chevaux, médiocrement estimés, et des mulets qui le sont beaucoup plus. Dans les campos de la province de Paraná, l'élevage des chevaux pourrait être fait avec succès : le Brésil devrait y songer davantage, puisqu'il a été obligé d'acheter des chevaux à la Plata pour remonter sa cavalerie pendant la guerre du Paraguay. Sur les plateaux de Minas-Geraes et de Goyáz, dans les provinces côtières, et plus encore dans les pâturages des provinces méridionales, de São Paulo, de Rio Grande do Sul, etc, on élève des bœufs. Dans cette dernière province, on abat en moyenne par an 400,000 bœufs, représentant en viande salée et en cuir une valeur de plus de 60 millions de francs. Dans Minas-Geraes, l'industrie fromagère est florissante. Minas-Geraes, Rio Grande do Sul et le Paraná sont les provinces qui ont le plus de moutons ; les porcs sont élevés surtout à Minas-Geraes. Les cuirs, secs ou salés, sont un article important d'exportation. — La faune indigène est riche (V. le § Faune) ; les grandes solitudes lui sont favorables. Les singes, les perroquets, les colibris, les toucans, les tapirs, les tortues, les abeilles sont les animaux des forêts qui servent le plus à l'alimentation ou au commerce. Avec des plumes d'oiseaux on fabrique, à Rio et dans d'autres villes, des éventails et des garnitures pour dames ; avec des scarabées et autres insectes, des pendants d'oreilles, des épingles, des colliers, et autres ornements. Les deux artistes qui ont excellé dans ces travaux au XVIIIe siècle ont conservé une réputation légendaire, François Xavier de Castro Caldeira, dit Xavier des Oiseaux, et François Xavier dos Santos, dit Xavier des Coquillages. — Les fleuves sont pour la plupart très poissonneux. Agassiz a classé plus de mille espèces nouvelles de poissons dans le seul bassin de l'Amazone. Les sardines de Cabo Frio sont renommées. On pêche aussi sur les côtes le thon, le cachalot, devenu rare quoiqu'on en trouve encore sur la côte de Bahia, à Cabo Frio, et dans d'autres endroits ; dans les rivières, le dourado, le lamantin ou beixe-boi, cétacé qui se trouve surtout à l'embouchure de l'Amazone. Le pirarucû, le plus grand poisson d'eau douce du Brésil, se trouve dans l'Amazone et ses affluents où il est l'objet d'un commerce considérable ; pour l'exportation, on le coupe en morceaux, on le sale et on le sèche au feu. On pêche une sorte de saumon, le *salmo piracanjuba* dans le Tiété et autres rivières du centre, et le *salmo pirapitanga* dans le Cuyabá.

CHAPITRE IV

Les produits du règne minéral

Par M. E. Levasseur.

Les diamants du Brésil sont renommés depuis le XVIIIe siècle. On les vendait d'abord en Europe comme diamants de l'Inde après les avoir taillés à Amsterdam. On les trouve surtout à Minas-Geraes (à Diamantina, vallée supérieure du Jequitinhonha, dans la serra do Espinhaço, et ailleurs), dans le Matto-Grosso (Diamantino) et dans la province de Bahia (à Sincorá et à Chapada) et récemment à Canavieiras. La quantité produite et la valeur ont beaucoup varié suivant les temps. On estime vaguement que la production atteint une valeur de six à dix millions, laquelle est très supérieure aux déclarations faites à la douane. Une grande partie des diamants du Brésil, qui passent aujourd'hui pour être en général plus beaux que ceux du Cap, de l'Inde et de Bornéo, est taillée à Rio. Dans la municipe de Diamantina il y a dix-neuf tailleries de diamants. Le Brésil est le pays qui fournit le plus de pierres précieuses au commerce, topazes (surtout près d'Ouro-Preto), émeraudes, bérils, améthystes, cymophanes, ainsi qu'une grande variété d'agates (Rio Grande do Sul).

L'or se trouve dans presque toutes les provinces. Les *Paulistas* le découvrirent au XVIe et XVIIe siècles en plusieurs endroits, à la mine de Jaraguá, près de S. Paulo, à Villa Rica (aujourd'hui Ouro-Preto), et, au milieu du XVIIIe siècle, la production de l'or s'éleva à cinquante millions de francs. On a calculé (baron d'Eschwege) que, de la découverte des mines à l'année 1820, la production de l'or au Brésil avait été de 960,000 kilogr., soit plus de 3 milliards de francs, dont moitié pour Minas-Geraes, un septième pour Goyáz, le reste pour São Paulo et Matto Grosso. Cette production a beaucoup diminué. La moyenne de 1851-70 n'a été que de 7 millions de francs ; celle de 1881-85, de 3 millions. Des compagnies anglaises exploitent les mines d'or de São João d'El Rey, de Morro Velho, de Santa Barbara, de S. Pedro Norte del Rey (Minas-Geraes), de Rio Grande do Sul, de Cuyabá (Matto Grosso) et font des *lavages* d'or sur le Tibagy (Paraná). Des compagnies brésiliennes exploitent les mines d'Itabira, de S. João Nepomuceno. — On a constaté la présence de beaucoup d'autres métaux ; mais l'exploitation n'a été tentée que pour le cuivre (à Caçapava et à Lavras dans le Rio Grande do Sul) et pour le plomb (à Yporanga, dans le São Paulo, à Abaeté et Sete Lagoas dans le Minas, et ailleurs). Le fer est exploité dans les environs d'Ouro-Preto et dans beaucoup d'autres localités du Minas-Geraes, au mont Araçoiava, près d'Ipanema (prov. de São Paulo), etc. — On exploite, en très petite quantité jusqu'ici, la houille (h. bitumineuse) à Candiota et à Arroio dos Ratos (Rio Grande do Sul), à Tubarão et Araranguá (Santa Catharina). Le lignite a été découvert dans les prov. de São Paulo, de Santa Catharina, de Minas-Geraes Gandarela, Fonseca, etc.). Des schistes bitumineux sont exploités avec succès à Taubaté (S. Paulo) ; la tourbe est exploitée sur quelques points. On en extrait de l'huile et on l'emploie surtout à la fabrication de l'acide sulfurique. Le salpêtre est exploité dans les cavernes calcaires de Minas-Geraes ; le guano et le phosphate de chaux, dans les îles Fernando de Noronha, etc.; le sel gemme, dans le Matto Grosso et le Goyáz. On importe du sel d'Europe, mais une grande partie du sel consommé au Brésil est fournie par les salines de Rio Grande do Norte, des Alagoas et de Sergipe. Le gouvernement brésilien a accordé un nombre considérable de concessions pour des exploitations minières ; un petit nombre seulement a réussi. — Parmi les eaux thermales fréquentées sont celles d'Alambary (eaux gazeuses d'Aguas Virtuosas), de Caxambú (eau gazeuse d'Aguas Santas), de Caldas et de S. Domingos d'Araxá dans le Minas Geraes (eaux sulfureuses), de Caldas de Bittencourt dans le Santa Catharina, d'Itapicurú (Bahia).

CHAPITRE V

L'industrie

Par MM. E. Levasseur et le baron de Rio-Branco.

L'industrie manufacturière est encore peu développée, malgré les progrès accomplis depuis quarante ans et les efforts faits par le gouvernement pour l'encourager. La plupart des industries existent et les produits de certaines usines ou manufactures ont pu être comparés sans désavantage dans les expositions universelles aux produits d'Europe ; mais les fabriques sont loin de suffire à la consommation du pays qui tire beaucoup de produits manufacturés de l'étranger. Cependant les petites industries, nécessaires à la vie journalière, sont largement pratiquées dans toutes les villes. Les industries agricoles sont les plus répandues : nombreuses fabriques de tapioca, 40 usines centrales pour la fabrication et la raffinerie du sucre (prov. de Bahia, de Pernambuco, de Rio de Janeiro, de São-Paulo et de Minas-Geraes), 200 fabriques de vin indigène (une école de viticulture ayant, par son programme, un caractère scientifique, a été inaugurée à Campinas le 1er janv. 1889), fabriques d'eau-de-vie (aguardente), de bière, de maté, d'huiles végétales, fromageries (Minas-Geraes, etc), fabriques de cigares et cigarettes (São-Felix de Bahia, São Domingos près de Rio de Janeiro, etc.), fabriques de confitures (Campos, dans le Rio de Janeiro, etc.), préparation de viandes et de poissons secs ; fabriques de cuirs, de maroquins, de chaussures, de gants (très estimés dans le pays et confectionnés surtout à Rio), de chapeaux de feutre, de soie et de paille, de hamacs. L'industrie de l'ameublement de luxe a pris un notable développement, surtout à Rio. On y fait de magnifiques meubles en bois massif richement sculpté. — La seule usine à fer appartenant à l'Etat et la plus ancienne du Brésil est celle d'Ipanêma (prov. de São Paulo) ; elle ne possède toutefois qu'un haut fourneau au charbon de bois, qui a produit 560,000 kilogr. de fonte en 1886 ; à Rio, à São Paulo et dans quelques provinces, il y a des fonderies ; les forges et les fonderies de Ponta d'Areia, en face de Rio, ont été créées par Irenêo de Souza, vicomte de Mauá. Minas-Geraes possède un grand nombre de fourneaux catalans pour la fabrication du fer. Il y a à Rio des chantiers de construction navale ; à Estrella une poudrerie. — On fait des briques en mainte localité. On fabrique des bougies et du savon à Rio de Janeiro, à Pelotas et dans beaucoup d'autres localités, des chandelles de carnahuba dans le Ceará ; le cuir est travaillé dans le S. On a établi dans la prov. de Rio Grande do Sul une fabrique de lainages pour utiliser les laines du pays ; dans le Paraná on fabrique, comme dans la République Argentine, des couvertures de laine dites ponches. Il y a des établissements de filature et de tissage de coton dans la prov. de Rio de Janeiro, à Magé, à Macacos, à Petropolis, dans celle de Bahia, à Bahia, à Valença, à Cachoeira, dans celles de Pernambuco, de São Paulo, de Minas-Geraes, etc. On comptait, en 1888, 90 fabriques de tissus de coton, de laine et de soie dans l'empire, dont 20 à Minas, 15 à Rio de Janeiro, 12 à São Paulo et 43 dans les autres provinces. C'est surtout dans la province de São Paulo que sont aujourd'hui les manufactures les plus importantes du Brésil, particulièrement les filatures de coton et les fonderies (à Campinas). Outre le São Paulo, c'est tout d'abord à Rio de Janeiro et dans ses environs (Campos, Nova Friburgo, Petropolis), et ensuite à Pernambuco et à Bahia que l'activité industrielle est développée. La *Sociedade Auxiliadora da Industria nacional*, fondée en 1827, grâce à l'initiative de Pinto d'Almeida, et presque toujours consultée par le gouvernement sur les questions industrielles, possède une riche bibliothèque, une collection de machines et modèles, publie une revue et entretient une école industrielle du soir.

CHAPITRE VI

Les voies et moyens de communication

Par MM. E. Levasseur et le baron de Rio-Branco.

§ 1. Navigation sur les cours d'eau.— Le bassin de l'Amazone dont le Brésil possède plus des quatre cinquièmes, les bassins du São Francisco et des fleuves côtiers, les bassins supérieurs du Paraguay et du Paraná fournissent au Brésil un ensemble de voies navigables que l'on évalue à 54,000 kil.

Sur le bassin de l'Amazone, la navigation à vapeur qui a commencé entre Manáos et Belem en 1853, grâce à un monopole et à une subvention, a une étendue de 10,000 kil. Elle remonte le fleuve jusqu'à Tabatinga, port situé sur la frontière du Pérou, à 3,000 kil. environ de l'embouchure. Un bateau à vapeur met en moyenne 10 à 11 jours à la remonte et à la descente ; à la voile et à la rame il fallait 96 à 195 jours en remontant et 47 à 67 en descendant. Belem, le grand entrepôt de l'Amazone, est le point de départ de cette navigation dont les étapes principales sont Santarem, Obidos, Itacoatiára, Manáos (sur le Rio Negro), Coary, Teffé. La ville de Manáos est reliée, depuis 1874, par un service direct et subventionné de paquebots avec Liverpool, depuis 1882 avec New-York et depuis 1884 avec Rio de Janeiro ; elle a fait, d'après la statistique officielle pour 1881-82, un commerce (importations et exportations réunies) de 11,766,000 fr. En 1885, la compagnie *Red Cross line* faisait en 28 jours le trajet de Manaos à Liverpool. En vue de développer son commerce extérieur, la province d'Amazonas a accordé une réduction de 3 p. % sur les droits des exportations directes pour l'étranger. La navigation remonte le Madeira jusqu'aux chutes Santo Antonio qu'un chemin de fer (projeté, puis ajourné) doit aider à franchir ; au-dessus de ces chutes, la navigation remonte encore 1,800 kil. jusqu'à Matto Grosso : c'est la route la plus suivie pour gagner le Matto Grosso occidental et la Bolivie orientale ; elle mesure de Matto Grosso à Belem 4,610 kil. et le voyage dure 140 jours, dont une douzaine

pour descendre le Madeira. Le rio Javary et le rio Juruá sont desservis par des paquebots subventionnés, le second jusqu'au lac Macary. Le Purús l'est jusqu'à la cataracte de l'Hyutanahan sur 2,300 kil., et jusqu'à la rivière Acre. Le rio Negro l'est sur un parcours de 792 kil. jusqu'à Santa Izabel. Le Tocantins et l'Araguaya (navigation subventionnée par l'Etat) le sont entre Itacayú et Santa-Maria (la navigation entre Santa-Maria et Travessão dos Patos se fait en barques) et entre Travessão dos Patos (177 kil. en amont de Cametá et 130 de Bayão) et Belem do Pará. Depuis le 7 sept. 1867, le fleuve des Amazones jusqu'à la frontière péruvienne, le Tocantins jusqu'à Cametá, le Tapajóz jusqu'à Santarém, le rio Negro jusqu'à Manáos, le Madeira jusqu'à Borba ont été, ainsi que le São Francisco jusqu'à Penedo, ouverts aux marines marchandes de toutes les nations. Le mouvement n'est pas encore considérable, parce que dans ces régions la population manque pour exploiter les richesses naturelles et pour acheter les produits étrangers. Il s'est pourtant accru rapidement depuis une vingtaine d'années. Déjà, en 1879, les compagnies subventionnées du Bas-Amazone transportaient 13,976 voyageurs et 20,770 tonnes (13,974 à l'importation et 6,796 à l'exportation).

Sur le Paraguay et sur ses affluents, le São Lourenço et le Cuyabá, la navigation remonte de Montevideo à Cuyabá sur une longueur de 4,500 kil. C'est encore aujourd'hui la route la plus facile pour se rendre dans le S.-E. du Matto Grosso; mais elle a l'inconvénient de passer par le territoire de deux Etats, la République Argentine et le Paraguay. C'est par le traité de l'Assomption du 12 févr. 1858, négocié par le conseiller Silva Paranhos, vicomte de Rio Branco, que le Brésil a pu obtenir du gouvernement du Paraguay l'ouverture de cette rivière à la navigation. Il faut trente à quarante jours pour aller par cette voie de Rio de Janeiro à Cuyabá. Un service mensuel de la *Companhia nacional de navegação a vapor*, subventionnée par l'Etat, a lieu entre Montevideo et Corumbá, avec de grands bateaux; entre Corumbá et Cuyabá, avec de plus petits bateaux. En 1885-86, cette compagnie a transporté 3,176 voyageurs et 97,000 tonnes. Les chemins de fer qui, de São Paulo, s'avancent rapidement vers l'O., fourniront des voies de communication plus sûres et plus rapides. — Plusieurs autres fleuves ont des services à vapeur : le Pindaré, le Mearim, l'Itapicurú, qui débouchent près de São Luiz, le Parnahyba, dont le lit a été débarrassé de plusieurs obstacles, le Parahyba do Norte, le São Francisco dont la ligne de navigation, déjà améliorée par la canalisation de plusieurs chutes (chute de Sobradinho, etc.), serait très belle si elle n'était interrompue, près de la limite des Alagoas, par des chutes dont la principale est celle de Paulo Affonso; le Paraguassú qui débouche dans la baie de Tous-les-Saints, le Jequitinhonha, l'Itapemirim, le Mucury, le Ribeira de Iguape, les lacs Mangaba, dos Patos et Mirim, les rivières Jacuhy et Pardo, et le fleuve Uruguay. La libre navigation sur ce dernier fleuve a été obtenue par le Brésil en 1852, après la guerre contre le dictateur Rosas. — La province de São Paulo s'est appliquée à développer ses moyens de communication en prolongeant ses voies ferrées par la navigation fluviale à vapeur, en construisant des bateaux d'un type adapté à ses cours d'eau. Il existe des services réguliers sur le Piracicaba et le Tieté, de la ville de Piracicaba jusqu'au delà de Lençóes (400 kil.), sur le Rio Grande (point où le chemin de fer Mogyana traverse le fleuve) au confluent du Sapucahy mirim, point où commence la navigation réservée à la compagnie Paulista, sur le Mogy-Guassú et le Pardo (305 kil.) où le service est fait par la compagnie Paulista, et sur le Paranapanema. Le sel destiné à Goyáz et au Matto Grosso est une des principales marchandises transportées sur ces voies nouvelles.

§ 2. Routes de terre. — Les routes proprement dites manquent au Brésil. Il y a cependant quelques belles routes dans la province de Rio de Janeiro (celle de l' « União e Industria » construite par Ferreira Lage, qui conduit de Petropolis à Entre-Rios, etc.); il y en a aussi qui sont plus ou moins entretenues dans la province de São Paulo; il y a une grande voie reliant Cuyabá à Goyáz, et Goyáz à Ouro Preto. Mais la plupart des localités de l'empire ne communiquent que par des chemins qu'ont à peine frayés de lourds chariots attelés de bœufs ou même par des sentiers de mulets, souvent impraticables pendant la saison des pluies. Les routes ne rendent pas toujours des services proportionnés aux dépenses qu'elles coûtent dans un pays boisé, accidenté, où les distances sont considérables et où la population est clairsemée.

§ 3. Chemins de fer. — Cependant, plus les distances étaient considérables, plus il importait de relier l'intérieur aux ports de mer par des communications faciles afin de favoriser l'exploitation des richesses naturelles. C'est vers la construction des chemins de fer que s'est porté, avec raison depuis 1874, le principal effort des Brésiliens : aussi, malgré les grandes dépenses de construction que nécessitait un sol très accidenté dans la région côtière, le Brésil est l'Etat de l'Amérique du Sud qui possédait en 1888 le plus de kilomètres de voies ferrées. Un privilège avait été concédé dès 1839 pour la construction d'une voie ferrée de Rio de Janeiro à Pirahy; mais rien ne se fit alors; les troubles politiques entravaient les progrès et effrayaient les capitaux étrangers. C'est en 1854 qu'a été inauguré le premier tronçon de chemin de fer du Brésil, celui de Mauá, grâce à l'activité d'Ireneo de Sousa, créé vicomte de Mauá, qui a été le promoteur de plusieurs entreprises utiles dans son pays. En 1855, une compagnie entreprit de nouveau le chemin de Pirahy et ouvrit sa première section (Rio de Janeiro à Belem, 61,6 kil.) trois ans après; mais elle fut arrêtée par les difficultés de la traversée de la serra do Mar; l'Etat racheta la ligne et poussa activement les travaux. Ce réseau a été désigné dès lors sous le nom de chemin de fer de dom Pedro II. En 1867, le Brésil ne possédait encore que 601 kil. de chemins de fer en exploitation; à la fin de 1870, il y en avait 997 kil.; à la fin de 1880, 3,521 kil.; à la fin de 1887, 8,486; à la fin de 1888, 9,200 kil. en exploitation, 9,900 en construction ou à l'étude : total 19,100 kil. — Le chemin de fer de dom Pedro II est le Grand central brésilien; il se dirige de la capitale vers la vallée du Parahyba du sud (prov. de Rio de Janeiro et de São Paulo) et vers celle du São Francisco (prov. de Minas Geraes). La ligne principale de ce chemin avait, en 1867, une longueur de 197 kil. jusqu'à Entre Rios qu'elle atteint après avoir, à l'aide de seize tunnels, d'énormes murailles et de longs terrassements, franchi la serra do Mar par 427 m. d'alt. et être redescendue sur les bords du Parahyba du sud qu'elle traverse plusieurs fois. Les travaux les plus importants ont été faits sous la direction de M. Christiano Ottoni, aujourd'hui sénateur, et de Ferreira Lage (Mariano Procopio). En déc. 1887, la ligne principale atteignait la station d'Itabira do Campo, à 523 kil. 49

de la capitale, après avoir passé plusieurs cours d'eau et s'être élevée sur la serra da Mantiqueira par des rampes rapides et de nombreuses courbes jusqu'à l'altitude de 1,115 m., puis être descendue dans la vallée de Barbacena et s'être relevée à travers une région très accidentée jusqu'à 1,179 m., point culminant de la ligne. Le travail (mai 1888) se poursuivait sur Sabará (59 kil. au N. d'Itabira do Campo) pour se continuer ensuite jusqu'au point où le rio das Velhas est ou peut être rendu navigable; de là ce chemin de fer sera prolongé jusqu'à Goyaz, par la vallée du Paracatú. Sur la ligne centrale du D. Pedro (d'Entre Rios au rio das Velhas) un embranchement de 42,5 kil. conduit de S. Julião à Ouro-Preto. Deux chemins de fer provinciaux se relient au D. Pedro; ce sont « l'Ouest de Minas » (322 kil. en exploitation) allant de Sitio à Oliveira par S. José d'El-Rei et S. João d'El-Rei et le chemin de fer de Juiz de Fóra à Piau (55 kil. en exploit.); la ligne d'Oliveira va être prolongée jusqu'au São Francisco supérieur, avec embranchements sur Itapecirica (Tamanduá) et sur Pitanguy. La ligne de l'Ouest du D. Pedro, remontant le Parahyba du Sud (57 kil.), commence à Barra de Pirahy et se relie à Cachoeira aux chemins de fer de la prov. de São Paulo. La ligne de l'Est le descend jusqu'à Porto-Novo do Cunha (65 kil.). Le chemin de D. Pedro II est à voie large (1 m. 60) et à une voie; cependant, à partir de Lafayette (ligne du rio das Velhas), on a, par économie, adopté la voie étroite : ce qui exige une rupture de charge (725 kil. à voie large et 61 à voie étroite au 31 déc. 1887). Voici quelques résultats du trafic de ce chemin de fer:

ANNÉES	CHEMIN DE FER de D. Pedro II — Longueur exploitée.	VOYAGEURS	TONNES de MARCHANDISES	ANIMAUX	PRODUIT BRUT		PRODUIT net TOTAL
					Produit brut total.	Produit brut kilométrique.	
1860	61	235.762	55.053	»	920	14.9	309
1870	221	791.426	151.458	28.584	4.449	20.0	2.573
1880	633	2.569.143	328.053	46.376	11.250	17.7	5.994
1886	745	3.734.874	420.048	87.719	11.568	»	5.800
1887	765	4.565.830	393.951	139.998	10.264		3.717

La recette kilométrique provenant des voyageurs n'a pas augmenté avec l'extension du réseau, parce qu'à mesure que la ligne a pénétré dans le N., elle a rencontré des régions moins peuplées et que, dans la partie montagneuse jusqu'à Lafayette, le pays est très peu cultivé; c'est ce qui a déterminé le gouvernement à rétrécir la voie au delà de ce dernier point. Aussi la recette des marchandises, qui représente les 4/5 du total, est-elle plus considérable dans les premières sections qui desservent la région du café que dans les dernières. Après le café, le bétail, le fromage, le sucre, l'aguardente (eau-de-vie), le maïs, le lard, le tabac sont les principaux produits transportés; ils se rendent en général à Rio de Janeiro. Ouro-Preto et les sections au delà de Sabara, où la terre est plus fertile, donneront vraisemblablement des résultats meilleurs que ceux de la section montagneuse. Le rapport des dépenses à la recette brute a été en 1885 de 51,7 %; il était un peu plus élevé en France (53 %) et sensiblement plus aux Etats-Unis (58 %). Le produit net représente 6 % du capital d'établissement, proportion notablement supérieure à la moyenne du dividende aux Etats-Unis.

Sur le réseau du D. Pedro II sont entés plusieurs chemins de fer. Nous avons indiqué ceux qui se rattachent à la ligne centrale supérieure (d'Entre-Rios vers le nord), dans la prov. de Minas. D'autres embranchements et d'autres chemins de fer se relient à la partie inférieure ou méridionale de la ligne centrale (de Rio de Janeiro à Entre-Rios) et aux deux lignes latérales, de l'Ouest (à Cachoeira) et de l'Est (Porto Novo do Cunha). L'embranchement de Santa Cruz part de la station de Sapopémba et dépasse déjà Santa Cruz (35 kil.); un autre va de Belem à Macacos (8 kil.), un troisième de Santa Anna à Passa-Trez par Pirahy (39 kil.). De la ligne de l'Ouest se détachent, vers le S., les chemins de fer de Barra-Mansa à Bananal, de Rezende à Areas, et vers le N. celui de Cruzeiro à Tres Corações (Minas), désigné sous le nom de chemin de fer de Rio Verde (170 kil.); un embranchement est en construction jusqu'à Campanha. Une ligne en construction depuis Soledade, station du chemin de fer du Rio Verde, doit arriver à Pouso-Alegre, en passant par Christina et Itajubá, et jettera un embranchement vers S. José do Paraiso. De la ligne centrale du D. Pedro partent, vers le N., les chemins de fer de Barra do Pirahy à Santa Izabel do Rio Preto (Rio de Janeiro); de Desengano à Rio Preto par Valença; de Commercio à Porto de Flores par Santa Thereza (ch. de fer do Rio das Flores), et, vers le S., le petit embranchement de Vassouras. Aux stations de Serraria, sur la ligne centrale supérieure, et de Porto Novo do Cunha, terminus de la ligne de l'Ouest, vient se relier le système plus compliqué de la compagnie Leopoldina. Une ligne de cette compagnie part de Serraria, avec deux embranchements vers Rio-Novo et Pomba, passe par Ubá, Rio-Branco et Ponte-Nova et arrive (déc. 1888) à Saude. Une autre ligne commence à Porto-Novo-do-Cunha, et envoie, avant d'arriver à Recreio, deux embranchements, l'un d'Entroncamento à Sumidouro, l'autre de Volta-Grande à Pirapetinga. A Recreio elle se divise en deux; d'un côté, vers le N.-O., en se dirigeant sur Ubá par Vista-Alegre et Cataguazes (de Vista-Alegre part la ligne qui va à Léopoldina, ville qui a donné son nom au réseau), de l'autre, vers le N.-E. en se dirigeant, par Patrocinio, Prado et Tombos do Carangola, à Santa Luzia do Carangola; un embranchement va de Patrocinio à São Paulo de Muriahé. A Patrocinio le réseau Leopoldina rejoint celui du chemin de fer du Carangola, qu'il doit une seconde fois rejoindre plus au N. Le chemin de fer du Carangola appartient au réseau qui a pour centre la ville de Campos, et dont nous parlerons plus loin. Outre le D. Pedro, deux autres chemins de fer partent de la ville de Rio de Janeiro : ce sont celui de Rio do Ouro (65 kil.) depuis Cajù (faubourg de Rio) jusqu'à Tinguá par Iguassú, avec un embranchement de Cava à Represas do Rio do Ouro, et le chemin de fer de Magé (The Rio de Janeiro et Northern Rail. C.^{y} L.^{d}), qui

CARTE DES CHEMINS DE FER
DU
BRÉSIL CENTRAL
MUNICIPE NEUTRE, PROVINCES DE RIO-DE-JANEIRO
DE MINAS-GERAES ET DE SÃO-PAULO.

Chemins de fer en exploitation.
——— » ——— en construction ou en projet
..... Navigation fluviale.
..... Limites de Provinces.
Echelle 1 : 2.000.000

Dessiné par A. Lévy, 21 rue Vandamme, d'après les indications du Baron de Rio-Branco.

Rougeron, Vignerot, S.C.

part de S. Francisco Xavier (faubourg de Rio, où il y a une station du chemin de fer de D. Pedro) et qui, non terminé encore, se raccorde déjà (par Merity et Estrella) au chemin de fer de Petropolis (ch. de fer Prince de Grão-Pará). Ce dernier commence du fond de la baie de Rio, à Mauá, monte la serra dos Orgãos, traverse la ville de Petropolis, et, par la vallée du Piabanha, gagne celle du rio Preto et s'arrête à S. José do Rio Preto (92 kil.), où doit arriver l'embranchement de Sumidouro, de la compagnie Léopoldina. Nictheroy, en face de Rio de Janeiro, est le point de départ d'un chemin de fer qui, en montant la serra de Boa Vista, va à Macuco, avec un embranchement de Porto das Caixas à Rio-Bonito et un autre de Cordeiros à Cantagallo, et de cette ville à Barra-do-Pomba sur le Parahyba (233 kil. en expl., 92 en constr.). Sur la rive opposée se trouve le chemin de fer de Santo Antonio de Padua (de São Fidelis à Miracema par Padua (93 kil.). Le chemin de fer de Maricá (inachevé) s'embranche sur celui de Nictheroy. Le réseau de Campos, qui se rattache dejà par le N. à celui de la Léopoldina, est relié par Macahé et Rio Bonito, à la capitale de la province, Nictheroy. Il compte la ligne de Campos à Macahé (96 kil.), traversée par celle de Triumpho à Quissaman (45 kil.), la ligne de Campos à São Sebastião (18 kil.), et celle du Carangola (223 kil.) avec embranchements de Murundu à Itabapuana (21 kil.) et de Porto-Alegre à Patrocinio (38 kil.) ; ce réseau atteint déjà la province de Espirito Santo. Cette dernière possède le chemin de fer de Cachoeiro d'Itapemirim (70 kil.) à Castello et à Alegre (deux têtes de ligne). Une compagnie belge vient d'être organisée (1889) pour construire le chemin de fer de Benevente-Minas. Cette ligne doit partir de la ville d'Anchieta (autrefois Benevente) et se raccorder au chemin de fer de Cachoeiro d'Itapemirim ainsi qu'au réseau de la compagnie Leopoldina, par Santa Luzia do Carangola.

La province de São Paulo est la mieux dotée sous le rapport des chemins de fer. Une ligne (compagnie anglaise, Santos à Jundiahy) relie la capitale, São Paulo, à son port, Santos, et se prolonge au N. de São Paulo jusqu'à Jundiahy (139 kil.) ; une seconde (S. Paulo et Rio) va de S. Paulo vers l'E. rejoindre à Cachoeira le chemin de D. Pedro (232 kil.) et possède le petit embranchement de Taubaté à Tremembé; une troisième à l'O. sur Sorocaba (compagnie Sorocabana) va jusqu'à Tieté (ville) et possède deux embranchements, l'un, de Boituva à Tatuhy (il atteindra Itapetininga), l'autre de Cerquilho à Botucatú (222 kil. en exploitation, 110 en construction) ; cette partie de la ligne doit atteindre le Paranapanema à l'embouchure du Tibagy ; un petit chemin de fer va de S. Paulo à Santo Amaro. Deux chemins de fer, ceux des compagnies Ituana et Paulista, partent de Jundiahy : le premier (220 kil.) est formé par les lignes de Jundiahy à Itû, en passant par Itaicy, et d'Itaicy à São Pedro, en passant par Capivary et Piracicaba ; le Paulista (242 kil.) va de Jundiahy à Cordeiros, par Campinas, et se bifurque à Cordeiros : la branche septentrionale va à Descalvado, par Araras et Pirassinunga ; la branche occidentale va à Rio-Claro. Là commence le chemin de fer de la compagnie Rio-Claro (264 kil.) : il suit la direction N.-O. et se bifurque à Feijão, jetant une ligne jusqu'à Araraguara, par S. Carlos do Pinhal, et une autre jusqu'à Jahû. De Campinas part la ligne principale de la compagnie Mogyana (673 kil. en expl., 204 en const. en 1888) qui, par Jaguary, Mogy-Mirim, Cascavel, Casa-Branca, Batataes, Franca, traverse, à Jaguara, le Rio Grande ou haut Paraná, entre dans la province de Minas-Geraes et arrive déjà à Uberaba, à 500 kil. de la côte et près de la prov. de Goyáz. Elle sera prolongée jusqu'au port de Jurupensen dans le rio Vermelho, affluent de l'Araguaya, en passant par la ville de Goyáz. La compagnie Mogyana possède, outre la ligne principale, les embranchements de Jaguary à Amparo (30 kil.), de Mogy-Mirim à Penha (20 kil.) et de Cascavel à Poços de Caldas, dans la prov. de Minas-Geraes (77 kil). La compagnie Rio-Pardo possède une ligne de 36 kil. qui se raccorde à la Mogyana : elle va de Casa-Branca à São José do Rio-Pardo. La compagnie Bragantina exploite le chemin de fer qui commence à Campo-Simpo (sur la ligne anglaise de Santos à Jundiahy) et va, par Atibaia à Bragança (52 kil.). Un autre chemin de fer va de São Manoel do Paraiso à Porto-Martins sur le Tieté.

La ville de Goyaz, la plus centrale du Brésil, se trouve à 180 kil. du port de Jurupensen dans le rio Vermelho, affluent de l'Araguaya, et la distance qui sépare ce port de celui de Belem do Pará par la voie du Rio Vermelho, de l'Araguaya et du Tocantins est de 2,040 kil. La navigation est libre entre Jurupensen et Santa-Maria de l'Araguaya ; puis viennent les chutes de cette rivière et du Tocantins qui se terminent à Tapayunaquara, en amont d'Alcobaça. Il est question de construire un chemin de fer entre Santa-Maria et Alcobaça. Le chemin de fer de la compagnie Mogyana (prov. de São Paulo) est déjà en construction entre Uberaba et le confluent du Corumbá dans le Parnahyba : de ce point à Goyáz il n'y a que 390 kil. Lorsque ces voies ferrées seront construites, la communication intérieure entre Rio de Janeiro et Belem do Pará sera assurée par la voie de São Paulo et de Goyáz.

Le Rio das Mortes ou Roncador, affluent de l'Araguaya, est navigable depuis le confluent du rio das Garças. De ce point à Belem do Pará il y a 2,100 kil. par la voie des rios das Mortes, Araguaya et Tocantins et 480 kil. à Cuyabá par voie de terre. Des chemins de fer construits entre Cuyabá et le confluent du rio das Garças et entre Santa Maria de l'Araguaya et Alcobaça donneraient aux deux villes de Cuyabá et de Belem do Pará une ligne de communication d'environ 2,580 kil. par voie ferrée et bateaux à vapeur. La ligne centrale du chemin de fer de D. Pedro II aura, en atteignant Goyáz, une longueur d'environ 1,410 kil. depuis Rio de Janeiro, et, si elle est prolongée jusqu'à Cuyabá (840 kil. entre Goyaz et Cuyabá), elle aura une longueur totale de 2,250 kil.

Par la voie des chemins de fer de São Paulo, la distance entre Rio et Cuyabá sera d'environ 2,580 kil. ; entre Rio et Belem do Pará, d'environ 3,960 kil. Par la voie de Minas-Geraes (chemin de fer D. Pedro II) les distances seront : entre Rio et Cuyabá 2,250 kil., entre Rio et Belem do Pará, 3,630 kil.

Dans les provinces du N., les principaux chemins de fer sont ceux de Belem à Bragança (59 kil.) dans le Pará ; de Camocim à Sobral (129 kil.) et de Fortaleza à Baturité (111 kil.) dans le Ceará ; de Natal à Nova Cruz (121 kil.) dans le Rio Grande do Norte ; celui de Conde d'Eu (123 kil.) dans le Parahyba (de Parahyba, à Independencia, par Taipú, et de Taipú à Pilar) ; celui de Recife à Palmarès et à Garanhuns (271 kil.), en face de Joazeiro, qui doit être prolongé jusqu'au rio São Francisco; ceux de Recife à Caruarú (76 kil. en expl. jusqu'à Cascavel), de Recife à Limoeiro avec embranchement de Páo d'Alho à Nazareth (96 kil.) et à Timbahúba (96 kil.), de Recife à Olinda et Beberibe (12 kil.) dans le Per-

nambuco ; de Maceió à Imperador (88 kil.) et le chemin de fer de Paulo-Affonso (116 kil.) dans les Alagoas ; de Bahia à Alagoinhas et d'Alagoinhas au São Francisco (528 kil. en exploitation de Bahia à Villa Nova da Rainha, avec l'embranchement de Timbó, en déc. 1887), le central de Bahia (303 kil. avec les embranchements de Feira de Santa Anna et Queimadinhos à Olhos d'Agua), le chemin de Caravellas (Bahia) à Ottoni (ci-devant Philadelphia) (142 kil.) dans la province de Minas.

Dans les provinces du Sud sont le chemin du Rio-Grande à Bagé (280 kil.), ceux de Taquary à Cacequí (262 kil. en exploitation, 112 en construction), et du Quarahim à Itaquy (75 kil. en exploitation, 101 en construction). La ligne de Bagé sera prolongée jusqu'à Cacequí, et de cet embranchement à Uruguayana ; de Porto Alègre à Nova Hamburgo, il y a un petit chemin de fer (43 kil.) ; le chemin de fer de Dona-Theresa-Christina (116 kil.) dans Santa-Catharina, va du port d'Imbitúba à Tubarão ; celui de Paranaguá à Coritiba (111 kil.) dans le Paraná, ligne remarquable par ses travaux d'art, construite par une compagnie française et par un ingénieur brésilien. Les autres chemins avaient, à la fin de 1887, une longueur inférieure à 100 kil.

Les voies ferrées du Brésil ne forment pas un réseau unique ; mais elles ont, pour la plupart, une direction perpendiculaire à la côte et il a été difficile de les construire à cause des chaînes côtières qu'elles ont dû franchir dans les provinces méridionales. Les grands ports, Recife, Bahia, Rio de Janeiro, Santos, Porto-Alegre et Rio Grande do Sul sont les principales têtes de ligne d'où les voies montent et se ramifient dans l'intérieur des terres. Le Brésil s'efforce de relier par des voies transversales plusieurs de ces systèmes isolés.

Les chemins de fer sont, quelques-uns à voie large (comme le D. Pedro II, le Paulista, le S. Paulo railway, et plusieurs autres), la plupart à voie étroite. La voie large coûtait en moyenne 350,000 fr. le kil. en 1870 ; la voie étroite (en général 1 m.), qui ne coûte que 100,000 fr., et même 70,000 pour le chemin Estrada Mogyana, a permis de développer plus rapidement la viabilité et de proportionner les dépenses au revenu. Sur le nombre des kilomètres exploités en 1887 (8,486 kil.), 2,013 appartenaient à des chemins de l'Etat (parmi lesquels le D. Pedro II, l'Alagoinhas à São Francisco, le Taquary à Cacequí), 2,585 kil. à des compagnies jouissant d'une garantie d'intérêt de 6 ou de 7 % assurée par l'Etat (la garantie est assurée par contrat à dix-sept compagnies, dont les lignes avaient 2,807 kil.) ; 95 kil. appartenaient aux gouvernements provinciaux, 1,552 à des compagnies jouissant de subventions ou de garanties d'intérêt assurées par les provinces ; 2,157 kil. n'avaient ni garantie ni intérêt ; 80 étaient des chemins reliant des villes voisines, dans les provinces de Pernambuco, Alagôas, S. Paulo ; 4 kil. appartiennent au chemin de fer à plan très incliné, qui va de Rio (faubourg de Larangeiras) au sommet du Corcovado. Quant à la largeur de la voie, 1,354 kil. étaient à voie large (1m60), 7,132 à voie étroite (1m40 à 66 centim.). Les chemins en construction ou à l'étude sont tous à voie étroite.

Pour éviter les chutes du Madeira, une compagnie anglaise avait été chargée de construire de Santo Antonio à Guajará guassù (247 kil.) le chemin du Madeira et Mamoré ; mais le travail a été interrompu. Parmi les grands projets de chemins de fer à exécuter, il faut citer celui de Pernambuco à Valparaiso par les vallées du S. Francisco et du Paraná, pour lequel on demande à trois Etats (Brésil, Rép. Argentine, Chili) de donner une garantie d'intérêts, et celui du Grand Central brésilien qui traverserait le continent de Bahia (Atlantique) à Arica (Pacifique).

Il y a des tramways dans la plupart des grandes villes, surtout à Rio.

§ 4. Navigation maritime et ports. — La marine marchande au Brésil est, malgré les compagnies subventionnées, peu considérable ; elle a diminué depuis que, par une mesure dont le commerce a profité, le cabotage est permis aux navires étrangers. Elle comprenait, en 1887, 83 bâtiments à vapeur et 112 à voiles. La plus grande partie de la navigation au long cours, même subventionnée, et un cinquième environ du cabotage sont faits sous pavillon étranger. La statistique officielle ne fournit sur ce sujet que des renseignements incomplets, parce qu'il y a des provinces qui négligent d'en fournir au gouvernement central ; le tableau donné ci-dessous indique les nombres relevés par cette statistique :

ANNÉES	LONG COURS				CABOTAGE			
	ENTRÉE		SORTIE		ENTRÉE		SORTIE	
	Navires.	Tonneaux (par milliers).	Navires.	Tonneaux (par milliers).	Navires.	Tonneaux (par milliers).	Navires.	Tonneaux (par milliers).
1839-44	1.842	393	?	?	2.741	144	?	?
1866-67	3.694	1.288	2.638	1.543	4.098	796	3.661	642
1884-85	3.969	3.464	3.075	2.726	5.837	2.390	5.327	2.222
1886-87	3.217	2.580	2.379	2.403	4.639	2.131	4.632	2.410

Le service postal sur mer est fait par des compagnies brésiliennes subventionnées et par diverses compagnies françaises, anglaises et autres. — L'Angleterre occupe le premier rang dans la navigation du Brésil ; la France, les Etats-Unis et l'Allemagne viennent au second rang. Les principaux ports sont (du N. au S.) : Manáos sur le Rio Negro qui, grâce à la libre navigation de l'Amazone, entretient des relations directes avec l'étranger ; Belem de Pará (plus connu à l'étranger sous ce dernier nom), le grand entrepôt de l'Amazone, situé sur la bouche méridionale du fleuve ; São Luiz do Maranhão, Parnahyba, Fortaleza, Parahyba, Recife (souvent nommée Pernambuco du nom de la province), qui est le troisième port de l'empire et le plus rapproché de l'Europe ; les grands paquebots jettent l'ancre au large pour ne pas franchir la barre formé par les récifs. Maceió, Alagôas, Penedo,

Bahia, le deuxième port de l'empire, situé à l'entrée de la grande baie de Todos os Santos (Tous les Saints), Caravellas, Victoria, Rio de Janeiro, situé à l'entrée d'une des plus belles baies du monde, qui possède des docks de radoub pour la marine marchande, et, dans l'île das Cobras, de magnifiques bassins pour la marine militaire et qui fait à peu près la moitié de tout le commerce de l'empire ; Santos, le débouché de la prov. de São Paulo, qui dispute aujourd'hui le second rang à Bahia et à Pernambuco; Antonina, Desterro (Santa-Catharina), Rio Grande do Sul, dont la passe est mauvaise; Porto-Alegre, Pelotas. Grâce au développement des voies de communication, le grand commerce, surtout le commerce de banque, qui était, il y a une vingtaine d'années, concentré à Rio de Janeiro et dans quelques autres ports, commence à prendre de l'importance sur certaines places de l'intérieur. Ce déplacement des affaires, l'extension des cultures de café, la substitution d'ouvriers et de domestiques salariés aux esclaves ont rendu nécessaire une quantité beaucoup plus grande de numéraire au Brésil.

§ 5. Lignes télégraphiques. — Les premières datent de 1852. La longueur totale des lignes du gouvernement était de 6,942 kil. en 1880 et de 10,633 en mai 1887 ; le nombre des stations (en 1887) était de 171, et celui des dépêches de 528,000; la recette ne couvrait pas la dépense. Les lignes dont sont pourvues les voies ferrées qui n'appartiennent pas à l'Etat comprennent plus de 7,000 kil. ; avec les lignes télégraphiques du gouvernement le total s'élève à 18,000 kil. Toutes les provinces maritimes sont reliées par des lignes télégraphiques ainsi que les frontières de l'Uruguay, et, dans l'intérieur, une partie de São Paulo et de Minas. La ligne vers Goyáz et Matto Grosso, qui est en construction, doit être terminée en 1889. Indépendamment de la ligne terrestre du gouvernement qui suit la côte, un câble sous-marin de plus de 6,000 kil. s'étend de Belem à Montevideo en desservant les principaux ports. Le câble de Belem do Pará se reliera bientôt par la Guyane aux Antilles et à l'Amérique du Nord. Un câble de Recife à Lisbonne par les îles du cap Vert et Madère relie directement le Brésil à l'Europe depuis le 22 juin 1874. Par la République Argentine, les lignes télégraphiques du Brésil se trouvent reliées à celles du Pacifique. Des lignes téléphoniques existent dans les principales villes du Brésil et relient même Rio de Janeiro et Petropolis.

CHAPITRE VII

Les institutions de prévoyance et d'assistance publique

Par MM. E. Levasseur et baron de Rio-Branco.

—

Les caisses d'épargne, organisées par la loi du 22 août 1860, fonctionnent avec succès, depuis 1861 à Rio, depuis 1875 dans les provinces. Le montant total de leurs dépôts, qui n'était que de 28,597 fr. à la fin de 1861, s'élevait à 14,885,995 fr. en 1871, à 44,390,449 fr. en 1881, et à 59,904,197 en 1887, dont plus de la moitié pour la capitale. Il est regrettable qu'au Brésil comme en France, leur encaisse passe en grande partie dans la dette flottante.

Un décret du 12 janv. 1882 a publié le règlement des caisses d'épargnes scolaires.

Aux institutions de prévoyance comme les caisses d'épargne, on peut rattacher la caisse d'assurance-vie des employés du gouvernement et la caisse de retraites pour les familles des officiers de la flotte, les tiers ordres *(ordens terceiras)* et les confréries *(irmandades)*, deux espèces de sociétés religieuses, reconnues par l'Etat, dont quelques-unes remontent aux origines de la colonie, et qui, admettant non seulement des nationaux, mais aussi des étrangers, assistent les malades; de nombreuses sociétés de secours mutuels et de bienfaisance (la société française comptait, en 1884, 272 membres seulement), les confréries de la Miséricorde *(Irmandade da Santa casa da Misericordia)* qui font le service de l'assistance publique et qui datent de 1543 à Santos, et de 1567 à Rio. Cette dernière confrérie, riche de plus de 56 millions de francs, possède deux des plus beaux édifices de la ville, construits, sous la direction du sénateur Clemente Pereira, avec les libéralités de l'empereur D. Pedro II et de la population : l'hôpital général et l'hospice des fous, et, en outre, l'asile des enfants trouvés et celui des orphelins. L'empereur a fait élever une statue à Clemente Pereira dans le salon d'honneur de l'hospice D. Pedro II.

La Miséricorde est chargée aussi du service des cimetières et des pompes funèbres. Les marins et les étrangers pauvres sont soignés gratuitement, moyennant une taxe légère que payent les navires à leur entrée dans le port.

CHAPITRE VIII

Les mesures, monnaies et autres instruments d'échange

Par MM. Levasseur, le baron d'Ourém et le baron de Rio-Branco.

—

§ 1. Mesures. — Depuis 1874, en vertu d'une loi du 26 juin 1862, les poids et mesures du *système métrique français* sont obligatoires au Brésil. On peut citer cependant encore les principales mesures anciennes, comme document historique d'abord et ensuite parce que quelques-unes ne sont pas encore tout à fait hors d'usage ; ce sont : l'arroba = 15 kil.; le pied = 0^m329 (= 12 pouces = 144 lignes); le palmo = 0^m2273; la braça = 7 pieds ; 10 palmos = 2^m273 ; la lieue de 18 au degré = 2806 braças = 6,172 m. ; la lieue de sesmaria (mesure agraire) = 3,000 braças = 6,600 m. ; le covado = 0^m68 ; la vara = 1^m10 ; la canada = $2^{lit.}667$; l'alqueire = $36^{lit.}364$.

§ 2. Monnaies.— La *monnaie de compte* est le *milréis* = 2 fr. 83 (au pair, calculé sur la monnaie d'or), et 2 fr. 50 (au pair, calculé sur la monnaie d'argent), 2 fr. 80 en moyenne au pair pour la monnaie de papier; et pour les sommes importantes, le *conto* de réis = 1 million de réis ou 1,000 milréis. Les pièces de monnaie en usage sont des pièces d'or de 20 (56 fr. 80), de 10 (28 fr. 40) et de 5 milréis (14 fr. 20); les pièces d'argent de 2 milréis (5 fr. 19), de 1 milréis (2 fr. 60), de 500 réis (1 fr. 30), de 200 réis (52 centimes) qui, n'ayant pas une valeur intrinsèque égale à leur valeur nominale (la pièce de milréis contient en réalité 1 fr. 60 d'argent d'après la valeur légale de l'argent monnayé en France), ne sont qu'une monnaie subsidiaire; les monnaies de

En 1841-42, le commerce extérieur du Brésil a été de 95 millions de milréis (importation 56 millions, exportation 39); en 1851-52, de 159 millions (import. 92, export. 67); en 1861-62, de 231 millions (import. 110, export. 121); en 1871-72, de 340 millions (import. 150, export. 190); en 1881-82, de 412 millions (import. 182, export. 230). En 1886-87, il s'est élevé à 472 millions de milréis (1,180 millions de francs), dont 209 à l'importation et 263 à l'exportation. L'importation consiste surtout en tissus de coton, de laine, de lin et de soie, en viandes et poissons conservés, en farines, liqueurs et vins, en fer, acier et machines, en objets de cuir, en parfumerie; l'exportation, en café (467 millions 1/2 de francs en 1884-85), en sucre (40 millions 1/2 de francs), en coton (37 millions), en caoutchouc (13 millions, 28 millions en 1885-86), en tabac (15 millions 1/2), en peaux (13 millions 1/2), en cacao, en châtaignes du Pará, en or en poudre, en crins, en diamants, en maté, en bois d'ébénisterie et de teinture. Les Etats-Unis sont les plus grands acheteurs du café et du sucre du Brésil et, quoiqu'ils ne viennent qu'au troisième ou quatrième rang pour l'importation, ils occupent dans l'ensemble du commeree brésilien le premier rang (58 millions de milréis en 1881-82, dont 50 à l'exportation et 8 millions à 'importation); au second rang, l'Angleterre (44 millions de milréis); au troisième, la France (25 millions de milréis); au quatrième, l'empire allemand (18 millions) dont le commerce s'est développé depuis la fondation des colonies allemandes; puis le Portugal, l'Uruguay, la Belgique. Le commerce avec l'Italie augmente rapidement grâce au grand nombre d'immigrants italiens.

La statistique brésilienne fait connaître aussi le commerce interprovincial, c.-à-d, le cabotage d'une province à une autre, lequel s'est élevé jusqu'au maximum de 208 millions de milréis en 1872-73 (510 millions de francs) et s'est abaissé depuis à 166 millions de milréisen 1886-87, parce que l'établissement de services directs à vapeur avec l'Europe a dispensé plusieurs ports de concentrer, en vue de l'exportation, leurs marchandises à Rio ou dans les grands ports, et d'y faire leurs achats de marchandises importées.

En 1885-86, les provinces qui occupaient les premiers rangs dans le commerce par navigation au long cours (commerce extérieur) étaient Rio de Janeiro (190,000 contos de réis), São Paulo (48,000), Bahia (36,000), Pernambuco (33,000), Pará (23,000), Rio Grande do Sul (18,000). — Dans le commerce par navigation de cabotage (commerce interprovincial), les premiers rangs étaient aux provinces de Rio de Janeiro (36,000 contos), de Rio Grande do Sul (18,000), d'Amazonas (12,000), de Pernambuco (12,000), de Pará (11,000), de Bahia (9,000), de São Paulo (8,000). — Les chiffres relatifs au commerce doivent être considérés (au Brésil, ainsi que dans beaucoup d'autres Etats) comme des termes de comparaison utiles et non comme des valeurs précises; car, en les comparant avec les relevès des douanes des autres pays, on trouve des différences considérables qui ne proviennent pas seulement, comme dans toutes les statistiques de ce genre, de la différence de valeur entre la marchandise exportée et importée d'un pays dans un autre, mais sans aucun doute de déclarations incomplètes faites à la douane brésilienne. Ainsi, en 1880, le commerce de l'Angleterre avec le Brésil a été, d'après la douane anglaise, de 304 millions de francs, dont 173 à l'exportation d'Angleterre, tandis que la douane brésilienne n'a donné cette même année que 106 millions de francs pour l'importation d'Angleterre au Brésil, en 1879-80. Le commerce des Etats-Unis, avec le Brésil, d'après la douane des Etats-Unis a été, en 1880, de 307 millions de francs, dont 43 à l'exportation des Etats-Unis, tandis que la douane brésilienne n'a donné que 22 millions de francs pour l'importation des Etats-Unis au Brésil.

§ 2. Commerce du Brésil avec la France. — Le commerce général de la France avec le Brésil, d'après la douane française, a été en 1880, de 178 millions, dont 96 à l'exportation hors de France d'après la douane française, tandis que la douane brésilienne n'a enregistré la même année qu'une valeur de 45 millions de francs pour l'importation venant de France. Le commerce du Brésil avec la France n'avait jamais, avant 1848, atteint 30 millions (commerce spécial). De 1848 à 1864, il s'est graduellement élevé jusqu'à 140 millions pour le commerce spécial et à 216 millions pour le commerce général.

Le commerce du Brésil avec la France consiste : à l'exportation du Brésil en France, en café (40 millions de kilogr. valant 61 millions de francs au commerce général et 16 millions de kilogr. valant 25 millions de francs au commerce spécial, année 1886); en peaux brutes (11 millions de francs au commerce spécial), en cacao (8 millions de francs), en caoutchouc (1 1/2 million de francs), en laines (1 1/2 million de francs), en tabac, en bois exotiques, parmi lesquels l'ivoire végétal, en fécule, huile de palme (le coton et le sucre ont été autrefois des articles d'exportation importants); à l'importation de France au Brésil, en ouvrages en peauet en cuir (9 millions de francs au commerce spécial en 1886), en confection et lingerie, beurre salé, tissus de laine et de coton, verres, tabletterie et mercerie, métaux ouvrés, livres et papiers, etc.

Voici, depuis 1869, le mouvement du commerce général avec la France (en millions de francs) :

ANNÉES	COMMERCE de la France avec le Brésil.			ANNÉES	COMMERCE de la France avec le Brésil.		
	Général	Spécial			Général	Spécial	
		Import.	Export.			Import.	Export.
1869	194	59	74	1879	183	55	71
1872	163	40	78	1880	178	52	76
1873	197	55	72	1881	218	56	74
1874	167	46	67	1882	186	47	62
1875	197	50	73	1883	207	60	66
1876	183	55	81	1884	185	49	62
1877	189	56	77	1885	167	50	54
1878	180	57	69	1886	157	52	57

DIAGRAMME
montrant l'importation annuelle des Africains
et l'immigration européenne
ainsi que le développement des chemins de fer
au Brésil dans la période de 1834 à 1888;
construit par le Baron de Rio-Branco.
Importation d'Africains
Immigration européenne
Chemins de fer
Chiffres inconnus de 1831 à 1839. (On croit que la moyenne annuelle était de 60.000)
Bill Aberdeen
Inauguration du premier chemin de fer
Dessiné par A. Lévy

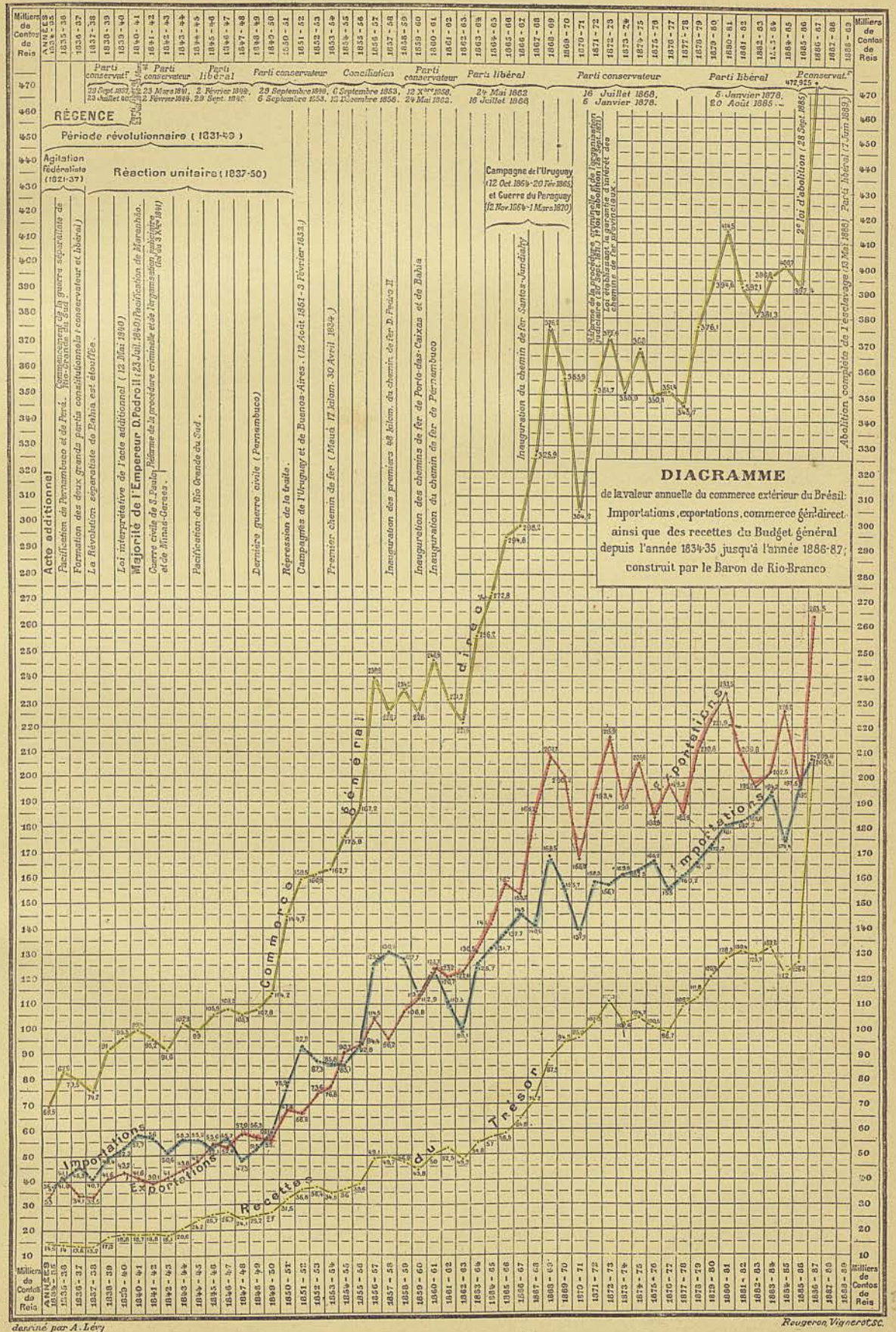
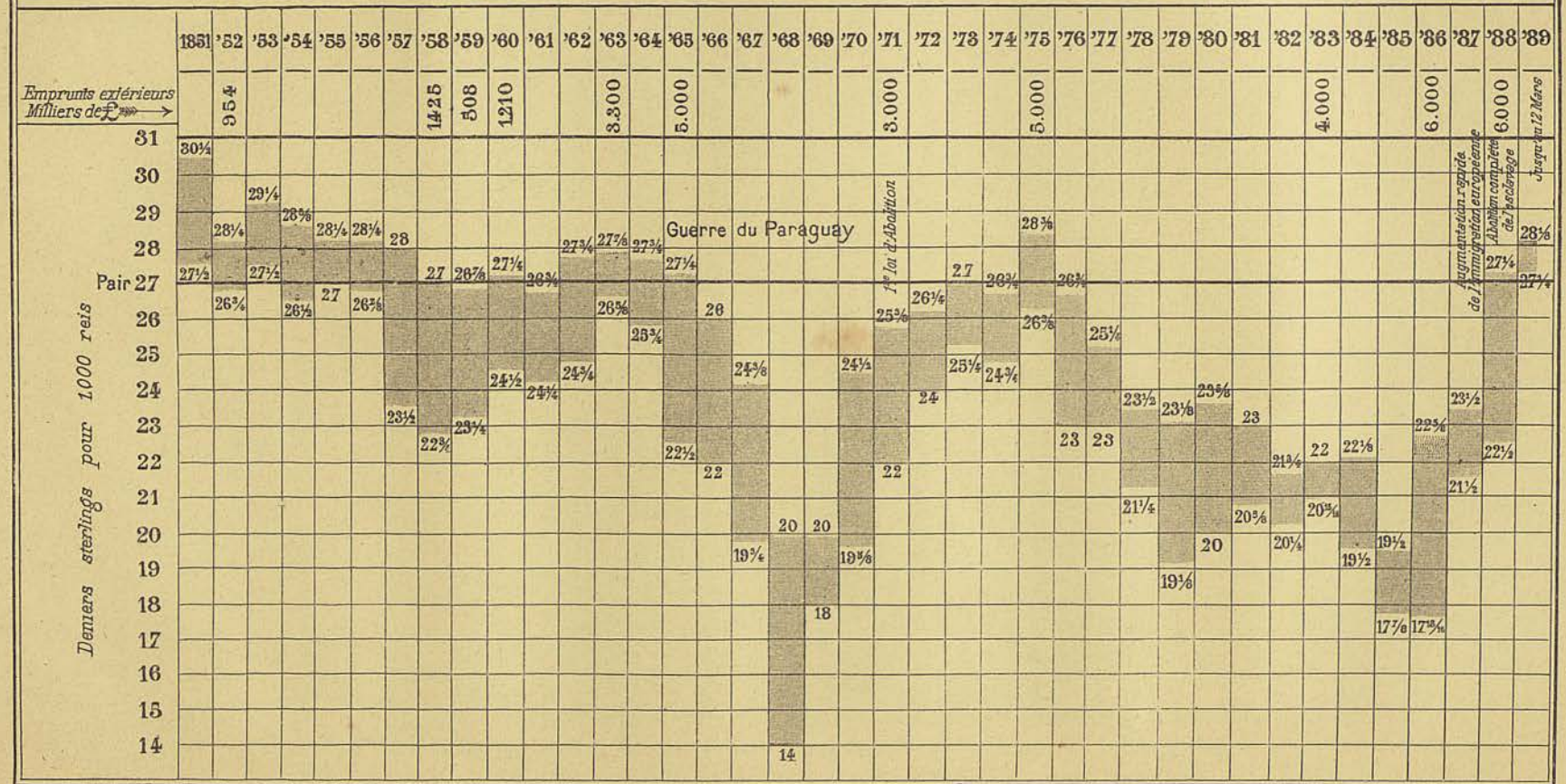


DIAGRAMME
de la valeur annuelle du commerce extérieur du Brésil: Importations, exportations, commerce général direct, ainsi que des recettes du Budget général depuis l'année 1834-35 jusqu'à l'année 1886-87; construit par le Baron de Rio-Branco
RÈGENCE
Période révolutionnaire (1831-40)
Agitation fédéraliste (1821-37)
Réaction unitaire (1837-50)
Majorité de l'Empereur D. Pedro II (23 Juil. 1840)
Acte additionnel
Loi interprétative de l'acte additionnel (12 Mai 1840)
Commerce
Importations
Exportations
Recettes
Trésor
Général
Divers
Parti conservateur
Parti libéral
Conciliation
Campagne de l'Uruguay (12 Oct. 1864-20 Fév. 1865) et Guerre du Paraguay (12 Nov. 1864-1 Mars 1870)
Abolition complète de l'esclavage (13 Mai 1888)
Parti libéral (7 Juin 1889)
Dessiné par A. Lévy
Rougeron, Vignerot sc.

DIAGRAMME Indiquant le Maximum et le Minimum du CHANGE

entre RIO de JANEIRO et LONDRES de 1851 à 1889

Construit par le B^on^ de RIO-BRANCO



CHAPITRE DERNIER

Résumé de l'état du Brésil

Par M. E. Levasseur.

Le Brésil est non seulement l'Etat de l'Amérique du Sud qui possède le plus vaste territoire et la population la plus nombreuse, c'est aussi un des plus florissants par l'ensemble de sa situation politique et économique et le plus important par sa richesse agricole et par le chiffre de son commerce extérieur. Dans la partie méridionale du continent américain prospèrent et grandissent, séparés par la Cordillère, la République Argentine sur l'Atlantique et le Chili sur le Pacifique. Le Brésil, qui entretient avec tous ses voisins de bonnes relations d'amitié, domine dans la partie centrale et est sans rival, surtout dans la zone tropicale ; on peut même dire qu'une seule puissance, située sur les rives de la Plata, lui porte, depuis une vingtaine d'années, quelque ombrage.

Le Brésil s'est peuplé peu à peu pendant qu'il était colonie portugaise, lentement d'abord au XVIe et dans la première moitié du XVIIe siècle, plus facilement au XVIIIe siècle. Il s'est développé beaucoup plus vite au XIXe, depuis qu'il est devenu un empire autonome, gouverné par une constitution monarchique, parlementaire et très libérale, et surtout depuis 1849, époque où ont cessé ses guerres intestines. La production du sucre et celle du café ont été les principaux articles de son commerce avec l'étranger et les grandes causes de sa fortune.

Son développement était gêné par divers obstacles. Il manquait de moyens de communication : il a, depuis 1854, surtout depuis 1872, construit plus de 9,000 kil. de chemins de fer et il a établi sur beaucoup de cours d'eau des services à vapeur ; il fera sagement de poursuivre cette œuvre avec persévérance, sans dépasser les limites de son crédit qu'il lui importe de ménager. Il avait besoin de colons et d'ouvriers : il a déterminé un grand courant d'immigration et il en recueille déjà les premiers fruits. Il avait encore, il y a vingt ans, 2 millions d'esclaves ; il a pris le parti héroïque de supprimer l'esclavage qui était une plaie et qui gênait l'immigration. Une pareille évolution ne se fait pas sans entraîner une crise difficile dont le Brésil n'est pas encore sorti, mais à laquelle il s'était préparé depuis les lois de 1850 et surtout par celle de 1871.

Il a encore trop peu de capitaux pour la masse des emplois utiles qu'il en pourrait faire ; les dépenses de l'Etat ont augmenté rapidement et légitimement, comme dans tous les pays, avec les progrès de la richesse ; elles ont eu le tort de dépasser trop souvent les recettes. Le numéraire est insuffisant et le change a été longtemps défavorable ; mais il s'est relevé peu à peu après 1886 et il a dépassé le pair à la suite de l'emprunt de 1888, de l'abolition pacifique de l'esclavage et de l'augmentation rapide de l'immigration européenne.

Avec de la prudence, du temps et de l'énergie au travail, le Brésil a surmonté une partie des obstacles qui gênaient son essor ; il surmontera vraisemblablement les autres. C'est alors qu'il jouira de tous les avantages dont la nature a doté son immense territoire et que, grâce à la civilisation et à l'accroissement de sa population, il sera parvenu peu à peu à en mettre complètement en valeur toutes les parties susceptibles de fournir un revenu par la culture, l'élevage, l'exploitation forestière ou l'industrie minière.

BIBLIOGRAPHIE

1° Ouvrages généraux et voyages. — Koster, *Travels in Brazil;* Londres, 1817, 2e éd., 2 vol. in-8. — Luccock, *Notes on Rio de Janeiro and the southern parts of Brazil;* Londres, 1820. — Mawe, *Voyages dans l'intérieur du Brésil en 1809-10;* Paris, 1816, 2 vol. in-8. — W.-C. von Eschwege, *Journal von Brasilien;* Weimar, 1818, 2 vol. in-8. — L.-W. von Eschwege, *Brasilien die Neue Welt,* 1827, 2 vol. in-8. — Graham, *Journal of a voyage to Brazil;* Londres, 1824, in-4. — Prince Maximilien de Wied-Neuwied, *Voyage au Brésil;* Paris, 1821, 3 vol. et atlas. — Du même, *Quelques corrections indispensables à la traduction française de la description d'un voyage au Brésil;* Francfort-sur-Mein, 1853, in-8. — Debret, *Voyage pittoresque et hist. au Brésil;* Paris, 1834, 3 vol. in-fol., nombreuses planches coloriées. — Rugendas, *Voyage pittoresque au Brésil* (in-fol. grav. 1835, Paris). — Spix et Martius, *Reise in Brasilien (1817-1820);* Munich, 1823, gr. in-4 en 3 part. et Atlas. — Aug. de Saint-Hilaire, *Voyages dans l'intérieur du Brésil (1816-1821);* Paris, 1830-1851, 8 vol. in-8 et *Voyage au Rio Grande do Sul* (ouvrage posthume) 1887. — Dr Pohl, *Reise im Innern von Brasilien* (1817-1821), 2 vol. gr. in-4 et atlas; Vienne, 1832. — L. de Freycinet, *Voyage autour du monde* (t. Ier); Paris, 1824-44, 9 vol. in-8 et atlas. — Prince Adalbert de Prusse, *Aus meinem Tagebuche,* 1842-1843; Berlin, 1847, un vol. et atlas *Skizzen zu meinem Tagebuche,* gr. in-fol. (Il y a de cet ouvrage une 2e édition sans l'atlas, 1857, et une traduction : *Travels in Brazil;* Londres, 1848, 2 vol.). — Walsh, *Notices of Brazil;* Londres, 1830, 2 vol. — Gardner, *Travels in the interior of Brazil during the years* 1836-41; Londres, 1849, 2e éd., in-8. — Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud* (1843-47), *Histoire du voyage,* 6 vol. in-8; Paris, 1850-53, atlas. — C. van Ledé, *De la colonisation au Brésil;* Bruxelles, 1843, grand in-8. — Thomas Ewbank, *Life in Brazil;* Londres, 1856, in-8. — Tschudi, *Reisen durch Sud Amerika;* Leipzig, 1866, 3 vol. — Ribeyrolles, *Le Brésil pittoresque;* Rio, 1859, 3 vol. gr. in-4 (Atlas de vues lithog; par Victor Frond). — Mme et M. Agassiz, *Journey in Brazil;* Londres, 1868, in-8 (il y a une traduction française par Félix Vogeli sous le titre *Voyage au Brésil;* Paris, 1869. — Kidder, *Sketches of residence and travels in Brazil;* Londres, 1845, 2 vol. — Fletcher and Kidder, *Brazil and the Brasilians;* Boston, 1879, in-8. — F. Denis, *Brésil* (dans l'*Univers pittoresque*).

Rio-Branco et E. Levasseur.

2° Géographie physique et politique. — Gabriel Soares, *Tratado descriptivo do Brazil em 1587,* t. XIV de la *Rev. de l'Inst. Hist. et Géog. du Brésil* (notes de Varnhagen). — Linschot, *Description de l'Amérique,* dans *l'Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot;* Amsterdam, 1638, in-fol. (cartes et gravures coloriées sur certains exemplaires). — Laet, *l'Histoire du nouveau monde;* Leyde, 1640, in-fol. (cartes et grav.) — Ayres do Cazal, *Corographia Brazilica;* Rio, 1817, 2 vol. — Pompeo de Souza Brasil, *Compendio elementar de geographia geral et especial do Brazil;* Rio, 1869. — *Brasilien bearbeitet von* Dr Wappæus, dans le *Handbuch der Geographie und Statistik;* Leipzig, 1874. — *A Geographia physica do Brazil,* par Capistrano de Abreu et Valle Cabral (non terminé encore); Rio, 1884. — Milliet de Saint-Adolphe, *Diccionario geographico, historico e descriptivo do Brazil;* Paris, 1863, 2 vol. — Moreira Pinto, *Apontamentos para o Diccionario geographico do Brazil* (les deux premiers vol., comprenant seulement la lettre A, ont paru à Rio en 1887 et contiennent 650 pages grand in-8). — Baron Homem de Mello, *Excursões Geographicas* (dans le supplément du tome LI de la *Rev. de l'Institut hist. et géog.,* 1888). — E. Mouchez, *les Côtes du Brésil,* description et instructions nautiques (avec cartes marines). — E. Mouchez, *Positions géographiques de la côte orientale de l'Am. du Sud.* — Mendes de Almeida, *Atlas do Imperio do Brazil,* 1868, in-folio. — Lomellino de Carvalho, *Atlas do Imperio do Brazil;* Rio, 1882, in-fol., revu par le baron Homem de Mello et par le colonel Pimenta Bueno). — L.-J.-M. Penna, *Carta do Imp. do Brazil;* Rio, 1883. — H. Gerber, *Noções geographicas e administrativas da provincia de Minas-Geraes;* Rio, 1863. — J. Manoel de Macedo, *Notions de chorographie du Brésil* (traduit en français par Halbout); Leipzig, 1873, in-8. — W. von Eschwege, *Geognostische gemälde von Brasilien;* Weimar, 1822. — Du même, *Pluto Brasiliensis;* Berlin, 1833. — A. Pissis, *Mémoire sur la position géologique de la partie australe du Brésil et sur les soulèvements qui à diverses époques ont changé le relief de cette contrée* (présenté à l'Acad. des Sciences le 27 juin 1842). — Emile Levasseur, *Imperio do Brazil,* carte murale de l'empire du Brésil, 1887. — Liais, *Climat, géologie, faune et géographie botanique du Brésil;* Paris, 1872, in-8. — Hartt, *Scientific results of a journey in Brazil;* Boston, 1870. — Norberto de Souza, *Investigações sobre os recenseamentos da população geral do Imperio e de cada provincia de per si, tentados desde os tempos coloniaes;* Rio, 1870. — Baron d'Ourém, *Notice sur les bureaux de statistique au Brésil;* Pau, 1885. — *Recenseamento da população do Imperio do Brazil a que se procedeo no dia 1° de Agosto de 1872;* Rio, 1873-76, 23 vol. in-fol. — Camargo, *Quadro estatistico e geographico da prov. do Rio Grande do Sul* (travail organisé par ordre du président Homem de Mello); Porto-Alegre, 1868. — E. Pacheco-Chaves, *Relatorio da commissão central de estatitisca da prov. de S. Paulo* (nommée par le président Jean Alfred); S. Paulo, 1888. — Favilla Nunes, *A população, territorio, e representação nacional do Brazil;* Rio, 1888, in-8. — Burton, *Exploration of the Highlands of Brazil;* Londres, 1869, 2 vol. in-8. — Santa Anna Nery, *le Pays des Amazones;* Paris, 1885. — Dr Sigaud, *Du Climat et des maladies du Brésil;* Paris, 1844. — Horace Say, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil;* Paris, 1839. — Sturz, *A Review financial statistical, etc., of the Empire of Brazil;* Londres, 1837. — C.-B. d'Oliveira, *Systema financial do Brazil;* Saint-Pétersbourg, 1842. — Van der Straten Ponthoz, *le Budget du Brésil;* Bruxelles, 1854, 3 vol. in-8. — Charles Reybaud, *Le Brésil;* Paris, 1856. — Scully, *Brazil, its provinces and chief cities;* Londres, 1868. — Hadfield, *Brazil and River Plate;* Londres, 1877. — *L'Empire du Brésil à l'Exposition universelle de 1876 à Philadelphie;* Rio de Janeiro, 1876, in-8. — Guillemin, *Rapport à M. le Ministre de l'agriculture et du commerce sur sa mission au Brésil;* Paris, 1839. — *Le Brésil à l'exposition de Saint-Pétersbourg;* Saint-Pétersbourg, 1884, 3e éd., in-4. — Emile Allain, *Rio de Janeiro;* Paris, 1886, in-8. — Ed. de Grelle, ministre de Belgique à Rio, *Rapport sur le Brésil, présenté à M. le ministre des affaires étrangères;* Bruxelles, 1888. — C. Pinto de Figueiredo, *Breve noticia sobre o estado financeiro das provincias;* Rio, 1887 (Publication officielle des documents réunis par le ministre baron de Cotegipe). — Correia de Araujo, *Esboço chrono-synoptico da marcha governamental e economico-financeira do Brazil, de 1821 até 1888.* — Baron d'Ourém, *Etude sur la représentation proportionnelle au Brésil;* Paris, 1887 (extrait du *Bulletin de la Soc. de législation comparée*).

E. Levasseur et Rio-Branco.

3° Histoire. — André Thevet, *Singularitez de la France antarctique;* Paris, 1558, in-4 (réimprimé et annoté par P. Gaffarel; Paris, 1878, in-8): *la Chosmographie universelle;* Paris, 1573, in-fol. (avec une carte du Brésil où se trouvent indiqués les endroits dont il parle dans ces ouvrages; cette carte manque sur certains exemplaires); *Vie des hommes illustres;* Paris, 1584, in-fol.; *Voyages aux Indes australes* (mss. très intéressant de la Bibl. nationale de Paris. fs. français 15454). — Jean de Léry, *Hist. d'un voyage faict en la terre du Brésil;* La Rochelle, 1578, in-8 (nouv. éd. annotée par P. Gaffarel; Paris, 1880). — Claude d'Abbeville, *Hist. de la mission en l'isle de Maragnan;* Paris, 1614, in-8. — Yves d'Evreux, *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1611 et 1614;* Paris, 1864. — De Lastre, *Histoire véritable de ce qui s'est passé de nouveau entre les François et les Portugois en l'isle de*

Maragnan (publiée sans nom d'auteur à Paris, 1615). — D. DE CAMPO MORENO, *Jornada do Maranhão* (dans le 2e vol. des *Memorias para a Hist. do e tincto Estado do Maranhão*, publiés par C. Mendes d'Almeida; Rio, 1860). — VICENTE DO SALVADOR, *Historia do Brazil*, terminée en 1624 (en voie de pnblication à Rio, 1888, enrichie de notes par Capistrano de Abreu). — SIMÃO DE VASCONCELLOS, *Chronica da Companhia de Jesu do Estado do Brazil*; Lisbonne, 1663, in-fol. (il y a une édition de Rio, 1864, et une autre de Lisbonne, 1865). — JABOATÃO, *Novo Orbe Serafico Brasilico*; Rio, 1858-59, 3 vol. in-4. — GAFFAREL, *Hist. du Brésil français*; Paris, 1878, in-8. — GANDAVO, *Historia da provincia de Sãcta Cruz*; Lisbonne, 1576, in-4 (trad. en français par Torneiro Compans; réimpt. XXI de la *Rev. de l'Inst. Hist. du Brésil*). — ANCHIETA, *Informacões e fragmentos historicos* (1584-86), Rio, 1886, (publié par Capistrano de Abreu, V. Cabral et Caldeira), — NOBREGA, *Cartas do Brazil* (1549-60); Rio, 1886 (notes de Valle Cabral). — CARDIM, *Narrativa epistolar de uma viagem* (1583-90); Lisbonne, 1847. — ROCHA PITTA, *Historia da America Portugueza*; Lisbonne, 1730, in-fol. (réimprimé à Bahia et à Lisbonne). — SOUTHEY, *History of Brazil*; Londres, 1810-19, 3 vol. gr. in-4. — ARMITAGE, *the History of Brazil from 1808 to 1831*; Londres, 1836, 2 vol. — F.-A. DE VARNHAGEN, vicomte de PORTO-SEGURO, *Historia Geral do Brazil* (2e édit.); s. l., 1877, 2 vol. — HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*; Paris, 1836-39, 5 vol. in-8. — D'AVEZAC, *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil*; Paris, 1857, in-8. — F.-A. DE VARNHAGEN (vicomte de Porto-Seguro), *Examens de quelques points de l'histoire du Brésil*; Paris, 1858, in-8; *Amerigo Vespucci*; Lima, 1865, in-fol.; *le Premier voyage de Amerigo Vespucci*; Vienne, 1869, in-fol.; *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur florentin*; Vienne, 1870, in-fol.; *Ainda Amerigo Vespucci*; Vienne, 1874, in-fol.; *Sull'importanza d'un manos : crito inedito della biblioteca imperiale di Vienna* (dans le vol. LX des *Mém. de l'Acad. imp. de Vienne*); *Cartas de Amerigo Vespucci* (t. XL, part. Ire de la *Rev. de l'Inst. hist. du Brésil*), — C. DA SILVA, *l'Oyapock et l'Amazone*; Paris, 1861, 2 vol. in-8. — C. MENDES DE ALMEIDA, *Notas sobre a historia patria* (tomes XXXIX et XL. de la *Rev. de l'Inst. hist. du Brésil*). — CAPISTRANO DE ABREU, *Descobrimento do Brazil e seo desenvolvimento no seculo XIX*; Rio, 1883. — Du même, *A. Armada de D. Nuno Manoel*; Rio, 1880, pet. in-8. — N. DEL TECHO (Nicolas du Toict), *Historia provinciæ Paraquariæ Societatis Jesu*; Lille, 1673, in-fol. (C'est avec cet ouvrage, avec l'*Historia Arjentina* de RUI DIAZ DE GUZMAN, terminée en 1612, la *Conquista Espiritual* de MONTOYA et les deux ouvrages ne XARQUE sur les missionnaires du Paraguay, que CHARLEVOIX a composé en grande partie son *Histoire du Paraguay*). — NESTCHER, *les Hollandais au Brésil*; La Haye, 1853, 1 vol. — PORTO SEGURO, *Historia das luctas com os Hollandeses* (2e édit.); Lisbonne, 1872. — DUARTE D'ALBUQUERQUE, *Memorias diarias de la guerra del Brazil*; Madrid, 1654, in-4. — CALADO, *O Valeroso Lucideno*; Lisbonne, 1648, in-fol. — Raphael DE JESUZ, *Castrioto Lucitano*; Lisbonne, 1679, in-fol. — NIEUHOF, *Gedenkwaerdige Brasiliaense zee en Lantreize*; Amsterdam, 1682, in-fol. — MONTANUS, *Amerika*; Amsterdam, 1671, in-fol. av. gravures. — BARLÆUS (Gaspard van Baerle), *Rerum per octœnnium in Brasilia... sub præfectura Mauritii Nassavii... historia*; Amst., 1647, in-fol. (cartes et plusieurs gravures par F. Post, coloriées sur quelques rares exemplaires). — Vicomte de SÃO-LEOPOLDO, *Annaes da provincia de S. Pedro*; Paris, 1839. — PEREIRA DA SILVA, *Historia da Fundação do Imperio Brazileiro*; Paris, 1870, 3 vol. in-8; *Segundo Periodo do Reinado de D. Pedro I*; Paris, 1875, in-8; *Historia do Brazil de 1831 à 1840*; Rio, 1888, in-8. — PORTO-SEGURO (Varnhagen), *Historia da Independacia do Brazil* (mss.). — GOMES DA SILVA, *Memorias offerecidas à Nação Brazileira*; Londres, 1831, in-8. — Aug. DE SAINT-HILAIRE, *Précis de l'histoire des révolutions de l'Empire du Brésil* (à la fin du 2e vol. de son *Voyage dans le district des diamants*; Paris, 1832. Sur les événements de 1831, consulter aussi le 3e volume de Debret). — MOREIRA DE AZEVEDO, *Historia do Brazil de 1831 à 1840*; Rio, in-8. — *Paginas d'Historia Constitucional do Brazil, 1840-48*; Rio, 1870 (ouvrage anonyme du député MELLO MATTOS). — Baron d'OURÉM, *Notice générale sur les sessions parlementaires de 1877-1887*, publ. dans l'*Annuaire de législation comparée*, t. VII à XVII. — JOURDAN, *Guerra do Paraguay*; Rio, 1871, 1 vol. et atlas. — SCHNEIDER, *Historia da guerra da Triplice Alliança contra o Paraguay* (traduction de l'ouvrage allemand du lecteur de l'empereur Guillaume, annotée et augmentée par J.-M. da Silva Paranhos, baron de Rio-Branco; les trois volumes publiés vont jusqu'à la prise d'Humaïtá); 1er et 2e vol., Rio, 1875-1876; 3e, Paris, 1889. — B. MOSSÉ, *Dom Pedro II, empereur du Brésil* (ce livre est un résumé de l'histoire du règne actuel); Paris, 1889, in-8. — Dr COUTY; *l'Esclavage au Brésil*; Paris, 1881, in-8. — Du même, *le Brésil en 1884*; *ébauches sociologiques*; Rio, 1884, in-12. — E. LEVASSEUR, *l'Abolition de l'esclavage au Brésil*; Paris, 1888, in-8. — *Le Brésil en 1889*, par SANTA-ANNA NERY, GORCEIX, MORIZE, E. PRADO, LADISLÀU NETTO, TEFFÉ, FAVILLA NUNES, R. D'OLIVEIRA, REBOUÇAS, MAC DOWELL, ITAJUBÀ, LEITÃO DA CUNHA, FERREIRA DE ARAUJO, AMARO CAVALCANTI et RIO-BRANCO; Paris, 1889. in-8, avec une carte. — RIO-BRANCO, *Résumé de l'histoire du Brésil*; Paris, 1889, in-8. — *L'Abolition de l'esclavage au Brésil et compte rendu du banquet commémoratif à Paris*, suivi d'un historique de l'émancipation; Paris, 1889, in-8. — *Revista trimensal do Instituto Historico et Geographico do Brazil*, publiée par l'Institut historique, géogr. et ethnogr. brésilien (1er vol., 1839, année de sa fondation; tous les ans un gros vol. et quelquefois deux); Rio de Janeiro. — Le nombre des travaux historiques, géographiques, scientifiques et politiques publiés sur le Brésil est considérable. Il remplit dans une importante publication faite à Rio de Janeiro (1881-1883) deux volumes grand in-8, sous le titre de *Catalogo da Exposição de Historia do Brazil realizada pela Bibliotheca Nacional do Rio de Janeiro*, travail remarquable dû au baron de RAMIZ, alors directeur de la Bibl. Nat. de Rio, et au personnel de cette bibliothèque.

RIO-BRANCO.

4° Littérature et beaux-arts. — WOLF, *le Brésil littéraire*; Berlin, 1863. — Fernandes PINHEIRO, *Resumo de Historia litteraria*; Rio, 1872, 2 vol. — Sylvio ROMERO, *Historia da litteratura brazileira*; Rio, 1888, 2 vol. — Les ouvrages cités plus haut (Ouvr. gén.), de DEBRET (t. III), RUGENDAS, A. DE SAINT-HILAIRE, PORTO-SEGURO (*Hist. ger.*), passim. — A. BALBI, *Essai statistique sur le royaume de Portugal*; Paris, 1822, 2 vol. in-8. — PORTO-SEGURO, *Em serviço no norte da Europa*; Stockholm, 1874. — HUMBOLDT, *Cosmos*, II, p. 96. — VISCONDESSA DE CÁVALCANTI, *Catalogo das Medalhas brazileiras*; s. l., 1889. — PORTO-ALEGRE dans la *Rev. do Inst. hist.*, t. III et XIX. — SANTA ANNA-NERY, *le Folk-Lore brésilien*; Paris, 1888, in-8. — Gonzaga DUQUE-ESTRADA, *Historia da arte brazileira*; Rio, 1888, in-12.

RIO-BRANCO et Ed. PRADO.

5° Littérature juridique. — José de ALENCAR, *A Propriedade*, 1883; — *Esboços juridicos*, 1883; — *Uma these constitucional*, 1867; — *Habeas corpus*, 1868. — ALMEIDA E OLIVEIRA, *A Lei das Execuções*, 1887. — Thomaz ALVES, *Annotações ao Codigo criminal*, 1864-1883, 5 vol.; — *Direito militar*, t. Ier, 1866. — A.-J. AMARAL, *Legislação militar*, 3 vol. — Olegario de AQUINO E CASTRO, *Pratica das Correições*, 1862. — ARARIPE, *Consolidação do Processo criminal do Brazil*, 1876; — *Leis civis do Brazil*, 1885; — *Classificação das leis de Processo civil e criminal*, 1884; — *Relações do Imperio*, 1874. — AUTRAN, *Economia politica*, 1880, 2e éd.; — *Philosophia do Direito privado*, 1882, 2e éd. — AZEVEDO CASTRO, *Convenções consulares*, 1885; — *Commentario das leis e regulamentos sobre o imposto de transmissão*, 1874. — BARROS, *Direito financeiro*, 1855; — *Heranças jacentes*, 1858. — BANDEIRA, *Commentario á lei sobre o casamento acatholico*, 1876; — *O recurso de graça*, 1878; — *A propriedade das minas*, 1885. — BRAZ FLORENTINO (H. de Souza), *Do delicto*, 1860; — *Da reincidencia*, 1858; — *Dos Crimes por abuso de imprensa*, 1866; — *O Poder Moderador*, 1864; — *Recurso á Corôa*. 1867; imprimés tous à Recife. — CABRAL, *Direito administrativo brazileiro*, 1859. — CARNEIRO MAIA, *O Municipio*, 1883. — Affonso CELSO (depuis vicomte de OURO-PRETO), *O Penhor*, 1886; — *Marcas industriaes e nome commercial*, 1888. — CORTINES LAXE, *Camaras municipaes*, 1885. — R.-J. da CUNHA MATTOS, *Repertorio da legislação militar*, 1834-42, 3 vol. — CUNHA SALLES, *Obras juridicas sobre direito civil*, 1874-1884, 21 vol. — DIDIMO DA VEIGA (junior), *Commentario do Processo orphanologico de P. de Carvalho*, 1879, 2 vol. — DORIA (depuis baron de LORETO), *Questões juridicas*, 1881. — DRUMMOND, *Direito internacional*; Recife, 1867; — *Prelecções de Diplo-*

macia; Recife, 1867. — Felicio dos Santos, *Projecto de Codigo civil e commentario*, 1884-1886, 5 vol. — Ferreira, *Repertorio juridico do Mineiro*, 1884. — Ferreira Alves, *Leis relativas ao Juizo da Provedoria*, 1879, 2e éd. — Ferrão, *Formulario do Tabellião*, 1870. — Augusto Teixeira de Freitas, *Consolidação das Leis civis*, 1876, 3e éd.; — *Additamentos*, 1877; — *Esboço do Codigo civil* (4,908, articles), 1860-1864); — *Commentario ao Codigo de commercio*, 1878, 2 vol.; — *O Tabellionado*, 1881; — *Doctrina das acções*, 1880; — *Regras de Direito*, 1882; — *Tratado dos testamentos*, 1881; — *Primeiras linhas sobre o processo civil*, 1879. — Freitas junior, *Legislação eleitoral do Imperio*, 1881, 2 vol., 2e éd.; — *Processo da Conciliação*, 1878; *A lei das Terras*, 1882. — Furtado de Mendonça (F.-M. de Souza), *Excerpto do Direito administrativo patrio*, 1865; — *Repertorio Geral das Leis do Brazil*, 1847-1860, 5 vol. — José Furtado de Mendonça, *Direito hypothecario*, 1875. — J.-M. Galvão de Moura Lacerda, *Instituições de medecina legal brazileira*, 1 vol. — Gama Lobo, *Direitos e deveres dos estrangeiros no Brazil;* Maranhão, 1868. — Zacarias de Gôes e Vasconcellos, *Da natureza e limites do Poder Moderador*, 1862, 2e éd. — Lafayette Pereira, *Direitos de Familia*, 1869. — *Direito das Cousas*, 1877, 2 vol. — Liberato Barrozo, *Contratos mercantis;* — *A letra de cambio;* — *Questões de Direito criminal.* — Macedo Soares, *Tratado juridico-practico da medição e demarcação das terras*, 1882; — *Estudos Forenses*, 1887; — *Liberdade religiosa no Brazil.* — Machado, *Pratica dos aggravos*, 1876; — *Habeas corpus*, 1878; — *O notariado no Brazil*, 1887. — Magalhães Castro, *Reforma judiciaria; Projectos de Codigo criminal e Codigo de Processo criminal*, 1860-61, 2 vol.; — *O Direito de Graça*, 1887. — Maia, *Apontamentos para uso dos Procuradores da Coróa*, 1846; — *Direito Financeiro*, 1843. — Martins Torres, *Lei hypothecaria*, 1876. — Candido Mendes de Almeida, *Codigo Philippino* (annoté), 1870; — *Direito civil ecclesiastico*, 1866, 4 vol.; — *Auxiliar juridico*, 1869; — *Arestos do Supremo Tribunal*, 1885; — *Direito mercantil de Silva Lisboa* (annoté), 1874. — Mendes da Cunha, *O Codigo penal do Imperio*, 1851; — *Observações sobre o Codigo do Processo criminal*, 1852. — Monte, évêque de Rio de Janeiro (depuis comte de Irajá), *Elementos de Direito ecclesiastico*, 1857, 3 vol. — Orlando, *Codigo commercial do Imperio* (annoté), 1886, 4e éd. — Paula Baptista, *Theoria e practica do processo civil comparado com o commercial;* Pernambuco, 1872, 3e éd.; — *Hermeneutica juridica;* Pernambuco, 1872. — Paula Pessôa, *Codigo criminal* (annoté, 1877; — *Codigo do Processo criminal* (annoté); — *Reforma Judiciaria*, 1882, 2e éd. — Perdigão Malheiro, *Manual do Procurador dos Feitos*, 1859-1870, 2 vol.; — *Commentario à lei sobre a successão dos filhos naturaes*, 1857; — *Consultas sobre varias questões de direito*, 1884; annexées à l'étude bio-bibliographique de l'auteur par M. Azevedo Castro; — *A escravidão no Brazil*, 1866-1867, 3 vol. — *Reforma hypothecaria*, 1865. — Perdigão, *Manual do Codigo penal*, 1882, 2 vol. — Pereira Pinto, *Apontamentos para o Direito internacional ou Collecção completa dos Tratados celebrados pelo Brazil*, 1864-1869, 4 vol. — Pimenta Bueno (depuis marquis de São Vicente), *Direito publico brazileiro*, 1857, 2 vol.; — *Processo criminal brazileiro*, 1857; — *Direito internacional privado*, 1865; — *Beneplacito e recurso a Coróa*, 1873; — *Formalidades do Processo civil*, 1858. — J.-P. Machado Portella, *Constituição politica do Imperio confrontada com outras constituições*, 1876. — Ramalho (depuis baron de), *Instituições orphanologicas*, 1874; — *Praxe brazileira*, 1869; — *Elementos do Processo criminal*, 1856. — Rabello, *Estudos hypothecarios*, 1879. — A. Pereira Rebouças, *A consolidação das Leis civis* (observations sur l'ouvrage de Freitas sous ce titre); 1867. — V. Pereira do Rego, *Elementos de Direito administrativo brazileiro*, 1860. — Rego Barros, *Apontamentos sobre o contencioso administrativo*, 1874. — A. Ribas, *Curso de direito civil brazileiro*, 1880, 2 vol. — *Consolidação das Leis e regulamentos concernentes ao processo civil*, 1878; *Commentario à Consolidação*, 1879, 2 vol.; — *Direito administrativo brazileiro*, 1866; — *Da Posse*, 1883. — Rocha, *Sociedades em commandita*, 1884. — *Çommandita por acções*, 1885. — J.-C. Rodrigues, *Constituição politica do Imp. do Brazil annotada;* Rio, 1863, in-8. — Rubino de Oliveira, *Epitome de Direito admininistrativo;* S. Paulo, 1884. — Sá e Benevides, *Philosophia do Direito privado;* S. Paulo, 1884. — Seixas, *Ensaio de um Tratado sobre o Divorcio* 1880, 2e éd. — Silva Costa, *Revista Juridica* de 1862 à 872; — *Seguros maritimos e terrestres*, 1883; — *Contracto de conta corrente*, 1887; — *Satisfação do damno causado pelo delicto*, 1880. — Silva-Paranhos (depuis vicomte de Rio-Branco), *A Convenção de paz de 20 de fevereiro*, 1865. — Silveira de Souza, *Lições de Direito natural;* Recife. — Sobreira de Mello, *Commentario à legislação sobre os bens de defuntos e ausentes*, 1878, 3 vol.; — *Manual do Procurador Judicial e Extrajudicial*, 1880, 2 vol. — Souza, *Analyse et commentario de Constituição do Imperio*, 1867, 2 vol. — Souza Pinto, *Curso de direito cambial*, 1851; — *Processo civil brazileiro*, 1855, 5 vol. — Tarquinio de Souza (filho), *Ensino technino no Brazil*, 1887. — Tavares Bastos, *Organisação judiciara*, 1885; — *Empregos e officios de Justiça*, 1886; — *Execuções civeis e commerciaes*, 1887. — Titara, *Auditor Brazileiro*, 1855-59. — Tobias Barreto de Menezes, *Fundamento do direito de punir;* Escada, 1881; *Mandato criminal;* Recife, 1882; — *Menores e loucos*, 1884. — Manoel Dias de Toledo, *Lições academicas sobre o Codigo criminal*, 1878, 2e éd. — Trigo de Loureiro, *Instituições de Direito civil brazileiro*, 1884, 2 vol., 5e éd.; — *Processo civil*, 1850. — Trindade, *O Mandato*, 1862, 2e éd.; — *Supplemento*, 1866. — Vicomte de Uruguay, *Ensaio sobre o Direito administrativo*, 1862, 2 vol.; — *Estudos praticos sobre a administração das provincias*, 1865, 2 vol. — Vieira da Silva, *Historia interna do direito romano privado;* Maranhão. — Joaquim Villela Tavares, *Instituições de Direito publico ecclesiastico;* Recife, 1856, 2 vol., le deuxième pas terminé. — Jeronymo Villela Tavares, *Compendio de Direito ecclesiastico;* Recife, 2e éd. — Revues de droit et de jurisprudence : *Revista do Instituto dos advogados do Rio de Janeiro*, depuis 1862; — *O Direito*, depuis 1873; — *Gazeta Juridica*, depuis la même date; — *Resenha Juridica*, depuis 1884; toutes ces revues sont mensuelles et la dernière se publie à Ouro-Preto (Minas). — Les ouvrages qui ne portent pas l'indication du lieu de publication ont été imprimés à Rio de Janeiro. Ourém.

6° **Flore.** — Vellozo, *Floræ Fluminensis;* Rio de Janeiro, 1825-27, 12 vol. in-fol. (une seconde édition plus complète, publiée en 1881, forme le 5e vol. des *Archives du Muséum de Rio*). — Mikan, *Delectus floræ et faunæ brasiliensis;* Vienne, 1820, in-fol. — Pohl, *Plantarum Brasiliæ;* Vienne, 1827-31, 2 vol. in-fol. — Martius, *Tabulæ vegetationis in Brasilia physognomiam illustrantes*, 1858, in-fol.; *Die Physiognomie des Pflanzenreiches in Brasilian;* Munich, 1824, in-4; *Flora Brasiliensis* (en voie de publication depuis 1840). — A. de Saint-Hilaire (V. ouvrages généraux), *Végétation primitive dans la prov. de Minas Geraes;* Paris, 1837, in-8. — Wawra, *Botan. der Reise Kaiser Maximilians nach Brasilien;* Wien, 1866. — Ladislao Netto, *Itinéraire botanique dans la prov. de Minas Geraes;* Paris, 1866, in-8. — Freire Allemão, *Exploraçao botanica do Brazil*, II; Rio de Janeiro, 1864, in-4. — Gardner (V. Ouvrages généraux). — E. Liais, *Climat, Géolog., Faune et Géogr. bot. du Brésil;* Paris, 1872, pp. 555 et suiv. — Grisebach, *la Végétation du Globe*, trad. franç. par A. de Tchihattcheff; Paris, 1878, II, pp. 555 et suiv. — A. Engler, *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Pflanzenwelt*, II, pp. 187 et suiv. — E. Warming, *Une excursion aux montagnes du Brésil;* Liège, 1883, in-8, et *Annotationes biolog. in flor. Brasiliæ*, 1882, in-8. — Herbert Smith, *A região dos Campos* (*Rev. de la section de la Soc. de géogr. de Lisbonne au Brésil*, janv.-févr. 1885). P. Maury.

7° **Faune.** — F. de Azara, *Voyages dans l'Amérique mérid.;* Paris, 1809. — Piso, *Historia naturalis Brasilæ* et Marcgraf, *Historiæ rerum naturalium Brasiliæ;* Leyde, 1648, in-fol. — Piso et Marcgraf, *De Indiæ utriusque* (*Brasiliæ*) *re naturali;* Amsterdam, 1658, et trad. allemande par Lichtenstein; Berlin, 1829. — Spix et Martius, *Reise in Brasilien;* Munich, 1823-31. — Thunberg, *Fauna Guianensis, Brasiliensis, Americæ mérid.;* Upsal, 1823. — Max von Wield-Neuwied, *Beiträge zur naturgesch. von Brasilien;* Weimar, 1825-33. — Du même, *Brasilien. Natrag. und Bericht*, etc.; Francfort, 1850. — Du même, *Abbild. zur Naturgesch. Brasil.;* Weimar, 1822-31. — A. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique mérid.*, avec zoologie en 9 parties, etc.; Paris, 1834-47. — A. de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouv. cont.*, avec *Recueil d'observations de zoologie*, etc.; Paris, 1811-25. — F. de Castelneau, *Expédition scientif. dans l'Amérique du Sud;* zoologie par Gervais Des Murs, Guichenot, Lucas, 8 part.; Paris,

1855-62. — Burmeister, *Zoological Reise nach Brasilien*; Berlin, 1853. — Du même, *Syst. Uebersicht der Thiere Brasiliens*, 3 part.; Berlin, 1853-56. — Du même, *Erläuterungen zur Fauna Brasiliens*; Berlin, 1856. — Osculati, *Explorazione dei regioni equat. longo il Napo et il fl. d. Amazzoni*, description des vertébrés par Cornalia, Milan, 1850. — A. R. Wallace, *Travels on the Amazone and Rio Negro*; Londres, 1853. — R.-W. Bates, *The naturalist on the River Amazon*; Londres, 1863. — L. Agassiz, *Journey in Brazil*; Boston, 1868. — Du même, *Poissons de l'Amazone et de ses affluents*, dans *Ann. des Sc. nat.*, 5e série, V, 1866. — Hensel, *Beiträge zur Kenntn. d. Wirbelthiere Südbrasil*; Berlin, 1867-70. — M. Wagner, *Naturw. Reisen im tropic. America*; Suttgard, 1870. — F. Steindachner, *Die Süsswasser-Fische des Südöstl. Brazil.*, dans *Sitz-Ber.*, *Wiener Akad.*, 1874-77, et Add. *Denksr. Wiener Acad.*, 1882. — Du même, *Zur Kenntn. d. Flussfische Südamerikas*; Vienne, 1879-81. — Dr Fritz Müller (du Muséum de Rio), *Facts and arguments for Darwin*, *History of Crustacea*; Londres, 1869. — Bates, *Contrib. to Insect Fauna of the Amazonas Valley*, *Coléopt. Longicornes*; Londres, 1867. — G.-A. Boulanger, *List of Reptiles and Batrach. from Rio Grande do Sul*, dans *Ann. Nat., Hist.*, 1885. — Sclater et Salvyn, *Nomenclator Avium Neotropicalium*; Londres, 1873. — A. von Pelzeln, *Brasilische Säugethiere* (von J. Natterer gesa mm., 1817-35; Vienne, 1883. — Des mêmes, *Ornithologie*; Vienne, 1871). — Cope, *Reptiles*, dans *Proc. Ac. Phil.*, 1867-69, passim, — Perty, *Delectus animalium articulatorum in itinere Bras. coll. Spix et Martius*; Munich, 1830-34. — Wappæus, *Géographia physica do Brasil* (Faune, pp. 259 à 392); Rio de Janeiro, 1884. — H. Winge, *Jordfundne og nulevende Gnavere* (*Rodentia*) *fra Lagoa Santa*, *Minas Geraes*, « *E Museo Lundii* », III; Copenhague, 1887. E. Trouessart.

8e Paléontologie. — E. Liais, *Climat, géologie*, etc. *du Brésil*; Paris, 1872. — P.-W. Lund, *Om Huler i kalksteen, i det indre af Brasilien der tildeels indeholde Fossile knokkler*; Copenhague, 1836, 1 vol. avec pl. — Du même, *Blik paa Brasiliens dyreverden för sidste jordomvœllning* (*Mammalia fossilia*): Copenh., 1837-44, 2 vol. av. pl. col. (dans les *Kongl. Dansk. Selsk.* [Mém. de l'Académ. royale de Copenhague. classe physique], 1841-45). — Du même, *Lettres sur la Paléontologie brésilienne*, t. IV, (1842) et VI (1844), *de la Rev. de l'Inst. Hist. du Brésil, et Mém. de la Soc. des antiquaires du Nord*; Copenhague, 1847. — Du même, *Memorias Cavernas existentes no calcareo do interior do Brazil, contendo algumas d'ellas ossadas fosseis* (Mémoire de 1836, publ. en 1884 dans *Annaes da Escola de Minas de Ouro-Preto*). — Gorceix, *Lund e sua obras no brazil segundo o professor Reinhard* (*Annaes da Escola de Minas de Ouro-Preto*); Rio de Janeiro, 1884. — P. Gervais, *Recherches sur les Mammifères fossiles de l'Amérique mérid.*; Paris, 1853. — Du même, *Mémoire sur plusieurs mammif. fossiles de l'Amérique mérid.*, 1873. — H. Gervais et Ameghino, *Mammifères fossiles de l'Amérique du Sud* (en espagnol et en français); Paris, 1880, in-8. — Reinhard, *Skrift. Vidensk-Selsk*; Copenhague, 1875-81. — J.-E. Boas, *Om en foss. Zebraforma fra Brazil. Campos*; Copenhague, 1881. — E.-D. Cope, *A contribution to the Vertebrate Paleontology of Brazil* (*Bull. of the American Philos. Society*, 1885, et *Paleontol. Bull.* n° 40); Philadelphie, 1885. — O. Winge, *Fuglefra Knoglehuler i Brasilien*, « *E Museo Lundii* », II; Copenhague, 1887. — White, *Contribuições à Paleontologia do Brazil* (en portugais et en anglais), dans *Archivos do Muséo nacional do Rio de Janeiro*, vol. VII, 1887, avec 28 pl. (et pp. 3-6), un index bibliogr. des publications antérieures sur la paléontologie des invertébrés de l'Amérique du Sud. E. Trouessart.

9e Anthropologie. — Lund (V. 8e Paléontologie). — Lütken, *Exposition de quelques-uns des crânes et des autres ossements humains de Minas Geraes, découverts et déterrés par le prof. Lund* (publ. dans le compte-rendu de la 5e session du *Congrès international des Américanistes*; Copenhague, 1883. — Conçalves Dias, *O. Brazil e Oceania* (t. XXX, 1867, de *la Revue de l'Inst. hist. du Brésil*). — Martius, *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas, zumal Brasiliens*; Leipzig, 1867, 2 vol. in-8. — Ferdinand Denis, *Mémoire sur les ornements de la lèvre inférieure en usage chez quelques peuples de l'Amérique*; Paris, 1848. — Rath, *Noticia ethnologica sobre um povo que habitou a costa do Brazil, bem como o seo interior*, *in Rev. de l'Inst. Hist. du Brésil*, t. XXXIV, 1re partie (1871). — Varnhagen, (vicomte de Porto-Seguro, *Ethnographia indigena* (*Rev. de l'Inst. hist. du Brésil*, 1849-1858). — Couto de Magalhães, *O Selvalgem*; Rio, 1876, in-8. — S. Romero, *Ethnologia selvagem*; Recife, 1875, in-8. — G. Gravier, *Etude sur le sauvage du Brésil*; Paris, 1881, pet. in-4. — Varnhagen (V. de Porto-Seguro), *l'Origine touranienne des Tupis-Caribes*; Vienne, 1876, gr. in-8. — Barbosa Rodrigues, *Antiguidades do Amazonas* (publié de 1876-80 dans la rev. *Ensaios de Sciencia* [nombreuses gravures]; Rio). — Du même, *Idolo Amazonico*; Rio, 1875. — Hartt, *Brazilian rock inscriptions*, 1871, in-8. — O. Canstatt, *Brasilien Land. und Leute*; Berlin, 1877, in-8. — *Archivos do Museo Nacional do Rio de Janeiro*, sous la direction du conseiller Ladislão Netto (le t. VI de 1855 est entièrement consacré à l'Exposition anthropologique de Rio en 1882, et contient de nombreuses gravures, coloriées dans un certain nombre d'exemplaires). — Charles Wiener, *Estudos sobre a Sambaquis do Sul do Brazil* (*Archives* citées, 1876, t. I). — Hartt, *Tangàs de barro cosido* (*Ibid.*); *Descripção dos objectos de pedra conservados no museo nacional* (*Ibid.*). — Lacerda et Peixoto, *Contribuições para o estudo anthropologico das raças indigenas do Brazil* (*Ibid.*). — Ferreira Penna, *Breve noticia sobre os Sambaquis do Pará* (*Ibid.*, 1877, t. II); *Apontamentos sobre os Ceramios do Pará* (*Ibid.*). — Ladislão Netto, *Apontamentos sobre os tembetás* (*Ibid.*). — Lacerda, *Craneos de Maracá, Guyana Brazileira* (*Ibid.*, 1881, t. IV). — Hartt, *Contribuições para a ethnologia do Valle do Amazonas* (*Ibid.*, 1885, t. VI). — Lacerda, *O homen dos Sambaquis* (*Ibid.*). — Peixoto, *Novos estudos craneologicos sobre os Botocudos* (*Ibid.*). — Ladislão Netto, *Investigações sobre a archeologia brazileira* (*Ibid.*). — Du même, *Conférence faite au Muséum National de Rio de Janeiro sur l'archéologie brésilienne*; Rio, 1885, in-8. — Hartt, *Amazonian tortoise myths*; Rio, 1875, in-8. — Vlasto, *Instruments de pierre au Brésil*, dans *Bull. soc. d'anthrop. de Paris*, 1881. — Quatrefages, *l'Homme fossile de Lagoa-Santa au Brésil et ses descendants actuels*; Moscou, 1881, broch. in-fol. extr. du C. r. du Congrès d'Anthrop. — Ph. Rey, *Sur les Botocudos*, dans *Bull. Soc. d'anthrop.*; Paris, 1884. — Du même, *Etude anthropologique sur les Botocudos*; Paris, 1880, in-8. — Blumenbach, *Decades craniorum*, 5e cahier. — A. W. Meyer, *Die Nephritfrage, ein ethnologisches Problem*; Dresde, 1883. — *Guia da exposição Anthropologica Brazileira*; Rio de Janeiro, 1882, broch. in-8. — *Revista da Exposição anthropol. Brazileira* (publiée sous la direction du Dr Mello Moraes fils); Rio, 1882, in-fol. avec gravures. K. von den Steinen, *Durch Central-Brasilien*; Leipzig, 1886, in-4. — Marquis de Nadaillac, *l'Amérique préhistorique*; Paris, 1883. Rio-Branço et Zaborowski.

10e Linguistique. — Anchieta, *Arte de grammatica da lingua mais usada no Brazil*; Leipzig, 1874, nouv. éd., in-8. — Ruiz de Montoya, *Arte de la lengua guarani, ó mas bien tupi*, éd. de Vienne, 1876 (soigneusement revue par Varnhagen). — L. Figueira, *Arte da gram. da lingua brasilica*; Leipzig, 1878, réimpr., in-8. — Platzmann, *Grammatica der brasilianischen Sprache*; Leipzig, 1874, in-8. — Mamiani, *Arte de grammatica da lingua Kiriri* (introduction par Almeida Nogueira); Rio, 1877, 2e éd., gr. in-8. — Martius, *Glossaria linguarum brasiliensium*; Leipzig, 1867, in-8. — Couto de Magalhães, *Curso da lingua geral*; Rio, 1876, in-8. — B.-C. d'Almeida Nogueira (travaux très remarquables), *Apontamentos sobre o Abañeénga, tambem chamado guarani ou tupi*; Rio, 1876-88, gr. in-8 (3 parties publiées dans la *Rev. Ensaios de Sciencia*); *Esboço grammatical do abañeé* (vol. VI des *Annaes da Bibliotheca nac. de Rio*, 1879); *Vocabulario das palavras guaranis usadas pelo traductor da Conquista espiritual* (vol. VII des *Annales de la Bibl.*). — Barbosa Rodrigues, *A lingua geral do Amazonas e o guarany* (dans le suppl. au vol. de 1888 de la *Rev. de l'Inst. Hist. du Brésil*). — A. d'Escragnolle Taunay, *Os Indios Caingangs* (Coroados de Guarapuava), et vocabulaire (même vol. de la *Rev.*). — Beaurepaire-Rohan, *Diccionario de vocabulos brazileiros*, Rio, 1889, in-8. — Valle Cabral, *Bibliographia das obras tanto impressas como manuscriptas relativas à lingua tupi ou guarani, tambem chamada lingua geral do Brazil*; Rio, 1880, in-8 (pub. aussi dans le vol. VIII des *Annales de la Bibl. nat. de Rio*). Rio-Branco.

CORRIGENDA ET ADDENDA

4e page, 1re colonne, 36e ligne. — Le traité confiant au président des Etats-Unis l'arbitrage de la question relative aux limites du Brésil et de la République Argentine a été signé en effet à Buenos-Aires le 7 sept. 1889.

7e — 1re — 50e — — Corrumbá. *Lisez :* Corumbá.

13e — 1re — 36e — — *Aguapepy.* — *Aguapehy.*

15e — 2e — 2e lig. de la note. — *Caá-pau.* — *Caá-paũ.*

17e — 2e — 58e ligne. — d'après Pr. — d'après le Pr.

18e — 1re — 10e — — La parenthèse placée à la ligne suivante, après le mot venimeuse, doit être placée à la fin de cette ligne 10, après le mot Crotales.

18e — 1re — 26e — — *Hylidœ Polypedalidœ. Lisez : Hilydœ, Polypedalidœ.*

30e — 1re — 13e — — à Rio, ou. *Lisez :* à Rio, on.

34e — 2e — 58e — — celui *Humaïtá. Lisez :* celui d'*Humaïtá.*

40e — 2e — 23e — — de maisons), se trouvent... *Lisez :* de maisons) et la mer, se trouvent...

45e et 46e — » — » — — Le gouvernement impérial (octobre 1889) vient de faire la conversion de sa dette extérieure 5 % (emprunts de 1865, 1871, 1875, 1886) en titres 4 %. Le nouvel emprunt, souscrit à Londres et à Paris, a été de 20,000,000 de livres sterling, et le taux d'émission de 90. En même temps le ministre des finances, vicomte de Ouro-Preto, a contracté un emprunt intérieur de 100,000,000 de milréis, en titres 4 %, destiné au rachat du papier-monnaie.

51e — 2e — 42e — — les inspecteurs généraux. *Lisez :* ainsi que par les inspecteurs généraux.

54e — 1re — 32e — — Une virgule manque après le mot bachocira.

56e — 1re — 24e — — Catumby. *Lisez :* Maruhy. — Ribeyrolles n'est pas mort de la fièvre jaune, comme l'a dit un grand dictionnaire, mais d'une péritonite.

57e — 2e — 22e — — Le jésuite. *Lisez :* Le franciscain.

57e — 2e — 23e — — Bahia, écrivit... *Lisez :* Bahia, et élève des jésuites, écrivit, etc.

59e — 1re — 13e — — *A Luz Brazileira. Lisez : A Luz Brazileira* (1828) et *Nova Luz Brazileira* (1829-31).

60e — 1re — 1re ligne apr. la grav. — Nous ne sommes pas sûrs du véritable nom de l'Aleijadinho. D'après les renseignements qui nous ont été envoyés de Minas, il s'appelait Antoine-Joseph da Silva; mais nous venons de vérifier qu'il y a dans la collection des manuscrits de l'Institut historique du Brésil une biographie de cet artiste et qu'il y est désigné sous le nom d'Antoine-François Lisboa. Dans le t. XXI de la *Revue de l'Inst.*, pp. 488, 523 et 588, il est nommé tantôt Lisboa et tantôt Silva. D'après Burton, on lui attribue aussi le nom d'Ignace.

60e — 2e — 8e ligne apr. la grav. — Une virgule manque après Angra dos Reis.

69e — 2e — 29e ligne du § 3. — 9,200 en exploitation. *Lisez :* 9,324 en exploitation le 31 déc. 1888.

74e — 2e — 28e — — Nous avons dit plus haut qu'un emprunt intérieur de 100 millions de milréis, ou 100 mille contos, vient d'être fait (oct. 1889) pour être appliqué au rachat du papier-monnaie.

74e — 2e — 6e ligne apr. le tabl. — La Banque internationale du Brésil est devenue en oct. 1889 la Banque nationale.

APPENDICE

MAISON IMPÉRIALE DU BRÉSIL

PAR

M. le baron de RIO-BRANCO [1]

Cette dynastie, qui représente la branche aînée de la maison de Bragance, a été fondée en 1822 par le prince royal Dom Pedro, alors régent du royaume du Brésil, fils aîné de Jean VI, roi du Portugal, du Brésil et des Algarves. Il fut acclamé empereur constitutionnel du Brésil sous le nom de Dom Pedro Ier, le 12 oct. 1822, et couronné à Rio de Janeiro le 1er déc. de la même année. L'indépendance du Brésil fut reconnue par le Portugal en 1825. En 1826 Dom Pedro succéda à son père comme roi de Portugal (sous le nom de Dom Pedro IV) ; mais la même année (2 mai), après avoir promulgué à Rio une charte constitutionnelle pour ce royaume, il abdiqua la nouvelle couronne en faveur de sa fille aînée, Dona Maria II. Le 7 avr. 1831, il renonça également au trône du Brésil au profit de son fils Dom Pedro II, né à Rio de Janeiro le 2 déc. 1825, de son mariage avec l'archiduchesse Léopoldine (fille de François II, empereur d'Autriche). Une régence élective gouverna l'empire jusqu'au 23 juil. 1840, date de la proclamation de la majorité du jeune empereur.

De son mariage par procuration, le 30 mai, et en personne le 4 sept. 1843, avec Dona Thérèse-Christine-Marie, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, Dom Pedro II a eu deux fils (Alfonse et Pedro), morts jeunes, et deux filles :

1° Dona Izabel, princesse impériale et héritière du trône, née à Rio le 29 juil. 1846, mariée le 15 oct. 1864 au prince Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours ; ils ont trois fils, les princes D. Pedro, prince du Grand-Pará (né à Pétropolis le 15 oct. 1875), D. Louis (né à Pétropolis le 26 janv. 1878), et D. Antoine (né à Paris le 9 août 1881) ;

2° Dona Léopoldine, née à Rio le 13 juil. 1847, mariée le 15 déc. 1864 au prince Auguste, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, petit-fils (par sa mère) du roi Louis-Philippe, et morte le 7 fév. 1871 à Vienne, laissant quatre fils, dont trois sont vivants : D. Pedro Auguste (né à Rio le 19 mars 1866), D. Auguste (né à Rio le 6 déc. 1867) et D. Louis-Gaston (né à Vienne le 16 sept. 1870).

La sœur aînée de D. Pedro II (Dona Maria II), comme nous l'avons dit, a été reine de Portugal ; deux autres sœurs se sont mariées : l'une, Dona Januaria, avec le prince Louis de Bourbon, comte d'Aquila ; l'autre, Dona Françoise, avec le prince de Joinville. Le roi actuel de Portugal, Dom Louis Ier, est un neveu de Dom Pedro II. 62

[1] Dans la *Grande Encyclopédie*, tome VII, page 1127, cet article a pour titre : BRÉSIL (MAISON IMPÉRIALE DU).

QUELQUES NOTES SUR LA LANGUE TUPÍ

PAR

* * *

Lorsque les Portugais, après la découverte de Cabral (1500), commencèrent à explorer et à coloniser le Brésil, ils trouvèrent tout le long de la côte, depuis la Plata jusqu'au delà des bouches de l'Amazone, des tribus d'Indiens d'une même nation, parlant la même langue et désignés sous le nom collectif de *Tupís*[1]. L'étymologie de ce mot est douteuse ; entre les différentes explications qu'on en donne, la plus acceptable semble être celle du vicomte de Porto-Seguro : *t'ypí*, ceux de la génération primitive[2]. On a aussi fait dériver ce mot de *Tupan*. C'était le nom de la divinité chez tous les Tupis ; ce nom avait même été adopté par d'autres nations indiennes, notamment par certaines tribus des Botocudos. Le mot *Tupã* (Tupan) est décomposé par Montoya d'une manière singulière : *tu*, particule d'admiration, et *pã* (pan), particule interrogative[3].

Au S.-O. du Brésil, dans le bassin du Paraná (*pará*, mer ; *nã*, semblable ; *paranã*, semblable à la mer), et du Paraguay (*paraguá*, couronne de plumes ; *i*, rivière ; riv. des couronnes), se trouvaient et se trouvent encore les *Guaranís* (*guaraní*, ou plutôt, *guarini*, guerre ; *guarinyhára*, guerrier). Ils parlaient, à peu de chose près, la même langue que les Tupís du Brésil. Cette langue guarano-tupi est désignée sous le nom d'*abáñeenga*.

Les Guarano-Tupís se sont toujours montrés plus accessibles à la civilisation européenne que les autres Indiens du Brésil qui parlaient des langues différentes. Ces derniers étaient désignés sous le nom général de *Tapuyas* (ennemis, étrangers ; de *tàpï*, prendre acheter, et *eïi*, multitude ; multitude des prisonniers ou des esclaves)[4]. Aujourd'hui, le nombre des Tupís de la côte est fort réduit parce qu'ils ont été repoussés vers l'intérieur ou absorbés par la civilisation, et leur langue a été très modifiée par l'espagnol et le portugais.

Les noms de différentes tribus Tupís qui occupaient le littoral au XVIe siècle sont aujourd'hui inconnus. Ils n'ont plus d'ailleurs qu'un intérêt historique, comme ceux des Tamoyos de la province de Rio-de-Janeiro et de la partie orientale de São-Paulo (*tamoï*, grand-père), les Temiminós (*Temÿ mŷnõ* petit-fils), les Tupiniquins de l'Espirito-Santo (*Tupinikê*, Tupis voisins), les Tupinambás (Tïpï-abá, Tïpïnabá, homme viril, fort) des provinces de Bahia, de Piauhy et de Maranhão. D'autres Indiens étaient désignés sous le nom de Tupinaes (mauvais tupí ; *aí*, mauvais, méchant). Ces dénominations étaient très nombreuses. Dans l'intérieur du Brésil on rencontre encore des membres disséminés de cette race tupí, comme les Manitsauás du haut Xingú, les Jurunas du bas Xingú, les Apiacás, les Mundurucús et les Mauhés sur le Tapajóz, les Araquajús sur le Parú. Il faudrait de plus longs développements que nous ne pouvons en donner dans cette note pour présenter la nomenclature à peu près complète des Indiens qui habitent encore le Brésil.

L'abáñeenga ou guarano-tupí, très répandu dans le Brésil, au Paraguay et dans le territoire situé entre l'Uruguay et le Paraná, a été étudié au XVIe siècle par les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Ceux-ci, en composant des grammaires, des vocabulaires, des catéchismes, s'ingénièrent à réunir tous les dialectes. Jusque-là ces dialectes n'avaient jamais été écrits et ils étaient sujets à des changements fréquents et rapides, comme les migrations des tribus plus ou moins nomades qui les parlaient. Les Jésuites formèrent ainsi la « langue générale brésilienne » *(lingua geral brazilica)*, qui est encore en usage dans les provinces de Pará et de l'Amazone, non seulement dans le commerce des Blancs avec les Indiens à moitié civilisés *(Indios mansos, ladinos)*, mais aussi dans le commerce de ces derniers avec les sauvages. Cette langue générale brésilienne a été originairement cultivée et

[1] Prononcez *Toupis*. L'*u* portugais a le son de *ou*.

[2] PORTO-SEGURO, *Historia Geral do Brazil*, 2e édit., p. 17. Conf. MONTOYA, *ïpï*, commencement, les ancêtres ; et BAPTISTA-CAETANO L'ALMEIDA NOGUEIRA (t. VII des *Annales* de la Bibl. nat. de Rio), *ypï*, *ïpï*, commencement, base, origine, primitif, premier, principal, etc.

[3] ALMEIDA NOGUEIRA fait dériver Tupan du verbe *tub*, être, dont le participe est *tupara*, *tupana*.

[4] ALMEIDA NOGUEIRA, t. VII des *Annales* citées, p. 483.

fixée pour l'usage des missions [1] dans les collèges des Jésuites de Bahia, d'Olinda et de Rio de Janeiro et dans leurs maisons ou résidences d'Ilhéos, de Porto-Seguro, de Espirito-Santo, de São Vicente et de São Paulo de Piratininga. Plus tard, au XVIIe siècle, les Jésuites commencèrent leurs missions à Maranhão et dans le bassin de l'Amazone. Jusqu'en 1755, la langue générale est restée celle de la chaire dans les missions jésuitiques du Brésil, surtout dans la région septentrionale.

La première grammaire de la langue générale a été composée à São Vicente par le célèbre Père Joseph de Anchieta [2] : c'est l'*Arte de grammatica da lingoa mais usada na costa do Brazil*, imprimée à Coimbre en 1595. Puis vinrent le *Catecismo na lingoa brasilica*, du Père Antonio de Araujo (Lisbonne, 1618) [3] ; l'*Arte de grammatica da lingua brasilica*, du Père Luiz Figueira (Lisbonne, sans date, mais imprimée en 1621) [4] ; le *Tesoro de la lengua guarani* (Madrid, 1639), l'*Arte y bocabulario de la lengua guarani* et le *Catecismo de la lengua guarani*, du Père Antonio Ruiz de Montoya (Madrid, 1640) [5] ; et le *Compendio da doutrina christãa na lingua portugueza e brasilica*, du Père Betendorf (Lisbonne, 1687) [6]. Ces ouvrages ont été réédités. Le catéchisme du Père Araujo a été réimprimé en 1686, à Lisbonne, et la grammaire du Père Figueira en 1687 et en 1785, à Lisbonne, et en 1851-52, à Bahia. Le Père Paulo Restivo a fait imprimer, avec corrections et additions, à Santa-Maria la Mayor [7], en 1722, le vocabulaire de Montoya et, en 1724, la grammaire (Arte) [1]. Le savant botaniste brésilien Conceição Velloso a publié en 1800 à Lisbonne une nouvelle édition de l'ouvrage de Betendorf, et, grâce à Platzmann et au vicomte de Porto-Seguro, nous possédons des éditions modernes des travaux d'Anchieta, de Figueira et de Montoya [2]. Il est regrettable que les deux volumes du Père Restivo n'aient pas été réimprimés ; ils sont devenus extrêmement rares.

Les ouvrages suivants sont aussi très intéressants pour l'étude du guarani : *Explicacion de el Catechismo en la lengua guarani par Nicolas Yapugai con direccion del P. Paulo Restivo de la Compañia de Jesus* (Santa Maria la Mayor, 1724) [3] ; *Sermones y exemplos en lengua guarani por Nicolas Yapugay con direccion de un Religioso de la Compañia de Jesus* (San Francisco Xavier, 1727) [4] ; *Ara poru aguïyey haba*, du P. Joseph Insaurralde (Madrid, 1759-60, 2 vol. pet. in-8).

Parmi les manuscrits du XVIe au XVIIIe siècle, on peut citer les écrits et poésies du P. Anchieta en langue tupi, la *Breve noticia de la lengua guarani sacada de el Arte y escritos de los PP. Antonio Ruiz de Montoya y Simon Bandini*, manuscrit de 1718, qui apartient à la bibliothèque de l'Empereur du Brésil, et le *Journal du siège de la Colonia en 1704*.

Une traduction guarani, modifiée et résumée en partie, de la *Conquista espiritual* de Montoya, a été publiée dans le t. VI des *Annales de la bibliothèque nationale* de Rio de Janeiro, et traduite en portugais par Baptista Caetano de Almeida Nogueira, qui l'a fait suivre d'un vocabulaire (t. VII des *Annales*), travail de la plus haute

[1] En portugais, *Missão* (*Missões*, au pluriel) ; en espagnol, *Mision* (*Misiones*, au pluriel). Un village d'Indiens convertis était désigné par les Espagnols sous les noms de *Mision* ou de *Reduccion* (*reducciones*, au pluriel), par les Portugais sous les noms de *Missão* ou de *Reducção* (*reducções*, au pluriel). Souvent les Espagnols donnaient à ces missions le nom de *Pueblo*, applicable à tous les villages, tandis qu'au Brésil on a désigné toujours, et on désigne encore, sous le nom d'*Aldeia* les villages d'indiens convertis ou non. Les villages non indiens sont nommés au Brésil des *povoações* (*povoação*, au singulier).

[2] JOSEPH DE ANCHIETA, né à San Cristobal de Laguna ; dans l'île de Teneriffe, le 7 avr. 1534, fit ses études à Coïmbre et entra le 1er mai 1551 dans la Compagnie de Jésus. Il arriva à Bahia le 8 juil. 1553 et, depuis lors il ne quitta plus le Brésil. Il mourut le 7 juin 1557 à Reritytba, village qui est devenu la ville de Benevente, dans la prov. d'Espirito Santo, et dont le nom vient d'être changé, par l'Assemblée législative de cette province, contre celui d'Anchieta.

[3] Le Père ANTONIO DE ARAUJO est né dans l'île de São Miguel (Açores) en 1566. Entré dans la Compagnie de Jésus à Bahia, il est mort en 1632.

[4] Le Père Luiz FIGUEIRA, né à Almodovar (Alemtejo, Portugal) en 1575, entra dans la Compagnie de Jésus, à Évora, en 1599, et passa au Brésil en 1602. Ayant fait naufrage en 1643 devant l'île de Marajó, il est mort martyr entre les mains des Aruans, sauvages qui habitaient cette île. Voir sur sa mort le Père JOSÉ DE MORAES, *Hist. da Companhia de Jesus na extincta provincia do Maranhão e Pará*, liv. III, chap. IV.

[5] Le Père Antonio RUIZ DE MONTOYA, de la Société de Jésus, est né à Lima en 1583 et y est mort en 1652. Il a été un des fondateurs des missions jésuitiques des bassins du Paraná, de l'Uruguay et du Jacuhy, détruites en grande partie par les Paulistas aussitôt après leur fondation.

[6] Le Père Jean-Philippe BETENDORF, né à Luxembourg en 1626, entra dans la Compagnie de Jésus en 1645, et fut envoyé au Brésil en 1674. En 1697, il vivait encore à Maranhão.

[7] Santa Maria la Mayor n'était pas le bourg de Loreto comme l'a supposé un bibliographe moderne. Le premier de ces bourgs (Pueblo) se trouvait sur une colline non loin de la rive droite de l'Uruguay, en amont de l'Ijuhy, affluent de la rive gauche. Ce bourg a été rasé en 1817, et on n'y voit aujourd'hui que quelques ruines.

[1] *Vocabulario de la lengva gvarani compvesto por el Padre Antonio Ruiz de la Campañia de Jesus Revisto, y augmentado por otro Religioso de la misma Compañia*. En el Pueblo de S. Maria la Mayor. El Ano de MDCCXXII. In-4° de 2 ff. prélim. et 589 pp. — *Arte de la lengua Guarani por el P. Antonio Ruiz de Montoya, de la Compañia de Jesus, con los escolios anotaciones y apendices del P. Paulo Restivo de la misma Compañia sacados de los papeles del P. Simon Bandini y de otros*. En el Pueblo de S. Maria la Mayor. El año de el Señor MDCCXXIV.

Le Père Restivo déclare, dans l'avis au lecteur de l'*Arte*, avoir utilisé les travaux des PP. Bandini, Mendoza, Pompeyo, Insaurralde, Martinez et Nicolas Yapugay. — L'Empereur du Brésil et la Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro possèdent des exemplaires du *Vocabulario* de Restivo, et le docteur Couto de Magalhães possède un exemplaire de l'*Arte* du même auteur.

[2] La grammaire d'Anchieta a été réimprimée par J. Platzmann, à Leipzig, en 1874 et en 1876 (cette dernière édition est un *fac simile* de la première). La grammaire de Figueira, à Bahia, en 1851-52, par Silva Guimarães ; à Leipzig, en 1878 par Platzmann ; à Rio de Janeiro, en 1880, par M. Emile Allain, qui l'a annotée ; le *Tesoro*, l'*Arte* et le *Vocabulario* de Montoya, par Platzmann, à Leipzig, en 1876 (réimpression *fac simile*) et la même année par le vicomte de Porto-Seguro, à Vienne.

[3] Le vicomte de Porto-Seguro a publié à Vienne en 1876 l'*Historia da Paixão de Christo e taboas dos parentescos em lingua tupi*, extraits de cet ouvrage.

[4] Le Pueblo de San Francisco Xavier a été détruit en 1817. Près de ses ruines s'élève aujourd'hui le village de San Javier sur le « territoire » argentin de Misiones (« Gobernacion » ou « territorio nacional de Misiones »).

valeur, comme tous les écrits de ce savant sur l'*abáñeenga*[1].

La bibliographie du guarano-tupi se trouve dans le t. VIII des *Annales de la bibliothèque nationale* de Rio de Janeiro [2]. Quelques écrits plus récents sont en outre mentionnés dans le § Linguistique de la bibliographie qui accompagne le Brésil.

Malgré le mérite incontestable des PP. Anchieta, Figueira et Montoya, et des autres jésuites qui ont écrit les premiers sur la langue générale des Indiens du Brésil et du Paraguay, on ne peut s'empêcher de reconnaître que leurs ouvrages grammaticaux sont trop artificiels, c.-à-d. trop calqués sur les modèles de la grammaire latine, en vogue à cette époque, quoique le caractère et le génie de la langue latine et du guarano-tupí soient tout à fait différents. Il en résulte que nous sommes privés jusqu'ici d'une grammaire rationnelle, laquelle ne pourrait être composée que par un savant d'esprit indépendant qui tiendrait compte des lois de la linguistique moderne, tout en utilisant les immenses matériaux accumulés par les jésuites et en se pénétrant du caractère et du génie particuliers du guarano-tupí.

Cette langue partage avec celle des deux Amériques le caractère polysynthétique ou agglutinatif: ce qui a contribué à sa propagation rapide et étendue. Les radicaux, généralement monosyllabiques ou dissyllabiques (souvent irréductibles, jusqu'à présent du moins), se réunissent simplement par juxtaposition et sans art (V. plus haut la formation du mot tupan) pour exprimer une idée plus ou moins complexe. Toutefois les mots ne possèdent pas la faculté des flexions si fréquentes dans les idiomes plus riches (par exemple dans les langues sémitiques et indo-germaniques) qui donnent de la clarté à l'expression des idées et rendent avec aisance et par des procédés logiques les nuances les plus délicates de la pensée. Au lieu de cela, on rencontre des particules qui doivent représenter toutes les catégories grammaticales et syntaxiques.

Les PP. jésuites ont un peu trop loué « la délicatesse, la facilité, la suavité, la richesse et l'élégance » de cette langue; ils lui ont même attribué une perfection égale à celle du grec, du latin et de l'hébreu. Enoncée d'une façon aussi générale, cette assertion est très exagérée. Les premiers missionnaires qui ont dirigé cet idiome tout à fait primitif dans des voies nouvelles en le forçant à exprimer même des idées abstraites et religieuses avec de si pauvres moyens, ont un mérite incontestable; mais les mêmes résultats ont été obtenus, et quelquefois plus parfaitement encore, avec d'autres langues de la même classe agglutinante en Afrique, en Asie, en Australie, en Europe et en Amérique, et même avec des langues encore plus rigides, comme les langues isolantes ou monosyllabiques, telles que le chinois. Les missionnaires, au Brésil comme au Paraguay, ont été forcés, naturellement, de faire adopter par les Indiens beaucoup de mots portugais et espagnols, surtout des termes religieux et ecclésiastiques.

L'absence des consonnes *f* et *l*, *ɛ* et *z* (ces dernières remplacées par le *ç* prononcé doucement avec la bouche peu ouverte), l'absence de verbes auxiliaires, du passif, d'une déclinaison proprement dite, de numéraux au delà de cinq, la rareté de la lettre *r* au commencement des mots et le son adouci de cette même consonne au commencement et dans l'intérieur des mots, la surabondance des racines homonymes, l'impossibilité de redoubler les consonnes et de prononcer *muta cum liquida*, l'habitude de préférer au verbe fini des gérondifs formés à l'aide de particules, le défaut absolu de toute production littéraire, — car il n'y a eu parmi les Indiens ni grammairiens originaux, ni poètes, ni historiens, — sont des conditions d'infériorité qui excluent absolument toute comparaison avec le grec, le latin et l'hébreu. Les seules traces qui révèlent quelque activité d'esprit chez les Indiens primitifs se trouvent dans un petit nombre de légendes transmises et propagées par la parole et de petites poésies et chansons populaires. Spix et Martius ont publié deux de ces poésies [1] et M. Couto de Magalhães a réuni quelques poésies et légendes dans son ouvrage *O Selvagem* [2].

Pour nous, les principales qualités de la « langue générale » consistent dans son aptitude à composer facilement des mots nouveaux, qui expriment les nuances et les modifications des idées, dans son euphonie, dans la grande facilité avec laquelle tous les Indiens et tous les Brésiliens d'origine portugaise la prononcent à cause de la fréquence et de la pureté des voyelles et de l'absence de consonnes accumulées. Exemples : *Paraguaçû*, de *parà*, mer, et *guaçû*, grand ; *Ypiranga*, — *y*, eau, rivière, — *acanga*, tête (*a*, tête, *cang*, os) ; *Pindamonhangaba*, — *pinda*, hameçon, ligne, — *monhangaba*, lieu où on fait, fabrique. Dans ces noms, certainement euphoniques et faciles à prononcer, il faut avouer cependant qu'il y a une certaine monotonie résultant de l'uniformité même qui est le caractère d'une langue agglutinante. Toutefois le dialecte guarani, qui ne diffère pas plus du tupí que le portugais de l'espagnol, a une prononciation plus compliquée, par suite des sons nasaux extrêmement fréquents et des sons gutturaux.

La langue tupí a pour les Brésiliens une grande importance, d'abord parce qu'elle est encore aujourd'hui parlée par un grand nombre d'Indiens sauvages qu'il faudrait attirer à la civilisation et par des Indiens déjà civilisés, ensuite parce que la plupart des noms géographiques ont conservé ou reçu des premiers colons, qui parlaient le tupi comme le portugais, leur forme indienne ; enfin parce que beaucoup de mots appellatifs, surtout ceux de la faune et de la flore, ont été adoptés dans la langue portugaise que parlent les Brésiliens.

Dans le projet de création d'une ou deux universités pour le Brésil, on signale la nécessité d'ajouter aux facultés des lettres des chaires de tupi. L'Empereur a signalé depuis longtemps à plusieurs de ses ministres la nécessité d'enseigner cette langue.

Pour donner une idée du guarano-tupí, nous ajoutons le texte, avec traduction littérale, du *Pater noster*, selon Montoya, et d'une *légende* en langue tupí, tirée du *Selvagem*.

[1] Baptista-Caetano d'Almeida Nogueira est né le 5 déc. 1826 dans la Fazenda (plantation) de Paciencia, district de l'ancienne paroisse de Camanducaïa, aujourd'hui ville de Jaguary, prov. de Minas-Geraes. Il est mort à Rio de Janeiro le 21 déc. 1882.

[2] Publié en 1880 : *Bibliographia das obras tanto impressas como manuscriptas relativas á lingua tupi ou guarani*, organisée par M. Valle Cabral.

[1] Spix und Martius, *Reise in Brasilien*, III, pp. 1,085 et 1316.

[2] Couto de Magalhães, *O Selvagem, Curso da lingua geral segundo o methodo de Ollendorf, comprehendendo o texto original de lendas tupis*, etc., Rio de Janeiro 1876.

PATER NOSTER

Ore – rúba ĩbá – pe ereî' – bae
(de) nous père ciel dans es qui

Imboyerobiâripĩramõ
sanctifié (i-mbo = faire; [a] ye = obéissance; robiâri = honneur; pĩra-mo, particules du participe présent passif, avec préfixe i).

nde – réra toycó. Toú nde – reco – mârân – gatú
(de) toi nom soit. Vienne (de) toi état affection bonne

orébe. Nde – remĩmbotára tyayê ĩbĩ – pe
nous à. (de) toi volonté s'accomplisse terre dans

ĩbá – pe yyâyê yábe'.
ciel dans s'accomplit comme (manière).

Ore – rembiú ara ñâbõ – guâra emee
(de) nous nourriture jour chaque appartenant donne

co–ára pĩpe oré–be. Nde – ñŷ'rõ'
ce jour dans nous à. Toi pardonne

ore – yñ – ângaipá–bae upê ore–be mârâ – har – upê
(de) nous ces péchés qui à nous à mal faiseurs à

oré – ñŷ'rô – nûngá. Hae ore – po eyâr–ĩmé
nous pardonnons comme. Et de nous main laisse pas

t–ore – mbo – á ĩmé g–ângaipá.
nous fasse tomber ne pas péché.

Ore – pĩçŷrô epé – catú mbae pochĩ gui.
nous délivre toi bien chose mauvaise de.

LÈGENDE[1]

Çunhã–mucú ınajé.
Jeune-fille (et) l'épervier.

Ahé ocĩka óca upé, omahã iepé uáimĩ puranga
Elle arriva maison dans, vu une vieille belle

reté, opuranú ixuí : — Iné inajé cĩ será ?
fort, demanda à elle : — vous de l'épervier la mère?

— Uáimĩ oçuaxára : Ixé ahé tenhé. Cunhã-mucú
La vieille répondit : Je suis elle même. La jeune fille

onhehé : — Xa aiúre ahé pĩre, xa mendári arãma
a dit : — Je viens lui à, moi marier pour

ahé irúmo. Uáimĩ onhehé : Xa çó xa uímimi indé;
lui avec. La vieille a dit : Je vais moi cacher vous;

cé embĩra mira puxi reté.
mon fils race méchante (est) beaucoup.

Caáruka ramé, embĩra ocĩka, orúri ximiára
Soir dans (son) fils arriva apporta gibier

cetá : uirá mirĩtá. I cĩ omungaturú uirá
beaucoup : oiseaux petits. Sa mère prépara oiseaux

mirĩtá aitá óú arãma. Aitá óú oikó ramé
petits les manger pour. Ils mangeant étaient quand

i cĩ opuranú ixuí : — Auá çupé ocĩka uahá ramê,
sa mère demanda le : — qui à arrive quoi quand

amú tetãma çuí mãháta remunhã ixupé?
autre patrie de ce que feras à lui ?

Inajé oçuaxára : Xa cenõî ahé óú arãma
L'épervier répondit : je appelle le manger pour

iané irúmo.
nous avec.

Aramé uáimĩ ocenóî cunhã–mucú. Inajé
Alors la vieille appela la jeune fille. L'épervier

córí reté, cunhã–mucú puranga reté recé.
joyeux resta beaucoup, la jeune fille (était) jolie très parceque.

Amú ára upé urubú ocĩka inajé óca upé,
Autre jour dans corbeau arriva (de) l'épervier maison en,

ocicári arãma cunhã mucú. Aitá omuramunhãuãna
chercher pour la jeune fille. Ils luttèrent

reté cunhã mucú recé. Inajé ompúcaãna
beaucoup (de la) jeune fille à cause. L'épervier cassa

urubû akãnga. I cĩ omuacúãna ĩ, muiáçúca
(du) corbeau la tête. Sa mère chauffa eau, lava

i akãnga; ĩ çacú reté uãna : aárecé i
sa tête; eau chaude beaucoup était : pour cela sa

akãnga çauaĩma opĩtá opaî ára upé.
tête déplumée resta tout temps en (pour toujours).

[1] Couto de Magalhães, *O Selvagem*, pp. 234-236.

LES INSTITUTIONS PRIMITIVES AU BRÉSIL[1]

PAR

M. E. GLASSON

Membre de l'Institut.

On s'est beaucoup occupé de nos jours des usages et des mœurs des sociétés primitives, et on a essayé de les reconstituer d'après les renseignements fort incomplets parvenus jusqu'à nous. En Europe, ces sociétés primitives ont disparu depuis de nombreux siècles, mais on les retrouve encore parmi les tribus sauvages des parties les plus reculées de l'Amérique. Au Brésil il existe des peuplades assez nombreuses qui vivent à l'état sauvage au fond des forêts les plus éloignées des centres de civilisation. Il n'est pas possible de fixer le chiffre de la population de ces Indiens sauvages du Brésil; M. Ladislau Netto croit qu'il ne dépasse pas de beaucoup aujourd'hui 200,000; mais il paraît avoir été de beaucoup plus élevé au milieu de notre siècle. La plupart des explorateurs de l'intérieur du Brésil, depuis Langsdorf (1805) jusqu'à Castelnau (1847), nous ont fait connaître le résultat de leurs recherches, et ils nous ont donné des renseignements parfois très curieux sur les mœurs et les usages des Indiens du Brésil. Les récits de Martius, bien qu'ils remontent à plus d'un demi-siècle, sont encore très précieux à consulter à cause de l'étendue et de la précision des connaissances de leur auteur. Quelques écrivains ont même essayé de reconstituer les institutions des Indiens qui occupaient le Brésil au moment de la découverte de l'Amérique; mais on comprendra sans peine que leurs indications deviennent alors moins précises et sont même parfois de simples conjectures. Cependant on possède des renseignements assez nombreux sur le peuple des Tupys ou Guaranys qui occupait en conquérant la plus grande partie du Brésil au moment où les Portugais posèrent pour la première fois le pied sur le sol de ce pays. Les Tupys parlaient une langue qui était très répandue, l'Abañeenga, et qu'on a parfois désignée sous le nom de *langue générale des Brésiliens*. Il existait aussi d'autres Indiens avec lesquels les Tupys vivaient à l'état de guerre perpétuelle, que Martius a désignés d'après les noms des langues qu'ils parlaient et dont l'énumération se trouve au chapitre ANTHROPOLOGIE.

En supposant que chaque tribu puisse être considérée comme une souche primitive, on constate tout de suite qu'elle se divise en un certain nombre de hordes et de familles. Celles-ci se forment par la parenté naturelle résultant de la naissance; mais il y a aussi une sorte de parenté civile et d'adoption. Les membres d'une même famille et d'une même horde se reconnaissent à leur nom patronymique, qui est celui d'un ancêtre ou d'une contrée et aussi à certains signes corporels, tels que tatouages, allongement démesuré des oreilles, percement de la lèvre inférieure au moyen d'un anneau, etc. On sait que la perforation de la lèvre inférieure et même celle du nez et de la joue fréquentes chez les hommes, beaucoup plus rares chez les femmes, étaient d'un usage très répandu parmi tous les sauvages de l'Amérique. Mais il était surtout observé au Brésil, et on en constate encore aujourd'hui l'existence chez certaines tribus. On a donné aux Botocudos ce nom, qu'ils considèrent d'ailleurs comme une sorte d'injure, précisément parce qu'ils ont l'habitude de s'introduire dans la lèvre inférieure et dans le lobule des oreilles des rondelles d'un bois très léger, sorte de disque semblable aux bondes des tonneaux (*batoque* en portugais). Ce sont parfois de véritables pièces de bois de 6 centim. de diamètre. Aussi finissent-elles souvent par déchirer la lèvre inférieure après l'avoir complètement retournée; quant aux oreilles, elles ne tardent pas à descendre jusqu'aux épaules.

Ces signes distinctifs permettent surtout de se reconnaître de loin et de ne pas confondre les amis avec les ennemis. Chaque peuple, chaque tribu a, en effet, un ennemi héréditaire auquel il fait sans cesse une guerre sans merci. S'agit-il d'un peuple, les tribus, hordes et familles qui le constituent doivent se réunir pour fondre sur l'ennemi; on partage ensuite le butin de la guerre comme le produit de

[1] Je tiens, dès le commencement de ce travail, à adresser tous mes remerciements à M. le baron de RIO-BRANCO pour les nombreux renseignements qu'il a bien voulu me donner et qui, par leur précision, m'ont permis d'éclaircir bien des points douteux et de relever des erreurs. Quant à la bibliographie, voir ce qui a été dit pour l'article *Voyages* et pour l'article *Anthropologie*. Ajoutez toutefois : MARTIUS, *Von dem Rechtszustande unter der Ureinwohnern Brasiliens ;* Munich, 1832, 1 broch. in-4.

la chasse ou de toute autre expédition faite en commun. Selon Martius, il existerait des peuples souverains et des peuples vassaux ; les premiers protégeraient les seconds, mais en retour ceux-ci seraient tenus de certains devoirs d'assistance. Cependant aucun écrivain ou voyageur ne fait mention de ce fait pour les tribus primitives qui étaient donc probablement toutes souveraines, et quant à notre époque, les explorateurs les plus récents ne mentionnent pas non plus cet état de vassalité. Il est donc possible que Martius se soit trompé ou tout au moins qu'il ait attaché trop d'importance à un fait à peu près isolé. Toutefois à défaut de peuples vassaux ou souverains, on voit assez souvent des peuples indépendants les uns des autres, contracter des alliances, non pour établir des rapports commerciaux, lesquels sont à peu près nuls, même de tribu à tribu d'une contrée, mais en vue de la guerre. L'alliance la plus célèbre est celle des tribus Tamoyos du Rio de Janeiro conclue en 1560 contre les Portugais de São Paulo.

On a établi qu'il existait au Mexique et au Pérou une véritable monarchie fondée sur une puissante aristocratie. Le roi d'un peuple comprenant un certain nombre de tribus portait au Mexique le nom de *cacique* (mot caraïbe), et au Pérou celui de *curaca* (noble). Au Brésil, au contraire, en particulier chez les Tupys, le chef, appelé dans la langue de ce peuple *Mborubichab* ou *Morubichaba*, en portugais, *principal*, *maioral*, *rei* [1], était électif ; on le choisissait d'après ses qualités et sa force physique, dans une des familles les plus considérables de la contrée. Sans doute il pouvait arriver que le fils remplaçât le père ou que plusieurs chefs fussent successivement pris dans la même famille ; c'était même probablement un fait assez fréquent, mais il n'est pas permis d'en conclure qu'il ait existé un droit de succession. Le chef était avant tout le plus brave et le plus fort de la tribu, et lorsqu'on choisissait le fils du *Morubichaba* pour le remplacer, c'est qu'il était déjà devenu lui-même un guerrier d'une intrépidité éprouvée.

Le chef était chargé de rendre la justice ; il vidait les procès entre les plaideurs d'après son opinion qu'il formait en consultant le sorcier et les augures, *pagés* dans la langue des Tupys ; il présidait les assemblées de la communauté (*ñeẽmongába* ou *ñeẽngáb*, du mot *ñeẽ*, parler ; réunion où l'on parle) ; il conduisait les expéditions de chasse, de guerre ou autres ; il réglait les relations commerciales qui pouvaient exister avec d'autres peuples ; il accompagnait lui-même l'étranger reçu en qualité d'hôte dans la tribu, ou le faisait accompagner par un de ses guerriers. Son influence dépendait de sa valeur personnelle ; le plus souvent il possédait une famille nombreuse et comptait parfois de puissants alliés. Il était quelquefois propriétaire d'un grand nombre d'esclaves. Sa hutte se distinguait de celles des autres hommes libres par un certain luxe ; il faisait lui-même les honneurs de sa maison où il était servi par des esclaves choisis et par ses femmes. D'ailleurs il n'avait droit à aucun tribut, à aucune libéralité ; sa principale prérogative consistait dans une part plus forte et prélevée avant les autres sur le butin fait à la guerre. On paraît avoir découvert des traces d'impôts parmi les Indiens du Pérou et chez ceux du Mexique, mais c'est en vain qu'on en chercherait parmi ceux du Brésil. Le signe extérieur de l'autorité du chef variait beaucoup selon les tribus ; ce chef se distinguait ordinairement des autres hommes libres par ses ornements et par ses plumes ; quelques-uns tenaient à la main une sorte de sceptre ou de lance ornée de plumes.

A la guerre, les pouvoirs du chef étaient beaucoup plus étendus qu'en temps de paix ; il avait droit de vie et de mort sur chaque guerrier, et pour prendre les décisions les plus graves, il n'était plus obligé de réunir toute la tribu, mais seulement son état-major et les sorciers les plus notables. Lorsque plusieurs tribus s'alliaient pour entrer en guerre, les chefs de ces diverses communautés se réunissaient en conseil et désignaient en commun le général ; si la compétition s'établissait entre deux chefs, un duel tranchait la question. Martius affirme que chez les Guaycurûs on avait soin de prendre en temps de guerre un jeune homme comme chef, et que les vieillards lui servaient de conseil. Le fait est toutefois contesté, et dans le cas où il serait exact pour le passé, il a cependant cessé d'être vrai de nos jours. Les Guaycurûs, peu nombreux sur le territoire brésilien, établis surtout dans la province de Matto-Grosso, prennent le plus souvent aujourd'hui des vieillards pour chefs. Lapagate était déjà, en 1850, un chef guaycurû du Matto-Grosso. A cette époque, il s'empara avec le capitaine Lixagota, du fort d'Olympo, pour venger une attaque des Paraguayens contre un détachement brésilien, et en janv. 1867, le même Lapagate remportait, près de l'Apa, une nouvelle victoire sur un détachement paraguayen dans la guerre de l'empire du Brésil contre cette république. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui comme autrefois, le chef doit surtout faire preuve de courage et de hardiesse ; il se met au premier rang pour engager la bataille.

Martius affirme que chez certaines tribus, elle était précédée d'une déclaration de guerre faite avec des formes solennelles. On retrouverait même chez ces peuplades un usage semblable à l'ancienne coutume des Romains qui consistait à se rendre à la frontière du pays ennemi pour y lancer un javelot. Ce fait doit toutefois avoir été exceptionnel, car les chroniqueurs et les historiens du Brésil disent au contraire qu'en général les Indiens attaquaient leurs ennemis à l'improviste.

A l'époque de la découverte de l'Amérique, les sauvages du Brésil se servaient, comme aujourd'hui encore, d'armes de pierres polies, notamment de haches. Dans toute guerre ils invoquaient leurs idoles et comptaient sur leur appui ; ainsi les Indiens de l'Amazone attachaient ces idoles à la proue de leurs canots lorsqu'ils allaient à la pêche ou en expédition. Lorsque les tribus en guerre concluaient une trêve ou un traité de paix, elles donnaient et recevaient des otages.

Quant aux prisonniers, ils étaient bien nourris et bien traités jusqu'au jour du sacrifice. On donnait à chaque prisonnier les meilleures viandes afin, dit un ancien voyageur, de l'engraisser comme un chapon ; au bout de cinq à six jours, on lui attribuait même une femme, assez souvent la fille du guerrier auquel il était confié. Le jour du sacrifice était une grande fête ; les guerriers de la tribu y convoquaient leurs amis des contrées les plus lointaines afin d'assister aux réjouissances et de manger un morceau du prisonnier. Les préparatifs et les chants joyeux annonçaient ce jour du massacre ; les prisonniers eux-mêmes y prenaient part. Les guerriers considéraient comme la plus grande des hontes pour un homme de pleurer ou de gémir

[1] Martius traduit *capitão* par capitaine, mais c'est une erreur. Le gouvernement brésilien donne souvent à un chef indien le titre et les honneurs de capitaine ; il n'en est pas moins vrai que ce terme ne correspond pas au mot des Tupys *Mborubichab* ou *Morub ichaba*.

en face du danger et dans la douleur. « Nos ennemis, disait la chanson du captif, ont mangé un grand nombre de prisonniers ; aussi me mangeront-ils quelque jour quand il leur plaira ; mais de mon côté j'ai tué et mangé des parents et des amis de celui qui me retient ». Les prisonniers ne s'effrayaient donc pas de la mort, mais ils comptaient être vengés par ceux qui étaient restés dans la tribu. Le jour du massacre arrivé, chaque prisonnier était attaché, au moyen d'une corde, à deux arbres, de façon à ce qu'il ne pût pas s'avancer. Dans quelques tribus on lui donnait alors une massue *(tacape)*, pour se défendre et un guerrier de la tribu s'avançait seul pour engager avec lui un combat singulier et le tuer. Mais assez souvent le prisonnier, avant de mourir, parvenait à mettre hors de combat plusieurs adversaires. En même temps le prisonnier rappelait ses actions d'éclat, le nombre des ennemis qu'il avait dévorés ; il en avait tant mangé que son corps et son sang ne se composaient plus que de la chair et du sang des parents et amis de ceux qui allaient le dévorer. Si le prisonnier paraissait avoir peur de la mort, on le déliait et on le tuait sur place sans lui accorder les honneurs d'un dernier combat singulier et on se gardait de servir son corps au repas de la tribu, car la chair d'un lâche auraient rendu lâches ceux qui s'en seraient nourris.

On sait que chez les Indiens du nord de l'Amérique, le calumet était un signe de paix ou de guerre. Il semble bien qu'il n'ait pas été inconnu des sauvages du Brésil. Dans leurs assemblées, ils se passaient de main en main une sorte de gros cigare que chacun fumait en signe de paix et de foi jurée.

De nos jours encore chaque tribu tient ses assemblées à l'approche de la nuit : tout chef de famille a droit d'y prendre part ; mais Martius, qui a assisté à plusieurs de ces réunions, assure que les hommes d'un certain âge y viennent seuls à l'exclusion des jeunes ; aussi ces assemblées ne sont-elles jamais tumultueuses. On a soin de ne pas interrompre l'orateur et, lorsqu'il a terminé son discours, chacun fait connaître son avis en deux mots.

On retrouve chez les anciennes populations du Brésil la distinction des personnes en libres ou esclaves. D'ailleurs il n'existe pas parmi elles un ordre du clergé. Chaque tribu a plutôt un sorcier *(pagé)* qui pratique en même temps la médecine et jouit à ce titre d'une très haute considération. Il n'y a chez ces peuples aucun rapport semblable à ceux qu'a créés en Europe au moyen âge le régime féodal, ni suzerains ni vassaux. Le plus souvent tous les hommes sont libres au même degré et il n'y a même ni pauvres ni riches à cause de l'immensité du territoire et de l'absence de besoins variés. Selon Martius, il existerait chez les Guaycurûs une sorte de noblesse ; mais c'est là une erreur provenant probablement de ce qu'autrefois les Portugais, comme encore aujourd'hui le gouvernement brésilien, donnaient à certains chefs le titre purement honorifique de capitaine.

Quant à l'esclavage, il a pour source unique la guerre. Sous ce rapport la race rouge diffère sensiblement de la race noire dont les coutumes admettent, outre la guerre, d'autres causes nombreuses d'esclavage, telles que l'adultère, le meurtre, les crimes les plus graves, l'insolvabilité du débiteur. Aujourd'hui comme autrefois, chaque tribu refuse le pardon aux ennemis dont elle s'empare ; les sauvages qui ne sont plus anthropophages tuent sur place ceux qu'ils prennent pendant le combat. Ils n'emmènent avec eux comme prisonniers et esclaves que les femmes avec les enfants. Ceux-ci sont alors élevés dans la famille où ils prennent les habitudes de la tribu. D'ailleurs il semble que les Indiens du Brésil aient en tout temps traité leurs esclaves avec une grande douceur ; ils prennent part à toutes les fêtes et à toutes les cérémonies de la famille. Ce n'est pas à dire cependant qu'ils se confondent avec les hommes libres. Le jésuite Anchieta, missionnaire du XVIe siècle, surnommé l'apôtre du Brésil, et Varnhagen affirment qu'un Tupy pouvait épouser une esclave et que l'enfant né de cette union était libre ; de même, un esclave pouvait demander la main de la fille d'un principal, mais dans ce cas l'enfant suivait la condition de son père ; il était donc lui-même esclave et si son père était un prisonnier, cet enfant était tué ou sacrifié avec lui. Martius affirme, au contraire, que le mariage était interdit entre homme libre et esclave et que le fils aurait eu le droit de renier sa mère si celle-ci avait épousé un homme de condition inférieure. Il est probable qu'il existait à cet égard des usages différents selon les tribus. Mais partout, aujourd'hui comme autrefois, les esclaves se distinguent des hommes libres, même par des signes extérieurs. Ils n'ont pas le droit de se tatouer, ni de porter des ornements (car on ne saurait donner le nom de bijoux à des objets sans valeur qui ne sont ni en or, ni en argent, ni en pierres précieuses), enfin ils ne vont pas à la guerre. Quant aux prisonnières, leur esclavage les amène le plus souvent à devenir les concubines de l'homme auquel elles ont été attribuées.

Tout homme libre doit le service militaire, à moins qu'il n'ait atteint un certain âge ou ne soit impropre à la guerre à raison de certaines infirmités. Bien que les Guaycurûs soient peu nombreux sur le territoire brésilien puisqu'ils habitent surtout, comme on l'a déjà dit, la rive droite du Paraguay, en dehors des limites de l'empire, il est cependant intéressant de relever que, parmi eux, il existe une certaine classe d'hommes qui sont assimilés aux femmes. Ces hommes s'habillent ou plutôt se tatouent comme les femmes ; ils portent les mêmes ornements que le sexe féminin ; enfin ils ne vont pas à la guerre et se livrent à toutes les occupations réservées à l'autre sexe. La même coutume se retrouve chez certains Indiens de la Louisiane, de la Floride, du Yucatan, notamment chez les Illinois et chez les Sioux. C'est peut-être la preuve d'une parenté plus ou moins proche entre ces sauvages du Nord et certaines tribus du Brésil.

Chez les sauvages du Brésil, de nos jours comme aux siècles précédents, le mariage (dans la langue des Tupys *Mendâr*) a conservé sa nature primitive. Les voyageurs n'ont pas constaté cependant l'existence de la communauté des femmes ni celle de la polyandrie ; le mariage ne se fait pas toujours régulièrement et il est encore imparfait sous bien des rapports ; il est parfois le résultat d'un enlèvement. Le plus souvent l'homme ne prend qu'une femme ; la polygamie est assez rare, car elle suppose une certaine richesse ; aussi n'est-elle guère pratiquée que par les chefs et par les hommes les plus aisés de la tribu. En général, le mari *(mẽ* ou *mẽndarer)* ne confère la qualité d'épouse légitime qu'à la femme qu'il a prise la première ; les autres sont plutôt des concubines. Le hamac de l'épouse légitime est suspendu à côté de celui du mari ; ceux des autres femmes sont placés à une plus grande distance. Cette épouse légitime exerce dans la maison une certaine autorité qui n'est pas reconnue à ces autres femmes. Celles-ci obtiennent cependant un foyer particulier dès qu'elles ont des enfants. Les hommes qui pratiquent la polygamie épousent ordinairement cinq à six

femmes, mais parfois, dans les siècles précédents comme aujourd'hui, les principaux chefs possédaient un plus grand nombre de femmes, dix, quinze et même davantage. Au temps du missionnaire Anchieta et d'après ses récits, Aimbiré, chef tamoyo, avait épousé vingt femmes. C'est toujours le mari qui règle les difficultés qui peuvent s'élever entre elles ; il n'y a pas d'autre juge pour cette sorte de harem.

Il est bien évident que dans ces sociétés primitives on n'a pas la moindre notion d'un mariage religieux ni même d'un acte civil passé devant une autorité quelconque. Le mari prend sa femme de diverses manières, mais on ne demande pas à la fille son consentement. Lorsqu'un sauvage veut épouser la fille d'un homme de sa tribu, parfois il l'achète purement et simplement au père ; d'autres fois il s'installe auprès de son futur beau-père, construit ou entretient sa hutte, va pour lui à la chasse ou à la pêche, prépare ses armes, creuse sa barque, lui rend en un mot toutes sortes de services, afin d'obtenir au bout d'un certain temps la fille à titre de rémunération. Il arrive ainsi parfois que plusieurs prétendants se mettent à la disposition de leur futur beau-père et celui-ci choisit alors le jeune homme qui lui paraît le plus habile. On peut aussi épouser de la même manière, surtout sous forme d'achat, une fille dont la famille appartient à une autre tribu, mais fort souvent l'homme ne prend pas ces précautions et enlève, à la rigueur même par la force, la femme sur laquelle il a jeté son dévolu. Lorsqu'on ne veut pas recourir à la violence, la demande en mariage est alors faite par des parents du futur et ordinairement pendant la nuit. Dans le cas où le mariage prend ainsi une forme régulière, il est d'usage de donner à la fille une dot *(Mēndárepī)* qui consiste en objets mobiliers destinés le plus souvent aux besoins mêmes de sa personne ; dans ces mêmes circonstances, le mariage est l'occasion de grandes fêtes auxquelles on réunit parfois plusieurs centaines de personnes, parfois même toute la tribu. D'ailleurs on ne connaît pas le don du matin que le mari faisait autrefois en Germanie le lendemain du mariage à sa femme à titre du prix de sa virginité. Il est vrai de dire que les sauvages du Brésil, notamment les Chavantes, ne tiennent pas à la virginité ; ils s'attachent uniquement à épouser les filles les plus jeunes, mais d'ailleurs on n'en considère pas moins le viol comme une injure faite à la famille tout entière. D'un autre côté, bien que ces sauvages préfèrent les filles les plus jeunes aux plus âgées, cependant ils ne les épousent jamais avant qu'elles ne soient parvenues à l'âge de la nubilité. Cet âge est ordinairement atteint vers la douzième année et il est dans la famille l'objet de fêtes destinées peut-être à apprendre à la tribu que la fille est devenue capable de se marier.

Les empêchements de mariage *(mēndarua)* varient suivant l'état de sauvagerie et aussi l'importance numérique des tribus. Dans les grandes hordes ou communautés, le mariage est, en général, interdit en ligne directe et aussi entre frère et sœur ; mais les petites tribus autorisent le mariage entre collatéraux du premier degré. Autrefois les Tupys permettaient le mariage, même en ligne directe, à la condition qu'il restât secret ; il paraît d'ailleurs avoir été plutôt toléré qu'autorisé. Ce qui est plus curieux, c'est la faculté reconnue, en cas de mort du mari, au frère le plus âgé de ce mari et à son défaut au parent le plus rapproché dans la ligne paternelle, par préférence à tout autre homme, d'épouser la veuve du défunt. Il s'agit d'ailleurs là d'un droit, d'un privilège et non d'une obligation. Peut-être exprimerait-on même mieux cet usage en disant qu'à la mort du mari sa veuve appartient à son frère, sans que celui-ci soit tenu d'accepter cette acquisition. A défaut de parents paternels, disposés à accepter la charge de la veuve, celle-ci revient à son propre frère, lequel peut, dans ce cas, légitimement épouser sa sœur. D'ailleurs chez les anciens Tupys on reconnaissait aux frères et autres collatéraux les plus proches de la veuve, certains droits sur les filles de celles-ci.

La condition des femmes est très dure pendant le mariage ; elles ne sont pas seulement chargées d'élever les enfants. Le mari emploie sa femme aux travaux les plus pénibles, à l'entretien de la hutte, et c'est elle aussi qui doit, avec les enfants et les vieillards, rapporter au foyer le produit de la chasse ou de la pêche. Que le mari puisse vendre sa femme, on ne saurait s'en étonner ; c'est là un droit commun à toutes les peuplades sauvages et même aux hommes parvenus déjà à un certain degré de civilisation. Il faut en dire autant de la répudiation ; le mari peut renvoyer sa femme selon son caprice ; le plus souvent les enfants du sexe féminin la suivent et ces malheureuses créatures vivent comme elles peuvent, heureuses s'il leur arrive de trouver asile dans la famille maternelle. Certains sauvages se font une singulière idée de l'honneur de leur femme ; le mari prête pour un certain temps et moyennant salaire sa femme à un autre homme ; il lui arrive même de l'offrir pour quelques instants, soit afin d'en retirer un bénéfice, soit à l'effet de témoigner de sa déférence envers un personnage, soit encore comme preuve d'affection envers un ami. Mais cet usage est tout à fait propre à certains tribus et même parmi elles, il est interdit à toute femme de disposer elle-même de sa personne, sans le consentement de son mari.

En général, les sauvages du Brésil sont fort jaloux. Chez les Guatós, même de nos jours, c'est un crime, de la part d'une femme, de regarder un étranger. On observe toujours l'ancien usage qui permet au mari de tuer sa femme impunément en cas d'adultère ; il n'y a lieu à aucun jugement, ni de la part du chef, ni de la part de la tribu et, fort souvent, aujourd'hui comme autrefois, le mari exerce son droit de vie et de mort sur sa femme avec un véritable raffinement de cruauté. Les plus doux suivent l'exemple du chef Tamandiba qui, au dire d'Anchieta, fit pendre une de ses femmes à un arbre. Mais Aimbiré, un des chefs tamoyos, de Rio-de-Janeiro, allié des Français au XVIe siècle, propriétaire de vingt femmes, ayant constaté l'infidélité de l'une d'elles, la fit attacher à un arbre et l'éventra de sa propre main. D'autres, après avoir également lié leurs femmes de la même manière, les ont tirées à la cible et tuées à coup de flèches.

On comprendra sans peine que, dans un pareil état social, le divorce n'existe pas encore ; le droit absolu de répudiation du mari lui suffit vis-à-vis de sa femme et la femme n'a aucun droit vis-à-vis de son mari. Lorsque le mariage prend fin par la mort du mari, la veuve n'est pas obligée, comme on l'a dit à tort, de se laisser enterrer vive avec le cadavre de son époux. Il n'y a aucune trace de cet usage parmi les sauvages du Brésil et la faculté accordée, comme nous l'avons vu, au frère le plus âgé du défunt, par préférence à tout autre homme, d'épouser la veuve, en est la meilleure preuve. Sans doute certains voyageurs rapportent que chez les Caraïbes des Antilles et au Pérou, les veuves des chefs se faisaient enterrer avec leurs maris ; mais d'autres affirment que ce fait était tout à fait exceptionnel et en outre volontaire. De même, chez

certains sauvages de l'Amérique du Nord, les veuves et les esclaves d'un chef qui venait de mourir se jetaient volontairement au feu dans le bûcher pour ne pas lui survivre, le plus souvent après s'être complètement enivrés avec du tabac. Mais il ne paraît pas que cet usage ait été pratiqué par les sauvages du Brésil.

L'infériorité de la femme vis-à-vis de son mari se traduit par diverses marques de déférence; la plus remarquable est, sans contredit, celle qui interdit à la femme d'adresser la parole à son mari sur le pied de l'égalité ; la femme n'emploie pas en parlant à son mari les formules dont le mari se sert vis-à-vis de sa femme ; la femme ne doit même jamais prononcer le nom de son mari ; elle ne s'assied pas non plus auprès de lui. Les mêmes faits ont été relevés aux Antilles et ils sont la preuve, d'après plusieurs voyageurs, d'une certaine parenté entre les sauvages de ces îles et ceux du Brésil. Les femmes témoignent encore de leur infériorité à l'égard de leur mari, les enfants à l'égard de leur père, les esclaves (*Tembi âïhû* ou *Tapïeïi*), pour leur maître, en se prosternant devant eux et en plaçant leur tête sous les pieds de celui auquel ils doivent le respect. Le mari s'appelle *mẽ* ou *mẽndarer ;* la femme mariée *Tembirẽcó ;* celui qui n'est pas marié, homme ou femme, porte le nom d'*aguaçá ;* mais dès qu'il est fiancé, on le désigne sous le nom de *mẽndarã*. Quant au père de famille, il s'appelle *guogïgua râba*.

L'autorité paternelle est aussi grossière chez ces peuples primitifs que l'union conjugale. Il est d'usage, chez certaines tribus, de tuer les jeunes enfants, surtout les filles, et même de les enterrer tout vivants au moment de leur naissance. Autrefois, les mères commettaient volontiers ces infanticides sur leurs filles pour leur épargner les souffrances qui attendaient les femmes dans ces sociétés où la force seule était respectée. On ne commence à garder les enfants qu'autant que la femme a atteint un certain âge, par exemple la trentième année, parce qu'alors il est certain qu'elle n'en aura plus beaucoup dans la suite. Dès que l'enfant ainsi sauvé de la mort peut marcher, on lui donne un nom emprunté à un parent, à un animal ou à une plante. Il en reçoit un second au moment où il sort de l'autorité paternelle; enfin, le guerrier qui s'est distingué à la guerre peut encore s'attribuer à lui-même un troisième nom. L'autorité paternelle dure naturellement sur les filles jusqu'à l'époque de leur mariage; quant aux fils, ils sortent de puissance par l'émancipation, dès qu'ils sont en âge de mener la vie d'homme, de faire la guerre ou la chasse, vers quatorze ou quinze ans, et cette sortie de la puissance a lieu au moyen d'une solennité accomplie dans l'assemblée de la tribu.

Le père a, bien entendu, les droits les plus absolus sur ses enfants, et il peut les vendre en toute liberté. Dans ces conditions, il ne saurait être question d'aucun droit pour les enfants vis-à-vis de leur père. De même on ne distingue pas entre les enfants légitimes et ceux qui sont nés de concubines. On ne connaît aucune puissance tutélaire sur les mineurs et autres incapables qui se trouvent sans protecteurs naturels. Les père et mère sont-ils morts en laissant des enfants en bas âge, ceux-ci périssent le plus souvent de misère, à moins qu'ils ne soient recueillis par des voisins ou par des parents éloignés, mais sans qu'il y ait là aucune obligation pour les uns ni pour les autres; le chef de la tribu lui-même ne doit aucune protection à ces infortunés. Quant aux vieux parents, il était autrefois d'usage, dans certaines tribus dès qu'ils n'étaient plus propres à aucun service, de les mettre à mort, le plus souvent après avoir tenu conseil et consulté le sorcier ; puis on les mangeait ; au moins pouvaient-ils ainsi servir à un dernier usage, tandis que vivants, ils auraient été bien plus malheureux, n'étant plus capables de prendre part à la chasse ou à la guerre. Toutefois, cette coutume monstrueuse n'était pas générale.

La propriété immobilière individuelle est très rare ou même à peu près inconnue. En général, chaque tribu ou pour mieux dire chaque horde plus ou moins nomade s'attribue un vaste territoire de chasse et c'est elle qui exerce une sorte de propriété sur ce sol. C'est seulement la culture de la terre qui peut donner à l'homme une notion exacte de la propriété individuelle sur cette terre. Aussi, les Indiens aujourd'hui civilisés la pratiquent-ils comme nous. Mais ceux qui sont restés encore de nos jours à l'état sauvage, comme tous les habitants de la race rouge au Brésil au moment de la découverte de l'Amérique, ne connaissent que des territoires de chasse dont les limites sont déterminées par des fleuves, des rivières, des montagnes, des rochers, des cascades ou encore de gros arbres. Dans l'étendue de ce territoire, chaque famille construit une hutte et s'attribue le sol qui y est attenant, sans qu'elle ait d'ailleurs à payer aucune redevance à la tribu ou au chef. La famille jouit ainsi d'une sorte d'usufruit d'une durée indéterminée sur cette partie du sol qu'elle s'est appropriée. Parfois plusieurs familles se réunissent pour vivre ensemble sous la même hutte où chacune entretient son feu. Chez certaines tribus, ces huttes n'ont aucune importance et ne consistent, à vrai dire, que dans des amas de feuillages destinés à préserver des rayons du soleil, de l'humidité de la nuit et de la pluie. Ces huttes de branchages sont quelquefois entièrement cachées dans les broussailles et toujours dressées au plus épais des forêts. Telles sont les huttes des Muras, des Patachos, des Botocudos. Ces derniers sont restés pour la plupart même de nos jours, dans l'état de sauvagerie le plus complet; ils sont un objet de terreur pour les habitants civilisés établis dans leurs parages, qui n'osent jamais s'aventurer dans les profondeurs de leurs forêts. Eux, véritables bêtes sauvages hideuses, au regard farouche, à la lèvre inférieure énorme et complètement retournée, aux oreilles allongées au point de pendre sur les épaules, se glissent comme des reptiles invisibles, par petites troupes, au travers des plantations pour se jeter sur les habitations des colons, les saccager, tuer les blancs et les nègres. Ce sont, comme on dit au Brésil, des Botocudos *intraitables ;* d'autres, mais en petit nombre seulement, sont devenus *traitables ;* ils ont compris quelque chose de la civilisation; ils élèvent des constructions plus solides que les huttes et pour lesquelles ils emploient quelquefois, mais très rarement, la pierre. Parfois la nature sauvage reprend le dessus et, après avoir, pendant un temps plus ou moins long, travaillé chez les missionnaires ou à la solde des colons et avoir fait les plus dures besognes, sarclé les plantations de café ou de maïs, abattu les arbres, tout-à-coup, sans motif, ils s'enfoncent dans la forêt vierge et disparaissent.

La propriété individuelle ne s'applique même pas à tous les objets mobiliers; tout homme est propriétaire de ses armes et de ses ornements, lesquels n'ont aucune valeur réelle. La femme possède aussi des ornements en propre et chez quelques peuplades un lambeau de vêtement; mais tous les autres meubles, notamment les

ustensiles de ménage, les hamacs et autres objets mobiliers appartiennent à la famille et forment même, à proprement parler, le patrimoine des ancêtres. A l'époque de la découverte de l'Amérique, les hommes rouges considéraient comme meubles les plus précieux les haches de pierre, les flèches empoisonnées destinées à la chasse ou à la guerre et les barques de pêche.

Ces Indiens n'ont certainement jamais connu le testament ni l'institution d'héritier par contrat. A la mort du chef d'une famille, il ne s'opère aucun transport de propriété quant aux immeubles, par cela même que ceux-ci appartiennent à la famille. Il faut en dire autant des objets mobiliers provenant des ancêtres et qu'on considère aussi comme biens de famille. Quant aux armes et aux ornements, qui seuls peuvent être l'objet d'une propriété individuelle, en supposant qu'ils ne soient pas enterrés avec le mort, ils se partagent également entre les fils. Si au moment de la mort ceux-ci ont quitté la hutte paternelle, de sorte que le défunt vivait seul dans sa demeure, la hutte appartient au fils qui le premier a pris une femme.

Dans toute société primitive, les contrats *(mûs)* sont peu nombreux; le plus fréquent consiste dans l'échange; la vente n'existe pas, la monnaie étant inconnue. On a prétendu que certains Indiens du Mexique n'étaient pas étrangers à l'usage de la monnaie au moment de la découverte de l'Amérique, mais il est hors de doute qu'il n'en était pas ainsi au Brésil où l'or ne servait à rien, pas même à fabriquer des bijoux. Il n'est pas question du louage et il est certain que le cautionnement et le gage étaient inconnus. La donation *(Mbaé mëëngéi há)* était fort rare, les Indiens étant, par nature, peu portés aux libéralités, et c'est ce qu'a encore constaté Martius à l'époque où il a visité le Brésil. On a au contraire des exemples de dépôt et d'une sorte de prêt à intérêt. Quant à la société, elle était parfois pratiquée pour la chasse, d'autrefois pour la pêche. En principe, tout chasseur poursuivait le gibier pour son propre compte, mais une fois qu'il l'avait tué et se l'était approprié, il aurait considéré comme indigne de lui de le rapporter à la hutte. Ce soin était réservé aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Parfois cependant deux chasseurs convenaient que le gibier tué par l'un d'eux appartiendrait aussi en partie à l'autre, à la condition qu'il le rapporterait à la maison. Mais on s'associait en grand nombre pour poursuivre les bêtes féroces. On se livrait à de véritables expéditions qui parfois duraient plusieurs semaines et ceux qui possédaient des flèches empoisonnées avaient droit à une part plus avantageuse. D'ailleurs dans toute chasse il était absolument interdit de se servir d'armes dont on n'aurait pas été propriétaire.

La pêche se faisait presque toujours en commun et lorsqu'elle avait été particulièrement fructueuse, on partageait le poisson même avec les familles de la tribu qui n'avaient pas pris part à l'expédition. Ces usages, constatés par les voyageurs des siècles précédents, sont encore aujourd'hui ceux de certaines tribus, notamment des Botocudos. Ces sauvages se nourrissent d'animaux tués à la chasse, de poissons pris à la pêche et de végétaux sauvages qu'ils soumettent à une cuisson tout à fait imparfaite.

Autrefois, la formation des contrats était assez généralement entourée d'un certain formalisme dont nous ne connaissons d'ailleurs pas bien exactement le détail ni le sens. Les contractants venaient avec leurs armes; puis ils les déposaient en signe d'amitié et de confiance; l'accord s'établissait au moyen d'une sorte de stipulation, l'une des parties reproduisant mot pour mot les paroles que l'autre venait de prononcer; puis chacun reprenait ses armes, soit pour prouver que l'opération était terminée, soit pour montrer qu'à la rigueur elles serviraient de sanction aux engagements pris. D'ailleurs, ces hommes de race rouge ne connaissaient pas la paumée ou poignée de main si fréquente chez les peuples de l'Occident, pas plus qu'ils ne pratiquaient le baiser en signe d'affection ou d'amitié.

Nous dirons peu de choses des crimes et des peines. Comme dans toutes les sociétés primitives, le meurtre donne lieu au droit de vengeance au profit des parents les plus proches de la victime; mais déjà autrefois certaines tribus connaissaient la composition. Dans l'exercice du droit de vengeance, on admet que le poursuivant peut donner la mort au coupable de la manière que celui-ci l'a donnée à sa victime. Si le meurtre a été commis par un parent sur un autre parent, il ne peut plus être question de droit de vengeance; le chef juge et punit. C'est également au chef qu'on peut déférer les autres infractions, notamment les vols qui sont d'ailleurs assez rares et toujours punis de peines légères, contrairement aux usages des sociétés primitives de l'ancienne Europe. Mais en fait on se garde bien de se plaindre; en s'adressant à l'autorité du chef, on fait preuve de faiblesse; il vaut bien mieux se rendre justice à soi-même par tous les moyens qu'on peut avoir à sa disposition. Un des plus populaires est sans contredit le combat singulier: il s'engage entre les deux adversaires en présence de leurs parents et amis; dans les cas les plus graves, on se bat jusqu'à la mort d'un des deux adversaires et si l'affaire n'est pas fort importante, on s'en tient à quelques coups de bâton.

Voilà, en résumé, ce que nous savons des usages pratiqués par les sauvages du Brésil, d'après les observations des voyageurs les plus autorisés qui ont parcouru ce pays depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Les récits de ces explorateurs nous donnent une idée exacte de l'homme à l'état sauvage et primitif: il n'a de la famille et de la propriété qu'une idée vague et confuse; la notion de l'Etat lui est absolument étrangère; il ne connaît et ne respecte que la force qui est le dernier mot de l'état de nature.

POSTFACE

PAR

M. E. LEVASSEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT

Révolution du 15 *novembre* 1889 *et proclamation de la République des États-Unis du Brésil.*

La seconde édition du **Brésil** était imprimée dès le mois d'octobre 1889. Les volumes étaient à la brochure lorsqu'un événement considérable s'est produit : la monarchie a été supprimée et, avec la proclamation de la République, l'histoire du Brésil est entrée dans une ère nouvelle. Notre publication ayant pour objet de présenter le Brésil tel qu'il est, il est nécessaire de faire brièvement connaître l'événement et de marquer pour ainsi dire la fin d'une étape, entre un ordre de choses qui se termine et des destinées qui commencent.

Dans la matinée du 15 novembre, les troupes de terre et de mer, sous la conduite du maréchal de camp Deodoro da Fonseca, agissant d'accord avec M. Ruy Barbosa, rédacteur en chef du *Diario de Noticias*, appartenant à la fraction dissidente du parti libéral, M. Quintino Bocayuva, rédacteur d'*O Paiz*, et d'autres chefs du parti républicain, se soulevèrent contre le gouvernement. Le cabinet présidé par le vicomte de Ouro-Preto, entièrement abandonné par la force publique et assiégé au ministère de la guerre, dut envoyer par le télégraphe sa démission à l'empereur, qui se trouvait à Pétropolis. Le contre-amiral baron de Ladario, ministre de la marine, qui avait fait usage de son revolver au moment où il était sommé de se rendre, fut blessé.

Un gouvernement provisoire fut institué. Le général Deodoro da Fonseca en était le chef et avait pour collègues les ministres suivants : intérieur et finances, les journalistes et avocats Aristides Lobo et Ruy Barbosa, anciens députés; justice, l'avocat Campos Salles, ancien député de S. Paulo; affaires étrangères, M. Quintino Bocayuva, auquel, quelques mois auparavant, un congrès des républicains de plusieurs provinces avait confié la direction suprême du parti à Rio-de-Janeiro; guerre, le lieutenant-colonel Botelho de Magalhães (Benjamin-Constant), professeur à l'École militaire de Rio; marine, le contre-amiral Eduardo Wandenkolk; agriculture, commerce et travaux publics, l'ingénieur Demetrio Ribeiro, un des rédacteurs du journal *A Federação* de Porto-Alegre (Rio-Grande do Sul).

Vers deux heures, un groupe nombreux de républicains ayant à sa tête MM. José do Patrocinio, Silva Jardim, Lopes Trovão et plusieurs autres écrivains et orateurs, se rendit à l'hôtel de ville et y proclama la République.

Dans la soirée, le gouvernement provisoire publia une proclamation dont voici les principaux passages : — « Concitoyens! Le peuple, l'armée et la marine, en parfaite communion de sentimen ts avec nos concitoyens qui habitent les provinces, viennent de décréter la déposition de la dynastie impériale et la suppression du système monarchique-représentatif.... Le gouvernement provisoire, simple agent temporaire de la souveraineté nationale, est un gouvernement de paix, de liberté, de fraternité et d'ordre. Dans l'exercice des attributions et des pouvoirs extraordinaires dont il est investi pour la défense de l'intégrité de la patrie et de l'ordre public, il promet de garantir par tous les moyens dont il dispose à tous les habitants du Brésil, nationaux et étrangers, le respect de leurs personnes et de leurs propriétés et leurs droits civils et politiques, sauf, en ce qui concerne ces derniers, les limitations rendues nécessaires par le bien de la patrie et la légitime défense du gouvernement que le peuple, l'armée et la flotte ont proclamé. Les fonctions de justice ordinaire, ainsi que les fonctions d'administration civile et militaire, continueront à être exercées par les organes qui existaient jusqu'ici..., et les avantages et droits acquis par chaque fonctionnaire seront respectés.... Le gouvernement provisoire reconnaît et promet d'exécuter tous les engagements nationaux contractés pendant le régime antérieur, les traités subsistants avec les puissances étrangères, la dette publique extérieure et intérieure, les contrats existants et toutes les obligations légalement contractées. »

Le Sénat et le Conseil d'État furent abolis, et la Chambre des députés dissoute.

Un décret en onze articles, portant la date du 15 novembre et le n° 1, parut le lendemain dans le journal officiel; il « proclamait et décrétait provisoirement, comme forme du gouvernement de la nation brésilienne, la République fédérative », et établissait que « les provinces du Brésil, unies par les liens de la fédération », formeraient la *République des États-Unis du Brésil*.

Ce décret avait été télégraphié le 15 aux commandants militaires et aux chefs du parti républicain dans les provinces, et partout, devant l'attitude des troupes et des républicains, les présidents nommés par l'empereur durent se démettre. Des gouvernements provisoires furent organisés dans presque toutes les provinces, et confirmés ou remplacés quelques jours après par des gouverneurs nommés par le pouvoir central.

L'empereur D. Pedro II n'avait reçu à Pétropolis, que dans la matinée du 15, les premières nouvelles du soulèvement. Il se rendit aussitôt à Rio-de-Janeiro et, vers une heure de l'après-midi, il arrivait au vieux

palais de la ville. Pendant la soirée, il consulta ses conseillers d'État, et il apprit la proclamation de la République et l'adhésion de plusieurs provinces à la Révolution. Le gouvernement provisoire, informé de l'arrivée de l'empereur, fit cerner le palais par les troupes et, le lendemain, il en interdit à toute personne l'entrée et la sortie.

Dans l'après-midi du 16 novembre, deux officiers présentèrent à D. Pedro II un message du général Deodoro da Fonseca, qui, expliquant la Révolution par « les sentiments démocratiques de la nation... et la politique systématique du gouvernement impérial dans les derniers temps contre l'armée et la marine », ajoutait : « Nous avons le regret de vous dire, et nous ne le faisons que pour accomplir le plus pénible des devoirs, que la présence de la famille impériale dans le pays devant la nouvelle situation créée par la résolution irrévocable du 15... pourrait provoquer des incidents fâcheux que le salut public nous impose la nécessité d'éviter. Obéissant donc aux exigences pressantes du vote national, et avec tout le respect dû à la dignité des fonctions publiques que vous venez d'exercer, nous sommes forcés de vous notifier que le gouvernement provisoire attend de votre patriotisme le sacrifice de quitter le territoire brésilien... dans le délai de vingt-quatre heures.... »

Un quart d'heure après, D. Pedro II fit appeler les messagers et leur remit la réponse suivante :

« En présence du message qui m'a été remis aujourd'hui, à 3 heures de l'après-midi, je me décide, cédant à l'empire des circonstances, à partir demain avec toute ma famille pour l'Europe, laissant cette patrie si tendrement chérie de nous, à laquelle je me suis efforcé de donner de constants témoignages de mon profond amour et de mon dévouement pendant près d'un demi-siècle que j'ai occupé le poste de chef de l'Etat. En m'éloignant ainsi, avec tous les membres de ma famille, je garderai du Brésil les plus doux souvenirs et je ferai des vœux ardents pour sa grandeur et sa prospérité.

« Rio de Janeiro, ce 16 novembre 1889. — Signé : D. Pedro de Alcantara. »

Pendant la nuit du 16 au 17, à 3 heures du matin, la famille impériale fut transportée du palais au quai et conduite dans un canot à bord du croiseur *le Parnahyba*, qui, à 9 heures et demie, quitta le port et se rendit à l'anse d'Abrahão, dans l'île Grande. Un paquebot brésilien, l'*Alagoas*, qui y arriva le lendemain, reçut à minuit à son bord la famille impériale, et partit aussitôt pour l'Europe, escorté le long de la côte du Brésil par le cuirassé *le Riachuelo*. Le 7 décembre, l'*Alagoas* arriva à Lisbonne.

Dans son message du 16 novembre, le gouvernement provisoire déclarait que la liste civile établie par la loi serait payée jusqu'à ce que la Constituante réglât cette question. Un décret de la même date remis par un officier à D. Pedro II lorsqu'il se trouvait à bord de la *Parnahyba*, et au moment du départ, lui accordait, pour son établissement en Europe, la somme de cinq mille contos (12 millions et demi de francs). Toutefois, l'empereur exilé ayant annoncé de l'île de Saint-Vincent et de Lisbonne, qu'il ne pouvait pas accepter la donation et qu'il ne recevrait que les sommes attribuées à la famille impériale par le vote du Parlement (déjà, en 1871, D. Pedro II avait refusé une somme importante que les chambres voulaient voter pour son premier voyage en Europe), et, d'autre part, le vicomte d'Ouro-Preto ayant, dans un manifeste publié à Lisbonne, déclaré que D. Pedro II n'avait pas abdiqué et que ses droits subsistaient tant que la nation, librement consultée, n'avait pas confirmé, par ses représentants, l'avènement de la République, le gouvernement provisoire (décret du 20 décembre) rapporta ses premières décisions, suspendit le payement de la liste civile à partir du 15 décembre, et prononça le bannissement de la famille impériale, laquelle devra vendre dans le délai de deux ans tous les immeubles qu'elle possède au Brésil.

La République fut proclamée sans résistance dans toutes les provinces du Brésil, et, après le départ de la famille impériale, les principaux chefs des partis monarchiques, libéraux et conservateurs, conseillèrent publiquement à leurs partisans de respecter les faits accomplis, en acceptant le nouveau régime, et de collaborer avec le gouvernement provisoire au maintien de l'ordre et à la réorganisation politique du pays.

Les assemblées législatives provinciales (20 nov.), de même que plusieurs chambres municipales, furent dissoutes. Un décret a réglé, en les étendant, les attributions des gouverneurs des États (20 nov.) ; un autre a conféré le droit de vote à tous les citoyens brésiliens jouissant de leurs droits civils et politiques et sachant lire et écrire (19 nov.). Par un décret du 15 décembre, tous les étrangers résidant au Brésil le 15 novembre 1889 sont considérés comme Brésiliens, s'ils ne déclarent pas vouloir rester étrangers, et il en sera de même, après deux ans de résidence, pour tous les étrangers qui arriveront désormais au Brésil ; les étrangers naturalisés auront accès à toutes les places, excepté celle de président de la République. Le 2 décembre, une commission de cinq membres a été nommée pour préparer un projet de Constitution, et, par décret du 20 décembre, l'élection des députés à l'assemblée constituante, qui doit donner à la République fédérale des États-Unis du Brésil sa Constitution, a été fixée au 15 septembre 1890; le gouvernement provisoire a motivé ce délai, qui paraît long, par la difficulté des communications avec l'intérieur et par la nécessité d'organiser le régime électoral en dressant les listes d'électeurs dont le nombre devient considérable par suite des décrets du 19 novembre et du 15 décembre ; le même délai avait été jugé nécessaire pendant l'Empire après les dernières réformes électorales. Les élections seront faites par scrutin de liste dans chaque État et la Constituante devra commencer ses travaux le 15 novembre 1890. M. Ruy Barbosa et, à son défaut, M. Botelho de Magalhães ont été désignés par décret pour remplacer, au besoin, le chef du gouvernement provisoire.

L'effectif de l'armée a été augmenté (décret du 14 déc.). Il était de 1 558 officiers et 16 616 sous-officiers et soldats (voir page 43 du Brésil) : il sera dorénavant de 24 877 sous-officiers et soldats, ce qui élève à environ 27 000 hommes l'effectif en temps de paix. En même temps le gouvernement a décidé que la garde nationale ne se réunirait que pour une revue annuelle.

D'après les derniers télégrammes, la liberté des cultes et le mariage civil ont été décrétés (janvier 1890).

Outre la famille impériale, trois hommes politiques appartenant au parti libéral ont été, les deux premiers bannis, le troisième exilé (décret du 20 déc.) : le vicomte de Ouro-Preto, qui se trouvait déjà en Europe, et qui a été le dernier président du conseil de D. Pedro II; le conseiller Carlos-Affonso de Assiz Figueiredo, ancien ministre et membre de la Chambre des députés dissoute; et le conseiller Silveira Martins, ancien sénateur et ancien ministre.

Le 18 décembre, des soldats d'un régiment d'artillerie se sont ameutés à Rio de Janeiro séduits, dit-on, par quelques hommes politiques. L'échauffourée ne paraît pas avoir eu d'importance. Elle a provoqué les mesures de rigueur déjà indiquées, prises par le gouvernement en date du 20 décembre, et un décret du 23 décembre déclarant que les individus qui conspireraient contre la République et son gouvernement, et que tous ceux qui, par des paroles, des écrits ou des actes, conseilleraient ou chercheraient à provoquer la révolte des citoyens ou l'indiscipline militaire, seraient jugés par

une commission militaire nommée par le ministère de la guerre et deviendraient passibles des peines applicables au crime de sédition militaire.

La Révolution s'est accomplie pacifiquement. L'ordre règne aujourd'hui dans le pays et les journaux contiennent depuis les premiers jours de nombreuses adhésions au nouveau régime. Les affaires n'ont été suspendues à Rio que pendant les journées du 15 au 17 novembre. Le change est presque au pair (26 1/2 deniers pour milreis, le pair étant de 27), et les titres de la dette extérieure, malgré les nouvelles alarmantes qui ont, dans les premiers jours, circulé en Europe, ne se sont pas très sensiblement éloignés de la cote qu'ils avaient avant la Révolution.

L'histoire du Brésil comprenait jusqu'ici deux périodes : celle de la colonie portugaise qui a été une période de formation ; celle du Royaume et de l'Empire, période d'organisation. La révolution du 15 novembre 1889 marque le terme de celle-ci qui a eu elle-même deux phases, celle des agitations politiques durant un quart de siècle, et celle de la paix dans l'unité, qui, pendant quarante ans, a été propice au développement économique du pays. Le volume que nous publions est en quelque sorte un inventaire de l'état social et économique de ce pays dressé à la clôture de la période monarchique.

Le Brésil entre dans la troisième période de son histoire. Il n'y a plus, à part les possessions européennes, que des républiques en Amérique. Le Brésil a sous les yeux l'exemple de celles qui s'agitent stérilement entre le despotisme et les révolutions et de celles qui prospèrent par l'ordre public, par la liberté sagement réglée et par l'activité individuelle. De l'autre côté de l'Atlantique, il a l'exemple de la France et de la Suisse. Sans imiter servilement ce que d'autres peuples ont fait, il doit éviter les périls où quelques-uns sont tombés et, surtout, rester lui-même, fier de son passé, s'inspirant de ses propres traditions et de ses intérêts. Les amis de la nation brésilienne, qui la suivront toujours avec sympathie, espèrent de son patriotisme que, sous la République fédérative, comme sous l'Empire libéral qui vient de disparaître, elle saura poursuivre sa marche dans la voie du progrès, par le respect de la liberté et par le maintien de la paix intérieure et de l'unité politique.

Paris, le 10 janvier 1890.

19951. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION V

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION VII

1re Partie. — Géographie physique.

CHAPITRE I. — LA SITUATION ET LA SUPERFICIE, par M. E. Levasseur 1

— II. — LES LIMITES : FRONTIÈRES, CÔTES ET ILES, par M. E. Levasseur 2

§ 1. *Territoire contesté entre la France et le Brésil* 2

§ 2. *Frontières de l'Empire* 3

§ 3. *Côtes et îles* 4

— III. — LE RELIEF DU SOL, par M. E. Levasseur 5

— IV. — LA GÉOLOGIE, par M. Henri Gorceix 7

— V. — LE RÉGIME DES EAUX, par M. E. Levasseur 8

— VI. — LE CLIMAT, par M. E. Levasseur 13

— VII. — LA FLORE, par M. Paul Maury 14

— VIII. — LA FAUNE, par M. E. Trouessart 17

— IX. — LA PALÉONTOLOGIE, par M. E. Trouessart 18

— X. — L'ANTHROPOLOGIE, par MM. le baron de Rio-Branco et Zaborowski .. 19

— XI. — LES EXPLORATIONS SCIENTIFIQUES, par M. le baron de Rio-Branco ... 24

2me Partie. — Géographie politique.

Histoire, Administration, Population.

CHAPITRE I. — L'HISTOIRE, par M. le baron de Rio-Branco 27

§ 1. *Découverte du Brésil* 27

§ 2. *Premières explorations et commencement de la colonisation* ... 27

§ 3. *Les Hollandais* 29

§ 4. *Colonisation et guerres au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles* 29

§ 5. *Royaume du Brésil* 31

§ 6. *Indépendance et règne de l'empereur D. Pedro Ier* 31

§ 7. *Règne de l'empereur D. Pedro II* 33

— II. — L'ÉMANCIPATION DES ESCLAVES, par M. E. Levasseur 35

— III. — LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION, par MM. Levasseur, d'Ourém et de Rio-Branco 37

§ 1. *Gouvernement*, par MM. Levasseur, d'Ourém et de Rio-Branco. 37

§ 2. *Divisions politiques*, par MM. Levasseur et de Rio-Branco ... 38

§ 3. *Villes principales*, par MM. Levasseur et de Rio-Branco 39

§ 4. *Justice*, par M. le vicomte d'Ourém 42

§ 5. *Religion*, par M. E. Levasseur 43

§ 6. *Forces militaires*, par M. le baron de Rio-Branco 43

§ 7. *Finances*, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco 44

— IV. — LA LÉGISLATION, par M. le vicomte d'Ourém 47

— V. — LA POPULATION, par M. E. Levasseur 50

Pages

CHAPITRE VI. — L'IMMIGRATION, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco..... 51
— VII. — L'INSTRUCTION, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco..... 52
— VIII. — LA PRESSE, par M. le baron de Rio-Branco..... 53
— IX. — LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE, par M. Eduardo Prado..... 57
— X. — LES BEAUX-ARTS, par M. le baron de Rio-Branco..... 59
— XI. — LA MUSIQUE, par M. Eduardo Prado..... 62

3me Partie. — Géographie économique.

CHAPITRE I. — LES RÉGIONS AGRICOLES, par M. E. Levasseur..... 63
— II. — LES PRODUITS DU RÈGNE VÉGÉTAL, par M. E. Levasseur..... 64
— III. — LES PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL, par M. E. Levasseur..... 66
— IV. — LES PRODUITS DU RÈGNE MINÉRAL, par M. E. Levasseur..... 67
— V. — L'INDUSTRIE, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco..... 68
— VI. — LES VOIES ET MOYENS DE COMMUNICATION, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco..... 68
§ 1. *Navigation sur les cours d'eau*..... 68
§ 2. *Routes de terre*..... 69
§ 3. *Chemins de fer*..... 69
§ 4. *Navigation maritime et ports*..... 72
— VII. — LES INSTITUTIONS DE PRÉVOYANCE ET D'ASSISTANCE PUBLIQUE, par MM. E. Levasseur et de Rio-Branco..... 73
— VIII. — LES MESURES, MONNAIES ET AUTRES INSTRUMENTS D'ÉCHANGE, par MM. E. Levasseur, d'Ourém et de Rio-Branco..... 73
§ 1. *Mesures*..... 73
§ 2. *Monnaies*..... 73
§ 3. *Banque et monnaie fiduciaire*..... 73
— IX. — LE COMMERCE, par M. E. Levasseur..... 75
§ 1. *Commerce extérieur du Brésil et commerce interprovincial*.. 75
§ 2. *Commerce du Brésil avec la France*..... 76
CHAPITRE DERNIER. — RÉSUMÉ DE L'ÉTAT DU BRÉSIL, par M. E. Levasseur..... 77

BIBLIOGRAPHIE

1° *Ouvrages généraux et voyages*..... 79
2° *Géographie physique et politique*..... 79
3° *Histoire*..... 79
4° *Littérature et beaux-arts*..... 80
5° *Littérature juridique*..... 80
6° *Flore*..... 81
7° *Faune*..... 81
8° *Paléontologie*..... 82
9° *Anthropologie*..... 82
10° *Linguistique*..... 82
Corrigenda et Addenda..... 83

APPENDICE

LA MAISON IMPÉRIALE DU BRÉSIL, par M. le baron de Rio-Branco..... 87
QUELQUES NOTES SUR LA LANGUE TUPÍ, par ***..... 89
LES INSTITUTIONS PRIMITIVES DU BRÉSIL, par M. E. Glasson..... 94

TABLE DES GRAVURES, CARTES & GRAPHIQUES

INTERCALÉS DANS LE TEXTE

Pages

1. *Carte du Brésil*, de la *Grande Encyclopédie*, par le commandant Prudent..... 2
2. *Vase anthromorphe de Marajó*..... 20
3. *Urne funéraire*..... 20
4. *Petit vase gravé trouvé à Marajó*..... 21
5. *Tambeaó ou Tamatiâtang*..... 21
6. *Fétiche en stéatite*..... 21
7. *Types d'Indiens du Brésil*..... 24
8. *Plan de Rio de Janeiro et ses environs*, par le baron de Rio-Branco..... 40
9. *Plan de Bahia et ses environs*, par le baron de Rio-Branco..... 41
10. *Plan de Recife, Olinda et environs*, par le baron de Rio-Branco..... 41
11. *La première messe au Brésil*, tableau de Victor Meirelles..... 60
12. *La première bataille de Guararapes*, tableau de Pedro Americo..... 60
13. *Ypiranga. Proclamation de l'indépendance du Brésil*, tableau de Pedro Americo.. 60
14. *La bataille navale de Riachuelo*, tableau de Victor Meirelles..... 62
15. *La bataille d'Avahy*, tableau de Pedro Americo..... 62
16. *Le Christ et la femme adultère*, marbre de Rodolpho Bernardelli..... 62
17. *La Coquette*, marbre de Rodolpho Bernardelli..... 52
18. *Carte des chemins de fer du Brésil central* (octobre 1889), par le baron de Rio-Branco..... 70
19. *Diagramme de la valeur annuelle du commerce extérieur du Brésil, ainsi que des recettes du budget général, depuis l'année 1834-35 jusqu'à l'année 1886-87*, par le baron de Rio-Branco..... 76
20. *Diagramme montrant l'importation annuelle des Africains et l'immigration européenne, ainsi que le développement des chemins de fer au Brésil dans la période de 1834 à 1888*, par le baron de Rio-Branco..... 76
21. *Diagramme indiquant le maximum et le minimum du change entre Rio de Janeiro et Londres de 1851 à 1885*, par le baron de Rio-Branco..... 76

TOURS. — IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.

ALBUM DE VUES

DU

BRÉSIL

19240. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

ALBUM DE VUES

DU

BRÉSIL

EXÉCUTÉ SOUS LA DIRECTION

DE

J.-M. DA SILVA-PARANHOS

BARON DE RIO-BRANCO

Officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique de France

Membre de l'Institut historique et géographique du Brésil.

PARIS

IMPRIMERIE A. LAHURE

1889

INTRODUCTION

L'Album de Vues du Brésil est destiné à accompagner le texte de la seconde édition du Brésil, extrait de la *Grande Encyclopédie*, travail auquel j'ai eu l'honneur de collaborer sous la direction de M. E. Levasseur, de l'Institut.

Il a été formé en grande partie à l'aide des photographies envoyées à ce savant par un Brésilien illustre, à qui appartient la première idée d'une pareille collection, et complété par un certain nombre d'autres vues que j'ai pu me procurer en Europe et surtout au Pavillon du Brésil à l'Exposition universelle de 1889.

Le dernier Album brésilien de ce genre avait été exécuté, en 1859, à Paris, sous la direction du littérateur français Victor Frond, pour accompagner *Le Brésil pittoresque* de Charles de Ribeyrolles. Mais une grande partie des planches qui le composent représentent des scènes de mœurs et des vues de l'intérieur du pays. Dans celui-ci je me suis attaché surtout à montrer la physionomie actuelle des principales villes du Brésil et leurs environs. Sous ce rapport la présente collection est la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici.

La photographie a été employée pour obtenir directement les gravures toutes les fois que les documents offraient une netteté suffisante. Dans le cas contraire, ou lorsque des corrections étaient indispensables, j'ai eu recours à des dessinateurs, en surveillant moi-même de très près l'interprétation et l'exécution. Ainsi, M. Deroy, dont le nom était déjà connu dans les collections brésiliennes par les belles lithographies de son père, a dessiné la *Vue de Rio de Janeiro à vol d'oiseau* d'après le panorama de G. Bauch, en le modifiant et le complétant à l'aide de plusieurs photographies plus récentes. Son travail n'est donc pas seulement une copie : il y a là une composition nouvelle représentant bien exactement l'ensemble de la grande capitale du Brésil en 1889, au moment où vont être commencés sur la rade d'importants travaux qui doivent changer complètement l'aspect de la partie comprise entre l'arsenal de guerre et l'île das Cobras.

Le Syndicat de l'Exposition Brésilienne s'est chargé des frais de cette publication.

RIO-BRANCO.

ERRATA

Planche 47. Lisez : *Ladeira de São Bento* et non Ladeira de Sâo de Bento.

Planche 49. Troisième ligne de la légende. Lisez : *Passeio publico* et non Publio.

Planche 82. (Panorama de S. Paulo). Lisez : *Tamanduatehy* et non Tamandaduatehy.

Fort da Lage. Fort S. João. Le Pain de Sucre. Ile et fort de Villegaignon. Praia Vermelha et anse de Botafogo. Plage de Flamengo et Faubourg de Catete. Lac de Rodrigo de Freitas. Colline et église da Gloria. Quai da Gloria. Arsenal de guerre. Hôpital de la Miséricorde. Colline du Castello. Acqueduc de Carioca et Monts de Santa-Théresa. Ministère de l'agriculture et Palais Imperial. Colline de St-Antonio. Marché. Parc de l'Acclamation. Ile Fiscal et Caserne des douaniers. Douane. Egl. Candelaria. Montagnes de Tijuca. Ile das Cobras. Arsenal de Marine. Colline de S. Bento. Collines de Conceição. Quartiers de Sande et de Gambôa. S. Christovão.

VUE A VOL D'OISEAU DE RIO-DE-JANEIRO

Dessiné d'après le panorama de G. Bauch et plusieurs photographies plus récentes.

Dock de la Douane.
Colline et couvent St-Antoine.
Monts de Sainte-Thérèse.
Le Corcovado.
Egl. de Candelaria.
Arsenal de Marine.
Monts de Tijuca.

RIO-DE-JANEIRO.

VUE PRISE DE L'ILE DAS COBRAS.

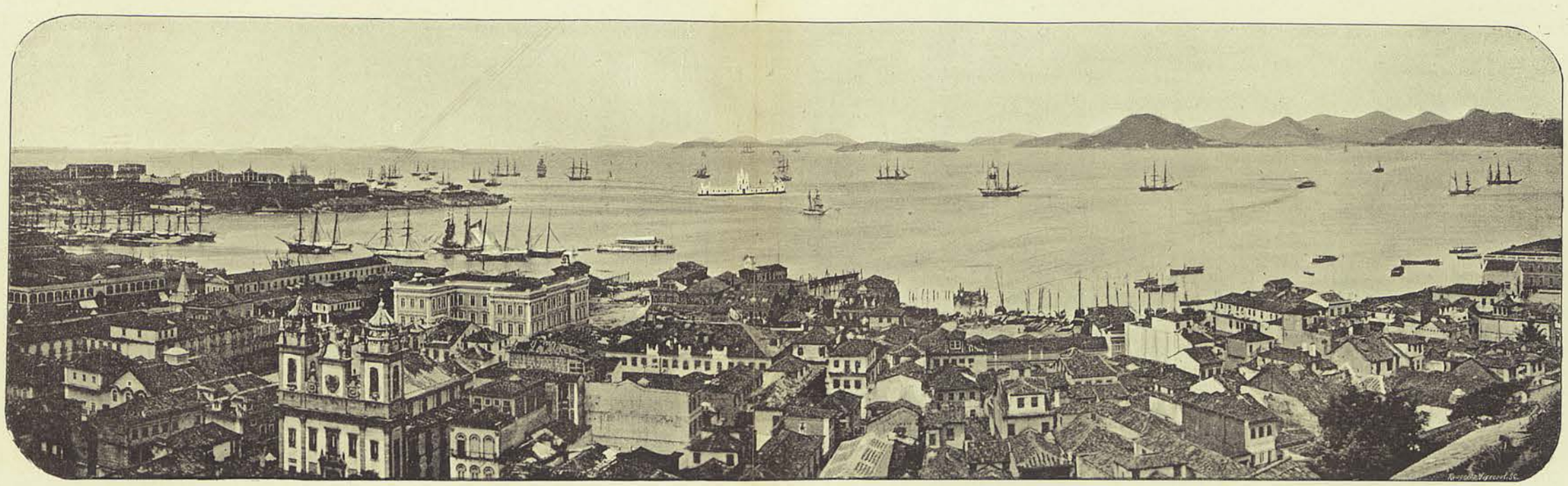
D'après une photographie de MARC FERREZ, de Rio.

Colline St-Bento.
Sur la rive opposée, la ville de Nietheroy.
Egl. Candelaria.
S. Domingos.
Boa-Viagem et la plage d'Icarahy.
Colline du Castello.

RIO-DE-JANEIRO.

VUE PRISE DU MONT DE PROVIDENCIA.

D'après une photographie de MARC FERREZ, de Rio.

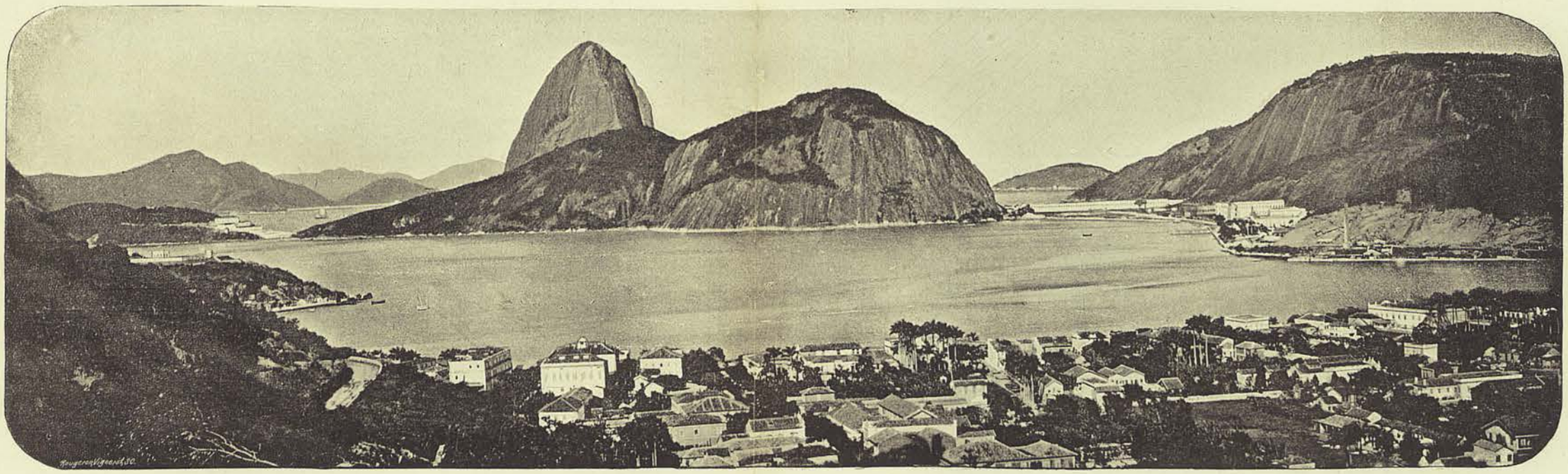


Marche. L'ile das Cobras. Egl. St-José. Ministère de l'agriculture. Ile Fiscal et caserne des douaniers. Sur la rive opposee, une partie de la ville de Nietheroy.

RIO-DE-JANEIRO.

VUE PRISE DE LA COLLINE DU CASTELLO

D'après une photographie de MARC FERREZ, de Rio.

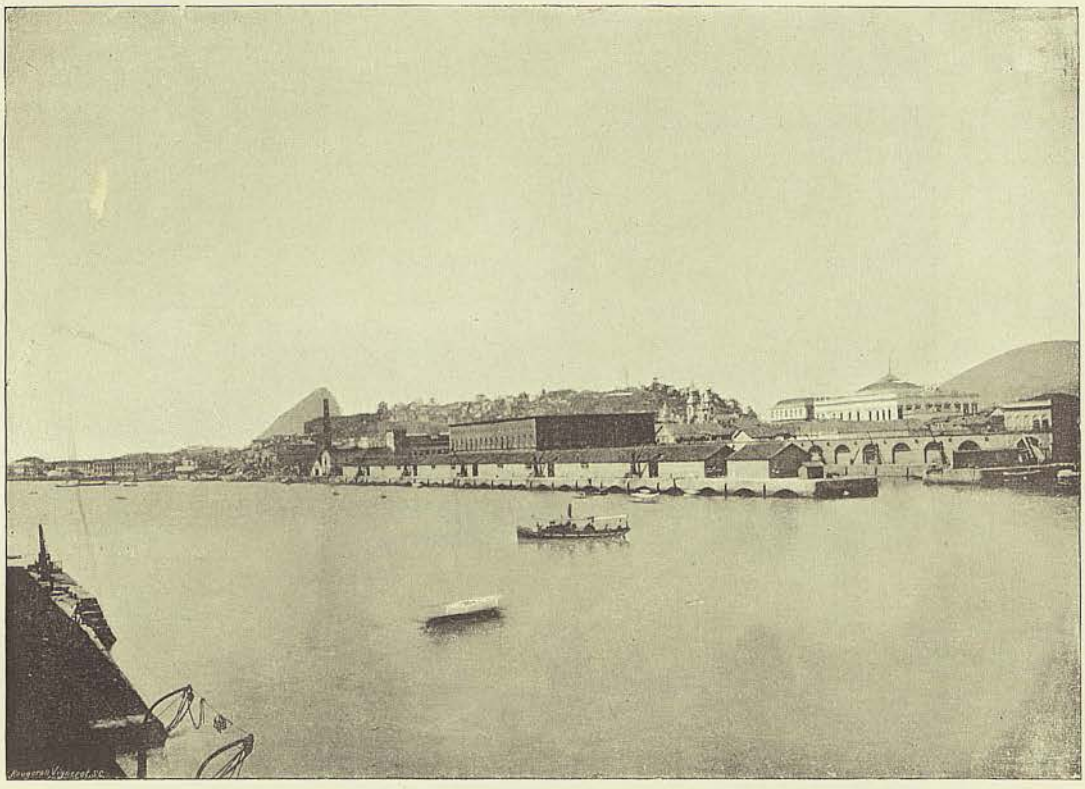


Le Pain de Sucre. Au fond, l'Ecole militaire et l'Hôpital D. Pedro II.

RIO-DE-JANEIRO.

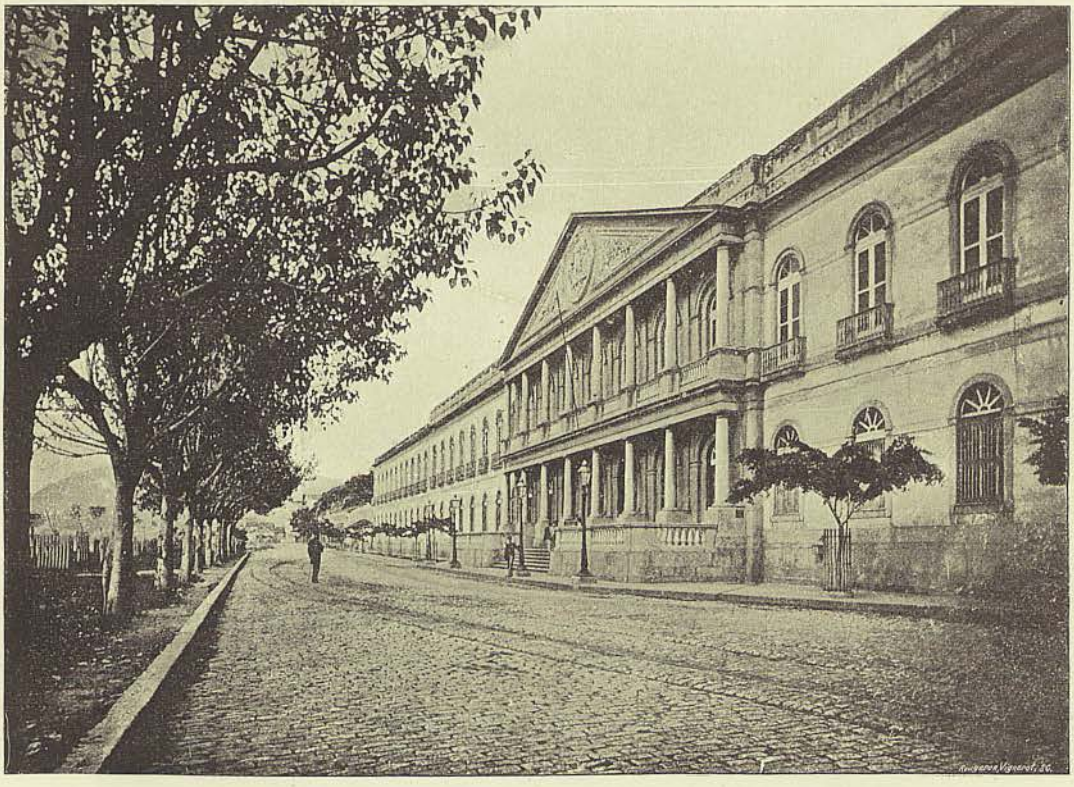
L'ANSE DE BOTAFOGO. — VUE PRISE DES HAUTEURS DE MUNDO NOVO.

D'après une photographie de MARC FERREZ, de Rio.



RIO-DE-JANEIRO.

LA DOUANE.



RIO-DE-JANEIRO.

HOPITAL DE LA MISÉRICORDE.

La Poste. Église des Militaires. Égl. N.-D. du Carmel.

RIO-DE-JANEIRO.

LA POSTE ET LA RUE PRIMEIRO DE MARÇO.

Chapelle impériale. Égl. N.-D. du Carmel. Egl. Candelaria.

RIO-DE-JANEIRO.

RUE PRIMEIRO DE MARÇO. — VUE PRISE DE LA PLACE D. PEDRO II.

D'après une photographie de Marc Ferrez.

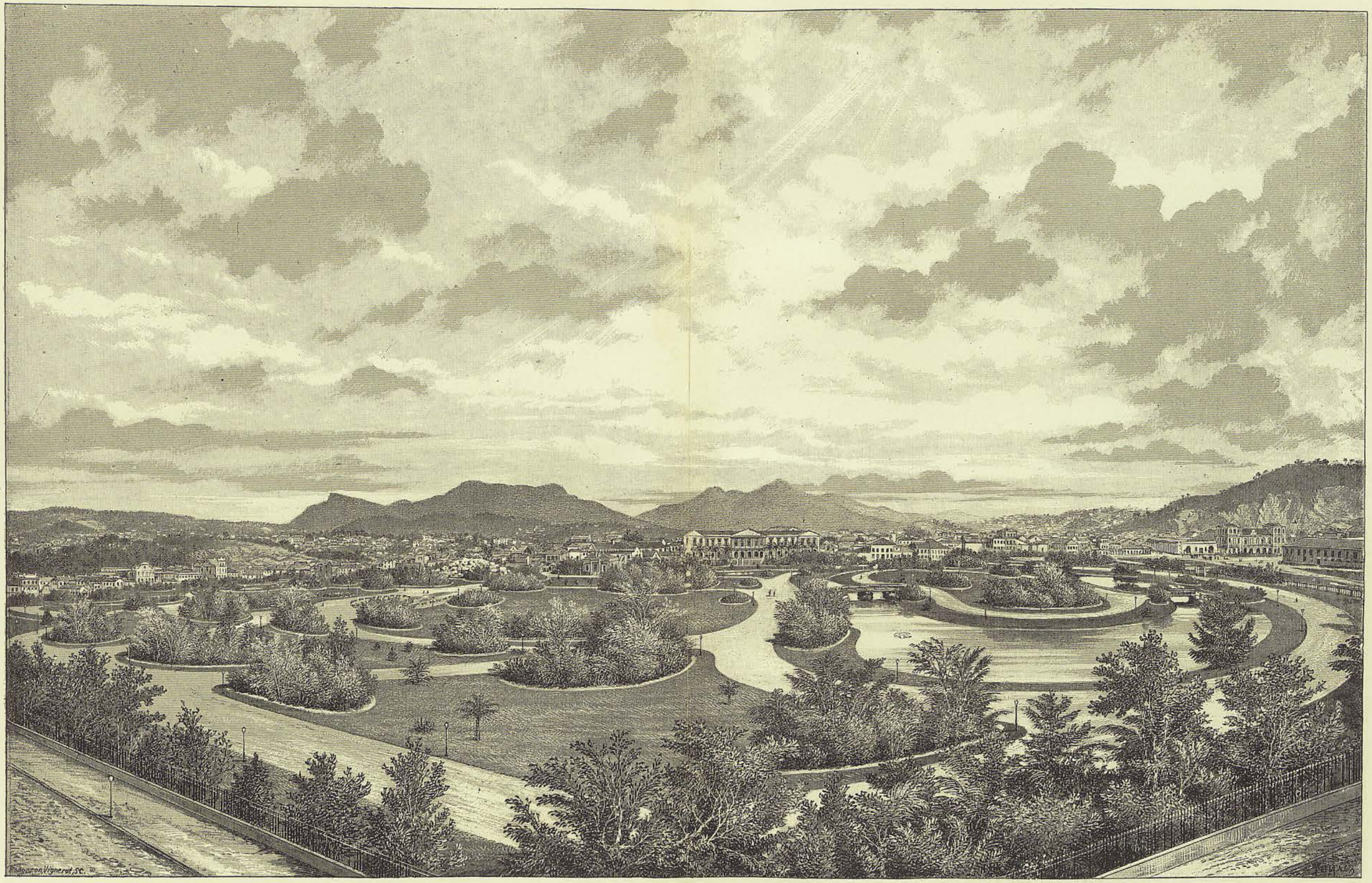
RIO-DE-JANEIRO.

Place da Constituição.

D'après une photographie de M. Ferrez.

RIO-DE-JANEIRO.

Statue de Dom Pédro Ier, par L. Rochet.

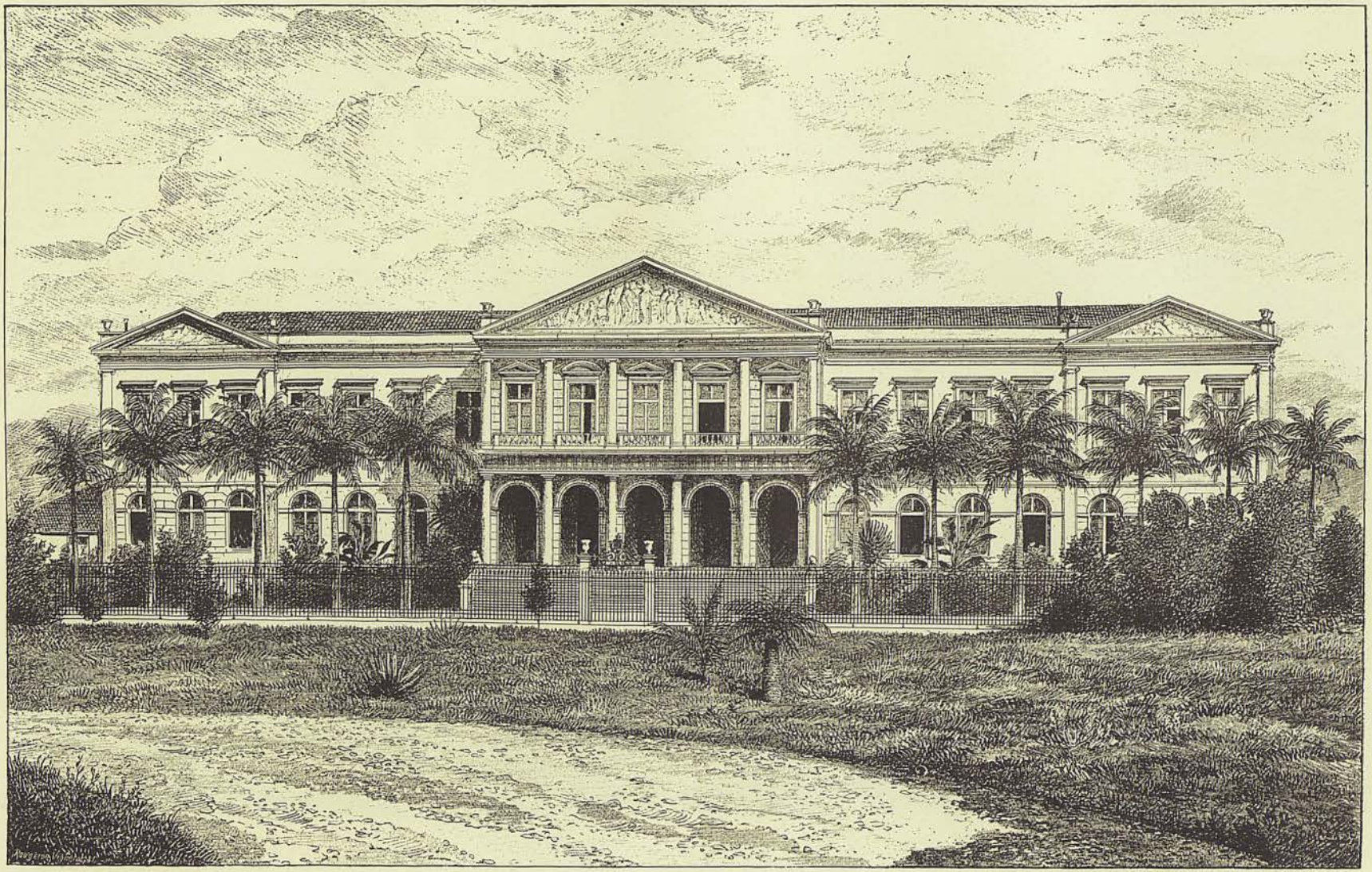


Montagnes Sainte-Thérèse. Le Corcovado. Le Sénat. La Monnaie. Montagnes de Tijuca. Gare du ch.de fer Pedro II. Caserne.

RIO-DE-JANEIRO.

PARC DA ACCLAMAÇÃO.

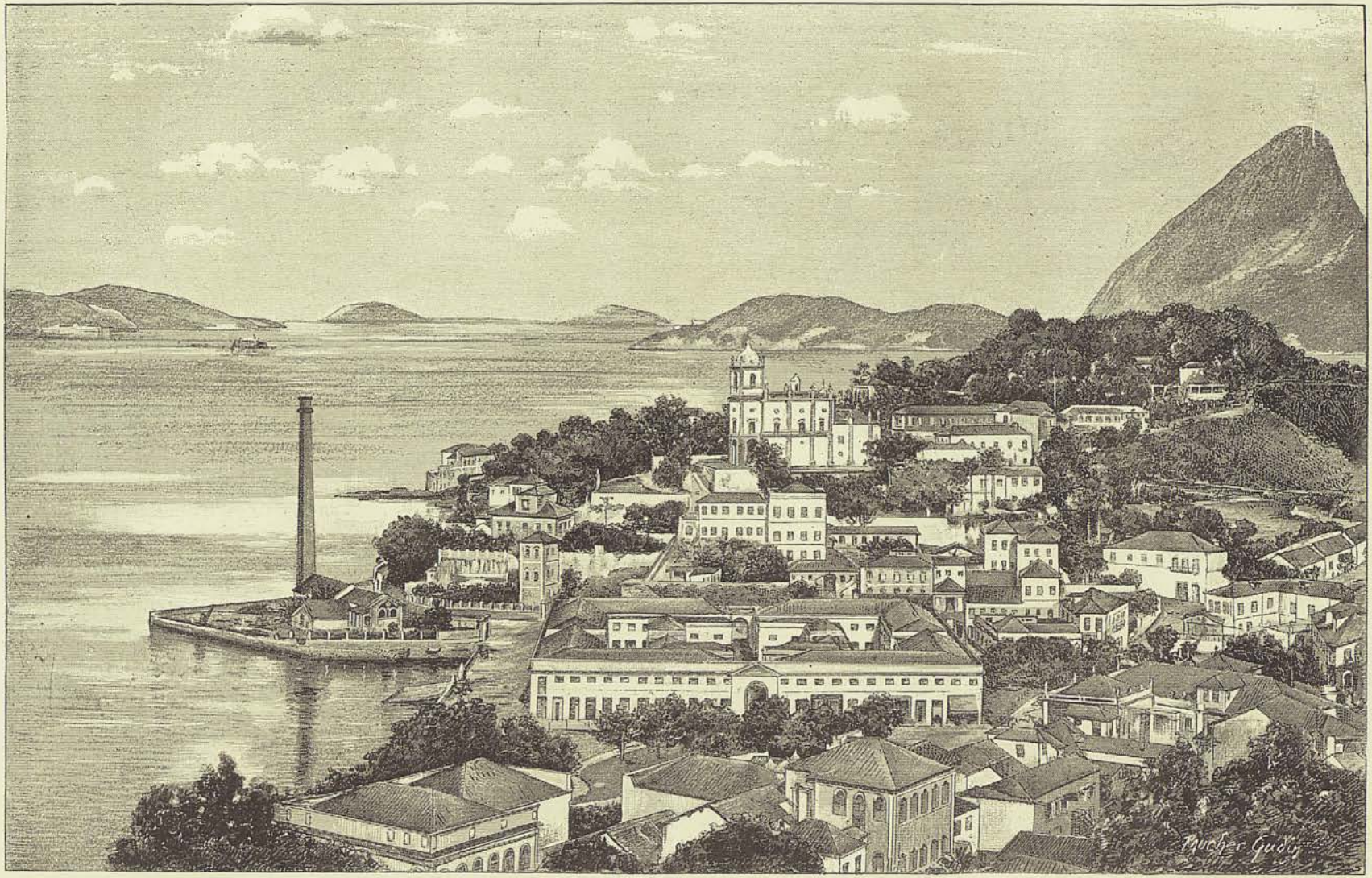
Dessiné d'après deux photographies de MARC FERREZ, de Rio.



Dessiné d'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio.

RIO-DE-JANEIRO.

Hotel de la Monnaie. Parc da Acclamação.



Fort de Santa-Cruz. Fort de Lage. Entrée de la baie. Marché de Gloria. Église de Gloria do Outeiro. F^{t} St-João. Le Pain de Sucre.

RIO-DE-JANEIRO.

LA COLLINE DA GLORIA.

Dessiné d'après une photographie de MARC FERREZ, de Rio.

Anse de Botafogo.

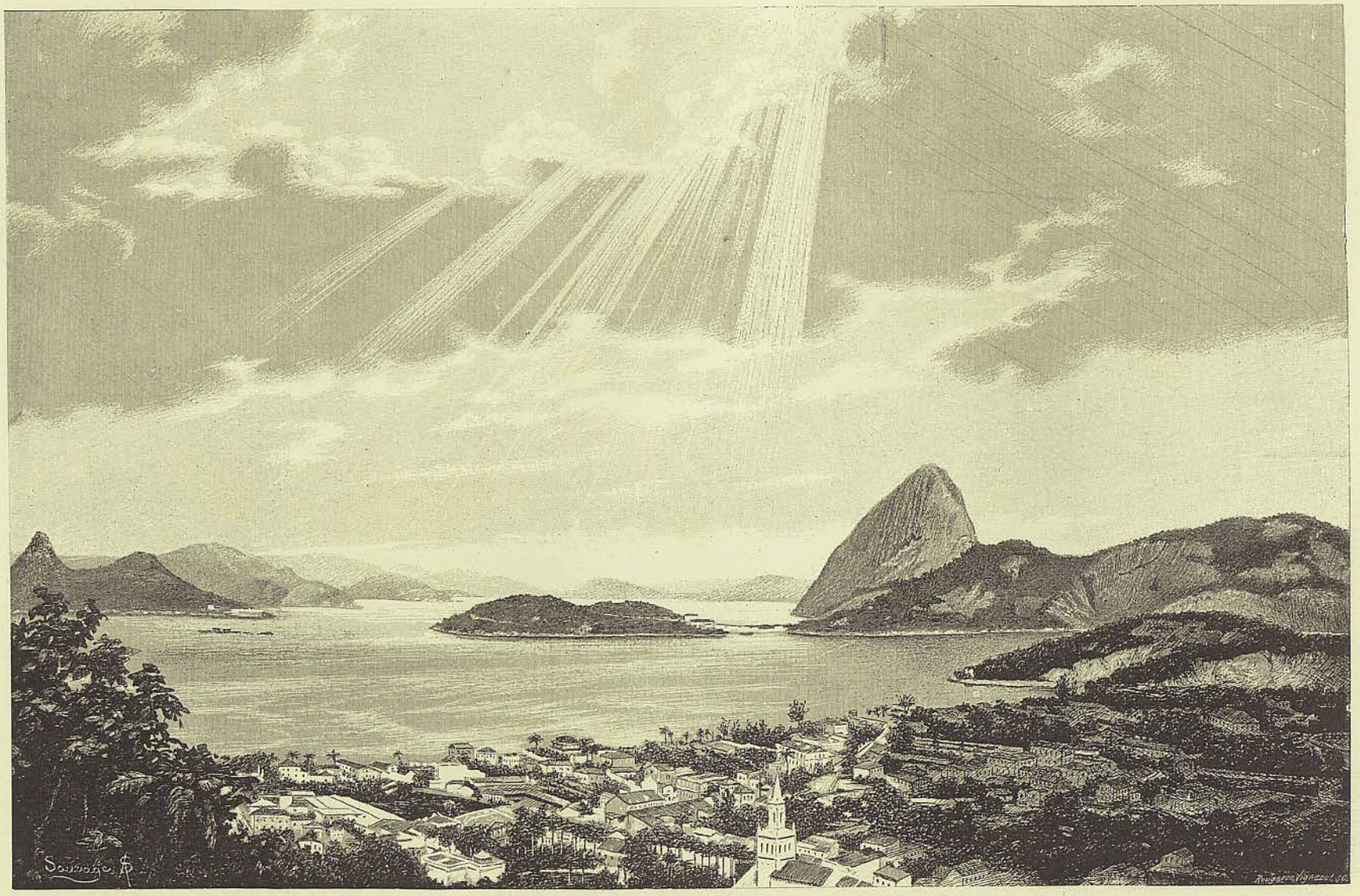
Palais Nova-Friburgo.
Eglise N.-D. de la Gloire.

Le Corcovado.

RIO-DE-JANEIRO.

LE QUARTIER DE CATETE. — VUE PRISE DE LA COLLINE DA GLORIA.
Dessiné d'après une photographie de MARC FERREZ.

VUE PRISE DE NOVA-CINTRA.
Dessiné d'après une photographie de M. Ferrez.

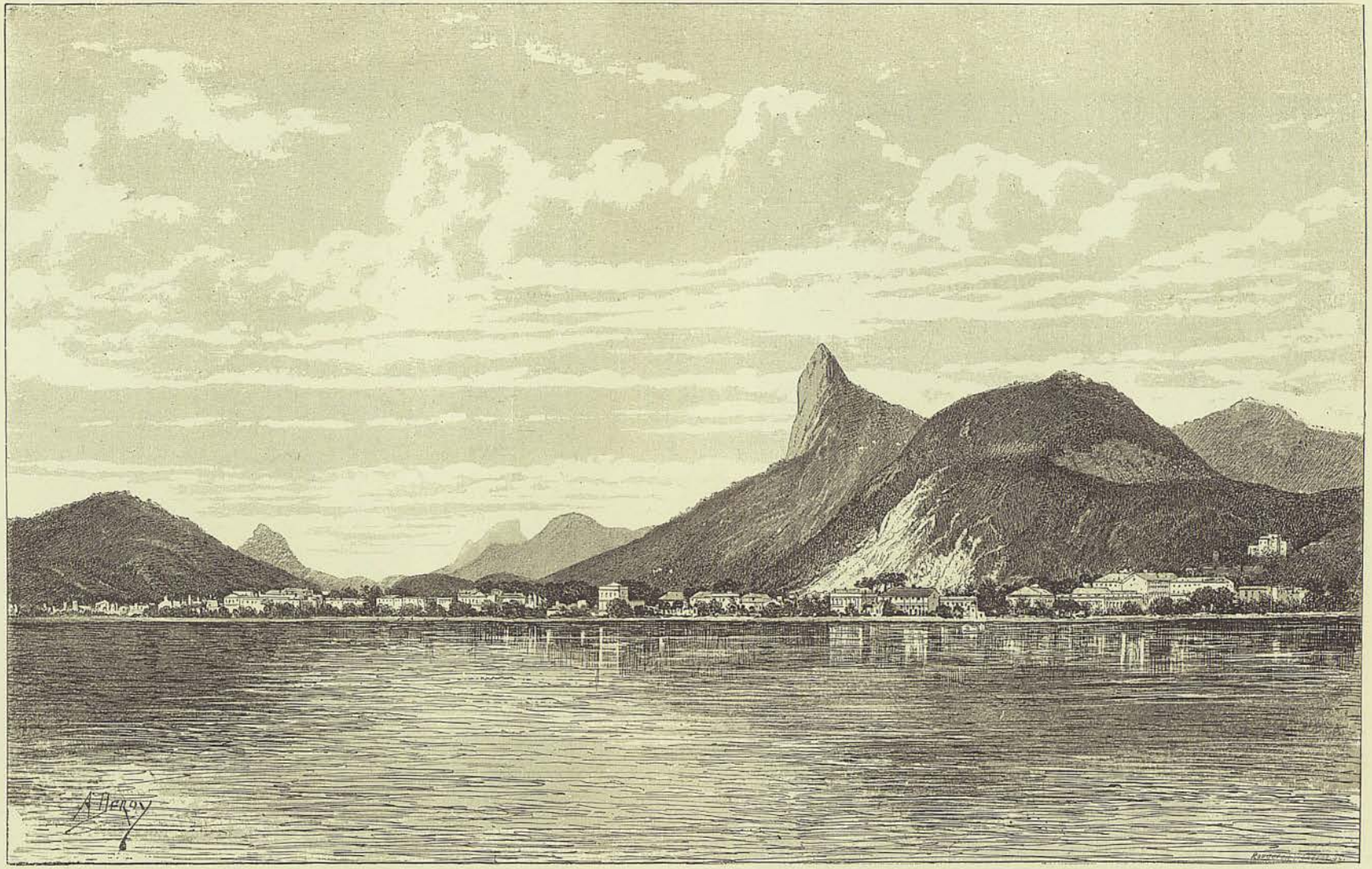


Ile et fort de Lage. Barre. Fᵗ St-João Egl. N.-D. de la Gloire. Le Pain de Sucre.
Fᵗ de Santa-Cruz.
Pico.

ENTRÉE DE RIO-DE-JANEIRO.

VUE PRISE DE NOVA-CINTRA.

Dessiné d'après une photographie de M. FERREZ.

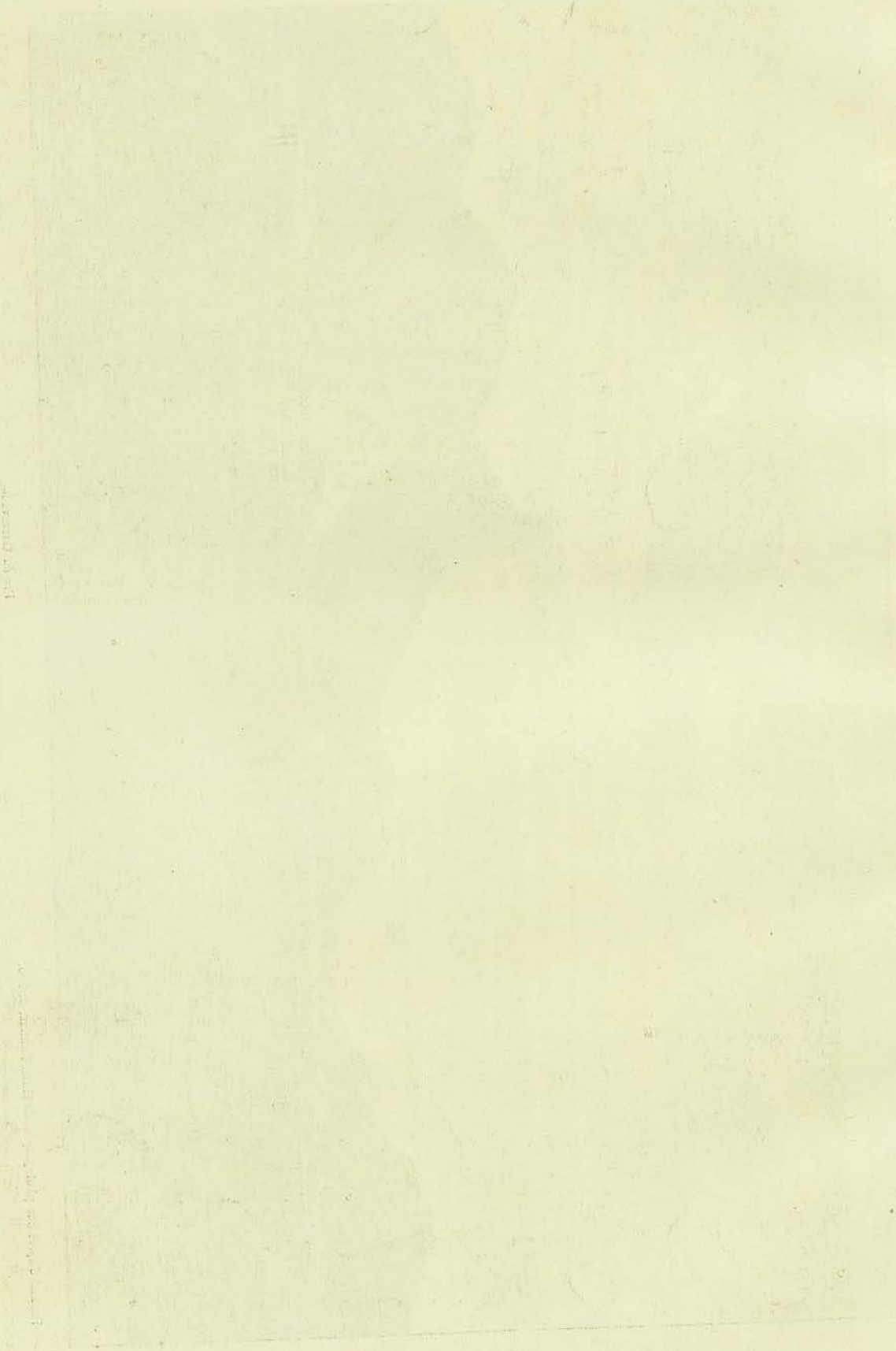


Dessiné d'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio.

Pic du Corcovado.

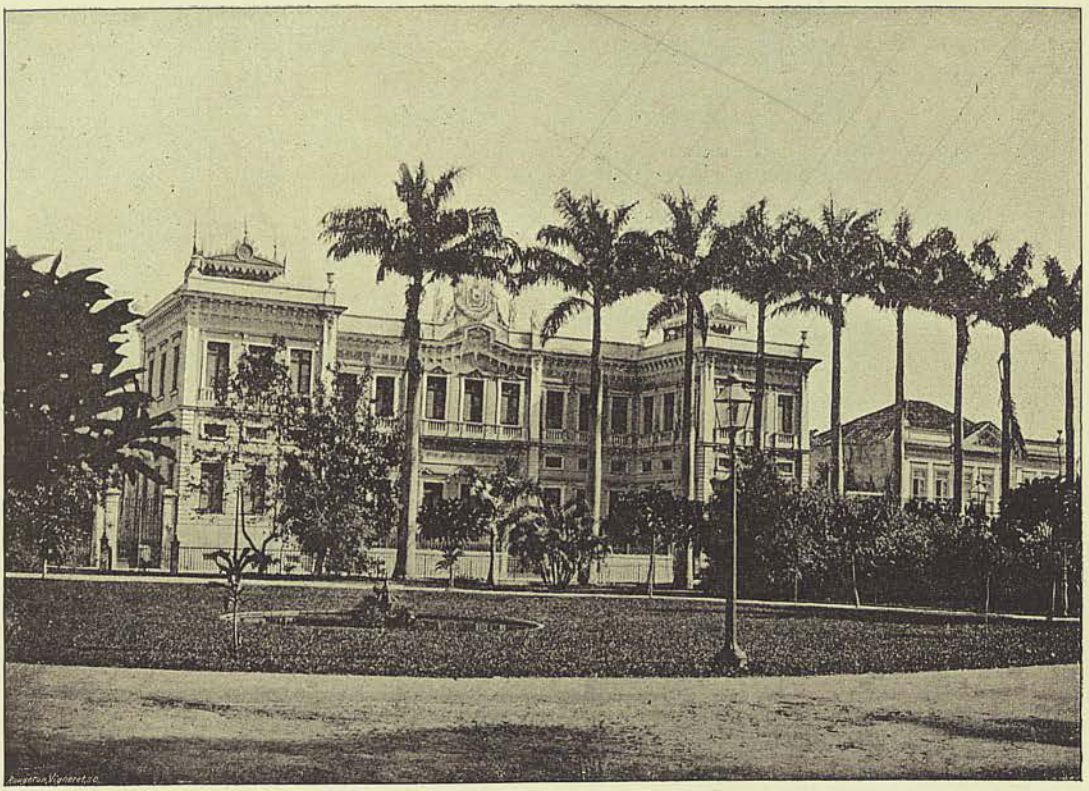
RIO-DE-JANEIRO.

Plage de Botafogo.



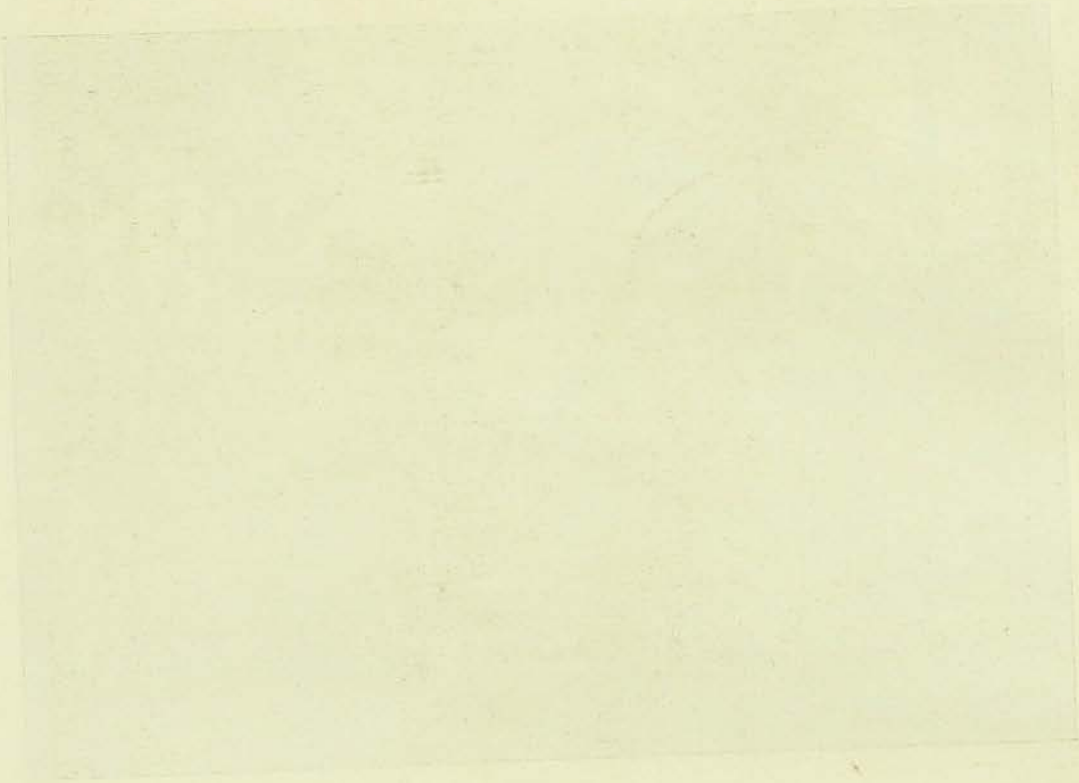
RIO-DE-JANEIRO.

ÉGLISE N.-D. DE LA GLOIRE, PLACE DUC DE CAXIAS.



RIO-DE-JANEIRO.

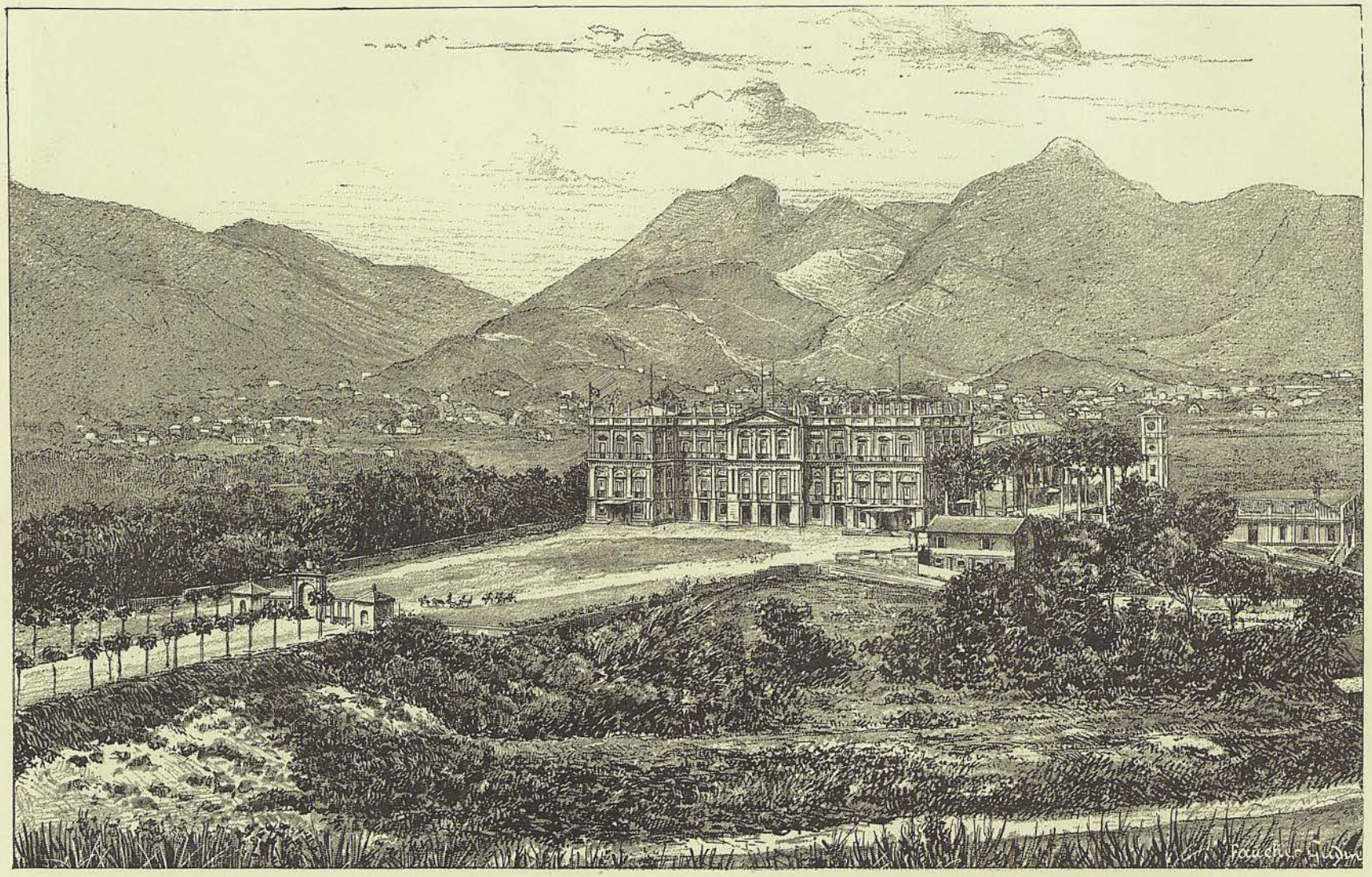
ÉCOLE PUBLIQUE DE GLORIA, PLACE DUC DE CAXIAS.



D'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio

RIO-DE JANEIRO.

Allée des Palmiers au Jardin Botanique.



Dessiné d après une photographie de Marc Ferrez, de Rio.

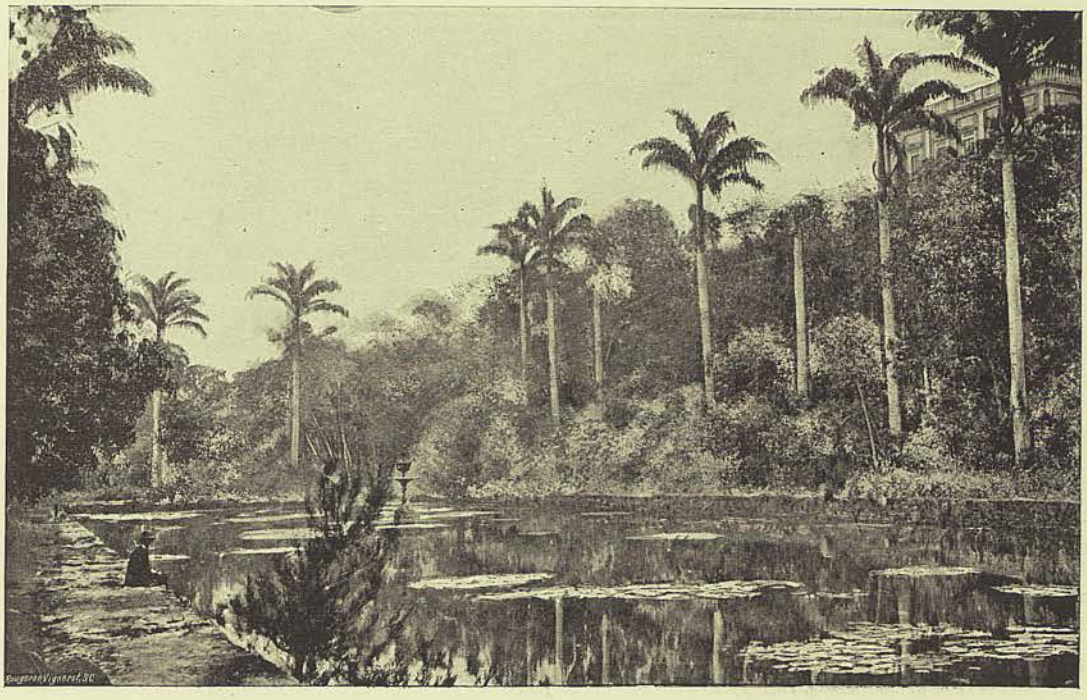
RIO-DE-JANEIRO.

Chateau Impérial de Boa-Vista, a São-Christovão.

D'après une photographie de I. Pacheco, de Rio-de-Janeiro.

RIO-DE-JANEIRO.

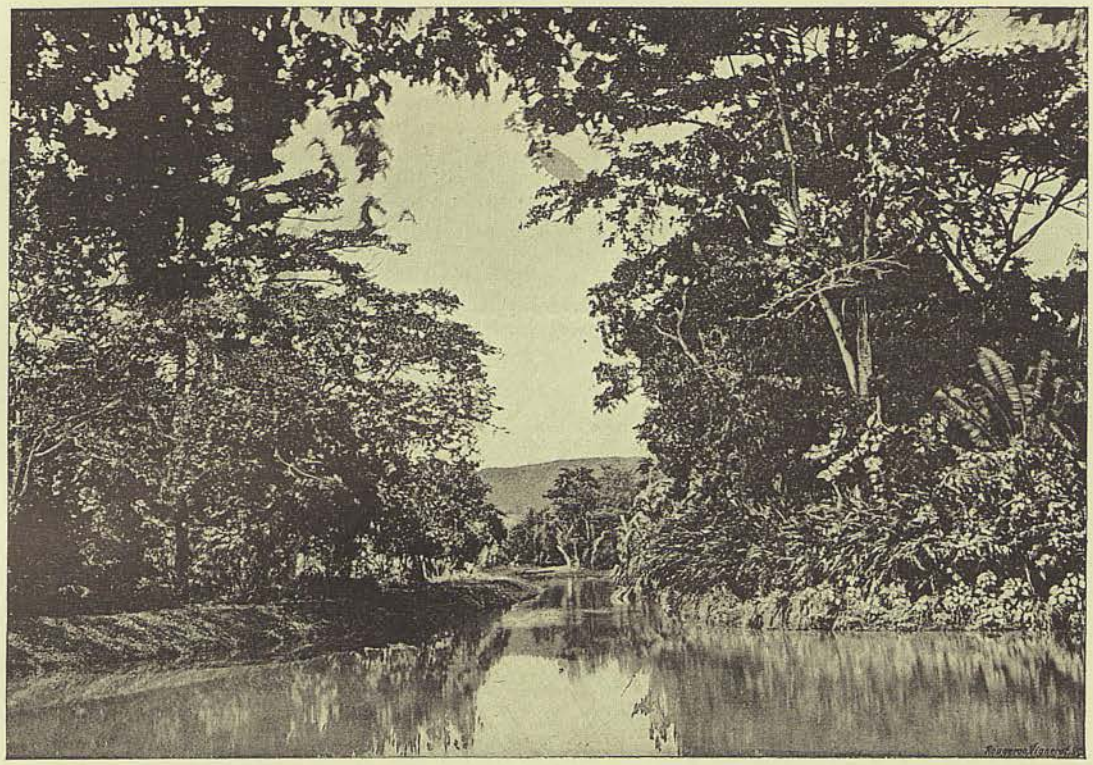
CHATEAU IMPÉRIAL DE BOA-VISTA.



D'après une photographie de I. Pacheco.

RIO-DE-JANEIRO.

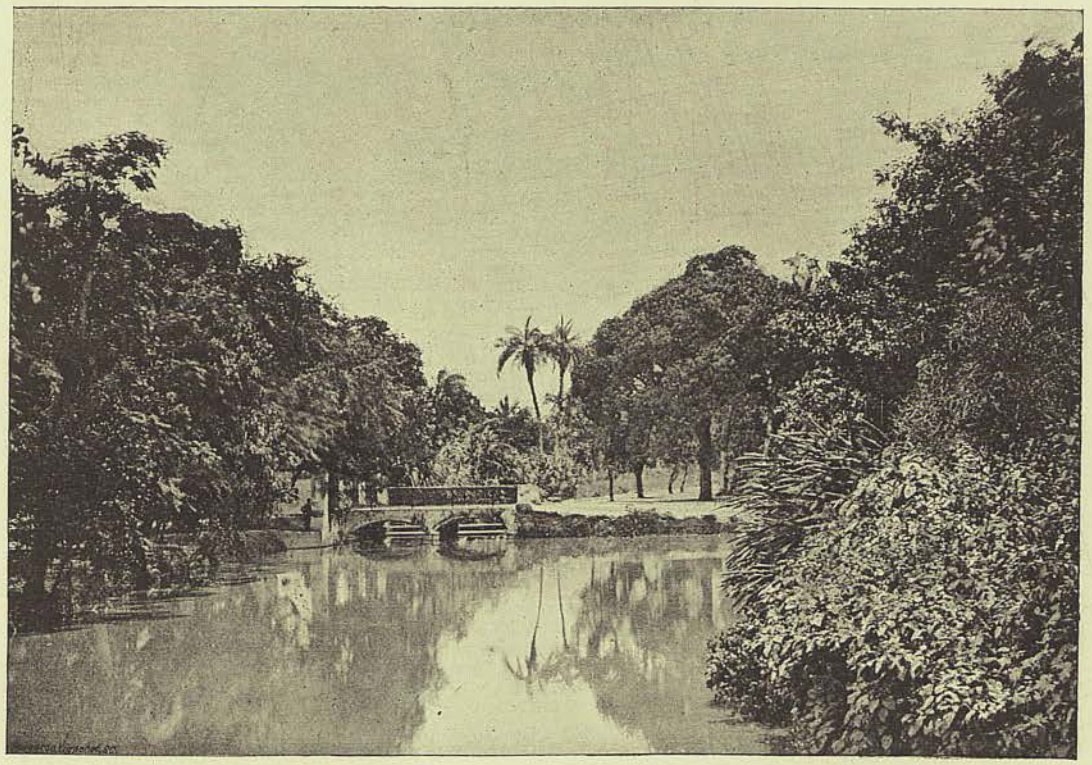
VUE DANS LE PARC IMPÉRIAL.



D'après une photographie de I. Pacheco.

RIO-DE-JANEIRO.

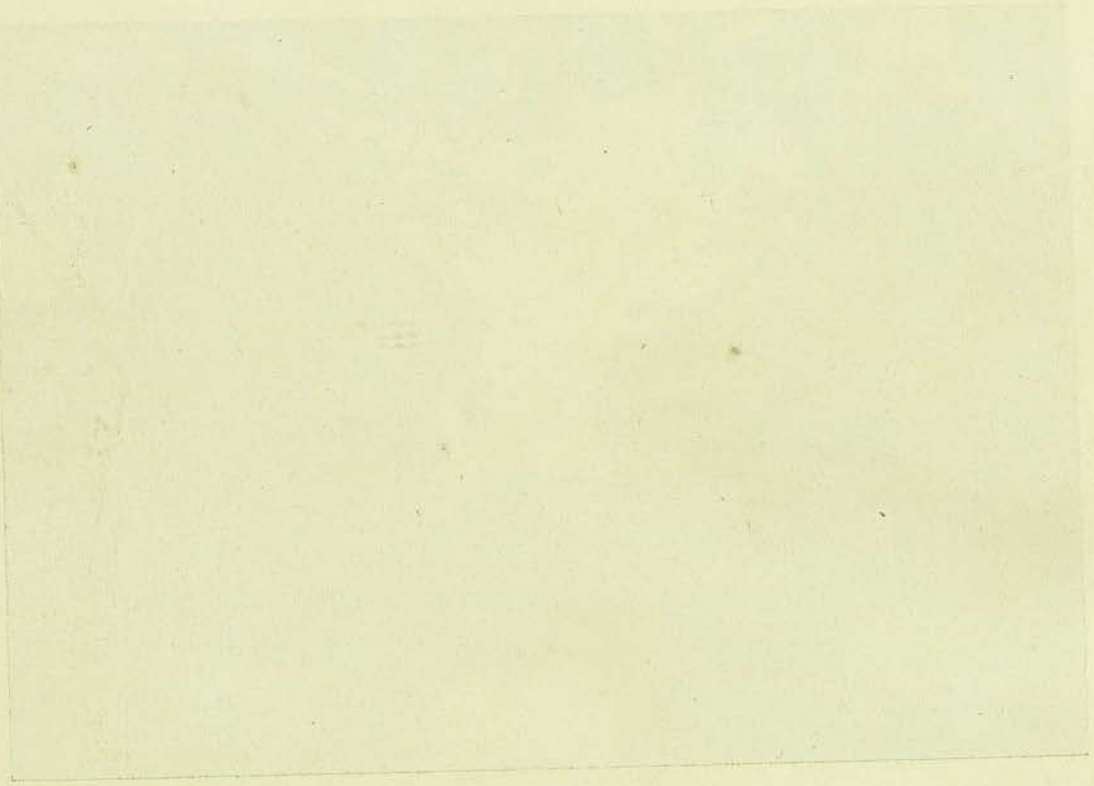
VUE DANS LE PARC IMPÉRIAL.

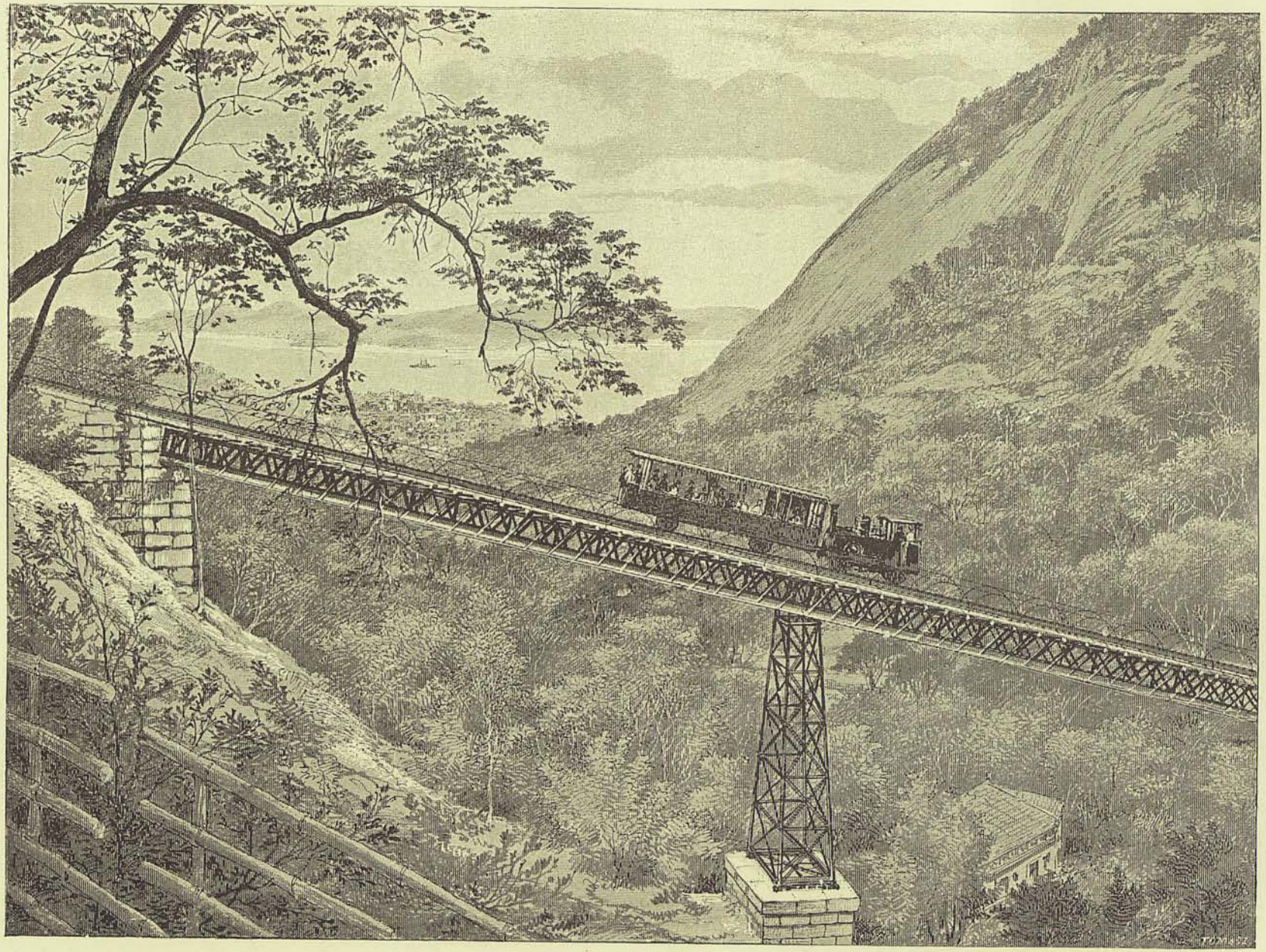


D'après une photographie de I. Pacheco.

RIO-DE-JANEIRO.

VUE DANS LE PARC IMPÉRIAL.





Dessiné d'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio

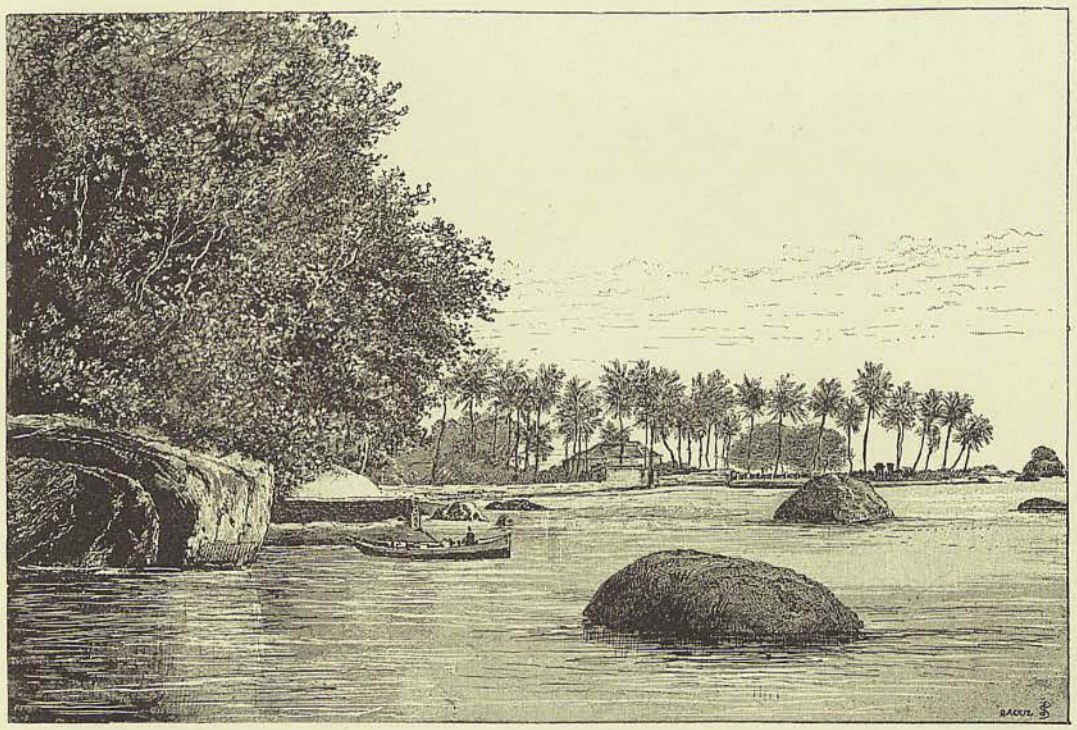
RIO-DE-JANEIRO.

Pont Sylvestre (Chemin de fer du Corcovado).

Dessiné d'après une photographie de M. Ferrez.

RIO-DE-JANEIRO.

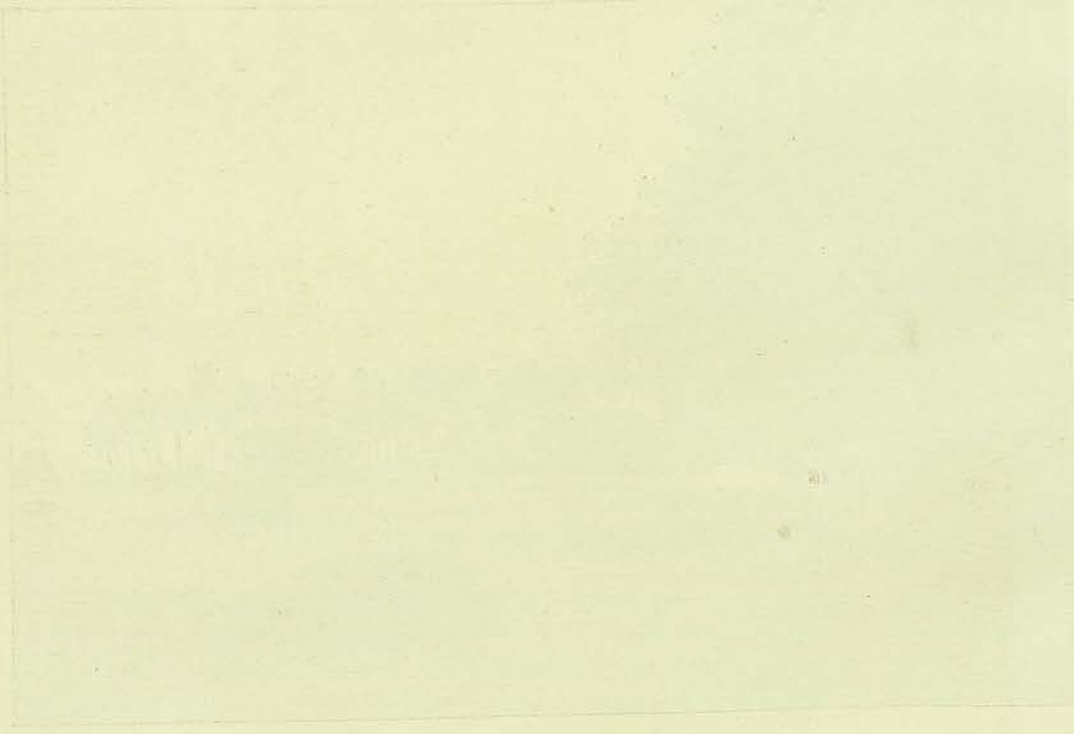
L'entrée de la baie. — Vue prise du Corcovado

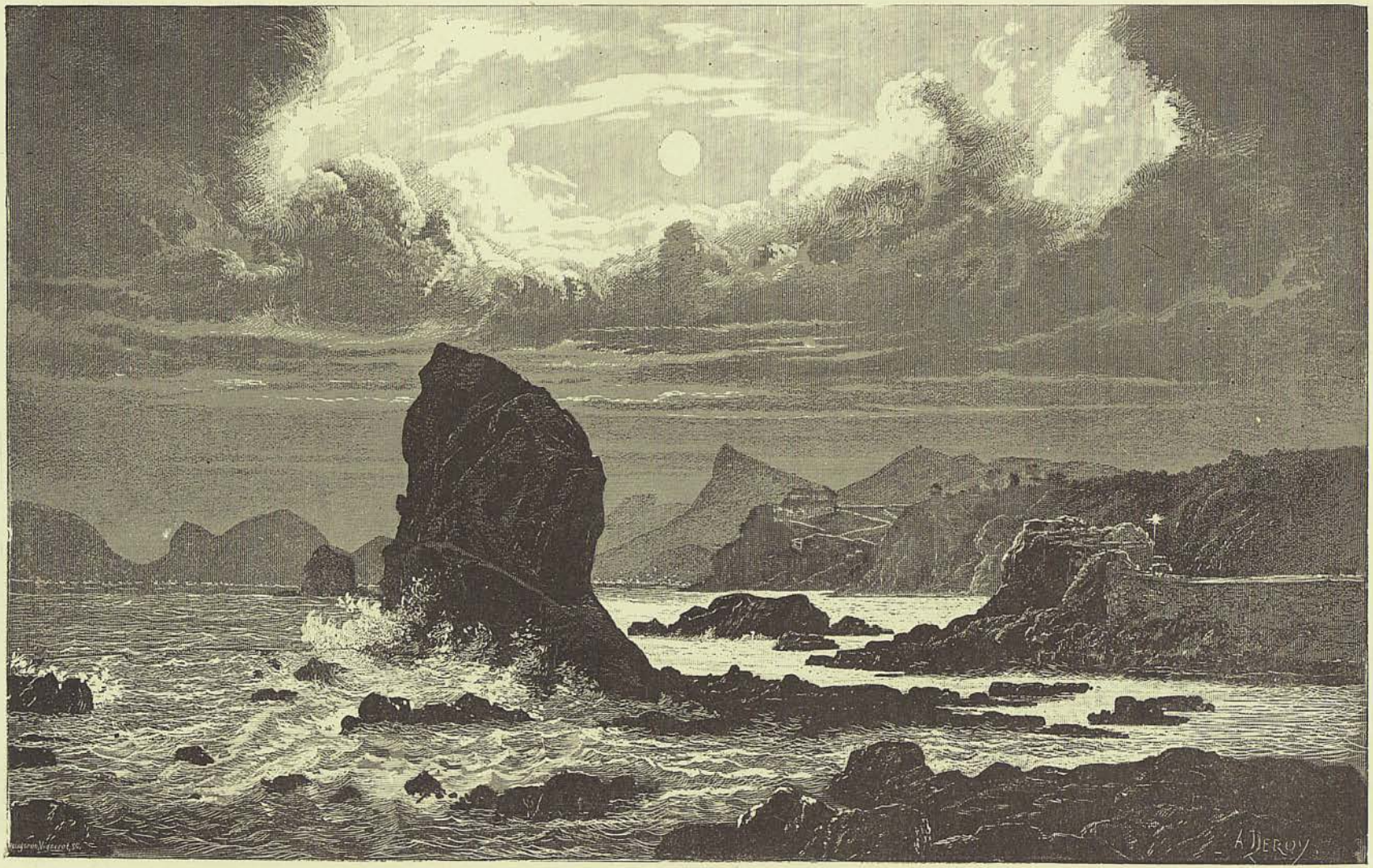


Dessiné d'après une photographie de M. Ferrez.

BAIE DE RIO-DE-JANEIRO.

Une vue dans l'ile de Paquetá.

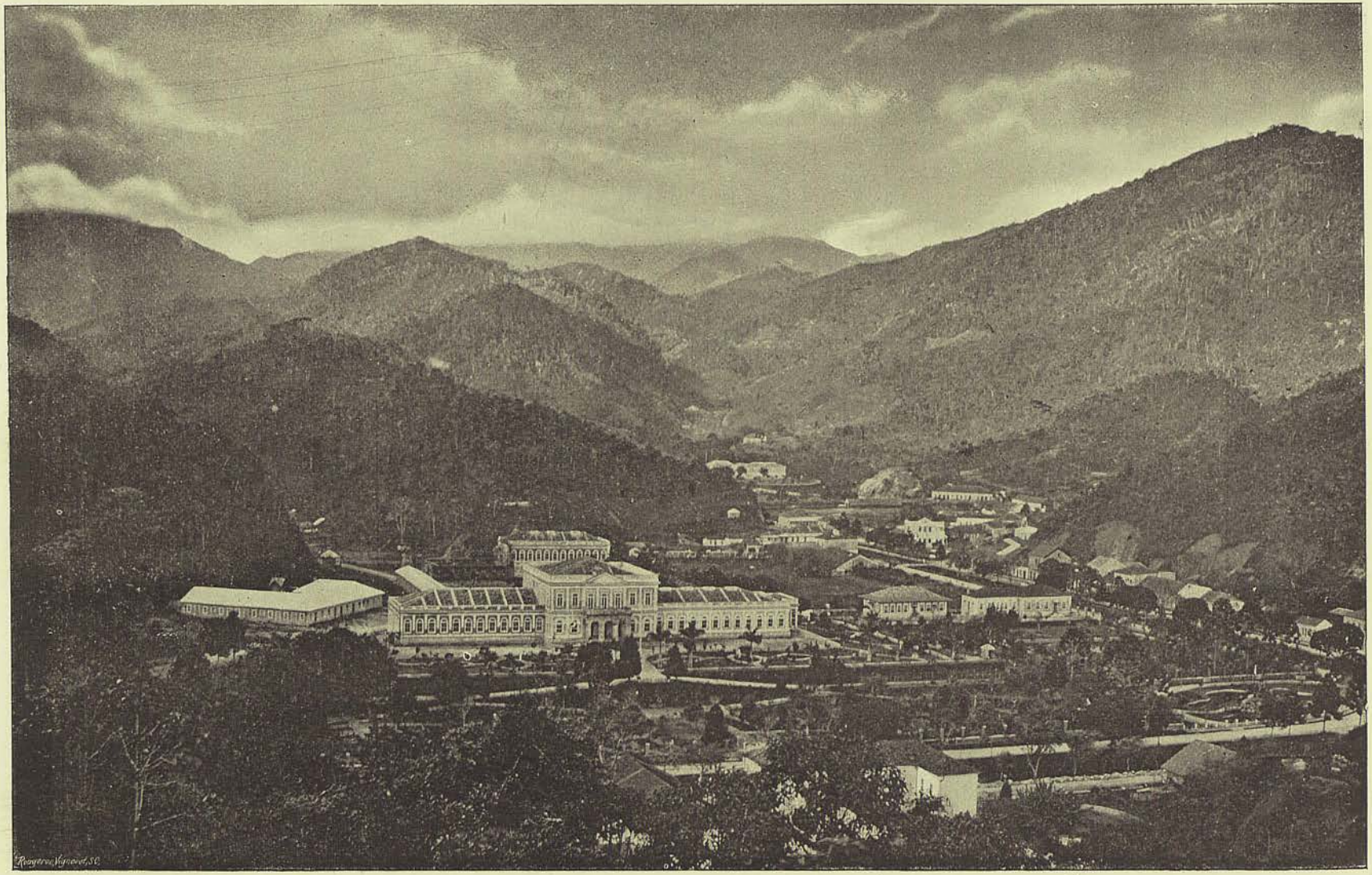




Dessin d'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio.

BAIE DE RIO-DE-JANEIRO.

Itapuca. — Vue prise de la plage d'Icarahy.



D'après une photographie de Marc Ferrez

PÉTROPOLIS

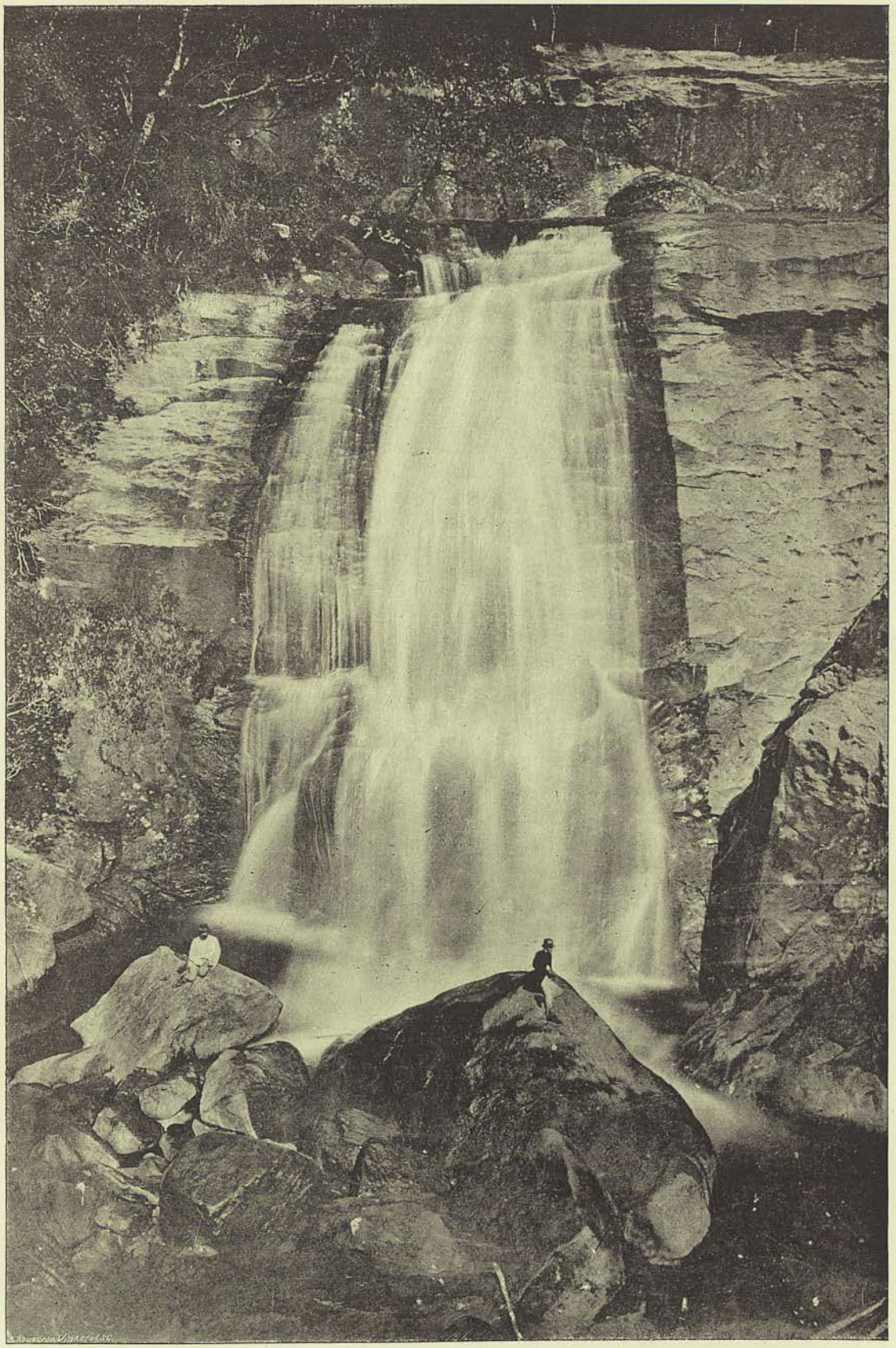
(Province de Rio-de-Janeiro).

Le Château Impérial.

D'après une photographie de Marc Ferrez.

PÉTROPOLIS.

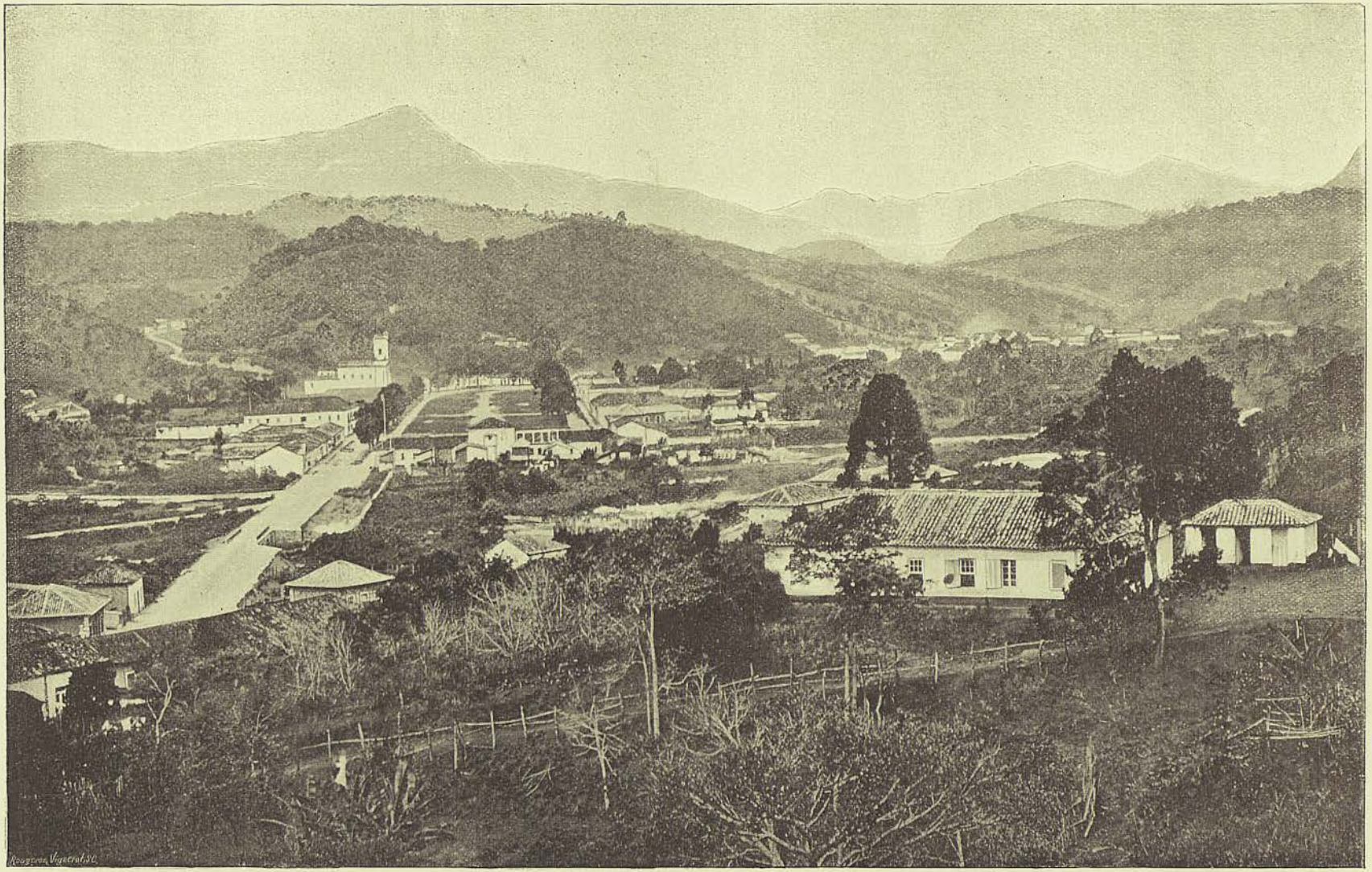
LA RUE DE NASSAU.



D'après une photographie de Marc Ferrez.

LA CASCADE D'ITAMARATY.

Près Pétropolis.

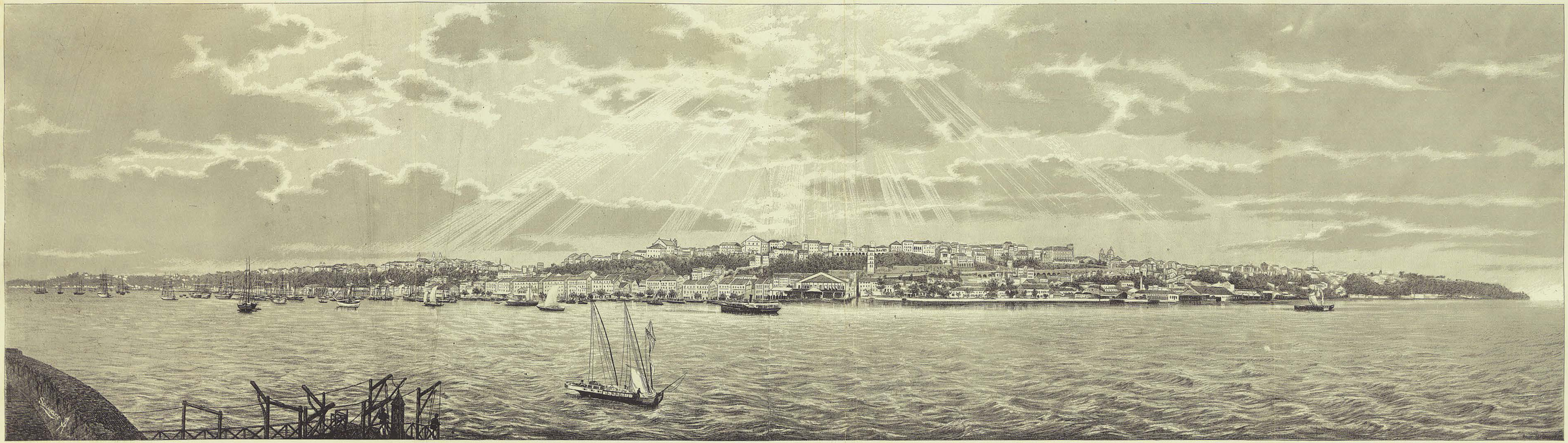


D'après une photographie de Marc Ferrez.

NOVA-FRIBURGO

(Province de Rio-de-Janeiro).

Vue d'une partie de la ville (ancienne colonie suisse).

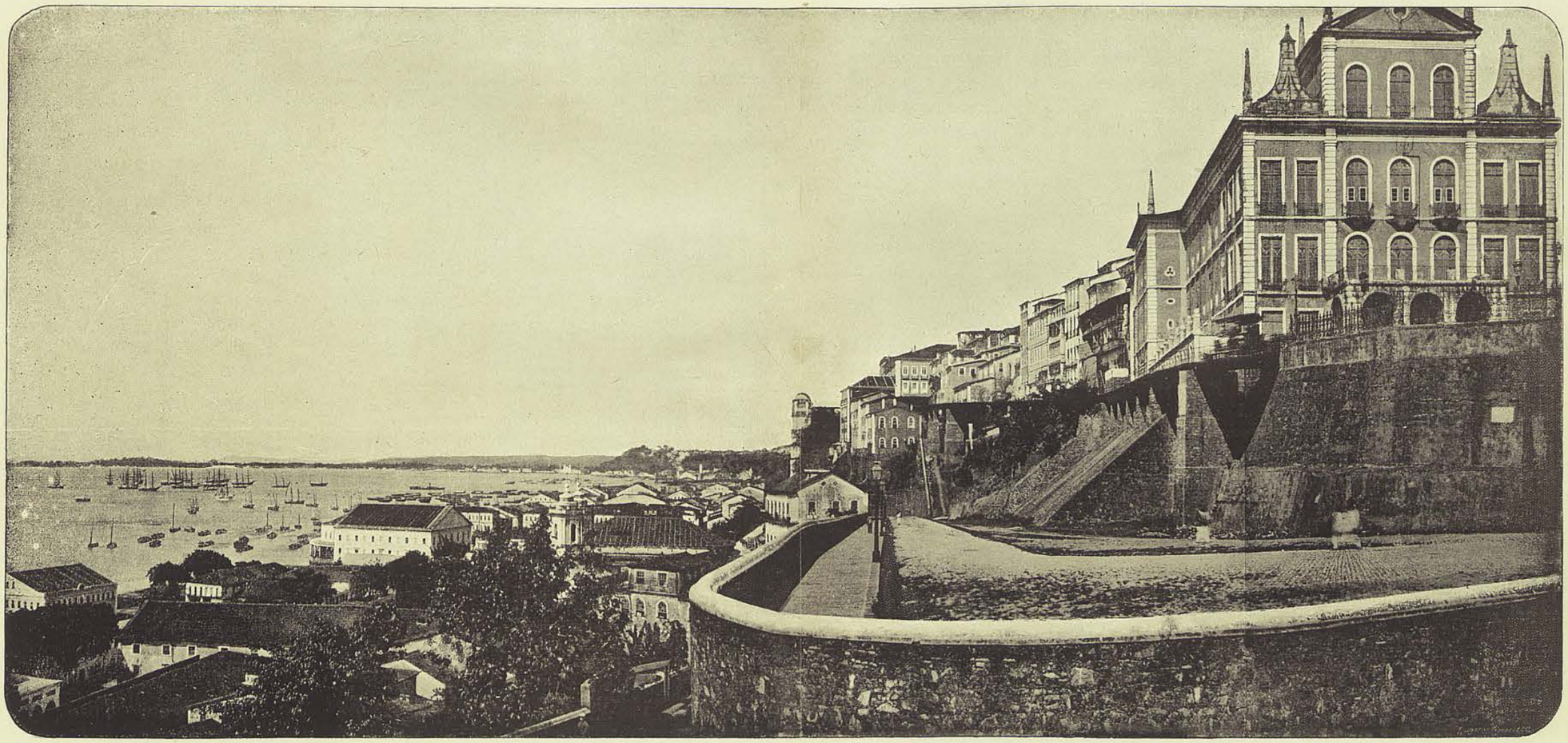


Noviciado. Agua de Meninos. Caes-Dourado. Caes Novo. Douane. L'ascenseur. Arsenal de marine. Théâtre S. João. S. Bento. Pedreiras. Preguiça. Jardin public. Victoria. S. Antonio.

São Salvador da Bahia

VUE PRISE DU FORT DO MAR.

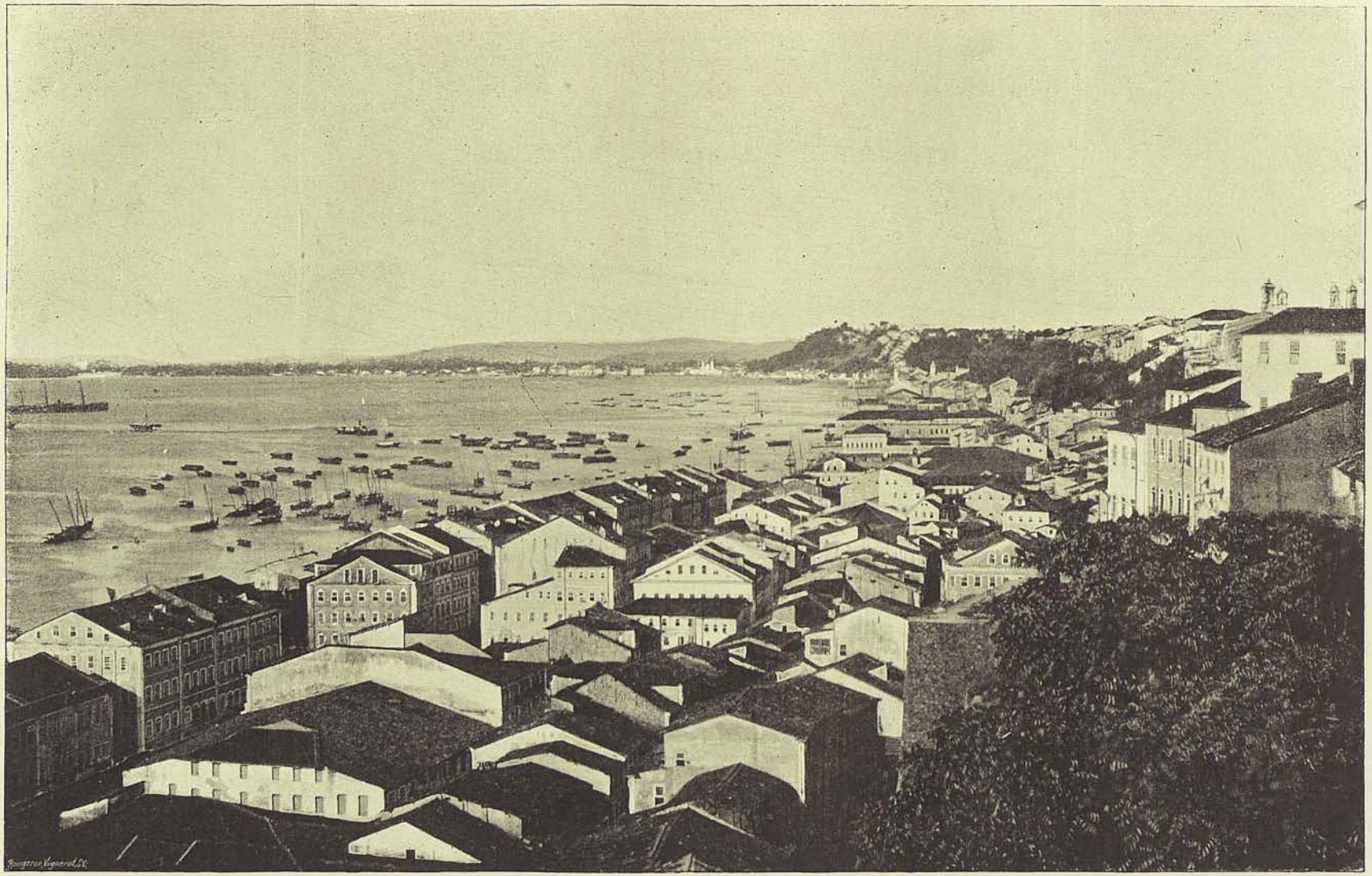
Dessiné d'après une photographie de M. Lindermann, de Bahia.



D'après une photographie de LINDERMANN, de Bahia. L'ascenseur. Théâtre de São João.

BAHIA.

VUE PRISE DE LA LADEIRA DA MONTANHA.



D'après une photographie de LINDERMANN.

BAHIA.

VUE PRISE DE LA PLATEFORME DE L'ASCENSEUR.

D'après une photographie de Lindermann, de Bahia.

BAHIA.

Caes Dourado (Quai doré).

D'après une photographie de LINDERMANN, de Bahia.

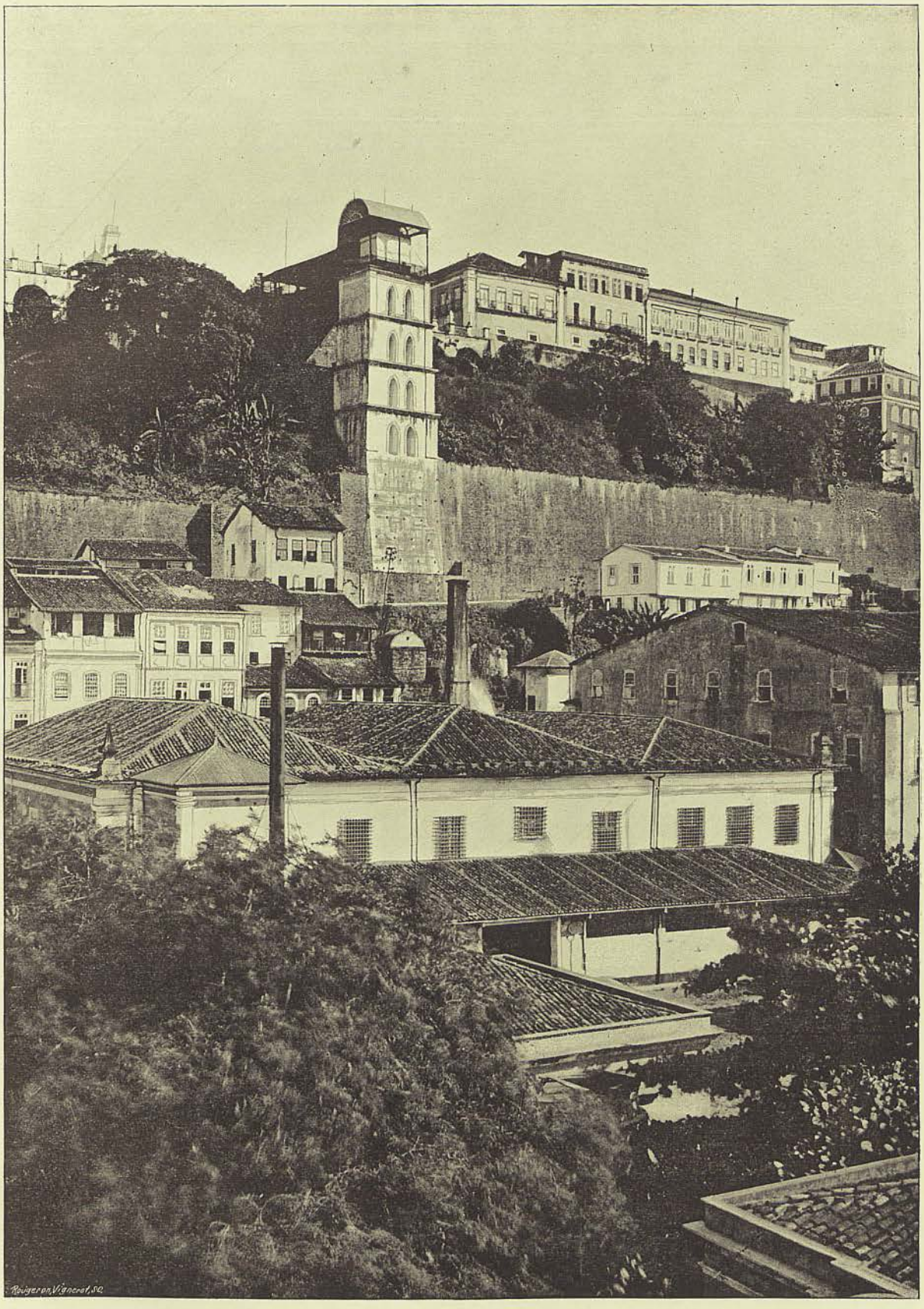
BAHIA.

QUAI ET PLACE RIACHUELO.

D'après une photographie de LINDERMANN, de Bahia.

BAHIA.

MONUMENT COMÉMORATIF DE LA GUERRE DU PARAGUAY.



D'apres une photographie de LINDERMANN, de Bahia.

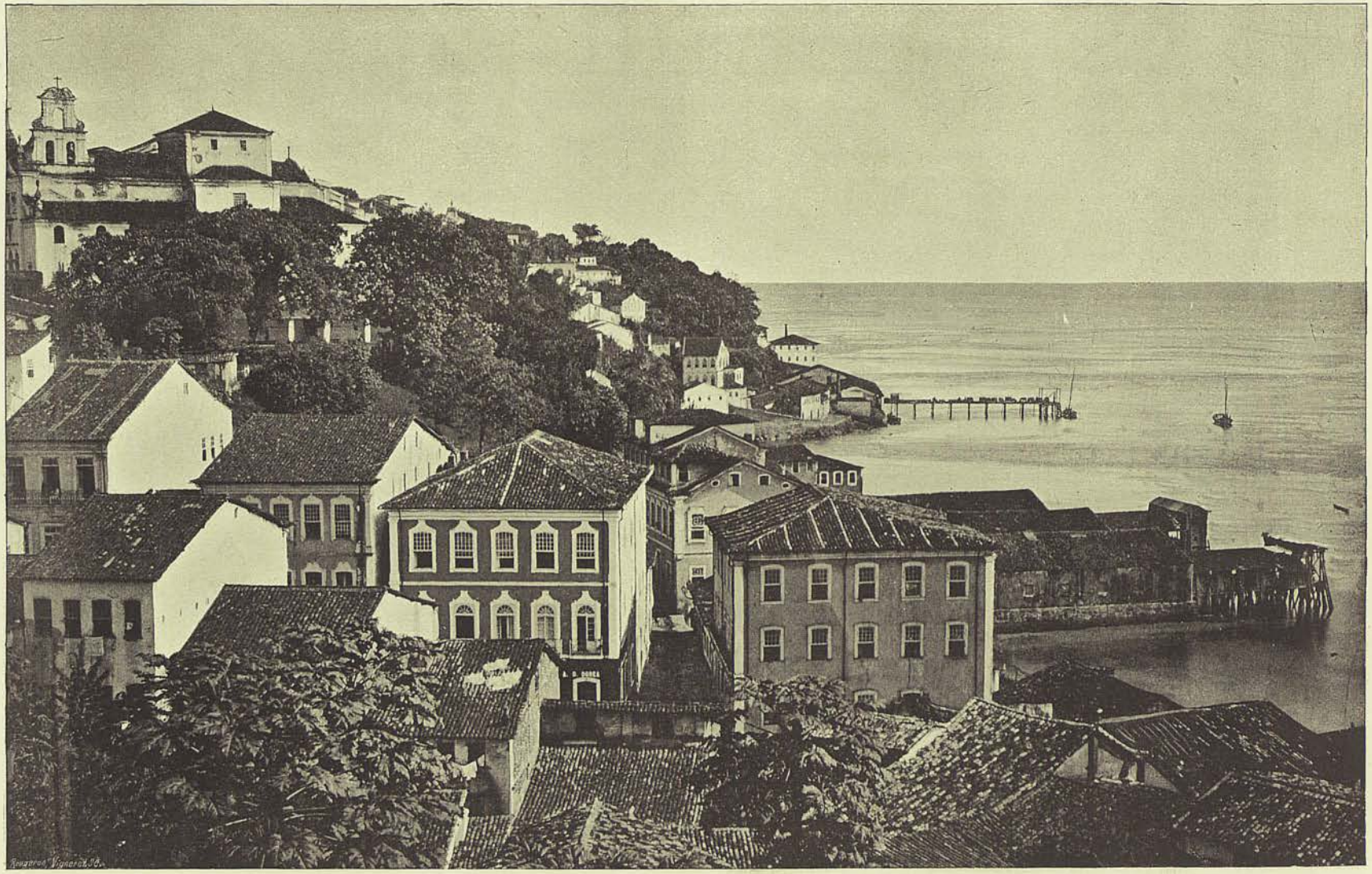
BAHIA.

L'ASCENSEUR.

D'après une photographie de Lindermann.

BAHIA.

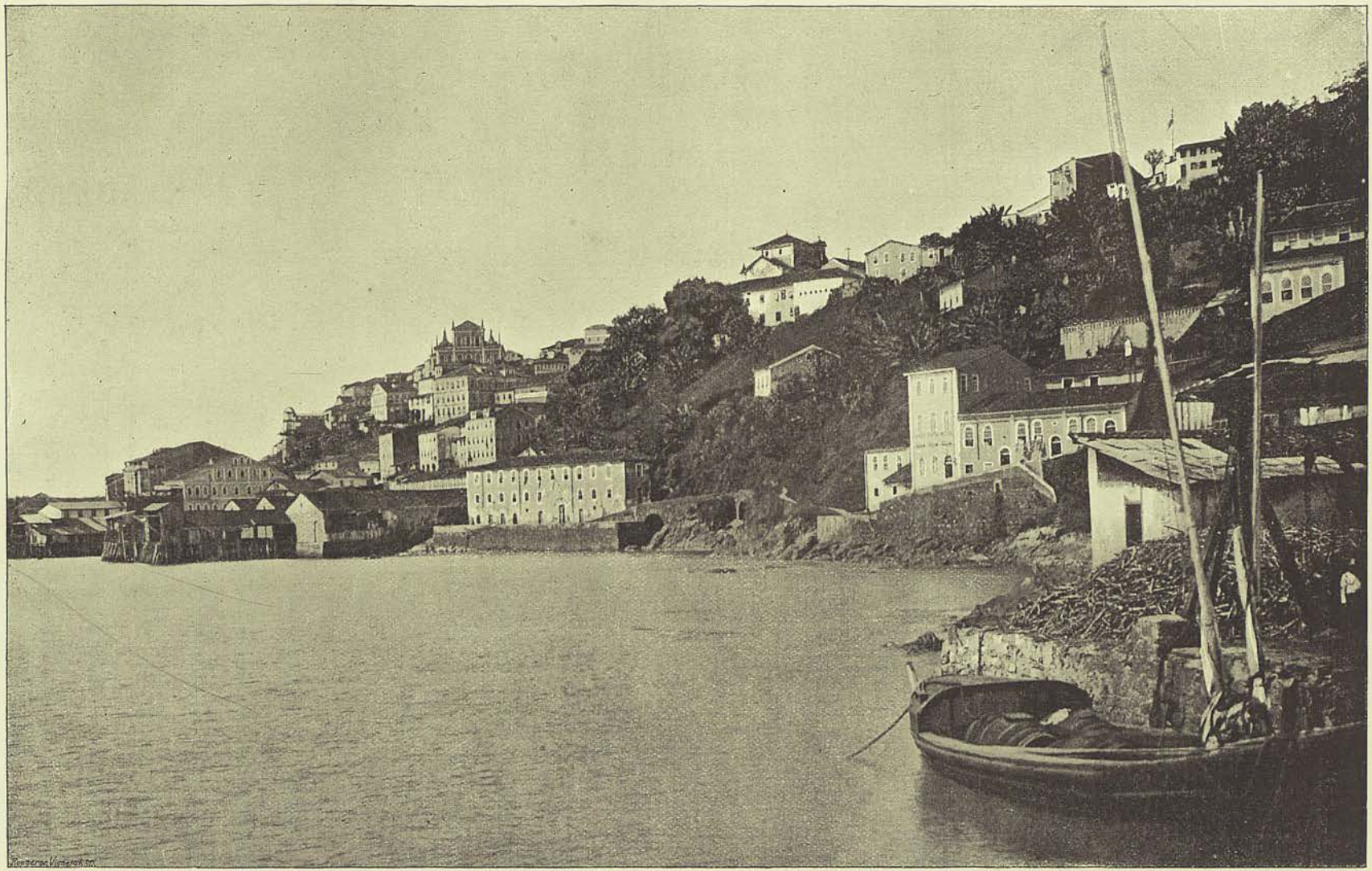
Santa-Barbara (ville basse).



D'après une photographie de LINDERMANN.

BAHIA

PREGUIÇA.



BAHIA.

PEDREIBAS.

D'après une photographie de Lindermann.

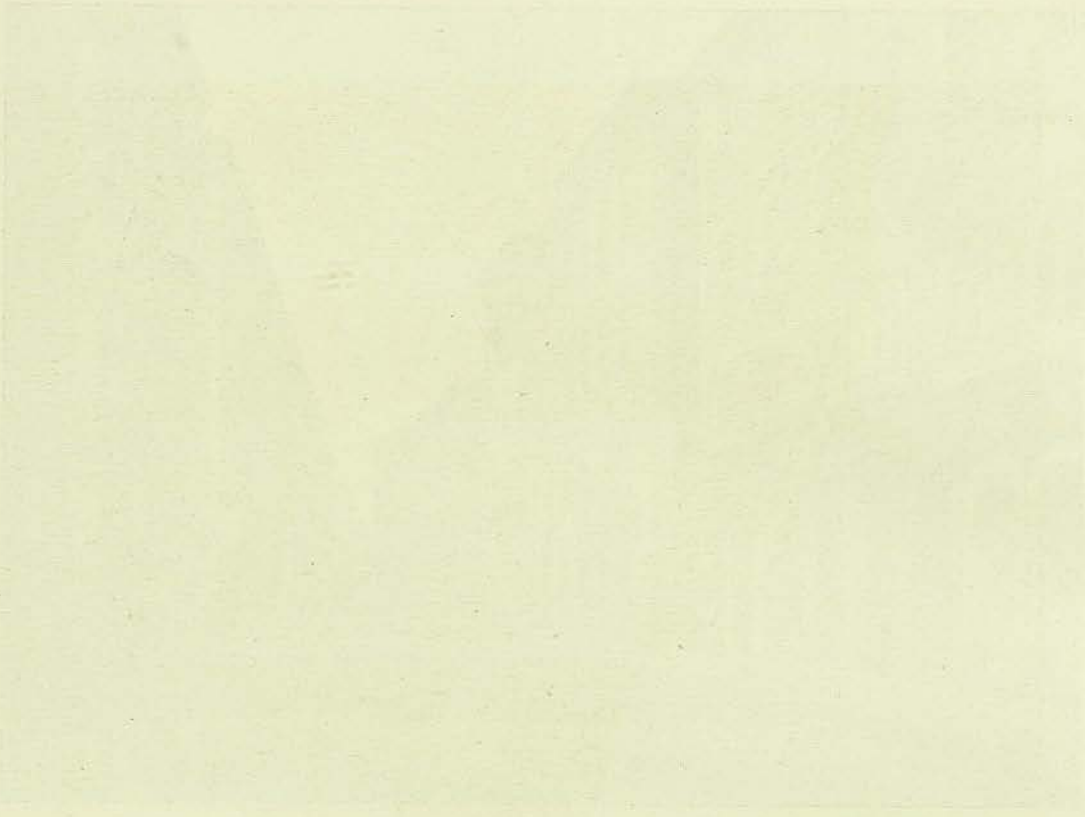
BAHIA.

Rue Conselheiro Dantas (ville basse).

D'après une photographie de Lindermann.

BAHIA.

Rue das Mercès (ville haute).



D'après une photographie de LINDERMANN.

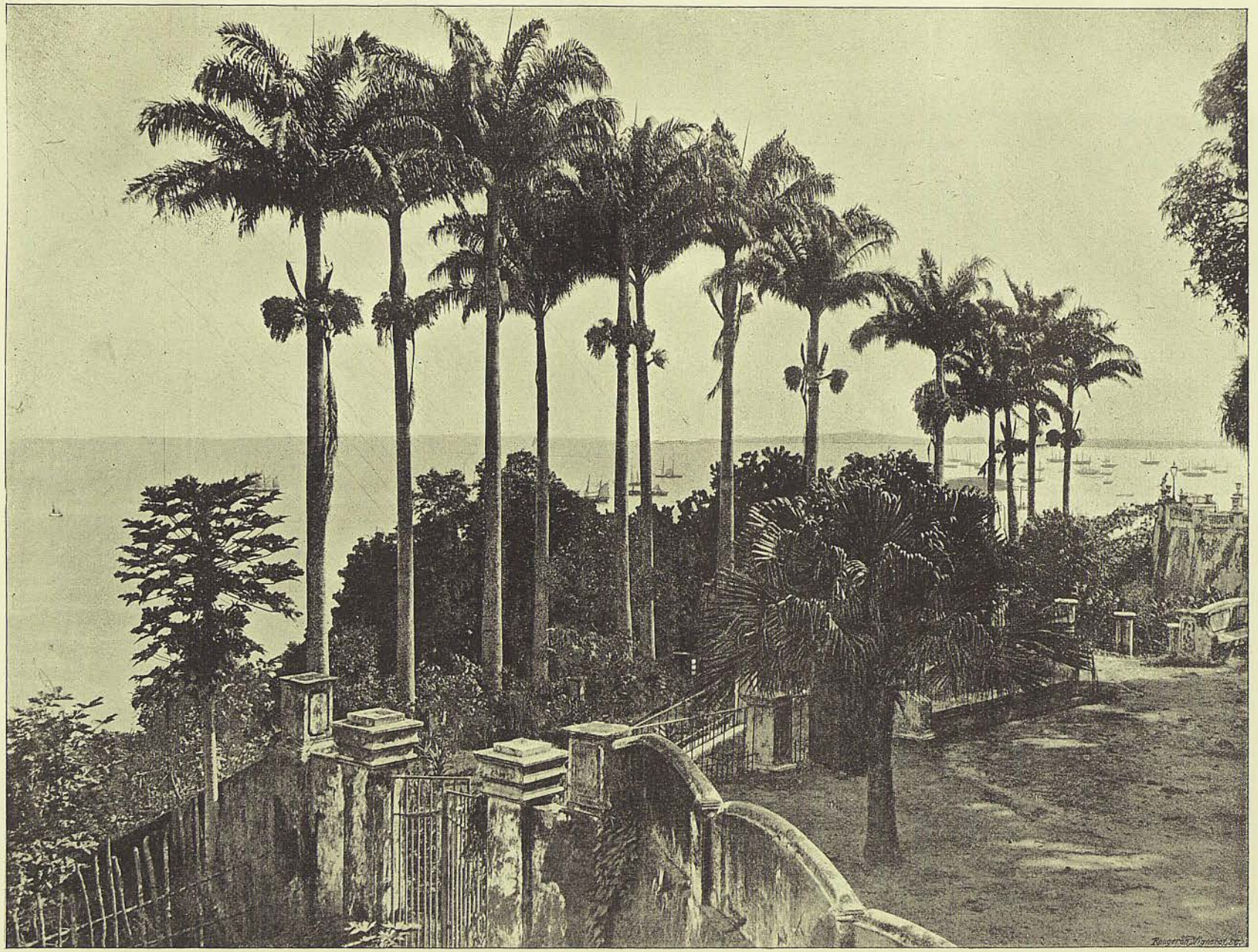
BAHIA.

RUE SÃO PEDRO (ville haute).

D'après une photographie de LINDERMANN.

BAHIA.

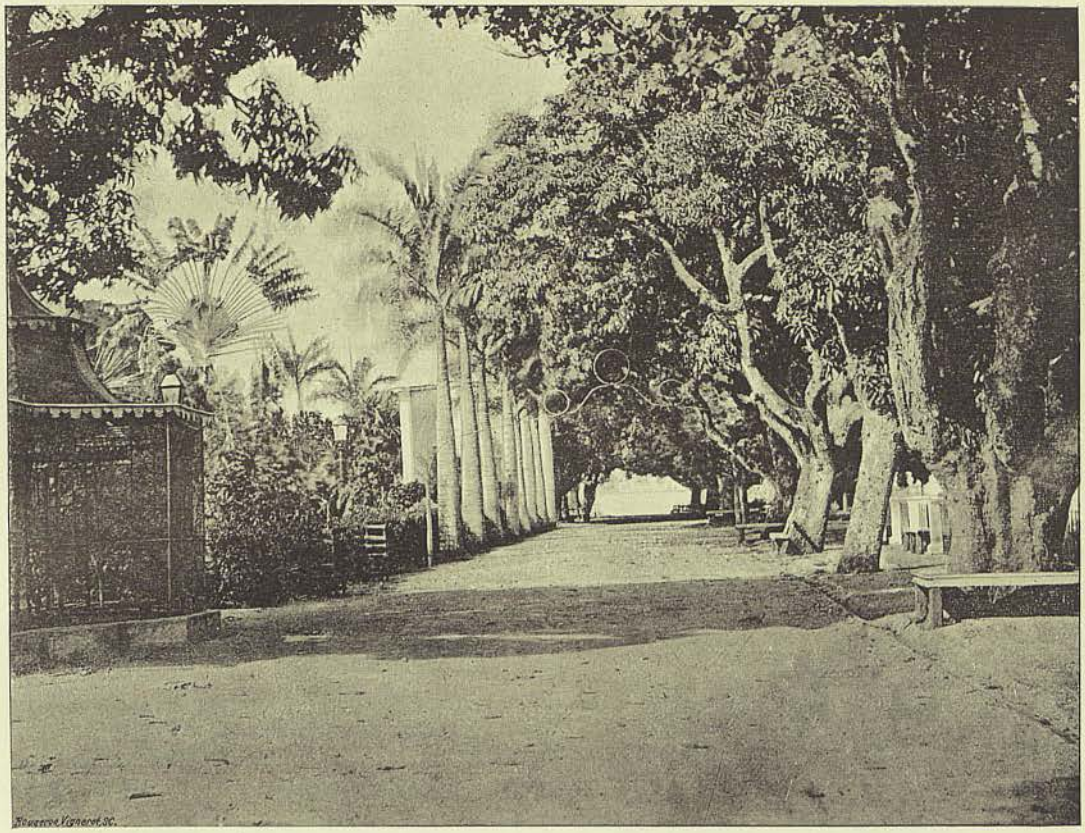
LADEIRA DE SÃO DE BENTO (ville haute).



D'après une photographie de Lindermann, de Bahia.

BAHIA.

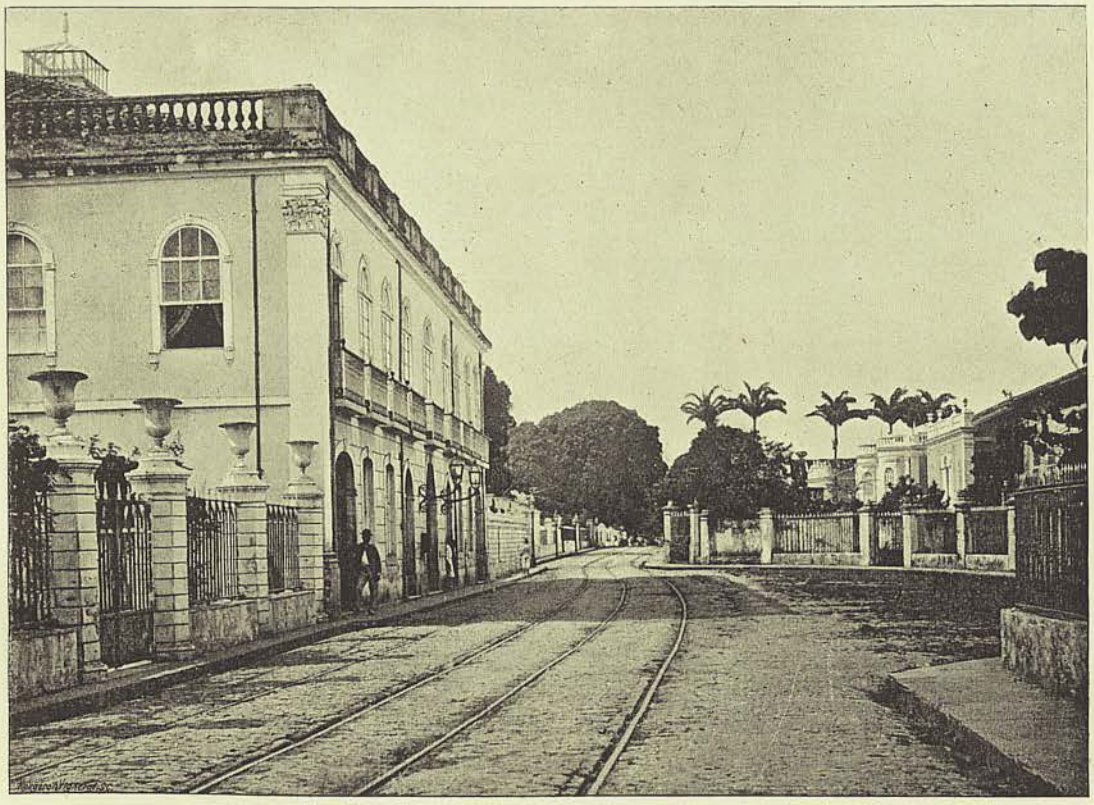
Passeio Publico (Jardin Public).



D'après une photographie d'Aug. Luschnath, de Bahia.

BAHIA.

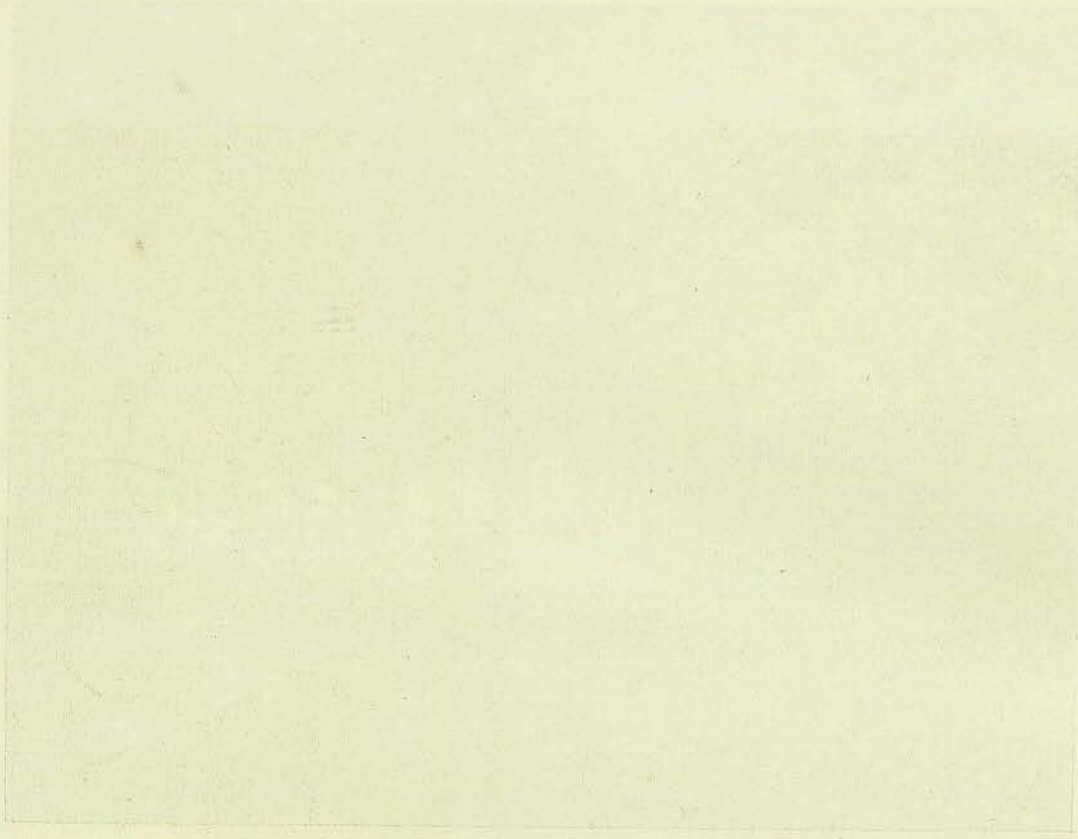
Passeio Publio (Jardin Public).



D'après une photographie de Lindermann.

BAHIA.

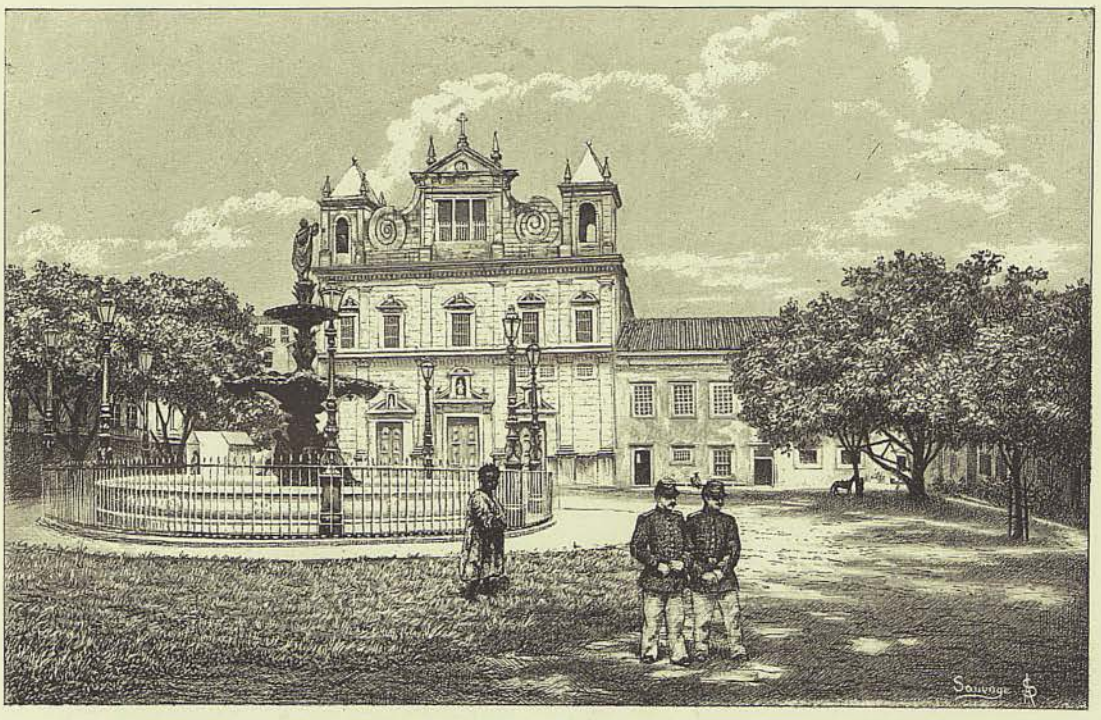
Largo da Victoria (ville haute).



D'après une photographie de LIEDERMANN.

BAHIA.

L'HOTEL DE VILLE.



Dessiné d'après une photographie de Luschnath.

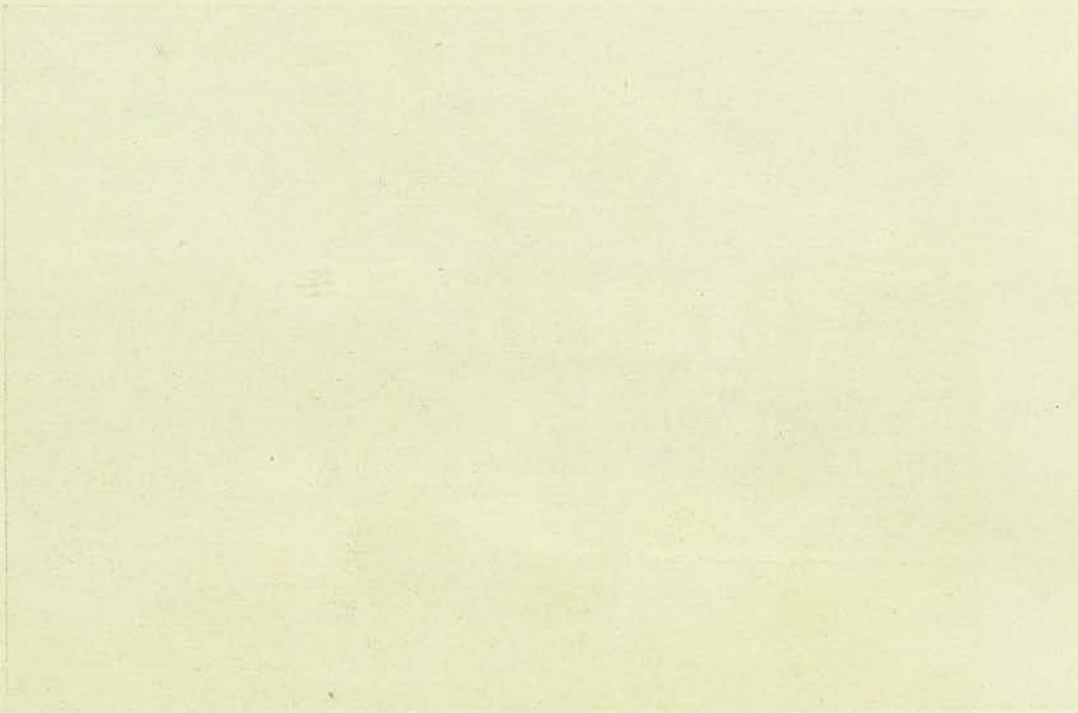
BAHIA.

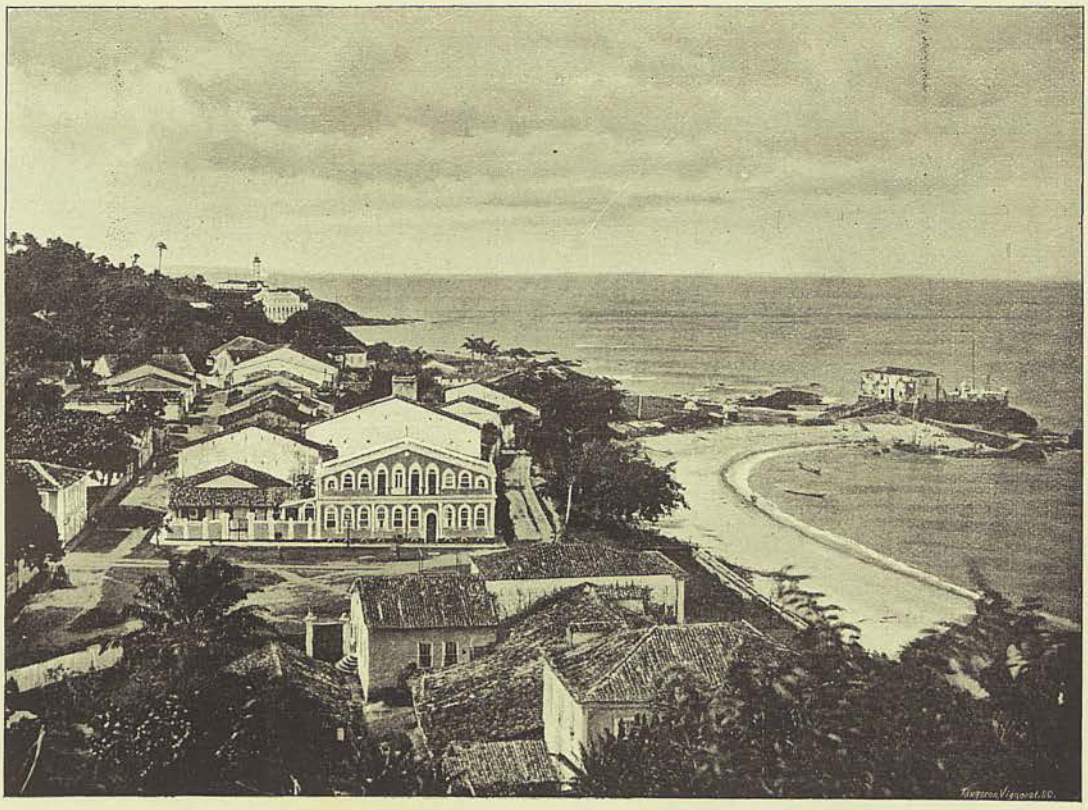
LA CATHÉDRALE (ANCIEN COLLÈGE DES JÉSUITES).

D'après une photographie de Luschnath.

BAHIA.

ÉCLISE DE PIEDADE.

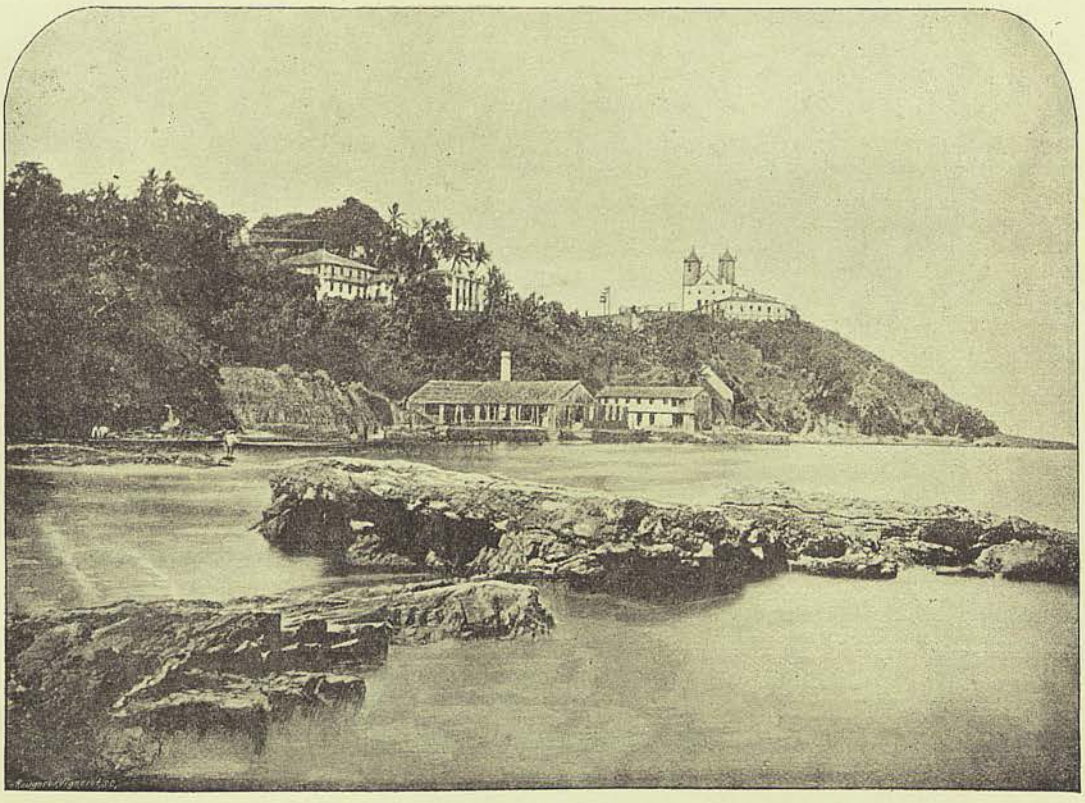




D'après une photographie de LINDERMANN.

BAHIA.

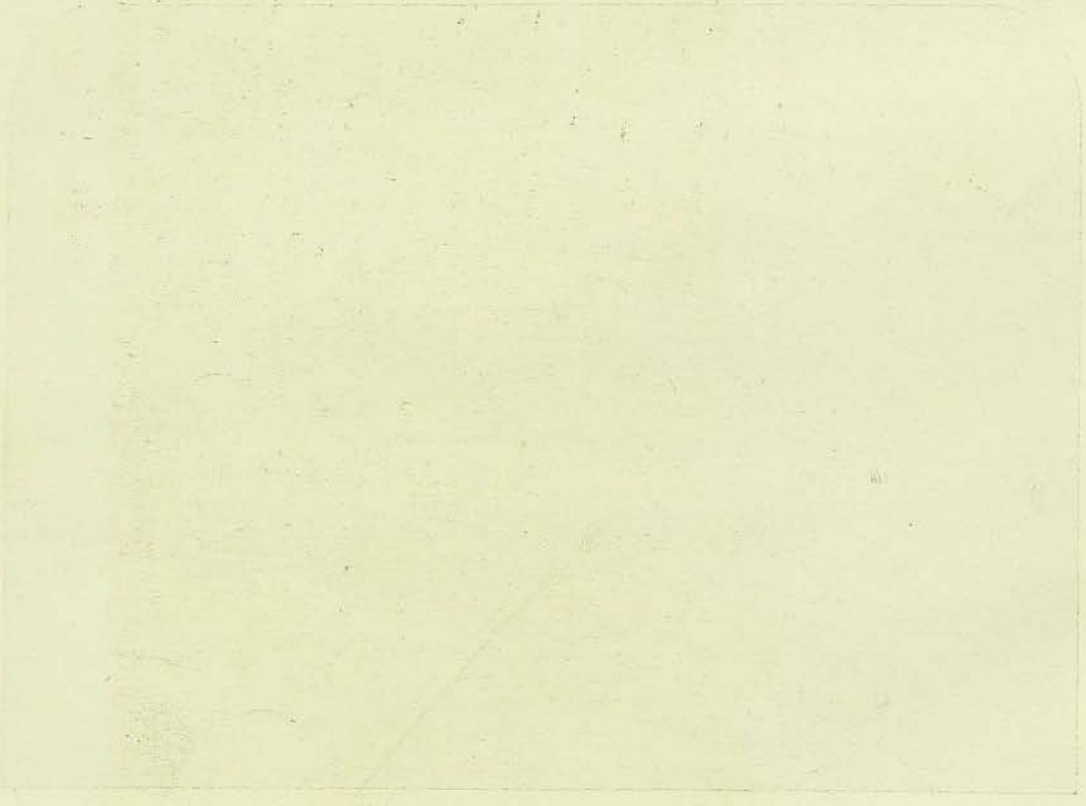
BARRA

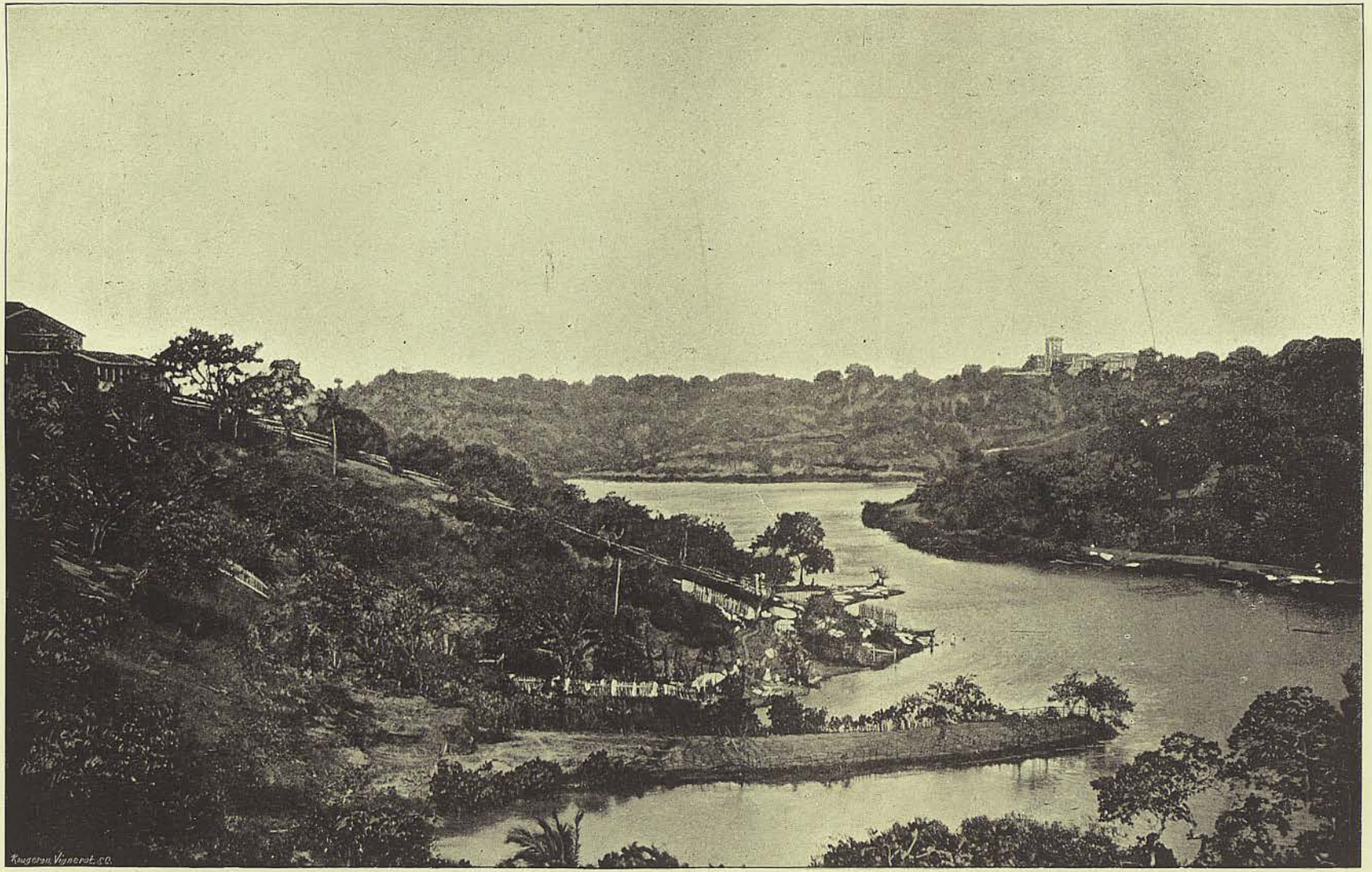


D'après une photographie de LUSCHNATH.

BAHIA.

SANTO-ANTONIO DA BARRA.

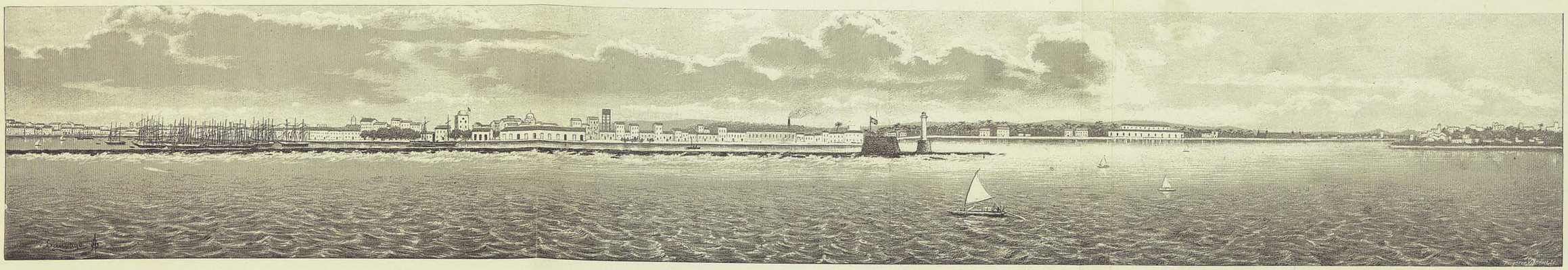




D'après une photographie de LINDERMANN.

BAHIA.

DIQUE OU LAGÔA GARCIA.



Quartier Santo-Antonio. Douane Quartier de Recife. Arsenal de marine. Fort do Picão. Phare. Une jangada. Olinda

RECIFE DE PERNAMBUCO ET OLINDA.

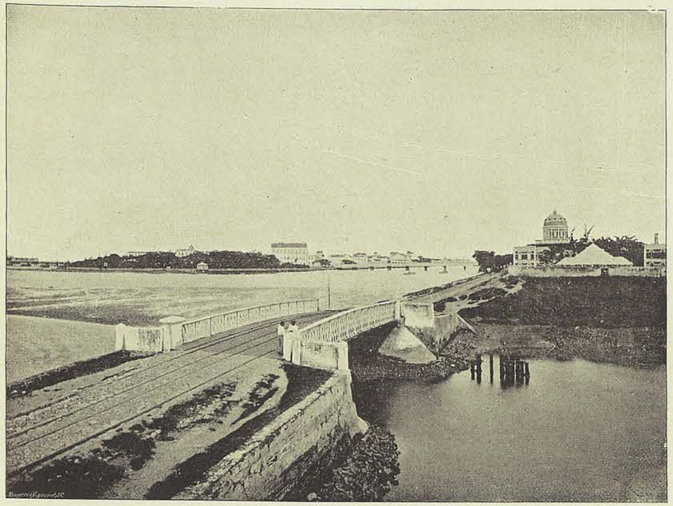
VUE PRISE DU LARGE.

Dessiné d'après un croquis du Bⁿ de Rio-Branco.

D'après une photographie de A. Ducasble, de Recife.

RECIFE.

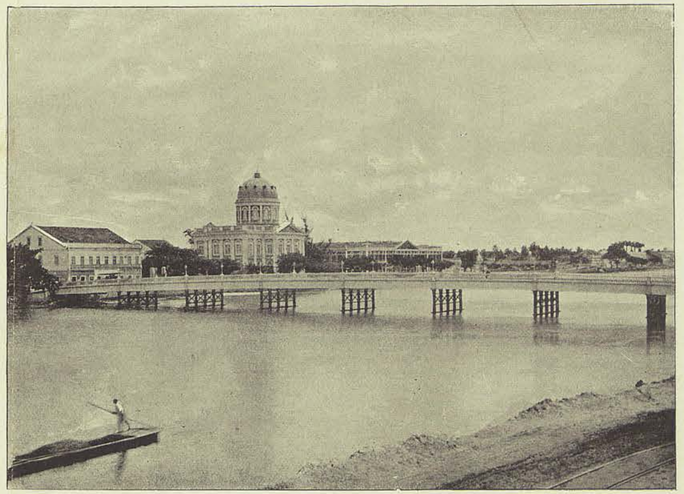
GRAND PONT DE RECIFE, OU PONT SETE DE SETEMBRO.



D'après une photographie de A. Ducasble.

RECIFE.

LA PRÉSIDENCE, LE THÉATRE IZABEL ET L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.



D'après une photographie de A. Ducasble.

RECIFE.

LE PONT IZABEL, L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE PROVINCIALE ET LE GYMNASE.

Dessiné d'après une photographie de M Ducasble, de Recife.

RECIFE DE PERNAMBUCO.

VUE PRISE DU QUARTIER SANTO-ANTONIO SUR CELUI DE RECIFE.

Dessiné d'après une photographie de A. Ducasble

RECIFE.

Vue de la partie méridionale du quartier Santo-Antonio.

D'après une photographie de Ducasble.

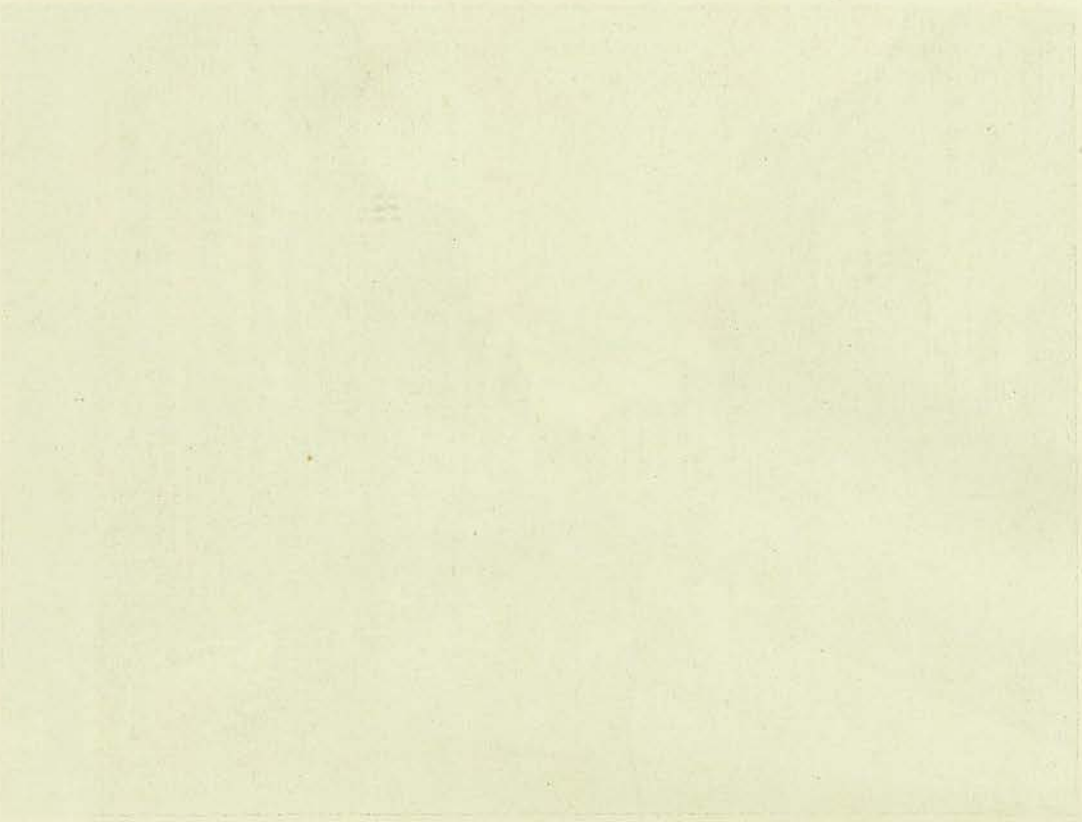
RECIFE.

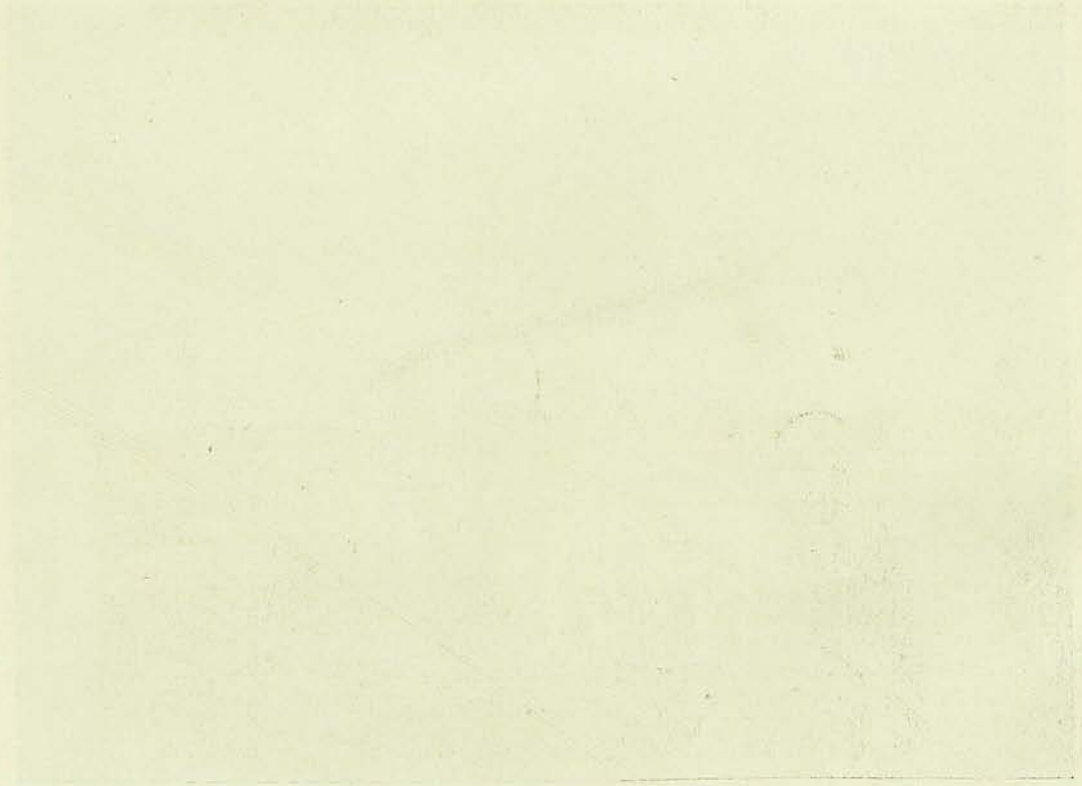
Rue do Crespo.

D'après une photographie de Lindermann.

RECIFE.

L'assemblée législative provinciale.





D'après une photographie de Luschnath.

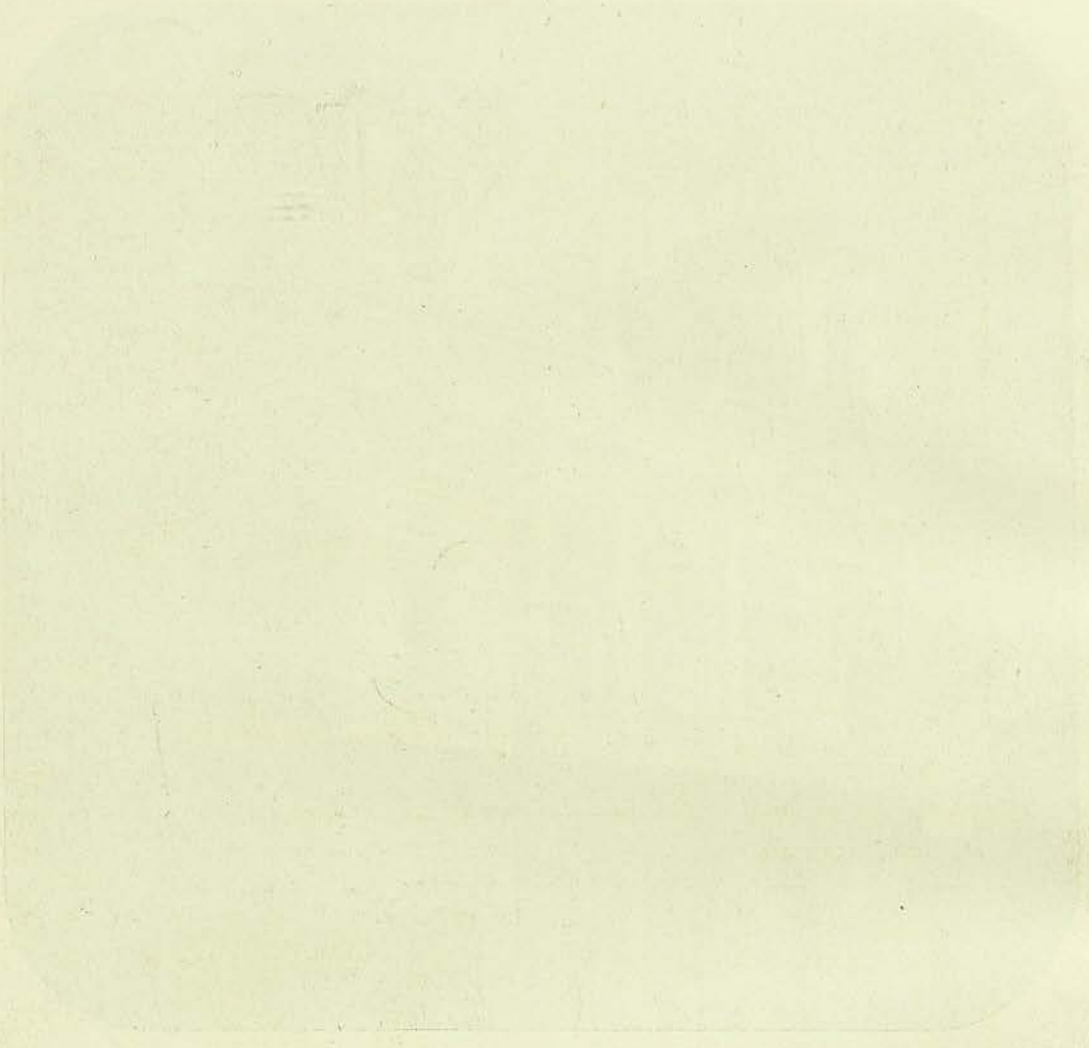
RECIFE.

Église de Boa-Vista.

D'après une photographie de Luschnath.

RECIFE.

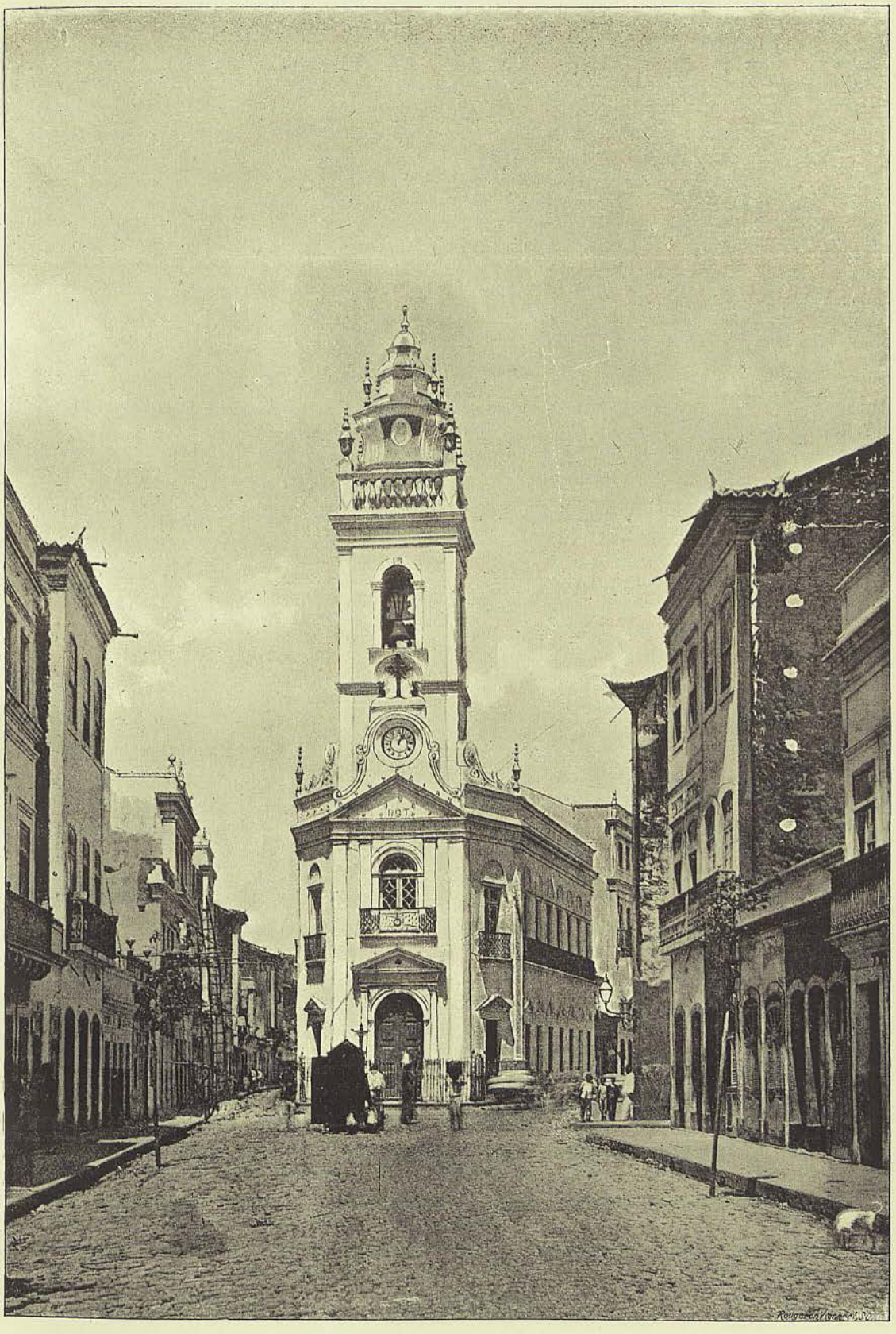
Le Pénitencier



D'après une photographie de LINDERMANN.

RECIFE.

ÉGLISE DA PENHA.



D'après une photographie de LINDERMANN.

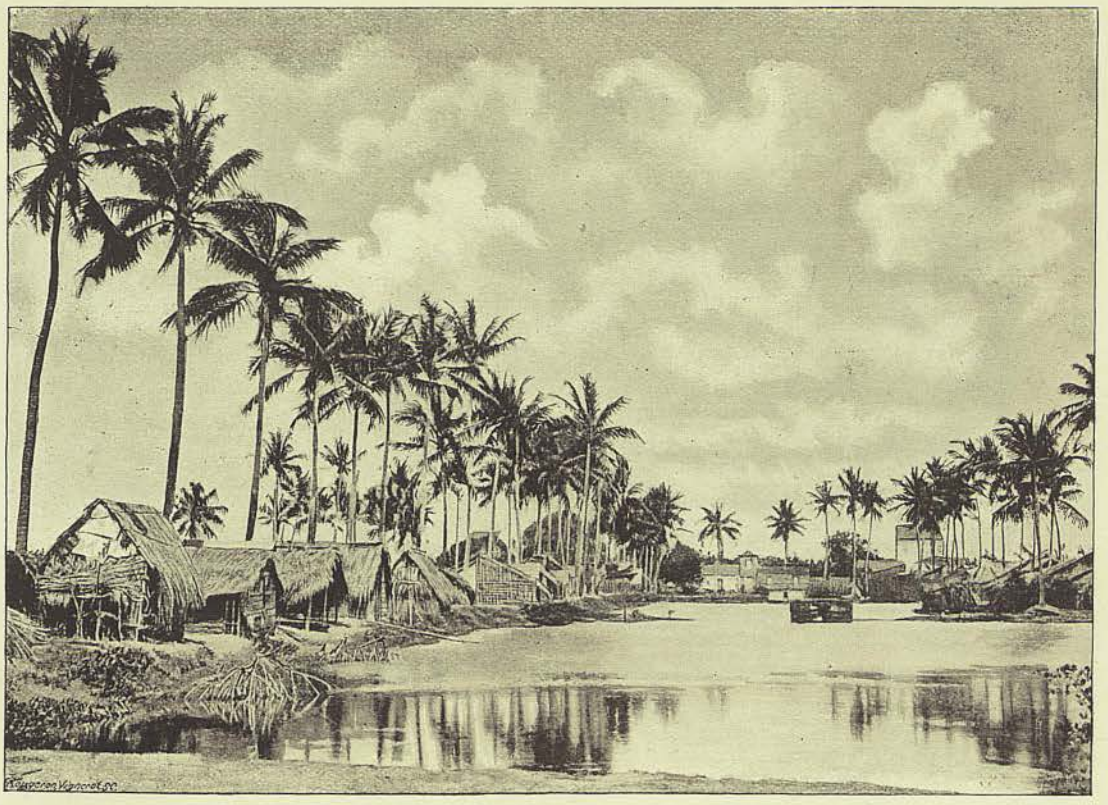
RECIFE.

PATEO DO TERÇO.

D'après une photographie de LINDERMANN.

ENVIRONS DE RECIFE.

PASSAGEM.



D'après une photographie de LINDERMANN.

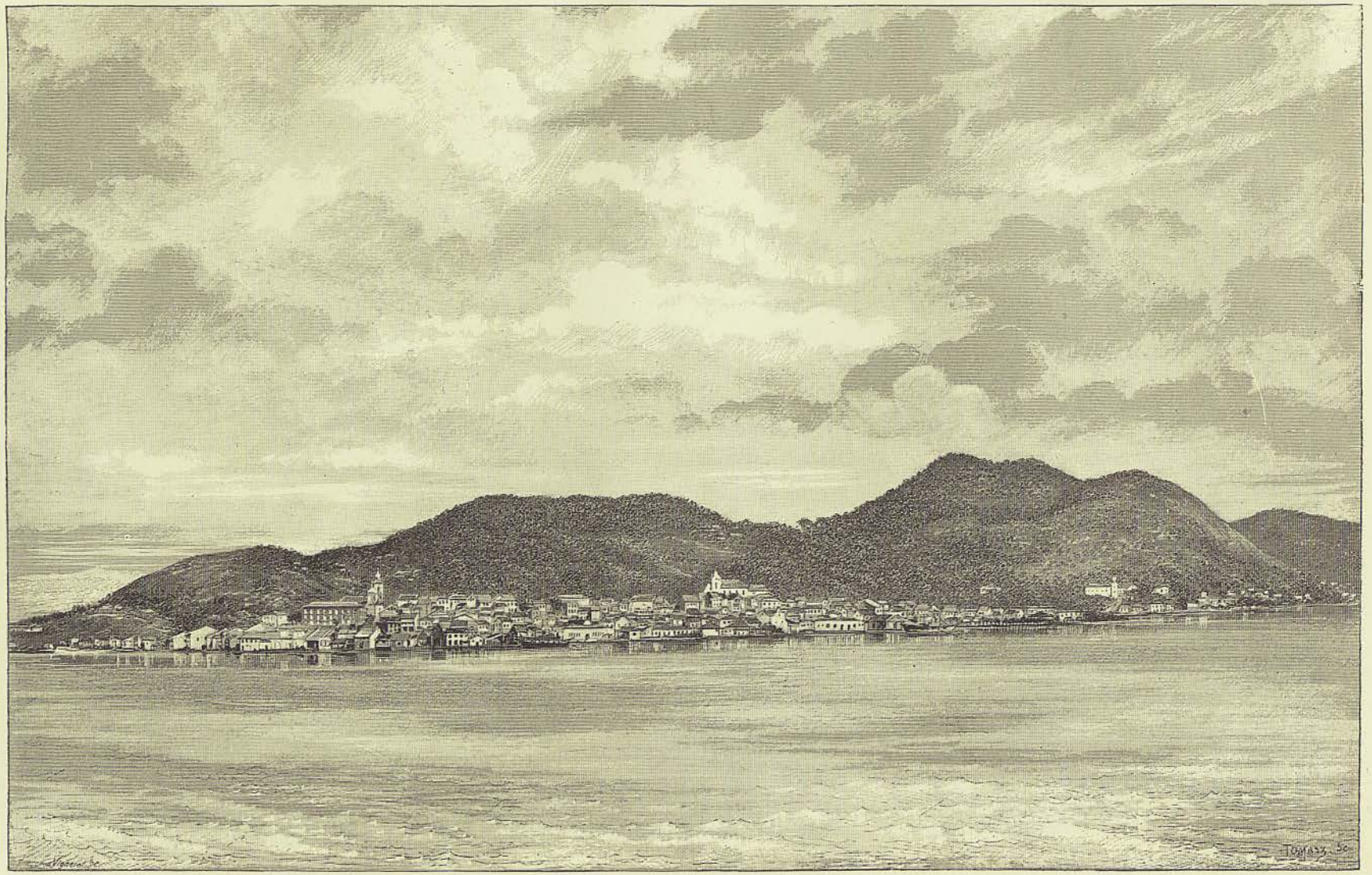
PROVINCE DE PERNAMBUCO.

HABITATIONS D'INDIENS CIVILISÉS.

Dock do Imperador. Caserne du corps de police. Ateliers de la Comp. de l'Amazone. Santo-Antonio. Trapiche de la Comp. de l'Amazone. Trapiche Gram-Pará. Égl Sainte-Anne. Douane. Débarcadère. (Kiosque da Guarda-Moria). Égl. das Mercès. Trapiche Commercio. Trapiche de la Comp. Marajó et Tocantins Marché. Trapiche Central. Perception Provinciale (Recebedoria). Place Independencia. Statue du gén^{l}. Gurjão. La Présidence. L'Assemblée Leg^{ve}., L'Hôtel de Ville. Dock da Imperatriz. Cathédrale. Évêché. Castello et Arsenal de guerre Embouchure de la riv. Guamá. Sur la rive droite se trouvent l'Arsenal de guerre, la Charite, l'Arsenal de la marine.

BELEM-DO-PARA'

Dessiné d'après le panorama de J. LEONE RIGHINI et plusieurs photographies plus recentes.



Dessiné d'après une photographie exposée au Champ de Mars.

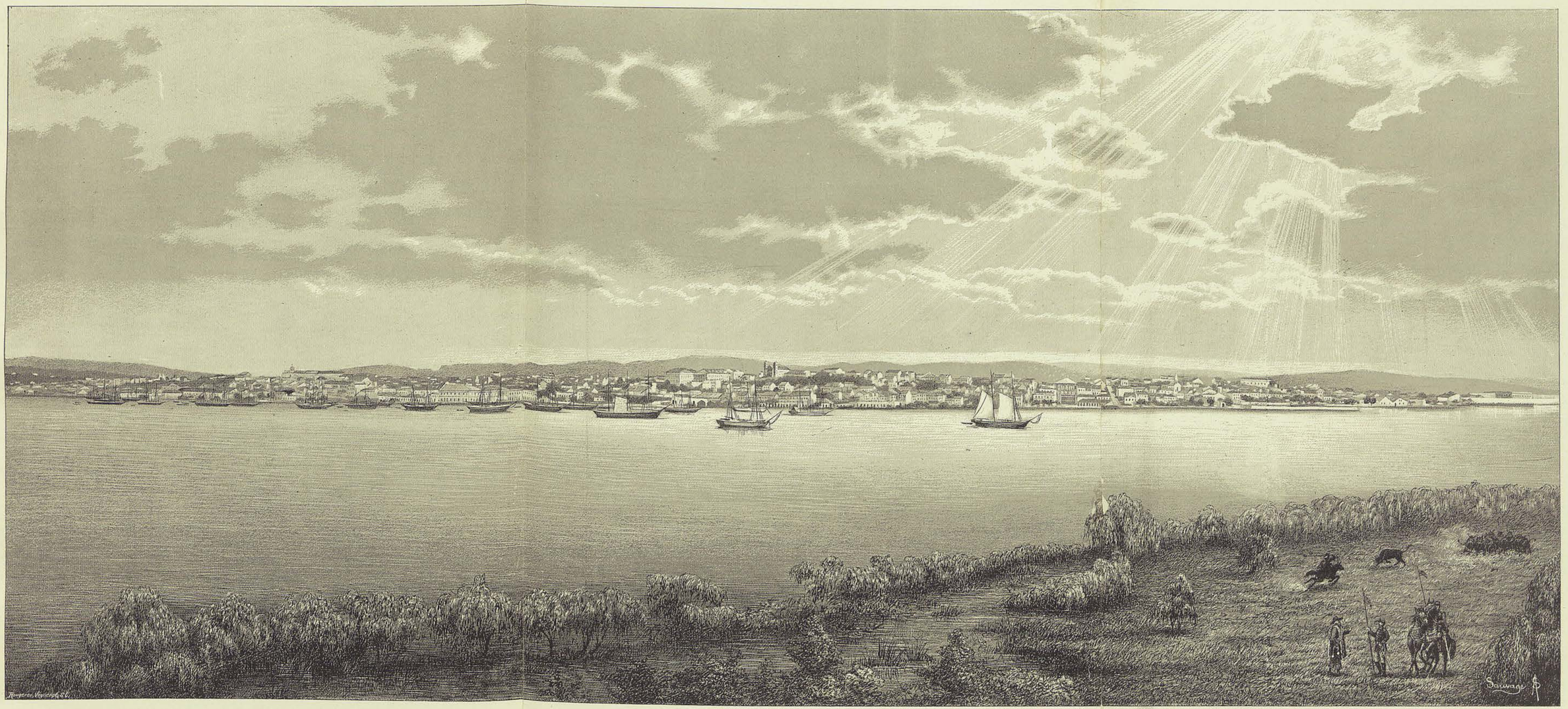
VICTORIA.

(PROVINCE D'ESPIRITO SANTO).

CACHOEIRO DE SANTA LEOPOLDINA

SUR LA RIVIÈRE SANTA MARIA, PROVINCE D'ESPIRITO SANTO.

COLONIE D'ALLEMANDS, SUISSES ET ITALIENS.



PORTO-ALEGRE

(PROVINCE DE RIO GRANDE DU SUD).

Dessiné d'après une photographie de M. le Dr G.-A. de A.

Dessiné d'après une photographie de Marc Ferrez de Rio.

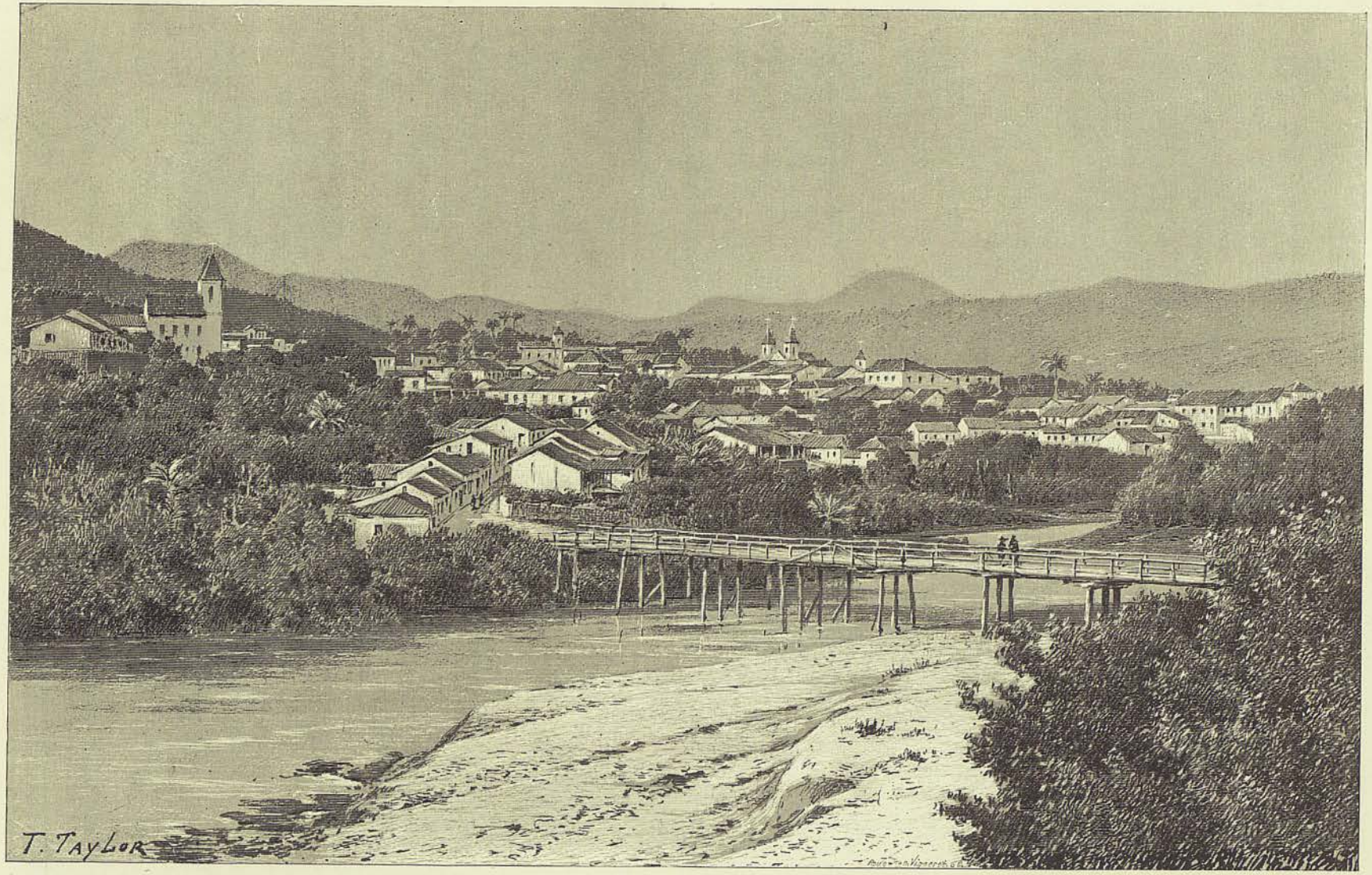
OURO-PRETO.

(MINAS-GERAES).

Réduction d'une gravure de l'album du Dr Pohl.

OURO-PRETO

(MINAS-GLBAES).



Dessiné d'après une photographie d'Aug. Riedel.

SABARA'.

(PROVINCE DE MINAS-GERAES).

Dessiné d'après nature par MAURICE RUGENDAS.

CAMPOS SUR LES BORDS DU RIO DAS VELHAS.

(PROVINCE DE MINAS-GERAES).

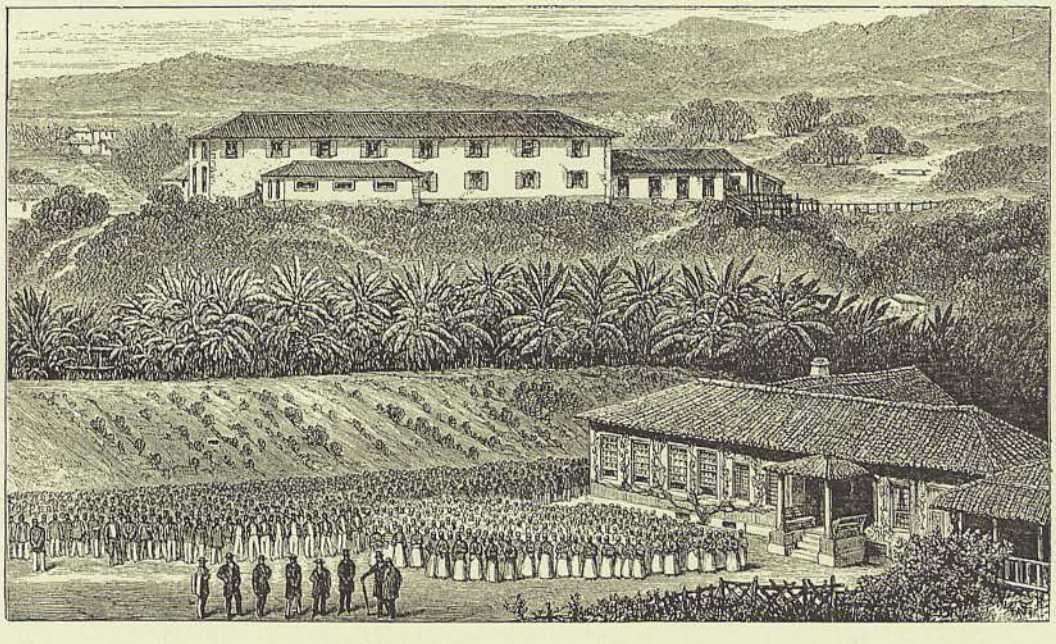
D'après une photographie d'Aug. Riedel.

GISEMENT DE DIAMANTS A' SÃO JOÃO DA CHAPADA.

DISTRICT DE DIAMANTINA, PROVINCE DE MINAS-GERAES.

Dessiné d'après nature par Maurice Rugendas, en 1830.

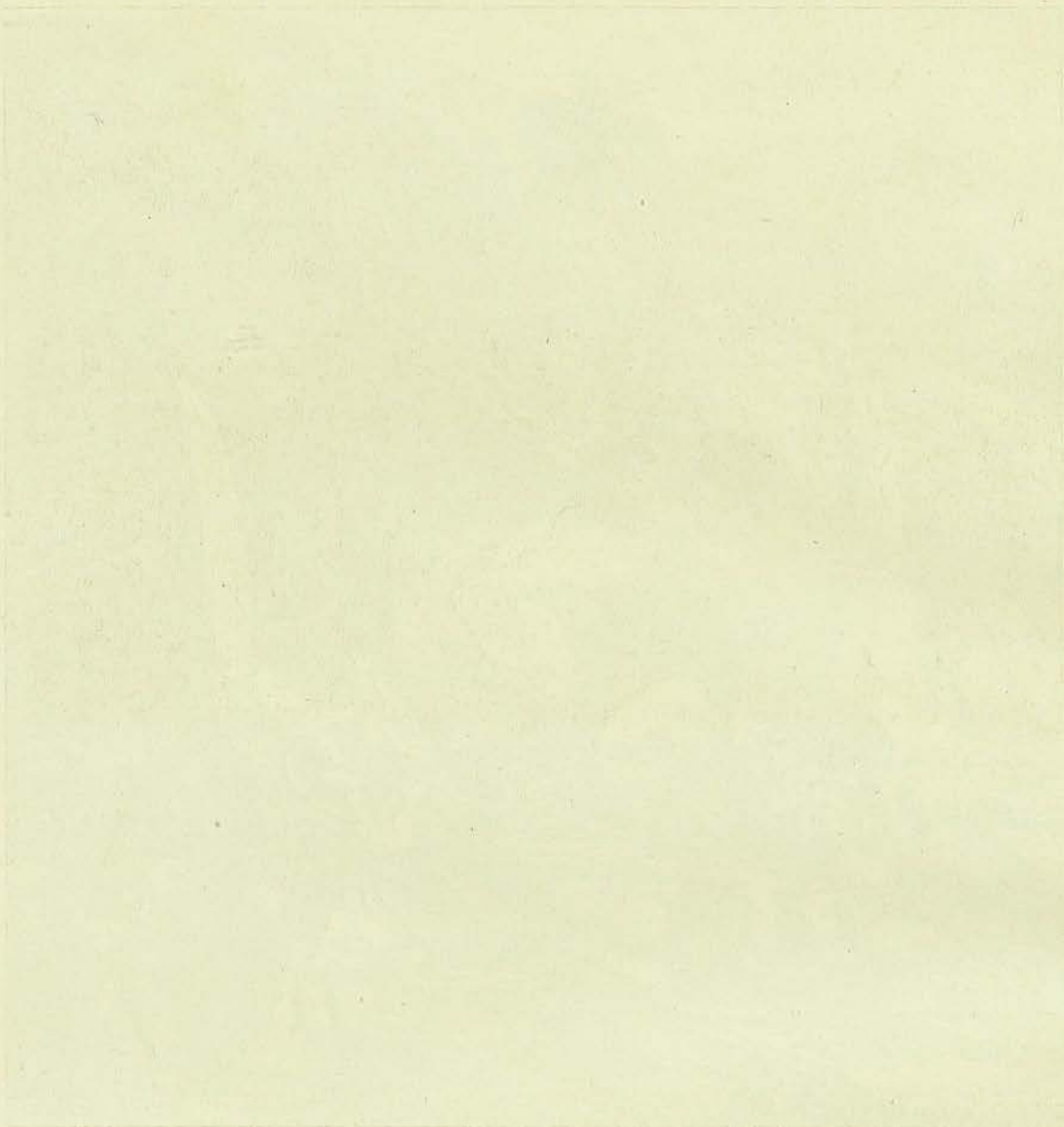
LAVAGE DU MINERAI D'OR A MINAS-GERAES.



Extrait de l'ouvrage de Burton, the Highlands of Brazil.

MINES D'OR DE MORRO-VELHO.

PROVINCE DE MINAS-GERAES. — UNE REVUE DES MINEURS



Dessiné d'après une photographie de la librairie Garraux, de S. Paulo. Tabatinguera. Église Bôa-Mórte. Convent des Carmes Cathédrale. Rue des Amours. Église du Collège. La Présidence. Église Rosario. Église S. Bento.

SAO PAULO

VUE PRISE DE LA VARZEA (PLAINE) DE TAMANDUATEHY.

S. PAULO.

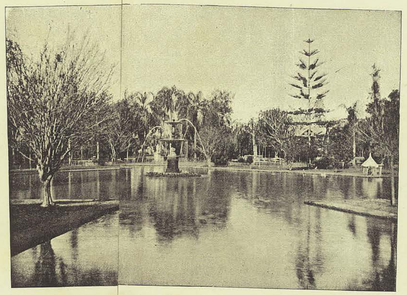
LA FACULTÉ DU DROIT.

S. PAULO.

LA PRÉSIDENCE ET L'ANCIENNE ÉGLISE DES JÉSUITES.

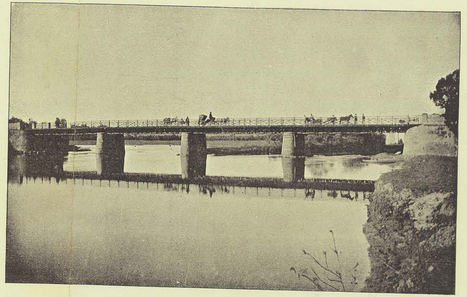
S. PAULO.

FONTAINE DE LA PRÉSIDENCE.



S. PAULO.

JARDIN PUBLIC.



S. PAULO.

PONTE GRANDE (PONT SUR LE TIÉTÉ).

D'après une photographie exposée au Champ de Mars (Pavillon du Brésil à l'Exp. Un. de 1889).

PLANTATION DE CAFÉ DE LA COLONIE PAULICÉA.

(PROVINCE DE S. PAULO).

D'après une photographie exposée au Champ de Mars (Pavillon du Brésil à l'Exp. Un. 1889).

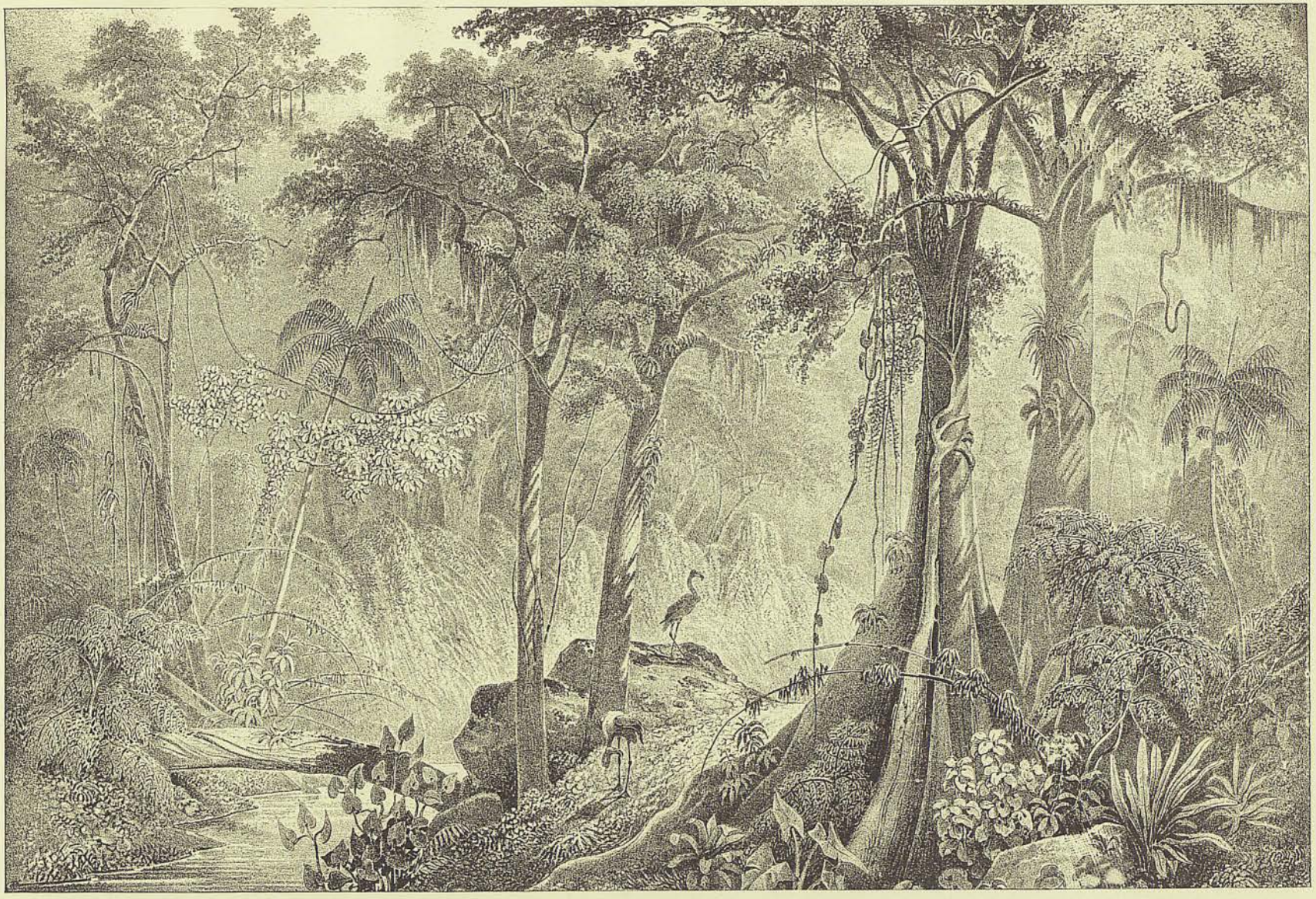
CUEILLETTE DU CAFÉ PAR DES COLONS EUROPÉENS.

(PROVINCE DE S. PAULO).

D'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio.

FORÊT D'ARAUCARIAS

(PROVINCE DE PARANÁ).



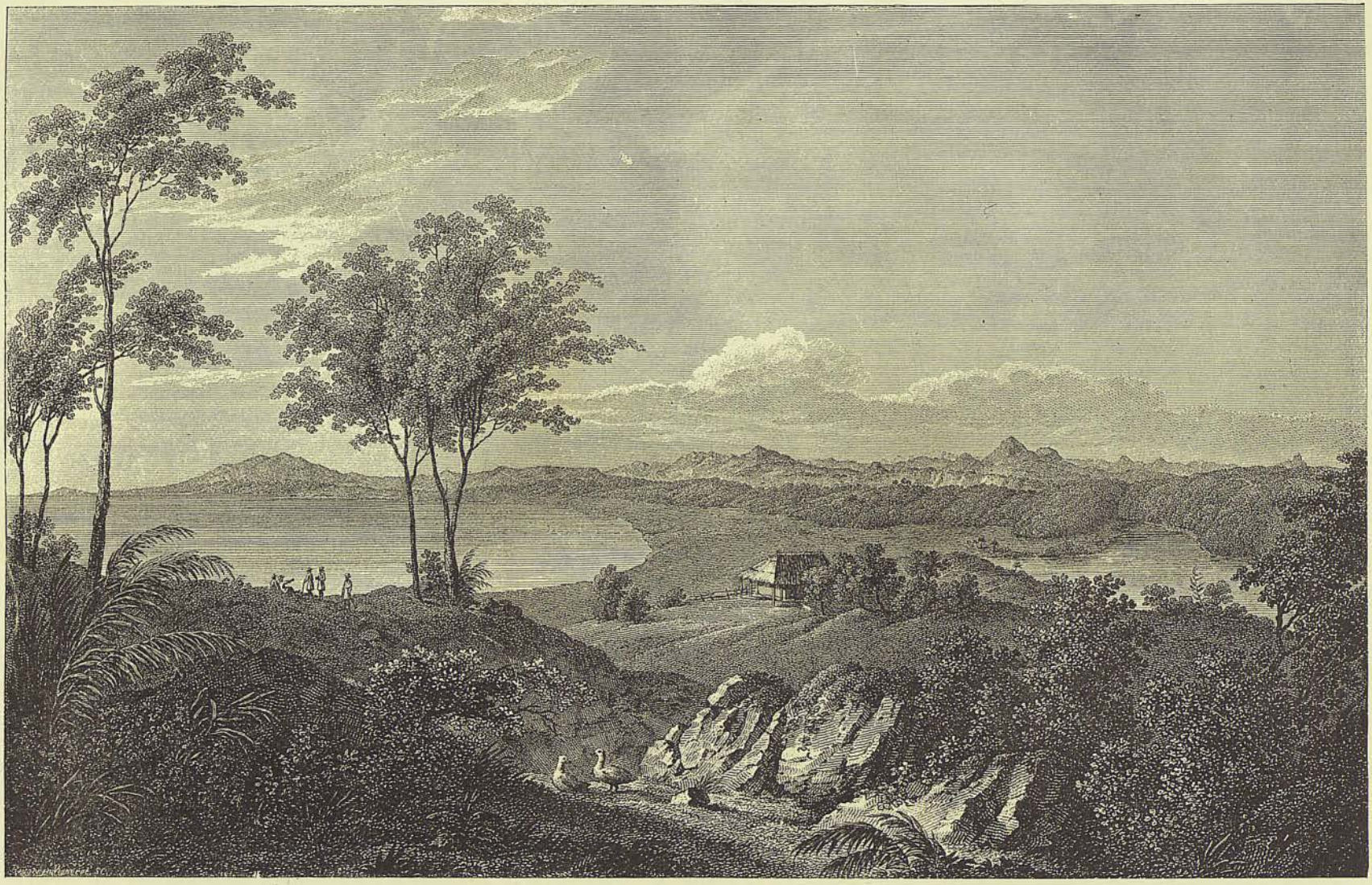
Dessiné d'après nature par Maurice Rugendas.

FORÊT VIERGE

PRÈS MANGARATIBA, PROVINCE DE RIO DE-JANEIRO.

D'après une photographie de Marc Ferrez, de Rio-de-Janeiro.

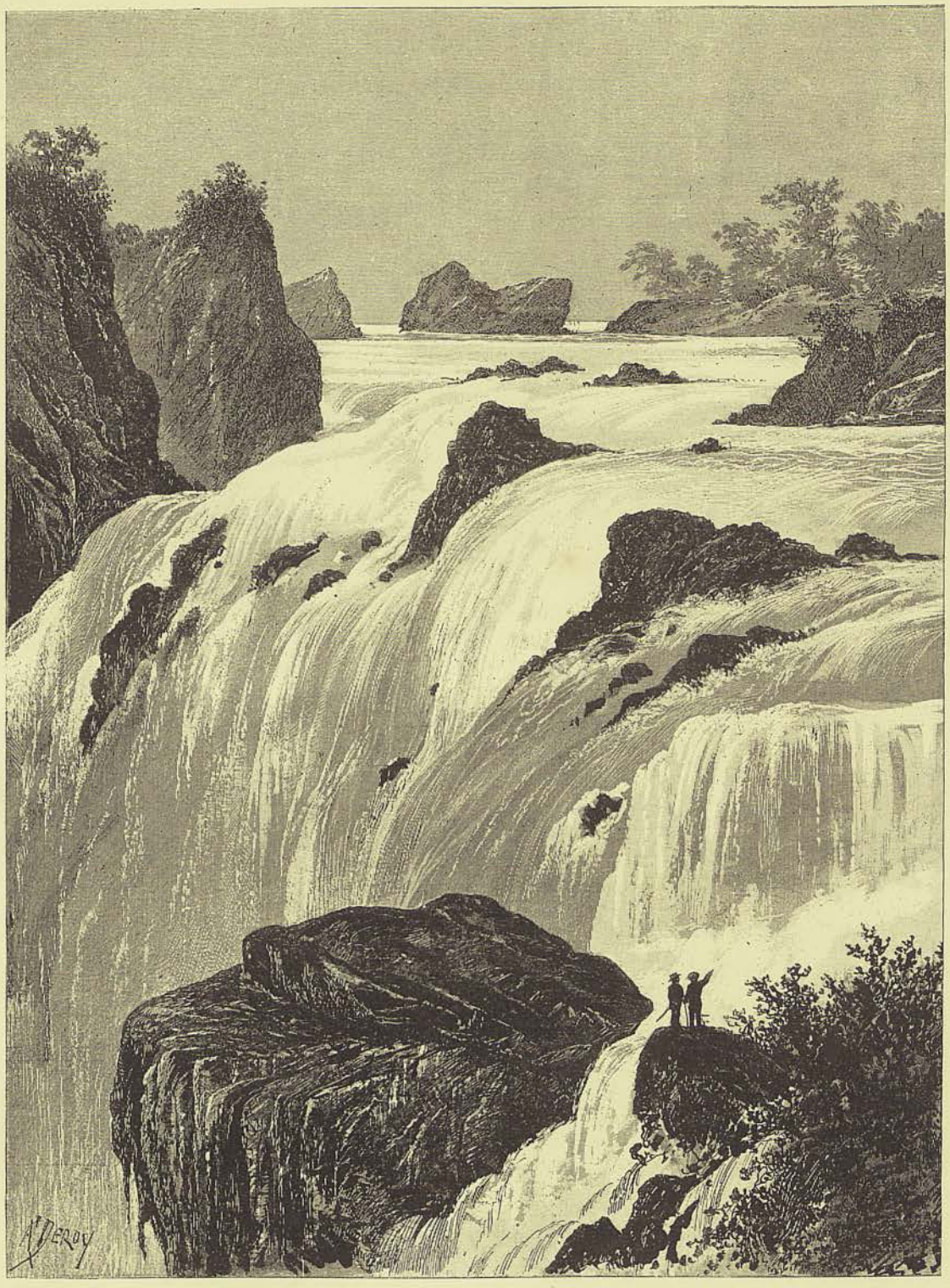
FORÊT VIERGE.



Réduction d'une gravure de l'Album de Voyage du Pr. Maximilien de Neuwied.

PLAGE D'ITAPEBUÇÛ ET MONTS D'IRIRI'.

PRÈS MACAHÉ, PROVINCE DE RIO-DE-JANEIRO.



CHUTE DE PAULO-AFFONSO.

(RIO SÃO-FRANCISCO).

Dessiné d'après une gravure de l'ouvrage de BURTON, "The Highlands of Brazil," et plusieurs photographies.

TABLE DES GRAVURES

DE

L'ALBUM

I. — Municipe neutre et province de Rio-de-Janeiro.

1. RIO-DE-JANEIRO. Vue a vol d'oiseau.
2. — — Vue prise de l'Ile das Cobras (Ile des Serpents).
3. — — Vue prise du Morro da Providencia (Mont de la Providence).
4. — — Vue prise du Morro do Castello (Mont du Chateau).
5. — — L'anse de Botafogo. — Vue prise des hauteurs de Mundo-Novo.
6. — — La Douane.
7. — — Hopital de la Miséricorde.
8. — — Rue Primeiro de Março. — Vue prise en face de la Poste.
9. — — Rue Primeiro de Março. — Vue prise de la place D. Pedro II.
10. — — Place da Constituição.
11. — — Statue de l'empereur Dom Pedro Ier par L. Rochet.
12. — — Parc da Acclamação.
13. — — Hôtel des Monnaies (Casa da Moeda).
14. — — Outeiro da Gloria (Colline de la Gloire).
15. — — Le quartier de Catete.
16. — — Entrée de la baie. — Vue prise de Nova-Cintra.
17. — — Plage de Botafogo.
18. — — Église Notre-Dame de la Gloire.
19. — — École publique de Gloria.
20. — — Allée des Palmiers au Jardin Botanique.
21. — — Chateau impérial de Boa-Vista.
22. — — Chateau de Boa-Vista : avenue centrale.
23. — — } Vues dans le parc impérial de Boa-Vista.
24. — — }
25. — — }
26. — — Pont Sylvestre (chemin de fer du Corcovado).
27. — — Entrée de la baie. — Vue prise du Corcovado.
28. ENVIRONS DE RIO-DE-JANEIRO. Une vue dans l'ile de Paquetá.
29. — — — Itapuca. — Vue prise de la plage d'Icarahy.
30. PÉTROPOLIS. Le Chateau impérial.
31. — La rue de Nassau.
32. ENVIRONS DE PÉTROPOLIS. La Cascade d'Itamaraty.
33. NOVA-FRIBURGO. Vue d'une partie de la ville.

II. — Province de Bahia.

34. BAHIA. Panorama de São Salvador da Bahia. — Vue prise du fort do Mar.
35. — Vue prise de la Ladeira da Montanha (Montée de la Montagne).
36. — Vue prise dé la plateforme de l'ascenseur.
37. — Caes Dourado (Quai doré).

38. BAHIA. Quai et place Riachuelo.
39. — Monument commémoratif de la guerre du Paraguay.
40. — L'Ascenseur.
41. — Santa Barbara.
42. — Preguiça.
43. — Pedreiras.
44. — Rue Conselheiro Dantas.
45. — Rue das Mercês.
46. — Rue São Pedro.
47. — Ladeira de São Bento (Montée de Saint-Benoit).
48. — } Passeio publico (Jardin public).
49. — }
50. — Place da Victoria (Place de la Victoire).
51. — L'Hôtel de Ville.
52. — La Cathédrale.
53. — Église da Piedade (Église de la Piété).
54. — Barra.
55. — Santo Antonio da Barra.
56. — Dique ou Lagoa Garcia.

III. — Province de Pernambuco.

57. RECIFE ET OLINDA. Vue prise du large.
58. RECIFE. Pont Sete de Setembro.
59. — La Présidence, le théatre Izabel et l'Assemblée législative.
60. — Le Pont Izabel, l'Assemblée législative et le Gymnase.
61. — Vue prise du quartier Santo Antonio sur celui de Recife.
62. — Partie méridionale du quartier Santo Antonio.
63. — Rue do Crespo.
64. — L'Assemblée législative provinciale.
65. — L'Église de Boa-Vista.
66. — Le Pénitencier.
67. — L'Église da Penha.
68. — Pateo do Terço.
69. ENVIRONS DE RECIFE. Passagem.
70. — — Habitations d'Indiens civilisés.

IV. — Province de Pará.

71. BELEM DO PARÁ. Panorama de la ville.

V. — Province d'Espirito-Santo.

72. VICTORIA. Vue prise de la rade.
73. CACHOEIRO DE SANTA LEOPOLDINA. Colonie.

VI. — Province de Rio-Grande do Sul.

74. PORTO-ALEGRE. Vue prise de la rive droite du Guahyba.

VII. — Province de Minas-Geraes.

75. OURO-PRETO. Vue d'une des entrées de la ville.
76. — Vue d'une partie de la ville.

77. SABARA'. Vue d'une partie de la ville.
78. Plaines sur les bords du Rio das Velhas.
79: Gisement de diamants a São João da Chapada.
80. Lavage du minerai d'or.
81. Mines d'or de Morro Velho.

VIII. — Province de São-Paulo.

82. SÃO PAULO. Vue de la ville, prise de la plaine du Tamanduatehy.
83. — La Faculté de droit.
84. — La Présidence.
85. — Fontaine de la Présidence.
86. — Le Jardin public.
87. — Ponte Grande sur le Tieté.
88. Plantation de café de la colonie Paulicéa.
89. Cueillette du café par des colons européens.

IX. — Paysages.

90. Forêt d'Araucarias. Province du Paraná.
91. Forêt vierge. Province de Rio-de-Janeiro.
92. Forêt vierge près Mangaratiba. Province de Rio-de-Janeiro.
93. Plage d'Itapebuçu et monts d'Ririí près Macahé. Province de Rio de Janeiro.
94. Chute de Paulo Affonso. Rio São Francisco.

19240. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE

Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts pour la fin du XIXe siècle.

SOUS LA DIRECTION DE

MM. BERTHELOT, sénateur, membre de l'Institut.
HARTWIG DERENBOURG, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes.
F.-CAMILLE DREYFUS, député de la Seine.
A. GIRY, professeur à l'École des chartes.
GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris.
Dr L. HAHN, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris.
MM. C.-A. LAISANT, docteur ès sciences mathématiques.
H. LAURENT, docteur ès sciences mathématiques, examinateur à l'Ecole polytechnique.
E. LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
H. MARION, professeur à la Sorbonne.
E. MÜNTZ, conservateur de l'École nationale des beaux-arts.
A. WALTZ, profesr à l'Ecole supre des lettres d'Alger.

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION des Ministères de l'**INSTRUCTION PUBLIQUE**, des **AFFAIRES ÉTRANGÈRES**, des **TRAVAUX PUBLICS**, des **POSTES ET TÉLÉGRAPHES**, etc., d'un grand nombre de **BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES**, du **CRÉDIT FONCIER** de France, de plusieurs de nos **GRANDES ADMINISTRATIONS**, etc., etc.

Nous appelons la sérieuse attention de tous les Brésiliens sur le spécimen de la *Grande Encyclopédie* que nous avons l'honneur de leur soumettre. Cet important recueil, qui est l'inventaire raisonné des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, est, au point de vue des choses et des faits purement brésiliens, d'une exactitude et d'une richesse de détails au-dessus de tout éloge. Nous avons pensé qu'en réunissant dans ces quelques pages plusieurs articles historiques, géographiques et biographiques, concernant ce pays, nous donnerions à ses habitants une idée aussi nette que possible de l'importance générale de la *Grande Encyclopédie*, car, en se rendant compte de la manière dont sont traitées les questions qui leur sont familières, ils augureront favorablement de l'œuvre tout entière.

La monographie même du *Brésil*, extraite de la *Grande Encyclopédie*, et dont deux tirages à part ont été faits par les soins du Syndicat de l'Exposition brésilienne à l'Exposition universelle de 1889, a trouvé le plus bienveillant accueil auprès de la presse et des savants du Brésil.

M. Ruy Barbosa, un des plus grands orateurs et écrivains du Brésil, aujourd'hui (après la Révolution du 15 nov. 1889) membre du Gouvernement provisoire de la République des États-Unis du Brésil, a publié, dans le *Diario de Noticias* de Rio de Janeiro, du 14 oct. 1889, une très remarquable appréciation de ce travail dont nous détachons ces lignes :

« ..... Chacune des sections de cet article constitue une source inappréciable d'informations, où nous mêmes (non seulement les Européens) nous avons beaucoup à apprendre.

« Quiconque voudra dorénavant connaître le Brésil, son passé, son évolution, son état actuel, trouvera tous les éléments d'une complète initiation dans cette monographie qui

doit occuper de droit une place d'honneur dans la bibliothèque de tous les Brésiliens qui sauront traduire le français jusqu'au jour où, grâce à une bonne traduction dans notre langue, elle figurera sur la table de travail de tous ceux qui sauront lire. »

M. Capistrano de Abreu, professeur d'histoire et de chorographie du Brésil à Rio de Janeiro, auteur de plusieurs ouvrages estimés, terminait ainsi son article dans la *Gazeta de Noticias*, du 3 sept. dernier :

« ..... Il faudrait traduire et publier chez nous ce travail. Des spécialistes même y auraient à apprendre et beaucoup. »

CAAPOAM. Affluent de la rive droite du Jamunda, prov. du Para (Brésil).

CABAÇAL. Affluent de la rive droite du haut Paraguay, dans le Brésil, prov. de Matto Grosso. Son embouchure se trouve deux lieues et demie en amont de la ville de Caceres.

CABALLERO (Bernardino), général et président de la République du Paraguay, né à Ibicuy le 30 mai 1831. Simple soldat au moment où la guerre éclata entre le Brésil et le Paraguay (1864), il devint colonel en 1867 et commanda la cavalerie du dictateur Lopez dans les lignes d'Humaïtá. Attirée dans un piège par le maréchal de Caxias, qui disposait de forces supérieures, cette cavalerie fut presque entièrement détruite, les 3 et 21 oct. 1867 à Paré-Cuê et à Tatayibá. Quelques jours après, Caballero prenait sa revanche à l'attaque de Tuyuty en faisant prisonniers le commandant Cunha Mattos et tout un bataillon d'artillerie brésilien. En 1868 il commandait les troupes paraguayennes retranchées à Timbó et là il livra plusieurs combats, notamment celui d'Acayuasá (18 juil. 1868) où il prit le colonel Martinez de Hoz et défit une division argentine. Lopez le choisit toujours pour l'opposer à Caxias et au comte d'Eu; il luttait constamment contre des troupes fort supérieures en nombre; aussi était-il constamment battu, mais les vainqueurs payaient chèrement leurs succès. On peut citer parmi ses plus beaux faits d'armes l'acharnement avec lequel il disputa aux Brésiliens le pont d'Itóróró (8 déc. 1868), et l'héroïque combat qu'il soutint le 11 déc. à Avahy, en rase campagne, avec 5,000 hommes contre 16,000 Brésiliens. Il y perdit presque tous ses soldats et, rejoignant Lopez, prit part encore à la grande bataille de Lomas Valentinas commencée le 21 déc. et terminée le 27. Battu en 1869 à Campo-Grande par le comte d'Eu, Caballero, alors général de division, suivit Lopez dans sa retraite vers l'Apa, sans l'abandonner alors que tout était perdu. Il fut fait prisonnier près de Bella-Vista le 8 avr. 1870, après la mort du dictateur. Transporté à Rio de Janeiro, il y passa en liberté quelques mois. De retour au Paraguay en 1871, il exerça les fonctions de ministre de la guerre, accomplit une mission diplomatique en Europe, et fut élu président de la République (1880-1883). Le général Caballero, seul officier supérieur qui n'ait point participé aux crimes et aux atrocités de Lopez, jouit au Paraguay et même au Brésil d'une grande popularité.

Rio-Branco.

CABO-FRIO. Cap situé dans la province de Rio de Janeiro (Brésil) et muni d'un phare. Sa position, d'après l'amiral Mouchez, est 23° 0′40″ lat. S. et 44° 19′ 45″ long. O. de Paris.

CABO-FRIO. Ville du Brésil, province de Rio de Janeiro, à deux lieues au nord du cap du même nom; 6,000 hab. (1872) pour la ville et 19,118 pour le district ou municipe. Americo Vespucci y construisit un petit fort qui fut détruit par les Indiens après 1512. La ville fut fondée en 1615 par le gouverneur de Rio, Constantin Menelao.

CABRAL (Pedro Alvares ou plutôt Pedr'Alvares), célèbre navigateur portugais sur la vie duquel on possède très peu de détails. On sait seulement qu'il était le troisième fils d'un noble portugais, Fernão Cabral, et d'Izabel de Gouvea, que son père était *adiantado* de la province de Beira, seigneur d'Azurara et *alcaide mór* de la ville de Belmonte, enfin qu'il épousa Izabel de Castro, première dame d'atours de l'infante dona Maria, issue d'une des plus nobles familles du royaume. Le fait que le roi Emmanuel le choisit pour continuer l'œuvre de Vasco da Gama et commander une escadre de treize navires, alors que tant de marins illustres vivaient au Portugal, permet de supposer que Cabral avait dû acquérir déjà une grande réputation. Il reçut en 1500 la mission d'aller à Calicut, d'y établir des relations de commerce et de fonder une factorerie sur la côte de Malabar. Il quitta Lisbonne le 9 mars avec 10 vaisseaux, 3 caravelles et près de 1,500 soldats. Des navigateurs déjà connus, comme Barthélemy Dias et Nicolas Coelho, commandaient en sous-ordres. Les noms du comptable Pero Vaz de Caminha et de l'Espagnol maître Johanes Emenelaus, chirurgien et astronome de l'expédition, ont passé à la postérité, grâce aux relations de la découverte du Brésil qu'ils ont rédigées pour le roi. Les instructions données à Cabral sont l'œuvre de Vasco da Gama. Elles ont été publiées par l'historien brésilien Varnhagen, vicomte de Porto-Seguro (*Revue de l'Institut historique du Brésil*, t. VIII); le fac-simile du premier feuillet a été donné dans l'*Historia geral do Brazil* du même écrivain. Ces instructions qui débutent ainsi : « Ceci est la manière dont il semble à Vasco da Gama que Pedr'Alvares doit se conduire dans son voyage d'allée, s'il plaît à Notre Seigneur », portaient que l'escadre, après avoir dépassé l'île de Santiago (archipel du cap Vert), devait cingler constamment vers le S. tant qu'elle aurait le vent en poupe; dans les embardées elle devait prendre la direction S.-O., courant babord amures la bordée du large lorsque le vent serait contraire, jusqu'à la latitude du cap de Bonne-Espérance; il faudrait alors gouverner droit à l'E. Le but de Vasco da Gama apparaît assez nettement : il voulait écarter l'escadre des calmes de la côte de Guinée et lui donner l'aire des vents alizés et du courant équatorial. Mais d'autre part il est fort probable qu'il avait la certitude de l'existence d'une terre dans la direction du Brésil, car il s'était trouvé lui-même le 22 août 1437 fort près de ces côtes. Son routier démontre en effet que ce jour-là se trouvant à plus de huit cents lieues de l'Afrique, il avait vu des oiseaux qui le soir « se sont dirigés vivement vers le S.-S.-O. comme des oiseaux qui s'en vont vers une terre » (*Roteiro da viagem de Vasco da Gama;* Lisbonne, 1861, p. 3, in-8).

Le 14 mars, Cabral traversa les Canaries, le 22 il était en vue de l'île Saint-Nicolas (cap Vert). Le 23 un coup de vent écarta un des vaisseaux qu'on attendit en vain pendant deux jours; il fut obligé en effet de relâcher et de retourner à Lisbonne. On cingla alors vers le S.-O. Le 21 avr., Cabral rencontrait des herbes marines et le 22 on apercevait une montagne auquel on donna le nom de *Monte Paschoal* (prov. de Bahia, Brésil). Le 23, l'escadre jetait l'ancre à une demi-lieue de la côte en face d'une rivière (probablement le Cahy). Nicolas Coelho descendit à terre et aperçut des hommes nus et bruns, aux cheveux lisses. Le 24, une tempête obligea l'escadre à chercher un abri plus au N. Elle le trouva le lendemain dans un port qui fut nommé Porto-Seguro (plus tard Santa-Cruz et baie Cabralia). Le 26 (dimanche) on entendit la messe dans une petite île et le 1er mai, on célébra un service solennel devant une grande croix plantée sur la côte, en présence d'un grand nombre d'Indiens attirés par la nouveauté du spectacle. C'était la prise de possession de la nouvelle terre. Cabral reprit la mer le 2 mai et continua son voyage vers les Indes après avoir envoyé la caravelle du capitaine André Gonçalves (celle de Gaspar de Lemos, selon quelques historiens, mais l'autorité de Correa, auteur des *Lendas da India*, est préférable), porter en Portugal la nouvelle de la terre découverte, qui fut d'abord dénommée *Ile de Vera-Cruz*, puis *Terre de Santa Cruz* dans la lettre du 29 juil. 1501, adressée aux souverains catholiques par le roi Emmanuel. Le nom de *Brésil*, déjà employé par Empoli en 1503, se trouve encore dans le routier de Gonneville (1503-1505), et dans le routier du vaisseau portugais *la Bretoa* (1511), allant au cap Frio. — Entre le Brésil et le cap de Bonne-Espérance une violente tempête engloutit quatre des vaisseaux de Cabral, un autre s'égara et revint en Portugal. Avec les six qui lui restaient et les deux caravelles, il arriva à Calicut le 13 sept. Le zamorin et les marchands arabes lui suscitèrent toutes sortes de difficultés. La factorerie qu'il établit fut pillée et un grand nombre de ses soldats mas-

sacrés (16 déc.). Cabral brûla plusieurs navires et bombarda la ville pendant deux jours. Il se rendit alors à Cochin où il arriva le 24 déc. Il y fit un chargement considérable d'épices qu'il compléta à Cananor et quitta ce dernier port le 16 janv. 1501, après avoir conclu un traité de paix avec les rois de Cochin et de Cananor. Il rentra à Lisbonne le 31 juil. L'histoire ne fait plus aucune mention de l'auteur de la découverte du Brésil. On sait seulement qu'il vivait en 1518, car cette année encore il toucha une pension. Varnhagen a découvert à Santarem, dans le couvent de Graça, le tombeau de Cabral avec une inscription qui ne donne pas la date de sa mort. Il laissa deux fils qui furent comblés d'honneurs. — Un de ses descendants, *Pedro Alvares* Cabral, était ambassadeur à Madrid en 1735 : un conflit entre les gens de sa suite et des soldats espagnols servit de prétexte à la reprise des hostilités entre les Espagnols et les Portugais à la Plata et au troisième siège de Colonia du Sacrement.

RIO-BRANCO.

BIBL. : Outre les historiens des découvertes comme Navarrete, Herrera, Castanheda, Barros, Damião de Góes, Gaspar Correa, Humboldt, Peschel, consulter : VARNHAGEN, *Historia geral do Brazil* (2e édition, 2 vol. in-4). — *Instructions de* VASCO DA GAMA, dans *Revue de l'Institut. histor. du Brésil*, t. VIII. — *Lettre de Pero Vaz de Caminha* publ. par Cazal en 1817 avec de légères variantes ; le texte correct a été publié dans le t. XL, 2e partie de la *Rev. de l'Inst. histor. du Brésil*. — *Lettre de Maitre Johanes Emenelaus*, dans t. V de la même Revue, 1843. — *Navigation del capitano Pedro Alvares, scritta per un piloto portoghese*, dans *Ramusio*, t. I (1563), fl. 121, v. et suiv. — D'AVEZAC, *Considérations géogr. sur l'histoire du Brésil ;* Paris, 1857. — CAPISTRANO D'ABREU, *Descobrimento do Brazil e seo desenvolvimento no seculo XVI ;* Rio, 1883. — C. MENDES DE ALMEIDA, *Notas sobre a historia do Brazil*, dans Revue ci-dessus, t. XXXIX, 1876. — DE BEAUREPAIRE-ROHAN, *O primitivo e o actual Porto-Seguro*, dans la même Revue, t. XLIII de 1880.

CABRALIA. Baie du Brésil (prov. de Bahia), au N. de Santa Cruz. La flotte de Cabral y mouilla le 24 avr. 1500, après avoir découvert le Brésil (22 avr.). R.-B.

CABRITA (Joaõ Carlos de Villagran), colonel brésilien, né à Montevidéo le 30 déc. 1820, tué à l'ennemi le 10 avr. 1866. Au cours de la guerre entre le Paraguay et le Brésil il occupa, avec une brigade brésilienne, la petite île du Banco d'Itapirú (Paraná), à peu de distance du fort Paraguayen d'Itapirú. Après un combat d'artillerie de plusieurs jours, Lopez ordonna au général Diaz d'attaquer l'île. Cabrita repoussa l'attaque avec succès mais fut tué par un boulet (10 avril 1866) au moment où il signait son rapport au général en chef. R.-B.

CABROBÓ. Ville du Brésil, sur la rive gauche du São Francisco, prov. de Pernambuco.

CABURI. Rivière du Brésil, province de l'Amazone, affluent du rio Negro (droite), ayant son embouchure en amont du village de Carvoeiro.

CAÇAPAVA. Deux villes du Brésil portent ce nom. I. Prov. de Rio Grande do Sul, à 212 kil. de Porto Alegre ; 6,500 hab., en grande partie éleveurs. II. Prov. de São Paulo, 2 kil. du Parahyba ; stat. du ch. de fer de São Paulo à Rio.

CAÇAPAVA (François-Joseph de SOUZA SOARES de ANDRÉA, baron de), général brésilien, né à Lisbonne le 27 janv. 1781, mort à Rio Grande do Sul le 2 oct. 1858. Il fit en Portugal la campagne de 1801, passa au Brésil en 1808, et, nommé général de brigade, se signala dans les campagnes de 1827 et 1828 à Rio Grande do Sul. Président de la province de Pará en 1836, il eut à opérer, comme général en chef des forces impériales, la répression de la guerre civile qui depuis l'année précédente désolait cette province. Il battit les révolutionnaires et réussit à pacifier le Pará et l'Amazone. En 1839 il fut envoyé à Sainte-Catherine d'où il chassa les républicains séparatistes du Rio Grande do Sul dirigés par Canavarro et Garibaldi. Commandant en chef de l'armée impériale du Rio Grande do Sul en 1840, il fut rappelé à Rio de Janeiro, à la suite d'un changement politique. Il fut encore président de la prov. de Minas Geraes et dirigea les travaux de la commission de délimitation des frontières du Brésil et de l'Uruguay. RIO-BRANCO.

CACEQUY (jadis *Caciquey*). Collines de la prov. de Rio Grande do Sul, entre l'Ibicuhy et le Cacequy. — Nom d'une rivière, affluent du Santa-Maria (rive droite). C'est à cet endroit que doivent se raccorder les trois lignes de chemin de fer de Taquary par Cachoera, de Rio Grande par Bagé, et d'Uruguayana sur l'Uruguay.

CACERES. Lac nommé aussi Ayolas, près de la rive droite du Paraguay, avec lequel il communique. La frontière entre le Brésil et le Paraguay coupe ce lac. La partie bolivienne est réclamée par le Paraguay et a été occupée dernièrement (1888) par cette république. R.-B.

CACHAMBÚ ou **CAXAMBÚ.** Village du Brésil, municipe de Baependy, prov. de Minas Geraes, célèbre par ses eaux sulfureuses et ferrugineuses. R.-B.

CACHOEIRA (Rio), ou rio dos Ilhéos. Rivière du Brésil, prov. de Bahia. Ses sources se trouvent dans la Serra d'Itaracá. Elle se dirige vers l'Orient jusqu'à la baie d'Ilhéos. R.-B.

CACHOEIRA (Serra da). Chaîne de montagnes du Brésil située au N.-O. de Ouro-Preto, prov. de Minas Geraes. Le rio das Velhas y prend sa source. Une autre Serra da Cachoeira se trouve sur la rive gauche du rio Branco (prov. de l'Amazone), et est entourée dans sa partie orientale par un bras du même fleuve nommé Furo do Cojubim. R.-B.

CACHOEIRA ou **CAXOEIRA.** Nom de plusieurs villes et bourgs du Brésil parmi lesquels : I. Prov. de Bahia, sur les deux rives du Paraguassu ; 20,000 hab.: fabriques de tissus, de coton et de cigares. Le poète Castro Alves est né dans ce district. II. Prov. de Rio Grande do Sul, sur la rive gauche du Jacuhy, stat. du ch. de fer qui doit relier Porto Alegre à Uruguayana par Cacequy. III. Prov. de São Paulo, sur la rive droite du Parahyba ; 2,500 hab.; tête de ligne du ch. de fer de São Paulo et station terminus du ch. de fer de Pedro II, à voie large, venant de Rio. R.-B.

CAETHÉ. Ville du Brésil, prov. de Minas-Geraes, à trois lieues de Sabará, sur un affluent du Sabará, le Caethé. R.-B.

CAETETE ou **CAYTETÉ.** Ville du Brésil, prov. de Bahia, sur un ruisseau qui se jette dans le Santo Antonio, affluent du rio de Contas. R.-B.

CAHY. Rivière du Brésil, affluent du Jacuhy (rive gauche), dans la prov. de Rio Grande do Sul. R.-B.

CAIAPÓ ou **CAYAPÓ.** Chaîne de montagnes du Brésil, dans la partie méridionale de la prov. de Goyaz ; tire son nom d'une tribu d'Indiens décimée à partir du XVIe siècle, par les habitants de São Paulo. La serra do Cayapó donne naissance, sur son versant N., au fleuve du même nom et à ses affluents, le Pitombas (qui devient l'Araguaya après avoir reçu d'autres tributaires) et le Bonito. Plusieurs rivières prennent leur source dans le versant S. et se jettent dans le Paranahyba, affluent du Paraná. La serra do Cayapó, continuant dans la direction S. O.-N. E. prend le nom de Santa Martha ou Das Divisas. Il y a de l'or dans le bassin du Cayapó. R.-B.

CALABAR (Domingos-Fernandes), mulâtre brésilien, né à Porto-Calvo (Alagoas) vers 1600, pendu à Porto-Calvo le 21 juil. 1635. Il servit d'abord dans l'armée brésilienne et son nom figure dans la liste des blessés lors de la première attaque des Hollandais contre Arraial que repoussa Mathias d'Albuquerque (1630). Indigné du mépris avec lequel on traitait les hommes de couleur et mécontent de n'avoir pas d'avancement, il déserta en 1632 et s'engagea dans l'armée hollandaise. Employé d'abord comme guide et nommé bientôt major, il rendit les plus grands services aux Hollandais par sa connaissance du pays, ses ruses de guerre et son intrépidité. Ils n'occupaient à cette époque que les deux villes de Recife et d'Olinda. Grâce à Calabar ils s'emparèrent de Rio

Formoso, d'Itamaracá, de Rio Grande do Norte, du cap Saint-Augustin, de l'Arraial et de Porto-Calvo. Ils obligèrent même d'Albuquerque à évacuer Pernambuco et à battre en retraite sur l'Alagoas. Mais le 19 juil. 1635, ce général reprenait Porto-Calvo et s'emparait de Calabar qu'il fit pendre et écarteler deux jours après. Un des plus beaux romans de Mendes Leal retrace les aventures de Calabar. RIO-BRANCO.

CALDAS. Ville du Brésil, prov. de Minas Geraes; 3,800 hab. Un chemin de fer construit en partie doit la relier au réseau de la prov. de São Paulo. Dans son municipe se trouve le village d'Aguas de Caldas ou Poços de Caldas, célèbre par ses eaux thermales sulfureuses (source Pedro Botelho, Mariquinhas, Macacos et Chiquinha).

CALDAS-BARBOSA (Domingos), poète brésilien, né à Rio de Janeiro en 1740, mort à Lisbonne le 9 nov. 1800. Fils d'une négresse affranchie, il fut d'abord soldat et se trouvait en garnison à Colonia du Sacrement pendant le siège de 1762. Il s'embarqua ensuite pour Lisbonne où il se fit prêtre, et fut protégé par le comte de Pombeiro dans le palais duquel il vécut. Doué d'un grand talent d'improvisation, il faisait les délices de la haute société de Lisbonne. Ses chansons ont été en grande partie publiées sous le titre de *A viola de Lereno*. La note mélancolique domine dans beaucoup de ses poésies ; il est parfois très pessimiste, déplorant sa vie humble et maudissant l'heure de sa naissance. R.-B.

CALDAS (Antonio Pereira de SOUSA), poète brésilien, né à Rio de Janeiro le 24 nov. 1762, mort à Rio le 2 mars 1814. Fils d'un riche commerçant il voyagea en Portugal et en France. Ayant pris ses grades à Coïmbre, il allait être nommé juge, lorsqu'il partit pour Rome et se fit religieux. Il revint à Lisbonne où on lui offrit l'évêché de Rio de Janeiro, puis la riche abbaye de Lobrigos qu'il refusa. Il retourna au Brésil en 1801, revint encore à Lisbonne, et en 1808 se fixa enfin à Rio. Prédicateur renommé, il fut aussi un grand poète lyrique. Ses œuvres poétiques *(Poesias sagradas e profanas)* ont été publiées en deux volumes (Paris, 1820-1821) dont le premier contient la traduction des psaumes et le second un choix de poésies parmi lesquelles nous citerons les odes intitulées : *l'Homme sauvage, l'existence de Dieu, la Création, l'Immortalité de l'Ame*. Comme poète, Caldas occupe une place considérable dans l'histoire de la littérature brésilienne et portugaise. Ses vers, fort harmonieux, sont empreints de l'esprit chrétien et ont un remarquable caractère de simplicité grandiose. R.-B.

BIBL. : CUNHA BARBOSA, *Biographia do P. Antonio P. de Sousa Caldas* ; Rio, 1840. — WOLFF, *Histoire de la littérature brésilienne* ; Berlin, 1863. — SYLVIO ROMERO, *Historia da Litteratura Brazileira*, 1888.

CALLADO (Jean Chrysostôme), général brésilien, né à Elvas (Portugal), le 24 mars 1780, mort à Rio de Janeiro le 1er avr. 1857. Il fit les campagnes de Portugal (1801), d'Espagne et de France (1808-1814) et passa au Brésil où il se signala pendant les campagnes de 1815 à 1820 et de 1822 à 1823 dans l'Uruguay. Pendant la guerre entre le Brésil et la République Argentine (1825-1828), il commanda une division à Montevidéo puis à Rio Grande do Sul (1827-28) et prit part à la bataille d'Ituzaingo, où il dirigeait l'aile gauche de l'armée brésilienne. Général en chef de l'armée impériale devant Bahia (1837) où s'étaient retranchés les républicains séparatistes de cette province, il s'en empara après un combat de trois jours (13-15 mars 1837), et dut éteindre les incendies que les vaincus y avaient allumés. R.-B.

CALMON DUPIN E ALMEIDA (Miguel), marquis d'ABRANTES, homme d'Etat brésilien, né à Santo Amaro (Bahia), le 26 oct. 1794, mort à Rio de Janeiro le 5 oct. 1865. Il voyagea beaucoup en Europe. Membre du gouvernement provisoire de la prov. de Bahia pendant la guerre de l'Indépendance (1822-1823), député à la Constituante et membre de la Chambre des députés (1826-1833 et 1835-1840), il fit enfin partie du Sénat (1840-1865). Sous le règne de dom Pedro Ier, il se fit remarquer à la Chambre comme un des plus brillants orateurs de l'opposition et fut nommé ministre des finances (1827-29) et ministre des affaires étrangères (1829-1830). Après l'abdication de l'empereur (1831), il combattit les gouvernements de la régence jusqu'à l'avènement du parti conservateur (19 sept. 1837). Il obtint alors le portefeuille des finances (1837-1839) qu'il reprit encore de 1841 à 1843. En 1844 il fut chargé d'une mission diplomatique auprès des gouvernements français, anglais et allemand. Il réussit à obtenir l'intervention armée de la France et de l'Angleterre dans les affaires de la Plata; mais lord Aberdeen, décidé à combattre la traite des noirs qui se faisait encore au Brésil, refusa la participation du gouvernement impérial aux opérations, sous prétexte qu'il fallait éviter soigneusement d'exciter de nouvelles causes de rivalité entre le Brésil et la Confédération Argentine. Revenu au Brésil en 1846, le vicomte d'Abrantes reçut le titre de marquis (1854). De nouveau ministre des affaires étrangères (1862-1864), il envoya au ministre anglais Christie ses passeports (1863) et rompit les relations diplomatiques avec l'Angleterre. Elles ne furent rétablies qu'en 1865, à la demande de l'Angleterre, après la sentence arbitrale prononcée en faveur du Brésil par le roi des Belges. Le marquis d'Abrantes a publié plusieurs brochures sur les questions de colonisation et d'agriculture. Sa *Correspondance* officielle sur sa mission en Europe a été publiée en 1853 (Rio, 2 vol. gr. in-8). Sur cette mission on consultera utilement l'ouvrage de A. de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les Républiques de la Plata dans leurs rapports avec la France et l'Angleterre* (Paris, 1850, in-8). RIO-BRANCO.

CALVO (Porto) (V. PORTO-CALVO).

CAMAMÚ. I. Baie du Brésil, prov. de Bahia. — II. Ile dans ladite baie. — III. Ville sur la rive gauche de l'Acaraby, à trois lieues de la baie où se jette ce cours d'eau.

CAMAPUAN. Affluent du Coxim, prov. de Matto Grosso (Brésil).

CAMAQUAM. I. Nom de deux rivières du Brésil, prov. de Rio Grande do Sul. L'une prend sa source dans la serra de Santa Thecla, au N. de Bagé, et se jette dans le lac dos Patos. L'autre est un affluent de l'Uruguay (rive gauche où elle se jette au N. de la ville de Sam Borja. — II. C'est encore le nom de deux villes de la prov. de Rio Grande do Sul : Dorès de Camaquam, sur le Velhaco; marché de bestiaux; et Sam João de Camaquam, sur le Duro. R.-B.

CAMARA (Emmanuel de ARRUDA), botaniste brésilien né à Pernambuco en 1752, mort en 1810. Il a décrit et classé un grand nombre d'espèces et publié plusieurs mémoires estimés; mais il n'existe sous son nom aucun travail d'ensemble, la plus grande partie de ses manuscrits ayant été perdus. R.-B.

CAMARA (Emmanuel FERREIRA da), minéralogiste brésilien, né à Serro Frio (Minas), en 1762, mort à Bahia le 13 déc. 1835. Il fit ses études à Coïmbre, puis à Paris; voyagea en Europe avec Jose Bonifacio d'Andrada ; fut quelque temps intendant des mines de la province de Minas Geraes, député à la Constituante et sénateur à partir de 1827. Il a publié plusieurs mémoires et études de minéralogie. R.-B.

CAMARA (Joseph-Antoine CORREA DA), vicomte de PELOTAS, général brésilien, né à Rio Grande do Sul vers 1820. Il fit les campagnes du Rio Grande do Sul (1839-1845) et de l'Uruguay (1851-52 et 1864-65), et se signala pendant la guerre du Paraguay (1865-1870). Lieutenant-colonel en 1865, colonel en 1867, il eut alors le commandement de la 5e division de cavalerie. Ses charges brillantes à la bataille d'Avahy (11 déc. 1868) lui valurent les félicitations du maréchal de Caxias et le grade de général de brigade. Chargé par le comte d'Eu du com-

mandement d'une division de 5,000 hommes, opérant dans le N. du Paraguay (1860-1870), il remporta les victoires de Tupium (30 mai 1869), de Naranjáy et Tupitanguá (19 oct.), de Cambaceguá (3 janv. 1870) et de Lamaruguá (11 janv.). Après avoir poursuivi sans trêve les restes de l'armée de Lopez, il réussit, le 1er mars 1870, à surprendre le campement du dictateur à Cerro-Corá. La mort de Lopez, pendant la poursuite, termina cette longue guerre. Le général Camara fut comblé d'honneurs. Il fut nommé maréchal de camp (ce qui équivaut au grade de général de division), vicomte de Pelotas et reçut une pension viagère. Nommé lieutenant-général en 1877, il entra au Sénat en 1880 et accepta le portefeuille de la guerre dans le cabinet libéral de M. Saraïva (5 avr. 1880, 11 janv. 1881). R.-B.

CAMARÃO (Dom Antonio Filippe), homme de guerre brésilien, né vers 1580 à Rio Grande do Norte, mort dans le campement d'Arraial Novo (Pernambuco), le 4 mai, ou, selon Varnhagen, en août 1648. Chef des Indiens Petiguares, il occupait, avec sa tribu, le village d'Igapó sur la rive gauche du Potyy (Potengy ou Rio Grande du Nord actuel). Converti au christianisme (1612), baptisé le 4 mars de cette année, il changea son nom indien Poty (écrevisse) pour celui de Camarão, qui a la même signification. Il fut embarqué en 1615 avec ses guerriers sur la flotte portugaise envoyée contre les Français assiégés dans l'île de Maranhão. Puis, de 1630 à 1648, commandant un régiment composé d'Indiens, il prit une part importante à la guerre contre les Hollandais. Il fit de nombreuses incursions sur leur territoire, ravageant leurs propriétés et emmenant à Bahia un grand nombre de familles brésiliennes; il s'empara de Goyana (1636), remporta sur le colonel Arciszewski, qui l'attaquait avec des forces très supérieures, une victoire éclatante à Sam Lourenço (23-24 août 1636), se distingua à la bataille de Matta Redonda (18 janv. 1638) où il couvrit la retraite, et à la défense de Bahia (1639); repoussa à Guajú (30 janv. 1646) les Hollandais commandés par Reinbergh et Bas, et eut une part considérable à la première bataille de Guararapes (19 avr. 1648). En récompense de ses brillants services, il avait reçu, en 1633, du roi d'Espagne et de Portugal le titre de Dom et celui de gentilhomme de la maison royale. Chevalier du Christ à la même époque, il fut promu commandeur en 1639. — Sa femme, dona *Clara* Camarão, l'accompagna dans ses campagnes et excita l'admiration des troupes à la retraite de Matta Redonda (1638). — Son neveu, *Diogo Pinheiro Camarão*, prit après lui le commandement des Indiens et servit contre les Hollandais jusqu'à leur capitulation (1654). Il est mort en 1677. — Un de ses petits-fils, *Sébastien Pinheiro Camarão*, né à Pernambuco, vers 1660, commandant général des Indiens, figura dans la guerre civile de 1711. Rio-Branco.

CAMETÁ. Ville du Brésil, prov. de Pará, à 180 kil. de la capitale, sur la rive gauche du Tocantins, escale de la navigation de ce fleuve; 4,000 hab. Commerce actif. Elle a joué pendant la guerre civile de 1835-1836, un rôle important comme centre de la résistance à la Révolution. R.-B.

CAMISÃO (Carlos de Moraes), colonel d'artillerie brésilien, né vers 1820, à Ceará, mort le 29 mai 1867, à Passo do Jardim (Matto Grosso). Chargé, en 1867, du commandement d'une division campée à Miranda, près de la frontière du Paraguay, il résolut d'envahir le territoire ennemi, par l'Apa, croyant que les alliés avaient repris l'offensive dans la partie méridionale du Paraguay. Il remporta une victoire à Laguna (6 mai 1867), mais, manquant de vivres, fut obligé de battre en retraite. Il repoussa les Paraguayens au combat d'Apa-Mi (11 mai), et parvint difficilement aux environs de Miranda, harcelé par la cavalerie ennemie qui incendiait tout sur son passage. Le choléra vint encore décimer ses troupes pendant la retraite et l'atteignit lui-même. Le gouvernement lui a fait élever un monument à Passo do Jardim, en 1874. V. l'émouvante relation publiée par M. d'Escragnolle-Taunay sur *la Retraite de Laguna* (Paris, 1879, 2e éd.). R.-B.

CAMPANHA. Ville du Brésil, prov. de Minas Geraes; 10,000 hab. On trouve, dans son municipe, le village de Tres Corações, tête de ligne du chem. de fer de Rio et Minas, qui s'embranche à Cruzeiro à la ligne de Rio à Sam Paulo. Un embranchement est en construction entre Campanha et la ligne de Tres Corações. R.-B.

CAMPINAS. Ville du Brésil, prov. de Sam Paulo, à 103 kil. de la capitale; 23,000 hab. (1886) pour la ville et 41,523 hab. pour le municipe. Stat. du chem. de fer de Santos à Rio. Les rues se coupent à angle droit. Les principaux édifices sont : l'église de la Conception, une des plus belles du Brésil; l'hôtel de ville, l'hôpital de la Miséricorde, le théâtre Sam Carlos, l'hippodrome. Centre industriel très important. Quatre-vingt-une fabriques et fonderies de fer et de bronze, dont cinq fabriques de machines et d'instruments agricoles; chapeaux, tissus de coton, etc. Trois bibliothèques. La principale culture du district est le café, produisant annuellement 22 millions 1/2 de kilogr. R.-B.

CAMPO-GRANDE (en guarany *Ñuguaçú*). Plaine du Paraguay, au N.-O. de Barrero Grande, sur la rive gauche du Piribibuy. Elle fut le théâtre de la bataille du 16 août 1869 entre les Brésiliens, commandés par le comte d'Eu, et les Paraguayens, commandés par le général Caballero. Ces derniers perdirent 4,300 hommes, 23 canons, plusieurs drapeaux et tous leurs bagages. Les Brésiliens eurent 500 hommes hors de combat. R.-B.

CAMPO LARGO. Nom de deux villes du Brésil, l'une dans la prov. de Sam Paulo, à 137 kil. de la capitale, sur le Piraguara, affluent de Sorocaba; l'autre dans la prov. de Paraná, près de Curityba; 10,000 hab. en 1883 pour le municipe. R.-B.

CAMPOS. Ville du Brésil, prov. de Rio de Janeiro, sur la rive droite du Parahyba, à 8 lieues de l'Océan; 25,000 hab. pour la ville; 100,000 pour le municipe; centre de plusieurs lignes de chem. de fer; commerce important, exportation de sucre et de café. Cette ville a été fondée en 1652. R.-B.

CAMPOS (Martinho), homme politique brésilien, né à Pitanguy (prov. de Minas), en 1815, mort à Caxambú le 28 mars 1887. Il fit partie de la Chambre des députés de 1857 à 1868 et de 1872 à 1882, puis entra au Sénat. Appartenant au parti libéral, il fut surtout un opposant de nature car, non content de combattre les conservateurs, il renversa un certain nombre de ministères libéraux. Il se montra principalement acharné contre les abolitionistes à partir de 1878. Leader des libéraux à la Chambre en 1880, puis président de cette assemblée, il appuya fortement la réforme pour l'établissement de l'élection directe. Président du conseil le 21 janv. 1882, il souleva contre son cabinet l'opposition violente d'un grand nombre de libéraux et même de la presse neutre et tomba le 30 juin de la même année. R.-B.

CANANEA. Ville du Brésil, prov. de Sam Paulo, dans l'île de Cananea; 5,335 hab. pour le municipe (1886), en grande partie agriculteurs ou pêcheurs. Déjà connue comme ville en 1587. Une colonie d'Anglais, fondée vers 1873 à peu de distance de Cananea, porte le nom de colonia de Cananea. R.-B.

CANASTRA (Serra da). Nom d'une partie de la chaîne de partage du Grand massif du Brésil (Serra das Vertentes) où se trouvent les sources de Sam Francisco (prov. de Minas Geraes) et celles du rio das Velhas. — Il y a au Brésil deux rivières du nom de *Canastra*, l'une affluent du Sam Francisco, l'autre, affluent du Paranahyba.

CANAVARRO (David), général brésilien, né dans la province de Rio Grande do Sul le 22 août 1793, mort le 12 avr. 1867. Il commença à se signaler pendant la guerre de 1825 à 1828. Lorsque la Révolution éclata dans la prov. de Rio Grande do Sul (1835), il obtint un commandement

dans l'armée républicaine et battit les impérialistes à Arroio-Grande (1836). En 1839, ayant en sous-ordres Garibaldi, il envahit la province de Sainte-Catherine et s'empara de Laguna. Quelques mois après, il fut obligé d'abandonner cette position et de battre en retraite devant le général Andréa, baron de *Caçapava* (V. ce nom); la flottille de Garibaldi fut détruite par les impériaux. Général en chef de l'armée républicaine, il attaqua sans succès le général Ribeiro à Ponche Verde (1843) et se laissa surprendre et battre à Porongos (1844) par le baron de Jacuhy. Après la pacification de la province (1845), le gouvernement impérial lui donna le titre honorifique de général de brigade. Il figura encore dans la guerre de 1851-52 et dans la campagne de 1865, à Rio Grande do Sul contre les Paraguayens. R.-B.

CANDIOTA. Affluent de la rive gauche du Jaguarão (prov. de Rio Grande do Sul [Brésil]). Mines de charbon en exploitation sur ses rives.

CANECA (Le frère Joaquim do Amor Divino), moine carmélite brésilien, né à Recife de Pernambuco en 1779, exécuté dans la même ville le 13 janv. 1825. Patriote exalté, il prit part à la révolution de 1817, à Pernambuco, et fut emprisonné à Bahia jusqu'en 1821. Il se jeta dans le journalisme en 1823 et devint, en 1824, l'un des principaux conseillers du gouvernement révolutionnaire. L'insurrection ayant été vaincue, il fut arrêté et condamné à mort par un tribunal militaire. Il a laissé quelques travaux historiques publiés en 1875 par ordre de l'Assemblée législative de sa province natale. R.-B.

CANINDÉ. I. Rivière du Brésil, affluent de la rive droite du Paranahyba, prov. de Piauhy. — II. Rivière du Brésil, affluent du Curu, prov. de Ceará. — III. Ville du Brésil, sur la rive gauche de cette dernière rivière.

CANSANSÃO DE SINIMBÛ (Jean-Lins-Vieira), vicomte de Sinimbú, homme d'Etat brésilien, né à São Miguel dos Campos (Alagoas) le 20 nov. 1810. Ministre du Brésil à Montevideo en 1842, il refusa de reconnaître le blocus que le dictateur Rosas voulut y établir et par cette décision sauva, à ce moment, l'indépendance de l'Uruguay. Membre de la Chambre des députés, il passa au Sénat en 1857. Ministre des affaires étrangères (1859-1861), ministre de l'agriculture et de la justice (1862-1864), président du Conseil (1878-1879), il eut en ce dernier poste à soutenir une lutte acharnée en faveur de l'élection directe. Il échoua, mais hâta l'adoption de cette réforme qui aboutit en 1881. Il fut président du Sénat en 1888. R.-B.

CANTAGALLO. Ville du Brésil, prov. de Rio de Janeiro, à 34 lieues de Rio. Stat. du chem. de fer de Nictheroy au Parahyba. Centre important pour la production du café. R.-B.

CANTAREIRA (Serra da). Chaîne de montagnes au Brésil, prov. de Sam Paulo, ramification de celle de Mantiqueira, entre la rive gauche du Juquiry et la rive droite du Tieté, dans la direction N. E.-O. Dans sa partie centrale elle passe à peu de distance au nord de Sam Paulo. R.-B.

CANTO (Jose Borges do), guerrier brésilien, né à Rio Pardo (Rio Grande do Sul), mort en 1805, près du Quarahim. Lors de la guerre de 1801, il se mit à la tête de quelques volontaires et se jeta dans les missions espagnoles de la rive gauche de l'Uruguay. S'appuyant sur les Indiens du pays, il força le gouverneur espagnol à capituler à Sam Miguel. D'autres volontaires le rejoignirent, notamment Pedroso qui l'aida à conquérir pour le Brésil un vaste territoire. Canto fut tué dans une rencontre avec les Indiens de l'Uruguay. R.-B.

CAPIBERIBE. Rivière du Brésil, prov. de Pernambuco. Elle se partage en deux bras près de l'Océan : l'un arrive à la mer à Afogados, au S. de la ville de Recife ; l'autre va se mêler au Beberibe et sépare la ville en trois parties. R.-B.

CAPIVARY. I. Ville du Brésil, prov. de Sam Paulo, sur la rive droite d'une rivière du même nom, à 132 kil. de Sam Paulo ; 10,494 hab. pour le municipe (1886). Café, tabac, coton, vin, eau-de-vie. — II. Ville de la prov. de Rio de Janeiro, sur la rive droite de la rivière du même nom. R.-B.

CARAÇA (Serra do). Partie de la Serra do Espinhaço au N. d'Ouro-Preto, prov. de Minas Geraes (Brésil). Son point culminant est à 1,955 m. On y trouve un séminaire renommé où la jeunesse de Minas faisait jadis ses humanités. R.-B.

CARAMURÚ (Diogo Alvares Correa, surnommé Le), Portugais naufragé à Bahia vers 1510, mort près de Bahia le 5 oct. 1557. Il devint chef des tribus indiennes du Brésil, épousa la princesse indienne Catherine Paraguassû (morte en 1583) et rendit les plus grands services aux Portugais lorsqu'ils s'établirent au Brésil et fondèrent Sam Salvador da Bahia. Les chroniqueurs nous ont transmis force légendes sur le Caramurú. Plusieurs historiens portugais et étrangers répètent encore une fable d'après laquelle il serait venu en France et s'y serait marié devant la cour. Le poète brésilien Santa Rita Durão lui a consacré un des plus beaux poèmes qui aient été écrits en portugais, *O Caramurú* (Lisbonne, 1781). R.-B.

CARAVELLAS. I. Ville maritime du Brésil, prov. de Bahia ; 3,000 hab. Tête de ligne du chem. de fer « Bahia et Minas ». — II. Une petite baie de la prov. de Rio de Janeiro, au N. du cap Frio, porte aussi ce nom. R.-B.

CARAVELLAS (José Joaquim Carneiro de Campos, marquis de), homme d'Etat brésilien, né à Bahia le 4 mars 1768, mort à Rio de Janeiro le 8 sept. 1836. Député à la Constituante en 1823, puis sénateur de Bahia de 1826 à sa mort, il fut l'un des principaux rédacteurs de la constitution politique du Brésil (V. Carneiro de Campos Francisco). Pendant le règne de dom Pedro I, il fut ministre de la justice (21 janv. 1826-16 janv. 1827) et ministre de l'intérieur (4 déc. 1829-12 août 1830). Après l'abdication de l'empereur, il fut élu membre de la régence provisoire, avec le sénateur Vergueiro et le général Lima e Silva (7 avr.-17 juin 1831). — Son neveu *Charles* Carneiro de Campos, deuxième vicomte de Caravellas, né à Bahia le 1er nov. 1805, mort à Rio le 28 avril 1878, a été député, sénateur, et plusieurs fois ministre des finances et des affaires étrangères. R.-B.

CARAVELLAS (Manoel Alves Branco, premier vicomte de), homme d'Etat et poète brésilien, né à Bahia le 7 juin 1797, mort à Nictheroy le 13 juil. 1855. Il débuta dans la magistrature, fut élu député en 1830, et chargé, la même année, de rédiger un projet de code de procédure criminelle (projet adopté par le Parlement et promulgué le 29 nov. 1832). Partisan de l'autonomie des provinces, dès 1841, il appuya les idées qui triomphèrent en partie dans l'acte additionnel de 1834. Pendant la régence de Feijó, il fut ministre de la justice et des affaires étrangères. Il signa avec le ministre anglais à Rio une convention additionnelle au traité de 1826 pour la répression de la traite des noirs (1835). Cette convention ne fut pas approuvée par la Chambre des députés. Entré au Sénat en 1837, le vicomte de Caravellas fut à plusieurs reprises ministre des finances (16 mai-18 sept. 1837 — 1er sept. 1839-18 mai 1840 — 2 fév. 1844-2 mai 1846), président du Conseil et ministre des finances (22 mai 1847-8 mai 1848). A partir de cette date il ne prit plus aucune part à la politique active. Ses poésies, œuvres de jeunesse, traduisent ses idées libérales et ses sentiments patriotiques. Une ode à la liberté, datée de 1820, est la plus appréciée. Le vicomte de Caravellas est mort dans une extrême pauvreté. R.-B.

CARUARÛ. Ville du Brésil, prov. de Pernambuco, sur la rive gauche de l'Ipojuca, à 20 kil. de Recife ; 8,000 hab. Un chemin de fer, en construction, doit la relier à la capitale. Centre sucrier important. R.-B.

CARUMBÉ. Collines de la prov. de Rio Grande do Sul

(Brésil), près de la Coxilha de Sant'Anna, sur la frontière entre le Brésil et l'Uruguay. Le 27 oct. 1816, les Brésiliens, commandés par le général Oliveira Alvares, y remportèrent une victoire sur le général Artigas, chef de la confédération de l'Uruguay, de l'Entre-Rios et du Corrientes. R.-B.

CARNEIRO DA CUNHA (Estevão José), général brésilien, né à Recife (Pernambuco), vers 1780, mort le 12 oct. 1832. Lieutenant-colonel à Parahyba (1817), il fut compromis dans la Révolution de 1817, émigra en Angleterre et ne revint au Brésil qu'en 1821, au moment de l'établissement du gouvernement constitutionnel. Il rendit de grands services à la cause de l'indépendance du Brésil et fut un partisan dévoué de l'empereur dom Pedro I. En 1824, en qualité de commandant en chef de l'armée impérialiste de Parahyba, il combattit la révolution républicaine et séparatiste et remporta sur les insurgés la victoire d'Itabayana (24 mai 1824). Il fut nommé sénateur en 1826. R.-B.

CARNEIRO DE CAMPOS (Francisco), jurisconsulte et homme d'Etat brésilien, né à Bahia vers 1799, mort à Rio de Janeiro le 7 déc. 1842. Il était frère du marquis de *Caravellas* (V. ce nom). Député à la Constituante (1823), nommé sénateur en 1826, ministre des affaires étrangères le 4 oct. 1830, il organisa le 19 mars 1831 un ministère libéral congédié le 6 avril, ce qui amena la révolution du 7 avril et l'abdication de l'empereur D. Pedro Ier. Le même jour, François Carneiro de Campos fut de nouveau nommé ministre des affaires étrangères par la régence, et il garda ce portefeuille jusqu'au 3 août 1832. En 1823, il avait rédigé le projet de constitution que son frère déposa devant le conseil d'Etat, et qui, modifié dans la discussion, fut promulgué en 1824. R.-B.

CARNEIRO DE CAMPOS (Frederico), homme politique brésilien, colonel du génie, né à Bahia en 1810, mort à Humaïta le 3 nov. 1867. Il siégeait à la Chambre des députés en 1864. Nommé à cette époque président du Matto Grosso, il s'embarqua sur le paquebot *le Marquez d'Olinda* pour aller prendre possession de son poste. Lopez, dictateur du Paraguay, sans déclaration de guerre, s'empara de ce navire et emprisonna l'équipage et les passagers qui furent fort maltraités et moururent presque tous au Paraguay. Carneiro de Campos, malade à Humaïtá, y mourut le jour même où l'incendie d'une partie du camp de Tuyuty, par les Paraguayens et la fausse nouvelle de la défaite des alliés lui enlevait tout espoir de recouvrer la liberté. R.-B.

CARNEIRO DE CAMPOS (José Joaquim et Carlos) (V. Caravellas).

CARNEIRO LEÃO (Honorio Hermeto), marquis de Paraná, homme d'Etat brésilien, né à Jacuhy (Minas Geraes) le 11 janv. 1801, mort à Rio de Janeiro le 3 sept. 1856. Il entra à la Chambre des députés en 1830 et devint rapidement un des hommes les plus influents du Brésil. Membre du parti libéral modéré, il se sépara de ses amis lorsqu'ils voulurent, en 1832, d'accord avec la Régence, constituer révolutionnairement la Chambre des députés en Assemblée nationale pour introduire des réformes dans la Constitution, sans le secours du Sénat. Il prononça, à cette occasion, un discours énergique qui ébranla la majorité et fit échouer ce plan. De 1836 à 1837, il combattit ardemment le régent Feijó et fonda, avec Vasconcellos et le marquis d'Olinda, le parti conservateur brésilien. Le 19 sept. 1837 ce parti arrivait au pouvoir. Carneiro Leão refusa un portefeuille pour jouer le rôle de *leader* de la majorité de la Chambre. En 1840, il s'opposa au vœu de ses amis tendant à décréter la majorité du jeune empereur dom Pedro II. Battu sur cette question, il ne fut pas réélu aux élections qui eurent lieu peu après. En 1841, il entrait au Sénat. Chef du cabinet du 20 janv. 1843, il démissionna en 1844, n'ayant pas réussi à obtenir la signature du chef de l'Etat sur un acte que le ministère jugeait indispensable. Le parti libéral fut alors appelé au pouvoir (2 févr. 1844). Carneiro Leão fit de l'opposition jusqu'au 29 sept. 1848, date de la rentrée des conservateurs aux affaires. Il occupa, en 1848, la présidence de la province de Pernambuco où une révolution venait d'être étouffée. En 1851, en qualité de ministre plénipotentiaire, en mission spéciale à la Plata, il signa (21 nov.) le traité d'alliance entre le Brésil, l'Uruguay et les Etats argentins d'Entre-Rios et de Corrientes, qui mit fin à la dictature de Rosas. De retour au Brésil, Carneiro Leão fut créé vicomte, puis marquis de Paraná. Le 3 sept. 1853, il forma un ministère de conciliation, composé de conservateurs modérés et de libéraux, et proclama la nécessité d'une entente entre les deux grands partis constitutionnels pour entreprendre les réformes que le pays réclamait. En dépit de l'opposition de quelques chefs conservateurs, le marquis de Paraná, soutenu par l'empereur et par la majorité, obtint ce rapprochement et l'apaisement des haines politiques. L'ère des révolutions fut désormais close et les luttes politiques au Brésil ne sortirent plus des comices électoraux, de la presse et du Parlement, pour ensanglanter le pays. De ce ministère datent les grands progrès du Brésil. Carneiro Leão fit notamment adopter par le Parlement, malgré l'opposition d'un grand nombre de ses amis politiques, la réforme électorale qui a inauguré la division du pays en districts donnant chacun un député. Ce grand ministre est mort à la tâche emportant le respect et les regrets de tous ses concitoyens. Rio-Branco.

CARVALHO (Delphim-Carlos de), baron de Passagem, vice-amiral brésilien, né à Rio de Janeiro le 13 avr. 1825. Il commandait la division de cuirassés qui, dans la matinée du 19 févr. 1868, força le passage des batteries d'Humaïtá (guerre du Paraguay), passage réputé infranchissable par le dictateur Lopez. Il se signala encore dans plusieurs affaires, entre autres le bombardement des batteries de Timbó, d'Isla-Fortin (Tebicuary) et d'Angostura. R.-B.

CARVALHO E MELLO (Luiz José de), vicomte de Cachoeira, homme d'Etat brésilien, né à Bahia le 6 mai 1764, mort à Rio de Janeiro le 6 juin 1826. Il fut un des plus brillants orateurs de la Constituante brésilienne en 1823 et contribua à la rédaction de la constitution de l'Empire. Il tint le portefeuille des affaires étrangères pendant les négociations pour la reconnaissance de l'indépendance du Brésil. R.-B.

CARVALHO PAES DE ANDRADE (Manoel de), homme politique brésilien, né à Pernambuco vers 1774, mort à Rio de Janeiro en 1855. En 1824 il s'empara de la présidence de la prov. de Pernambuco, alors qu'une grande expédition était prête à partir de Lisbonne pour combattre l'indépendance du Brésil, proclama la République et invita les provinces Nord du Brésil à former la confédération de l'Equateur. Les fédéralistes de Pernambuco, de Parahyba et du Ceará, prirent les armes et la guerre civile éclata. L'empereur dom Pedro Ier envoya des troupes pour appuyer l'union brésilienne. Elles s'emparèrent de l'île Saint-Antoine, centre de la ville de Recife (Pernambuco) et Carvalho se réfugia sur une frégate anglaise. Il s'établit en Angleterre d'où il revint en 1831 après l'abdication de dom Pedro. Il siégea au Sénat depuis 1834, fut à plusieurs reprises président de Pernambuco et rendit dans ce poste de grands services en mettant fin à la résistance, que depuis fort longtemps les adversaires du gouvernement, établis dans les forêts de Jacuhipe, opposaient à la légalité.

CARVALHO MOREIRA (Francisco Ignace de), baron de Penedo, homme politique et diplomate brésilien, né à Penedo le 25 déc. 1815. Il fut durant quelques années bâtonnier de l'ordre des avocats de Rio de Janeiro. Député en 1848, il fit partie de la minorité conservatrice. Le 29 sept. 1848 il causa la chute du cabinet libéral et l'avènement des conservateurs en demandant un ajournement auquel les ministres s'étaient opposés. Ministre du Brésil à Washington (1851), puis à Londres, il fut, en 1865, chargé d'une mission en France au sujet de l'interdiction prononcée par le gouvernement impérial à la sortie

d'un cuirassé brésilien construit à Toulon. Il l'accomplit avec succès, ainsi que deux autres auprès du Pape. Sa dernière mission à Rome (1873) eut pour cause les démêlés du gouvernement de Rio avec deux évêques. Le baron de Penedo, ministre du Brésil à Paris depuis le mois d'avril 1889, a publié plusieurs brochures, parmi lesquelles l'historique de sa mission à Rome.

CASA-BRANCA. Ville du Brésil, prov. de Sam Paulo, près d'un affluent du rio Pardo, à 166 kil. de la capitale. Stat. de chem. de fer vers Uberaba (Minas); 1,951 hab. (1886). Culture de café, canne à sucre, tabac.

CASA-FORTE. Village du Brésil, prov. de Pernambuco, près de Recife, sur la rive gauche du Capiberibe. Son nom vient d'une exploitation rurale (Engenho) que les Hollandais appelaient Nassau et qu'ils fortifièrent en 1645. Le 17 août 1645, le commandant Hous, battu quatorze jours auparavant à Tabocas, y fut enfermé et attaqué par les Brésiliens commandés par Vidal et Fernandes Vieira et obligé à mettre bas les armes. Rio-Branco.

CASAL ou **CAZAL** (l'abbé Manoel-Ayres de), géographe du Brésil, né en Portugal en 1754, mort à Lisbonne vers 1840. Sacré prêtre, il alla au Brésil se fixer dans la prov. de Goyaz. Il visita les provinces méridionales et recueillit dans les archives et ailleurs les documents nécessaires pour la publication de son grand ouvrage qui parut sous les auspices du roi Jean VI : *Corografia Brazilica, ou Relação historico-geografica do reino do Brazil* (Rio de Janeiro, 1817, 2 vol. in-4; 2e édit., 1845, 2 vol. in-8). L'auteur ne figure sur le titre que sous la modeste appellation de *Um Presbytero secular do Grão Priorado do Crato*. Cet ouvrage important, précédé d'une histoire de la découverte de l'Amérique et du Brésil, et qui se distingue par son exactitude, offrit pour la première fois des renseignements circonstanciés sur les provinces intérieures de ce vaste continent. Il valut à l'humble prêtre le surnom de père de la géographie brésilienne. G. P-I.

Bibl. : Pereira da Silva, *Plutarco brazileiro*.

CASEROS ou **MONTE-CASEROS** (Bataille de), livrée le 3 févr. 1852 entre l'armée alliée des provinces argentines d'Entre-Rios et de Corrientes, du Brésil et de l'Uruguay (en tout 25,206 hommes), commandés par le général Urquiza, et l'armée du dictateur argentin Rosas comprenant 24,000 hommes. Rosas occupait une ligne de collines à 17 kil. N.-O. de Buenos-Aires, depuis la rivière Moron jusqu'à la bourgade de Santos-Logares, nommée aujourd'hui San-Martin. Son aile droite, où il se trouvait lui-même, s'appuyait sur la ferme fortifiée de Monte-Caseros, où se produisit l'effort du combat. Les généraux Marques de Souza, brésilien, et Cesar Diaz, uruguayen, enlevèrent cette position tandis qu'Urquiza mettait en déroute la cavalerie qui formait l'aile gauche du dictateur. Rosas put s'échapper et se réfugier à bord d'un navire de guerre anglais qui l'amena en Europe. La victoire de Monte-Caseros, suivie de l'entrée triomphale des alliés à Buenos-Aires, assura l'indépendance de l'Uruguay, ouvrit le Paraná et l'Uruguay à la libre navigation internationale et inaugura l'ère constitutionnelle de la confédération argentine. — On a quelquefois donné à cette bataille les noms de Moron ou de Santos-Logares. D'autre part, un certain nombre de bourgades et de colonies de la République Argentine ont pris le nom glorieux de Caseros; les plus importantes se trouvent dans la prov. de Corrientes, dans l'Entre Rios et dans le Mendoza. A Rio Grande do Sul il y a aussi une colonie de Caseros. Rio-Branco.

CASIQUIARE. Canal qui fait communiquer l'Orénoque avec le rio Negro, affluent de l'Amazone. C'est un bras du fleuve qui se sépare du cours d'eau principal environ 60 kil. en aval du village d'Esmeralda. Après un cours de plus de 700 kil. dans la direction N.-E.-S.-O., il débouche dans le rio Negro, sous le nom de Guaynia, 19 lieues au-dessus du village de Sam Carlos (Venezuela). Ses affluents principaux sont le Siapa et le Pacimoni. En remontant le Pacimoni on retombe dans le rio Negro. La rivière Pacimoni, dans sa partie sud, prend le nom de Baria et par ses canaux d'Ocuene et de Maturacá elle rejoint la rivière Cauabury, affluent du rio Negro (Brésil). La frontière entre le Brésil et le Venezuela traverse le canal de Maturaca à la cataracte d'Hua. R.-B.

CASTRO ALVES (Antonio de), poète brésilien né à Fazenda de Cabaceiras (prov. de Bahia) le 14 mars 1847, mort à Bahia le 6 juil. 1871. Malgré sa courte existence il s'est fait dans l'histoire littéraire du Brésil une réputation considérable et a exercé sur ses contemporains une influence prépondérante. Son œuvre se compose d'un volume de poésies, *Espumas fluctuantes* (1870), d'une inspiration tantôt impétueuse, tantôt douce et mélancolique, de quelques fragments du poème *les Esclaves*, de la *Cascade de Paulo Affonso*, et d'un drame *Gonzaga* dont le sujet est la conspiration des poètes de l'Ecole de Minas, première tentative (1789) en faveur de l'indépendance du Brésil. Une des compositions de Castro Alves, *le Navire Négrier* a été fréquemment récitée dans les réunions abolitionnistes du Brésil et était devenue une sorte de Marseillaise de l'Abolition. Domicio da Gama.

CATAGUAZES. Ville du Brésil, prov. de Minas-Geraes (anciennement Meia-Pataca), sur le Pomba, au S.-E. d'Ouro-Preto. Stat. du chem. de fer de Leopoldina. R.-B.

CATALAN. Ruisseau de l'Uruguay, affluent de la rive gauche du Quarahim, qui a donné son nom à la bataille du 4 janv. 1817 entre l'armée du général brésilien Curado et celles de l'Uruguay, de l'Entre Rios et de Corrientes dirigées prr Latorre, lieutenant d'Artigas. La victoire fut remportée par les Brésiliens. R.-B.

CATALÃO. Ville du Brésil, prov. de Goyaz, sur un petit affluent du Paranahyba; 9,000 hab. (1883).

CAUABURY. Rivière du Brésil, affluent de la rive gauche du rio Negro, dans la prov. de l'Amazone. Des canaux le mettent en communication avec le *Casiquiare* (V. ce nom).

CAVALCANTE. Ville du Brésil, prov. de Goyaz, sur la rivière das Almas.

CAVALCANTI de Albuquerque. Famille brésilienne très répandue dans la prov. de Pernambuco et ses limitrophes. Elle a pour origine le mariage de Filippe Cavalcanti, noble florentin, venu vers 1560 à Pernambuco, avec Catherine d'Albuquerque, fille de Jerôme, gouverneur de cette capitainerie. *Filippe Cavalcanti* se distingua dans les guerres contre les Indiens. Il commandait une flottille chargée de protéger les côtes jusqu'au fleuve Sam Francisco. Les membres les plus importants de cette famille sont :

Antonio Cavalcanti d'Albuquerque, mort à Goyana en sept. 1645. Il fut un des chefs de la Révolution de 1645 contre la domination hollandaise. Avec Fernandes Vieira et quelques riches habitants de Pernambuco il signa, le 23 mai 1645, le compromis secret par lequel les conjurés s'engageaient à mettre leurs vies et leurs fortunes au service de l'indépendance de leur patrie *(em restauração da nossa patria)*. Il prit part à la bataille de Tabocas (3 août 1645), première victoire des indépendants sur les Hollandais. En butte à la jalousie de Vieira, il se sépara du gros de l'armée pour aller secourir, avec une division, la ville de Goyana. Il fut mortellement blessé dans une sortie.

François de Paul Cavalcanti de Albuquerque, seigneur de Suassuna, né à Pernambuco vers 1750, mort en juin 1821, fut un des chefs du soulèvement de 1817 en faveur de l'indépendance de sa patrie. Il avait été emprisonné de 1801 à 1802 parce qu'on le soupçonnait d'avoir réclamé l'appui de la France pour proclamer la République. En 1817, nommé général en chef de l'armée des indépendants, il fut battu à Ipojuca (15 mai) par les royalistes, arrêté quelques jours après et emprisonné à Bahia. Il recouvra la liberté en 1821 lors de la proclamation du régime constitutionnel au Brésil.

Antoine-François de Paul de Hollanda-Cavalcanti,

vicomte d'Albuquerque, homme d'Etat brésilien, fils du précédent, né à Engenho Pantorra (Pernambuco) le 21 août 1797, mort à Rio de Janeiro le 14 avr. 1863. Il débuta dans l'armée. Après avoir servi en Afrique et en Asie il revint en 1824 au Brésil où il combattit, dans les rangs des impérialistes, la révolution séparatiste et républicaine de Pernambuco. Elu député en 1826, il fit partie de l'opposition libérale et devint rapidement un des membres les plus influents de la Chambre. Appelé au ministère des finances le 3 nov. 1830 il conserva son portefeuille jusqu'au 5 avr. 1831. Le changement de cabinet eut pour conséquence le *pronunciamento* populaire et militaire du 7 avr. qui amena l'abdication de dom Pedro Ier à la suite de son refus de reprendre les ministres démissionnaires. En 1832 lorsque la majorité de la Chambre des députés tenta de se constituer en Convention nationale pour reformer la constitution sans le concours du Sénat, Hollanda Cavalcanti se rangea du côté de *Carneiro Leão* (V. ce nom) qui fit échouer cette tentative (30 juil. 1832). En 1835 et 1837 il fut le candidat de l'opposition au poste de régent de l'Empire. En 1838 il entra au Sénat. Il combattit le gouvernement de la régence et en 1840 fut le principal promoteur de la déclaration de majorité de dom Pedro II. De 1840 à 1841 il fut ministre de la marine et de 1862 à 1863 ministre des finances. Il était fort estimé à cause de sa probité, de sa franchise et de son désintéressement. D'un caractère très indépendant il a toujours défendu ses idées sans se préoccuper de plaire à ses amis ou de satisfaire l'opinion du jour.

Diogo Velho Cavalcanti d'Albuquerque, vicomte de Cavalcanti, homme d'Etat brésilien, né à Pilar (Parahyba) le 9 nov. 1832. Député de Parahyba, deux fois ministre, il fut nommé sénateur du Rio Grande do Norte en 1877. Il a poussé activement la construction des chemins de fer brésiliens, a réclamé énergiquement une loi pour la protection de la propriété littéraire et artistique et c'est surtout grâce à ses efforts que le Parlement brésilien a voté les crédits nécessaires pour la représentation de l'Empire à l'Exposition universelle de Paris en 1889. R.-B.

CAVALCANTI (Nabor-Carneiro-Bezerra), économiste brésilien, né à Magdalena près de Recife (Pernambuco) le 22 août 1827, mort à Bonito le 16 sept. 1883. M. Aubry Vitet, dans la *Vraie réforme électorale* (Paris, 1874) en a fait le plus bel éloge en disant : « Dès 1850 ce publiciste distingué concevait spontanément et développait dans une série de travaux importants l'idée de représentation proportionnelle. En 1872 il a formé, avec ses travaux réunis, un volume des plus curieux, des plus intéressants et des plus utiles à notre cause. » R.-B.

CAXAMBÚ (V. Cachambu).

CAXIAS, Ville du Brésil, prov. de Maranhão, sur la rive droite de l'Itapicuru, à 60 lieues S.-E. de la capitale ; sur la rive opposée la bourgade de Trezidella et le mont Agudo ou Morro da Taboca, mont conique qui reçut après la guerre de l'Indépendance le nom de mont de Alecrim ; 6,000 hab. Important commerce. Patrie du poète Gonçalves Dias. — En 1823, les Portugais, commandés par Fidié, y résistèrent longtemps au chef brésilien Alecrim. Il fallut, pour les réduire, une grosse armée de renforts amenée du Ceará par Filgueiras (31 juil. 1823). — La ville a beaucoup souffert pendant la guerre civile de 1838-1840. Deux fois elle tomba au pouvoir des révolutionnaires qui la saccagèrent et mirent à mort des centaines d'habitants. Le président Lima e Silva l'en délivra et fut créé baron, puis comte, marquis et enfin duc de Caxias. R.-B.

CAXIAS (Luis-Alves de Lima e Silva, duc de), célèbre maréchal et homme d'Etat brésilien, né le 25 août 1803 à Estrella (prov. de Rio de Janeiro), mort le 7 mai 1880 à Santa Monica (même province). Fils aîné du général François de Lima e Silva régent de l'empire de 1831 à 1837, il appartenait à une famille qui a donné au Brésil plusieurs hommes de guerre renommés (V. Lima e Silva). Elève de l'Ecole militaire de Rio, il en sortit en 1821 avec le grade de lieutenant. Il fit les campagnes de 1823 à Bahia contre les Portugais, de 1825 à 1828 à la Plata, et s'étant distingué par son intrépidité, fut promu major. En 1832 il se signala encore dans deux combats, lorsque les adversaires de la régence tentèrent à Rio de Janeiro de renverser le gouvernement. En 1839, déjà colonel, il fut nommé président du Maranhão et commandant en chef des troupes opérant dans cette province ravagée par la guerre civile. Il réussit à pacifier cette partie de l'empire (1841), fut créé baron de Caxias et promu général de brigade. En 1842 une révolution éclata dans le Sam Paulo et gagna aussitôt Minas Geraes. Caxias, après avoir rétabli l'ordre dans la première de ses provinces, se jeta dans la seconde, où les partisans du gouvernement avaient subi quelques échecs, et remporta la victoire décisive de Santa Luzia. Nommé maréchal de camp, il reçut le commandement de l'armée impériale en opérations dans le Rio Grande do Sul où les républicains, appuyés par quelques *caudilhos* de la Plata, avaient proclamé l'indépendance et où ils tenaient en échec depuis 1835 les troupes impériales et les partisans de l'union. Caxias prit possession de son commandement le 12 nov. 1842. Après plusieurs campagnes, joignant la politique à la force, il parvint à pacifier complètement cette province (1er mars 1845). Il fut présenté par les électeurs de Rio Grande do Sul au choix de l'empereur pour un siège vacant au Sénat, et nommé sénateur. Caxias reçut alors le titre de comte. Dans la guerre de 1851-1852 entre le Brésil, les gouvernements de Montevideo, de l'Entre Rios et du Corrientes, d'une part, et le dictateur de Buenos Aires, Rosas et son lieutenant Oribe, d'autre part, il commanda les 20,000 Brésiliens dont l'intervention contribua à la chute du dictateur. Promu lieutenant-général, avec le titre de marquis, il fut appelé le 14 juin 1855 au ministère de la guerre par le marquis de Paraná (V. Carneiro Leão). A la mort de cet homme d'Etat (3 sept. 1856) il lui succéda à la présidence du conseil et poursuivit sa politique large et conciliatrice jusqu'au 4 mai 1857. Le 2 mars 1861, il forma un nouveau cabinet, renversé le 24 mai 1862 par la coalition des libéraux avec une partie des conservateurs. En 1865 il accompagna comme aide de camp l'empereur dom Pedro II pendant la campagne de Rio Grande do Sul, et assista à la reddition d'Uruguayana où les Paraguayens avaient dû s'enfermer. Bientôt, le revers des alliés à Curupaïty (22 sept. 1866) et le désaccord des généraux décidèrent le cabinet libéral de Zacarias de Vasconcellos à confier au vieux maréchal le commandement en chef des armées de terre et de mer concentrées par le Brésil au sud du Paraguay. Arrivé au camp des alliés en nov. 1866 il se préparait à prendre l'offensive après avoir instruit les volontaires qui se présentaient tous les jours, lorsque le choléra s'abattit sur ses troupes et le contraignit à une longue inaction. En juil. 1867 seulement il put commencer les opérations en isolant les lignes fortifiées qui protégeaient le camp retranché d'Humaïtá. Le 19 févr. 1868 il ordonnait aux cuirassés de forcer le passage d'Humaïta et s'emparait de la redoute de Cierva. En mars il était maître de toutes les lignes extérieures depuis Curupaity et Sauce jusqu'à Espinillo, et commençait le siège d'Humaïtá. En juillet les Paraguayens évacuaient ce camp retranché et tentaient d'opérer leur retraite par la rive droite de Paraguay, mais Caxias avait prévu ce mouvement : il renforça les troupes qu'il avait placées de ce côté et après plusieurs jours de combat l'ennemi mettait bas les armes à Laguna Verá. Cet obstacle surmonté, Caxias se porta vers le nord, s'empara des fortifications du Tebicuary et arriva devant de nouvelles lignes de défense, protégées par des marais (lignes du Pikysyry) qu'il ne put ni attaquer de front, ni tourner. Il fit alors construire, sur la rive droite du Paraguay, une sorte de chaussée traversant des forêts inondées par les eaux du fleuve, et prenant 18,000 hommes de ses meilleures troupes, il les conduisit par cette route au nord des posi-

tions de Lopez (5 déc. 1868). Caballero, le meilleur général de Lopez, fut chargé de disputer aux Brésiliens le passage du pont d'Itôrôrô. Une sanglante bataille s'engagea sur ce point le 6 déc. Le pont fut pris et repris plusieurs fois et Caxias dut se jeter lui-même dans la mêlée. Le 11, nouvelle bataille à Avahy : les troupes de Caballero furent complètement détruites. Le 21, Caxias attaqua les hauteurs de Lomas Valentinas qu'occupait Lopez : toute la ligne du Pikysyry fut prise en travers par les Brésiliens. Des régiments entiers furent exterminés. Malgré des pertes énormes, Caxias conserva les positions conquises et le 27 il s'emparait du quartier général ennemi. Lopez obligé de fuir accompagné de cinquante hommes environ, s'en fut organiser une nouvelle armée. Caxias prit encore la forteresse d'Angostura, sur ce fleuve, et entra dans Assomption que les habitants avaient désertée. Il tomba alors malade et fut remplacé à la tête de l'armée par le comte d'Eu. Revenu à Rio de Janeiro il fut créé duc (seul titre de cette nature conféré à un Brésilien), et grand-croix de l'ordre de Pedro Ier, décoration réservée aux souverains et qu'aucun autre Brésilien n'a reçue. Il fut chargé pour la troisième fois du portefeuille de ministre de la guerre, avec la présidence du Conseil (25 juin 1875-6 janv. 1878). La maladie le força de se retirer. Son corps, conduit de Santa Monica à Rio, fut porté au cimetière par de simples soldats, selon le désir du maréchal qui, par testament, avait refusé les honneurs dus à son rang. Une souscription populaire ouverte pour lui élever une statue à Rio a produit 400,000 fr. et l'œuvre a été confiée à M. R. Bernardelli, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Rio. RIO-BRANCO.

BIBL. : PINTO DE CAMPOS, *Vida do duque de Caxias;* Lisbonne, 1878. — ALENCAR, *O marquez de Caxias ;* Rio, 1867. — MAGALHÃES, *Memoria historica da revolução do Maranhão ;* Rio, 1878. — PINTO DE SOUZA, *Quadro chronologico sobre a revolução de Minas-Geraes em 1842;* Ouro-Preto, 1844. — *Reflexões sobre o generalato do conde de Caxias ;* Porto Alegre, 1845. — TITARA, *Memorias do grande exercito alliado libertador ;* Rio Grande, 1852. — P.-A. DA CAMARA LIMA, *Manuscripto de 1869 ou Resumo historico das operações dirigidas pelo marechal de Caxias na Campanha do Paraguay ;* Rio, 1872.

CAYBATÉ ou plutôt **CAAIBATÉ** (Bataille de). Livrée le 10 févr. 1756 entre les armées alliées du Brésil et de l'Espagne, commandées par les généraux Andonaegui et Freire d'Andrada (comte de Bobadella) et les Guaranys des missions de l'Uruguay que les jésuites avaient poussés à la révolte à la suite du traité de délimitation entre les possessions espagnoles et portugaises de l'Amérique, signé en 1750 par les gouvernements de Madrid et de Lisbonne. Les Indiens que dirigeait Nicolas Ñeenguirú furent complètement battus. Ils ont planté une grande croix avec inscription guarany, sur le champ de bataille qui se trouve dans la partie centrale du Rio Grande do Sul, au N. de Sam Gabriel, entre les collines de Caáibaté (aujourd'hui Coxilha do Páo Fincado) et un marécage, que le jésuite Henis, appelle le Yacaré-Pitû (source du Cacequy). RIO-BRANCO.

CAYRÚ (Joseph da SILVA LISBOA, vicomte de), homme politique et économiste brésilien, né à Sam Salvador de Bahia le 16 juil. 1756, mort à Rio de Janeiro le 20 août 1835. Fils d'un architecte, il fit ses études à l'université de Coïmbre où il prit les diplômes de bachelier en droit et en philosophie et obtint au concours les chaires de langues grecque et hébraïque. Revenu à Bahia il y professa pendant vingt ans la philosophie et le grec, et obtint en 1797 sa retraite. Il publia bientôt ses *Principios de direito mercantil* (Lisbonne, 1801, 7 vol.), ouvrage souvent réimprimé qui eut un très grand succès en Portugal et au Brésil, et est demeuré classique, et ses *Principios de Economia politica* (1804). Lorsque le prince régent de Portugal passa à Bahia en 1808, Silva Lisboa lui conseilla d'ouvrir aux nations amies les ports du Brésil, non provisoirement comme le prince le décréta (28 janv. 1808), mais définitivement. Les grands négociants portugais s'opposèrent vivement à la suppression du monopole dont ils jouissaient, mais le savant économiste démontra sans peine tous les avantages que le Brésil et le Portugal même retireraient de la liberté du commerce. Il publia alors une série d'ouvrages sur ces questions : *Observações sobre o commercio franco no Brazil* (1808), un autre en 1810 sur les avantages de la liberté industrielle, un autre en 1811 sur les résultats heureux des principes libéraux introduits dans la législation nouvelle du Brésil. Doué d'une fécondité extraordinaire, il écrivit une foule de livres, de brochures, de pamphlets, dont il serait fastidieux de donner la liste complète et qui tous tendaient à vulgariser des idées saines en matière d'économie, de travail et de politique chez un peuple qui jusqu'alors avait vécu complètement isolé du monde et sous un gouvernement despotique. Dans le même ordre d'idées il traduisait des extraits des œuvres étrangères les plus estimées. En même temps il luttait dans la presse et devenait le champion le plus convaincu de la monarchie constitutionnelle. Il acquit ainsi une énorme influence à une époque où les Brésiliens commençaient à peine l'apprentissage du régime de la liberté et où l'avenir du même pays était compromis par la propagande séparatiste et les menées des anarchistes. Silva Lisboa, élu député à la Constituante, se montra aussi grand orateur qu'écrivain. Il entra au Sénat en 1826 et y siégea jusqu'à sa mort. Partisan de l'empereur Pedro Ier, il le défendit toujours et combattit à outrance les tendances fédéralistes et républicaines ; il fut un des adversaires les plus dangereux des ministres de la régence et un des conseillers les plus autorisés du parti de la Restauration. Il mourut très pauvre. La régence pensionna ses filles. Il avait été créé baron puis vicomte de Cayrú. Outre les travaux cités ci-dessus il a publié : *Memoria dos beneficios politicos do governo d'El Rei dom João VI* (1818) ; *Collecção dos principios e documentos de direito politico* (1822) ; *Constituição moral ou deveres do cidadão* (1825) ; *Escola Brazileira ou instrucção util a todas as classes* (1867, 2 vol.) ; *Leituras de economia politica* (1827) ; *Historia dos principaes successos politicos do Imperio do Brazil* (1829, 4 vol.) ; *Manual de politica orthodoxa* (1832) ; *Principios da arte de reinar* (1832).

— *Bento* da Silva Lisboa, baron de Cayrú, fils du précédent, né à Bahia le 4 févr. 1793, mort à Rio le 26 déc. 1864, a été ministre des affaires étrangères en 1832 et 1846. RIO-BRANCO.

BIBL. : VALLE CABRAL, *Vida e escriptos de José da Silva Lisboa, viscomte de Cayru;* Rio, 1881, gr. in-8.

CEARÁ. Montagnes du Brésil (Etat de Ceará). Les marins désignent sous le nom de serra do Ceará quatre chaînes qui signalent du large le port de Fortaleza : la serra de Cauhipe (210 et 380 m.), la serra de Joá (620 m.) à l'O. de Fortaleza ; la serra de Maranguape (pic de Massaranguape 920 m.) et la serra d'Aratanha (780 m.) au S.-O. de la même ville. R.-B.

CEARÁ. Rivière de l'Etat de Ceará (Brésil). Elle prend sa source dans la serra de Baturité, passe devant la ville de Soure et se jette dans l'Atlantique à 4 kil. à l'O. de Fortaleza. Elle reçoit sur sa rive droite le Maranguapinho qui vient de la serra de Maranguape. R.-B.

CEARÁ. Prov. du Brésil, aujourd'hui un des Etats-Unis de la République fédérale des Etats-Unis du Brésil, située au N. de ce pays, sur l'océan Atlantique, entre les États de Piauhy à l'O., Pernambuco au S., Parahyba et Rio-Grande-do-Norte à l'E., l'Océan au N. Sa superficie est de 104,250 kil. q. (un cinquième de la France). Du N. au S., on compte 590 kil. environ et 500 kil. de l'E. à l'O. Il y a 700 kil. de côtes. En 1775 son territoire comptait 34,000 hab. ; en 1835, 240,000 ; en 1872 (dernier recensement) 721,686. On estimait sa population à 950,000 hab. en 1888. Cet Etat est formé par les bassins de plusieurs petits fleuves côtiers ; le principal est le Jaguaribe, long de 650 kil. ; viennent ensuite, en allant de l'E. à l'O., le Choró, le Curú, l'Aracaty-assú, l'Acaracú, et le Camocim. Les limites de l'Etat coïncident à peu près

avec la ligne de partage des eaux. Dans la zone côtière (*beira mar*) le sol est généralement plat; on y rencontre pourtant quelques montagnes; puis le terrain s'élève doucement vers l'intérieur et présente plusieurs soulèvements formant des chaînes, les unes isolées, comme les serras de Baturité, de Maranguape (qui appartient au groupe connu sous le nom de serra do Ceará), de Uruburetama, de Mucuripe et de Meruóca, les autres se rattachant à la serra do Apody à l'E., aux serras de Araripe et dos Cariris Novos au S. et au S.-O., et à la serra de Ibiapaba à l'O., dont le point culminant est à 1,020 m. d'alt.

Sur la côte et dans les plaines le climat est chaud, mais tempéré la nuit par les brises de terre et le jour par les brises de mer. Dans les montagnes il est plus frais et plus sain. A Fortaleza, sur la côte, la température varie entre 20° et 31°; dans les montagnes entre 14° et 24°. Il n'y a que deux saisons: la sèche, de juillet à décembre, se prolongeant souvent jusqu'en février, et la pluvieuse, de janvier à juin. Les pluies sont plus fréquentes et plus abondantes en mars, avril et mai. Des sécheresses périodiques ont ravagé le Ceará, occasionné des famines et causé l'émigration d'une grande partie des habitants de l'intérieur (1710-11; 1723-27; 1734-36; 1744-45; 1777-78; 1790-93; 1808-09; 1815-17; 1824-25; 1844-45; 1877-79; 1888-89). — « Le sol du Ceará, dit le professeur André Rebouças, est constitué principalement par des gneiss et des granits. Sur la ligne du chem. de fer de Camocim à Sobral, on trouve les mêmes granitoïdes que dans la province de Rio de Janeiro. Les calcaires et les marbres se trouvent à Baturité, à Granja, à Villa-Viçosa, à Sobral. Les argiles abondent partout. Les prairies naturelles (*campos de criação*) sont magnifiques. Lorsque les pluies tombent régulièrement, le bétail se reproduit comme nulle part. Les vallées humides et les montagnes où les sources sont nombreuses, sont d'une fertilité extraordinaire même pour le Brésil. Tous les fruits y sont d'une grande beauté, d'un goût et d'un parfum exquis. Le café de la serra de Maranguape est renommé. » — On trouve à Ceará des mines d'or, de cuivre, de fer, etc.; mais la seule exploitée en 1889, était la mine de cuivre de Pedro-Verde dans le district de Viçosa. Les principaux articles d'exportation sont le caoutchouc, le coton, le café, le sucre, les oranges, le tabac, les plantes médicinales, les bois de construction, de marqueterie, de teinture, les fibres végétales, les cuirs et cornes, les chandelles de carnahuba, les objets de paille tressée, le bétail. On évalue à deux millions le nombre des bœufs; l'élève des chevaux et des moutons est très prospère. Le caoutchouc de Ceará est extrait de la Manissoba (*Jatropha glassovii*, famille des Euphorbiacées) et de la Mangabeira (*Hancornia speciosa*, famille des Apocynacées). L'arbre le plus précieux de la région, à cause des applications nombreuses qu'il comporte, est le Carnahubeira dont il a été question dans l'article Brésil, § *Produits du règne végétal*.

En 1888 le Ceará comprenait 64 municipes dont 19 avaient pour chefs-lieux des villes (*cidades*) et 45 des bourgs (*villas*). Les villes principales sont: Fortaleza (qu'on nomme à tort à l'étranger Ceará), capitale de l'Etat, et seul port (rade foraine) ayant des communications directes avec l'Europe par des lignes de paquebots à vapeur; Aracaty, centre commercial important dans la riche vallée du Jaguaribe; Icó, Sobral, Crato, Granja, Quixeramobim, Baturité, Maranguape, Jardim et Aquiraz. L'assemblée législative provinciale, ainsi que toutes les autres du Brésil, a été dissoute après la révolution du 15 nov. 1889 et l'organisation définitive de l'Etat dépendra du vote de la nouvelle constitution. Il y a une cour d'appel à Fortaleza. (Pour l'administration de la justice, V. Brésil.) Le Ceará forme un évêché qui comptait 78 paroisses en 1888. Il y a dans cet Etat une école militaire (à Fortaleza), une école normale, plusieurs établissements d'enseignement secondaire, outre les écoles primaires, qui ne sont pas nombreuses, et un séminaire.

Les documents officiels donnent pour le commerce avec l'étranger, en 1885-86, à l'importation 2,382 contos (6,741,000 f.), à l'exportation 3,388 contos (9,588,000 f.); pour le commerce avec les autres provinces, 3,040 contos d'importation (8,603,200 fr.) et 1,523 contos d'exportation (5,310,090 fr.). Les recettes du budget général étaient en 1857 de 427 contos, celles du budget provincial de 371. En 1887 ces chiffres avaient presque triplé: 1,172 contos (3,315,760 fr.) pour le budget général; 976 1/2 contos (2,763,495 fr.) pour le budget provincial. Les dépenses du budget général de 1887 étaient de 1,033 contos (2,923,390 fr.), celles du budget provincial de 1,054 contos (2,982,820 fr.). La province n'avait pas de dette en 1888.

Il y a seulement deux lignes de chemin de fer au Ceará, toutes les deux appartenant au gouvernement central. Au 31 déc. 1888, elles avaient 236 kil. en exploitation et 193 en construction. La ligne de Camocim-Sobral commence à l'embouchure du Camocim, où se trouve le meilleur port du Ceará, gagne, en suivant la rive gauche du cours d'eau, la ville de Granja, franchit le Camocim et arrive déjà à Sobral, sur l'Acaracú (129 kil.). Les travaux du prolongement se poursuivent par la vallée du Jabaïras, jusqu'à la ville Ipú (108 kil.). Le chem. de fer de Fortaleza-Baturité se compose d'une ligne principale reliant ces deux villes (103 kil. 5) et d'un embranchement de 3 kil. 5 de Maracanahú à Maranguape. Une ligne de Baturité à Quixadá, en construction, aura 84 kil. 2. Le Ceará est relié au réseau télégraphique du Brésil et, par le câble de Pernambuco, à celui de l'Europe.

Histoire. — La côte du Ceará a été découverte en 1500 par Vicente Yañez Pinzon et reconnue quelques années après, par des navigateurs portugais. L'intérieur des terres a été exploré en 1603 par Pero Coelho. Martim Soares Moreno construisit en 1610 un fort à l'embouchure de la rivière Ceará. Ce fut le premier établissement portugais du pays, dont le nom indien, Ciará ou Siará, désignait le chant d'une sorte de petit perroquet, la Jandaïa. De 1624 à 1629, selon Alencar Araripe, ou de 1614 à 1663 selon Varnhagen, ce territoire fit partie de l'Etat de Maranhão, qui formait un gouvernement séparé de l'Etat du Brésil. Il fut ensuite rattaché à la capitainerie de Pernambuco. Les Hollandais, commandés par Garstman, prirent d'assaut, le 20 déc. 1637, le fort de Ceará (Fortaleza do Ceará), malgré la défense héroïque de son commandant, Bartholomeo de Brito. Ce fort prit alors le nom de Schonenborch. Chassés un moment par les Indiens, ils revinrent et fortifièrent de nouveau cette position qu'ils gardèrent jusqu'au 20 mai 1654, date à laquelle le capitaine Azevedo Barreto, envoyé de Pernambuco, en prit possession, l'armée hollandaise ayant capitulé à Recife. A partir de 1799 (décret royal du 17 janv.), le Ceará forma une capitainerie indépendante. Le régime constitutionnel ayant été proclamé à Fortaleza le 14 avr. 1821, une grande agitation régna dans la province et plusieurs comités de gouvernement s'y succédèrent. De nov. 1822 à janv. 1823, l'indépendance du Brésil et l'Empire furent proclamés dans toutes les villes du Ceará et une armée de miliciens et de volontaires, organisée dans cette province et dirigée par Filgueiras et Alencar Araripe, délivra le Maranhão en forçant les troupes portugaises à capituler à Caxias. La nouvelle de la dissolution de la Constituante réunie à Rio de Janeiro étant arrivée au moment de la rentrée de cette expédition, fut le point de départ de troubles plus graves. Les conseils municipaux de Quixeramobim (9 janv. 1824) et d'Icó (18 janv.) proclamèrent la République et la déchéance de dom Pedro Ier, et, par l'influence d'Alencar Araripe et de Filgueiras, le mouvement insurrectionnel gagna bientôt toute la province. Le président nommé par l'empereur, Costa Barros, réussit à se faire reconnaître à Fortaleza (14 avr.), mais il fut obligé de se rembarquer quelques jours après, laissant le gouvernement aux mains d'Alencar Araripe. Celui-ci envoya le 30 avr. son adhésion au gouvernement révolutionnaire

de Pernambuco et proclama solennellement le 26 août l'union du Ceará à la « Confédération de l'Equador », dont la capitale était Recife de Pernambuco. Bientôt les républicains ayant été battus à Recife, un mouvement de réaction impéraliste et unitaire commença à Fortaleza le 17 oct., dirigé par Azevedo-e-Sá et encouragé par lord Cochrane, arrivé le lendemain. Alencar Araripe périt dans un engagement de cavalerie à Santa Rosa, près de Russas (31 oct.) et Filgueiras, repoussé à Rio do Peixe (Parahyba), fut fait prisonnier à Crato (8 nov.), et mourut à Saõ Romão (Minas Geraes), pendant qu'on le conduisait à Rio de Janeiro. Les débris de l'armée républicaine de Pernambuco et de Parahyba (« Division constitutionnelle de la Confédération de l'Equateur »), commandés par Rego Cassumbá, pénétrèrent, par Quixossó, sur le territoire du Ceará. Harcelés par les miliciens d'Icó, ils arrivèrent à Engenho do Juiz, près de la rivière Salgado, où ils furent cernés par le commandant Lamenha Lins, qui était à leur poursuite depuis Pernambuco, et mirent bas les armes (28 nov.). Cinq des chefs de la révolte, condamnés à mort par une commission militaire à Fortaleza, y furent exécutés. Le 4 déc. on prêta serment à la constitution de l'Empire. En 1831, après l'abdication de dom Pedro Ier, le colonel Pinto Madeira, de la garde nationale, très dévoué à l'ex-empereur, se révolta contre le gouvernement de la régence, et la guerre civile ravagea de nouveau la province. L'ordre fut rétabli après la victoire du président José Mariano Cavalcanti de Albuquerque à Missão-Velha (14 juin 1832). Pinto Madeira, condamné à mort par un jury composé de ses ennemis, fut exécuté avant la confirmation de la sentence. A partir de 1880 le Ceará a joué un grand rôle dans l'agitation abolitionniste qui ne réussit triompher complètement dans le Parlement qu'en 1888. Déjà en 1866, le président Homem de Mello constatait dans un rapport officiel que cette province avait su résoudre presque complètement le problème, si grave au Brésil, du travail libre. En 1873 elle comptait encore 32,000 esclaves. En 1884 (25 mars), sous la présidence de Theodoreto Souto, les 16,000 derniers esclaves qui se trouvaient sur son territoire furent affranchis. L'Amazone ayant immédiatement imité cet exemple, l'événement eut dans tout l'Empire un retentissement énorme.

La nouvelle de la révolution républicaine du 15 nov. 1889, à Rio de Janeiro, arriva à Fortaleza le jour même. Le 16, les troupes et les républicains déposèrent le président de la province, proclamèrent la République fédérale et acclamèrent un gouverneur provisoire. Ce changement politique s'accomplit dans toute la province, devenue l'Etat du Ceará, sans troubles et sans résistance. — Le Ceará est la patrie du célèbre romancier et orateur José de *Alencar* (V. ce nom) et du général Sampaio qui s'illustra dans la guerre du Paraguay. Il dispute au Rio Grande do Norte l'honneur d'avoir été le berceau de Filippe *Camarão* (V. ce nom). RIO-BRANCO.

BIBL. : POMPÊO, *Dicionario topographico e estatistico da provincia do Ceará* ; Rio, 1861, in-8. — MOREIRA PINTO, *Geographia das provincias* ; Rio, 1889, in-8. — ALVES NOGUEIRA, *Compendio de geographia e chorographia do Brasil* ; Leipzig, 1889, in-8. — T. A. A. (Alencar Araripe), *Historia da provincia do Ceará* ; Recife, 1867, in-4 (non terminé). — André REBOUÇAS, *les Zones agricoles du Brésil* dans *le Brésil en 1889* ; Paris, 1889, in-8. — *Le Brésil*, extrait de la *Grande Encyclopédie* ; Paris, 1889, in-fol., 2e édit., illustrée.

CEARÁ-MIRIM. Rivière du Brésil, dans l'Etat de Rio Grande do Norte. Elle coule dans la direction O.-E. et se jette dans l'Océan au N. de la pointe Genipabú par 5° 42′ de lat. S. — Une ville du même nom se trouve sur la rive droite de cette rivière, et il est question de la relier à Natal par un ch. de fer. R.-B.

LISTE DES PRINCIPAUX COLLABORATEURS DE LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE

N. B. — *Cette liste ne contient que les noms des collaborateurs ayant effectivement publié dans* la Grande Encyclopédie *des articles d'une réelle importance.*

ADAM, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.
ALPHAND, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur des travaux de Paris.
ALPHANDÉRY, docteur en médecine.
AULARD (F.-A.), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
BABELON (E.), attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.
BAPST (Germain), membre de la Société nationale des Antiquaires de France.
BARRÉ (L.), astronome-adjoint à l'Observatoire de Paris.
BAYET, professeur à la Faculté des lettres et à l'Ecole des beaux-arts de Lyon.
BEAUDOUIN (Mondry), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
BEAUREGARD, agrégé à la Faculté de droit de Paris.
BÉMONT (Charles), maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.
BÉNET (A.), archiviste du département du Calvados.
BÉRARD, directeur des poudres et salpêtres à Saint-Médard.
BÈRE (F.), ingénieur des manufactures de l'Etat.
BERGER (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut.
BERNARD (Maurice), avocat à la Cour d'appel de Paris.
BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département des Deux-Sèvres.
BERTHELOT (André), agrégé d'histoire et de géographie, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.
BERTRAND (A.), membre de l'Institut, directeur du Musée de Saint-Germain.
BINET (E.), professeur à la Faculté de droit de Nancy.
BLANCHARD (Raphaël), professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.
BLOCH (G.), professeur à l'Ecole normale de Lyon.
BLONDEL, professeur à la Faculté de droit de Nancy.
BOSSERT (A.), inspecteur général de l'instruction publique.
BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris.
BOUCHERON (H.), ingénieur, professeur à l'Ecole centrale des arts et manufactures.
BOUCHOT (H.), sous-bibliothécaire au Cabinet des estampes, à la Bibliothèque nationale.
BOUGIER (Louis), professeur d'histoire et de géographie au collège Rollin.
BOUQUET (L.), chef de bureau au Ministère du commerce.
BOURGEOIS (Emile), professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
BOURGOIN (Ed.), membre de l'Académie de médecine, professeur à l'Ecole supérieure de pharmacie.
BOURNEVILLE, médecin des Hôpitaux.
BOURNON (F.), archiviste-paléographe.
BOUTROUX (Emile), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.
BROCHARD (Victor), maître de conférences, suppléant à l'Ecole normale supérieure.
BRUNETIÈRE (Ferdinand), maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.
BRUTAILS, archiviste du dép. des Pyrénées-Orientales.
BURDEAU (Auguste), professeur agrégé de philosophie, député du Rhône.
CASTAN (A.), correspondant de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de la ville à Besançon.
CAT (E.), professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.
CAUWÈS (Paul), professeur à la Faculté de droit de Paris.
CÉARD, sous-bibliothécaire de la ville de Paris.
CHAMPEAUX (de), inspecteur des Beaux-Arts à la préfecture de la Seine.
CHARAVAY (Etienne), archiviste-paléographe.
CHAVEGRIN, agrégé à la Faculté de droit de Paris.
CHERVIN (Dr), membre du Conseil supérieur de statistique, directeur de l'institution des Bègues de Paris.
COLLIGNON (M.), Professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris.
COMPAYRÉ (Gabriel), professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.
CORDIER (H.), professeur à l'Ecole des langues orientales.
COUDERC, bibliothécaire de la Société historique.
COVILLE (A.-H.), maître de Conférences à la Faculté des lettres de Caen.
CRIÉ (Louis), professeur à la Faculté des sciences de Rennes.
DARMESTETER (James), professeur au Collège de France.
DEBIDOUR (A.), doyen de la Faculté des lettres de Nancy.
DELAVAUD (Charles), inspecteur du service de santé de la marine en retraite.
DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut.
DOSSON, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.
DROUIN (E.), membre de la Société asiatique.
DUCHESNE, professeur à l'Athénée royal de Liège.
DUCROCQ, professeur à la Faculté de droit de Paris.
DUPLESSIS (Georges), conservateur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale.
DURAND (G.), archiviste du département de la Somme.
DURIER (Ch.), vice-président du Club alpin français, chef de division au ministère de la justice.
DYBOWSKI, maître de conférences à l'Ecole nationale d'agriculture de Grignon.
FAGAN (Louis), conservateur adjoint au Cabinet des estampes et dessins (British Museum).
FARGES (Louis), sous-chef au Ministère des Affaires étrangères.
FAUCHER (L.), ingénieur en chef des poudres et salpêtres à Lille.
FEER (Léon), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.
FONCIN (Pierre), inspecteur général de l'enseignement secondaire.
FONSEGRIVE, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux.
FOURNIER (Marcel), professeur à la Faculté de droit de Caen.
FRÉDÉRICQ (Paul), professeur à l'Université de Gand.
GARDEIL, professeur à la Faculté de droit de Nancy.
GARNIER (L.), rédacteur en chef de la *Presse vétérinaire*.
GERVILLE-RÉACHE (G.), député, avocat à la Cour d'appel de Paris.
GIARD, professeur à la Faculté des sciences de Paris.
GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand.
GIRARD (Charles), chef du Laboratoire municipal de Paris.
GIRARD (Paul), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.
GLEY (E.), agrégé de physiologie de la Faculté de médecine de Paris.
GOBAT (Dr), conseiller d'Etat, directeur de l'Education du canton de Berne.
GOGUEL (P.), professeur de filature à l'Institut industriel du Nord.
GORCEIX (H.), directeur de l'Ecole des mines de Ouro-Preto (Brésil).
GOURDON DE GENOUILLAC, du comité de la Société des gens de lettres.
GOURMONT (Rémy de), attaché à la Bibliothèque nationale.
GRAD (Charles), député d'Alsace-Lorraine au Reichstag, correspondant de l'Institut de France.
GRAND (E.-D.), archiviste de la ville de Montpellier.
GRASSOREILLE, archiviste aux Archives de la Seine.
GUILLAUME, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
HECKEL, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.
HENNEGUY (Félix), publiciste.
HERRMANN (Dr), professeur à la Faculté de Médecine de Lille.
HILD (J.-A.), professeur à la Faculté des lettres de Poitiers.
HOMOLLE, professeur suppléant au Collège de France.
HOUDAS, professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales.
HOUSSAYE (Arsène), homme de lettres.
HUBERT (Eugène), professeur à l'Université de Liège.
JOANNIS, docteur ès sciences, professeur de chimie industrielle à la Faculté des sciences de Marseille.
JULLIAN (Camille), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
JUNDT (A.), maître de conférences à la Faculté protestante de Paris.
JUSSERAND, sous-directeur au ministère des Affaires étrangères.
KÉRAVAL (P.), médecin des asiles de la Seine.
KNAB (L.), ingénieur civil, répétiteur à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures.
KOHLER (Ch.), attaché à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
LACOUR-GAYET (Georges), professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.
LAGRÉSILLE (Georges), avocat à la Cour d'appel de Paris.
LAINÉ, agrégé à la Faculté de droit de Paris.
LANGLOIS (Ch.-V.-M.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.
LARBALÉTRIER (A.), professeur à l'Ecole d'agriculture du Pas-de-Calais.
LAVELEYE (E. de), professeur à l'Université de Liège.
LAVOIX (Henri), conservateur adjoint du Cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale.
LAVOIX (Henri) fils, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

LECHALAS (M.-C.), inspecteur général des Ponts et chaussées.
LECORNU (L.), ingénieur des Mines, docteur ès sciences.
LEFÈVRE (Charles), professeur à la Faculté de droit de Paris.
LEFÈVRE (Edouard), ancien président de la Société entomologique de France.
LEFORT (Paul), inspecteur des Beaux-Arts.
LEGER (L.), professeur au Collège de France.
LEGRAND (Emile), professeur à l'Ecole des langues orientales.
LEROUX (Alf.), archiviste du département de la Haute-Vienne.
LÉVEILLÉ, professeur à la Faculté de droit de Paris.
LÉVI (Sylvain), maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.
LEX, archiviste du département de Saône-et-Loire.
LIARD, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'instruction publique.
LOEB (Isidore), président du Comité de publication de la Société des Etudes juives.
LORET (Victor), maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.
LOVIOT, docteur en médecine.
LUCAS (Charles), architecte.
LUCHAIRE (Achille), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
LYON (Georges), maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.
LYON-CAEN, professeur à la Faculté de droit de Paris.
MABILLE (J.), attaché au Laboratoire de malacologie du Muséum d'histoire naturelle.
MALÉCOT, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux.
MANTZ (Paul), directeur général honoraire des Beaux-Arts.
MARTHA (Jules), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.
MARTIN (A.-J.), préparateur au Laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Paris.
MARTIN (Henry), bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal.
MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
MASSIGLI (Ch.), agrégé à la Faculté de droit de Paris.
MAURY (P.), docteur ès sciences.
MAY, professeur à la Faculté de droit de Nancy.
MÉNANT (J.), conseiller à la Cour de Rouen.
MERSON (Olivier), critique d'art.
MEYNERS D'ESTREY (comte), docteur en médecine.
MICHEL (André), publiciste.
MICHEL (Léon), professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris.
MOIREAU, agrégé des lettres.
MOLINIER (A.), conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.
MOLINIER (Ch.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
MOLINIER (E.), attaché à la conservation du Musée du Louvre.
MONIEZ (Dr), professeur à la Faculté de médecine de Lille.
MORTET (Ch.), bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève.
MOUTARD, professeur à l'Ecole polytechnique.
NÉNOT, architecte de la Sorbonne.
NOLHAC (de), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.
OLLENDORFF (Gustave), directeur du cabinet au Ministère du Commerce et de l'Industrie.
OMONT (H.), attaché au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.
OPPERT (Jules), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
OURÉM (Almeida Aréas, vicomte d'), jurisconsulte, membre de l'Institut Hist. et Géog. du Brésil, ancien ministre plénipotentiaire du Brésil à Londres.
OUSTALET (E.), aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle.
PALUSTRE (Léon), directeur honoraire de la Société française d'archéologie.
PARIS, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux.
PASQUIER (Lucien), directeur à la préfecture de la Seine.
PASSY (Paul), professeur de langues vivantes, président de l'Association phonétique des professeurs d'anglais.
PAUW (N. de), avocat général près la Cour de Gand.
PAWLOWSKI (Gustave), bibliographe.
PÉLISSIER (L.-G.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier.
PÉRATÉ, ancien membre de l'Ecole française de Rome.
PETIT (P.), membre de la Société botanique de France.
PETIT (Dr L.-H.), bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris.
PHARAON (Florian), publiciste.
PICOT (Emile), chargé de cours à l'Ecole des langues orientales.
PIERRET (Paul), conservateur du Musée égyptien du Louvre.
PIGNOT (A.), ancien interne des hôpitaux de Paris, préparateur à la Faculté de médecine.
PILLET (Jules), professeur à l'Ecole des beaux-arts et à l'Ecole des ponts et chaussées.
PINARD (Ad.), professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.
PIRENNE, professeur à l'Université de Gand.
POINCARÉ (Raymond), avocat à la Cour d'appel de Paris, député de la Meuse.
POUGIN (Arthur), publiciste.
PRADO (Eduardo da Silva), avocat et homme de lettres brésilien.
PREUX (J.), bibliothécaire et secrétaire adjoint du Comité de législation étrangère.
PROU (M.), attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.
PSICHARI (Jean), maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.
PUAUX (Franck), publiciste.
RABIER (Elie), membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, professeur de philosophie au lycée Charlemagne.
RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), conservateur au Musée du Louvre.
RENAULT, professeur à la Faculté de droit de Paris.
RIBOT (Th.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, directeur de la *Revue philosophique*.
RICHET (Charles), professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.
RIO-BRANCO (J.-M. da SILVA-PARANHOS, baron de), membre de l'Institut Hist. et Géog. du Brésil.
RUELLE (C.-E.), bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève.
SAGNIER (Henry), rédacteur en chef du *Journal de l'agriculture*.
SAINT-MARC, professeur agrégé à la Faculté de droit de Toulouse.
SALADIN (Henri), architecte.
SALONE, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée d'Orléans.
SAMUEL (René), attaché à la bibliothèque du Sénat.
SAUVAGE, directeur de la station aquicole de Boulogne-sur-Mer.
SAYOUS, professeur à la Faculté des lettres de Besançon.
SIMON (Eugène), ancien président des Sociétés entomologique et zoologique de France.
SOUVIRON (Alfred), chef de division à la préfecture de la Seine.
STEIN, archiviste aux Archives nationales.
STROEHLIN, professeur à l'Université de Genève.
SWARTE (Victor de), trésorier-payeur général de Seine-et-Marne.
TANNERY (P.), ingénieur des manufactures de l'État.
THÉRY (Edmond), publiciste.
THOLIN (G.), archiviste du département du Lot-et-Garonne.
THOMAS (Antoine), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
THOMAS (Dr L.), bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris.
TOURNEUX (Maurice), publiciste.
TRAWINSKI, sous-chef de bureau au Ministère des beaux-arts.
TRESCAZE (A.), directeur honoraire des Douanes.
TROUBAT, bibliothécaire du palais de Compiègne.
TROUESSART (E.-L.), docteur en médecine.
VALABRÈGUE (A.), critique d'art.
VARIGNY (de), docteur en médecine, docteur ès sciences naturelles.
VAST (Henri), professeur d'histoire et de géographie au lycée Condorcet.
VAUGEOIS, doyen de la Faculté de droit de Caen.
VÉLAIN (Charles), maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris.
VENUKOFF (Michel), ancien secrétaire général de la Société de géographie de Russie.
VERNES (Maurice), directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes (section des sciences religieuses).
VIALA (Pierre), de l'Ecole d'agriculture de Montpellier.
VILLEDEUIL (Ch. de), astronome.
VOLLET (E.-H.), docteur en droit.
WIDAL, médecin inspecteur de l'armée.
WILMOTTE (Maurice), maître de conférences à l'Ecole normale des humanités de Liège.
ZABOROWSKI, publiciste, ancien secrétaire de la Société d'anthropologie de Paris.

Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie.

PRIX ET CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

La **GRANDE ENCYCLOPÉDIE** formera environ 25 volumes gr. in-8° colombier de 1,200 pages. Elle paraît actuellement à raison de une livraison de 48 pages tous les jeudis, mais, tout en conservant cette périodicité, elle publiera, à partir du 31 mai 1890, une livraison de plus chaque quinzaine, soit 6 livraisons par mois au lieu de 4, ou 3 volumes par an au lieu de 2.

En Vente le 31 Janvier 1890 :

Tomes I à VIII et 20 livraisons du tome IX.

Prix de la livraison, **1** fr.; du volume broché, **25** fr.; du volume relié, **30** fr.

Les souscriptions à l'ouvrage complet *(vol. brochés ou livraisons)* sont recues au prix de :

500 francs payables à raison de **10 francs par mois**
ou **400 francs** payables **comptant.**

Et les souscriptions en volumes *reliés* au prix de :

625 francs payables à raison de **12 francs par mois**
ou **525 francs** payables **comptant.**

Port et douane en sus pour l'Étranger.

Ces prix devant être portés à **600 fr. édition brochée** et **750 fr. édition reliée,** à partir du **1er Juin 1890, se hâter** de souscrire aux conditions actuelles.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Je soussigné*_____ *déclare souscrire à*_____ *exemplaire complet de la* **GRANDE ENCYCLOPÉDIE,** *au prix de* (1) _____ *que je m'engage à payer à raison de* (2) _____ **francs par** _____, *le 1er paiement devant avoir lieu le* (3) _____ *189* .

Cet ouvrage devra me parvenir (4) { en livraisons. / en volumes brochés. / en volumes reliés.

_____ *le* _____ *189*__ .

SIGNATURE LISIBLE.

Nom : _____

Prénoms : _____

Profession : _____

Adresse : _____

(1) Montant de la souscription en toutes lettres. — (2) Montant du paiement mensuel (ou trimestriel) suivant l'édition choisie en toutes lettres. — (3) Indiquer la date du 1er paiement en choisissant le quantième du mois auquel on désire effectuer tous les autres. — (4) Biffer les éditions qu'on ne désire pas recevoir.

28

ST/2461 0021003 R-28 M.